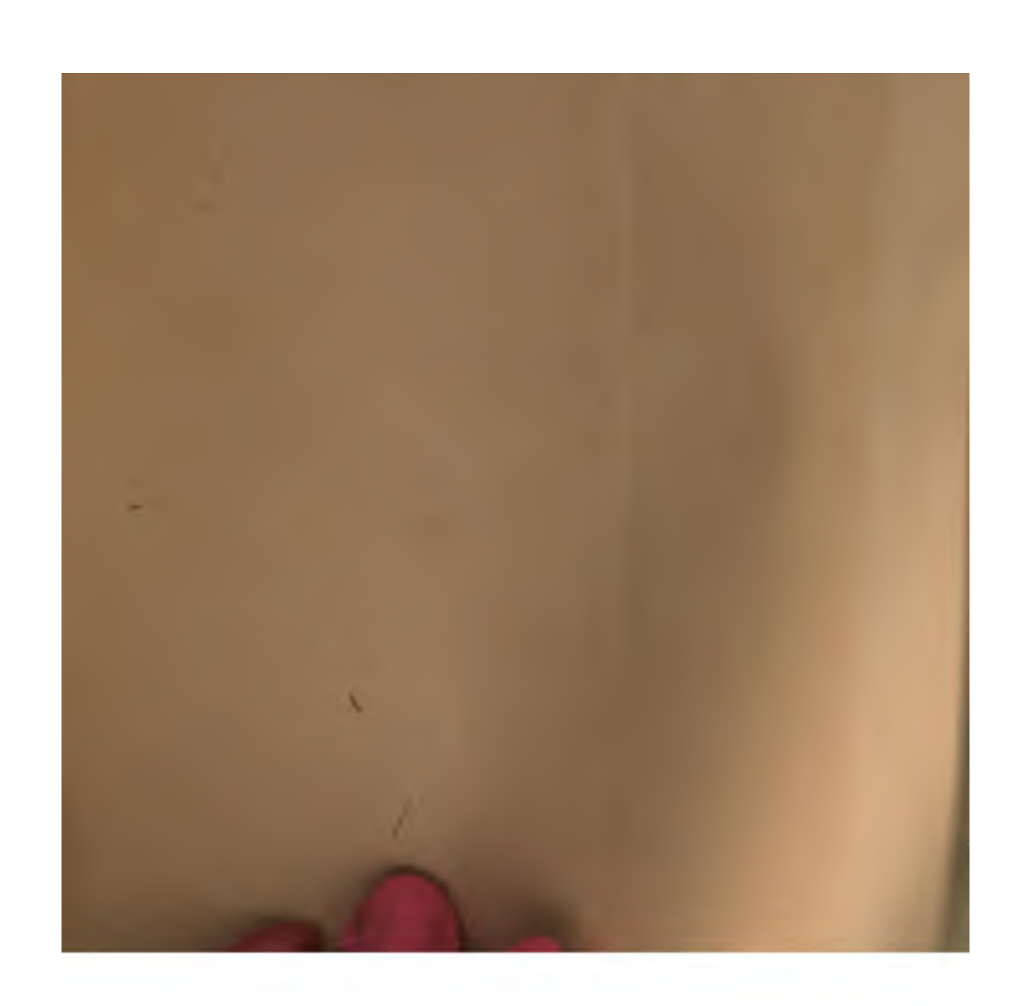
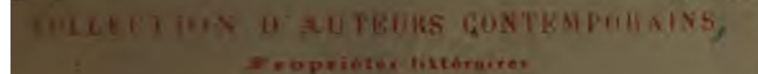











COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS
Propriétés littéraires

FRANÇOIS-VICTOR HUGO
TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TOME XI

LA PATRIE

I



PARIS
PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE SEINE, 18

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TOME XI

LA PATRIE

I

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TOME XI

LA PATRIE

I

RICHARD II. — HENRY IV (PREMIÈRE PARTIE). — HENRY IV (SECONDE PARTIE).



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

—

1863

A EUGÈNE PELLETAN

F. V. H.

INTRODUCTION

Le jeudi 5 février 1601, — trois jours avant la fatale insurrection du comte d'Essex, — cinq hommes, qu'à la manière dont ils portaient l'épée il était aisé de reconnaître pour des gentilshommes, se présentaient à la porte du théâtre du *Globe*, situé, comme chacun sait, sur la rive droite de la Tamise, dans la paroisse de Southwark, et demandaient à parler aux comédiens ordinaires du lord chambellan. Ces personnages venaient de traverser la Tamise, dépêchés par le comité secret établi en permanence à Drury-House, et étaient chargés d'une négociation importante. La porte du théâtre, toute fière de l'Hercule de pierre qui élevait le globe au-dessus d'elle, dut ouvrir ses deux battants devant ces noms considérables : lord Monteagle, sir Gilly Merrick sir Charles Price et son frère Jocelyn, Henry Cuffe, esq. De ces noms alors connus de tous, trois sont restés historiques. — Lord Monteagle, jeune et élégant seigneur, était ce pair catholique qui, quatre ans plus tard, grâce à un avertissement mystérieux transmis par un ami inconnu, fit échouer l'épouvantable conspiration des pou-

dres. Sir Gilly Merrick était ce vaillant capitaine qui, pour sa bravoure connue, fut chargé, le 8 février 1601, de la garde et de la défense de l'hôtel d'Essex. Henry Cuffe était ce savant diplomate qui, comme secrétaire du comte d'Essex, présida à l'organisation politique de l'insurrection. — Les nouveaux-venus furent reçus par Augustin Phillips, l'un des plus riches actionnaires du théâtre du Globe, acteur important qui, en 1589, avait créé Sardanapale dans les *Sept péchés capitaux* de Tarleton et qui est mentionné, immédiatement après Shakespeare et Burbage, dans la patente royale du 9 mai 1603. — Sir Gilly Merrick prit la parole au nom de la députation, en présence de la troupe réunie. Il venait prier les comédiens de vouloir bien jouer, dans l'après-midi du samedi suivant, une pièce historique, le drame de *Richard II*. Et, pour qu'aucune confusion ne fût possible, il expliqua que le drame dont il désirait la reprise avait pour conclusion la déposition et l'assassinat du roi Richard, *the deposing and kylling kyng Rychard* [1].

Cette demande, qui semble aujourd'hui tout innocente et toute naturelle, était bien faite cependant pour embarrasser, voire même pour effaroucher ceux à qui elle était adressée en l'an de grâce 1601. — Quelques mois auparavant, un chroniqueur érudit, sir John Haywarde, avait raconté la fin tragique du roi Richard II dans une narration latine qu'il avait cru pouvoir dédier au comte d'Essex, alors prisonnier d'État, et pour ce fait avait été traduit devant la chambre étoilée, condamné à une grosse amende et mis lui-même en prison. On se rappelait encore avec quelle colère la reine Élisabeth avait dénoncé l'ouvrage de sir John :

— N'y aurait-il pas moyen, avait-elle dit au conseiller

[1] Voir le procès-verbal de la déposition faite, pendant l'instruction du procès d'Essex, par Augustin Phillips. Ce procès-verbal, cité pour la première fois par M. Collier, est signé de trois magistrats, lord Popham, Edward Anderson et Edward Fenner.

Francis Bacon, de trouver dans ce livre quelque chose comme une trahison ?

— Aucune trahison, madame, avait répondu le jurisconsulte, mais maintes félonies.

— Comment cela ?

— Oui, madame, maintes félonies : l'auteur a maintes fois volé Tacite.

C'est par cette spirituelle répartie que Bacon avait soustrait l'historien au supplice des traîtres. Sir John, on le voit, l'avait échappé belle.

Le fait est que la reine s'était crue personnellement offensée par la publication de Haywarde. Quelques remarques sévères sur le mauvais gouvernement de Richard II et sur la funeste influence de ses favoris lui avaient paru autant de critiques dirigées à mots couverts contre elle-même et contre ses ministres. Chose étrange et presque inexplicable, la terrible fille de Henry VIII, en plein triomphe, en pleine toute-puissance, se comparait intérieurement au faible prince qui, deux siècles auparavant, avait été précipité du trône par son impuissance même. Elle regardait comme une menace le souvenir de cette révolution nationale qui avait substitué au fils du Prince Noir le fils de Jean de Gand. La fin tragique du roi détrôné l'obsédait comme un cauchemar, et, dans le délire de sa frayeur, Élisabeth s'identifiait avec Richard. Un jour de cette même année 1601, le 4 août, la reine feuilletait, dans son appartement de Greenwich, le registre des archives de la Tour de Londres que venait de lui apporter le greffier Lambarde ; tout à coup elle s'arrêta au règne de Richard II et dit : — Je suis Richard II, sais-tu cela ?

— Madame, balbutia Lambarde évidemment fort embarrassé, cette criminelle comparaison a été imaginée par un gentilhomme bien ingrat, la créature que Votre Majesté a le plus comblée.

Ici Lambarde désignait le comte d'Essex sans le nommer. La reine comprit sa pensée, car elle répliqua :

— Celui qui oubliera Dieu oubliera ses bienfaiteurs. Puis, après une pause, elle ajouta, comme se répondant à elle-même :

— Cette tragédie a été jouée quarante fois dans les rues et dans les théâtres publics [1] !

C'est précisément « cette tragédie, » dénoncée si amèrement par la reine Élisabeth, que sir Gilly Merrick et ses collègues prétendaient faire représenter dans l'après-midi du 7 février. Les comédiens du lord chambellan, étant en rapports continuels avec la cour, devaient hésiter, on le conçoit, à reprendre une œuvre aussi hautement censurée. Le châtiment infligé tout récemment à sir John Hayward était un épouvantail encore dressé devant toutes les mémoires. Si le malheureux chroniqueur avait été condamné à l'amende et à la prison pour avoir raconté en latin l'aventure de Richard II, que ne risquaient pas les comédiens qui allaient, dans un langage compris de tous, développer sur la scène toutes les péripéties de cette aventure ? La plus vulgaire prudence leur conseillait un refus formel. Cependant, disons-le à leur honneur, les comédiens du *Globe* écoutèrent, sans alarmes perceptibles, cette proposition si compromettante pour leur sécurité et leur intérêt. Augustin Phillips, chargé de répondre au nom de tous, se borna à faire cette objection toute matérielle que la représentation demandée devait être peu lucrative : « le drame de *Richard II*, déjà ancien et tombé dans une sorte de désuétude, attirerait probablement peu de monde [2], et le théâtre perdrait à le reprendre. »

[1] Nichols' *Progresses of Queen Elisabeth.*

[2] « That play of King Richard was so old and so long out of use that they hould have small or no company at it. »

La difficulté, ainsi réduite à une question d'argent, devenait facile à résoudre. Sir Gilly Merrick s'empressa d'offrir au comédien une indemnité qui, payée en sus de la recette, suffisait à couvrir le déficit éventuel. Cette prime fut fixée d'un commun accord à quarante schellings, et le marché fut conclu.

Deux jours après que ces pourparlers avaient eu lieu, dans l'après-midi du samedi 7 février, un public inaccoutumé pénétrait dans l'enceinte hexagone du théâtre du Globe. Un drapeau rouge, hissé au sommet de la tourelle supérieure de l'édifice et parfaitement visible de la rive gauche de la Tamise, annonçait que la représentation allait commencer. Les trois étages latéraux dans lesquels étaient pratiquées les loges et les galeries, la cour centrale, sans toit, faisant office de parterre, les fauteuils, disposés sur la scène, se garnissaient de spectateurs qui, chose étrange, se reconnaissaient tous. Ce n'était plus la foule habituelle du théâtre, amas confus et populaire d'individus étrangers les uns aux autres. C'était une assemblée choisie et aristocratique dont les membres, familiers les uns aux autres, se rejoignaient en se saluant. Tous arrivaient là comme à un rendez-vous. On ne sait quel accord tacite les réunissait. Un observateur attentif eût peut-être découvert sous la sérénité apparente de ces physionomies diverses la même préoccupation sombre. — Une idée fixe, peut-être un secret terrible, les rembrunissait. A coup sûr les mêmes antipathies, sinon les mêmes sympathies, animaient cette élite compacte. Tous ceux que le despotisme monarchique blessait ou menaçait, tous ceux qu'indisposait contre le pouvoir une rancune personnelle ou un grief public, les adversaires de la théocratie anglicane, les adversaires de l'arbitraire ministériel, les ennemis de Cecil, les ennemis de Raleigh, les persécutés de toutes les sectes et de toutes les causes, tous les mécontents qui, depuis six mois, affluaient dans les salons du

comte d'Essex et reconnaissaient pour leur chef le favori disgracié, étaient là, ralliés par un mot d'ordre mystérieux. Des hommes appartenant aux partis les plus divers fraternisaient dans la communion de la vengeance. Le chevalier papiste, sir Christopher Blount, beau-père du comte d'Essex, avait pour voisin le pair puritain, lord Cromwell. Le jésuite Catesby, celui-là même qui plus tard organisa la conspiration des poudres, y coudoyait lord Monteagle, le loyal catholique qui la fit échouer. Quel surprenant spectacle devait offrir cette salle remplie de conjurés! Entre toutes les solennités théâtrales en est-il une seule qui puisse se comparer à cette fête sinistre du 7 février 1601 à laquelle assistaient tant d'hommes prêts à jouer leur tête, tant de victimes vouées par l'événement à la ruine, au cachot, aux oubliettes, à la torture, à l'échafaud, au billot, au gibet, à la mort violente!

Certes, — cela vaut la peine qu'on y insiste, — jamais plus étonnant hommage ne fut rendu à l'autorité du théâtre. Jamais la suprématie exercée sur les imaginations par la fiction dramatique ne fut constatée par un fait plus extraordinaire. Ces hommes possédés de la plus poignante anxiété, ces conjurés qui demain, à la voix de leur chef, risqueront dans la plus audacieuse aventure leur liberté, leur fortune, leur existence, que font-ils en ce moment? de quoi s'occupent-ils? quel est leur soin suprême? Est-ce de réviser leurs plans, d'accroître leurs ressources, de perfectionner leurs moyens d'attaque et de défense, de fondre des balles, d'affiler leurs épées? Non. Leur dernière journée, ils la consacrent au théâtre. C'est au théâtre qu'ils viennent demander le conseil définitif, l'inspiration souveraine. Puisque dans le monde réel tout leur prêche la soumission, la lâcheté, la servilité aveugle et abjecte, c'est au monde fictif de leur enseigner les mémorables leçons de la résistance. — Et tout à coup, le rideau qui leur cachait l'histoire

s'entrouvre, et voici, ô miracle! que, devant ces enfants du dix-septième siècle, se dressent et s'animent leurs redoutables aïeux, les hommes du quatorzième siècle. Entendez-vous ces paladins vêtus de fer qui, brandissant leurs grandes épées, jettent sur la côte de Ravenspurg le cri de la révolte? Pairs d'Angleterre, voilà vos prédécesseurs! Ceux-là étaient des preux; ils n'hésitaient pas à se lever contre la tyrannie. Quand le roi d'Angleterre, qui n'était que le premier des barons, voulait asservir les barons, quand ce prince, qui n'était que suzerain, prétendait être souverain, les seigneurs se concertaient, ils convoquaient le ban et l'arrière-ban de leurs vassaux, et ils couraient aux armes; aux milices seigneuriales les communes joignaient leurs milices; et alors l'insurrection éclatait; et le roi, abandonné des siens même, était déposé, et un banni était installé d'office sur le trône du tyran. Entendez-vous ces acclamations qui retentissent aux abords de Westminster? C'est Henry IV qu'on couronne! Distinguez-vous ces gémissements étouffés derrière l'épaisse muraille du donjon de Pomfret? C'est Richard II qu'on poignarde. Ainsi faisaient vos aïeux, milords!

La révolution de 1399, — cette insurrection heureuse de l'opprimé contre l'oppresseur, — était un formidable précédent offert par l'histoire aux conjurés de 1601. Mais cet enseignement empruntait aux circonstances une force toute particulière. Comment, en effet, ne pas être frappé de l'analogie singulière qui existait entre la situation de Bolingbroke et celle du comte d'Essex? Comme Bolingbroke, Essex avait dans les veines du sang royal d'Angleterre; comme Bolingbroke, Essex était rentré dans sa patrie, malgré la volonté royale; comme Bolingbroke, Essex avait été ruiné et, sinon exproprié, du moins dépossédé; comme Bolingbroke, Essex avait une armée qui lui était personnellement dévouée; comme Bolingbroke, Essex était adoré

du peuple ; comme Bolingbroke, partant pour la France,— Essex, se rendant en Irlande, avait été escorté, à sa sortie de Londres, par une foule immense qui l'acclamait et le pleurait ; comme Bolingbroke, Essex était encouragé par la Cité avec laquelle il avait de secrètes intelligences ; comme Bolingbroke enfin, Essex accusait de trahison les ministres et voulait délivrer le pays d'un gouvernement odieux et despotique. Cette minutieuse ressemblance devait certes faire illusion aux partisans qui assistaient, le 7 février, à la résurrection de *Richard II*. Éclairé par la lumière fantastique de la scène, le personnage de Henry de Lancastre devait finir par se confondre à leurs yeux avec la figure même de Robert d'Essex. Mêmes traits, même sourire digne et affable, même pose aristocratique et populaire, même langage, mêmes griefs, mêmes vœux. Si les situations étaient identiques, pourquoi les destinées ne le seraient-elles pas ? Il y avait autour d'Essex des imprudents, des ambitieux, des agents provocateurs qui le poussaient, malgré lui, à s'emparer du pouvoir suprême. Quel argument pour ces conseillers que la triomphante révolution de 1399 ! C'était l'histoire elle-même qui leur donnait raison. On eût dit qu'elle se liguait avec eux pour entraîner le malheureux comte vers une catastrophe. Tentatrice funeste, elle l'attirait à l'abîme en lui offrant, à travers les âges, le diadème éblouissant de Henry IV.

Lamentable séduction ! Fallacieuse amorce ! La demeure réservée à Robert d'Essex, ce n'est pas le palais de Westminster, c'est le donjon de la tour de Londres ; la parure destinée à Robert d'Essex, ce n'est pas le manteau écarlate des rois, c'est le voile noir des condamnés. Au jour décisif, le sceptre promis se change en hache meurtrière ; le trône entrevu prend brusquement la forme sinistre d'un billot. — Tout le monde connaît le dénouement fatal du 8 février 1601 : Essex se jetant dans la cité, suivi de trois cents gen-

tilshommes et criant : « Aux armes ! au nom de la reine ma maîtresse ! aux armes ! » les rues désertes ; toutes les portes se fermant ; l'hôtel de ville trahissant ; le lord maire, qu'on croyait gagné, d'accord avec le ministère ; le shériff Smith, qui avait promis assistance, évadé ; les conjurés proclamés traîtres, attaqués par les troupes royales, et forcés de se replier après une courte escarmouche ; le comte cerné dans sa propre hôtel, y soutenant un siége, et enfin obligé de se rendre avec tous ses compagnons ; les captifs entassés dans les prisons ; six pairs du royaume, lord Essex, lord Southampton, lord Rutland, lord Monteagle, lord Sandys, lord Cromwell, à la Tour ; les principaux meneurs jugés et condamnés ; Essex décapité.

En vain le malheureux comte, traduit devant une commission de vingt-cinq pairs, protesta de l'innocence de ses desseins ; en vain il jura, la main sur son cœur, que jamais il n'avait voulu attenter à la souveraineté, encore moins à la personne de la reine ; en vain il affirma qu'il ne voulait que se frayer un passage jusqu'au pied du trône pour exposer à sa majesté les griefs publics et obtenir d'elle l'éloignement d'un ministère détesté. En dépit de ses protestations, il fut accusé d'avoir aspiré à la couronne et d'avoir voulu traiter la reine Élisabeth comme jadis Henry de Lancastre avait traité le roi Richard : « En mon âme et conscience, s'écria l'attorney général Coke, le Jefferies de ce procès, je suis convaincu que la reine n'aurait pas vécu longtemps, une fois en votre pouvoir... Vous l'auriez traitée comme Henri de Lancastre traita Richard II. Vous l'auriez approchée en suppliant, et puis, vous lui auriez volé la couronne et la vie [1] ! » Ainsi le précédent de la révolution de 1399, que les partisans du comte d'Essex invoquaient naguère en

[1] « You should have treated her as Henry of Lancaster did Richard the » second — gone to her as suppliant, and then robbed her of her crown and » life. »

sa faveur, se retournait contre lui, terrible. Ce souvenir décida la sentence. Essex tomba sous le coup d'une réminiscence historique. Henry de Lancastre n'avait expié que par ses remords le meurtre de Richard ; Essex le paya de sa tête. Par un surprenant ricochet, les représailles qui avaient épargné le coupable allaient, à deux cents ans de distance, frapper un innocent !

Oui, qui le croirait? la représentation du drame de *Richard II*, ce drame déjà ancien qui, de l'aveu même de la reine, avait été joué publiquement quarante fois, fut un des principaux griefs reprochés aux prévenus. Les magistrats royaux prétendirent y voir la preuve décisive d'un attentat prémédité. Chose inouïe dans les annales de l'iniquité judiciaire, ils assimilèrent à la perpétration d'un crime nouveau le simple fait d'avoir assisté à la représentation d'un crime historique. Le témoin de l'exhibition théâtrale d'un régicide fictif fut déclaré par eux effectivement coupable de régicide. Il faut lire cela dans les documents officiels pour le croire. Voici, fidèlement traduit, le résumé des chefs d'accusation élevés contre sir Gilly Merrick, — résumé publié en 1601 par l'imprimeur de la reine et rédigé par l'infâme et illustre Bacon : « Les témoignages produits contre » sir Gilly Merrick ont démontré à sa charge, en ce qui » concerne la rébellion patente, qu'il était comme capitaine » et commandant de tout l'hôtel (Essex House), qu'il s'était » engagé à le garder et à en faire une place de retraite pour » ceux qui s'élanceraient dans la cité; en fortifiant et barricadant ledit hôtel, en y faisant provision de mousquets, » de poudre, de balles et autres munitions et armes destinées à le garder et à le défendre ; et qu'il a été comme un » acteur diligent, expéditif et notoire dans la résistance » opposée aux forces de la reine... Et en outre, *comme* » *preuve qu'il était dans le secret du complot*, il a été établi » par témoignage que, l'après-midi avant la rébellion, Mer-

» rick ainsi qu'une nombreuse compagnie d'autres conjurés » qui plus tard ont tous été dans l'action, ont fait jouer en » leur présence le drame de *La déposition du roi Richard » deuxième*. Et ce n'était pas une représentation fortuite, » mais une représentation commandée par Merrick. Et, — » qui plus est, —quand il lui fut dit par un des acteurs que » la pièce était ancienne et qu'il y aurait perte à la jouer, » parce que peu de personnes viendraient la voir, une » somme extraordinaire de quarante shillings fut donnée » pour que la pièce fût jouée, et en conséquence elle fut » jouée. Tant il était avide de repaître ses yeux du spectacle » de cette tragédie qu'il croyait que son seigneur allait » bientôt après transporter du théâtre dans l'État, mais » que Dieu a fait retomber sur leurs propres têtes [1] ! » Sir Gilly Merrick fut exécuté à Tyburn, ainsi que Henry Cuffe, le 30 mars 1601, cinquante jours environ après la fatale représentation de *Richard II*.

Une controverse importante s'est élevée, dès le dix-huitième siècle, entre les commentateurs de Shakespeare sur la question de savoir quel est ce *Richard II* qui fut joué le 7 février 1601 devant les conjurés : est-ce le drame de Shakespeare? est-ce l'œuvre de quelque auteur inconnu? La plupart de ces commentateurs, — entre autres, Malone, Steevens, Farmer, Tyrwhitt, M. Knight, M. Collier, M. Staunton, — ont adopté et soutenu énergiquement la seconde hypothèse; deux seulement, MM. Drake et Chalmers, ont soutenu, mais timidement, la première. On le voit, la majorité est écrasante. C'est d'une voix presque unanime que la critique d'outre-Manche a repoussé la conjecture qui attribue au glorieux auteur de *Richard II* la pièce représentée devant les conspirateurs. Quiconque connaît un peu le ca-

[1] *The effect of that which passed at the arraignments of sir Christopher Blount, sir Charles Davers, sir John Davies, sir Gilly Merrick, and Henry Cuffe.* — London. in-4°, 1601.

ractère britannique s'expliquera aisément ce verdict. La *loyauté* proverbiale de ce caractère est instinctivement révoltée par une conclusion qui prouverait une sorte de complicité morale entre le drame de Shakespeare et la rébellion du comte d'Essex. Fi! se figure-t-on la muse sacrée du grand poëte surprise en flagrant délit de conspiration, animant la trahison, fomentant la révolte et commettant contre l'auguste reine de l'Angleterre protestante le crime, l'épouvantable crime de lèse-majesté! Mais, si cette hypothèse affreuse était admise, en voyez-vous les conséquences? Il faudrait bouleverser toutes les biographies de Shakespeare! Il faudrait raturer cette belle légende, imaginée après coup par les historiographes zélés, qui nous montre l'auteur du *Songe d'une Nuit d'été* encouragé, protégé, patroné, prôné, admiré, applaudi, honoré d'on ne sait quel amour platonique par « la belle Vestale qui trône à l'Occident. » Alors Shakespeare ne serait plus le Shakespeare qu'on est convenu de nous présenter; ce ne serait plus ce poëte de cour, commode, heureux, complaisant et satisfait, que les biographes nous ont rendu familier; ce serait un personnage jusqu'ici inconnu; ce serait un autre Shakespeare; ce serait un libre penseur amer, sombre, austère, attristé et mécontent! — Shakespeare mécontent, est-il possible! Mécontent de quoi, et de qui, s'il vous plaît? — Mécontent d'Élisabeth Tudor! Mécontent de la reine et de ses ministres! Mécontent de la chambre étoilée! Mécontent de tous les droits supprimés, de toutes les libertés violées, de toutes les consciences asservies! Mécontent des peuples pressurés, des Irlandais massacrés, de Marie Stuart assassinée! Mécontent de la tyrannie! Ah! il en coûterait trop aux loyaux sentiments de tout bon sujet britannique d'admettre une aussi choquante hypothèse. Supposer que Shakespeare pût murmurer contre un absolutisme hideux, ce serait lui faire injure. Il faut à tout prix réfuter cette calomnie. Et voilà les

commentateurs à l'œuvre! Les voilà qui tous s'ingénient pour établir que le *Richard II*, joué la veille de l'insurrection de 1601, ne peut pas être le *Richard II* de notre poëte.

Et d'abord ces messieurs croient trouver un argument péremptoire dans les paroles même prononcées par Augustin Phillips pendant son entretien avec les conjurés. Comme le lecteur se le rappelle, quand sir G. Merrick demanda à Phillips de reprendre le drame de *Richard II*, le comédien répliqua que le drame, étant « vieux et tombé en désuétude, *old and out of use*, » attirerait peu de monde et que le théâtre perdrait à le jouer. Or, objectent ces messieurs, cette qualification était-elle applicable au drame du maître? Le *Richard II* de Shakespeare, joué pour la première fois vers 1595, pouvait-il être traité de *vieille pièce* en 1601? — Pour discuter sérieusement cette objection, il faudrait être sûr que les paroles que le procès-verbal des juges d'instruction prête à Phillips, fussent parfaitement exactes. En outre, ces paroles pouvaient ne pas représenter fidèlement la pensée du comédien ; elles pouvaient n'être qu'une échappatoire opposée par lui à une demande embarrassante. Phillips, — hésitant d'une part, à reprendre une pièce rendue dangereuse par les allusions qu'elle contenait, et voulant, d'autre part, éviter une scabreuse explication politique où le nom de la reine eût été infailliblement prononcé, — a pu alléguer, comme prétexte, que la pièce était trop vieille pour attirer le public. Mais admettons que ses paroles fussent sincères. Était-il étonnant qu'un chef de troupe, en train de représenter fructueusement quelque ouvrage nouveau, peut-être *Comme il vous plaira*, peut-être *Beaucoup de bruit pour rien*, répugnât à le remplacer subitement par une ancienne pièce dont le succès semblait avoir été épuisé par une longue série de représentations? Dans son hésitation fort légitime et fort logique, ce chef de troupe ne pou-

vait-il être tenté, dût-il exagérer sa pensée, de déclarer « vieille et tombée en désuétude » une pièce ancienne de six à sept ans ? A une époque où les ouvrages dramatiques se multipliaient si vite sur la scène, un intervalle de six à sept ans suffisait d'ailleurs amplement pour retirer à un drame, si célèbre qu'il fût, l'attrait de la nouveauté. Ainsi que l'avoue fort bien M. Collier, « en supposant que le *Richard II* de Shakespeare ait été écrit en 1595, comme Malone l'imagine, ou en 1596, comme le prétend Chalmers, il aurait pu être qualifié de *vieille pièce* en 1601, en raison de la rapidité avec laquelle les pièces de théâtre se succédaient alors. »

Ainsi, convenez-en, il n'y a rien dans les paroles d'Augustin Phillips qui empêche de croire que l'ouvrage représenté devant les conjurés fût celui de Shakespeare. En revanche, que de présomptions en faveur de cette hypothèse ! Examinons la question de près.

La première édition du *Richard II* de Shakespeare, format in-quarto, porte ce titre : « *La tragédie de Richard Deuxième, comme elle a été jouée publiquement par les serviteurs du très-honorable lord Chambellan. Londres,* 1597. *Imprimée par Valentin Simmes, pour Andrew Wise. En vente à sa boutique du cimetière de Saint-Paul, au signe de l'Ange.* » Ainsi, — en voilà la preuve incontestable, — la compagnie dite des *Serviteurs du lord Chambellan*, — compagnie qui exploite les deux théâtres du *Globe* et de *Blackfriars*, — compagnie à laquelle Shakespeare est triplement attaché comme auteur, actionnaire et acteur, — a dès 1597 reçu, monté et joué publiquement le *Richard II* de Shakespeare. Quelques années après la représentation, les partisans du comte d'Essex s'adressent à ces mêmes comédiens et leur demandent quoi ? De reprendre le drame primitivement joué par eux, drame qui, comme le dit expressément sir G. Merrick, contient la déposition et l'assassinat du roi

Richard II. La logique, le bon sens, la vraisemblance indiquent clairement qu'il s'agit ici du drame célèbre auquel Shakespeare a attaché son nom, drame qui contient, en effet, la déposition et l'assassinat du roi Richard II. Évidemment, la troupe privilégiée qui a l'insigne honneur d'avoir dans son répertoire l'œuvre de Shakespeare, ne peut et ne doit songer à jouer que l'œuvre de Shakespeare. Mais cette conclusion n'est pas du goût des commentateurs. Ils déclarent à priori qu'il devait exister en 1601 deux pièces historiques, ayant pour sujet la fin du règne de Richard II, — la pièce de Shakespeare et la pièce anonyme d'un auteur quelconque, et ils affirment que c'est cette pièce anonyme d'un auteur quelconque qui fut jouée devant les conjurés, à la pressante sollicitation de sir Gilly Merrick. Ici les embarras commencent. Il faut prouver l'existence de cette œuvre anonyme, révélée par les savants calculs des critiques. Pour ce, on consulte tous les documents contemporains : aucune trace, aucune mention de la dite pièce. N'importe. On n'en démord pas. La pièce existe, prétend-on ; on la découvrira quelque jour. Un jour, en effet, — il y a de cela quelques années, — l'infatigable antiquaire, M. Collier, trouve, dans les archives d'une des principales bibliothèques d'Angleterre (*Bodleyan Library*), le journal d'un certain docteur Simon Forman, lequel, à la date du 30 avril 1611, contient l'analyse d'un *Richard II*, autre que le *Richard II* de Shakespeare. — Victoire, s'écrie-t-il ! — Victoire, répètent en chœur les loyaux critiques ! Mais, hélas ! ces messieurs ont poussé trop tôt le cri de triomphe. Le compte-rendu même de Forman dissipe toute illusion ; le drame analysé par le docteur n'a aucun rapport avec le drame désigné par sir Gilly Merrick ; il a pour sujet les premiers événements du règne de Richard II, la répression sanglante de l'insurrection populaire de Jacques Straw et de Wat Tyler, et la victoire du roi sur le parti aristocratique représenté par le

comte d'Arundel et le duc de Glocester ; il ne contient aucune des scènes indiquées, ni la déposition, ni le meurtre du roi. Donc, il faut s'y résigner, ce ne peut être le drame joué, le 7 février 1601, devant les conjurés.

Ainsi l'existence du drame anonyme, antérieur à l'œuvre de Shakespeare et ayant pour sujet, comme celle-ci, la fin du règne de Richard II, est encore à prouver, et il faut, pour la démontrer, que la critique anglaise recommence ses recherches. Mais à quoi bon tant d'efforts stériles ? A quoi bon lutter contre l'évidence ? N'est-il pas clair que, si en 1601, la troupe du lord chambellan possédait dans son répertoire deux pièces composées sur la même donnée, l'une, par Shakespeare, l'autre, par quelque dramaturge obscur, ce fait ressortirait du compte-rendu même de l'entretien qui eut lieu le jeudi 7 février entre Augustin Philips et sir Gilly Merrick ? Si tel était le cas, le comédien eût été obligé de répondre au chevalier quelque chose comme ceci : « Vous désirez que nous reprenions l'ancien drame qui a pour conclusion la déposition et le meurtre de Richard II. Or, nous avons deux pièces ayant cette conclusion, l'une de notre confrère, William Shakespeare, l'autre de X. Laquelle désirez-vous ? » Mais rien de pareil ne s'est dit entre les interlocuteurs. Les documents, qui relatent la négociation, s'accordent à établir qu'elle avait pour objet un ouvrage unique, *The play of deposing king Richard the second*, suivant le récit de Bacon, *The play of deposing and killing king Richard the second*, selon le procès-verbal des juges d'instruction. Cette désignation si précise : *La pièce de la déposition et du meurtre du Roi Richard*, n'admet aucun doute : elle prouve qu'il n'existait pas deux drames composés sur le même sujet et que par conséquent il n'y avait pas lieu à option. Évidemment, aucune confusion n'était possible dans l'esprit des interlocuteurs, et la pièce réclamée ne pouvait être

que le drame par excellence, le drame de Shakespeare.

Donc,—il faut, bon gré mal gré, que la critique anglaise en convienne, — voilà l'auteur de *Richard II* impliqué par son œuvre dans l'insurrection de 1601. Voilà Shakespeare pris en flagrant délit de révolte intellectuelle et morale contre la monarchie absolue des Tudors! Certes une telle évidence, loin de diminuer la gloire du poëte, ne fait que la grandir à nos yeux. Libre aux « loyaux » critiques d'outre-Manche de rejeter cette évidence comme injurieuse pour sa mémoire. Quant à nous, il nous plaît de voir notre poëte prendre en face du despotisme l'attitude hautaine de la protestation. Tandis que les peuples sont prosternés dans la plus abjecte servitude, nous aimons à l'entendre rappeler, sans colère, sans violence, avec l'impartiale sérénité du génie, les hautes traditions de sa patrie.

A la fin du seizième siècle, à cette sombre époque où le droit divin opprime le monde, quand Philippe II rêve, au fond de l'Escurial, sa monarchie universelle, quand la France passe du bon plaisir des Valois au bon plaisir des Bourbons, quand l'Angleterre est léguée par les Tudors aux Stuarts, quand l'Armada détruite, les catholiques suppliciés, les puritains décimés ont fait de la fille d'Anne de Boleyn la sultane toute-puissante de l'Angleterre, quand, exerçant la double suprématie du pape et de l'empereur, maîtresse de toutes les consciences comme de toutes les destinées, arbitre de la foi, arbitre de la loi, Élisabeth trône, la tiare au front, quand le Parlement n'a même plus de droit de remontrance, quand toutes les libertés publiques sont absorbées dans le caprice souverain, alors Shakespeare se lève et proteste. Brusquement, en face de cette cité esclave, le magicien sublime évoque la redoutable Londres d'autrefois. Devant ce misérable Westminster où l'on divinise la tyrannie, il élève subitement le formidable Westminster où on la détrône. En opposition à ce Parlement servile qui laisse sans mot dire

emprisonner ses membres par la royauté, il assemble le Parlement national qui fait la royauté prisonnière. Prodigieux exemple ! Cette monarchie impériale qui prétend tenir son mandat d'en haut et, par un ambitieux blasphème, s'assimile à Dieu même, il la traduit à la barre du peuple, humiliée, garrottée, furieuse, frémissante, éperdue ; là, après lui avoir présenté le miroir de son passé, il la proclame indigne, il la dépouille de ses attributs, il lui enlève l'épée de justice, il lui retire le sceptre, il lui arrache la couronne !

Certes il fallait un grand courage civique pour oser offrir un pareil spectacle sous le régime despotique des Tudors. La poésie, je le sais, était ici couverte par l'histoire ; Shakespeare pouvait se retrancher derrière Froissart et Holinshed. N'importe. Malgré l'habileté suprême du poëte qui prenait la chronique pour texte, le coup de théâtre parut si audacieux qu'il alarma la presse naissante. Le libraire Andrew Wyse, qui publia le premier le drame de *Richard II*, fut obligé de le tronquer. Fait bien significatif, — la scène essentielle de la déposition du roi manque à l'édition de 1597 ; elle ne fut pas publiée du vivant d'Élisabeth ; et ce n'est qu'en 1608 que l'éditeur Matthew Law se risqua à la restaurer.—Ainsi la censure jalouse des Tudors, à qui l'ouvrage avait échappé sur le théâtre, le poursuivait dans le livre. Elle faisait pis que le supprimer, elle le mutilait. Elle châtrait ce drame viril ; elle le dénaturait ; elle lui enlevait cette conclusion féconde qui en est le complément indispensable. Impuissante rancune. Stériles représailles exercées par un pouvoir éphémère contre l'immortel génie ! L'ouvrage, lacéré par les ciseaux d'une vieille fille couronnée, devait reparaître, quelques années plus tard, dans son invulnérable intégrité. Et aujourd'hui la critique moderne s'incline, émue et reconnaissante, devant ce drame unique qui fut à la fois l'œuvre d'un grand poëte et l'acte d'un grand citoyen.

Oui, — nous ne saurions le dire trop haut, — *Richard II* est une conception éminemment patriotique. Ce qui inspire ce drame, ce qui l'anime, ce qui l'exalte, c'est l'amour de la patrie. Shakespeare, en effet, aimait passionnément son pays. Jamais poëte n'eut plus que lui le culte de la terre natale. Voué à l'humanité par l'immensité de son génie, Shakespeare appartenait à sa patrie par tous les instincts de son cœur. Pour être cosmopolite, sa pensée n'en était pas moins nationale. Il ressentait dans ses mille nuances et dans ses mille délicatesses le noble amour de la patrie ; il en connaissait toutes les susceptibilités, toutes les fiertés, toutes les préventions, toutes les animosités, toutes les émulations, toutes les colères, tous les égoïsmes, toutes les grandeurs, et parfois aussi toutes les petitesses. Il aimait sa patrie jusqu'à en être jaloux. Il était aussi tendre que sévère pour elle. Il veillait sur elle avec une constante sollicitude. Je ne sais si Shakespeare était par principe ce qui s'appelle aujourd'hui un libéral ; mais à coup sûr il l'était par sentiment. Il voulait sa patrie libre parce qu'il la voulait digne. Il la voulait indépendante parce qu'il la voulait glorieuse. Si puissante était chez lui cette double ambition que lui, le poëte impersonnel par excellence, n'a pu s'empêcher de la trahir dans son œuvre. Voyez, par exemple, avec quelle ardeur il défend, dans le *Roi Jean*, la frontière menacée ! Avec quelle véhémence il dénonce l'usurpation étrangère ! Avec quel enthousiasme il lance contre l'héritier de la maison d'Autriche le peuple incarné dans le Bâtard ! Avec quelle furie il brandit la rapière britannique contre le démon du Midi ! Enfin, avec quelle joie farouche il jette sur la scène la tête de l'archiduc décapité ! — Mais ce n'est pas seulement l'invasion matérielle qui menace la patrie de Shakespeare, c'est l'envahissement moral. Sixte Quint est plus redoutable encore que Philippe II. La monarchie universelle tentée par le roi d'Espagne ne s'établirait que sur des cadavres ; mais l'em-

pire catholique auquel aspire la papauté avilirait les âmes. La véritable Armada, ce n'est pas cette flotte fanfaronne qu'un coup de vent dispersera, c'est cette milice occulte qui exécute, quel qu'il soit, le mot d'ordre jésuitique de Rome, qui hier décimait la France huguenote par le massacre de la Saint-Barthélemy et qui, demain, roulera sous les caves de Westminster le monstrueux baril de poudre destiné à faire sauter l'hérétique Angleterre. Avec l'instinct infaillible du patriotisme, le poëte devine là l'ennemi suprême. Aussi le dénonce-t-il à deux reprises et dans deux drames différents : il écrase, dans *Henry VIII*, par la chute de Wolsey, cette conspiration ultramontaine qu'il a démasquée, dans le *Roi Jean*, par l'humiliation de Pandolphe. Il lance jusqu'au Vatican les foudres de son vers. A l'excommunication partie de Rome, il réplique par l'éternel anathème de la muse : « Tu ne peux pas, cardinal, imaginer un titre aussi futile, aussi indigne, aussi ridicule que celui de pape. Dis cela à ton maître ; — et, de la part de l'Angleterre, ajoute qu'aucun prêtre italien ne percevra jamais ni taxe ni dîme dans nos domaines. Continuez, vous tous rois de la chrétienté, à vous laisser mener grossièrement par ce pape intrigant... Seul, je lui résiste et tiens pour ennemis ses amis[1] ! »

C'est avec cette éloquence passionnée que Shakespeare revendiquait l'autonomie de son pays. — Indépendance religieuse, — indépendance politique, — exclusion des prétendants étrangers, — exclusion de la monarchie catholique, — exclusion de la suprématie papale, — telles étaient pour l'auteur de *Henry VIII* et du *Roi Jean* les conditions essentielles à l'existence même de sa patrie : telles étaient les bases fondamentales de la charte idéale que promulguait son génie. Hors de là, pas de droit public, pas de vie publique. Tributaire du dehors, la patrie n'existait plus ; elle n'était

[1] *Le roi. Jean*, vol III, p. 209.

plus nation et devenait province; elle perdait la direction de ses destinées; elle abdiquait son *moi* en abjurant sa conscience; elle se suicidait dans la servitude universelle.

Pour empêcher ce suicide, un gouvernement national était nécessaire. Mais ce gouvernement national, quel devait-il être? De quels éléments devait-il être formé? Sur quelles bases devait-il reposer? Ici une question nouvelle se présentait.

D'après la théorie proclamée partout au temps de Shakespeare, le gouvernement était un attribut exclusif de la propriété. Qui avait le sol, régissait l'habitant. Le légitime héritier de la terre était le souverain absolu de la population. Un peuple était un immeuble comme un autre, lequel se transmettait par succession dans une famille privilégiée et était dévolu à un seigneur appelé roi. Le roi pouvait disposer de cet immeuble à sa guise : il pouvait, selon la formule romaine, en user et en abuser. Le territoire lui appartenant, tout ce qui vivait, végétait, respirait sur ce territoire, lui appartenait. Il était le maître de toutes les fortunes, de toutes les libertés, de toutes les existences. « Tout ce que nous avons, disait le sergent Heyle au parlement de 1601, est à Sa Majesté, et elle peut légalement nous l'ôter à sa guise [1]. » Ce régime était simple. Le bon plaisir d'un seul était la règle de tous. Ce que le prince voulait était la loi. Aucune infraction ne lui était possible, puisqu'il était le droit vivant. Élu par la désignation mystique de la naissance, délégué visible de l'Invisible, infaillible, irresponsable, fatidique, immémorial, il avait les pleins pouvoirs du Tout-Puissant.

Cette théorie qui révolte aujourd'hui notre bon sens indignait, nous n'en doutons pas, le grand esprit qui s'appe-

[1] « All we have is her majesty's and she may lawfully at her pleasure take it from us. » Hume's *History of England*.

lait Shakespeare. L'équité suprême, qui était l'âme de sa poésie, ne pouvait admettre le monstrueux système qui faisait d'un individu l'arbitre du bien et du mal. Eh quoi, de cette créature humaine comme nous, charnelle comme nous, fragile comme nous, dépendraient ici-bas les axiomes de l'immuable morale! Une créature serait, par droit de naissance, maîtresse absolue de tous les êtres; une fantaisie serait la norme de toutes les volontés! Elle pourrait dire : l'État, c'est moi. Elle pourrait gouverner à sa guise : contre elle pas de garantie, pas de recours, pas de remontrance. La légitimité de la naissance lui rendrait tout légitime. Elle pourrait à son aise être inique, oppressive, tyrannique, infâme; elle aurait un blanc seing pour pressurer, spolier, tailler, voler, décimer les peuples. La couronne, ce serait l'impunité! — Eh bien, non, cela n'est pas; le poëte proteste contre cette théorie du jurisconsulte. Pour lui, cette théorie est plus qu'une imposture, c'est un blasphème. Votre roi légitime n'a pas de droit contre le droit : il est soumis, comme nous tous, aux lois universelles de l'équité. Les principes éternels qui président à l'ordre des choses ne sont jamais impunément outragés. Tôt ou tard ces principes offensés se redressent contre l'offenseur avec la violence irrésistible des éléments; ils soulèvent dans leur colère la patrie opprimée, ameutent les âmes, arment les bras, et, renversant le tyran sous la coalition des consciences, revendiquent par une révolution réparatrice leur toute-puissance méconnue. Alors la vérité éclate incontestable : la souveraineté, à laquelle appartient le gouvernement du monde, n'est pas le caprice d'un seul homme, mais la raison suprême exprimée par la volonté de tous.

Démontrer l'impuissance de l'arbitraire monarchique devant l'omnipotence providentielle, prouver que les décrets du bon plaisir royal ne sauraient prévaloir contre les arrêts de la justice absolue, détruire cette superstition qui fait du

roi le représentant de Dieu en montrant la royauté en lutte avec la Divinité et frappée par elle, déplacer la base traditionnelle de l'autorité en la transportant du prince au peuple, restituer à la nation l'initiative du gouvernement en faisant émaner le pouvoir de l'élection, établir, par un exemple éclatant et illustre, que la force suprême, c'est le droit : telle est l'idée-mère du drame de *Richard II*. Pour que cette haute leçon eût toute sa portée, pour qu'elle fût un enseignement politique en même temps qu'un symbole littéraire, il était nécessaire qu'elle eût la valeur d'un fait réel et incontesté. Le caprice du poëte devait s'assujettir ici à la rigidité de l'annaliste. Il fallait que la muse prît la plume d'acier de la chronique. Aussi *Richard II* est-il un ouvrage strictement historique. Le cadre du drame est exactement le cadre de l'histoire. C'est à l'histoire qu'appartient l'action entière, et qu'appartiennent tous les personnages. A peine l'auteur a-t-il osé insinuer dans un coin du tableau la sympathique figure du servage, sous les traits de ce bon jardinier, « vieux spectre d'Adam, » qui annonce à la reine Isabelle la captivité de son mari. Ici Shakespeare n'a pas usé de la licence qu'il a prise partout ailleurs ; il ne s'est pas départi un seul instant du plan tracé par les événements ; il s'est astreint à développer le scenario naïvement transmis par Froissart et par Holinshed ; il n'a pas voulu mêler à ces personnages tout historiques les enfants de son imagination ; il n'a rien retranché à l'œuvre de la providence, il s'est contenté d'être le metteur en scène de Dieu.

Autre trait caractéristique qu'on n'a pas remarqué : *Richard II* est, de tous les ouvrages de Shakespeare, le seul qui ne contienne aucun élément comique.

Le grotesque, qui chez le poëte joue d'habitude un rôle si important, est rigoureusement exclu d'ici. Ce drame est sévère comme une tragédie d'Eschyle. La terreur et la pitié le remplissent seules de leur épique contraste. L'auteur n'a pas

voulu atténuer par un mot bouffon la gravité majestueuse de sa leçon. Il s'agit bien d'amuser ce peuple asservi! Il faut, avant tout, l'instruire. Quand on a le despotisme à renverser, est-ce le moment de rire?

Le roi Richard n'est pas un usurpateur comme Macbeth ou comme le roi Jean. Pour parvenir au trône, il n'a assassiné personne. Son avènement n'a pas de vice originel. Il règne, non en vertu d'un crime, mais en raison de sa naissance. Fils unique du glorieux prince Noir qui était le fils aîné du victorieux Édouard III, il tient d'un titre incontesté la couronne des Plantagenets. La tradition de l'hérédité l'a fait souverain légitime. Sacré dès l'âge de onze ans, ayant eu le sceptre pour hochet, habitué dès l'enfance à jouer avec les destins d'un grand royaume, Richard II est encore un jeune homme et est déjà un vieux tyran. Prodigue, dissipé, libertin, répugnant par sensualisme à l'âpre métier de la guerre, voluptueux et impitoyable, ingénieux à la débauche et à la cruauté, expert en divertissements et en piéges, épris de mascarades et de guet-apens, terrible et enjoué, Richard est, par excellence, le roi du bon plaisir. Exercer sans pitié son droit divin, exploiter sans réserve sa prérogative, tirer tout le profit possible de son royal domaine, employer pour ses besoins personnels les ressources de tous, extorquer à la nation la solde de ses dix mille gardes, torturer le peuple pour amuser sa cour, telle a été jusqu'ici sa politique. Et quand par hasard cette politique a rencontré des résistances, le roi les a savamment anéanties. — Wat-Tyler, à la tête de soixante mille insurgés, réclamait la diminution des taxes et l'abolition du servage. Le roi a concédé à Wat-Tyler toutes ses demandes, puis l'a invité à une entrevue amiable, l'a fait assassiner par ses gens, et a rétracté toutes les concessions faites. — Un des oncles du

roi, le duc de Glocester, prétendait imposer à la cour le contrôle du Parlement. Un jour, Richard est allé souper chez son oncle à la campagne de Plashy, puis, comme la nuit était venue, s'est fait accompagner par lui jusqu'au bord de la Tamise; là des sbires, apostés par le maréchal duc de Norfolk, ont empoigné le duc de Glocester, l'ont jeté de force dans une barque et l'ont transporté à la forteresse de Calais. « Lors, raconte Froissart, quatre hommes, » à ce ordonnez, lui gettèrent une touaille au col, et l'estraignirent tellement, les deux d'un costé et les austres deux de l'autre, qu'ils l'abbatirent à terre, et là l'estranglèrent » et cloirent les yeux : et tout mort le portèrent sur un lict, » et le despouillèrent et deschaussèrent et le couchèrent » entre linceux, et meirent son chef sur un oreiller, et le » couvrirent de manteaux fourrez : et puis issirent de la » chambre, et vindrent en la salle tous pourveus de ce » qu'ils deuoient dire et faire, en disant telles paroles » qu'une fausse maladie d'apoplexie estoit prise au duc de » Glocester, en lauant ses mains et qu'à grand'peine on » l'auait pu coucher. »

C'est au lendemain de ce meurtre que commence le drame de Shakespeare. Le poëte nous montre, dans une scène pathétique, la douleur d'Éléonore Bohun, veuve du duc assassiné. La duchesse conjure son beau-frère, Jean de Gand, de venger la mort de Glocester en châtiant les assassins. Jean de Gand résiste à ces supplications : selon lui, le roi, unique dispensateur de la justice, peut seul venger cette mort, et comment punirait-il un crime qu'il a ordonné? Comment condamnerait-il les meurtriers dont il est lui-même complice? Il faut donc se résigner à attendre de Dieu la sentence que les hommes ne sauraient prononcer.

— Confions notre cause à la volonté du ciel. Quand il verra les temps mûrs sur terre, il fera pleuvoir une brûlante vengeance sur la tête des coupables.

La duchesse insiste : que vient-on parler de soumission à désespoir ! La patience du duc de Lancastre lui fait l'eff d'une lâche indifférence :

— La fraternité n'est-elle pas pour toi un stimulant pl vif? L'amour n'a-t-il pas plus de flamme dans ton vie sang? Ah ! Jean de Gand, son sang était le tien ; et tu beau vivre et respirer, tu es tué en lui : c'est acquiesc hautement à la mort de ton père que de laisser périr t malheureux frère, cette vivante image de ton père... Ce qu nous appelons patience chez les gens vulgaires n'est qu pâle et blême couardise dans de nobles poitrines.

Inutile appel. Jean de Gand ne se laisse pas ébranler rien ne peut le faire dévier du respect qu'il doit à la m jesté royale. Le roi ne saurait trouver de juge ici-bas ; il r relève que de là-haut.

— Cette querelle est celle de Dieu, *God's is the quarre* Car c'est le représentant de Dieu, l'oint du seigneur sac sous ses yeux même, qui a causé cette mort ; si ce fut u crime, que Dieu en tire vengeance, car je ne pourrai jama lever un bras irrité contre son ministre.

— A qui donc, hélas ! pourrai-je me plaindre ?

— Au ciel, le champion et le défenseur de la veuve !

Cette scène entre la veuve et le frère du duc de Glocest est le prologue véritable de l'action. C'est par ce dialogu jusqu'ici trop peu remarqué, que l'auteur expose son suj et en montre l'étendue. « Cette querelle est celle de Dieu. Nous allons assister à ce drame immense : le procès de l majesté royale fait par la majesté divine ; le roi accusé, cor damné et châtié par Jéhovah ; ce qu'il y a de plus haut sur l terre, le trône, frappé par le ciel.

A peine Glocester a-t-il expiré qu'un incident surgi Bolingbroke, fils de Jean de Gand, provoque en duel le du de Norfolk, celui-là même qui présidait au guet-apens ne pouvant atteindre le roi, le prince s'en prend au minis

tre. Il accuse le maréchal du meurtre de Glocester et, selon la coutume féodale, il le somme de se justifier par l'épreuve solennelle du combat judiciaire : « C'est toi, Norfolk, qui as fait ruisseler cette âme innocente dans des torrents de sang. Ce sang, comme celui du sacrifice d'Abel, crie du fond de la terre ; il réclame de moi justice et rude châtiment. Et, par la glorieuse noblesse de ma naissance, ce bras le vengera ou j'y perdrai cette vie. » Norfolk relève le gant et accepte le cartel... — Voici le jour fixé pour le combat. Figurons-nous la splendide mise en scène indiquée par la chronique. La lice a été dressée dans la plaine de Gosford-Green, près de Coventry. Les bannières flottent au vent ; les rois d'armes sont à leur poste. Les gardes ont peine à repousser la foule accourue de toutes les parties du royaume. Une longue fanfare annonce l'arrivée de Richard II qui, comme juge du camp, va s'asseoir sur une estrade, élevée au-dessus du champ clos. Les grands feudataires, ayant à leur tête le vénérable duc de Lancastre, prennent place au-dessous du roi, comme assesseurs. Le duc d'Aumerle, comme connétable, et le duc de Surrey, comme maréchal, s'installent dans l'enceinte du champ clos dont la police leur est confiée. Une trompette sonne, une autre trompette lui répond. Et bientôt voici paraître, précédés chacun de son héros, les deux magnifiques adversaires. Thomas Mowbray, duc de Norfolk, est sur un cheval bai que couvre un caparaçon de velours cramoisi brodé de lions et de branches de mûrier d'argent ; il porte une armure commandée tout exprès au meilleur armurier d'Allemagne. Henry Bolingbroke, duc d'Hereford, monté sur un destrier blanc que revêt une housse de velours vert et bleu, brodée de cygnes et d'antilopes d'or, porte la merveilleuse panoplie que, selon le rapport de Froissart, lui a envoyé messire Galéas, duc de Milan. Toutes les formalités d'usage sont remplies. Les lances ont été mesurées. Les deux combattants ont successivement décliné leurs

titres, et chacun a attesté par serment la justice de sa cause. Le signal est donné, et les champions s'élancent, l'un contre l'autre, la lance au poing. Instant solennel. Bolingbroke a pour lui les prières d'une veuve et les sympathies palpitantes de toute une nation; Norfolk a pour lui les vœux hypocrites du roi. Imaginez en ce moment l'inquiétude de Richard : si le ciel allait décerner la victoire à Bolingbroke! Si Dieu, en décrétant la défaite de Mowbray, allait punir devant tous le crime secrètement ordonné par le roi! Richard frémit devant cette possibilité : se voir condamner dans son ministre par le verdict d'en haut. A tout prix il faut prévenir une telle conclusion, et voilà le roi qui tout à coup jette son bâton de commandement entre les deux adversaires. Le combat judiciaire est arrêté. Richard interpose sa volonté entre l'appelant et le défendant, et brusquement évoque à son tribunal la cause qui s'instruisait devant les assises divines. Par un coup d'État imprévu, il substitue l'arbitraire royal à la justice providentielle. Le roi usurpe sur le Très-Haut; il enlève à Dieu le droit de prononcer ici la sentence : les deux adversaires sont condamnés à l'exil.

Froissart raconte avec toute l'autorité d'un contemporain l'effet produit en Angleterre par la proscription de Bolingbroke. Ce fut un deuil national. La patrie pleura comme si elle perdait son défenseur. L'exilé fut escorté à son départ par tout un peuple en larmes. « Quand le comte d'Erby » monta à cheval, et se départit de Londres, plus de qua- » rante mille hommes estoient sur les rues qui crioient et » ploroient aprez luy, si piteusement que c'estoit grande » pitié de les veoir, et disoient : Haa, gêtil comte d'Erby, » nous laisserez-vous donc? Jamais le pays n'aura bien ne » ioie iusqu'à ce qu'y soyez retourné, mais les iours de re- » tour sont trop longs. Par enuie, cautelle et trahison on » vous met hors de ce royaume... » L'auteur dramatique ne pouvait nous donner ce spectacle : il ne pouvait nous

montrer cette immense multitude éplorée faisant au proscrit un cortége de lamentations. Mais il a mis sur la scène l'envers du tableau. Ce qui fait la douleur du peuple fait par contre-coup la joie du despote. Bolingbroke n'a pas plus tôt disparu que Richard laisse éclater devant ses familiers son indécente satisfaction. Il écoute complaisamment le récit cynique d'Aumerle qui se vante d'avoir quitté l'œil sec son cousin banni. Lui-même a vu partir Bolingbroke et se moque des courtoisies que celui-ci adressait à la canaille : — Que de respects il prostituait à ces manants ! Il ôtait son chapeau à une marchande d'huîtres ! Deux haquetiers lui criaient : *Dieu vous bénisse !* et obtenaient le tribut de son souple genou !

Cependant une nouvelle funèbre fait trève à ces railleries : le vénérable Jean de Gand se meurt, tué par la douleur d'avoir perdu son fils, et, avant d'expirer, a exprimé le désir de voir le roi. La mort même ne saurait imposer silence à la joie féroce de Richard. Au douloureux message il répond par cette facétie hideuse :

— Ciel ! suggère au médecin l'idée de le dépêcher immédiatement à sa tombe... Venez, messieurs, allons le visiter : Dieu veuille qu'en faisant toute diligence, nous arrivions trop tard !

A ce moment Richard II est aussi monstrueux que Richard III.

Ici se place cette belle scène dont le génie du poëte a illuminé le récit de l'histoire. « Or, avint qu'environ Noël » (1398) le duc de Lanclastre (qui viuoit en grande deplai» sance, tant pour son fils que pour le gouvernement qu'il » veoit en son neveu le roy Richard, et sentant bien le dit » duc que s'il persévéroit en celuy estat longuement, le » royaume seroit perdu) tomba en une maladie de laquelle » il mourut, et eut grand'plainte de ses amis. Le roy Ri» chard d'Angleterre (à ce qu'il monstra) n'en fit pas grand

» compte : mais l'eut tantost oublié. » Certes, elle est émouvante, même dans le récit laconique de Froissart, cette fin du duc de Lancastre, causée par la double blessure du patriotisme et de la paternité. Mais, pour que l'impression soit à la hauteur du drame, il faut que la victime soit, au dernier moment, confrontée avec son bourreau. Il faut que le souffre-douleur jette au tourmenteur couronné l'anathème de son agonie.

Voilà pourquoi le poëte amène Richard II au chevet de Jean de Gand. La voix du prince expirant est devenue en quelque sorte la voix même de la nation martyre. Les angoisses de la patrie ont trouvé leur dernier écho dans le râle sacré du patriarche :

— ... Cet auguste trône des rois, cette île-sceptre, cette terre de majesté, ce siége de Mars, cet autre Éden, ce demi-paradis, cette forteresse bâtie par la nature pour se défendre contre l'invasion et le coup de main de la guerre, cette heureuse race d'hommes, ce petit univers, pierre précieuse enchâssée dans une mer d'argent... ce lieu béni, cette terre, cet empire, cette Angleterre... cette patrie de tant d'âmes chères, cette chère, chère patrie, est maintenant affermée (je meurs en le déclarant) comme un fief misérable !.. Cette Angleterre qui avait coutume d'asservir les autres, a consommé honteusement sa propre servitude !..

Richard II interrompt cette patriotique agonie, en demandant au duc comment il se trouve. Mais le vieillard n'est pas dupe de cette sollicitude ironique. Étendu dans le linceul, il dévisage Richard d'un regard sépulcral et, comme s'il avait déjà la double vue d'outre-tombe, aperçoit dans les traits du jeune roi les symptômes du mal meurtrier qui le ronge. La fin prochaine du tyran lui apparaît avec son inévitable horreur. Le plus malade ici n'est pas Jean de Gand. Ce jeune roi, insolent de santé, de vigueur et de puissance, voilà le moribond. Richard est miné par l'incurable phthisie du despotisme :

— La maladie que tu vois en moi, je la vois en toi. Ton lit de mort, c'est ce vaste pays où tu languis dans l'agonie de ta renommée. Et toi, trop insoucieux patient, tu confies ta personne sacrée aux médecins même qui t'ont les premiers lésé... Oh ! si d'un regard prophétique ton aïeul avait pu voir comment le fils de son fils ruinerait ses fils, il t'aurait dépossédé d'avance en te déposant, plutôt que de te laisser, possédé que tu es, te déposer toi-même... Tu n'es plus le roi d'Angleterre. Ta puissance légale s'est asservie à la loi, et...

— Et toi, imbécile lunatique, tu te prévaux du privilége de la fièvre pour oser faire pâlir notre joue avec ta morale glacée ! Si tu n'étais le frère du fils du grand Édouard, cette langue qui roule si rondement dans ta tête ferait rouler ta tête de tes insolentes épaules.

— Oh ! ne m'épargne pas... Mon frère Glocester, cette âme si candidement bienveillante, peut te servir de précédent pour témoigner que tu ne te fais pas scrupule de verser le sang d'Édouard. Ligue-toi avec ma maladie : et que ta cruauté s'associe à la vieillesse crochue pour faucher une fleur depuis trop longtemps flétrie... Vis dans ton infamie, mais que ton infamie ne meure pas avec toi. Et puissent ces derniers mots être à jamais tes bourreaux !

Sentence solennelle que doit exécuter l'avenir ! La malédiction de Jean de Gand a sur la fortune de Richard II la même action inéluctable que l'anathème de la reine Marguerite sur les destinées de Richard III. La catastrophe future gronde déjà dans cette imprécation. Le poëte a concentré là, comme en un éclair suprême, tous les tonnerres du dénouement. Quoi que puisse faire désormais Richard II, il ne saurait échapper au coup fatal. La malédiction du mourant l'a foudroyé.

Fort de sa toute-puissance, Richard croit pouvoir braver l'excommunication de la tombe. Il riposte par un acte de

colère à ce courroux funèbre : il se venge de Jean de Gan en dépossédant Bolingbroke. Sous prétexte qu'il a besoi de subsides pour la guerre d'Irlande, il confisque à son pro fit le domaine de Lancastre. Mais ce décret arbitraire, qu subordonne au bon plaisir de la monarchie le principe élé mentaire de la propriété, est le dernier acte du despotisme Devant cette application extrême de la théorie royaliste, un résistance nationale s'organise. Chacun se sent lésé dan son droit personnel par l'arrêt qui dépossède Bolingbroke et se prépare à venger le principe outragé. — Dans ce mêm palais d'Ély où Jean de Gand vient d'expirer, l'élite de l noblesse anglaise, réunie en comité secret, dénonce un des potisme devenu intolérable. Les éléments de la société féo dale entrent en lutte. L'aristocratie renie sa suzeraine, l monarchie, dans un langage d'une étonnante hardiesse Ici la poésie épique prend la formidable précision de l prose révolutionnaire :

NORTHUMBERLAND. Par le ciel, c'est une honte que de se laisser accabler par de telles iniquités. Le roi n'est plus lui-même ; il se laisse bassement mener par des flatteurs ; à l première accusation, il exercera des poursuites sévères contre nous, nos existences, nos enfants, nos héritiers.

ROSS. Il a mis à sac les communes par des taxes exorbitantes, et il a perdu leur affection ; il a, pour de vieille querelles, frappé d'amende les nobles, et il a à jamais perdu leur affection.

WILLOUGHBY. Et chaque jour on invente de nouvelle exactions, blanc-seings, dons volontaires et je ne sais quoi Mais, au nom du ciel, que fait-il de tout cet argent?

NORTHUMBERLAND. Les guerres ne l'ont point absorbé car il n'a pas guerroyé. Il a dépensé dans la paix plus qu ses aïeux dans la guerre.

WILLOUGHBY. Le roi a fait banqueroute comme un homm insolvable.

NORTHUMBERLAND. L'opprobre et la honte planent sur lui.

Cette éloquente dénonciation du despotisme est toujours *actuelle* et toujours vraie : mais quel singulier à-propos elle avait pour l'auditoire de Shakespeare ! La foule, qui allait chaque jour applaudir son poëte, ne pouvait manquer de saisir toutes ces paroles comme autant d'allusions vengeresses. Par une étrange coïncidence, dans laquelle il est difficile de ne pas voir une préméditation de l'auteur, ce réquisitoire contre le gouvernement de Richard II résumait en quelques phrases laconiques les chefs d'accusation murmurés par tout un peuple contre le gouvernement d'Élisabeth. Les noms changés, c'étaient les mêmes griefs : confiscations, prodigalités envers des favoris, le soupçon et l'espionnage partout aux aguets, le peuple écrasé d'impôts, la noblesse systématiquement épuisée, exactions nouvelles sans cesse inventées, emprunts forcés qualifiés dérisoirement dons volontaires, état de paix plus coûteux que l'état de guerre. Certes, nous comprenons que la reine Élisabeth se soit sentie personnellement atteinte par les acclamations qui élevaient jusqu'à elle les sentences du poëte ! Nous comprenons que, peu de temps avant de mourir, elle ait dénoncé avec tant d'acrimonie le succès de « cette tragédie de *Richard II*, jouée quarante fois dans les théâtres publics. » Cette vaillante exposition des abus du despotisme devait mériter longtemps les rancunes de la royauté. En 1738, les vers du maître, ingénieusement appliqués par un écrivain indépendant aux actes du ministère Walpole, valurent à une revue périodique, *The Craftsman*, l'honneur d'un procès de presse. Magnifique triomphe posthume ! Si formidable était cette franche poésie qu'à cent cinquante ans de distance elle donnait à la monarchie le frisson du remords, et qu'après avoir fait frémir la maison de Tudor, elle faisait trembler la dynastie de Hanôvre.

C'est qu'en effet l'œuvre de Shakespeare contient un

symbole à jamais dangereux au despotisme. L'insurrection ne s'y consume pas en déclamations vaines; elle passe, avec une irrésistible logique, de la parole à l'action. Il ne suffit pas de dénoncer l'absolutisme, il faut le renverser.—Le même vent providentiel qui retient à la côte d'Irlande Richard II et son armée amène sur la plage d'Yorkshire la barque de Henry de Lancastre. Le duc, expatrié et déshérité, reparaît pour revendiquer à la fois son héritage et sa patrie. Son débarquement triomphal à Ravenspurg est un des plus étonnants miracles par lesquels le droit lésé ait jamais manifesté sa souveraineté. Ce droit qui de siècle en siècle éblouit l'histoire de ses prodiges, ce droit qui doit un jour renverser sous son souffle les dynasties de Stuart et de Bourbon, se soulève aujourd'hui contre la dynastie de Plantagenet. En face de Richard, ce Jacques II du quatorzième siècle, surgit Bolingbroke, ce Guillaume d'Orange. Devant l'invisible force de la révolution succombent une à une les bastilles de la tyrannie. Les citadelles charmées abaissent leur pont-levis; les villes se rendent enchantées. Les troupes envoyées contre la révolte sont désarmées par on ne sait quel exorcisme magique; les milices galloises, levées par Salisbury, se débandent; l'armée anglaise, commandée par le duc d'York, passe sans coup férir sous les ordres du rebelle.—Cependant Richard II est revenu d'Irlande et a débarqué sur la côte du pays de Galles. Le roi ne connaît encore qu'une partie de la vérité; il sait qu'une insurrection a éclaté, mais il ignore encore quelles proportions elle a prises. D'ailleurs, il a l'aveugle infatuation de sa prérogative; il est convaincu qu'aucune force humaine ne saurait lui arracher le sceptre. N'est-il pas l'Oint du seigneur? L'Angleterre ne lui appartient-elle pas en vertu d'un droit divin? Ne lui est-elle pas attachée par un lien mystique que nulle violence ne saurait rompre? Pour le roi, cette terre n'est pas la chose insensible et inanimée que nous foulons; c'est un

être vivant, passionné et aimant qui est dévoué, par la nature même, à l'autorité monarchique. Le roi ne possède pas seulement le corps de la patrie, il en possède l'âme. C'est dans cette persuasion que Richard adjure si tendrement la terre anglaise, et qu'il la presse de prendre sa défense contre la révolte :

— Ne nourris pas les ennemis de ton souverain, ma gentille terre, et refuse tout cordial à leur appétit dévorant. Mais fais en sorte que tes araignées qui sucent ton venin, que tes crapauds rampants se trouvent sur leur chemin... N'offre à mes ennemis que des orties, et, quand ils cueilleront une fleur sur ton sein, fais-la garder par une vipère... Ne riez pas de mes paroles, milords, comme d'une folle adjuration... Cette terre aura du sentiment, et ses pierres se changeront en soldats armés, avant que son roi natal chancelle sous les coups d'une infâme rébellion.

Vainement les rares courtisans qui sont restés fidèles au roi le pressent de s'arracher à une funeste sécurité. Richard II s'entête dans sa majestueuse inaction. Il règne par la grâce de Dieu ; c'est à la grâce de Dieu de le protéger. Ce n'est plus seulement la terre, c'est le ciel qui doit combattre pour le roi :

— Toutes les eaux de la mer orageuse et rude ne sauraient laver du front d'un roi l'onction sacrée : le souffle des humains ne saurait déposer le lieutenant élu par le Seigneur. A chaque homme qu'a enrôlé Bolingbroke pour lever un perfide acier contre notre couronne d'or, Dieu, défendant son Richard, oppose un ange glorieux pris à la solde céleste.

Illusion ! Illusion ! Au moment où Richard, fasciné par le mirage de son droit divin, croit voir se former là-haut la flamboyante milice des anges, la réalité lui pose brusquement la main sur l'épaule et lui montre là-bas ses troupes d'hommes qui le désertent. Salisbury accourt effaré et annonce la dispersion de l'armée galloise. Ce message dé-

concerte un moment Richard : il pâlit. Mais ce trouble n'est que passager :

—Je l'avais oublié... Ne suis-je pas roi? Réveille-toi, majesté indolente! Tu dors... Est-ce que le nom de roi ne vaut pas quarante mille noms? Arme-toi, arme-toi, mon nom! un chétif sujet s'attaque à ta gloire suprême!

Cependant les événements sont plus obstinés encore que la crédulité de Richard. Ils ne le lâcheront pas qu'il ne soit désabusé. Un nouveau message frappe d'un nouveau démenti la royale superstition : la nation entière s'est soulevée; il n'est pas jusqu'aux femmes et aux enfants qui ne s'insurgent; et déjà les favoris de Son Altesse, Wiltshire, Bagot, Bushy, Green, ont été pris et décapités. Cette fois la secousse est violente. Richard se sent lui-même frappé dans ses ministres : toutes les fictions monarchiques s'écroulent de ce coup. Roi, il se croyait l'arbitre du bien et du mal, l'unique dispensateur de la justice ; et voilà des hommes condamnés par un tribunal inconnu pour des actes que lui, Richard, a ordonnés! Roi, il se croyait irresponsable, et voilà un peuple en armes qui vient lui demander des comptes! Alors le voile se déchire. L'histoire, que la flatterie lui avait cachée, se révèle à lui tout à coup. Et, dans une intuition terrible, Richard éperdu aperçoit toutes les catastrophes dynastiques qui ont hâté la fin des princes :

— Au nom du ciel, asseyons-nous à terre et disons la triste histoire de la mort des rois : les uns déposés, d'autres tués à la guerre, d'autres hantés par les spectres de ceux qu'ils avaient détrônés, d'autres empoisonnés par leurs femmes, d'autres égorgés en dormant, tous assassinés. Car, dans le cercle même de la couronne qui entoure les tempes mortelles d'un roi, la mort tient sa cour; et là la moqueuse trône, raillant l'autorité de ce roi, riant de sa pompe, lui accordant un souffle, une petite scène pour jouer au monarque, se faire craindre et tuer d'un regard, lui inspirant

l'égoïsme et la vanité avec l'idée que cette chair qui sert de rempart à notre vie est un impénétrable airain ! Puis, après s'être ainsi amusée, elle en finit, et, avec une petite épingle, elle perce ce rempart, et adieu le roi ! Couvrez vos têtes et n'offrez pas à ce qui n'est que chair et que sang l'hommage d'une vénération dérisoire ! Jetez de côté le respect, la tradition, l'étiquette et la déférence cérémonieuse ; car *vous vous êtes mépris sur moi jusqu'ici*. Comme vous, je vis de pain, je sens le besoin, j'éprouve la douleur et j'ai besoin d'amis... Ainsi asservi, comment pouvez-vous dire que je suis roi ?

Sublime démenti jeté par le poëte à l'idolâtrie royaliste. Prodigieux renversement de la divinité monarchique. Oui, vous vous êtes mépris jusqu'ici ! Ce prince que vous adorez est fait, comme vous tous, de chair et de sang ; ce prince que vous déifiez est sujet, comme vous tous, à la faiblesse, au besoin, à la douleur, à la mort. Ce souverain est un esclave. Le roi n'est qu'un homme. Loin de lui « l'hommage d'une vénération dérisoire ! » Arrière « la déférence cérémonieuse ! » A bas le faux dieu !

Donc, Richard a fait l'aveu que la destinée réclamait de lui. Il en convient, dominé par l'évidence : il n'est plus qu'un homme. Il ne saurait se prévaloir contre ses adversaires d'une puissance surhumaine. Le ciel, qu'il appelait à la rescousse, est resté immuable. Le roi a eu beau convoquer les légions d'en haut ; elles n'ont pas bougé. Mais, si les forces divines lui font défaut, il peut encore compter sur les forces terrestres. Il peut encore tenir une épée, se mettre à la tête de l'armée qui lui reste, combattre et essayer de vaincre. Le roi est un homme, soit ! mais l'homme peut sauver le roi :

— Arrogant Bolingbroke, je vais échanger les coups avec toi dans une journée décisive... Cet accès de frayeur est dissipé... C'est une tâche aisée que de conquérir ce qui est à nous... Dis-moi, Scroop, où est mon oncle avec ses forces ?

Inutile velléité. Richard n'a même plus, pour sauver sa couronne, la ressource extrême de l'énergie virile. Scroop lui révèle la vérité dernière : le roi n'a plus d'armée. Les troupes, que commandait le duc d'York, se sont jointes à Bolingbroke, et le régent lui-même s'est rallié au proscrit. Après ce coup suprême, Richard ne résiste plus ; il s'affaisse, atterré sous l'adversité ; il ne veut plus qu'on lui parle de lutte et d'effort, ni qu'on le détourne de la « douce voie du désespoir. » Il rend son épée à la destinée.

Décidé à ne plus agir, Richard va se livrer à Bolingbroke devant le château de Flint. Cette renonciation à l'action implique une complète transformation morale. Le roi, de qui émanait toute initiative, semble n'avoir même plus de libre arbitre. Lui, qui faisait les événements, en sera désormais la victime passive. Son auguste soumission est prête à tout ce qu'exigera la fortune rebelle :

— Que faut-il que le roi fasse à présent ? Faut-il qu'il se soumette ? Le roi le fera. Faut-il qu'il soit déposé ? Le roi s'y résignera ! Faut-il qu'il perde le nom de roi ? Au nom de Dieu, qu'on le lui ôte ! Je donnerai mes joyaux pour un chapelet, mon splendide palais pour un ermitage, mon éclatant appareil pour une paire de saints sculptés, et mon vaste royaume pour un petit tombeau, un tout petit tombeau, un obscur tombeau !

Ici le roi abdique plus que le pouvoir, il abdique la volonté. Il renonce à tout, à la couronne, à la liberté, au monde, à la vie. C'est plus qu'une renonciation, c'est un renoncement. Sa personne s'est transfigurée par une conversion subite. Qui reconnaîtrait dans ce langage ascétique l'impérial verbe d'hier ? Ce n'est plus un roi qui parle, c'est un anachorète. Le tyran s'est fait pénitent. Grâce à cette métamorphose, l'horreur qui s'attachait à lui va se changer en pitié. Richard va s'élever par la chute : il va trouver la grandeur dans son abaissement.

L'événement inexorable impose au vaincu une humiliation suprême. Il faut que Richard II abdique et remette à un plus digne le sceptre qu'il s'est aliéné par ses forfaitures et par ses crimes. Le roi étant notoirement incapable de gouverner, la révolution saisit le gouvernement et le confie à son élu. « Adonc vint le duc de Lanclastre, accompagné de ces seigneurs, ducs, prélats, comtes, barons et chevaliers, et des plus notables hommes de Londres, au chasteau, et fut mis le roy Richard hors de la Tour : et vint en la salle, ordonné et appareillé comme roy, en manteau ouvert, tenant le sceptre en sa main, et la couronne en son chef : et dit ainsi, oyans tous, j'ai été roy d'Angleterre, duc d'Aquitaine, et sire d'Irlande, environ XXIJ ans : laquelle royauté, seigneurie, sceptre, couronne et héritage, je resigne purement et quitement, à mon cousin Henry de Lanclastre : et lui prie, en la présence de tous, qu'il prenne le sceptre. Adonc tendit-il le sceptre au duc de Lanclastre qui le prit : et tantost le bailla à l'archevesque de Cantorbie : lequel le prit. Secondement le roy Richard prit la couronne d'or sur son chef, à deux mains, et la meit devant luy : et dit, Henry, beau-cousin, et duc de Lanclastre, je vous donne et rapporte cette couronne (de laquelle j'ai été nommé roy d'Angleterre) et, avec ce, toutes les droitures qui en dépendent. Le duc de Lanclastre la prit : et fut là l'archevesque de Cantorbie tout appareillé : qui la prit ès mains du duc de Lanclastre. Cès deux choses faites, et la résignation ainsi consentie, le duc de Lanclastre appela un notaire public : et demanda auoir lettres, et tesmoins, des prélats et des seigneurs qui là estoient : et, assez tost après, Richard de Bordeaux retourna au lieu dont il étoit yssu : et le duc de Lanclastre, et tous les seigneurs, qui là estoient venus, montèrent à cheval[1]... »

[1] Froissart. Édition de 1573, p. 310 et 311.

Shakespeare a transporté à Westminster même cette scène qui, selon Froissart, eut pour théâtre une salle de la Tour de Londres. Cette inexactitude historique, la seule, croyons-nous, que renferme l'œuvre du maître, est bien significative. L'auteur a délibérément donné à la déposition de Richard II l'éclat d'une cérémonie publique. Pas d'équivoque. Il faut que l'expiation soit éclatante comme la faute. La déposition du despote ne doit pas être une violence furtive, commise entre les quatre murs d'une prison d'État; elle doit être un acte solennel accompli, à la face du monde, par la nation assemblée. Ce n'est pas une commission d'exception qui doit exiger l'abdication du prince, c'est le Parlement. — Spectacle plein de leçons! Grâce aux nobles précautions du poëte, le procès intenté à la royauté est instruit avec toutes les garanties de la publicité. Le débat est contradictoire. En face du comte de Northumberland qui tient à la main l'acte d'accusation de la révolution, Shakespeare place l'évêque de Carlisle, l'avocat intrépide du droit divin. Mais le plaidoyer du vénérable évêque ne saurait prévaloir contre la logique révolutionnaire. L'évêque a beau récuser la justice du peuple en déclarant « qu'un sujet ne peut prononcer une sentence contre son roi. » La nation se déclare compétente; elle juge le roi et le condamne.

La sentence prononcée publiquement doit être exécutée publiquement. Il faut que Richard II abdique à la vue de tous : le roi comparaît. Alors nous assistons à cet émouvant spectacle, prémédité par le poëte : la dégradation de la majesté suprême! La royauté, de qui émane toute noblesse, subit sous nos yeux sa peine infamante. Rien de plus grandement sinistre que cette scène. Au moment de se séparer de ces joyaux splendides qui éblouissent l'univers et qui sont ici-bas les symboles de la force, de l'honneur, de la justice et de la puissance, Richard subit un inexprimable déchirement. Le sang royal qui est dans ses veines se révolte

contre sa résignation. Un conflit inouï éclate entre son instinct et sa volonté. Cette âme, née pour régner, ne veut pas mourir à la royauté. Les lèvres consentent, mais le cœur proteste. Richard abdique avec désespoir. Les sanglots entrecoupent sa voix à l'instant solennel où il se dépouille, pièce à pièce, de son costume auguste : adieu le sceptre ! adieu le glaive ! adieu le globe ! adieu la couronne ! Et en se séparant de ces jouets qui le faisaient sourire dès son berceau, le tyran pleure comme un enfant. Puis sa douleur se retourne en colère sourde contre le vainqueur. Jamais paroles plus humbles ne furent proférées par une insolence plus grande. Il poursuit de son ironie ce cousin qu'il a fait roi ; il le salue de ses acclamations dérisoires, et lui lègue le pouvoir dans un sarcasme : — Qu'on me donne la couronne !... je la tiens d'un côté ; cousin, tiens-la de l'autre. Maintenant cette couronne d'or est comme un puits profond auquel deux seaux sont attachés : l'un, vide, s'agitant en l'air, l'autre, en bas, disparu et plein d'eau. Le seau d'en bas, plein de larmes, c'est moi, abreuvé de douleurs ; le seau qui monte, c'est vous !

Mais le drame n'est point fini. Le sinistre donjon de Pomfret attend le roi détrôné. « Dieu, comme dit le vieux duc d'York, a pour quelque puissant dessein acéré les cœurs des hommes, » *God has for some strong purpose steel'd the heart of men*. Richard doit subir jusqu'au bout l'expiation prédestinée. — Richard a dépossédé Bolingbroke, et pour ce fait il est dépossédé par Bolingbroke. Richard a tué son parent, et pour ce fait il doit être tué par son parent. Telle est la loi du talion appliquée impitoyablement par l'histoire. Mais cette loi vengeresse semble dure à l'âme généreuse de Shakespeare. Lié par la rigueur historique, le poëte est forcé d'accepter la conclusion sanglante que le chroniqueur lui offre, mais il l'accepte avec douleur, tout en reconnaissant que *la main du ciel est dans ces événements*.

Heaven hath a hand in these events.

Évidemment, si l'auteur avait pu substituer sa sentence à l'arrêt de la Providence, il eût commué la peine de Richard et l'eût soustrait à ce supplice terrible. L'impuissance du *droit divin* devant le droit absolu était suffisamment démontrée par la déposition du tyran. Après cette humiliation exemplaire, le meurtre devenait une inutile cruauté. La révolution de 1399, révolution nationale et nécessaire, ne pouvait qu'avilir son triomphe par la lâcheté du régicide. L'auteur ici ne dissimule pas son sentiment. Jusqu'ici il a approuvé hautement la révolution, ici il la blâme hautement. Sa généreuse poésie proteste contre le dénoûment implacable auquel la force l'histoire. Richard II couronné lui faisait horreur ; Richard II dégradé lui fait pitié. Tant que Richard était sur le trône, Shakespeare ne voyait en lui qu'un tyran féroce, hypocrite, lâche, rapace, cynique, sanguinaire, égoïste, hideux ; dès que Richard est déchu, Shakespeare ne voit plus en lui qu'un homme. Et, comme le tyran le révoltait par ses violences, l'homme le désarme par ses faiblesses.

De là cette succession de tableaux qui, à la fin du drame, appellent notre commisération sur le roi détrôné. — Décidé à nous attendrir, le poëte nous fait entendre le navrant adieu de Richard à sa femme : « Chère ex-reine, prépare-toi à partir pour la France, et reçois ici, comme à mon lit de mort, mon dernier adieu. Dans les longues nuits d'hiver, assieds-toi près du feu avec de bonnes vieilles gens, et fais-leur conter les récits des âges de malheur dès longtemps écoulés ; et, avant de leur dire bonsoir, comme réplique à leur triste histoire, conte-leur ma chute lamentable et renvoie-les en larmes à leurs lits ! » — Puis, dès que le roi est au cachot, vite le poëte lui apporte l'hommage de ce pauvre groom qui déplore en termes si touchants l'ingratitude de

Barbary, le cheval favori de Richard : « Cette bête a mangé du pain dans la main royale ; elle était fière d'être caressée par cette main, et elle n'a pas bronché sous Bolingbroke ! » Enfin, quand le crime a été commis, quand Exton a assassiné le captif et vient au palais de Westminster réclamer la récompense, c'est par la voix souveraine de Henry IV que Shakespeare indigné maudit le régicide : « Ils n'aiment pas le poison, ceux qui ont besoin du poison, et je ne t'aime pas : quoique je l'aie souhaité mort, je hais son assassin, et l'aime assassiné. Prends pour ta peine le remords de ta conscience, mais non mon approbation ni ma faveur présente. Va errer avec Caïn dans l'ombre de la nuit !... »

Inclinons-nous devant cette poésie magnanime. Saluons ce chantre de l'humanité qui domine les partis de toute la hauteur de la clémence. Pour Shakespeare, la grande politique, c'est la pitié. Le droit triomphant doit être assez fort pour épargner le vaincu. — Peuple, insurgez-vous contre le despote, lancez contre lui vos multitudes ; poursuivez-le de toutes vos colères et de toutes vos rancunes ; soulevez contre lui toutes vos générations, — vieillards et jeunes gens, enfants et femmes même ; — contre lui faites arme de tout, même de la faiblesse ; opposez vos bâtons à ses sabres, vos piques à ses lances, vos héros à ses soudards : forcez ses bastilles, forcez ses forteresses, forcez son louvre ; cernez-le, traquez-le, saisissez-le ; puis, traduisez-le devant le tribunal de la nation, instruisez son procès devant vos représentants, publiquement, solennellement, en plein Westminster, en pleine convention ; laissez parler son défenseur, laissez-le lui-même plaider sa cause, puis réfutez-le par l'écrasant témoignage de l'évidence, opposez à ses arguties le flagrant délit de sa tyrannie, condamnez-le sans phrase, dégradez-le, détrônez-le, mais arrêtez-là votre juste rigueur ; ne le tuez pas ! Dans ce despote impuissant épargnez l'homme ; respectez en lui cette inviolable existence humaine qui est

en chacun. Arrachez-lui le pouvoir, mais laissez-lui l'être. Laissez-le traîner jusqu'au bout sa misérable existence sous le poids de son humiliation, dans l'accablement de son remords, mais ne souillez pas d'un assassinat la robe immaculée de la justice victorieuse.

Ainsi parle le poëte en son drame, et le poëte a raison. La pitié n'est pas seulement la plus noble, c'est aussi la plus sûre politique. Ne l'oublions pas, les représailles appellent les représailles. L'histoire ne le prouve que trop, les morts reviennent. Une révolution qui assassine est hantée. Le spectre de Richard tué poursuivra incessamment Bolingbroke couronné; il traversera son règne comme un perpétuel trouble-fête ; il suscitera contre lui de continuelles rébellions; il soufflera le mot d'ordre à toutes les conspirations; il poursuivra sans relâche la nouvelle dynastie, et ne sera satisfait que quand le petit-fils de son assassin aura été lui-même assassiné. Baptisée dans le sang, la monarchie de Lancastre périra dans le sang. Soixante-dix ans après le meurtre commis à Pomfret, un duc de Glocester ramassera le poignard tombé des mains d'Exton, et le plongera dans le cœur de Henri VI.

Richard II aura pour vengeur Richard III.

II

There is a history in all men's lives,
Figuring the nature of the times deceased :
The which observed, a man may prophesy,
With a near aim, of the main chance of things
As yet not come to life; which in their seeds
And weak beginnings lie intreasured.
Such things become the hatch and brood of times.

« Il y a dans toutes les vies humaines des faits qui représentent l'état des temps évanouis : en les observant, un

homme peut prophétiser presque à coup sûr le développement essentiel des choses encore à naître qui sont enfouies en germe dans leurs faibles prodrômes, et que l'avenir doit couver et faire éclore. » Ces remarquables paroles, prononcées par un des personnages secondaires de *Henry IV*, contiennent toute une philosophie de l'histoire. Selon Shakespeare, les choses qui remplissent la vie de l'humanité ne sont pas les effets d'un aveugle hasard. Chaque événement est un germe qui se développe et porte ses fruits, conformément à une loi générale qui est le principe même de l'histoire. Tout phénomène, survenu dans le monde de l'action, vit d'une existence spéciale, existence qui commence à la conception première et ne s'achève qu'à la conséquence dernière. Vainement la volonté humaine tenterait d'empêcher les résultats d'un fait accompli. Suivant Shakespeare, notre libre arbitre est absolument circonscrit par une double fatalité, — fatalité des passions, fatalité des événements. Les passions le dominent dans le monde intérieur; les événements dans le monde extérieur. Quoi que fasse Macbeth, il ne saurait se dérober aux conséquences du meurtre de Duncan : il perd le trône et la vie. Quoi que fasse Richard III, il ne saurait éluder les conséquences du meurtre de ses neveux : il perd le trône et la vie. Quoi que fasse Richard II, il ne saurait échapper aux conséquences du meurtre de Glocester, il perd le trône et la vie. Même cause, même effet. La victoire de Malcolm dans le premier drame, de Richmond dans le second, de Bolingbroke dans le troisième, est la triple manifestation d'une nécessité identique.

Mais la génération des événements ne s'interrompt jamais. Le présent, né du passé, donne sans cesse naissance à l'avenir. Le triomphe de Bolingbroke, effet nécessaire de faits antérieurs, devient lui-même la cause nécessaire de faits ultérieurs. Les forces, les intérêts, les idées que ce

triomphe a violemment comprimées, se retournent violemment contre lui, conformément à cette loi suprême d'antinomie qui veut que toute action provoque une réaction. Cette même loi qui, dans les temps modernes, soulèvera contre la révolution de 1688 la rébellion de l'Irlande et contre la révolution de 1789 la révolte de la Vendée, suscite contre la révolution de 1399 deux insurrections successives, également infructueuses. La première insurrection, formée par la ligue des Percys, de Douglas et d'Owen Glendower, et anéantie à Shrewsbury en 1403, occupe la première partie de *Henry IV*. La seconde, formée par la ligue de l'archevêque d'York, de lord Bardolph et du comte de Northumberland, et défaite en 1407 à Braham Moor, occupe la seconde partie.

Le règne de Henry IV est la réplique historique au règne de Richard II. Les mêmes éléments sont en lutte, mais les situations sont retournées. Naguère c'était la révolution nationale qui se soulevait contre la royauté de droit divin. Aujourd'hui, c'est la royauté de droit divin qui s'insurge contre la révolution nationale. De l'offensive la révolution nationale a passé à la défensive. De la défensive la royauté de droit divin a passé à l'offensive. — La révolution veut maintenir au pouvoir son élu, Henry de Lancastre, fils de Jean de Gand, *troisième* fils d'Édouard III. Le droit divin veut y porter son prétendant, Edmond Mortimer, fils de Lionel, *second* fils du même Édouard III. De là un conflit que Shakespeare a pris pour thème de son épopée dramatique.

Pour combattre la dynastie nationale, la monarchie légitime rallie sous son étendard toutes les forces du passé. Elle appelle à la rescousse l'immémoriale barbarie qui l'a sacrée. C'est dans les ténèbres qu'elle va chercher du secours. Pour son œuvre de réaction, elle fait un pacte avec la nuit. Dans la coalition qui porte Mortimer au trône, se sont groupés

tous les éléments sauvages de l'humanité primitive, — la superstition, la ruse, l'astuce, la violence brutale, la témérité aveugle.

Regardez successivement tous ces personnages que le poète a réunis autour du prétendant. Voici Worcester, l'homme de la perfidie qui croit assurer son salut par un mensonge et qui se perd par ce mensonge même. Voici son frère Northumberland, l'homme de la ruse qui ne s'occupe que d'éluder le danger et qui le rend inévitable par ses précautions même. Voici le Gallois Owen Glendower, l'homme du mystère qu'entoure une superstitieuse terreur, Glendower, ce « damné magicien » qui fait fuir ses ennemis par des exorcismes et « qui peut appeler les démons du fond de l'abîme. » Voici l'Écossais Douglas, l'homme d'instinct animal qui ne fait qu'un avec son coursier, le centaure casqué « qui escalade au galop une côte perpendiculaire, » guerrier farouche qu'un rien effarouche, Arès du Nord toujours prêt au combat, toujours prêt à la retraite. Enfin voici le chef, voici Hotspur.

Brusque, emporté, hautain, franc jusqu'à l'insolence, dédaigneux de toute courtoisie et de toute urbanité, insociable, incivil, incapable des raffinements de l'amour, traitant sa femme comme sa servante, ignorant, illettré, ennemi des arts, préférant à la musique « l'aboiement de sa chienne braque Lady, » comparant la poésie à « l'allure forcée d'un bidet éclopé, » aimant mieux entendre « tourner un chandelier de cuivre » que chanter « une ballade, » — mais brave comme son épée, prêt à toutes les prouesses, inaccessible à toutes les craintes, intrépide devant la mort, intrépide devant le mystère, jetant le défi de son sarcasme à l'inconnu même, — Hotspur est un héros à l'état brut. — Aucune éducation n'a dégrossi sa noblesse native. Ses instincts généreux sont restés incultes. La sauvagerie a envahi son grand cœur. L'esprit de négation le possède; la passion

de la lutte le dévore. Tout pour lui est matière à combat et à débat. S'il ne peut quereller ses ennemis, il querelle ses alliés. Quand il ne peut pas lutter, il dispute : « Je chicanerais, s'écrie-t-il, sur la neuvième partie d'un cheveu. » Sa rage épique d'opposition descend jusqu'à la taquinerie bouffonne. Le roi Henry IV ne veut pas qu'on prononce le nom du prétendant Mortimer. Eh bien ! Hotspur veut avoir « un sansonnet qui sera dressé à ne dire qu'un mot : Mortimer ! » La lutte est son élément. C'est un batailleur infatigable. « Il tue six ou sept Écossais à un déjeuner, se lave les mains et dit à sa femme : *Fi de cette vie tranquille ! je n'ai pas d'occupation !* — *O mon doux Harry*, dit-elle, *combien en as-tu tué aujourd'hui ?...* — *Qu'on fasse boire mon cheval rouan*, s'écrie-t-il ; puis, une heure après, il répond : *Environ quatorze, une bagatelle ! une bagatelle !* » L'esprit qui tourmente Hotspur ne le lâche pas même la nuit. Ses songes sont des assauts. Même quand il rêve, il guerroie. « Dans ses légers sommeils, il murmure des récits de batailles, il parle de sorties, de retraites, de tranchées, de tentes, de palissades, de fortins, de parapets, de basilics, de canons, de couleuvrines, de prisonniers rachetés et de soldats tués et de tous les incidents d'un combat à outrance. » Ainsi, pas de trêve pour lui, même dans le repos. Il a jusque dans son lit les sueurs de l'héroïsme. Le combat reste son idée fixe : réalité le jour, il devient vision la nuit.— Hotspur ne voit dans le danger qu'un défi à sa vaillance. Tout obstacle l'offense comme un affront personnel. Chaque péril est pour lui un insolent auquel il faut demander raison. Il jetterait le gant même à l'Impossible. « Par le ciel, il serait tenté de s'élancer jusqu'à la face pâle de la lune pour en arracher l'honneur éclatant ou de plonger dans les abîmes de l'Océan pour en retirer par les cheveux l'honneur englouti. » Cet honneur qu'Hotspur irait chercher jusque dans des profondeurs inaccessibles, c'est l'honneur militaire. Pour Hotspur, il

n'est pas d'autre honneur que celui-là. Henry Percy est le paladin barbare, le preux sauvage, le chevalier fauve. Ne lui parlez pas des délicatesses de la chevalerie. Il est prêt, comme Don Quichotte, à assaillir les moulins à vent, mais il ne romprait pas une lance pour redresser un tort. Combattre pour lui n'est point un moyen, c'est le but. Peu lui importent au fond les titres de Mortimer à la royauté. Le pennon du prétendant légitimiste n'est pour ce chouan primitif qu'un étendard de combat. Cette Angleterre, qu'il prétend délivrer d'un usurpateur, n'est pour lui en réalité qu'un champ de conquête. Il ne considère sa propre patrie que comme une proie bonne à dépecer. Après l'assaut, le pillage ! Combattre afin de détruire, voilà son mot d'ordre. La guerre est et doit être sa fin. Le champ de bataille est l'Éden auquel il est voué. Son âme toute belliqueuse semble prédestinée à quelque implacable Odin. Le paradis auquel elle aspire, c'est le Walhalla scandinave où les ombres restent casquées.

A Henry Percy Shakespeare a donné pour rival Henry de Monmouth. Celui-là est dans le camp de Mortimer; celui-ci est dans le camp de son père Henry IV. Mais ce n'est pas seulement par la différence des drapeaux qu'ils sont ennemis, c'est par la diversité des génies. Les instincts du passé animent Hotspur; les souffles de l'avenir inspirent le prince de Galles. L'un a cette bravoure folle qui ne sait que détruire; l'autre a ce courage éclairé qui édifie. Henry Percy est le chevalier errant de la barbarie; Henry de Monmouth sera le stratége de la civilisation. — Arrêtons-nous devant cette figure historique que le maître a idéalisée avec un si affectueux enthousiasme. Dans la pensée de Shakespeare, le futur vainqueur d'Azincourt doit être l'incarnation souveraine de la nationalité anglaise. La patrie trouvera son héros dans ce prince qui doit un jour planter l'étendard britannique au haut des tours de Notre-Dame de Paris. Elle

obtiendra son triomphe suprême de ce victorieux unique, destiné à réunir sur le même front les deux premiers diadèmes du monde et à mourir roi d'Angleterre et de France. Est-il étonnant que cette gloire toute nationale ait exercé un tel prestige sur le plus national des poëtes? Dans la ferveur de son patriotisme, Shakespeare assigne au futur roi de Londres et de Paris la première place dans le Panthéon des guerriers. Il rêve Henry V plus haut que Cyrus et qu'Alexandre, plus haut même que César :

> A far more glorious star thy soul will make
> Than Julius Cæsar.
> Ton âme fera un astre bien plus glorieux
> Que Jules César [1].

Shakespeare a voulu nous donner le secret de cette prodigieuse carrière. Il a voulu prouver au monde que le triomphe de Henry de Monmouth n'est pas un coup de fortune, mais la récompense légitime d'une incontestable supériorité. Il a tenu à expliquer la destinée de l'homme par son caractère, et à faire voir dans le prince de Galles le précurseur de Henry V. Pour arriver à son but, Shakespeare rencontrait une grande difficulté : poëte historique, il devait consulter l'histoire. Or l'histoire, loin de favoriser le patriotique dessein du poëte, le contrariait par tous ses documents. Elle opposait ses annales les plus authentiques à cette interprétation qui présentait la glorieuse virilité de Henry comme la conséquence logique de sa jeunesse. Toutes les chroniques s'accordaient à mettre la première moitié de cette existence illustre en contradiction avec la seconde, en montrant dans le prince de Galles un jeune fou qu'une conversion subite avait rendu inopinément le plus sage des rois. — Selon Thomas Elmsham, chroniqueur contempo-

[1] Henri VI.

rain du vainqueur d'Azincourt, Henry avait fait pénitence devant le lit de mort de son père, après s'être « abandonné aux mille excès dans lesquels peut tomber une jeunesse effrénée. » Un autre annaliste, Otterburn, affirmait que Henry s'était changé brusquement en un autre homme, repente mutatus est in virum alterum. Fabyan, contemporain d'Édouard IV, prétendait que « cet homme (le prince de Galles) s'était adonné avant la mort de son père à tous les vices et à toutes les insolences. » Enfin, le plus célèbre historien anglais du seizième siècle, Holinshed, consacrait tous ces récits de sa haute autorité : « Après avoir été investi de l'autorité royale et avoir reçu la couronne, Henry cinquième *se détermina* à assumer la forme d'un nouvel homme, tournant l'insolence et l'extravagance en gravité et en sobriété. Et, comme il avait passé sa jeunesse en passe-temps voluptueux et dans le désordre de l'orgie avec une bande de compagnons ingouvernables et de libertins prodigues, il les bannit désormais de sa présence. » Et, pour montrer jusqu'où étaient allées les extravagances du prince, Holinshed rappelait certaine tradition scandaleuse d'après laquelle Henry de Monmouth aurait été effectivement complice d'un vol de grand chemin, et, aidé par des brigands, aurait dévalisé les receveurs du roi son père. Un de ses compagnons ayant été arrêté, le prince serait allé réclamer le prisonnier, et, comme le grand-juge Gascoygne refusait d'accéder à cette demande, il l'aurait souffleté sur son tribunal : si bien que le magistrat outragé aurait fait incarcérer le prince. — C'est ainsi que les renseignements historiques fournis à Shakespeare présentaient les commencements de Henry de Monmouth. Henry avait été un libertin, un débauché, un bandit et un voleur avant d'être le héros d'Azincourt ! Souillé de tous les vices, il avait commis tous les forfaits avant de donner au monde l'exemple de toutes les prouesses ! La plus pure gloire de l'Angleterre était sortie brus-

quement d'un cloaque d'impuretés! Et, pour opérer ce prodige, pour faire du cœur le plus vicieux l'âme la plus vertueuse, il avait suffi de quelques paroles dites par un mourant!

Cette vérité historique, si authentique qu'elle fût, était trop invraisemblable pour être consacrée par un grand poëte dramatique. Shakespeare devait, avant tout, restituer à son héros l'unité de caractère que lui refusait l'histoire. Il n'a pas hésité. Il a accepté la tradition, mais en la transfigurant.

Henry de Monmouth, tel que le poëte l'a conçu, est une nature profondément bonne et généreuse. Tous les nobles instincts, toutes les qualités chevaleresques, tous les sentiments exquis se sont harmonieusement fondus dans ce tempérament d'élite : douceur et force, énergie et grâce, expansion et réserve, indulgence et rigidité, timidité et vaillance, bravoure de paladin, modestie de novice, sérénité de sage! Ce caractère, épique par tant de côtés, est rattaché à la comédie par un trait charmant. Henry de Monmouth a la gracieuse exagération d'une âme éminemment sociable : il est de belle humeur. Il aime à rire. Il a cette espièglerie inoffensive qui reste souvent l'enfantillage des grands hommes. — Cette disposition native est chez lui si puissante qu'elle ne le quittera pas, même sur le trône. Le roi conservera l'aimable enjouement du prince; et, même sur le champ de bataille d'Azincourt, nous verrons Henry V prendre à mystifier ses soldats le même plaisir que Harry à berner le garçon d'auberge Francis. — On comprend que le caractère original, donné par Shakespeare à l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre, n'ait pu se développer à l'aise dans la vie de cour. Ce milieu factice fermé par l'étiquette eût été mortel à la franche nature de Harry. Ses plus heureuses qualités se fussent étiolées dans une atmosphère d'adulation. Quoi de plus contraire à la croissance

d'une âme généreuse que la serre chaude de la flatterie! Ce qu'il faut à cette âme, c'est l'air libre de la cité. — Le sage prédestiné à représenter la nation doit être élevé près du peuple. Il lui faut étudier de près cette société qu'il est appelé à régir. Il lui faut sonder toutes ces plaies que son devoir sera de panser. Pas de souffrance qu'il ne doive regarder, pas de misère qu'il ne doive coudoyer. Le législateur suprême des esprits doit pénétrer les profondeurs les plus sombres de la vie. Il doit plonger dans le pandémonium humain et fouiller ces cercles ténébreux où rampent tous ces monstres de notre civilisation, — la prostitution, le vol, le brigandage. Pour faire tout le bien, il lui faut connaître tout le mal.

C'est ainsi que Shakespeare comprend la mission du gouvernant idéal. Et c'est pour être à la hauteur de cette mission que le jeune prince de Galles est éloigné du palais paternel par ses goûts adolescents. Loin de faire obstacle à sa grandeur à venir, les prétendues extravagances de Harry ne font donc que la préparer. Cette humeur indépendante, ce penchant à la camaraderie, cet instinct de familiarité, cette prédilection excentrique pour des amusements roturiers, loin d'égarer le prince, le conduisent dans la voie où, à son insu même, il trouvera sa gloire. Éducation exceptionnelle qui produira une supériorité exceptionnelle. Harry croit s'amuser, et il s'instruit. Il croit s'encanailler et il s'élève. Il fait son apprentissage de roi à l'école buissonnière du peuple.

Certes, ce n'est pas la cour, — cette cour machiavélique dont l'élève est l'impitoyable John de Lancastre, — qui eût enseigné à Harry de Monmouth les maximes de clémence qu'il doit professer sur le trône. « Quand l'indulgence et la cruauté jouent pour un royaume, c'est la joueuse la plus douce qui gagne! » Henry V eût-il jamais prononcé cette belle parole, si le prince de Galles avait eu le même précepteur que son frère? — L'indulgence souveraine ne peut

naître que de la souveraine expérience. Et cette expérience, Harry n'a pu l'acquérir que par la connaissance intime du monde. Voilà pourquoi, tout jeune, il a été entraîné dans les catacombes de l'humanité. Il faut qu'il soit descendu jusque dans la cave de la taverne d'Eastcheap pour pouvoir dire vraiment qu'il a touché la corde la plus basse de l'humilité : « L'ami, je suis le confrère juré d'un trio de garçons sommeliers, que je puis appeler tous par leurs noms de baptême, Tom, Dick, Francis. Ils affirment déjà sur leur salut que, bien que je ne sois encore que prince de Galles, je suis le roi de la courtoisie ; et ils me disent tout net que je suis un Corinthien, un garçon de cœur, un bon enfant. Pardieu, c'est ainsi qu'ils m'appellent. Et, quand je serai roi d'Angleterre, je serai le chef de tous les bons drilles. » Cette altesse royale est devenue si familière avec les misères qu'elle parle leur idiome : elle sait l'argot ! « Je puis boire avec le premier chaudronnier venu dans son propre jargon, ma vie durant. » Comme il connaît la corruption de la langue, le prince doit connaître la corruption des mœurs. Il s'aventure donc dans la Cour des Miracles du vice. Mais admirez avec quelle sollicitude l'auteur a su préserver l'auguste personnage des éclaboussures de la fange sociale. Fidèle à la tradition historique, Shakespeare risque son héros dans une affaire de vol, mais, par un singulier tour d'adresse, il lui fait voler... les voleurs. Là ne se bornent pas les précautions du poëte. Les compagnons, que la chronique assigne au prince de Galles, étaient des gens de sac et de corde, des brigands de profession, des truands infâmes voués à l'horreur publique. Était-il possible qu'une nature réellement généreuse se plût un seul moment dans une telle crapule ? La gloire du héros pouvait-elle sortir immaculée d'une si avilissante association ? S'il est vrai que *qui se ressemble s'assemble*, un pareil commerce n'eût-il pas attesté chez Harry une véritable perversité morale ? Ici

Shakespeare rencontrait une difficulté de premier ordre. Il fallait trouver un moyen terme pour réconcilier la vérité historique avec l'idéal dramatique. Il fallait expliquer par quelque circonstance exceptionnelle cette anomalie d'une âme profondément vertueuse fourvoyée dans la société du vice. Il fallait imaginer dans un cercle de dépravation une relation possible pour une conscience honnête. Il fallait évoquer d'un milieu répulsif une figure assez sympathique pour séduire un grand cœur, assez attrayante pour charmer tous les esprits. Il fallait enfin donner à Henry de Monmouth un compagnon qui justifiât l'indulgence du prince en conquérant la faveur du public. Ce problème, Shakespeare l'a résolu en concevant Falstaff.

Falstaff est une de ces figures capitales qui, dès leur apparition, prennent d'emblée dans l'imagination humaine une place essentielle. Supprimez de l'art cette création : un vide énorme se fait dans l'art. Retranchez-la du théâtre de Shakespeare: l'ombre envahit ce théâtre ; le flambeau nécessaire s'éteint. Le sombre édifice du poëte a besoin, pour être éclairé, de cette étincelante physionomie. Falstaff a, dans l'ordre comique, la fonction primordiale que remplissent, dans l'ordre tragique, ces sinistres figures, Brutus, Roméo, Lear, Othello, Macbeth. Cette gamme immense des sentiments humains, qui va de la folle joie à la folle douleur, se perd, par une extrémité, dans la jovialité de Falstaff et, par l'autre, dans la mélancolie d'Hamlet. Falstaff dit le dernier mot du bouffon, comme Richard III dit le dernier mot de l'horrible. Sa difformité fait un colossal repoussoir à ces beautés ineffables, Desdemona, Juliette, Ophelia, — Miranda. Mais, pour être grotesque, Falstaff n'en est pas moins idéal. Ainsi que toutes les créations de premier ordre, Falstaff est une conception à la fois individuelle et universelle. C'est une personne et c'est un type.

Il se nomme Falstaff, et il s'appelle Légion. Il incarne dans sa panse énorme l'innombrable classe des corrompus satisfaits. C'est un mortel impérissable. Qui de vous ne l'a rencontré dans la rue, au bras de quelque complaisant désœuvré, — sortant du cabaret et se traînant chez Dorothée, remorqué d'une jouissance à l'autre, la prunelle en feu, le sarcasme sur la lèvre, narguant d'un sourire supérieur le passant besoigneux, honorant d'un regard de pitié la pauvre dupe que quelque devoir préoccupe, — égoïste bonhomme, spirituel, amusant, séduisant, impudent, cynique, charmant, immonde? Falstaff aujourd'hui est plus vivant que jamais. Il est l'homme du jour, comme l'homme de toujours. Cet enfant de la farce n'a cessé de faire ses farces. Il a été et est encore le héros de la grande.parade sociale.

Certes un tel personnage mérite bien une biographie à part. Falstaff est plus qu'une réputation historique, c'est une illustration humaine. A ce titre, tout ce qui le touche nous intéresse, et c'est le devoir des critiques de rechercher jusqu'à son acte de naissance. Quels ont donc été les prodromes d'une telle nativité? De quelles limbes la poésie a-t-elle tiré cet être? Dans quelles circonstances s'est accomplie cette prodigieuse mise au monde?

Au mois de janvier 1418, la plaine de Saint-Gilles, située aux environs de Londres, présentait un spectacle sinistre. Au centre de cette plaine, un homme, lié à une potence par une corde qui étreignait sa ceinture, était suspendu au-dessus d'un bûcher dont la flamme l'enveloppait lentement. Un tas de prêtres et de moines faisait cercle autour du brasier et écartait la foule accourue de la cité pour assister au supplice. Le condamné, rôti à petit feu, ne criait pas, ne hurlait pas, ne maudissait pas : il priait, et ses actions de grâces montaien au ciel dans un tourbillon de fumée. C'était un homme d'environ soixante ans, aux cheveux grisonnants, à la figure vénérable. Cet homme avait été un des grands de ce monde.

Chevalier de naissance, devenu baron par une haute alliance, capitaine renommé par ses brillants services dans les guerres de France, sir John Oldcastle avait fait partie de la maison du roi Henry IV et était devenu le familier du prince de Galles. Fort de cette amitié tutélaire, sir John avait cru pouvoir propager la doctrine religieuse prêchée par Wykleff, ce Luther du quatorzième siècle : il avait lui-même transcrit et distribué la Bible anglaise, renié la suprématie spirituelle du pape, et dénoncé les nombreux abus commis par le clergé catholique. Pour ces crimes, il avait été condamné par un synode d'évêques au supplice des hérétiques. C'était en 1415. Vainement le prince de Galles, devenu roi, avait supplié son ancien ami d'abjurer ses erreurs; sir John, tout en protestant de son dévouement au roi, avait refusé d'abdiquer sa foi. Abandonné dès lors au bras séculier, le chevalier avait été enfermé à la Tour; mais, grâce à une mystérieuse connivence, il s'était évadé, la veille même du jour fixé pour l'exécution. De Londres il avait gagné les montagnes du pays de Galles où il s'était caché pendant trois ans, fuyant de caverne en caverne le terrible décret qui mettait sa tête à prix. Enfin, à la fin de l'année 1417, le roi Henry V étant en France, il avait été repris et jugé à nouveau par une commission de pairs qui avait confirmé la sentence des évêques. C'est en vertu de ce jugement que sir John Oldcastle, baron de Cobham, était brûlé vif au mois de janvier 1418.

Lord Cobham était le premier seigneur condamné en Angleterre pour cause de religion. Si épouvantable qu'il fût, ce supplice ne désarma pas la pieuse animosité du clergé catholique. L'Église avait brûlé ce preux; ce n'était pas assez; elle prétendit le déshonorer. Les cendres du martyr étaient à peine refroidies qu'elle s'acharna sur sa mémoire. Le baron, qui avait sacrifié sa vie à sa foi, fut dénoncé du haut de la chaire comme un bandit. La farce

religieuse vint en aide à la rancune dévote. Ce héros de la plus effroyable tragédie fut transformé par une série de fables en un bateleur de comédie. L'apôtre du bien, défiguré par une imposture séculaire, n'apparut plus à la foule que comme un adepte du vice, un suppôt de coupe-gorge, un brigand, et c'est ainsi que nous le présente une pièce anonyme représentée vers 1580 sous ce titre : *Les fameuses victoires du roi Henry cinquième.*

Dans cette œuvre misérable, qui dut sa longue popularité à la verve bouffonne du baladin Tarleton, sir John Oldcastle répond au petit nom de Jockey. Il compose avec trois autres chenapans, Ned, Gadshill et Tom, une bande de voleurs qui a pour chef le prince de Galles et dont le quartier général est la taverne, je devrais dire la caverne d'Eastcheap. Au moment où l'action commence, la bande vient de dévaliser les receveurs du roi sur une grande route, et sir John a filouté pour sa part une somme de cent livres. Le prince le félicite de cette prise, et emmène les bandits au cabaret pour y boire l'argent volé. Là tous de se soûler consciencieusement. Au bout d'une heure, une querelle éclate ; les pots, devenus projectiles, se brisent contre les murailles ; les épées reluisent. La garde survient au milieu de l'estocade et arrête quelques-uns des ferrailleurs, y compris le prince de Galles. Son Altesse, n'y allant pas de main morte, soufflète le lord grand-juge qui a refusé de relâcher le prisonnier Gadshill, et est elle-même envoyée à la prison de Fleet-Street. Mais grâce à sa haute influence, Harry est bientôt mis en liberté ; et, sans transition, nous le retrouvons causant, en compagnie d'Oldcastle et de Ned, de ses projets d'héritier présomptif : « Écoutez, messieurs, quand je serai roi, nous n'aurons plus de prison, plus de gibet, plus de fouet : si le vieux roi mon père était mort, nous serions tous rois. » — « C'est un bon vieux, réplique le goguenard Jockey, Dieu veuille l'appeler à lui d'autant plus vite! »

La nouvelle de la maladie du roi exauce tout à coup ce vœu édifiant. Le prince, pressé d'hériter, court auprès de son père mourant qui lui reproche amèrement ses folies ; et ce sermon de quelques lignes suffit pour convertir le royal enfant prodigue. Son Altesse fait son *mea culpa*, promet d'être sage et jure d'abandonner « ses compagnons extravagants et réprouvés. » Henry IV meurt. Vive Henry V! L'avénement du prince de Galles met en liesse la taverne d'Eastcheap : « Tu-dieu, s'écrie Ned, apportant la nouvelle, le roi Henry IV est mort ! » — « Mort, hurle Jockey! Alors, tu-dieu, nous allons tous être rois ! » — Et sir John et ses compagnons, frénétiques de joie et d'espoir, se précipitent vers Westminster, pour saluer leur ancien chef, qui les repousse sévèrement et leur ordonne, sous peine de mort, de s'éloigner à dix milles au moins de sa cour.

Ce dénoûment, on le voit, parodie, en l'avilissant, la fin si noblement tragique du sir John Oldcastle de l'histoire. L'histoire nous montre dans Oldcastle un vaillant chevalier de la foi, qui, après avoir été familier du prince de Galles, est, pour son héroïque hérésie, abandonné au bourreau par son royal ami ; la comédie nous le représente comme un ignoble chevalier d'industrie qui, après avoir été le complice de l'héritier présomptif, est, pour ses méfaits, renié et banni par le prince devenu roi.

Quand Shakespeare composa la première partie de son *Henry IV*, les *Fameuses victoires de Henry V* étaient consacrées par un long succès. Si populaire était cette infime parade, qu'en 1595, quinze années après sa première représentation, elle était reprise fructueusement par le chef de troupe Henslowe, et qu'elle était encore réimprimée en 1598. Dans la conception de son œuvre, Shakespeare dut dans une certaine mesure tenir compte d'une tradition qui avait reçu d'une manière si éclatante la double sanction de la presse et de la scène. Cette légende, qui montrait le prince

de Galles attablé avec des truands dans la taverne d'Eastcheap, avait acquis dans l'imagination populaire la valeur d'un fait historique, et c'eût été mentir au public que de ne pas lui offrir un spectacle auquel il était habitué. Aussi le poëte accepta-t-il, pour la transporter dans le domaine de l'art, la donnée dramatique que lui léguait en quelque sorte la vogue des *Fameuses victoires*. Dans son respect pour la tradition scénique, il adopta même la plupart des noms qu'elle avait attribués aux familiers du prince de Galles. Poins prit le sobriquet de *Ned;* un voleur fut appelé *Gadshill;* et le principal compagnon de Henry fut tout d'abord nommé *sir John Oldcastle*. De nombreux documents contemporains mettent hors de doute ce fait curieux. Le héros comique de *Henry IV* porta dans l'origine le nom tragiquement sacré du martyr protestant. Shakespeare alors ignorait la lamentable histoire ; il ne savait pas que ce personnage, dont il faisait un bouffon, avait subi pour une cause sainte le plus épouvantable supplice ; il ne savait pas que cet être, dans lequel il incarnait le scepticisme matérialiste, avait sacrifié sa vie à sa foi ; il ne savait pas que cet Oldcastle qu'il allait vouer à un rire inextinguible avait mérité une infinie pitié. Atroce plaisanterie qui, à l'insu même de son auteur, allait consacrer à jamais une atroce imposture ! Shakespeare, prenant pour plastron le martyr Oldcastle, allait, sans s'en douter, commettre le crime d'Aristophane raillant le martyr Socrate. Heureusement la vérité lui fut révélée. Comment? on l'ignore. Ce qui est certain, c'est que le poëte s'empressa, dès qu'il la connut, de réparer son erreur involontaire. Il était encore temps ! Si l'œuvre avait été jouée, elle n'était pas encore imprimée. C'était en 1597. Shakespeare relut son manuscrit qu'attendait l'éditeur Andrew Wise, et partout y ratura le nom d'*Oldcastle* [1]. Mais ici surgissait un grand embarras. Quel

[1] Un seul passage a échappé à cette révision minutieuse. Le nom d'*Oldcastle*,

nom substituer au nom d'Oldcastle? Il fallait, sous peine de remaniements innombrables, un personnage historique, qualifié de chevalier, ayant pour titre *Sir* et pour prénom *John*. Où trouver le personnage remplissant ces conditions essentielles? L'auteur chercha. C'est alors qu'il avisa dans les chroniques un certain chevalier banneret, né vers 1377 et mort en 1559, contemporain des rois Richard II, Henry IV, Henry V et Henry VI, vétéran d'Azincourt, ayant en 1528 gagné sur les Français la bataille dite des *Harengs*, mais dégradé plus tard par le chapitre de l'ordre de la Jarretière pour s'être enfui au combat de Patay. Ce chevalier s'appelait *sir John Fastolff*. Il faisait parfaitement l'affaire. Ici tout scrupule disparaissait. Il ne s'agissait plus d'un noble supplicié, mais d'un brave valétudinaire mort tranquillement dans son lit. L'auteur était à l'aise; il pouvait hardiment donner à son rieur le nom du bonhomme. Il adopta le nom, mais en le modifiant par une légère métathèse. Et c'est ainsi que le bouffon débaptisé est passé à la postérité sous ce titre désormais immortel : *Sir John Falstaff*.

Grâce à cette heureuse correction, nous pouvons admirer sans regret la conception comique de Shakespeare. Nous pouvons sans remords nous laisser divertir par ce drôle étonnant. La personnalité de Falstaff est un colossal composé de matière et d'esprit : ventre énorme, imagination immense. Ce grotesque unique est né du prodigieux accouplement du sensuel et de l'idéal. Tous les instincts, tous les

désigné par la première syllabe *Old*, est resté dans le texte original en tête de cette réplique de Falstaff au grand-juge : « Très-bien! milord, très-bien! mais, ne vous en déplaise, c'est plutôt l'infirmité de ne pas écouter qui me trouble. » Sc. II, partie II. — Du reste, afin de dissiper à jamais toute équivoque, Shakespeare a fait une éclatante réparation à la mémoire de l'héroïque supplicié dans ces lignes de son épilogue : « Autant que je puis le savoir, Falstaff mourra d'une sueur rentrée, à moins que vous ne l'ayez immolé déjà à une dure méprise; car *Oldcastle est mort martyr*, et celui-ci n'est pas le même homme. »

penchants, toutes les infirmités de la chair, il les réunit et les combine dans sa malsaine corpulence. Il ne connaît que par leur aspect matériel les sentiments les plus élevés de l'âme. Pour lui, l'amour n'est qu'une jouissance physique; l'ambition, cette émulation des magnanimes, n'est qu'une spéculation pour parvenir à la fortune et à l'opulence; la noblesse, cette dignité primitive de la générosité, n'est qu'un blason ; l'honneur, cette expression naïve du devoir, n'est qu'une formule : « Qu'est-ce que l'honneur? Un mot. Qu'y a-t-il dans ce mot *honneur?* un souffle. Le charmant bénéfice ! Qui le possède, cet honneur ? Celui qui est mort mercredi ! Le sait-il? Non. L'entend-il ? Non... L'honneur est un simple écusson, et ainsi finit mon catéchisme! » Pour Falstaff, le repos dans le bien-être, voilà la fin suprême. *Ubi bene, ibi patria*. La satisfaction, voilà la loi. Falstaff est un véritable épicurien qui se défie du mal, comme il se garde du bien. Il n'admet pas plus les grands vices que les grandes vertus. Son tempérament même le préserve d'une excessive perversité. Il est trop sybarite pour être méchant. Fi des passions fiévreuses qui ôtent l'appétit et troublent la digestion! Fi des forfaits tragiques qui empêchent de dormir ! S'il répudie les grandes passions, en revanche, il caresse de grosses faiblesses. Parmi les péchés capitaux, il ne choisit et ne choye que ceux qui l'accommodent. Il se défend de l'orgueil, de l'envie, de la colère, de l'avarice surtout ; mais il se prélasse dans sa douce gourmandise, dans sa chère luxure, dans sa divine paresse. Oh ! le voluptueux farniente ! Qu'il fait bon *se déboutonner après souper et dormir sur les bancs après-midi !* Les moments pour lui ne doivent se compter que par les jouissances. « Que diable fait à Falstaff l'instant du jour où nous sommes ? A moins que les heures ne fussent des coupes de xérès, les minutes des chapons, les pendules des langues de maquerelles, les cadrans des enseignes de maisons de passe, et le bienfaisant

soleil lui-même une belle et chaude fille en taffetas couleur flamme, je ne vois pas pourquoi il ferait cette chose superflue de demander l'heure qu'il est ! »

Pourtant, ne vous y trompez pas, Falstaff n'est pas un vulgaire sensualiste. Ce monceau de graisse impure est l'enveloppe terrestre de l'imagination la plus vive et la plus fantasque. L'idéal lutine sous cette grimace pantagruélique. Pour créer Falstaff, le poëte a évoqué des régions aériennes le génie même de la farce et l'a fait entrer dans une brute. — Figurez-vous l'âme de Puck enfermée dans le corps de Caliban ! — Une intarissable gaîté jointe à une immoralité absolue, voilà cet être. Pour lui, il n'y a rien de triste. Il extrait le comique du tragique même. Les choses les plus lugubres de la vie le divertissent. Tout lui est matière à plaisanterie, la guerre, la prostitution, la maladie, la vieillesse, la mort. La souffrance le réjouit. Il pouffe devant ce grand *peut-être* qui inquiétait Rabelais lui-même. Rien ne saurait altérer sa bonne humeur. Il traverse sa sombre époque comme un inextinguible feu follet. Épiez-le à la lueur du plus sinistre crépuscule, dans le lieu le plus désolé, sur un champ de bataille encombré de cadavres, et bientôt vous distinguerez entre les gémissements même des mourants son étincelant éclat de rire.

Falstaff est le héros de la joie. — C'est par sa verve intrépide qu'il ravit tous ceux qui l'approchent. Comment résister au charme de cette perpétuelle gaîté ? Comment ne pas céder à cet enchanteur qui nous attire dans un cercle de fêtes par sa hâblerie magique ? Falstaff a beau révolter notre conscience, il transporte notre imagination. Il désarme par l'énormité de sa bouffonnerie la colère même qu'il provoque par l'énormité de son cynisme. Là est le secret de l'étrange engouement dont il est l'objet. Là est l'excuse de la sympathie qu'il impose au public et qu'il inspire à son auguste camarade, le prince de Galles.

Mais le personnage de Falstaff n'est pas indispensable seulement pour justifier l'excentrique jeunesse de Henry V. Il est essentiel à l'action et à l'idée même du drame. La critique n'a pas suffisamment remarqué le lien profond qui existe entre la portion épique de *Henry IV* et la portion comique dont Falstaff est le principal acteur. Tous ces changements de scène, qui sans cesse font alterner la tragédie avec la comédie et transportent tour à tour le spectateur du palais de Westminster à la taverne d'Eastcheap, de l'auberge de Rochester au château de Northumberland, de la grande route de Gadshill au champ de bataille de Shrewsbury, de l'archevêché d'York au logis de Shallow, tous ces changements, dis-je, ne sont pas les caprices irréfléchis d'une imagination fantasque; ils ont leur raison d'être dans la préméditation d'un grand génie. Essayons de comprendre la pensée du maître.

Le grotesque, dans la nature comme dans l'art, est une condition essentielle de l'être. Tout ce qui existe en une création imparfaite a fatalement une lacune comique. Il n'est rien dans ce monde qui ne prête à rire. Les choses les plus belles, vues à un certain angle, ont une silhouette difforme. Éclairée par une certaine lumière, la plus noble figure grimace. Pas de profil héroïque qui ne donne une caricature. Socrate, sur le point de boire la ciguë, projette une ombre plaisante dans les Nuées d'Aristophane. Le bûcher de Jeanne d'Arc couvre l'œuvre de Voltaire d'une fumée lugubrement bouffonne. Le sublime a pour fantôme le grotesque.

Si le ridicule peut ainsi poursuivre ce qui est réellement admirable, à plus forte raison peut-il s'attacher à ce qui n'est empreint que d'une grandeur conventionnelle. La parodie, qui ne recule pas devant la majesté suprême et qui objecte Satan à Dieu même, a bien le droit d'attaquer les pompes et les dignités purement humaines. Tous ces représentants de l'autorité terrestre, le prince, le magistrat,

l'homme de guerre, l'homme d'État, provoquent l'ironie par l'inanité de leur prestige et le néant de leur gloriole. Eh bien! c'est cette ironie fatale qui continuellement oppose la partie bouffonne à la partie épique de *Henry IV*. Étudiez de près ce drame, et vous reconnaîtrez que la comédie y parodie sans cesse la tragédie. Les méfaits de celle-là ne font que travestir les forfaits de celle-ci. — Le brigandage de Falstaff et de ses compagnons, qui prétendent se partager la bourse des passants et qui finalement sont frustrés par le prince de Galles, est l'esquisse amusante du brigandage d'Hotspur et de ses complices, qui prétendent faire entre eux le partage de la patrie anglaise et qui finalement sont déjoués par le même prince. La félonie bouffonne du bandit prélude à la trahison épique du soldat. Le vol fait d'avance la charge de la bataille. — De même, un peu plus tard, la fourberie par laquelle Falstaff dupe le juge de paix Shallow et lui extorque son argent, est la simagrée de l'imposture historique par laquelle le prince John de Lancastre dupe l'archevêque d'York et lui arrache la vie. La mauvaise foi de l'escroc prend modèle sur la perfidie de l'homme d'État. Scapin singe Machiavel. — La dignité de la magistrature n'est pas plus respectée par Falstaff que la vanité de la politique. Avec quel comique persifflage il nargue le lord grand juge qui est chargé de le poursuivre! Par quelle bouffonne plaisanterie il élude l'interrogatoire de ce représentant de la « vieille mère la Loi ! » Il ne se borne pas à berner le magistrat, il le contrefait, et il n'est jamais plus drôle que quand il imite, par une prétendue surdité, le hautain silence du vieux lord.

Mais il est une grande institution dont Falstaff est la caricature vivante. Sir John est chevalier. Il appartient par son titre à cet ordre illustre, issu de la barbarie du moyen âge, qui était fondé sur un triple culte, dévotion à Dieu, dévotion au roi, dévotion à la femme. Eh bien, voyez com-

ment il remplit le triple vœu qui le lie. La divinité? Il la nargue sans cesse par son sensualisme obstiné, par ses blasphèmes, par son adoration de la dive bouteille. La royauté? Il la bafoue dans cette étourdissante scène où il transforme la taverne d'Eastcheap en un Westminster grotesque, et où il parodie Henry IV, réprimandant le prince de Galles : « Cet escabeau sera mon trône, cette dague mon sceptre, et ce coussin ma couronne! » La femme? Il la vilipende en choisissant pour *dame* une fille, « aussi publique que la route de Saint-Albans à Londres. » La vie entière de ce chevalier est le travestissement de toutes les vertus chevaleresques. La loyauté chez lui se traduit en hâbleries et en fourberies; la courtoisie, en jurons et en facéties de corps-de-garde; la prouesse, en couardise systématique: « La meilleure partie du courage, dit-il, c'est la prudence. » Il ne se prévaut de sa dignité que pour se dispenser de probité. L'aristocratie n'est pour lui que le privilége de ne pas payer ce qu'il doit. Don Juan éconduisant monsieur Dimanche est moins insolent que Falstaff pestant contre maître Dumbleton : « Qu'il subisse la damnation du glouton! et puisse la langue lui brûler plus encore! Un fils de putain! un misérable Achitophel! un fieffé manant! tenir un gentilhomme en suspens, et lui réclamer des sûretés! Ces gueux à caboches doucereuses ne portent plus que des talons hauts; et quand on veut s'endetter chez eux par une honnête commande, alors ils insistent pour une sûreté! Je comptais, foi de chevalier, qu'il m'enverrait vingt-deux verges de satin, et c'est une demande de sûreté qu'il m'envoie! » *Foi de chevalier!* Falstaff est un chevalier, en effet, mais un chevalier dégénéré. Ce vieux capitaine goutteux, traînant la jambe le long de la plaine de Shrewsbury à la tête d'une compagnie de va-nu-pieds, ne vous semble-t-il pas la contrefaçon avilie du banneret féodal, de ce fier seigneur qui, le heaume au front, le haubert sur la poitrine, l'écu au côté,

la lance au poing, le pennon au bout de la lance, rejoignait jadis le ban du roi, conduisant au galop de son destrier son magnifique escadron de cavaliers? Le champ de bataille pour sir John n'est plus un champ d'honneur, c'est un champ de foire. Où d'autres trouvent la mort, lui cherche fortune. Une expédition n'est pour lui qu'une spéculation. Il fait trafic de l'enrôlement. Il faut l'entendre lui-même avouer ses tours de raccoleur et conter comment il a reçu trois cents et quelques livres pour le remplacement de cent cinquante hommes. Il a « commencé par *presser* de bons propriétaires, des fils de gros fermiers, des garçons fiancés dont les bans ont été publiés deux fois, un tas de douillets qui aimeraient mieux ouïr le diable qu'un tambour. » Tous se sont rachetés, et Falstaff leur a substitué un tas de gueux déguenillés : « Vous diriez cent cinquante enfants prodigues en haillons, venant de garder les pourceaux et d'avaler leur eau de vaisselle. Un mauvais plaisant qui m'a rencontré en route m'a dit que j'avais dépeuplé tous les gibets et accolé tous les cadavres ! » Les goujats de Falstaff ne possèdent entre eux tous qu'une chemise et demie ; mais bah ! le capitaine ne s'en embarrasse guère : « Ils trouveront assez de linge sur les haies ! » Pour habiller sa compagnie, sir John compte sur l'escamotage. Voilà jusqu'où il ravale le « noble » métier des armes ! L'écu qu'il porte n'est plus que l'égide grotesque du larcin. Le soldat qu'il commande n'est plus qu'un fricoteur. La guerre, cette Bellone altière qui préside aux exterminations de peuples et à laquelle Hotspur sacrifie chaque jour une hécatombe humaine, est devenue pour ce combattant dérisoire l'infime divinité de la maraude !

Transportée par le poëte sur le champ de bataille, la figure de Falstaff fait un étonnant repoussoir à la figure de Henry Percy. Hotspur, le preux primitif et farouche, a pour antagoniste grotesque Falstaff, le chevalier dénaturé.

Shakespeare a accentué par un coup de génie cette antithèse saisissante : quand le combat de Shrewsbury est fini, quand la rébellion jonche la plaine de ses légions décimées, Falstaff quitte le champ funèbre, emportant sur son dos le corps inanimé d'Hotspur. Distinguez-vous d'ici ce groupe étrange? Reconnaissez-vous, à la dernière lueur du crépuscule sanglant, ce grand révolté étendu, les bras inertes, les jambes pendantes, la face livide, sur les épaules colossales du traînard ventru qui crève de rire sous ce poids homérique? Telle est la fin du paladin! Telle est la conclusion de tant d'efforts, de tant d'exploits, de tant de prodiges! Le cadavre du héros est le trophée du bouffon. Quel spectacle et quel symbole! Hotspur abandonné à Falstaff, c'est la gloire du passé devenue la proie du sarcasme moderne. Hotspur sur les épaules de Falstaff, c'est le monde de l'épopée soulevé triomphalement par l'Atlas de la comédie.

Hotspur et Falstaff sont les deux extrêmes entre lesquels oscille le drame de *Henry IV*. La mort de l'un termine la première partie de ce drame; la disgrâce de l'autre achève la seconde. Et cette double catastrophe est la terminaison logique de la grande crise sociale que Shakespeare a voulu peindre.

La société, telle que le poëte l'a vue, est menacée par deux dangers suprêmes. L'un est le paroxisme de l'état de guerre : il s'appelle la barbarie. L'autre est la dégradation de l'état de paix : il se nomme la corruption. — Le désordre incessant, la division universelle, le déchirement de la patrie, la destruction de la cité, l'anéantissement du foyer, le sac des villes, la dévastation des campagnes, le pillage chronique, la lutte fratricide du Nord avec le Midi, de l'Ouest avec l'Est, la réaction furieuse des provinces contre le centre, les arts supprimés, les lettres mortes, la culture partout impossible, les terres, comme les âmes, devenues une immense jachère, le déchaînement des instincts féroces,

l'exaspération des passions sauvages, l'extermination, le chaos, telle est la barbarie dont Hotspur est le héros. — L'appétit faisant loi, l'intérêt substitué au devoir comme ressort des actions humaines, la jouissance devenue le but et obtenue par tous les moyens, la destruction du sens moral, la négation de l'honneur, l'avilissement des qualités chevaleresques, l'abâtardissement des vertus viriles, l'ironie s'attaquant aux choses les plus saintes, le scepticisme complice du sensualisme, le relâchement des mœurs, l'étalage effronté du vice, l'urbanité se dissolvant en orgies, la vie civile s'épuisant en saturnales, telle est la corruption dont Falstaff est le génie.

Pour faire face à ces deux périls, la société trouve un noble champion. Henry de Monmouth apparaît dans ce drame suprême comme le paladin de la civilisation. C'est ce preux idéal que Shakespeare a désigné pour délivrer le monde britannique du double fléau qui l'envahit. — Tous les principes que met en question la réaction d'Hotspur triomphent dans la journée de Shrewsbury par l'intervention décisive du prince de Galles. Ce n'est pas seulement le roi son père que sauve Henry, c'est la souveraineté nationale représentée par un gouvernement révolutionnaire et niée par le droit divin, c'est la patrie menacée de partage, c'est la civilisation menacée de cataclysme. En faisant périr Henry Percy de la main de Henry de Monmouth, malgré le récit des chroniqueurs qui attribuent cette mort à une main inconnue, le poëte a violé la vérité historique, afin de symboliser par un fait éclatant la victoire remportée sur le chaos du moyen âge par l'ordre moderne.

La bataille de Shrewsbury est gagnée. Mais la tâche n'est pas finie encore. Le civilisateur a écrasé la barbarie ; il doit compléter son œuvre en proscrivant la corruption. Ici la lutte change de caractère : elle quitte le terrain tragique pour le terrain de la comédie.

Des critiques célèbres, Johnson et Hazlitt, ont blâmé la rigoureuse sentence prononcée par Henry V contre l'ancien compagnon de sa jeunesse. Mais se figure-t-on une autre conclusion? Se figure-t-on Falstaff restant le favori du roi, comme il l'avait été du prince de Galles? Falstaff, premier ministre de Henry V! Apicius, conseiller d'État de Marc-Aurèle! Voit-on ce muids vivant, ce professeur de libertinage, ce suppôt de cabaret, ce hanteur de lupanars, cet apôtre de la débauche, associé au gouvernement d'un grand peuple! Mais, si cet absurde rêve avait pu se réaliser, le poëte lui-même nous a dit, par la voix de Henry IV mourant, ce que le monde eût vu. L'Angleterre, régie par ce prodigieux truand, fût devenue la Bohême du vice : elle se serait peuplée de « tous les singes de la fainéantise accourus de tous les pays. » Falstaff est tout-puissant : « Debout la folie! Vous tous sages conseillers, arrière !... Et maintenant, États voisins, purgez-vous de votre écume. Avez-vous quelque ruffian qui jure, boive, danse, fasse ripaille la nuit, vole, assassine et commette les plus vieux forfaits de la façon la plus nouvelle? Soyez heureux, il ne vous troublera plus! L'Angleterre va d'une double dorure couvrir sa triste ordure! [1] »

La raison, l'équité, le bon sens rendent impossible un pareil dénoûment. Pour que le drame conçu par le poëte ait toute sa signification, il faut que les idées délétères, dont Falstaff est l'organe, reçoivent finalement un éclatant désaveu. La fourberie doit être solennellement mystifiée. Le prince Henry ne peut devenir le gouvernant idéal rêvé par Shakespeare, qu'à la condition de renier du haut du trône l'immoralité incarnée dans Falstaff. Et notez-le bien, la dis-

[1] J'ai été assez heureux pour obtenir de mon ami et allié Auguste Vacquerie la traduction en vers de la célèbre scène où se trouve cette apostrophe. Le lecteur trouvera dans les notes cette page inédite, que je n'ose louer, de crainte de manquer un peu de modestie.

grâce de sir John n'est pas une mesure improvisée brusquement par le prince repentant ; elle est le résultat d'une longue préméditation. Au commencement même du drame, Henry de Monmouth nous a préparés, dans un monologue intime, à cet acte de nécessaire rigueur. Dès cette première confidence, nous savons que le prince doit un jour se séparer de son trop joyeux compagnon. Mais, pour être exigée par l'honneur, cette séparation n'en est pas moins malaisée. Il est des devoirs rigoureux à accomplir, et celui-là est du nombre. L'âme la plus forte ne saurait sans arrachement se soustraire à l'étrange séduction de cet extraordinaire esprit. Il en coûte au prince de Galles, comme à nous-mêmes, de rompre pour toujours avec un si merveilleux camarade. — La compagnie de Falstaff, c'était le rire perpétuel, c'était la gaîté inépuisable, c'était la joie infinie ! C'était la vie de jeunesse, la vie d'aventure, la vie de plaisir, la vie de folie, c'était la vie de liberté ! Ce lugubre bas-monde paraissait charmant sous le charme de cette verve unique. Sa farce était une féerie. Or, c'est à tout cela qu'il faut renoncer. C'est avec cette existence enchantée qu'il faut en finir ! Adieu les joyeux propos et les folles algarades ! Adieu le chevalier de la gaie figure ! Adieu l'ébouriffant capitaine et sa bande ! Adieu la trogne rougie de Bardolph ! Adieu les bons tours de Poins ! Adieu la face idiote de Francis et le sourire béat de la commère Quickly ! Adieu le cotillon chiffonné de Dorothée ! Adieu pour jamais la riante taverne d'Eastcheap ! Il va falloir retourner à ce sombre palais de Westminster que hante le spectre de Richard II.

Certes, nous comprenons que le généreux et doux prince ait hésité longtemps à faire cet héroïque sacrifice. Nous comprenons qu'il ait attendu, pour se décider, la sommation tragique des événements. Le touchant appel de Henry IV agonisant est la pathétique mise en demeure que la Provi-

dence adresse au prince de Galles. Dès lors, plus de doute. Comment rester sourd à la voix d'un père qui se meurt ? Henry de Monmouth n'appartenait qu'à lui-même, Henry V appartient à son peuple. Des millions de destinées vont désormais dépendre de la sienne. La patrie réclame le roi. Comme représentant de la civilisation, Henry a pour mission de proscrire le vice qui la mine. Il doit flétrir la corruption. Il accomplit rigoureusement ce mandat : il exile Falstaff. Acte de courage éclatant qui complète le haut fait de Shrewsbury. En triomphant d'Hotspur, Henry a sauvé la société de la barbarie. En triomphant de Falstaff, il la sauve de la décadence.

Hauteville-house, 31 décembre 1862.

La Tragédie

DU

Roy Richard Deuxième

AVEC ADDITIONS NOUVELLES DE

La Scène du Parlement et de la Déposition du

ROY RICHARD

Comme elle a été iouée récemment par les seruiteurs

de Sa Maiesté le Roy, au Globe

PAR

William Shake-speare

A LONDRES

Imprimé par W. W. pour Mathieu Law et en

vente à sa boutique au Cimetière de Paul

A l'enseigne du Faune

PERSONNAGES :

LE ROI RICHARD II.
EDMOND DE LANGLEY, duc d'York. } oncles du roi.
JEAN DE GAND, duc de Lancastre. } oncles du roi.
HENRY, surnommé BOLINGBROKE (1), duc de Hereford, fils de Jean de Gand, plus tard Henry IV.
LE DUC D'AUMERLE, fils du duc d'York.
MOWBRAY, duc de Norfolk.
LE DUC DE SURREY.
LE COMTE DE SALISBURY.
LE COMTE DE BERKLEY.
BUSHY } créatures du roi Richard.
BAGOT } créatures du roi Richard.
GREEN.
LE COMTE DE NORTHUMBERLAND.
HENRY PERCY, son fils.
LORD ROSS.
LORD WILLOUGHBY.
LORD FITZWATER.
L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.
L'ABBÉ DE WESTMINSTER.
LE LORD MARÉCHAL.
SIR PIERCE D'EXTON.
SIR STEPHEN SCROOP.
UN CAPITAINE GALLOIS.

LA REINE.
LA DUCHESSE DE GLOCESTER.
LA DUCHESSE D'YORK.
DAMES D'HONNEUR.
LORDS, HÉRAUTS, OFFICIERS, DEUX JARDINIERS, UN GEOLIER, UN MESSAGER, UN GROOM, GENS DE SERVICE,

La scène est tantôt en Angleterre, tantôt dans le pays de Galles.

SCÈNE I.

[Londres. Le palais du roi.]

Entrent le ROI RICHARD et sa suite ; JEAN DE GAND et d'autres nobles.

RICHARD.

— Vieux Jean de Gand, Lancastre que le temps honore, — as-tu, conformément à la teneur de ton serment, — amené ici Henri Hereford, ton fils hardi, — pour soutenir cette orageuse accusation, — que notre loisir ne nous a pas permis d'entendre encore, — contre le duc de Norfolk, Thomas Mowbray ?

JEAN DE GAND.

Oui, mon suzerain.

RICHARD.

Dis-moi en outre, l'as-tu sondé ? — Accuse-t-il le duc en raison d'une animosité ancienne, — ou, selon le devoir d'un bon sujet, — sur quelque preuve solide de trahison ?

JEAN DE GAND.

— Autant que j'ai pu le pénétrer, — c'est sur la présomption d'un danger dont le duc — menace Votre Altesse, nullement en raison d'une animosité invétérée.

RICHARD, à ses gens.

— Mandez-les donc en notre présence : que face à face,

— fronçant sourcil contre sourcil, l'accusateur et l'accu
— s'expliquent librement devant nous.

Des gens de la suite sortent.

— Ils sont tous deux d'humeur hautaine et pleins d'ir
— dans leur rage, sourds comme la mer, violents comn
le feu.

Rentrent les gens de la suite avec BOLINGBROKE et NORFOLK.

BOLINGBROKE.

— Puissent maintes années de jours heureux être r
servées — à mon gracieux souverain, à mon suzera
bien-aimé !

NORFOLK.

— Que chaque jour accroisse le bonheur du jour préc
dent, — jusqu'à ce que les cieux, enviant à la terre sa fé
cité, — ajoutent un titre immortel à votre couronne !

RICHARD.

— Nous vous remercions tous deux ; pourtant l'un
vous n'est qu'un flatteur, — à en juger par l'objet qui vo
amène, — cette accusation mutuelle de haute trahison.
Cousin de Hereford, quel grief as-tu — contre le duc
Norfolk, Thomas Mowbray ?

BOLINGBROKE.

— Tout d'abord, (que le ciel soit le registre de mes p
roles !) — c'est dans la ferveur de mon dévouement de s
jet, — et par zèle pour le précieux salut de mon prince,
que, libre de toute injuste rancune, — je parais comn
appelant en cette royale présence. — Maintenant, Thom
Mowbray, c'est vers toi que je me tourne, — et tiens bc
compte de ma déclaration : car ce que je vais dire, — mc
corps le maintiendra sur cette terre, — ou mon âme divir
en répondra au ciel. — Tu es un traître et un mécréant ;
de trop bonne noblesse pour une vie trop mauvaise ; — ca

plus le cristal du ciel est pur, — plus hideux semblent les nuages qui y passent. — Encore une fois, pour aggraver encore le stigmate, — je t'enfonce dans la gorge le nom de traître infâme, — désirant, s'il plaît à mon souverain, ne pas sortir d'ici — que mon glaive justicier n'ait prouvé ce qu'affirme ma bouche.

NORFOLK.

— Que la froideur de mes paroles n'accuse pas ici mon zèle. — Ce n'est pas l'épreuve d'une guerre de femmes, — l'aigre clameur de deux langues acharnées, — qui peut arbitrer ce litige entre nous deux. — Un sang qui bout ainsi veut être refroidi ; — pourtant je ne puis me vanter d'avoir la patience assez docile — pour garder le silence et ne rien dire du tout. — Je le déclare tout d'abord, mon profond respect pour Votre Altesse — m'empêche de lâcher les rênes et de donner de l'éperon à ma libre parole ; — sans quoi, elle s'emporterait jusqu'à lui rejeter — doublement à la gorge ce mot de trahison. — Mettons de côté la royauté de son sang auguste, — qu'il ne soit plus le cousin de mon suzerain ; — et je le défie, je lui crache au visage, — je l'appelle calomniateur, couard et vilain. — Ce que je suis prêt à maintenir, en lui laissant tous les avantages, — fussé-je, pour le rencontrer, obligé de gagner au pas de course — les crêtes glacées des Alpes — ou tout autre terrain inhabitable — que jamais Anglais n'ait osé fouler ! — En attendant, que ceci suffise à défendre ma loyauté : — par toutes mes espérances, il en a menti effrontément.

BOLINGBROKE.

— Pâle et tremblant couard, je te jette mon gant, — abdiquant ici la parenté d'un roi. — Je mets de côté la royauté de mon sang auguste — que la peur, et non le respect, te fait récuser. — Si une coupable frayeur t'a laissé la force — de relever ce gage de mon honneur, eh bien ! baisse-toi. — Par ce gage et par tous les rites de la chevalerie, — je

veux, en croisant le fer, te rendre raison — de ce que j'ai dit et de toutes les injures que tu pourras inventer.

NORFOLK.

— Je le relève; et, je le jure par cette épée — qui doucement apposa ma chevalerie sur mon épaule, — je suis prêt à te faire réponse par tout moyen loyal, — dans toutes les formes honorables de l'épreuve chevaleresque; — et, une fois en selle, puissé-je n'en pas descendre vivant, — si je suis un traître ou si je combats injustement !

BOLINGBROKE.

— Écoutez ! Ce que je déclare, ma vie est engagée à le prouver : — je dis que Mowbray a reçu huit mille nobles, — destinés à la paie des soldats de Votre Altesse, — qu'il a détenus pour des usages criminels, — comme un traître félon et un infâme scélérat. — Je dis en outre (et je le prouverai en combattant, — ou ici, ou ailleurs, fût-ce aux plus lointains parages — qu'ait jamais aperçus un regard anglais), — je dis que toutes les trahisons qui depuis dix-huit ans — ont été complotées et tramées dans ce pays — ont le fourbe Mowbray pour chef et pour fauteur. — Je dis encore (et je prouverai encore — ma bonne foi aux dépens de sa mauvaise vie), — que c'est lui qui a comploté la mort du duc de Glocester, — qui a instigué ses trop crédules adversaires, — et qui, conséquemment, comme un traître et un couard, — a fait ruisseler son âme innocente dans des torrents de sang. — Ce sang, comme celui du sacrifice d'Abel, crie — du fond même des cavernes muettes de la terre; — il réclame de moi justice et rude châtiment, — et, par la glorieuse dignité de ma naissance, — ce bras le vengera, ou j'y perdrai cette vie !

RICHARD.

— Quelle hauteur atteint l'essor de sa résolution ! — Thomas de Norfolk, que dis-tu à cela ?

NORFOLK.

— Oh ! daigne mon souverain détourner la face — et commander à son oreille d'être sourde un moment, — que je dise à ce vivant opprobre du sang royal — quelle horreur fait à Dieu et aux gens de bien un si hideux menteur !

RICHARD.

— Mowbray, l'impartialité est dans nos yeux comme dans nos oreilles : — fût-il mon frère, fût-il même l'héritier de mon royaume — (et il n'est que le fils de mon frère), — je jure, par la majesté de mon sceptre, — qu'une parenté si proche de notre sang sacré — ne lui donnerait aucun privilége et ne rendrait point partiale — l'inflexible fermeté de mon âme droite. — Il est notre sujet, Mowbray, comme tu l'es toi-même : — je t'autorise à parler librement et sans crainte.

NORFOLK.

— Eh bien, Bolingbroke, jusqu'au fond de ton cœur, — par ta gorge de traître, tu mens ! — Les trois quarts de ce que j'ai reçu pour Calais, — je les ai dûment distribués aux soldats de Son Altesse ; — le dernier quart, j'ai été autorisé à le garder, — mon souverain me redevant — cette somme sur un compte considérable, — depuis le dernier voyage que je fis en France pour chercher la reine. — Avale donc ce démenti... Quant à la mort de Glocester... — je ne l'ai point assassiné ; mais, à ma disgrâce, — j'ai oublié en cette occasion mon serment, mon devoir. — Quant à vous, mon noble lord de Lancastre, — vous, l'honorable père de mon ennemi, — j'ai un jour dressé une embûche contre votre vie, — et c'est un tort qui pèse à mon âme affligée ; — mais, dernièrement, avant de recevoir le sacrement, — je l'ai confessé ; et j'ai scrupuleusement imploré — de votre grâce un pardon que j'espère avoir obtenu. — Voilà mes fautes. Quant aux autres accusations, — elles émanent de la rancune d'un scélérat, — d'un mécréant, du plus dé-

généré des traîtres. — C'est ce que j'entends soutenir hardiment de ma personne ; — et, à mon tour, je lance mon gage — aux pieds de ce traître outrecuidant, — décidé à prouver ma loyauté de gentilhomme — dans le sang le plus pur que recèle sa poitrine. — Dans ma hâte, je supplie instamment — Votre Altesse de nous assigner le jour de l'épreuve.

RICHARD.

— Gentilshommes que le courroux enflamme, laissez-vous guider par moi. — Purgeons cette colère sans tirer de sang : — voilà ce que nous prescrivons, sans être médecin, — Une profonde inimitié fait une incision trop profonde ; — oubliez, pardonnez ; arrangez-vous et mettez-vous d'accord. — Nos docteurs disent que ce n'est pas le moment de saigner... — Bon oncle, que cette querelle finisse où elle a commencé : — nous calmerons le duc de Norfolk ; vous, calmez votre fils.

JEAN DE GAND.

— Être pacificateur convient à mon âge... — Mon fils, rejetez le gage du duc de Norfolk.

RICHARD.

— Et vous, Norfolk, rejetez le sien.

JEAN DE GAND.

— Eh bien, Harry, eh bien? — Quand l'obéissance ordonne, je ne devrais pas ordonner deux fois.

RICHARD.

— Norfolk, répétez cela ; nous ordonnons ! Inutile délai !

NORFOLK.

— Je me jette moi-même à tes pieds, redouté souverain ; — ma vie est à ton service, mais non ma honte. — Ma vie appartient à mon devoir ; mais ma bonne renommée, — qui en dépit de la mort vivra sur ma tombe, — tu ne l'emploieras pas au noir usage du déshonneur. — Je suis honni,

accusé, conspué, — percé au cœur par le trait envenimé de la calomnie; — et il n'est qu'un baume pour guérir une telle blessure, c'est le sang du cœur — qui a exhalé ce poison.

RICHARD.

Cette fureur doit être contenue : — donne-moi son gage. Les lions domptent les léopards (2).

NORFOLK.

— Oui, mais n'effacent pas leurs taches; enlevez-moi la honte, — et j'abandonne ce gage. Cher, cher seigneur, — le plus pur trésor que puisse donner l'existence mortelle, — c'est une réputation sans tache; ôtez cela, — et les hommes ne sont qu'une fange dorée, qu'une argile peinte. — Un joyau dans un coffre dix fois verrouillé, — c'est un cœur vaillant dans une poitrine royale. — Mon honneur, c'est ma vie : tous deux ne font qu'un ; — enlevez-moi l'honneur, et ma vie est perdue. — Donc, mon cher suzerain, laissez-moi défendre mon honneur; — c'est pour lui que je vis, pour lui que je veux mourir.

RICHARD, à Bolingbroke.

— Cousin, rejetez ce gage; commencez.

BOLINGBROKE.

— Oh! Dieu préserve mon âme d'une si noire vilenie! — Puis-je paraître, cimier baissé, en présence de mon père? — Puis-je ravaler ma hauteur jusqu'au pâle effroi d'un mendiant — devant cet effronté poltron? Avant que ma langue — blesse mon honneur par une si outrageante faiblesse, — avant qu'elle sonne une si honteuse chamade, mes dents déchireront — le servile organe d'une lâche palinodie — et (insulte suprême!) le cracheront tout sanglant — dans ce refuge de la honte, à la face même de Mowbray!

Jean de Gand sort.

RICHARD.

— Nous ne sommes pas né pour prier, mais pour com-

mander. — Puisque nous ne pouvons parvenir à vous réconcilier, — soyez prêts à faire vos preuves au péril de votre vie, — le jour de la Saint-Lambert, à Coventry ; — c'est là que vos épées et vos lances arbitreront — l'effervescent litige de votre haine acharnée. — Puisque nous ne pouvons vous calmer, nous verrons — la justice désigner l'honneur par la victoire. — Lord maréchal, commandez à nos hérauts d'armes — de s'apprêter à régler cette lutte intestine.

Il sortent.

SCÈNE II.

[L'ancien hôtel de Savoie, à Londres.] (3)

Entrent JEAN DE GAND et la DUCHESSE DE GLOCESTER.

JEAN DE GAND.

— Hélas ! ce que j'ai en moi du sang de Glocester — me sollicite, plus même que vos cris, — à m'élever contre les bouchers de sa vie. — Mais puisque le châtiment réside dans les mains mêmes — qui ont commis le forfait que nous sommes impuissants à châtier, — confions notre cause à la volonté du ciel. — Quand il verra les temps mûrs sur terre, — il fera pleuvoir une brûlante vengeance sur la tête des coupables.

LA DUCHESSE.

— La fraternité n'est-elle pas pour toi un stimulant plus vif ? — L'amour n'a-t-il plus de flamme dans ton vieux sang ? — Les sept fils d'Édouard, et tu es l'un d'entre eux (4), — étaient comme sept vases pleins de son sang sacré, — comme sept beaux rameaux issus d'une même souche. — Plusieurs de ces vases ont été vidés par le cours de la nature, — plusieurs de ces rameaux ont été coupés par la destinée. — Mais Thomas, mon cher seigneur, ma vie, mon Glocester,

— ce vase plein du sang sacré d'Édouard, — ce florissant rameau de la plus royale souche, — a été brisé (et toute la précieuse liqueur a été répandue), — a été haché (et les feuilles de son été ont été toutes flétries), — par la main de l'envie, par le couperet sanglant du meurtre ! — Ah ! Jean de Gand ! son sang était le tien ; le lit, la matrice, — la fougue, le moule qui t'ont formé, — l'ont fait homme ; et tu as beau vivre et respirer, — tu es tué en lui. C'est acquiescer — dans une large mesure à la mort de ton père — que laisser ainsi périr ton malheureux frère, — qui était la vivante image de ton père. — N'appelle pas cela patience, Gand, c'est désespoir : — souffrir que ton frère soit ainsi assassiné, — c'est frayer l'accès de ton cœur sans défense — à la tuerie farouche et lui apprendre à l'égorger. — Ce que nous appelons patience chez les gens vulgaires — n'est que pâle et blême couardise dans de nobles poitrines. — Que te dirai-je ? Pour sauvegarder ta propre vie, — le meilleur moyen, c'est de venger la mort de mon Glocester.

JEAN DE GAND.

— Cette querelle est celle de Dieu ; car c'est le représentant de Dieu, — l'oint du Seigneur, sacré sous ses yeux même, — qui a causé cette mort ; si ce fut un crime, — que le ciel en tire vengeance ; car je ne pourrai jamais lever — un bras irrité contre son ministre.

LA DUCHESSE.

— A qui donc, hélas ! pourrai-je me plaindre ?

JEAN DE GAND.

— A Dieu, le champion et le défenseur de la veuve.

LA DUCHESSE.

— Eh bien, soit !... Adieu, vieux Jean de Gand, tu vas à Coventry voir — combattre notre neveu Hereford et le féroce Mowbray. — Oh ! puissent les injures de mon mari peser sur la lance de Hereford, — en sorte qu'elle traverse la poitrine du boucher Mowbray ! — Ou si par malheur le premier élan

est manqué, — puissent les crimes de Mowbray être un tel poids pour son cœur — qu'ils brisent les reins de son coursier écumant, — et culbutent le cavalier dans la lice, — jetant le misérable à la merci de mon neveu Hereford ! — Adieu, vieillard ; la femme de ton ci-devant frère — doit finir sa vie avec la Douleur, sa compagne.

JEAN DE GAND.

— Sœur, adieu. Il faut que j'aille à Coventry. — Puisse le bonheur rester avec toi, comme partir avec moi !

LA DUCHESSE.

— Un mot encore... La douleur rebondit où elle tombe, — non qu'elle soit vide et creuse, mais par l'effet de sa lourdeur. — Je prends congé de toi avant d'avoir rien dit ; — car le chagrin ne finit pas quand il paraît épuisé. — Recommande-moi à mon frère, Edmond York. — Là, c'est tout... Non, ne t'en va pas ainsi. — Quoique ce soit là tout, ne pars pas si vite... — Je vais me rappeler autre chose... Dis-lui... Oh ! quoi ?... — dis-lui de venir me voir bien vite à Plashy. — Hélas ! et que verra là ce bon vieux York ? — Rien que des logements vides, des murailles dégarnies, — des offices dépeuplés, des dalles désertées ! — Et qu'y entendra-t-il ? pour acclamations, rien que mes gémissements ! — Recommande-moi donc à lui ; qu'il n'aille pas là-bas — chercher la douleur : elle y est partout. — Désolée, désolée, je vais partir d'ici et mourir. — C'est le dernier adieu que te disent mes yeux en pleurs.

Ils sortent.

SCÈNE III.

[La plaine de Gosford-green, près Coventry.]

La lice est préparée ; un trône dressé. Hérauts d'armes et autres officiers de service en faction.

Entrent le LORD MARÉCHAL et AUMERLE.

LE MARÉCHAL.

– Milord Aumerle, Harry Hereford est-il armé?

AUMERLE.

– Oui, de pied en cap, et impatient d'entrer.

LE MARÉCHAL.

– Le duc de Norfolk, plein de fougue et de hardiesse,
– n'attend que le signal de la trompette de l'appelant.

AUMERLE.

– Ainsi les champions sont prêts, et l'on n'attend plus
– que l'arrivée de Sa Majesté.

Fanfares. Entrent le roi RICHARD, qui va s'asseoir sur son trône, JEAN DE GAND et plusieurs autres seigneurs qui prennent leurs places. — Une trompette sonne; une autre trompette lui répond de l'intérieur. Alors, entre NORFOLK, armé de toutes pièces, précédé d'un héraut.

RICHARD.

– Maréchal, demandez à ce champion – pour quelle cause il vient ici en armes ; – demandez-lui son nom ; et, suivant l'usage, sommez-le – d'attester sous serment la justice de sa cause.

LE MARÉCHAL, à Norfolk.

– Au nom de Dieu et du roi, dis qui tu es, – et pourquoi tu viens dans cet équipement chevaleresque, – contre qui tu viens, et quelle est ta querelle. – Dis la vérité,

sur ton serment et sur ta foi de chevalier, — et que dès lors le ciel et ta valeur te soient en aide!

NORFOLK.

— Mon nom est Thomas Mowbray, duc de Norfolk. — Je viens ici, engagé par un serment, — (que le ciel préserve un chevalier de violer jamais!) — pour défendre mon honneur et ma loyauté — envers Dieu, mon roi et ma postérité — contre le duc de Hereford qui m'accuse, — et, par la grâce de Dieu et par ce bras, — lui prouver, en me défendant, — qu'il est traître à mon Dieu, à mon roi et à moi. — Comme je combats pour la vérité, que le ciel me soit en aide!

Il s'assied.

Une trompette sonne. Entre BOLINGBROKE, armé de toutes pièces, précédé par un héraut.

RICHARD.

— Maréchal, demandez à ce chevalier en armes — qui il est et pourquoi il vient ici — cuirassé d'habillements de guerre; — et, suivant les formes de notre loi, — faites-lui attester la justice de sa cause.

LE MARÉCHAL.

— Quel est ton nom? et pourquoi viens-tu ici — devant le roi Richard, dans sa lice royale? — Contre qui viens-tu? Et quelle est ta querelle? — Parle en vrai chevalier, et, sur ce, le ciel te soit en aide!

BOLINGBROKE.

— Harry Hereford, de Lancastre et de Derby, — c'est moi! Je me présente en armes dans cette lice, — pour y prouver, par la grâce de Dieu et la valeur de mon corps, — à Thomas Mowbray, duc de Norfolk, — qu'il n'est qu'un hideux félon, traître — au Dieu du ciel, au roi Richard et à moi; — et, comme je combats pour la vérité, que le ciel me soit en aide!

LE MARÉCHAL.

— Sous peine de mort, que personne n'ait l'audace — ni l'insolente hardiesse de toucher les barrières, — excepté le maréchal et les officiers — désignés pour régler ces loyales épreuves.

BOLINGBROKE.

— Lord maréchal, permettez que je baise la main de mon souverain — et que je plie le genou devant Sa Majesté; — car, Mowbray et moi, nous sommes comme deux hommes — ayant fait vœu d'un long et pénible pèlerinage. — Prenons donc solennellement congé — de nos amis divers par un affectueux adieu.

LE MARÉCHAL, à Richard.

— L'appelant salue Votre Altesse en toute féauté, — et demande à vous baiser la main et à prendre congé de vous.

RICHARD, se levant.

— Nous voulons descendre et le presser dans nos bras. — Cousin Hereford, qu'à la justice de ta cause — la fortune réponde en ce royal combat! — Adieu, mon sang! Si tu le répands aujourd'hui, — nous pourrons pleurer, mais non venger ta mort.

BOLINGBROKE.

— Oh! que de nobles yeux ne profanent pas une larme — pour moi, si je suis transpercé par la lance de Mowbray! — Aussi confiant que le faucon qui fond — sur un oiseau, je vais combattre Mowbray.

Au lord maréchal.

— Mon aimable lord, je prends congé de vous, — et de vous, mon noble cousin, lord Aumerle. — Je ne suis pas malade, quoique aux prises avec la mort; — mais je suis alerte et jeune, et je respire la joie.

Se tournant vers Jean de Gand.

— Eh! c'est comme aux festins anglais! j'aborde — le

meilleur en dernier, pour finir par le plus doux ! — O toi, auteur terrestre de mon existence, — dont l'ardeur juvénile, en moi régénérée, — m'exalte par une double énergie — au niveau d'une victoire trop haute pour ma tête, — donne à mon armure la trempe de tes prières, — acère de tes bénédictions la pointe de ma lance, — en sorte qu'elle pénètre, comme la cire, la cotte de Mowbray, — et fourbis à neuf le nom de Jean de Gand — par la prouesse même de son fils !

JEAN DE GAND.

— Le ciel te fasse prospère en ta bonne cause ! — Sois à l'exécution prompt comme l'éclair ; — et que tes coups, doublement redoublés, — tombent comme un écrasant tonnerre sur le casque — de ton perfide ennemi ! — Surexcite ton jeune sang, sois vaillant et vis.

BOLINGBROKE.

— Mon innocence et Saint-Georges à la rescousse !

Il s'assied.

NORFOLK.

— Quel que soit le sort que me réserve Dieu ou la fortune, — ici doit vivre ou mourir, fidèle au trône du roi Richard, — un loyal, juste et intègre gentilhomme. — Jamais captif n'eut plus de joie — à secouer les chaînes de la servitude et à ressaisir — une liberté d'or sans contrôle — que n'en a mon âme palpitante à célébrer — cette fête martiale avec mon adversaire. — Très-puissant suzerain, et vous, compagnons, mes pairs, — recevez de ma bouche un souhait d'heureuses années. — Serein et joyeux, comme à une parade, — je vais au combat. La loyauté a un cœur tranquille.

RICHARD.

— Adieu, milord : je vois avec sécurité — luire dans ton regard la vertu et la valeur. — Maréchal, ordonnez l'épreuve, et faites commencer.

Le roi et les lords retournent à leurs siéges.

LE MARÉCHAL.

— Harry de Hereford, de Lancastre et de Derby, — reçois ta lance, et Dieu défende le droit !

BOLINGBROKE, se levant.

— Crénelé dans mon espérance, je crie : Amen !

LE MARÉCHAL, à un officier.

— Allez porter cette lance à Thomas, duc de Norfolk.

PREMIER HÉRAUT D'ARMES.

— Harry de Hereford, Lancastre et Derby, — se présente ici pour son Dieu, son souverain et lui-même, — afin de prouver, sous peine d'être reconnu fourbe et félon, — que le duc de Norfolk, Thomas Mowbray, — est traître à son Dieu, à son souverain et à lui ; — il le somme de s'élancer au combat.

DEUXIÈME HÉRAUT D'ARMES.

— Ici se présente Thomas Mowbray, duc de Norfolk, — pour se défendre et pour prouver, — sous peine d'être reconnu fourbe et félon, — que Henry de Hereford, Lancastre et Derby, — est déloyal à Dieu, à son souverain et à lui ; — déterminé et plein d'ardeur, — il n'attend que le signal pour commencer.

LE MARÉCHAL.

— Sonnez, trompettes ; et élancez-vous, combattants.

On sonne la charge.

Le roi jette dans le champ clos son bâton de commandant (5).

— Arrêtez ! le roi a jeté son bâton.

RICHARD.

— Que tous deux déposent leurs heaumes et leurs lances — et retournent à leurs siéges.

A Jean de Gand et aux seigneurs assesseurs.

— Venez conférer avec nous... Et que les trompettes sonnent — jusqu'au moment où nous signifierons à ces ducs ce que nous aurons décrété.

Longue fanfare.

Aux combattants.

Approchez, — et écoutez ce que nous avons arrêté avec notre conseil. — Attendu que la terre de notre royaume ne doit pas être souillée — de ce sang précieux qu'elle a nourri ; — que nos yeux abhorrent l'atroce spectacle — des plaies civiles creusées par des épées voisines ; — que, dans notre pensée, l'orgueil aux ailes d'aigle — d'une ambition qui aspire à la nue — et la rancune d'une jalouse rivalité vous provoquent — à réveiller la paix qui, dans le berceau de notre pays, — sommeille avec la calme et douce respiration d'un enfant endormi, — attendu que l'alarme causée par le rauque ouragan des tambours, — par le cri terrible des trompettes stridentes — et par le choc discordant des armes furieuses — pourrait chasser la noble paix de nos tranquilles contrées — et nous réduire à marcher dans le sang de nos parents ; — en conséquence, nous vous bannissons de nos territoires. — Vous, cousin Hereford, sous peine de mort, — jusqu'à ce que deux fois cinq étés aient enrichi nos champs, — vous ne reverrez pas nos beaux domaines, — mais vous foulerez les sentiers étrangers de l'exil.

BOLINGBROKE.

— Que votre volonté soit faite ! Une chose doit me consoler : — c'est que le soleil, qui vous réchauffe ici, luira aussi pour moi ; — c'est que les rayons d'or qu'il vous prête ici — brilleront sur moi et doreront mon exil.

RICHARD.

— A toi, Norfolk, est réservé un arrêt plus rigoureux, — que j'ai quelque répugnance à prononcer. — Les heures furtives et lentes ne détermineront pas — la limite indéfinie de ton douloureux exil. — Cette sentence désespérante : « Ne reviens jamais, — sous peine de mort ! » je la prononce contre toi.

NORFOLK.

— Sentence rigoureuse, mon souverain seigneur, — et que je n'attendais pas de la bouche de Votre Altesse ! — Coup profond — qui me rejette dans une atmosphère misérable ! — Ah ! j'avais mérité de Votre Altesse une meilleure récompense ! — L'idiome que j'ai appris depuis quarante années, — mon anglais natal, je dois désormais l'oublier. — Et désormais ma langue me sera aussi inutile — qu'une viole ou une harpe sans cordes, — qu'un bon instrument enfermé dans son étui — ou mis entre des mains — qui ne savent pas le toucher pour en régler l'harmonie. — Dans ma bouche vous avez emprisonné ma langue — sous la double grille de mes dents et de mes lèvres ; — et la stupide, l'insensible, la stérile ignorance — doit me servir de geôlier. — Je suis trop vieux pour cajoler une nourrice, — trop avancé en âge pour me faire écolier. — Qu'est-ce donc que ta sentence, sinon une mort muette — qui dérobe à ma langue son souffle natal ?

RICHARD.

— Il ne te sert de rien de te lamenter. — Après notre sentence les plaintes arrivent trop tard.

NORFOLK.

— Ainsi je vais tourner le dos au soleil de mon pays — pour aller vivre dans les mélancoliques ténèbres d'une nuit sans fin.

Il va pour se retirer.

RICHARD, à Norfolk.

— Reviens et prends un engagement.

Aux deux exilés.

— Posez sur notre royale épée vos mains proscrites ; — jurez, par l'allégeance que vous devez au ciel, — (celle que vous nous devez, nous la bannissons avec vous), — de tenir le serment que nous vous administrons : — jurez, au nom de l'honneur et du ciel, — de ne jamais vous rappro-

cher dans l'exil par une mutuelle sympathie, — de ne jamais vous retrouver face à face, — de ne jamais vous écrire, ni vous saluer, de ne jamais apaiser — la sombre tempête de votre haine domestique, — de ne jamais vous réunir de propos délibéré — pour tramer aucune intrigue, aucun complot coupable — contre nous, notre gouvernement, nos sujets, notre pays.

BOLINGBROKE.

Je le jure.

NORFOLK.

— Je jure aussi d'observer toutes ces conditions.

BOLINGBROKE.

— Norfolk, encore un mot, mais un mot d'ennemi ! — En ce moment, si le roi nous avait laissés faire, — une de nos âmes serait errante dans les airs, — bannie du frêle sépulcre de notre chair, — comme notre chair est maintenant bannie de cette terre. — Confesse tes trahisons, avant de fuir ce royaume. — Puisque tu as si loin à aller, n'emporte pas — l'accablant fardeau d'une conscience coupable.

NORFOLK.

— Non, Bolingbroke. Si jamais je fus un traître, — que mon nom soit rayé du livre de vie, — et moi, banni du ciel, comme d'ici ! — Mais ce que tu es, le ciel, toi et moi, nous le savons ; — et le roi en fera trop tôt, je le crains, la déplorable épreuve… — Adieu, mon suzerain… Désormais je ne puis plus m'égarer. — Hormis la route d'Angleterre, tout chemin est le mien.

RICHARD, à Jean de Gand.

— Oncle, dans la glace de tes yeux — je vois l'affliction de ton cœur ; ton triste aspect — a du nombre de ses années d'exil — retranché quatre années.

A Bolingbroke.

Après six hivers glacés, — retourne de l'exil dans la patrie, et tu seras le bienvenu.

BOLINGBROKE.

— Que de temps dans un petit mot! — Quatre hivers languissants et quatre riants printemps — tiennent dans une parole. Tel est le souffle des rois!

JEAN DE GAND.

— Je remercie mon suzerain d'avoir, par égard pour moi, — abrégé de quatre ans l'exil de mon fils. — Mais je n'en recueillerai que peu d'avantage; — car, avant que les six années qu'il doit passer loin de moi — aient varié leurs lunes et accompli leur révolution, — ma lampe privée d'huile et ma flamme épuisée — seront éteintes par l'âge dans la nuit éternelle; — mon bout de lumignon sera brûlé et fini, — et la mort aveugle ne me laissera pas revoir mon fils.

RICHARD.

— Bah! mon oncle, tu as bien des années à vivre.

JEAN DE GAND.

— Pas une minute, roi, que tu puisses me donner. — Tu peux abréger mes jours par un sombre chagrin, — et m'enlever des nuits, mais non me prêter un lendemain. — Tu peux aider l'âge à sillonner ma face, — mais tu ne peux arrêter une ride en son pèlerinage. — Ta parole peut concourir avec l'âge à ma mort, — mais, mort, ton royaume ne saurait racheter mon souffle!

RICHARD.

— Ton fils est banni par un sage verdict — auquel tu as, pour ta part, donné ton suffrage: — pourquoi donc sembles-tu protester contre notre justice?

JEAN DE GAND.

— Les choses, douces au goût, deviennent aigres à la digestion. — Vous m'avez consulté comme juge; mais j'aurais mieux aimé — que vous m'eussiez dit d'argumenter en père. — Oh! si c'eût été un étranger, et non mon enfant, — j'aurais eu plus d'indulgence pour pallier sa faute; — j'ai

tenu à éviter l'imputation de partialité, — et j'ai par ma sentence détruit ma propre vie. — Hélas ! j'espérais qu'un de vous me dirait — que j'étais trop rigoureux de me défaire ainsi de mon bien ; — mais vous avez souffert que ma langue — me fît, contre mon gré, ce mal involontaire.

RICHARD.

— Cousin, adieu... Toi aussi, mon oncle, dis-lui adieu : — nous le bannissons pour six ans ; il faut qu'il parte.

Fanfares. Sortent Richard et sa suite.

AUMERLE.

— Cousin, adieu : ce que votre personne ne pourra plus nous dire, — signifiez-le par écrit du lieu de votre résidence.

LE MARÉCHAL.

— Moi, milord, je ne prends pas congé de vous ; car je compte vous escorter — à cheval, aussi loin que le permettra cette terre.

JEAN DE GAND.

— Oh! pourquoi thésaurises-tu tes paroles, — et ne réponds-tu pas aux effusions de tes amis?

BOLINGBROKE.

— Les paroles me manquent pour vous faire mes adieux, — au moment même où ma langue devrait les prodiguer — pour exhaler la douleur exubérante de mon cœur.

JEAN DE GAND.

— Ton chagrin n'est qu'une absence temporaire.

BOLINGBROKE.

— En l'absence de la joie, le chagrin est toujours présent.

JEAN DE GAND.

— Qu'est-ce que six hivers ? C'est bien vite passé.

BOLINGBROKE.

— Oui, pour l'homme dans la joie ; mais d'une heure le chagrin en fait dix.

JEAN DE GAND.

— Suppose que c'est un voyage que tu fais pour ton plaisir.

BOLINGBROKE.

— Mon cœur me détrompera par un soupir, — lui pour qui ce sera un pèlerinage forcé.

JEAN DE GAND.

— Regarde le sombre cercle de ta marche douloureuse - comme la monture où tu dois enchâsser — le précieux joyau de ton retour.

BOLINGBROKE.

— Non, chacun de mes pas pénibles — me rappellera bien plutôt quel monde — m'éloigne des joyaux qui me sont chers. — Il faut que je fasse le long apprentissage — des routes de l'étranger; et à la fin, — devenu libre, de quoi pourrai-je me vanter, — sinon d'avoir été le journalier de la douleur ?

JEAN DE GAND.

— Tous les lieux que visite le regard des cieux — sont pour le sage autant de ports et d'heureux hâvres : — apprends de la nécessité à raisonner ainsi. — Il n'est point de vertu comme la nécessité ! — Pense, non que le roi t'a banni, — mais que tu as banni le roi. Le malheur s'appesantit d'autant plus — qu'il s'aperçoit qu'on le supporte faiblement. — Va, figure-toi que je t'ai envoyé en quête de la gloire, — et non que le roi t'a exilé; ou suppose — qu'une peste dévorante plane dans notre atmosphère, — et que tu fuis vers un climat plus pur. — Écoute, imagine que tout ce que ton âme a de plus cher — est là où tu vas et non là d'où tu viens. — Prends les oiseaux qui chantent pour des musiciens, — le gazon que tu foules pour la natte d'un salon, — les fleurs, pour de belles dames, et ta marche — pour la mesure délicieuse d'une danse. — Car le chagrin hargneux a moins de pouvoir pour mordre — l'homme qui le nargue et le traite légèrement (6).

BOLINGBROKE.

— Oh! qui peut tenir un tison dans sa main, — en songeant aux glaces du Caucase? — ou émousser l'aiguillon d'un appétit famélique — par la seule idée d'un festin imaginaire? — ou se rouler nu dans la neige de décembre, — en songeant à la chaleur d'un été fantastique? — Oh! non, la pensée du bien — ne rend que plus vif le sentiment du mal. — La dent cruelle de la douleur n'est jamais plus venimeuse — que quand elle mord sans ouvrir la plaie.

JEAN DE GAND.

— Viens, viens, mon fils; je vais te mettre dans ton chemin. — Si j'étais jeune comme toi, et dans ta situation, je ne voudrais pas rester.

BOLINGBROKE.

— Adieu donc, sol de l'Angleterre; adieu, terre chérie, — ma mère, ma nourrice, qui me portes encore! — En quelque lieu que j'erre, je pourrai toujours me vanter — d'être, quoique banni, un véritable Anglais.

Tous sortent.

SCÈNE IV.

[Le palais du roi à Londres.]

Entrent RICHARD, BAGOT et GREEN, puis AUMERLE.

RICHARD.

— Nous l'avons remarqué... Cousin Aumerle, — jusqu'où avez-vous accompagné le haut Hereford?

AUMERLE.

— J'ai accompagné le haut Hereford, puisqu'ainsi vous l'appelez, — jusqu'à la première grande route, et je l'ai quitté là.

RICHARD.

– Et, dites-moi, la séparation a-t-elle fait verser bien des larmes ?

AUMERLE.

– Ma foi, aucune de ma part, n'était un vent du nord-est, – qui, en nous soufflant aigrement au visage, – a réveillé la pituite endormie et a ainsi, par hasard, – honoré d'une larme notre creuse séparation.

RICHARD.

– Qu'a dit notre cousin, quand vous l'avez quitté ?

AUMERLE.

Il m'a dit adieu ; – et, comme mon cœur répugnait à ce que ma langue – profanât ce mot, j'ai habilement feint – d'être accablé par une telle douleur – que les paroles semblaient ensevelies dans la tombe de mon chagrin. – Morbleu ! si le mot adieu avait pu allonger les heures – et ajouter des années à son court bannissement, – il aurait eu de moi un volume d'adieux ; – mais, la chose étant impossible, il n'en a pas eu un seul.

RICHARD.

– Il est notre cousin, cousin ; mais il est douteux, – quand le temps le rappellera de l'exil, – que notre parent revienne voir sa famille. – Nous-même, et Bushy, et Bagot que voici, et Green, – nous avons remarqué sa courtoisie envers les gens du peuple, – par quelle humble et familière révérence – il semblait plonger dans leurs cœurs, – que de respects il prostituait à ces manants, – gagnant de pauvres artisans par l'artifice de ses sourires – et par son édifiante soumission aux rigueurs de son sort, – comme s'il eût voulu emporter leurs affections dans l'exil ! – Il ôtait son chapeau à une marchande d'huîtres ! – Deux haquetiers lui criaient : *Dieu vous conduise !* – et obtenaient le tribut de son souple genou – avec des *merci, mes compatriotes, mes chers amis.* – Comme si l'Angleterre lui appartenait par

réversion, — et qu'il fût le plus prochain espoir de nos sujets !

GREEN.

— C'est bon, il est parti, et avec lui disparaissent toutes ces idées. — Songeons maintenant aux rebelles qui surgissent en Irlande. — Il faut faire diligence, mon seigneur ; — ne leur laissons pas trouver de nouvelles ressources dans de nouveaux retards, — aussi utiles pour eux que funestes à Votre Altesse.

RICHARD.

— Nous irons en personne à cette guerre. — Et, comme nos coffres, grâce à une cour trop somptueuse — et à de trop généreuses largesses, se sont quelque peu allégés, — nous sommes forcé d'affermer notre domaine royal, — dont le revenu doit subvenir à nos besoins — pour les affaires urgentes. Si cela ne suffit pas, — nos délégués auront des blanc-seings — sur lesquels ils inscriront tous les gens riches, connus d'eux, — pour de larges sommes d'or — qu'ils nous enverront plus tard comme subsides; — car nous voulons partir sur-le-champ pour l'Irlande.

Entre BUSHY.

— Bushy, quelles nouvelles ?

BUSHY.

— Le vieux Jean de Gand est gravement malade, milord ; — il a été pris soudain, et il envoie en toute hâte — supplier Votre Majesté de l'aller voir.

RICHARD.

— Où est-il ?

BUSHY.

A Ely-House.

RICHARD.

— Ciel, suggère à son médecin l'idée — de le dépêcher

immédiatement à sa tombe! — La garniture de ses coffres nous fera des habits — pour équiper nos soldats dans cette guerre d'Irlande. — Venez, messieurs, allons le visiter. — Dieu veuille qu'en faisant toute diligence, nous arrivions trop tard!

Ils sortent.

SCÈNE V.

[Un appartement dans Ely-House.]

JEAN DE GAND est étendu sur un lit de repos ; le DUC D'YORK et d'autres seigneurs sont debout près de lui.

JEAN DE GAND.

— Le roi viendra-t-il? Que je puisse rendre mon dernier soupir — dans un conseil salutaire pour son imprudente jeunesse!

YORK.

— Ne vous tourmentez pas; ne vous mettez pas hors d'haleine; — car c'est en vain que les conseils parviennent à son oreille.

JEAN DE GAND.

— Oh! mais on dit que la voix des mourants — commande l'attention, comme une profonde harmonie. — Quand les paroles sont rares, elles ne sont guère proférées en vain. — Car c'est la vérité que murmurent ceux qui murmurent leurs paroles à l'agonie. — Celui qui bientôt ne pourra plus rien dire est plus écouté — que ceux dont la jeunesse et la santé inspirent la causerie. — La fin des hommes est plus remarquée que toute leur vie passée. — Le coucher du soleil, le finale d'une mélodie — (l'arrière-goût des douceurs en est toujours le plus doux,) restent — gravés dans la mémoire plus que les choses antérieures. — Bien que Richard

ait refusé d'écouter les conseils de ma vie, — son oreille peut ne pas être sourde à la triste parole de ma mort.

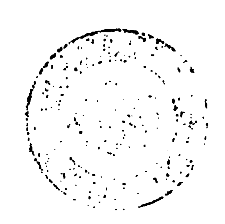
YORK.

— Non, elle est absorbée par les accents flatteurs, — par les louanges adressées à sa puissance, et puis — par des vers licencieux dont l'harmonie venimeuse — trouve toujours ouverte l'oreille de la jeunesse, — par le récit des modes de cette superbe Italie — dont notre nation, toujours tardive en ses singeries, — suit les manières en trébuchant dans une basse imitation ! — Survient-il dans le monde une vanité, — quelque vile qu'elle soit, pourvu qu'elle soit neuve, — vite on l'insinue à l'oreille royale ! — Aussi, les conseils arrivent toujours trop tard, — là où la volonté se mutine contre l'empire de la raison. — Ne cherche pas à diriger celui qui veut lui-même choisir son chemin. — A peine te reste-t-il un souffle, et tu veux le perdre !

JEAN DE GAND.

— Il me semble que je suis un prophète subitement inspiré, — et voici, en expirant, ce que je prédis de lui. — La flamme ardente et furieuse de son orgie ne saurait durer ; — car les feux violents se consument d'eux-mêmes. — Les petites pluies durent longtemps, mais les brusques orages sont courts. — Il fatigue vite, celui qui galope trop vite. — La nourriture étouffe qui se nourrit trop avidement. — La futile vanité, insatiable cormoran, — bientôt à bout d'aliments, se dévore elle-même. — Cet auguste trône de rois, cette île porte-sceptre, — cette terre de majesté, ce siége de Mars, — cet autre Éden, ce demi-paradis, — cette forteresse bâtie par la nature pour se défendre — contre l'invasion et le coup de main de la guerre, — cette heureuse race d'hommes, ce petit univers, — cette pierre précieuse enchâssée dans une mer d'argent — qui la défend, comme un rempart, — ou comme le fossé protecteur d'un château, — contre l'envie des contrées moins heureuses, — ce lieu béni,

cette terre, cet empire, cette Angleterre, — cette nourrice, cette mère féconde de princes vraiment royaux, — redoutables par leur race, fameux par leur naissance, — qui, au service de la chrétienté et de la vraie chevalerie, — ont porté la renommée de leurs exploits — jusque dans la rebelle Judée, jusqu'au sépulcre — du fils bienheureux de Marie, la rançon du monde ; — cette patrie de tant d'âmes chères, cette chère, chère patrie, — chérie pour sa gloire dans le monde, — est maintenant affermée (je meurs en le déclarant), — comme un fief ou une ferme misérable (7). — Cette Angleterre, engagée dans une mer triomphante, — dont la côte rocheuse repousse l'envieux assaut — de l'humide Neptune, est maintenant engagée à l'ignominie — par les taches d'encre et par les parchemins pourris ! — Cette Angleterre qui avait coutume d'asservir les autres, — a consommé honteusement sa propre servitude ! — Oh ! si ce scandale pouvait s'évanouir avec ma vie, — que je serais heureux de mourir !



Entrent le Roi Richard, la Reine, Aumerle (8), Bushy, Green, Bagot, Ross et Willoughby.

YORK.

— Le roi est venu : ménagez sa jeunesse ; — car les jeunes poulains ardents deviennent furieux quand on les irrite.

LA REINE.

— Comment se porte notre noble oncle Lancastre ?

RICHARD.

— Comment va, l'homme ? Comment se porte le vieux Gand ?

JEAN DE GAND.

— Oh ! que ce nom convient à ma personne ! — Vieux gant, en vérité, vieille peau racornie ! — En moi la douleur a gardé un long jeûne fastidieux ; — et qui peut

jeûner sans se dessécher? — J'ai longtemps veillé l'Angleterre endormie; — les veilles amènent la maigreur, et la maigreur est toute décharnée. — Ce bonheur qui soutient un père, — la vue de mes enfants, j'en ai été strictement sevré, — et c'est par cette privation que tu as fait de moi ce que je suis, — un vieux gant bon à jeter dans la fosse, une vieille peau — dont hérite la matrice profonde de la tombe!

RICHARD.

— Un malade peut-il jouer si subtilement sur son nom!

JEAN DE GAND.

— Non! ma misère s'amuse à se moquer d'elle-même; — puisque tu veux détruire mon nom avec moi, — je me moque de mon nom, grand roi, pour te flatter.

RICHARD.

— Les mourants devraient-ils flatter ceux qui vivent?

JEAN DE GAND.

— Non, non; ce sont les vivants qui flattent ceux qui meurent.

RICHARD.

— Mais toi qui es mourant, tu dis que tu me flattes.

JEAN DE GAND.

— Oh! non, c'est toi qui te meurs, bien que je sois le plus malade.

RICHARD.

— Je suis en pleine santé, je respire, et je te vois bien malade.

JEAN DE GAND.

— Ah! celui qui m'a créé sait que je te vois bien malade: — la maladie que tu vois en moi, je la vois en toi. — Ton lit de mort, c'est ce vaste pays, — où tu languis dans l'agonie de ta renommée. — Et toi, trop insoucieux patient, — tu confies ta personne sacrée aux soins — des médecins mêmes qui ont fait ton mal. — Mille flatteurs siégent sous ta couronne, — dont le cercle n'est pas plus large que ta

tête; — et, si petite que soit cette cage, — leurs ravages ont toute l'étendue de ce royaume. — Oh! si d'un regard prophétique ton aïeul avait — pu voir comment le fils de son fils ruinerait ses fils, — il aurait mis ton déshonneur hors de ta portée: — il t'aurait dépossédé d'avance en te déposant, — plutôt que de te laisser, possédé que tu es, te déposer toi-même. — Oui, cousin, quand tu serais le maître du monde, — il y aurait déshonneur à affermer ce pays; — mais quand tu ne possèdes au monde que l'Angleterre, — n'est-il pas plus que déshonorant de la déshonorer ainsi? — Tu es un seigneur d'Angleterre, tu n'en es plus le roi: — ta puissance légale s'est asservie à la loi, — et...

RICHARD.

Et toi, chétif esprit, imbécile lunatique, — tu te prévaux du privilége de la fièvre, — pour oser avec ta morale glacée — faire pâlir notre joue, pour oser, dans ton délire, — chasser le sang royal de sa résidence native! — Ah! par la très-royale majesté de mon trône, — si tu n'étais le frère du fils du grand Édouard, — cette langue, qui roule si rondement dans ta tête, — ferait rouler ta tête de tes insolentes épaules!

JEAN DE GAND.

— Oh! ne m'épargne pas, fils de mon frère Édouard, — par cette raison que je suis le fils d'Édouard son père! — Pareil au pélican, tu as déjà tiré — de ce sang et tu t'en es enivré. — Mon frère Glocester, cette âme si franchement bienveillante, — (veuille le ciel l'admettre à la félicité parmi les âmes bienheureuses!) — peut te servir de précédent, pour témoigner — que tu ne te fais pas scrupule de verser le sang d'Édouard. — Ligue-toi avec mon mal présent; — et que ta cruauté s'associe à la vieillesse crochue — pour faucher d'un coup une fleur depuis trop longtemps flétrie. — Vis dans ton infamie, mais que ton infamie ne meure pas avec toi! — Et puissent ces

derniers mots être à jamais tes bourreaux !... — Portez-moi à mon lit, et puis à ma tombe ! — Que ceux-là aiment la vie qui ont encore l'amour et l'honneur !

Il sort, emporté par ses gens.

RICHARD.

— Et que ceux-là meurent qui n'ont plus que la vieillesse et l'humeur sombre ! — Tu n'as plus qu'elles deux, et toutes deux sont faites pour la tombe.

YORK.

— Je supplie Votre Majesté de n'imputer ses paroles — qu'à l'humeur d'une sénilité maladive. — Il vous aime, sur ma vie, et vous chérit — autant que Henry, duc de Hereford, s'il était ici.

RICHARD.

— C'est juste ; vous dites vrai : son affection ressemble à celle de Hereford ; — la mienne ressemble à la leur. Les choses doivent être comme elles sont.

Entre NORTHUMBERLAND.

NORTHUMBERLAND.

— Mon suzerain, le vieux Gand se recommande au souvenir de Votre Majesté.

RICHARD.

— Que dit-il ?

NORTHUMBERLAND.

Rien, vraiment : tout est dit. — Sa langue est désormais un instrument sans corde. — Paroles et vie, le vieux Lancastre a tout épuisé.

YORK.

— Puisse York être maintenant le premier à faire ainsi banqueroute ! — Si pauvre que soit la mort, elle met fin à la misère mortelle.

RICHARD.

— Le fruit le plus mûr doit tomber le premier ; de là sa

chute. — Son temps est terminé ; nous, nous avons à achever notre pèlerinage : — n'en parlons plus... Songeons maintenant à notre guerre d'Irlande. — Il nous faut exterminer ces Kernes farouches et échevelés, — seuls êtres venimeux qui vivent — sur une terre où rien de venimeux n'a le privilége de vivre. — Et comme cette grande entreprise entraîne des charges, — nous saisissons pour nos subsides — l'argenterie, les espèces, les revenus et les biens meubles — que possédait notre oncle Jean de Gand.

YORK.

— Où s'arrêtera ma patience? Ah! jusques à quand — un tendre respect me fera-t-il subir l'iniquité! — La mort de Glocester, le bannissement de Hereford, — les affronts faits à Gand, les griefs intimes de l'Angleterre, — les empêchements apportés au mariage — du pauvre Bolingbroke, ma propre humiliation, — rien n'a pu assombrir mon visage serein, — ni soulever contre mon souverain un pli de mon front. — Je suis le dernier des fils du noble Édouard, — qui avaient pour aîné ton père, le prince de Galles. — Dans la guerre, jamais lion ne fut plus furieusement terrible ; — dans la paix, jamais agneau ne fut plus docile et plus doux — que ce jeune et royal gentilhomme. — Tu as ses traits, car il te ressemblait, — quand il avait atteint le nombre de tes heures. — Mais, quand il fronçait le sourcil, c'était contre les Français, — et non contre ses amis : sa noble main — avait gagné ce qu'elle dépensait, et ne dépensait pas — ce qu'avait gagné le bras triomphant de son père ; — ses mains n'étaient pas souillées du sang de ses parents, — mais rougies du sang des ennemis de sa race. — O Richard, York s'est laissé emporter par la douleur ; — sans quoi il n'eut jamais fait une telle comparaison.

RICHARD.

— Eh bien, mon oncle, de quoi s'agit-il ?

YORK.

O mon suzerain, — pardonnez-moi, si c'est votre plaisir ; sinon, je me résignerai à ne pas être pardonné. — Vous prétendez saisir et accaparer dans vos mains — les apanages royaux et les droits du banni Hereford ! — Gand n'est-il pas mort ? et Hereford n'est-il pas vivant ? — Gand n'était-il pas fidèle ? et Harry n'est-il pas loyal ? — Ce prince ne méritait-il pas d'avoir un héritier ? — Et n'a-t-il pas laissé pour héritier un fils bien méritant ? — Anéantissez les droits de Hereford, et vous anéantissez — toutes les chartes et tous les droits consacrés par le temps ; — vous empêchez que demain succède à aujourd'hui ; — vous cessez d'être vous-même, car comment êtes-vous roi, — si ce n'est par hérédité et par succession légitime ? — Ah ! je le déclare devant Dieu, (Dieu fasse que je ne dise pas vrai !) — si vous saisissez injustement les titres de Hereford, — si vous détenez les lettres patentes qui l'autorisent — à revendiquer son héritage — par ses procureurs généraux, si vous refusez l'hommage offert par lui, — vous attirez mille dangers sur votre tête, — vous vous aliénez mille cœurs bien disposés, — et vous entraînez mon affectueuse patience vers des pensées — que l'honneur et l'allégeance ne sauraient inspirer.

RICHARD.

— Pensez ce que vous voudrez ; nous saisissons dans nos mains — sa vaisselle plate, ses biens, son argent et ses terres.

YORK.

— Je n'en serai pas témoin. Adieu, mon suzerain. — — Quelles seront les suites de ceci, nul ne peut le dire ; — mais il y a lieu de croire que de mauvais procédés — ne sauraient aboutir à de bons résultats.

Il sort.

RICHARD.

— Bushy, va immédiatement chez le comte de Wilt-

shire; — dis lui de nous rejoindre à Ely-House pour aviser à cette affaire. Demain — nous ferons route pour l'Irlande; et il est grand temps, ma foi. — En notre absence, nous créons — notre oncle York lord gouverneur d'Angleterre, — car il est loyal, et nous a toujours bien aimé! — Venez, notre reine : demain il nous faudra partir; — amusons-nous, car nous n'avons pas longtemps à rester.

Fanfares.

Sortent le roi, la reine, Bushy, Aumerle, Green et Bagot.

NORTHUMBERLAND.

— Eh bien, milords, le duc de Lancastre est mort.

ROSS.

— Et vivant; car à présent son fils est duc.

WILLOUGHBY.

— Duc par le titre, mais non par le revenu.

NORTHUMBERLAND.

— Il le serait largement des deux façons, si la justice avait ses droits.

ROSS.

— Mon cœur est gros; mais il crèvera dans le silence — plutôt que de se soulager par un libre langage.

NORTHUMBERLAND.

— Non! dis ta pensée; et qu'il perde à jamais la parole celui qui répétera tes paroles pour te faire tort!

WILLOUGHBY.

— Ce que tu veux dire concerne-t-il le duc de Hereford? — Si cela est, parle hardiment, mon cher : — mon oreille est prompte à écouter, quand il s'agit de son bien.

ROSS.

— De son bien? Je ne puis rien pour son bien, — (si vous trouvez que ce soit pour son bien,) que le plaindre — d'être ainsi châtré et dépouillé de son patrimoine.

NORTHUMBERLAND.

— Par le ciel, c'est une honte que de laisser accabler par

de telles iniquités — un prince royal et tant d'autres — nobles enfants de ce pays chancelant. — Le roi n'est plus lui-même ; il se laisse bassement mener — par des flatteurs ; et, à la première accusation — que leur haine inventera contre nous, — le roi exercera des poursuites sévères — contre nous, nos existences, nos enfants, nos héritiers.

ROSS.

— Il a pillé les communes par des taxes exorbitantes, — et il a à jamais perdu leur affection ; il a, pour de vieilles querelles, — frappé d'amende les nobles, et il a à jamais perdu leur affection.

WILLOUGHBY.

— Et chaque jour sont inventées de nouvelles exactions, — blanc-seings, dons volontaires, et je ne sais quoi encore. — Mais, au nom du ciel, à quoi passe tout cela ?

NORTHUMBERLAND.

— Les guerres n'en ont rien absorbé, car il n'a pas guerroyé ; — il a lâchement cédé par un compromis — ce que ses ancêtres avaient conquis par de grands coups ; — il a dépensé dans la paix plus qu'eux dans la guerre.

ROSS.

— Le comte de Wiltshire a le royaume en ferme.

WILLOUGHBY.

— Le roi a fait banqueroute comme un homme insolvable.

NORTHUMBERLAND.

— L'opprobre et la ruine planent sur lui.

ROSS.

— Malgré ses taxes écrasantes, — il n'a d'argent pour cette guerre d'Irlande — qu'en volant le duc banni.

NORTHUMBERLAND.

— Son noble parent ! ô roi dégénéré ! — Mais, milords, nous entendons chanter cette formidable tempête, — et nous ne cherchons pas de refuge pour éviter l'ouragan. — Nous

voyons le vent enfler violemment nos voiles, — et nous ne les carguons pas!... Nous nous laissons perdre par sécurité!

ROSS.

— Nous voyons le naufrage qui nous menace; — et le danger est devenu inévitable — par notre indolence à en conjurer les causes.

NORTHUMBERLAND.

— Non pas. Dans les yeux caves de la mort — je vois poindre la vie; mais je n'ose dire — combien est proche l'heure de notre salut.

WILLOUGHBY.

— Ah! fais-nous part de tes pensées, comme nous te faisons part des nôtres.

ROSS.

— Parle avec confiance, Northumberland; — nous trois ne faisons qu'un avec toi, et, adressées à nous, — tes paroles ne sont que des pensées. Exprime-toi donc hardiment.

NORTHUMBERLAND.

— Eh bien, voici: (9) de Port-le-Blanc, une baie — de Bretagne, j'ai reçu la nouvelle — que Harry, duc de Hereford, Reignold, lord Cobham, — qui s'est échappé dernièrement de chez le duc d'Exeter, — son frère, le ci-devant archevêque de Cantorbéry (10), — sir Thomas Erpingham, sir John Ramston, — sir John Norbéry, sir Robert Waterton, et Francis Quoint, — tous parfaitement équipés par le duc de Bretagne, — avec huit gros vaisseaux et trois mille hommes de guerre, — arrivent ici en toute hâte — et comptent aborder avant peu sur notre côte septentrionale. — Peut-être auraient-ils déjà pris terre, n'était qu'ils attendent — le départ du roi pour l'Irlande. — Si donc nous voulons secouer notre joug servile, — remplumer les ailes brisées de notre patrie défaillante, — racheter d'un engagement mercantile la couronne souillée,

— essuyer la poussière qui cache l'or de notre sceptre, — et rendre son prestige à la majesté souveraine, — partez vite avec moi pour Ravenspurg. — Mais si par défaillance vous n'avez pas ce courage, — restez, gardez-moi le secret, et j'irai seul.

ROSS.

— A cheval! à cheval! parle d'hésitations à ceux qui ont peur.

WILLOUGHBY.

— Que mon cheval tienne bon, et je serai là le premier.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

[Londres. Le palais du roi.]

Entrent la REINE, BUSHY et BAGOT.

BUSHY.

— Madame, Votre Majesté est trop triste. — Vous avez promis, en quittant le roi, — d'écarter une mélancolie délétère pour la vie, — et de garder une humeur enjouée.

LA REINE.

— J'ai fait cette promesse pour plaire au roi, mais je ne me puis me plaire — à la tenir; pourtant je ne sache pas avoir de motif — pour choyer un hôte tel que le chagrin, — hormis l'ennui d'avoir dit adieu à un hôte aussi cher — que mon cher Richard. N'importe, il me semble toujours — que quelque malheur imminent, dont la fortune est grosse, — va m'arriver; et mon âme — tremble intérieurement de je ne sais quoi : quelque chose l'attriste, — et ce n'est pas seulement le départ de monseigneur le roi.

BUSHY.

— Tout chagrin a vingt spectres — qui font l'effet du chagrin, sans l'être. — Car le regard de la douleur, sous le

verre aveuglant des larmes, — divise un seul objet en plusieurs ; — comme ces cristaux à facettes qui, considérés de face, — ne montrent rien que confusion, et, vus obliquement, — font saillir une figure. Ainsi, votre chère majesté, — voyant de travers le départ de son seigneur, — y trouve maintes formes de douleur qui la font gémir, — mais qui en réalité ne sont que des reflets — chimériques. Donc, trois fois gracieuse reine, — ne pleurez que le départ de votre seigneur : c'est là votre seul ennui évident. — Si vous en voyez d'autres, c'est avec le regard trouble d'une douleur — qui pleure comme véritables des maux imaginaires.

LA REINE.

— C'est possible ; mais un sentiment intime — me persuade qu'il en est autrement. Quoi qu'il en soit, — je ne puis être que triste, profondément triste : — bien que ma pensée ne s'arrête à aucune pensée, — je ne sais quelle oppression m'énerve et m'écrase.

BUSHY.

— Cette douleur n'est qu'une imagination, ma gracieuse dame.

LA REINE.

— Nullement ; si c'était une imagination, — elle serait enfantée — par quelque chagrin antérieur ; elle ne l'est pas, — car rien n'a engendré ce qui m'afflige ; — le néant dont je souffre n'est pas né de quelque chose. — C'est par anticipation que j'ai cette douleur ; — ce qu'elle est, je ne le sais pas encore, — je ne puis la décrire ; c'est un mal sans nom.

Entre GREEN.

GREEN.

— Dieu garde Votre Majesté !... Heureuse rencontre, messieurs ! — J'espère que le roi n'est pas encore embarqué pour l'Irlande.

LA REINE.

— Pourquoi l'espères-tu ? Espérons plutôt qu'il l'est. — Car son entreprise appelle la célérité ; sa célérité, notre espoir. — Pourquoi donc espères-tu qu'il n'est pas embarqué ?

GREEN.

— Parce qu'il pourrait encore, lui, notre espoir, faire replier ses troupes, — et réduire au désespoir l'espoir d'un ennemi — qui vient de débarquer en force dans ce pays. — Le banni Bolingbroke s'est rappelé lui-même — et, les armes à la main, est arrivé sain et sauf — à Ravenspurg.

LA REINE.

Le Dieu du ciel nous en préserve !

GREEN.

— Oh ! il n'est que trop vrai, madame ; et, qui pis est, — le lord Northumberland, son jeune fils Henry Percy, — les lords Ross, Beaumont et Willoughby, — ont couru se joindre à lui avec tous leurs puissants amis.

BUSHY.

— Pourquoi n'avez-vous pas proclamé traîtres Northumberland — et tous ceux de la faction révoltée ?

GREEN.

— Nous l'avons fait : sur quoi le comte de Worcester — a brisé son bâton, résigné sa charge de sénéchal, — et tous les gens de la maison du roi ont fui avec lui — vers Bolingbroke.

LA REINE.

— Green, tu viens d'accoucher ma douleur, — et Bolingbroke en est le fils effrayant. — Maintenant mon âme a mis au monde son prodige ; — et moi, mère, j'ai dans les convulsions de cette nouvelle délivrance — accumulé souffrance sur souffrance, angoisse sur angoisse.

BUSHY.

— Ne désespérez pas, madame.

LA REINE.

qui m'en empêchera ? — Je veux désespérer et rompre
ec le fourbe espoir. C'est un flatteur, — un parasite
it reculer la mort. — La mort dénouerait doucement
ns de l'existence, — sans le faux espoir qui en pro-
l'agonie.

Entre YORK.

GREEN.

Voici venir le duc d'York.

LA REINE.

Avec les insignes de la guerre autour de son cou
. — Oh ! qu'il a l'air soucieux et préoccupé ! — Oncle,
nom du ciel, dites-nous des paroles consolantes.

YORK.

Si j'en disais, je mentirais à ma pensée. — La conso-
est au ciel ; et nous sommes sur la terre, — où il
e que croix, soucis et chagrins. — Votre mari est allé
son empire au loin, — tandis que d'autres viennent
faire perdre chez lui. — Il m'a laissé ici pour étayer
ats, — moi qui, affaibli par l'âge, ne puis me
ir moi-même. — Maintenant vient l'heure critique
amenée ses excès ! — Maintenant il va éprouver les
ui le flattaient.

Entre un SERVITEUR.

UN SERVITEUR.

Milord, votre fils était parti avant mon arrivée.

YORK.

Parti !... Allons, bien !... Que les choses aillent comme
voudront ! — Les nobles se sont enfuis ; les communes
vides, — et je crains bien qu'elles ne se révoltent en
d'Hereford. — Maraud, rends-toi à Plashy auprès

ma sœur Glocester ; — dis-lui de m'envoyer immédiatement mille livres. — Tiens, prends mon anneau.

LE SERVITEUR.

— Milord, j'avais oublié de le dire à votre seigneurie, — aujourd'hui, en venant, j'y ai passé... — Mais je vais vous affliger si je vous révèle le reste.

YORK.

— Qu'est-ce, maraud ?

LE SERVITEUR.

— Une heure avant mon arrivée, la duchesse était morte.

YORK.

— Miséricorde ! quelle marée de malheurs — vient fondre tout à coup sur cette malheureuse terre ! — Je ne sais que faire... Plût à Dieu que, — sans que je l'y eusse provoqué par aucune trahison, — le roi eût pris ma tête avec celle de mon frère ! — Eh bien, a-t-on dépêché des courriers pour l'Irlande ? — Comment trouver de l'argent pour cette guerre ? — Venez, ma sœur... ma nièce, veux-je dire ! pardonnez, je vous prie...

Au serviteur.

— Va, l'ami, rends-toi chez moi, procure-toi des chariots, — et rapporte toutes les armes qui sont là.

Le serviteur sort.

Aux seigneurs.

— Messieurs, voulez-vous aller rassembler vos hommes ? Si je sais — comment et par quel moyen mettre ordre aux affaires — désordonnées qui me tombent sur les bras, — qu'on ne me croie jamais !... Tous deux sont mes parents : — l'un est mon souverain, que mon serment — et mon devoir m'enjoignent de défendre ; par contre, l'autre — est mon neveu, que le roi a lésé, — à qui la conscience et ma parenté m'enjoignent d'obtenir réparation. — Il faut pourtant faire quelque chose... Venez, ma nièce, je vais — vous

mettre en lieu sûr... Allez rassembler vos hommes, — et rejoignez-moi immédiatement au château de Berkley. — Je devrais également aller à Plashy, — mais le temps ne me le permet pas. Tout est bouleversé ; — tout est livré à la confusion.

Sortent York et la Reine.

BUSHY.

— Le vent est bon pour porter les nouvelles en Irlande ; — mais aucune n'en revient. Lever des forces — proportionnées à celles de l'ennemi, — c'est pour nous tout à fait impossible.

GREEN.

— En outre, notre dévouement au roi — nous dévoue à la haine de ceux qui n'aiment pas le roi.

BAGOT.

— C'est-à-dire du peuple capricieux : car son amour — est dans sa bourse : et quiconque la vide — lui remplit le cœur d'une mortelle haine.

BUSHY.

— Ainsi le roi est généralement condamné.

BAGOT.

— Si le jugement dépend du peuple, nous le sommes également, — ayant toujours été dévoués au roi.

GREEN.

— Eh bien, je vais me réfugier sur-le-champ au château de Bristol : — le comte de Wiltshire y est déjà.

BUSHY.

— J'irai avec vous : car le plus léger service — que le peuple hostile puisse nous rendre, — c'est de nous mettre tous en pièces, le chien ! — Voulez-vous venir avec nous ?

BAGOT.

— Non, je vais en Irlande près de Sa Majesté. — Adieu. Si les présages de mon cœur ne sont pas vains, — nous

nous séparons ici tous trois pour ne jamais nous retrouver.

BUSHY.

— Tout dépend de la tentative d'York pour repousser Bolingbroke.

GREEN.

— Hélas! pauvre duc! la tâche qu'il entreprend, — c'est de compter les sables de la plage, c'est de boire l'Océan! — Pour un qui combattra de son côté, mille déserteront.

BUSHY.

— Adieu, encore une fois! une fois pour toutes, et pour toujours!

GREEN.

— Eh bien, nous nous retrouverons peut-être.

BAGOT,

Jamais, je le crains.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

[Les montagnes du Glocestershire.]

Entrent Bolingbroke et Northumberland, accompagnés de leurs troupes.

BOLINGBROKE.

— Quelle distance y a-t-il, milord, d'ici à Berkley?

NORTHUMBERLAND.

— Ma foi, noble lord, — je suis étranger ici dans le comté de Glocester. — Ces hautes et sauvages collines, ces chemins rudes et inégaux — allongent notre marche et la rendent fatigante. — Et cependant le miel de votre suave parole — a rendu douce et délectable cette âpre route. — Mais je songe combien le chemin — de Ravenspurg à Cotsword aura paru pénible — à Ross et à Willoughby —

privés de votre compagnie, — qui, je le déclare, a complétement trompé — l'ennui et la longueur de ce voyage. — Mais le leur est adouci par l'espérance d'avoir — le bonheur que je possède à présent ; — et l'espoir de la joie prochaine est une joie presque égale — à la joie de l'espoir accompli. Pour les lords fatigués, cet espoir-là — abrégera la route, comme l'a abrégée pour moi — le charme visible de votre noble compagnie.

BOLINGBROKE.

— Ma compagnie a beaucoup moins de valeur — que vos bonnes paroles... Mais qui vient ici ?

Entre HARRY PERCY.

NORTHUMBERLAND

— C'est mon fils, le jeune Harry Percy, — envoyé je ne sais d'où par mon frère Worcester... — Harry, comment va votre oncle ?

PERCY.

— Je croyais, milord, avoir par vous de ses nouvelles.

NORTHUMBERLAND.

— Comment ! N'est-il pas avec la reine ?

PERCY.

— Non, mon bon seigneur ; il a quitté la cour, — brisé son bâton d'office, et dispersé — la maison du roi.

NORTHUMBERLAND.

Pour quelle raison ? — Il n'était pas dans ces dispositions la dernière fois que nous nous sommes parlé.

PERCY.

— Parce que votre seigneurie a été proclamée traître. — Lui, milord, il est allé à Ravenspurg — offrir ses services au duc de Hereford ; — et il m'a envoyé par Berkley, pour reconnaître — quelles forces le duc a levées là, — avec ordre de me rendre ensuite à Ravenspurg.

NORTHUMBERLAND.

— Avez-vous oublié le duc de Hereford, mon enfant?

PERCY.

— Non, mon bon seigneur. Car je ne puis oublier — ce que je ne me suis jamais rappelé. Je ne sache pas — l'avoir jamais connu dans ma vie.

NORTHUMBERLAND.

— Apprenez donc à le connaître désormais; voici le duc.

PERCY, à Bolingbroke.

— Mon gracieux seigneur, je vous offre, — tels quels, les services d'un jouvenceau tendre et inculte, — que l'âge mûrira et élèvera, j'espère, — à la hauteur de plus éclatants services.

BOLINGBROKE.

— Je te remercie, gentil Percy; sois sûr — que je m'estime heureux surtout — d'avoir l'âme reconnaissante envers mes bons amis. — Ma fortune, en mûrissant avec ton affection, — ne cessera d'en récompenser la fidélité. — Mon cœur fait ce pacte, ma main le scelle ainsi.

Il serre la main de Percy.

NORTHUMBERLAND.

— Quelle distance y a-t-il d'ici à Berkley? Et quel effectif — a là ce bon vieux York avec ses hommes de guerre?

PERCY.

— Là-bas près de cette touffe d'arbres est le château, — défendu par trois cents hommes, à ce que j'ai ouï dire. — Au dedans sont les lords York, Berkley et Seymour; — pas d'autres personnages de renom et de qualité.

Entrent Ross et Willougby.

NORTHUMBERLAND.

— Voici venir les lords Ross et Willougby, — l'éperon ensanglanté, la face rougie par la hâte.

BOLINGBROKE.

— Bienvenus, milords. Je vois que votre affection s'attache — à un traître banni. Je n'ai pour tout bien qu'une gratitude encore impuissante qui, dès qu'elle sera plus riche, — récompensera dignement votre amour et vos efforts.

ROSS.

— Votre présence nous fait riches, très-noble lord.

WILLOUGBY.

— Et elle nous paie avec usure de nos efforts pour l'obtenir.

BOLINGBROKE.

— Recevez encore des remercîments, ces bons du trésor du pauvre, — qui, jusqu'à ce que ma fortune enfant devienne majeure, — seront le gage de ma libéralité... Mais qui vient ici?

Entre BERKLEY.

NORTHUMBERLAND.

— C'est milord de Berkley, si je ne me trompe.

BERKLEY.

— Milord de Hereford, mon message est pour vous.

BOLINGBROKE.

— Milord, je ne réponds qu'au nom de Lancastre : — je suis venu chercher ce titre en Angleterre, — et je dois le trouver sur vos lèvres, — avant de répliquer à ce que vous pouvez dire.

BERKLEY.

— Ne vous y méprenez pas, milord : ce n'est point mon intention — de raturer aucun de vos titres d'honneur. — Je viens à vous, milord, milord... comme vous voudrez, — de la part du très-glorieux régent de ce royaume, — le duc d'York, pour savoir ce qui vous a porté — à prendre avantage d'une auguste absence — pour troubler par une guerre intestine notre paix nationale.

Entrent YORK et son escorte.

BOLINGBROKE.

— Je n'aurai pas besoin de transmettre par vous ma réponse ; — voici venir Sa Grâce en personne... Mon noble oncle !

Il s'agenouille.

YORK.

— Ah ! fais plier ton cœur plutôt que ce genou, — dont l'hommage est hypocrite et trompeur !

BOLINGBROKE.

— Mon gracieux oncle !...

YORK.

Bah ! bah ! — ne me qualifie pas de *grâce* ni d'*oncle !* — Je ne suis pas l'oncle d'un traître ; et ce mot *grâce* — dans une bouche impie n'est que profane. — Pourquoi ces pieds bannis et proscrits — ont-ils osé toucher la poussière du sol de l'Angleterre ? — Pourquoi, pourquoi ont-ils osé franchir — tant de milles sur son sein pacifique, — effrayant ses pâles hameaux par l'appareil de la guerre — et par l'ostentation d'une méprisable prise d'armes ? — Es-tu venu parce que l'oint du seigneur, le roi, est absent ? — Eh ! fol enfant, le roi est resté ici, — et son autorité réside dans mon cœur loyal. — Si j'avais encore autant de fougueuse jeunesse — qu'au temps où le brave Gand, ton père, et moi, — nous dégagions le Prince Noir, ce jeune Mars de l'humanité, — des rangs de plusieurs milliers de Français, — oh ! comme ce bras, — maintenant prisonnier de la paralysie, t'aurait vite châtié ! — comme il t'aurait vite administré la correction de ta faute !

BOLINGBROKE.

— Mon gracieux oncle, faites-moi connaître ma faute : — quelle est-elle ? en quoi consiste-t-elle ?

YORK.

— Elle est de la plus grave nature : — une grosse rébellion,

une détestable trahison ! — Tu es un banni, et voici que tu viens, — avant que ton temps soit expiré, — braver ton souverain les armes à la main !

BOLINGBROKE.

— C'est Hereford qui fut banni naguère ; — aujourd'hui c'est Lancastre qui revient. — Mon noble oncle, j'en conjure Votre Grâce, — examinez mes griefs d'un œil impartial. — Vous êtes mon père, car il me semble voir en vous — revivre le vieux Jean de Gand. Eh bien donc, ô mon père ! — permettrez-vous que je reste condamné — à la vie errante d'un vagabond, mes droits et mes titres souverains — arrachés de mes mains par la force et abandonnés — à de prodigues parvenus ! Pourquoi suis-je né ? — Si le roi, mon cousin, est roi d'Angleterre, — il faut reconnaître que je suis duc de Lancastre. — Vous avez un fils, Aumerle, mon noble parent : — si vous étiez mort le premier, et qu'il eût été ainsi accablé, — il aurait trouvé dans son oncle Jean de Gand un père — pour chasser ses offenseurs et les réduire aux abois ! — On me défend de réclamer ici mon investiture, — et pourtant j'y suis autorisé par mes lettres patentes. — Les biens de mon père sont séquestrés et vendus, — et tout cela pour le plus coupable usage. — Que vouliez-vous que je fisse ? Je suis un sujet, — et j'invoque la loi. On me refuse des procureurs ; — et voilà pourquoi je revendique en personne mes droits — de légitime descendant à l'héritage de mes pères.

NORTHUMBERLAND.

— Le noble duc a été trop injustement traité.

ROSS.

— Il dépend de Votre Grâce de lui faire réparation.

WILLOUGHBY.

— Des hommes infimes se sont agrandis de ses domaines.

YORK.

— Lords d'Angleterre, écoutez-moi, — j'ai ressenti les outrages faits à mon neveu, — et j'ai tâché par tous mes efforts de lui obtenir réparation ; — mais venir ainsi, les armes à la main, — opérer avec le tranchant de son glaive le redressement de ses torts, — chercher la réparation par l'outrage, c'est ce qui ne se doit pas ; — et vous tous qui le soutenez en ceci, — vous fomentez la rébellion, et vous êtes tous rebelles.

NORTHUMBERLAND.

— Le noble duc a juré qu'il vient seulement — réclamer son bien : et pour cette légitime revendication — nous avons tous solennellement juré de lui donner aide; — et puisse ne jamais connaître le bonheur, celui qui violera ce serment !

YORK.

— Bien, bien. Je prévois l'issue de cette prise d'armes. — Je ne puis l'empêcher, je dois le confesser ; mon pouvoir est trop faible, mes ressources sont insuffisantes. — Mais, si je le pouvais, par celui qui m'a donné la vie ! — je vous arrêterais tous et je vous ferais plier — devant la merci souveraine du roi. — Mais, puisque je ne le puis, sachez — que je reste neutre. Sur ce, adieu ; — à moins qu'il ne vous plaise d'entrer dans le château, — et de vous y reposer cette nuit.

BOLINGBROKE.

— Une offre, mon oncle, que nous accepterons volontiers. — Mais il faut que nous décidions Votre Grâce à venir avec nous — au château de Bristol, occupé, dit-on, — par Bushy, Bagot et leurs complices, — ces chenilles de la république, — que j'ai juré d'extirper et de détruire.

YORK.

— Il se peut que j'aille avec vous... Mais je veux y réfléchir; — car je répugne à violer les lois de mon pays. —

Vous n'êtes ni mes amis ni mes ennemis : vous êtes les bienvenus. — Les choses, devenues irrémédiables, me deviennent indifférentes.

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

[Un camp dans le pays de Galles.]

Entrent SALISBURY et un CAPITAINE (11).

LE CAPITAINE.

— Milord de Salisbury, nous avons attendu dix jours ; — c'est à grand'peine que nous avons retenu nos compatriotes ; — et cependant nous ne recevons aucune nouvelle du roi : — conséquemment, nous allons nous disperser : adieu.

SALISBURY.

— Attends encore un jour, fidèle Gallois ; — le roi repose toute sa confiance — en toi.

LE CAPITAINE.

On croit que le roi est mort ; nous ne voulons plus attendre. — Les lauriers dans notre pays sont tous flétris, (12) — et les météores épouvantent les étoiles fixes du ciel. — La pâle lune luit sanglante sur la terre, — et des prophètes à la mine décharnée murmurent de formidables changements ; — les riches ont l'air triste, et les gueux dansent et sautent de joie, — les uns, craignant de perdre leur fortune, — les autres espérant faire la leur par la fureur et la guerre. — Ces signes sont les avant-coureurs de la mort ou de la chute des rois. — Adieu ; mes compatriotes sont partis et en fuite, — convaincus que Richard, leur roi, est mort.

Il sort.

SALISBURY.

— Ah ! Richard ! c'est avec le regard d'une âme acca-

blée — que je vois ta gloire, comme une étoile filante, — tomber du firmament sur la terre abjecte! — Ton soleil se couche en pleurant au fond de l'occident, — annonçant les orages à venir, le malheur et le désordre. — Tes amis ont fui pour se joindre à tes ennemis; — et tous les destins marchent contre ta fortune.

Il sort.

SCÈNE IX.

[Le camp de Bolingbroke à Bristol.]

Entrent BOLINGBROKE, YORK, NORTHUMBERLAND, PERCY, WILLOUGHBY, ROSS, suivis d'officiers qui amènent BUSHY et GREEN prisonniers.

BOLINGBROKE.

Faites avancer ces hommes. — Bushy et Green, je ne veux pas tourmenter vos âmes, — qui vont dans un moment être séparées de vos corps, — par une trop longue dénonciation de vos funestes existences; — car ce ne serait pas charitable. Néanmoins, pour laver mes mains — de votre sang, ici, à la vue de tous, — je veux exposer quelques-uns des motifs de votre mort. — Vous avez égaré un prince, un roi vraiment royal, — un parfait gentilhomme de race et de nature; — vous l'avez complétement dénaturé et défiguré. — Dans vos criminels loisirs, vous avez, en quelque sorte, — établi un divorce entre la reine et lui; — vous avez dépossédé le lit royal, — et flétri les belles joues d'une charmante reine — avec les larmes arrachées de ses yeux par vos noirs outrages. — Moi-même, prince par la fortune de ma naissance, — proche du roi par le sang, proche de lui par l'affection — jusqu'au jour où vous m'avez fait méconnaître par lui, — j'ai dû courber la tête sous vos injures, — et exhaler dans les nues étrangères mes soupirs anglais, — mangeant le pain amer de la proscription, —

tandis que vous viviez de mes seigneuries, — que vous détruisiez mes parcs, et que vous abattiez mes forêts ; — tandis que vous arrachiez de mes fenêtres mon blason de famille — et que vous effaciez ma devise, ne me laissant d'autres signes — que l'estime des hommes et le sang de mes veines — pour prouver au monde que je suis gentilhomme. — Ces motifs et bien d'autres (je pourrais en dire deux fois plus) — vous condamnent à mort..... Qu'on les livre — à l'exécution et au bras de la mort !

BUSHY.

— Le coup de la mort m'est plus agréable — que ne l'est Bolingbroke à l'Angleterre... Milords, adieu.

GREEN.

— Ce qui me console, c'est que le ciel prendra nos âmes, — et punira l'iniquité des peines de l'enfer.

BOLINGBROKE.

— Milord Northumberland, veillez à ce qu'ils soient dépêchés.

Sortent Northumberland et d'autres, avec les prisonniers.

— Mon oncle, vous dites que la reine est chez vous. — Au nom du ciel, qu'elle soit bien traitée : — dites-lui que je lui envoie mes affectueux hommages ; — ayez bien soin que mes compliments lui soient transmis.

YORK.

— J'ai dépêché un de mes gentilshommes — avec une lettre pleine de votre affection pour elle.

BOLINGBROKE.

— Merci, cher oncle... Venez, milords ! en marche ! — Allons combattre Glendower et ses complices. — Un peu de travail encore, et, ensuite, congé !

Ils sortent.

SCÈNE X.

[La côte du pays de Galles. Un château à l'horizon.]

Fanfares. Tambours et trompettes. Entrent le roi RICHARD, l'évêque de CARLISLE, AUMERLE et des soldats.

RICHARD.

— Vous appelez Barkloughly le château que voici?

AUMERLE.

— Oui, milord... Comment Votre Grâce trouve-t-elle l'air de ce pays, — après avoir été secouée par les mers déchaînées?

RICHARD.

— Comment ne l'aimerais-je pas? Je pleure de joie — de me retrouver encore une fois dans mon royaume... — Terre chérie, je te salue de mon étreinte, — quoique des rebelles te déchirent avec les sabots de leurs chevaux. — Comme une mère, longtemps séparée de son enfant, — mêle les sourires et les larmes dans la folle joie de le revoir; — ainsi, souriant et pleurant, je te salue, ma terre, — et te caresse de mes royales mains. — Ne nourris pas les ennemis de ton souverain, ma gentille terre, — et refuse tout cordial à leur appétit dévorant. — Mais fais en sorte que tes araignées qui sucent ton venin, — que tes crapauds rampants se trouvent sur leur chemin — et blessent les pieds perfides — qui te foulent d'un pas usurpateur. — N'offre à mes ennemis que des orties; — et quand ils cueilleront une fleur sur ton sein, — fais-la garder, je te prie, par une vipère, — dont la langue fourchue puisse d'un trait meurtrier — lancer la mort aux ennemis de ton souverain... — Ne riez pas de mes paroles, milords, comme d'une folle adjuration. — Cette terre aura du sentiment, et ses pierres — se changeront en soldats

armés, avant que son roi natal — chancelle sous les coups d'une infâme rébellion.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

— Ne craignez rien, milord. Le pouvoir qui vous a fait roi — aura le pouvoir de vous maintenir roi, en dépit de tout. — Les moyens que présente le ciel, il faut les saisir, — et non les négliger; autrement, si, quand le ciel veut, — nous ne voulons pas, nous repoussons les offres du ciel, — les moyens providentiels de secours et de salut.

AUMERLE.

— Il veut dire, milord, que nous sommes trop indolents, — tandis que Bolingbroke, grâce à notre sécurité, — s'agrandit et se renforce en ressources et en amis.

RICHARD.

— Désespérant cousin! ne sais-tu pas — que, quand l'œil pénétrant du ciel est caché — derrière le globe et éclaire le monde inférieur, — alors voleurs et bandits se répandent partout, invisibles — et sanglants, en meurtres et en outrages; — mais sitôt que, sortant de dessous cette sphère terrestre, — l'astre embrase à l'orient les fières cimes des pins — et darde sa lumière dans tous les antres coupables, — alors les meurtres, les trahisons et les crimes détestés, — n'ayant plus sur les épaules le manteau de la nuit, — restent découverts et nus, tout tremblants d'eux-mêmes? — Ainsi, quand ce voleur, ce traître Bolingbroke, — qui s'ébattait dans la nuit, — tandis que nous errions aux antipodes (13), — nous verra remonter sur le trône, notre orient, — sa trahison apparaîtra rougissante sur sa face, — et, incapable d'endurer la vue du jour, — épouvantée d'elle-même, elle tremblera de ses crimes. — Toutes les eaux de la mer orageuse et rude — ne sauraient laver du front d'un roi l'onction sacrée. — Le souffle des humains ne saurait déposer — le lieutenant élu par le Seigneur. — A chaque homme qu'a enrôlé Bolingbroke — pour lever un perfide acier contre notre couronne d'or, —

Dieu, défendant son Richard, oppose un ange glorieux, — pris à la solde céleste. Donc, si les anges combattent, — les faibles hommes doivent succomber; car le ciel sauvegarde toujours le droit.

Entre SALISBURY.

— Bienvenu, milord! A quelle distance sont réunies vos forces?

SALISBURY.

— Mon gracieux lord, juste à la distance — de ce faible bras. Le découragement guide ma langue — et ne me permet que les paroles de désespoir. — Un jour de retard, mon noble lord, a, je le crains, — enveloppé de nuages tous tes beaux jours ici-bas. — Oh! rappelle la journée d'hier, fais rétrograder le temps, — et tu auras douze mille hommes de guerre. — Aujourd'hui, aujourd'hui, ce malheureux jour de retard, — anéantit pour toi bonheur, amis, fortune et puissance. — Car tous les Gallois, sur le bruit de ta mort, — sont allés vers Bolingbroke, ou dispersés et en fuite.

AUMERLE.

— Remettez-vous, mon suzerain... Pourquoi Votre Grâce pâlit-elle ainsi?

RICHARD.

— Il n'y a qu'un moment, le sang de vingt mille hommes — faisait rayonner ma face, et les voilà échappés! — Ah! jusqu'à ce qu'il me revienne autant de sang, — n'ai-je pas raison d'être pâle comme un mort? — Toutes les âmes, qui veulent être sauvées, fuient loin de mon côté; — car le temps a mis un stigmate sur mon orgueil.

AUMERLE.

— Reprenez courage, mon suzerain... Rappelez-vous qui vous êtes.

RICHARD.

— Je m'étais oublié... Ne suis-je pas roi? — Réveille-toi,

Majesté fainéante ! tu dors. — Est-ce que le nom de roi ne vaut pas quarante mille noms? — Arme-toi, arme-toi, mon nom ! un chétif sujet s'attaque — à ta gloire suprême!... Ne regardez pas à terre, — vous, favoris d'un roi... Ne sommes-nous pas en haut? — Qu'en haut soient nos pensées! Je sais que mon oncle York — a des forces suffisantes pour notre succès... Mais qui vient ici?

Entre SCROOP.

SCROOP.

— Que le ciel accorde à mon suzerain plus d'allégresse et de bonheur — que ne peut lui en apporter ma voix timbrée de douleur!

RICHARD.

— Mon oreille est ouverte et mon cœur préparé. — Le pis que tu puisses me révéler est une perte mondaine. — Mon royaume est-il perdu, dis? eh bien, il était mon souci; — et que perd-on à être débarrassé d'un souci? — Bolingbroke prétend-il être aussi grand que nous? — Il ne sera pas plus grand; s'il sert Dieu, — nous le servirons aussi, et nous serons ainsi son égal. — Est-ce que nos sujets se révoltent? nous n'y pouvons rien : — ils violent leur foi envers Dieu comme envers nous! — Crie-moi malheur, destruction, ruine, désastre, catastrophe! — Le pis, c'est la mort, et la mort veut avoir son jour.

SCROOP.

— Je suis bien aise que Votre Altesse soit si bien armée — pour supporter le choc de la calamité. — Telle qu'une tempête irrésistible — qui noie les rives des fleuves sous leurs flots argentés, — comme si l'univers entier allait se dissoudre en larmes, — telle déborde par dessus toute limite la rage — de Bolingbroke, couvrant votre terre épouvantée — d'acier brillant et dur et de cœurs plus durs que l'acier. — Les barbes blanches arment leurs crânes minces et chauves

— contre ta Majesté ; les enfants, s'évertuant à grossir — leur voix de filles, — agitent leurs membres féminins — dans de raides et incommodes armures qu'ils traînent contre ta couronne ; — tes propres chapelains apprennent à bander l'if — doublement fatal de leurs arcs contre ton sceptre (14) ; — les femmes même, quittant leur quenouille, brandissent des hachettes rouillées — contre ton trône ; jeunes et vieux se révoltent, — et tout va plus mal encore que je ne puis dire.

RICHARD.

— Tu ne dis que trop bien, trop bien, un si triste récit. — Où est le comte de Wiltshire? où est Bagot? — qu'est devenu Bushy ? où est Green ? — qu'ils aient laissé ce dangereux ennemi — mesurer nos États par une marche si paisible ! — Si nous l'emportons, ils le paieront de leurs têtes ! — Je gage qu'ils ont fait leur paix avec Bolingbroke.

SCROOP.

— Effectivement, milord, ils ont fait leur paix avec lui.

RICHARD.

— O scélérats ! vipères ! damnés sans rédemption ! — Chiens, prêts, au moindre signe, à ramper devant le premier venu ! — Serpents, réchauffés avec le sang de mon cœur, qui me percent le cœur ! — Trois Judas, dont chacun est trois fois pire que Judas ! — Il ont fait leur paix ! Que le terrible enfer fasse la guerre — à leurs âmes souillées pour ce crime !

SCROOP.

— La plus douce affection, je le vois, en se dénaturant, — tourne à la plus aigre et à la plus mortelle haine. — Rétractez vos imprécations contre leurs âmes. Ils ont fait leur paix, — mais en tendant leur tête, et non leur main. Ceux que vous maudissez — ont reçu le coup suprême de la mort — et gisent profondément ensevelis dans la gouffre de la terre.

AUMERLE.

— Quoi! Bushy, Green et le comte de Wiltshire sont morts!

SCROOP.

— Oui, tous trois ont eu la tête tranchée à Bristol.

AUMERLE.

— Où est le duc mon père avec ses forces?

RICHARD.

— Peu importe... Qu'on ne me parle plus d'espérance! — Causons de tombeaux, de vers et d'épitaphes. — Faisons de la poussière notre papier, et avec la pluie de nos yeux — écrivons la douleur sur le sein de la terre. — Choisissons des exécuteurs testamentaires et disons nos dernières volontés... — Et pourtant, non! Car, que pouvons-nous léguer, — hormis notre corps dégradé à la terre? — Nos domaines, nos existences, tout est à Bolingbroke. — Et nous ne pouvons rien appeler nôtre, si ce n'est la mort, — et cette chétive maquette de terre stérile — qui empâte et couvre nos os! — Au nom du ciel, asseyons-nous à terre, — et disons la triste histoire de la mort des rois: — les uns déposés, d'autres tués à la guerre, — d'autres hantés par les spectres de ceux qu'ils avaient détrônés, — d'autres empoisonnés par leurs femmes, d'autres égorgés en dormant, — tous assassinés! Car dans le cercle même de la couronne — qui entoure les tempes mortelles d'un roi — la mort tient sa cour, et là la farceuse trône, — raillant l'autorité de ce roi, ricanant de sa pompe, — lui accordant un souffle, une petite scène — pour jouer au monarque, se faire craindre et tuer d'un regard, — lui inspirant l'égoïsme et la vanité avec l'idée — que cette chair qui sert de rempart à notre vie — est un impénétrable airain! Puis, après s'être ainsi amusée, — elle en finit; avec une petite épingle, — elle perce ce rempart, et... adieu le roi! — Couvrez vos têtes, et n'offrez pas à ce qui n'est que chair et que sang — l'hom-

mage d'une vénération dérisoire ; jetez de côté le respect, — la tradition, l'étiquette, et la déférence cérémonieuse ; — car vous vous êtes mépris sur moi jusqu'ici. — Comme vous, je vis de pain, je sens le besoin, j'éprouve la douleur, — et j'ai besoin d'amis. Ainsi asservi, — comment pouvez-vous me dire que je suis roi?

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

— Milord, les hommes sages ne s'affligent jamais des maux présents, — mais ils emploient le présent à prévenir les afflictions nouvelles. — La peur paralysant la force, craindre l'ennemi, — c'est fortifier l'ennemi de toute votre faiblesse, — c'est follement combattre contre vous-même (15). — Trembler, c'est vous faire tuer. Que risquez-vous de plus à combattre? — Mourir en combattant, c'est riposter à la mort par la mort, — tandis que mourir en tremblant, c'est payer à la mort un lâche tribut.

AUMERLE.

— Mon père a des troupes : informez-vous de lui, — et d'un membre apprenez à faire un corps.

RICHARD.

— Tu me reprends justement... Arrogant Bolingbroke, je viens — échanger les coups avec toi dans une journée décisive. — Cet accès de frayeur est dissipé... — C'est une tâche aisée que de conquérir ce qui est à nous... — Dis-moi, Scroop, où est mon oncle avec ses forces ? — Que tes paroles me soient douces, ami, si ta mine m'est amère !

SCROOP.

— On juge par l'aspect du ciel — l'état et la disposition du temps ; — de même vous pouvez juger, à mon air triste et accablé, — que ma langue n'a à dire que les plus tristes choses. — Je serais un bourreau, si, détail à détail, — je prolongeais le plus douloureux récit. — Votre oncle York s'est joint à Bolingbroke ; — tous vos châteaux du Nord se

sont rendus, — et tous vos gentilshommes du Sud ont pris les armes — en sa faveur.

RICHARD.

Tu en as dit assez!...

A Aumerle.

— Maudit sois-tu, cousin, de m'avoir écarté — de la douce voie du désespoir! — Que dis-tu maintenant? Quelle espérance avons-nous maintenant? — Par le ciel, je haïrai éternellement — quiconque me dira encore d'espérer. — Allons au château de Flint; c'est là que j'agoniserai. — Un roi, esclave du malheur, doit obéir royalement au malheur. — Licenciez les forces qui me restent; et qu'elles aillent — cultiver un terrain qui offre encore quelque espoir de récolte; — chez moi il n'en est plus. Qu'on ne me parle pas — de revenir sur ceci. Tout conseil serait vain.

AUMERLE.

— Un mot, mon suzerain.

RICHARD.

Il m'offense doublement — celui qui me blesse par les flatteries de son langage. — Licenciez ceux qui me suivent; laissez-les aller... Qu'ils passent — de la nuit de Richard au grand jour de Bolingbroke!

Ils sortent.

SCÈNE XI.

[Le pays de Galles. Devant le château de Flint.]

Entrent, tambour battant, couleurs déployées, BOLINGBROKE et ses troupes; YORK, NORTHUMBERLAND et d'autres.

BOLINGBROKE.

— Ainsi, nous l'apprenons par cet avis, — les Gallois sont dispersés; et Salisbury — est allé rejoindre le roi qui

est récemment débarqué, — avec quelques amis particuliers, sur cette côte.

NORTHUMBERLAND.

— Voilà une fort agréable et fort bonne nouvelle, milord ; — Richard a caché sa tête non loin d'ici.

YORK.

— Il serait bienséant que lord Northumberland — dît : le roi Richard... Jour désastreux — où ce roi sacré devrait cacher sa tête !

NORTHUMBERLAND.

— Votre Grâce me comprend mal : c'était seulement pour abréger — que j'avais omis son titre.

YORK.

Il fut un temps, — où, si vous aviez ainsi abrégé avec lui, — il eût abrégé avec vous jusqu'à vous raccourcir, — pour ce coup de tête, de toute la longueur de votre tête.

BOLINGBROKE.

— Ne vous méprenez pas, mon oncle, plus que vous ne devez.

YORK.

— Et vous, mon bon neveu, ne prenez pas plus que vous ne devez, — de peur de vous méprendre. Le ciel est audessus de votre tête.

BOLINGBROKE.

— Je le sais, mon oncle, et je ne m'oppose point — à sa volonté... Mais qui vient ici ?

Entre PERCY.

— Eh bien, Harry, est-ce que ce château ne veut pas se rendre ?

PERCY.

— Ce château, milord, est armé royalement — contre ton entrée.

BOLINGBROKE.

Royalement ! — Mais il ne renferme pas un roi ?

PERCY.

Si fait, mon bon lord, — il renferme un roi. Le roi Richard est — dans cette enceinte de ciment et de pierre : — et avec lui sont lord Aumerle, lord Salisbury, — sir Stephen Scroop ; en outre, un ecclésiastique — de sainte dignité, je n'ai pu savoir qui.

NORTHUMBERLAND.

— C'est probablement l'évêque de Carlisle.

BOLINGBROKE, à Northumberland.

Noble lord, — avancez-vous jusqu'aux flancs rudes de cet ancien château ; — par la trompette de cuivre envoyez la fanfare de parlementaire — à ses oreillons délabrés, et transmettez-lui ce message. — Henry Bonglibroke — baise à deux genoux la main du roi Richard, — et offre l'allégeance et le loyal dévouement de son cœur — à sa très-royale personne. Je suis venu ici — pour déposer à ses pieds mes armes et ma puissance, — pourvu que la révocation de mon bannissement — et la restauration de mes terres soient pleinement concédées. — Sinon, je prendrai avantage de ma force, — et j'abattrai la poussière de l'été sous des averses de sang — qui pleuvront des blessures des Anglais égorgés. — Combien il répugnerait à l'âme de Bolingbroke — d'inonder de cette tempête cramoisie — le giron frais et vert de la belle terre du roi Richard, — mon hommage agenouillé le démontrera tendrement. — Allez lui déclarer cela, tandis que nous marcherons — sur le tapis gazonné de cette plaine...

Northumberland s'avance vers le château, précédé d'un trompette.

— Marchons sans faire bruire le menaçant tambour, — que des créneaux chancelants de ce château — nos loyales propositions soient pleinement entendues. — Ma rencontre avec le roi Richard ne doit pas, il me semble, — être moins

formidable que la rencontre des deux éléments contraires, — le feu et l'eau, alors que leur choc foudroyant — déchire la joue nébuleuse des cieux. — Qu'il soit le feu, je serai l'eau flexible. — Qu'il soit tout à la rage, tandis que sur la terre je ferai pleuvoir — mes eaux; sur la terre et non sur lui! — Avançons et observons la contenance du roi Richard.

Le héraut de Northumberland sonne une chamade; un autre trompette y répond du château. Fanfare.

RICHARD paraît sur les remparts, avec l'ÉVÊQUE DE CARLISLE, AUMERLE, SCROOP et SALISBURY.

YORK.

— Voyez, voyez, le roi Richard lui-même apparaît : — tel que le soleil rougissant de colère, — alors que, du portail enflammé de l'orient, — il aperçoit les nuages envieux conjurés — pour ternir sa gloire et pour obscurcir la trace — radieuse de sa course vers l'occident. — Il a toujours l'air d'un roi; regardez, son œil, — brillant comme celui de l'aigle, rayonne — d'une majesté souveraine! Hélas! hélas! quel malheur — qu'aucune offense assombrisse tant de splendeur!

RICHARD, à Northumberland.

— Nous sommes stupéfaits; nous avons attendu jusqu'ici — que tu fléchisses un genou tremblant — devant nous qui croyions être ton roi légitime. — Si nous le sommes, comment tes jarrets osent-ils oublier — de rendre à notre présence leur respectueux devoir? — Si nous ne le sommes pas, montre-nous la main divine — qui nous a destitué de notre office; car nous savons bien que nulle main de chair et d'os — ne peut saisir la poignée sacrée de notre sceptre, — sans profanation, vol ou usurpation. — Peut-être croyez-vous que, comme vous, tous — ont fait violence à leur âme pour la détourner de nous, — et que nous sommes isolé et dénué d'amis; — mais sachez que mon maître, le Dieu

omnipotent, — assemble, dans les nues, en notre faveur, — des armées de fléaux, qui frapperont — vos enfants encore à naître, — tandis que vous levez vos mains vassales contre ma tête, — et que vous menacez la gloire de ma précieuse couronne. — Dites à Bolingbroke (car c'est lui, je crois, que je vois là-bas) — que chaque pas qu'il fait sur mon territoire — est une dangereuse trahison. Il est venu ouvrir — l'écarlate testament de la guerre saignante ; — mais avant qu'il possède en paix la couronne à laquelle il aspire, — dix mille couronnes sanglantes, dix mille crânes de fils enlevés à leurs mères, — dépareront la face en fleurs de l'Angleterre, — changeront la sereine pâleur de la paix virginale — en pourpre furieuse, et inonderont — du sang anglais le plus loyal l'herbe de ses prairies !

NORTHUMBERLAND.

— Au roi des cieux ne plaise que notre seigneur le roi — soit ainsi assailli par une guerre — civile et incivile ! Ton trois fois noble cousin, — Harry Bolingbroke, baise humblement ta main ; — il jure par la tombe honorée — qui recouvre les os de votre royal grand-père, — et par la royale noblesse de ton sang et du sien, — issus, l'un et l'autre, de la même source auguste, — et par le bras enseveli du belliqueux Jean de Gand, — il jure par sa gloire et par son honneur, — serment qui résume tous les serments, — que son seul objet, en venant ici, — est de réclamer son royal héritage et d'implorer — à genoux la révocation de son bannissement. — Cela une fois accordé par le roi, — il abandonnera ses armes brillantes à la rouille, — ses coursiers bardés de fer à l'écurie, et son cœur — au bonheur de servir loyalement Votre Majesté. — Il jure, foi de prince, que cela est juste ; — et moi, foi de gentilhomme, je suis de son avis.

RICHARD.

— Écoute, Northumberland, voici la réponse du roi : —

Son noble cousin est ici tout à fait le bienvenu, — et toutes ses justes demandes — seront accomplies sans contradiction. — Avec toute la grâce de ton langage, — offre à son affable déférence mes affectueux compliments.

Northumberland revient conférer avec Bolingbroke.

RICHARD, continuant, à Aumerle.

— Nous nous avilissons, n'est-ce pas, cousin? — par une si pauvre attitude, par des paroles si conciliantes? — Faut-il rappeler Northumberland, envoyer — un défi au traître, et puis mourir?

AUMERLE.

— Non, mon bon seigneur; combattons avec d'affables paroles, — jusqu'à ce que le temps nous prête des amis, et ces amis, le secours de leurs épées.

RICHARD.

— O Dieu! ô Dieu! faut-il que ma langue, — qui a prononcé une terrible sentence de bannissement — contre cet homme altier, la révoque — avec des paroles de douceur! Oh! que ne suis-je aussi grand — que ma douleur ou moins grand que mon nom! — Que ne puis-je oublier ce que j'ai été, — ou ne plus me rappeler ce que je devrais être aujourd'hui! — Tu te soulèves, cœur altier? Libre à toi de battre, — puisque nos ennemis sont libres de nous battre!

AUMERLE.

— Northumberland revient de la part de Bolingbroke.

RICHARD.

— Que faut-il que le roi fasse à présent? Faut-il qu'il se soumette? — Le roi le fera? Faut-il qu'il soit déposé? — Le roi s'y résignera. Faut-il qu'il perde — le nom de roi? Au nom de Dieu, qu'on le lui ôte! — Je donnerai mes joyaux pour un chapelet, — mon splendide palais pour un ermitage, — mon éclatant appareil pour la robe d'un mendiant, — mes gobelets ciselés pour un plat de bois, — mon sceptre pour un bâton de pèlerin, — mes sujets pour une paire de

saints sculptés, — et mon vaste royaume pour un petit tombeau, — un petit, petit tombeau, un obscur tombeau ! — Je consens même à être enterré sur la route royale, — sur la route la plus fréquentée, pour que les pieds de mes sujets — puissent à toute heure fouler la tête de leur souverain. — Vivant, ils marchent bien sur mon cœur ; — une fois enterré, pourquoi pas sur ma tête?... — Aumerle, tu pleures! mon tendre cousin ! — Eh bien, nous verserons l'orage de ces larmes méprisées ; — et, mêlées à nos soupirs, elles coucheront les blés de l'été, — et feront la famine sur cette terre révoltée. — Ou bien, si tu veux, nous nous ferons un jeu de nos chagrins, — et nous emploierons nos larmes à quelque gracieuse gageure ! — Par exemple, nous les laisserons tomber toujours au même endroit, — jusqu'à ce qu'elles aient excavé dans la terre — deux fosses où nous serons ensevelis avec cette inscription : *Ci gisent — deux cousins qui ont creusé leurs fosses avec des pleurs !* — Est-ce que notre malheur ne ferait pas bien ainsi?.. Allons, allons, je vois — que je babille follement, et vous vous moquez de moi.

A Northumberland qui est revenu près du rempart.

— Très-puissant prince, milord Northumberland, — que dit le roi Bolingbroke? Sa Majesté veut-elle — permettre à Richard de vivre jusqu'à ce que Richard meure? — Tu fais la révérence, et Bolingbroke dit oui.

NORTHUMBERLAND.

— Milord, il vous attend dans la cour basse — pour conférer avec vous. Vous plaira-t-il de descendre?

RICHARD.

— Je descends, je descends, comme l'éclatant Phaéton, — impuissant à conduire des rosses indociles.

Northumberland rejoint Bolingbroke.

— Dans la cour basse ! Cour basse, en effet, où les rois s'abaissent — jusqu'à venir à l'appel des traîtres, et jusqu'à

LA REINE.

— Mes jambes ne sauraient garder la mesure dans le plaisir, — quand mon pauvre cœur ne la garde pas dans la douleur. — Ainsi, pas de danse, ma fille; quelque autre jeu!

PREMIÈRE DAME.

— Madame, nous conterons des histoires.

LA REINE.

Tristes ou gaies?

PREMIÈRE DAME.

— Comme vous voudrez, madame.

LA REINE.

Je n'en veux ni de tristes ni de gaies. — Car, si elles sont gaies, la gaieté ne me manquant que trop, — elles me rappelleront d'autant plus vivement mon chagrin. — Si elles sont tristes, comme je n'ai que trop de tristesse, — elles ajouteront un surcroît de chagrin à mon manque de gaieté. — Les souffrances que j'ai, je n'ai pas besoin de les redoubler; — quant à celles que je n'ai pas, il est inutile que je m'en affecte.

PREMIÈRE DAME.

— Madame, je chanterai.

LA REINE.

Tant mieux, si tu as sujet de chanter; — mais tu me plairais davantage, si tu voulais pleurer.

PREMIÈRE DAME.

— Je pleurerais, madame, si cela pouvait vous faire du bien.

LA REINE.

— Et moi aussi je pleurerais, si cela pouvait me faire du bien, — et je n'aurais pas à t'emprunter des larmes. — Mais chut!... voici venir les jardiniers. — Mettons-nous à l'ombre de ces arbres.

Entrent un JARDINIER et deux GARÇONS.

— Je gage ma misère contre un cent d'épingles — qu'ils

vont parler politique ; car ainsi fait chacun — à l'approche d'une révolution. Tout sinistre a de sinistres avant-coureurs.

La reine et ses dames se mettent à l'écart.

LE JARDINIER, au premier garçon.

— Va rattacher ces abricots vagabonds — qui, comme des enfants indociles, font ployer leur père — sous le poids accablant de leur prodigalité. — Donne un support à ces branches fléchissantes.

Au second garçon.

— Toi, va, comme un exécuteur, — abattre les têtes des rameaux trop hâtifs — qui s'élèvent trop haut dans notre république. — L'égalité doit être partout dans notre gouvernement... — Tandis que vous vous emploierez ainsi, moi, j'irai sarcler — les herbes nuisibles qui, sans profit, absorbent — aux dépens des fleurs saines la fécondité du sol.

PREMIER GARÇON.

— Pourquoi dans cet enclos — maintenir la loi, l'ordre, la juste harmonie, — et y faire voir le modèle d'un État régulier, — quand notre pays tout entier, ce jardin muré par la mer, — est plein de mauvaises herbes, voit ses plus belles fleurs étouffées, — tous ses arbres fruitiers incultes, ses haies ruinées, — ses parterres en désordre, et ses plantes salutaires — en proie aux chenilles?

LE JARDINIER.

Tais-toi... — Celui qui a souffert ce printemps désordonné — est lui-même arrivé à la chute des feuilles. — Les mauvaises herbes, qu'abritait son large feuillage, — et qui le dévoraient en paraissant le soutenir, — ont été arrachées et complétement déracinées par Bolingbroke. — Je veux parler du comte de Wiltshire, de Bushy et de Green.

PREMIER GARÇON.

— Comment ! est-ce qu'ils sont morts?

LE JARDINIER.

Ils sont morts ; et Bolingbroke — a saisi le roi dissipateur...

Oh! quel dommage — qu'il n'ait pas soigné et cultivé ses domaines — comme nous ce jardin! Nous, la saison venue, — nous incisons l'écorce, cette peau de nos arbres fruitiers, — de peur que, regorgeant de séve et de sang, — ils ne se perdent par excès de richesses. — S'il en avait fait autant aux grands et aux ambitieux, — ils auraient pu vivre pour porter, et lui pour recueillir — les fruits du devoir. — Toutes les branches superflues, — nous les élaguons pour faire vivre les rameaux producteurs. — S'il en avait fait autant, lui-même porterait encore la couronne — que les dissipations de sa frivole existence ont à jamais jetée bas.

PREMIER SERVITEUR.

— Comment! vous croyez donc que le roi sera déposé?

LE JARDINIER.

— Il est déjà dominé; et il est fort probable — qu'il sera déposé... Des lettres sont parvenues la nuit dernière — à un ami cher de ce bon duc d'York, — qui annoncent de sombres nouvelles.

LA REINE, *sortant de sa cachette.*

Oh! j'étouffe! — il faut que je parle... Vieux spectre d'Adam, — toi dont l'état est de cultiver ce jardin, comment oses-tu — de ta voix rauque balbutier cette sinistre nouvelle? — Quelle Ève, quel serpent t'a insinué — de répéter ainsi la chute de l'homme maudit? — Pourquoi dis-tu que Richard est déposé? — Être chétif, à peine au dessus de la terre, tu oses — présager la chute du roi! Dis-moi où, quand et comment — tu as su cette funeste nouvelle? Parle, misérable.

LE JARDINIER.

— Pardonnez-moi, madame. J'ai peu de joie — à murmurer cette nouvelle; mais ce que je dis est vrai. — Le roi Richard est dans la puissante main — de Bolingbroke. Leurs deux fortunes sont pesées; — dans le plateau de votre seigneur il n'y a que lui-même, — et quelques rares vanités qui le rendent encore plus léger; — mais dans le bassin du grand Boling-

broke, — il y a, outre lui-même, tous les pairs d'Angleterre, — et, grâce à cette surcharge, il l'emporte sur le roi Richard. — Courez à Londres, et vous vous en convaincrez ; —je ne dis que ce que chacun sait.

LA REINE.

— Rapide calamité dont la marche est si prompte, — n'est-ce pas moi que concerne ton message, — et je suis la dernière à le connaître ! Oh ! tu entends — me prévenir la dernière, pour que, plus tard que tous, je garde — la souffrance dans mon cœur... Venez, mesdames, allons — trouver à Londres l'infortuné roi de Londres. — Ah ! étais-je née pour ceci ! pour que ma tristesse — parât le triomphe du grand Bolingbroke ! — Jardinier, pour m'avoir annoncé cette nouvelle de malheur, — je voudrais que les plantes que tu greffes ne fleurissent jamais.

Sortent la reine et ses dames.

LE JARDINIER.

— Pauvre reine ! si cela pouvait empêcher ton malheur, — je voudrais que mon art fût sous le coup de ta malédiction ! — Ici elle a laissé tomber une larme ; ici, à cette place, — je sèmerai la rue, cette âcre herbe de grâce ! — la rue, emblème de tristesse, apparaîtra ici bientôt, — en souvenir d'une reine éplorée.

Ils sortent.

SCÈNE XIII.

[Londres. Westminster Hall.]

Les lords spirituels sont à la droite du trône ; les lords temporels à la gauche ; les communes au bas. Entrent BOLINGBROKE, AUMERLE, SURREY, NORTHUMBERLAND, PERCY, FITZWATER, un AUTRE LORD, l'ÉVÊQUE DE CARLISLE, L'ABBÉ DE WESTMINSTER, et les gens de la suite. Des officiers, escortant BAGOT, ferment la marche.

BOLINGBROKE.

Faites avancer Bagot... — Maintenant, Bagot, exprime-

toi librement; — dis ce que tu sais de la mort du noble Glocester, — qui l'a tramée avec le roi, et qui a exécuté — l'œuvre sanglante de sa fin prématurée.

BAGOT.

— Eh bien, confrontez-moi avec lord Aumerle.

BOLINGBROKE, à Aumerle.

— Cousin, avancez, et regardez cet homme.

BAGOT.

— Milord Aumerle, je sais que votre langue hardie — dédaignerait de se démentir. — A cette époque funèbre où fut complotée la mort de Glocester, — je vous ai entendu dire : *N'ai-je pas le bras long, — moi qui, de cette paisible cour d'Angleterre, puis atteindre — jusqu'à Calais la tête de mon oncle?* — Entre autres propos, à cette même époque, — je vous ai ouï dire — que vous refuseriez — l'offre de cent mille couronnes — plutôt que de consentir au retour de Bolingbroke en Angleterre; et vous avez ajouté — que la mort de votre cousin serait une bénédiction pour ce pays.

AUMERLE.

— Princes et nobles lords, — quelle réponse dois-je faire à cet homme vil? — Dois-je déshonorer mon illustre étoile — en me faisant son égal pour lui infliger un châtiment? — Ou je dois m'y résoudre ou je dois laisser souiller mon honneur — par l'accusation de ses lèvres calomnieuses... — Voici mon gage, sceau manuel de mort — qui te marque pour l'enfer! Je dis que tu mens, — et je soutiendrai que ce que tu as dit est faux, — je le soutiendrai dans le sang de ton cœur, tout indigne qu'il est — de ternir la trempe de ma chevaleresque épée!

Il jette son gant.

BOLINGBROKE.

— Bagot, arrête, je te défends de le relever.

AUMERLE.

— Je voudrais que ce fût le plus illustre de cette assemblée, — hormis un seul, qui m'eût ainsi provoqué.

FITZWATER.

— Si ta valeur exige la parité, — voici mon gage, Aumerle, en échange du tien.

Il jette son gant.

— Par ce beau soleil qui me montre où tu es, — je t'ai entendu dire, et dire en t'en vantant, — que tu étais l'auteur de la mort du noble Glocester. — Si tu le nies, tu en as vingt fois menti ; — et je rejetterai ton imposture dans ton cœur, — qui l'a forgée, avec la pointe de ma rapière.

AUMERLE.

— Lâche, tu n'oserais vivre assez pour voir un pareil jour.

FITZWATER.

— Ah ! sur mon âme, je voudrais que ce fût sur l'heure.

AUMERLE.

— Fitzwater, tu es désormais un damné de l'enfer.

PERCY.

— Aumerle, tu mens ; il est aussi honorable — en ce défi que tu es déloyal : — en foi de quoi, je jette ici mon gage, — et je soutiendrai mon dire jusqu'à l'extinction — de ton souffle mortel. Ramasse, si tu l'oses.

Il jette son gant.

AUMERLE.

— Si je ne le fais pas, puisse ma main tomber en pourriture, — et ne plus jamais brandir l'acier vengeur — sur le casque étincelant de mon ennemi !

UN LORD.

— Je fais le même vœu, parjure Aumerle ; — et je te provoque par tous les démentis — qui peuvent être hurlés à ton oreille traîtresse — d'un soleil à l'autre. Voici le gage de mon honneur ; — mets-le à l'épreuve, si tu l'oses.

AUMERLE.

— Qui me défie encore ? par le ciel, je jette le gant à tous :

— j'ai dans ce seul cœur mille esprits — pour tenir tête à vingt mille comme vous.

SURREY.

— Milord Fitzwater, je me rappelle très-bien — le moment où vous causiez avec Aumerle.

FITZWATER.

— Il est vrai, milord; vous étiez présent, — et vous pouvez certifier que mon rapport est vrai.

SURREY.

— Aussi faux, par le ciel, que le ciel même est vrai.

FITZWATER.

— Surrey, tu mens.

SURREY.

Enfant sans honneur! — Ce démenti pèsera à mon épée — jusqu'à ce qu'elle t'ait puni par une vengeance éclatante, — jusqu'à ce que toi, le donneur de démenti, et ton démenti, vous dormiez — sous terre aussi profondément que le crâne de ton père. — En foi de quoi, voici le gage de mon honneur; — mets-le à l'épreuve, si tu l'oses.

FITZWATER.

— Insensé qui éperonnes un cheval emporté! — Si j'ose manger, boire, respirer et vivre, — j'oserai affronter Surrey dans un désert, — et cracher sur lui en lui disant : tu mens, — tu mens, tu mens! Voici qui m'engage sur ma foi — à t'infliger une solide correction!

Il jette son gant.

— Comme je prétends prospérer dans ce monde où j'entre, — Aumerle est coupable de ce dont je l'accuse. — En outre, j'ai entendu dire au banni Norfolk — que toi, Aumerle, tu avais envoyé deux de tes hommes — pour exécuter le noble duc à Calais.

AUMERLE.

— Que quelque honnête chrétien me prête un gage pour déclarer — que Norfolk en a menti! En voici un que je lui

jette, — au cas où il serait rappelé pour défendre son honneur.

BOLINGBROKE.

— Toutes ces querelles resteront en suspens — jusqu'à ce que Norfolk soit rappelé : oui, il sera rappelé, — et, quoique mon ennemi, rétabli — dans toutes ses terres et seigneuries. Quand il sera revenu, — nous le mettrons aux prises avec Aumerle.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

— Ce jour honorable ne viendra jamais. — Maintes fois Norfolk banni a combattu — pour Jésus-Christ ; maintes fois, dans le champ glorieux du christianisme, — il a arboré l'étendard de la foi chrétienne — contre les noirs païens, Turcs et Sarrasins. — Enfin, fatigué de ses travaux de guerre, il s'est retiré — en Italie; et là, à Venise, il a remis — son corps à la terre de ce beau pays, — et son âme pure au Christ son capitaine, — sous les couleurs duquel il avait si longtemps combattu.

BOLINGBROKE.

— Comment ! évêque, Norfolk est mort !

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

Aussi sûrement que je suis vivant, milord.

BOLINGBROKE.

— Qu'une bienheureuse paix conduise son âme bienheureuse au sein — du bon vieil Abraham !... Lords appelants, — toutes vos querelles resteront en suspens, — jusqu'à ce que nous vous ayons assigné vos jours d'épreuve.

Entrent YORK et sa suite.

YORK.

— Puissant duc de Lancastre, je viens à toi — de la part du découronné Richard qui, de sa pleine volonté, — t'adopte pour héritier et remet son auguste sceptre — en la possession de ta royale main. — Monte sur le trône que tu hérites

dès à présent de lui, — et vive Henry, quatrième du nom !

BOLINGBROKE.

— Au nom de Dieu, je vais monter sur le trône royal.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

Ah ! à Dieu ne plaise ! — Mes paroles dussent-elles sembler mauvaises à ce royal auditoire, — il est bon qu'avant tout je dise la vérité. — Plût à Dieu qu'il y eût dans cette noble compagnie un homme — assez noble pour être le juge loyal — du noble Richard ! Alors la vraie noblesse — lui apprendrait à s'abstenir d'une aussi affreuse iniquité. — Quel sujet peut prononcer une sentence sur son roi ? — Et, entre ceux qui siégent ici, qui n'est pas sujet de Richard ? — On ne juge pas les voleurs sans les entendre, — quelque évident que paraisse leur crime ; — et l'image de la majesté de Dieu, — son lieutenant, son intendant, son représentant élu, — l'oint du Seigneur, couronné, installé depuis maintes années, — sera jugé par une bouche sujette et inférieure, — sans être même présent ! Ne permettez pas, ô mon Dieu, — que, dans une région chrétienne, des âmes civilisées — donnent le spectacle d'un forfait aussi odieux, aussi noir, aussi infâme ! — C'est à des sujets que je parle, et que je parle en sujet, — enhardi par Dieu même à défendre son roi. — Milord de Hereford que voici, et que vous appelez roi, — est un félon, traître au roi de l'altier Hereford ! — Et si vous le couronnez, je vous prédis ceci : — le sang anglais engraissera la terre, — et les âges futurs gémiront de cet odieux forfait. — La paix ira dormir chez les Turcs et les infidèles ; — et, en ce séjour de la paix, des guerres tumultueuses — jetteront dans la mêlée famille contre famille, parents contre parents. — Le désordre, l'horreur, l'épouvante et la révolte — habiteront ici ; et ce pays sera appelé — le Golgotha des crânes humains ! — Oh ! si vous élevez cette maison contre cette maison, — ce sera la plus désastreuse anarchie — qui soit jamais tombée sur cette terre maudite. — Empêchez cela,

résistez à cela, que cela ne soit pas ! — Les enfants de vos petits enfants crieraient sur vous : Malédiction ! (17)

NORTHUMBERLAND.

— Vous avez bien disserté, monsieur ; et, pour votre peine, — nous vous arrêtons ici comme coupable de haute trahison. — Milord de Westminster, chargez-vous — de le tenir sous bonne garde jusqu'au jour de son procès. — (18) Daignez, milords, accéder à la requête des communes.

BOLINGBROKE.

— Qu'on aille chercher Richard, pour qu'à la vue de tous — il puisse abdiquer : nos procédés ainsi — ne seront pas suspects.

YORK.

Je vais être son guide.

Il sort.

BOLINGBROKE.

— Lords, qui êtes ici arrêtés par nos ordres, — donnez caution de vous présenter au jour désigné.

A l'évêque de Carlisle.

— Nous devons peu à votre affection, — et nous comptions peu sur votre concours.

Rentre YORK, accompagné de RICHARD et de plusieurs officiers portant la couronne et les insignes de la royauté.

RICHARD.

— Hélas ! pourquoi suis-je mandé devant un roi, — avant d'avoir secoué les royales pensées — dans lesquelles je régnais ? J'ai à peine appris — à insinuer, à flatter, à saluer et à plier le genou : — donnez à la douleur le temps de m'initier — à cette soumission.

Il regarde autour de lui.

Mais je me rappelle bien — les traits de ces hommes : n'étaient-ils pas à moi ? — Naguère ne me criaient-ils pas tous : salut ? — C'est ce que Judas cria au Christ : mais lui,

sur douze, — trouva onze fidèles ; moi, sur douze mille, pas un ! — Dieu sauve le roi !... Est-ce que personne ne dit : Amen? — Suis-je à la fois le prêtre et le clerc? Eh bien, soit ! Amen ! — Dieu sauve le roi ! quoique je ne sois plus le roi ! — Et amen encore, quand le ciel voudrait que je le fusse toujours ! — Pour quel emploi m'envoie-t-on chercher ?

YORK.

— Pour accomplir, de ton plein gré, — ce qu'une majesté fatiguée t'a fait offrir, — la cession de ta dignité et de ta couronne — à Henry Bolingbroke.

RICHARD.

— Donnez-moi la couronne... Là, cousin, prends la couronne : — je la tiens de ce côté, tiens-la de l'autre. — Maintenant cette couronne d'or est comme un puits profond — auquel sont attachés deux seaux, remplis l'un après l'autre : l'un, vide, s'agitant sans cesse en l'air, — l'autre, en bas, disparu et plein d'eau. — Le seau d'en bas, plein de larmes, c'est moi, — abreuvé de douleurs ; le seau qui monte, c'est vous.

BOLINGBROKE.

— Je croyais que vous abdiquiez de votre plein gré.

RICHARD.

— Ma couronne, oui ; mais mes chagrins me restent. — Vous pouvez me destituer de ma gloire et de ma puissance, — mais non de mes chagrins : je suis toujours roi de ceux-là.

BOLINGBROKE.

— Vous me transmettez une partie de vos soucis avec votre couronne.

RICHARD.

— Vos soucis, en s'augmentant, ne m'enlèvent pas mes soucis. — Ce qui fait mon souci, c'est la perte de mes vieux soucis ; — ce qui fait votre souci, c'est le gain de nouveaux

soucis. — Je garde les soucis même que je cède : — ils suivent la couronne, et pourtant ils me restent.

BOLINGBROKE.

— Êtes-vous consentant de renoncer à la couronne?

RICHARD.

— Oui... et non, car je ne dois plus rien être; — non, non, car je renonce pour toi à être ce que je suis. — Remarque maintenant comme je vais me dépouiller : — je retire ce lourd diadème de ma tête, — ce sceptre incommode de ma main, — et de mon cœur l'orgueil du pouvoir royal. — Avec mes propres larmes je me lave de l'onction sainte ; — de mes propres mains j'enlève ma couronne ; — de ma propre bouche j'abjure ma dignité sacrée ; — de ma propre voix j'annule tous les serments de fidélité, — j'abdique toute pompe et toute majesté, — j'abandonne mes manoirs, rentes et revenus, — je rapporte mes actes, décrets et statuts. — Que Dieu pardonne tous les serments violés envers moi ! — Que Dieu maintienne inviolables tous les serments à toi prêtés ! — Qu'il ne m'afflige plus de rien, moi qui n'ai plus rien, — et qu'il t'exauce en tout, toi qui as tout acquis ! — Puisses-tu vivre longtemps assis sur le trône de Richard, — et puisse Richard être bientôt couché dans un trou sous la terre ! — Dieu sauve le roi Henry, c'est le vœu de l'ex-roi Richard ! — Dieu veuille lui accorder maintes années de jours radieux ! — Que me reste-t-il à faire ?

NORTHUMBERLAND, lui présentant un papier.

Il vous reste à lire — ces accusations, ces crimes graves — commis par votre personne et par vos familiers — contre l'État et les intérêts de ce pays, — afin que par cette confession la conscience de tous — soit convaincue que vous êtes justement déposé.

RICHARD.

— Le faut-il ? faut-il que je dévide — l'écheveau de mes

folies ? Bon Northumberland, — si tes fautes étaient enregistrées, — serais-tu pas humilié d'en donner lecture — devant une si noble compagnie ? Si tu le faisais, — tu y trouverais un odieux article, — contenant la déposition d'un roi — et la rupture violente d'un serment sacré, — marqué pour la damnation dans le livre des cieux !.. — Oui, toi, et vous tous qui impassibles me regardez ici — harcelé par ma misère! — Qu'importe qu'il y en ait parmi vous qui, comme Pilate, se lavent les mains, — en montrant un semblant de pitié!... Vous-mêmes, Pilates, — vous m'avez livré à ma croix amère, — et nulle eau ne pourra laver votre péché.

NORTHUMBERLAND.

— Dépêchez, milord ; lisez ces articles.

RICHARD.

— Mes yeux sont pleins de larmes, je ne puis y voir. — Et pourtant l'eau amère ne les aveugle pas au point — qu'ils ne puissent voir ici un tas de traîtres ! — Oui, si je tourne mes regards sur moi-même, — je me trouve traître comme le reste : — car j'ai donné ici le consentement de mon âme — pour dépouiller le corps sacré d'un roi ; — j'ai avili la gloire, asservi la souveraineté, — assujetti la majesté suprême et encanaillé le pouvoir !

NORTHUMBERLAND.

— Monseigneur...

RICHARD.

— Je ne suis pas ton seigneur, homme hautain et insolent ! — Je ne suis le seigneur de personne ! — Je n'ai pas de nom, pas de titre, — (non, pas même le nom qui me fut donné sur les fonts baptismaux), — qui ne soit usurpé... Hélas ! quel malheur ! — avoir traversé tant d'hivers, — et ne pas savoir de quel nom m'appeler ! Oh ! que ne suis-je un dérisoire roi de neige, — exposé au soleil de Bolingbroke, — pour me fondre tout en eau !... — Bon roi... grand roi, (et pourtant pas grandement bon), — si ma parole a encore

une valeur en Angleterre, — faites, sur son commandement, apporter un miroir, — que je voie comment est mon visage, — depuis qu'il est dépouillé de sa majesté.

BOLINGBROKE.

— Que l'un de vous aille chercher un miroir.

Un homme de la suite sort.

NORTHUMBERLAND.

— Lisez ce papier, en attendant que le miroir arrive.

RICHARD.

— Démon ! tu me tourmentes avant que je sois arrivé en enfer.

BOLINGBROKE.

— N'insistez plus, milord Northumberland.

NORTHUMBERLAND.

Alors les communes ne seront pas satisfaites.

RICHARD.

— Elles seront satisfaites : j'en lirai assez, — quand j'aurai sous les yeux le livre même — où tous mes péchés sont écrits, c'est-à-dire moi-même.

L'homme rentre avec un miroir et le remet à Richard.

— Donnez-moi cette glace ; c'est là que je veux lire... — Quoi ! pas de rides plus profondes ! La douleur qui a porté — tant de coups à ce visage, — n'y a pas fait de plus profondes blessures ! O miroir flatteur, — comme les courtisans de ma prospérité, — tu me trompes ! est-ce là le visage de celui — qui chaque jour sous le toit de son palais — entretenait dix mille hommes ? Est-ce là ce visage — qui, comme le soleil, faisait baisser tous les yeux ? — Est-ce là ce front qui affronta tant de folies — et qui reçut de Bolingbroke l'affront suprême ? — Une gloire bien fragile brille sur ce visage : — eh bien, le visage est aussi fragile que la gloire.

Il jette à terre le miroir qui se brise.

— Car le voilà brisé en mille éclats... — Remarque, roi

taciturne, la morale de ce spectacle, — comme ma douleur a vite détruit mon visage !

BOLINGBROKE.

— L'ombre de votre douleur a détruit — l'ombre de votre visage.

RICHARD.

Répète cela. — L'ombre de ma douleur? ah! voyons! — C'est très-vrai, mon chagrin est tout intérieur; — et ces formes externes de la désolation — ne sont que les ombres du chagrin invisible — qui fermente en silence dans l'âme torturée. — C'est là qu'en est l'essence; et je te remercie, roi, — de ta bonté grande : non seulement tu donnes — cause à mon affliction, mais tu instruis ma douleur — à remonter à sa cause. Je vais demander une faveur, — et puis partir pour ne plus vous importuner. — L'obtiendrai-je ?

BOLINGBROKE.

Quelle est-elle, beau cousin?

RICHARD.

— Beau cousin! Eh! mais je suis plus grand qu'un roi. — Car, quand j'étais roi, mes flatteurs — n'étaient que mes sujets ; et maintenant que je suis un sujet, — voici que j'ai un roi pour flatteur. — Étant si grand, je n'ai pas besoin de solliciter.

BOLINGBROKE.

— Demandez pourtant.

RICHARD.

Et j'obtiendrai la chose?

BOLINGBROKE.

Vous l'obtiendrez.

RICHARD.

— Eh bien! permettez-moi de m'en aller.

BOLINGBROKE.

Où?

RICHARD.

— Où vous voudrez, pourvu que je sois loin de votre vue.

BOLINGBROKE.

— Que quelques-uns d'entre vous le convoyent jusqu'à la Tour.

RICHARD.

— C'est bien un convoi, en effet! Vous savez hâter un convoi, — vous tous, qui vous élevez si lestement par la chute d'un roi légitime!

Richard sort, escorté par quelques lords et par des gardes.

BOLINGBROKE.

— A mercredi prochain nous fixons solennellement — notre couronnement : lords, préparez-vous.

Tous sortent, excepté l'abbé de Westminster, l'évêque de Carlisle, et Aumerle.

L'ABBÉ DE WESTMINSTER.

— Nous venons de voir un malheureux spectacle!

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

— Le malheur est à venir : les enfants encore à naître — sentiront ce jour les déchirer comme une épine.

AUMERLE.

— Saints ecclésiastiques, n'y a-t-il aucun secret moyen — de délivrer le royaume de ce funeste opprobre?

L'ABBÉ DE WESTMINSTER.

— Avant que j'explique franchement ma pensée, milord, — vous vous engagerez, sous la foi du sacrement, non seulement — à tenir mes projets ensevelis, mais à exécuter — tout ce qu'il m'arrivera de décider. — Je vois le mécontentement sur vos fronts, — la tristesse dans vos cœurs, et les larmes dans vos yeux. — Venez souper chez moi; je vous proposerai — un plan qui nous ramènera d'heureux jours.

Ils sortent.

SCÈNE XIV.

[Aux abords de la tour de Londres.]

Entrent la REINE et quelques dames.

LA REINE.

— Le roi passera par ici. Voici le chemin — qui mène à cette affreuse tour de Jules César, — dont le sein de pierre est la prison assignée — par le fier Bolingbroke à mon seigneur condamné. — Reposons nous ici, si cette terre rebelle — permet encore le repos à la femme de son roi légitime.

Entre RICHARD, conduit par des gardes.

— Mais doucement! regardez, ou plutôt ne regardez pas — se flétrir ma belle rose... Mais non, levez les yeux, considérez-la, — de sorte que, vous épanchant en une rosée de pitié, — vous puissiez la raviver avec des larmes d'amour!... — O toi, image du désert où fut l'antique Troie, — mappemonde de l'honneur, tombe du roi Richard, — et non plus le roi Richard, magnifique hôtellerie, — pourquoi la hideuse douleur est-elle logée chez toi, — quand le triomphe est devenu l'hôte d'un cabaret?

RICHARD.

— Femme charmante, ne te ligue pas avec la douleur — pour précipiter ma fin. Apprends, chère âme, — à ne voir dans notre première condition qu'un rêve heureux — dont nous nous sommes éveillés pour connaître enfin — notre état réel. O ma mie, je suis le compagnon inséparable — du sinistre destin; et lui et moi — nous resterons unis jusqu'à la mort. Cours en France, — et va te cloîtrer dans quelque maison religieuse. — Il nous faut, par une sainte existence,

— regagner dans un monde nouveau la couronne — que nos heures profanes nous ont enlevée ici-bas.

LA REINE.

— Quoi ! mon Richard est-il changé et affaibli — d'esprit, comme de corps ? Bolingbroke a-t-il — détrôné ton intelligence ? A-t-il été jusqu'à ton cœur ? — Le lion mourant allonge sa griffe — et blesse la terre, à défaut d'autre chose, dans sa rage — d'être maîtrisé : et toi, comme un écolier, — tu prends la correction en patience ! tu baises la verge, — et tu rampes sous l'outrage avec une basse humilité, — toi, le lion, toi, le roi des animaux !

RICHARD.

— Roi des animaux, en effet ! Si je n'avais régné sur des brutes, — je serais toujours l'heureux roi des hommes ! — Chère ex-reine, prépare-toi à partir pour la France, — suppose que je suis mort et que tu reçois ici, — comme à mon lit de mort, mon dernier adieu ! — Dans les longues nuits d'hiver, assieds-toi près du feu — avec de bonnes vieilles gens, et fais-leur conter les récits — des âges de malheur dès longtemps écoulés ; — puis, avant de leur dire bonsoir, comme réplique à leur triste histoire, — conte-leur ma chute lamentable, — et renvoie-les en larmes à leurs lits. — Les tisons insensibles eux-mêmes, sympathiquement émus — par l'accent douloureux de ton langage, — laisseront leur flamme éplorée s'éteindre de compassion, — et se couvriront, les uns de cendre, les autres, d'un noir charbonnement, — pour prendre le deuil du roi légitime détrôné !

Entrent NORTHUMBERLAND et sa suite.

NORTHUMBERLAND.

— Milord, les intentions de Bolingbroke sont changées : — vous irez à Pomfret, non à la Tour. — Et pour vous

aussi, madame, une décision a été prise : — vous partirez en toute hâte pour la France (19).

RICHARD.

— Northumberland, tu as servi d'échelle — à l'ambitieux Bolingbroke pour monter sur mon trône : — mais avant que le temps ait vieilli de bien des heures, — ce crime hideux, devenu un abcès, — s'épanchera en corruption. Tu penseras, — même s'il partage le royaume et t'en donne la moitié, — que c'est trop peu pour toi qui lui as procuré le tout ; — et lui, il pensera que toi, qui sais le moyen — d'établir un roi illégitime, tu saurais également, — à la moindre provocation, trouver moyen — de le culbuter du haut de son trône usurpé. — L'amitié de deux méchants se convertit en crainte, — cette crainte en haine, et la haine entraîne l'un ou l'autre, sinon tous deux, — à une catastrophe et à une mort méritée.

NORTHUMBERLAND.

— Que ma faute retombe sur ma tête, et que cela finisse ! — Dites-vous adieu et séparez-vous ; car vous devez partir sur-le-champ.

RICHARD.

— Double divorce !... Méchants, vous violez — un double mariage, d'abord entre ma couronne et moi, — et puis entre moi et la femme que j'ai épousée...

A la reine.

— Laisse-moi rompre par un baiser les vœux qui nous unissent ; — par un baiser ? impossible... puisque c'est par un baiser qu'ils ont été scellés. — Sépare-nous, Northumberland : moi, pour aller vers le Nord — où le climat languit dans un froid glacial et morbide ; — ma femme, vers la France d'où elle est venue pompeuse — et parée comme le doux Mai, — et où elle est renvoyée sombre comme la Toussaint.

LA REINE.

— Faut-il donc que nous nous quittions ! faut-il que nous soyons séparés !

RICHARD.

– Oui, il faut que la main s'éloigne de la main, mon amour, le cœur du cœur!

LA REINE, à Northumberland.

– Bannissez-nous tous deux, et renvoyez le roi avec moi.

NORTHUMBERLAND.

– Ce serait charitable, mais peu politique.

LA REINE.

– Eh bien! laissez-moi aller où il ira.

RICHARD.

– Deux infortunes qui pleurent à la fois n'en font qu'une. – Pleure-moi en France, je te pleurerai ici; – mieux vaut être éloignés l'un de l'autre que rapprochés sans satisfaction possible. – Va, compte tes pas par des soupirs; je compterai les miens par des sanglots.

LA REINE.

– Mon chemin étant le plus long rendra ma plainte la plus longue.

RICHARD.

– Mon chemin étant le plus court, je sangloterai deux fois à chaque pas, – et j'allongerai la route par un surcroît de désespoir. – Allons, allons, cessons de faire la cour à la douleur; – car, quand on épouse la douleur, c'est pour bien longtemps. – Qu'un baiser nous ferme la bouche dans un muet adieu!

Ils s'embrassent.

– Ainsi je te donne mon cœur et te prends le tien.

LA REINE.

– Rends-moi le mien; ce ne serait pas bien à moi – de garder ton cœur et de le déchirer.

Ils s'embrassent de nouveau.

– Maintenant que j'ai repris le mien, pars, – que je tâche de le déchirer dans un sanglot!

RICHARD.

— Nous agaçons le malheur par ces folles lenteurs. — Encore une fois, adieu... Que notre douleur dise le reste !

Ils sortent.

SCÈNE XV.

[Dans le palais du duc d'York.]

Entrent le DUC et la DUCHESSE D'YORK.

LA DUCHESSE.

— Milord, vous disiez, — quand les larmes vous ont interrompu, que vous finiriez de me conter — l'entrée de nos deux neveux dans Londres.

YORK.

— Où en suis-je resté ?

LA DUCHESSE.

A ce triste moment, milord, — où, du haut des fenêtres, des mains brutales et malapprises — jetaient de la poussière et des ordures sur la tête du roi Richard.

YORK.

— Je disais donc que le duc, le grand Bolingbroke, — monté sur un destrier ardent et fougueux, — qui semblait bien connaître son superbe cavalier, — poursuivait sa marche d'un pas lent, mais majestueux, — tandis que toutes les voix criaient : *Dieu te garde, Bolingbroke !* — Vous eussiez cru que les fenêtres même parlaient, — si pressées étaient les figures jeunes et vieilles — qui par les croisées dardaient leurs regards avides — sur son visage, et que tous les murs, — tapissés de personnages, s'écriaient à la fois : — *Jésus te préserve, bienvenu Bolingbroke !* — pendant que lui, se tournant de côté et d'autre, — la tête nue et courbée plus bas

que le cou de son fier palefroi, — leur disait : *Je vous remercie, compatriotes !* — Et il avançait ainsi, recommençant toujours.

LA DUCHESSE.

- Hélas ! et le pauvre Richard ! quelle figure faisait-il à cheval ?

YORK.

— Comme les spectateurs au théâtre, — dès qu'un acteur favori a quitté la scène, — jettent un regard insouciant sur celui qui entre ensuite, — trouvant son bavardage fastidieux ; — ainsi, et plus dédaigneusement encore, les regards de la foule — tombaient sur Richard. Nul ne criait : *Dieu le garde !* — Nulle bouche joyeuse ne saluait son retour ; — mais on jetait de la poussière sur sa tête sacrée : — et lui, le visage contracté par les pleurs et les sourires, — marques de sa douleur et de sa patience, — rejetait cette poussière avec une tristesse tellement douce — que, si Dieu n'avait, pour quelque grand dessein, acéré — le cœur des hommes, tous se seraient attendris, — et que la barbarie même l'aurait pris en pitié (20). — Mais le ciel a la main dans ces événements ; — et nous devons nous résigner avec calme à sa volonté suprême. — Nous sommes maintenant les sujets jurés de Bolingbroke — dont je reconnais à jamais la puissance et la grandeur.

Entre AUMERLE.

LA DUCHESSE.

— Voici venir mon fils Aumerle.

YORK.

Il était Aumerle naguère ; — mais il a perdu ce titre, pour avoir été partisan de Richard, — et maintenant, madame, vous devez l'appeler Rutland (21). — Je me suis, devant le parlement, porté caution de son dévouement — et de sa féauté inaltérable envers le nouveau roi.

LA DUCHESSE.

— Sois le bienvenu, mon fils. Quelles sont les violette — qui émaillent le vert giron de ce nouveau printemps?

AUMERLE.

— Madame, je n'en sais rien et ne m'en soucie guère. - Dieu sait qu'il m'est égal d'en être ou de n'en pas être,

YORK.

— C'est bon, comporte-toi bien dans cette saison nou velle, — de peur d'être moissonné avant ta floraison. - Quelles nouvelles d'Oxford? Ces joûtes et ces fêtes durent elles toujours?

AUMERLE,

— Oui, milord, autant que je sache.

YORK.

Vous irez là, je le sais.

AUMERLE,

— Si Dieu ne s'y oppose, c'est mon intention,

YORK.

— Quel est donc ce sceau qui sort de ta poitrine? Oui-dà, tu pâlis? Fais-moi voir cet écrit.

AUMERLE.

— Milord, ce n'est rien.

YORK.

Alors, peu importe qu'on le voie. — Je veux être éd laisse-moi voir cet écrit.

AUMERLE.

— Je supplie Votre Grâce de m'excuser : — c'est chose de minime conséquence — que pour certaines rai je ne voudrais pas laisser voir.

YORK.

— Et que j'entends voir, monsieur, pour certaines r sons. — Je crains, je crains...

LA DUCHESSE.

Que pouvez-vous craindre? — Ce n'est sans doute qu'

billet qu'il aura souscrit — pour quelque brillant costume à porter le jour des fêtes.

YORK.

— Un billet à son ordre! qu'aurait-il besoin d'un billet — souscrit envers lui-même? Femme, tu es folle... — Garçon, fais-moi voir cet écrit.

AUMERLE.

— Je vous en supplie, excusez-moi; je ne puis le montrer.

YORK.

— Je veux être édifié; fais-le-moi voir, te dis-je.

Il arrache l'écrit de la poitrine d'Aumerle et lit.

— Trahison! infâme trahison!... scélérat! traître! misérable!

LA DUCHESSE.

— Qu'y a-t-il, milord?

YORK.

— Holà! quelqu'un!

Entre un VALET.

Sellez mon cheval. — Miséricorde divine! quel guet-apens!

LA DUCHESSE.

— Voyons, qu'est-ce, milord?

YORK.

— Donnez-moi mes bottes, vous dis-je! sellez mon cheval! — Ah! sur mon honneur, sur ma vie, sur ma foi, — je dénoncerai le scélérat!

Le valet sort.

LA DUCHESSE.

De quoi s'agit-il?

YORK.

— Paix, femme stupide!

LA DUCHESSE.

— Je ne veux pas rester en paix... De quoi s'agit-il, mon fils?

AUMERLE.

— Soyez calme, bonne mère; il n'y va — que de ma vie.

LA DUCHESSE.

De ta vie!

YORK.

— Apportez-moi mes bottes, je vais trouver le roi.

Le valet revient avec les bottes du duc.

LA DUCHESSE, montrant le valet.

— Chasse-le, Aumerle... Pauvre enfant, tu es consterné.

Au valet.

— Hors d'ici, scélérat! ne reparais jamais devant moi.

YORK, au valet.

— Donne-moi mes bottes, te dis-je.

LA DUCHESSE.

— Ah! York, que vas-tu faire? — Tu ne veux pas cacher la faute de ton enfant! — Avons-nous d'autres fils? Est-il vraisemblable que nous en ayons d'autres? — Est-ce que le temps n'a pas tari en moi la fécondité? — Et tu veux enlever mon bel enfant à ma vieillesse, — et me dérober l'heureux nom de mère! — Ne te ressemble-t-il pas? N'est-il pas à toi?

YORK.

— Femme niaise et folle, — tu veux cacher une conspiration si noire! — Ils sont douze qui ont fait vœu, — en vertu d'un engagement mutuel, — de tuer le roi à Oxford.

LA DUCHESSE.

Il n'en sera pas. — Nous le garderons ici : alors qu'y pourra-t-il?

YORK.

— Arrière, radoteuse! fût-il vingt fois mon fils, — je le dénoncerais.

LA DUCHESSE.

Si tu avais souffert pour lui — autant que moi, tu serais moins impitoyable. — Mais maintenant je vois ta pensée : tu soupçonnes — que j'ai été déloyale à ton lit, — que c'est un bâtard, que ce n'est pas ton fils. — Cher York, cher mari, n'aie pas cette pensée-là. — Il te ressemble autant qu'il est possible de ressembler : — il ne me ressemble pas, à moi, ni à personne de ma famille, — et pourtant je l'aime.

YORK.

Arrière, femme indocile !

Il sort.

LA DUCHESSE.

— Suis-le, Aumerle : monte un de ses chevaux, — pique les deux, arrive avant lui devant le roi, — et implore ton pardon avant qu'il t'accuse. — Je ne serai pas longue à te rejoindre : toute vieille que je suis, — je suis sûre de galoper aussi vite qu'York ; — et je ne me relèverai pas de terre, — que Bolingbroke ne t'ait pardonné. En avant ! — pars.

Ils sortent.

SCÈNE XVI.

[Dans le château de Windsor.]

Entrent Bolingbroke en costume royal, Percy et d'autres lords.

BOLINGBROKE.

— Personne ne peut-il me donner des nouvelles de mon enfant prodigue ? — Voilà trois mois entiers que je ne l'ai vu. — S'il est un fléau qui nous menace, c'est lui. — Dieu veuille, milords, qu'on puisse le trouver ! — Faites chercher à Londres, dans les tavernes ; — car on dit qu'il les fréquente journellement — avec des compagnons dévergondés et dépravés, — de ces gens, dit-on, qui se tiennent dans les ruelles étroites, battent — notre guet et dévalisent les passants. — Et lui, ce

jeune gars libertin et efféminé, — se fait un point d'honneur de soutenir — cette bande dissolue! (22)

PERCY.

— Milord, j'ai vu le prince il y a deux jours, — et je lui ai parlé des carrousels qui se donnent à Oxford.

BOLINGBROKE.

— Et qu'a dit le galant?

PERCY.

— Il a répondu qu'il irait dans un lupanar — prendre le gant de la créature la plus publique, — qu'il le porterait comme une faveur, et qu'avec cela — il désarçonnerait le plus robuste jouteur.

BOLINGBROKE.

— Désespérément dissolu!... Pourtant à travers ses vices — j'aperçois quelques étincelles d'espoir — que l'âge peut faire jaillir avec éclat. — Mais qui vient ici?

AUMERLE entre tout effaré.

AUMERLE.

Où est le roi?

BOLINGBROKE.

Que veut — notre cousin, avec ce regard et cet air effaré?

AUMERLE.

— Dieu garde Votre Grâce! Je supplie Votre Majesté — de permettre pour un moment que je m'entretienne seul avec elle.

BOLINGBROKE, aux lords.

— Retirez-vous et laissez-nous seuls.

Percy et les lords se retirent.

AUMERLE, se jetant aux pieds de Bolingbroke.

— Puissent mes genoux prendre à jamais racine en terre, — puisse ma langue être rivée dans ma bouche à mon palais, — si je me relève ou parle avant que vous pardonniez

BOLINGBROKE.

– La faute est-elle en projet ou commise? – Si elle est encore en projet, quelque odieuse qu'elle soit, – afin de conquérir ton dévouement à venir, je te pardonne.

AUMERLE.

– Permettez-moi donc de tourner la clef, – que personne n'entre avant que mon récit ne soit fini.

BOLINGBROKE.

– Comme tu voudras.

Aumerle ferme la porte.

YORK, du dehors.

– Méfie-toi, mon prince, tiens-toi sur tes gardes! – Tu as un traître, là, en ta présence.

BOLINGBROKE, dégaînant.

– Scélérat! je vais m'assurer de toi.

AUMERLE.

Retiens ta main vengeresse; – tu n'as rien à craindre.

YORK, du dehors.

– Ouvre la porte, roi follement imprudent et confiant! – Faut-il que par amour je te parle en rebelle! – Ouvre la porte ou je vais l'enfoncer.

BOLINGBROKE ouvre la porte. YORK entre.

BOLINGBROKE.

– De quoi s'agit-il, mon oncle? parle; – reprends haleine; dis-nous d'où le danger nous menace, – que nous nous armions pour y faire face.

YORK.

– Parcours cet écrit, et tu connaîtras – la trahison que ma hâte m'empêche d'expliquer.

AUMERLE, au roi.

– Souviens-toi, en lisant, de ta promesse. – Je me repens: ne lis pas mon nom là; – mon cœur n'est point complice de ma main.

YORK.

— Il l'était, scélérat, avant que ta main eût signé. — Ro j'ai arraché cela de la poitrine du traître ; — c'est la crain et non l'amour qui cause son repentir. — Oublie toute pit pour lui, de peur que ta pitié ne devienne — un serpent q te perce le cœur.

BOLINGBROKE.

— O hideux, énorme et audacieux complot! — O loy père d'un fils félon! — Source argentine, limpide et imm culée, — d'où ce ruisseau n'est sorti — que pour se souill dans de fangeux méandres! — Le bien débordé de t est devenu le mal; — aussi, c'est ton excessive bonté qui ex cusera — cette mortelle noirceur de ton coupable fils.

YORK.

— Ainsi, ma vertu sera l'entremetteuse de son vice! — dépensera mon honneur à son infamie, — comme un enfa prodigue, l'or d'un père avare! — Ah! mon honneur do vivre par la mort de son déshonneur, — ou son déshonneu fera la honte de ma vie! — Tu me tues en l'épargnant : en lui laissant le souffle, — tu fais vivre le traître et mouri l'honnête homme.

LA DUCHESSE D'YORK, *de l'extérieur.*

— Holà, mon prince! au nom du ciel, que j'entre!

BOLINGBROKE.

— Quelle est l'inquiète suppliante qui pousse ce cr strident?

LA DUCHESSE.

— Une femme, ta tante! grand roi, c'est moi! — Écoute moi, ouvre la porte, — exauce une mendiante qui n'a jamai mendié.

BOLINGBROKE.

— La scène change : d'une chose sérieuse — nous passon à l'intermède *de la Mendiante et du Roi* (23). — Mon dange

reux cousin, faites entrer votre mère. — Je sais qu'elle vient intercéder pour votre noir forfait.

YORK.

— Si tu pardonnes à la prière de qui que ce soit, — cette indulgence fera peut-être prospérer de nouveaux forfaits. — Coupe ce membre gangrené, et le reste reste sain ; — laisse-le, et tout le reste se corrompt.

Entre LA DUCHESSE D'YORK.

LA DUCHESSE.

— O roi ! ne crois pas cet homme au cœur dur : — qui ne s'aime pas soi-même ne peut aimer personne.

YORK.

— Femme frénétique, que fais-tu ici ? — Est-ce que tes vieilles mamelles veulent encore nourrir ce traître ?

LA DUCHESSE.

— Patience, cher York !... Écoute-moi, mon doux seigneur.

Elle s'agenouille.

BOLINGBROKE.

— Relevez-vous, ma bonne tante.

LA DUCHESSE.

Pas encore, je t'en conjure. — Je veux ne jamais cesser d'être à genoux, — je veux ne jamais voir le jour visible aux heureux, — que tu ne m'aies rendu la joie, que tu ne m'aies prescrit d'être joyeuse — en pardonnant à Rutland, mon coupable enfant.

AUMERLE, s'agenouillant.

— Je me joins à genoux aux prières de ma mère.

YORK, s'agenouillant.

— Et moi j'oppose à leurs instances ma loyale génuflexion. — Puisse-t-il t'arriver malheur, si tu fais grâce !

LA DUCHESSE.

— Est-ce qu'il parle sérieusement? Regarde son visage; — ses yeux ne versent point de larmes, ses prières sont dérisoires, — ses paroles partent du bout des lèvres, les nôtres du fond du cœur; — il ne prie que mollement et désire un refus : — nous, nous prions avec cœur, avec âme, avec tout notre être. — Ses jarrets fatigués se redresseraient volontiers, je le sais : — nos genoux resteront à terre jusqu'à ce qu'ils y prennent racine. — Ses prières sont pleines d'une menteuse hypocrisie; — les nôtres, d'une ferveur vraie et d'une profonde sincérité. — Nos prières prient plus haut que les siennes; qu'elles obtiennent donc — cette miséricorde que doivent obtenir les vraies prières!

BOLINGBROKE.

— Bonne tante, relevez-vous.

LA DUCHESSE.

Non, ne dis pas encore : relevez-vous! — Dis : je pardonne, avant de dire : relevez-vous. — Si j'avais été la nourrice chargée de t'apprendre à parler, — le mot *pardon* eût été le premier dit par toi. — Jamais je n'ai tant brûlé d'entendre un mot. — Roi, dis : je pardonne; que la pitié te le fasse dire. — Le mot est court, mais moins court encore qu'il n'est doux : — pas de mot qui aille aussi bien à la bouche des rois!

YORK.

— Parle-leur en français, roi; dis-leur : *Pardonnez-moy.*

LA DUCHESSE.

— Tu apprends au pardon à annuler le pardon! — Ah! mari cruel, seigneur endurci — qui places le mot à contresens du mot! — Ah! parle de pardon dans l'idiome de notre pays; — nous ne comprenons rien à ce français ironique. — Ton regard commence à parler, prête-lui ta voix! — Ou bien donne une oreille à ton cœur compatissant, — afin qu'entendant nos plaintes et nos prières perçantes, — tu sois ému de pitié assez pour pardonner!

BOLINGBROKE.

— Bonne tante, relevez-vous.

LA DUCHESSE.

Je ne demande pas à me relever. — L'unique grâce que je sollicite, c'est un pardon.

BOLINGBROKE.

— Je lui pardonne comme Dieu me pardonnera.

LA DUCHESSE.

— O heureux triomphe d'un genou ployé ! — Pourtant, je ne suis pas guérie de ma frayeur : redis encore cela. — Répéter un pardon, ce n'est pas doubler le pardon, — c'est seulement le confirmer.

BOLINGBROKE.

— De tout mon cœur je lui pardonne.

LA DUCHESSE.

Tu es un dieu sur la terre.

BOLINGBROKE.

— Quant à notre loyal beau-frère (24), et à cet abbé, — et au reste de cette clique de conjurés, — la destruction va leur aboyer aux talons. — Bon oncle, faites envoyer des troupes — à Oxford et partout où se trouveront ces traîtres. — Je jure qu'ils ne vivront pas longtemps en ce monde, — sans que je les attrape, si une fois je sais où ils sont. — Mon oncle, adieu... Adieu, cousin. — Votre mère a heureusement prié pour vous ; soyez désormais fidèle.

LA DUCHESSE.

— Viens, mon fils, viens, vieux pécheur ; que Dieu fasse de toi un homme nouveau.

Ils sortent (25).

SCÈNE XVII.

[A Windsor.]

Entrent EXTON et un valet.

EXTON.

— As-tu pas remarqué ce qu'a dit le roi? — *N'ai-je pas un ami qui me délivrera de cette vivante alarme?* — C'est cela, n'est-ce pas?

LE VALET.

Ce sont ses propres paroles.

EXTON.

— *N'ai-je pas un ami?* a-t-il dit. Il a répété cela deux fois, — il a insisté à deux reprises, n'est-ce pas?

LE VALET.

— Oui.

EXTON.

— Et tout en parlant, il m'a expressément regardé, — comme pour dire : je voudrais que tu fusses homme — à brusquer le divorce entre mon cœur et cette épouvante, — désignant par là le roi qui est à Pomfret. Allons, partons. — Je suis l'ami du roi et je le délivrerai de son ennemi.

Ils sortent.

SCÈNE XVIII.

[Le donjon du château de Pomfret.]

Entre le roi RICHARD.

RICHARD.

— J'ai cherché jusqu'ici comment je pourrais comparer — la prison où je vis avec le monde ; — mais, comme le

monde est populeux, — et qu'ici il n'y a d'autre créature que moi, — je n'ai pas trouvé moyen. Pourtant forgeons ce rapprochement. — Je considère ma cervelle comme la femelle de mon esprit : — mon esprit est le père, et à eux deux ils procréent — une génération de pensées qui pullulent — et qui peuplent ce microcosme — de fantaisies sombres comme les populations de ce monde ; — car aucune pensée ne contient la satisfaction. Les plus élevées, — les pensées qui ont trait aux choses divines, sont mélangées — de doutes et mettent le verbe même — en contradiction avec le verbe. — Ainsi à cette parole : *Laissez arriver à moi les petits*, elles opposeront celle-ci : — *Il est aussi difficile d'arriver qu'à un chameau — de passer par le trou d'une aiguille.* — Les pensées qui tendent à l'ambition complotent — d'inexécutables miracles : elles cherchent comment ces faibles ongles pourraient — creuser un passage à travers les flancs de pierre — de ce dur monde, les murs de ma sordide prison ; — et, comme c'est impossible, elles expirent dans leur propre vanité. — Les pensées qui tendent à la résignation insistent sur ce point — que nous ne sommes pas la première victime de la fortune, — et que nous ne serons pas la dernière ; comme ces mendiants stupides, — qui, assis au pilori, donnent à leur ignominie ce refuge — que bien d'autres y ont été et que bien d'autres encore y seront assis, — et qui trouvent ainsi une sorte de soulagement — à mettre leur propre infortune sur le dos — de ceux qui ont déjà enduré la pareille. — Ainsi je joue à moi seul bien des personnages, — dont aucun n'est content. Par moments, je suis roi : — alors les trahisons me font souhaiter d'être mendiant, — et me voilà mendiant. Alors l'écrasante misère — me persuade que j'étais mieux, étant roi ; — et me voilà redevenu roi : mais immédiatement — je songe que je suis détrôné par Bolingbroke, — et aussitôt je ne suis plus rien. Mais quoi que je sois, — ni pour moi, ni pour aucun homme de cette humanité, — il ne saurait y avoir de satis-

faction avant ce soulagement suprême, — l'anéantissement.

On entend une musique.

Qu'entends-je? de la musique!... — Ah! ah! observez la mesure... Comme la plus douce musique est aigre, — quand les temps sont manqués et les accords non observés! — Il en est de même dans l'harmonie des existences humaines. — Ici j'ai l'ouïe assez délicate — pour reprendre une note fausse dans une corde dérangée. — Mais, dans le concert de mon pouvoir et de mon temps, — je n'ai pas eu l'ouïe assez fine pour discerner les temps manqués! — J'ai abusé du temps, et à présent le temps abuse de moi; — car à présent le temps fait de moi son horloge. — Mes pensées sont des minutes, dont chaque seconde est marquée par un soupir — à ce cadran extérieur de mes yeux, — auquel est fixé, comme la pointe de l'aiguille, — mon doigt qui sans cesse en essuie les larmes. — Le son qui indique l'heure, c'est — le bruyant sanglot qui est le battant — du timbre de mon cœur. Ainsi les soupirs, les larmes et les sanglots — marquent les secondes, les minutes et les heures... Mais le temps — vole pour Bolingbroke en joie superbe, — tandis que je fais ici pour lui le stupide office d'un ressort d'horloge. — Cette musique m'exaspère: qu'elle cesse! — Quoique parfois elle ramène le fou à la raison, — elle aurait sur moi l'effet de rendre fou le raisonnable. — N'importe! béni soit le noble cœur qui me donne ce concert! — C'est une preuve d'affection; et l'affection pour Richard — est un étrange joyau en ce monde de haine.

Entre un GROOM.

LE GROOM.

— Salut, royal prince!

RICHARD.

Merci, mon noble pair. — Le moins cher d'entre nous est de dix liards trop cher. — Qui es-tu? Et comment es-tu.

venu en ce lieu — où nul homme ne vient que ce triste limier — qui m'apporte ma nourriture pour faire vivre mon infortune?

LE GROOM.

— Roi, j'étais un pauvre groom de tes écuries, — quand tu étais roi. Allant à York, — j'ai à grand'peine fini par obtenir permission — de revoir les traits du roi, mon ci-devant maître. — Oh! que j'ai eu le cœur navré, le jour du couronnement, — quand, dans les rues de Londres, j'ai vu — Bolingbroke sur le rouan Barbary, — ce cheval que tu as si souvent monté, — ce cheval que j'avais dressé avec tant de soin!

RICHARD.

— Il montait Barbary!... Et, dis-moi, mon ami, — comment Barbary se gouvernait-il sous lui?

LE GROOM.

— Si fièrement qu'il semblait dédaigner la terre.

RICHARD.

— Tant il était fier d'avoir Bolingbroke sur le dos! — Cette rosse a mangé du pain dans ma main royale; — elle était fière d'être caressée par cette main. — Et elle n'a pas bronché! Elle ne s'est pas abattue, — (puisque l'orgueil doit avoir une chute), et elle n'a pas cassé le cou — à l'homme orgueilleux qui usurpait sa croupe!... — Pardon, cheval! Pourquoi te faire des reproches — puisque, créé pour être dominé par l'homme, — tu es né pour porter! Moi je ne suis pas né cheval; — et pourtant je porte mon fardeau comme un âne, — éperonné et surmené par l'impétueux Bolingbroke.

Entre le GEOLIER, un plat à la main.

LE GEOLIER, au groom.

— Camarade, détale; il ne faut pas rester ici plus longtemps.

RICHARD.

— Si tu m'aimes, il est temps que tu partes.

LE GROOM.

— Ce que ma langue n'ose exprimer, mon cœur le dira.

Il sort.

LE GEOLIER, montrant le plat.

— Milord, vous plairait-il de manger?

RICHARD.

— Goûte d'abord, comme d'habitude.

LE GEOLIER.

— Milord, je n'ose : sir Pierce d'Exton, — que le roi vient d'envoyer, me donne l'ordre contraire.

RICHARD.

— Le diable emporte Henry de Lancastre, et toi! — Ma patience est usée, et je suis las.

Il frappe le geolier.

LE GEOLIER.

— A l'aide! à l'aide! à l'aide!

Entrent Exton et des gens armés.

RICHARD.

— Qu'est-ce à dire? Que prétend la mort dans cette brutale attaque? — Manant, ta propre main me fournit l'instrument de ta mort.

Il arrache une arme à l'un des assaillants et le tue.

— Toi, va remplir une autre place dans l'enfer.

Il en tue un second; puis est lui-même frappé à mort par Exton.

— Il brûlera dans des flammes inextinguibles, le bras — qui donne ce vertige à ma personne... Exton, ta main féroce — a souillé du sang du roi la propre terre du roi. — Monte, monte, mon âme! ton séjour est là-haut, — tandis que ma chair grossière s'affaisse ici-bas pour mourir.

Il meurt.

EXTON.

- Aussi plein de valeur que de sang royal ! — J'ai épuisé l'une et l'autre ! Oh ! plût au ciel que ce fût une bonne action ! - Car maintenant le démon, qui prétendait que je faisais bien, — me dit que cette action est enregistrée dans l'enfer. — Je vais porter ce roi mort au roi vivant. - Qu'on emporte les autres, et qu'on leur donne ici la sépulture.

Ils sortent (26).

SCÈNE XIX.

[Le château de Windsor.]

Fanfares. Entrent BOLINGBROKE et YORK avec des seigneurs et les gens de leur suite.

BOLINGBROKE.

- Cher oncle York, la dernière nouvelle que nous apprenons, — c'est que les rebelles ont incendié — notre ville de Cicester, dans le Glocestershire : — ont-ils été pris ou tués, c'est ce que nous ne savons pas encore.

Entre NORTHUMBERLAND.

- Bienvenu, milord ! quelles nouvelles ?

NORTHUMBERLAND.

- D'abord, que je souhaite toute prospérité à ton pouvoir sacré ; — ensuite, que j'ai envoyé à Londres — les têtes de Salisbury, de Spencer, de Blunt et de Kent. — Les détails de leur arrestation sont — amplement exposés dans le papier que voici.

Il lui présente un papier.

BOLINGBROKE.

- Nous te remercions pour ta peine, noble Percy ; — à tes mérites seront décernées des récompenses méritées.

Entre FITZWATER.

FITZWATER.

— Milord, j'ai envoyé de Londres à Oxford — l
de Brocas et de sir Bennet Seely, — deux des dar
affidés — qui ont comploté à Oxford ton effroyab
versement.

BOLINGBROKE.

— Tes services, Fitzwater, ne seront pas oubliés
sais toute la noblesse de ton mérite.

Entre PERCY avec l'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

PERCY.

— Le grand conspirateur, l'abbé de Westminster,
cablé de remords et de mélancolie amère, — a li
corps à la tombe; — mais voici Carlisle vivant pou
— ton royal arrêt et la peine de son orgueil.

BOLINGBROKE.

— Carlisle, voici notre arrêt : — Choisis quelq
traite, quelque pieuse résidence, — autre que celle
possèdes, et va y jouir de la vie. — Pourvu que tu v
paix, tu mourras libre de toute persécution. — Ca
que tu aies toujours été mon ennemi, — je vois en
hautes étincelles d'honneur.

Entre EXTON, suivi de gens portant un cercueil.

EXTON.

— Grand roi, je te présente dans ce cercueil — ta
ensevelie. Ci gît, inanimé, — le plus puissant entre t
grands ennemis, — Richard de Bordeaux, amené là p

BOLINGBROKE.

— Exton, je ne te remercie pas; car tu as, — de t

fatale, commis une action qui retombera en opprobre — sur ma tête et sur tout cet illustre pays.

EXTON.

— C'est sur un mot de vous, milord, que je l'ai commise.

BOLINGBROKE.

— Ils n'aiment pas le poison, ceux qui ont besoin du poison, — et je ne t'aime pas. Quoique j'aie souhaité sa mort, — je l'aime assassiné, et hais son assassin. — Pour ta peine reçois les reproches de ta conscience, — mais non mon approbation ni ma faveur princière. — Va errer avec Caïn dans l'ombre de la nuit, — et ne montre jamais ta tête au jour ni à la lumière. — Milords, je vous l'assure, c'est pour mon âme une profonde tristesse — que ma grandeur naissante ait été arrosée de sang. — Venez vous associer au deuil qui m'afflige, — et couvrez-vous vite du noir funèbre. — Je veux faire un voyage en Terre Sainte, — pour laver de ce sang ma main coupable. — Marchez tristement à ma suite, et, honorant mon deuil, — suivez en larmes cette bière prématurée.

Ils sortent.

FIN DE RICHARD II.

L'histoire
de Henry Quatrième

avec la bataille de Shrewsbury, entre le Roy
et le lord Henry Percy, surnommé Henry
Hotspur du Nord

Avec les spirituelles plaisanteries de
Sir John Falstalffe

A LONDRES

nprimé par P. S. pour Andrew Wise, demeurant
au Cimetière de Saint-Paul, à l'enseigne de l'Ange

1598

PERSONNAGES (27).

LE ROI HENRY IV.

HENRY, prince de Galles,
Le prince JOHN DE LANCASTRE, } fils du roi.

HENRY PERCY, comte de NORTHUMBERLAND.
HENRY PERCY, surnommé HOTSPUR, son fils (28),
THOMAS PERCY, comte de WORCESTER,
OWEN GLENDOWER, chef des Gallois,
ARCHIBALD, comte de DOUGLAS,
EDMOND MORTIMER, comte de MARCH.
SCROOP, archevêque d'YORK. } coalisé contre le

SIR RICHARD VERNON,
SIR WALTER BLUNT,
Le comte de WESTMORELAND. } partisans du roi.

SIR JOHN FALSTAFF (29).

POINS,
GADSHILL,
PETO,
BARDOLPHE, } compagnons de Falstaff.

LADY PERCY, femme d'Hotspur et sœur de Mortimer.
LADY MORTIMER, fille de Glendower et femme de Mortimer.
MISTRESS QUICKLY, hôtesse de la taverne d'East-Cheap.

LORDS ET OFFICIERS, UN SHÉRIFF, UN CABARETIER, UN CHAMBRI DES GARÇONS D'AUBERGE, DEUX VOITURIERS, DES VOYAGEURS GENS DE SERVICE.

La scène est en Angleterre.

SCÈNE I.

[Londres. Le palais du roi.]

Entrent le roi HENRY, WESTMORELAND, sir WALTER BLUNT et d'autres courtisans.

LE ROI.

- Tout frémissants, tout pâles encore d'inquiétude, — laissons la paix effarée respirer un moment, — et reprendre rapidement haleine pour les nouvelles luttes — qui vont commencer sur de lointains rivages. — Désormais cette terre altérée — ne teindra plus ses lèvres crevassées du sang de ses enfants; la guerre ne sillonnera plus nos plaines de tranchées, — n'écrasera plus nos fleurs sous les sabots ferrés — des charges ennemies. Ces fronts hostiles, — qui, comme les météores d'un ciel troublé, — tous de même nature, tous formés de la même substance, — se heurtaient naguère dans la mêlée intestine — et dans le choc furieux d'une tuerie fratricide, — désormais harmonieusement unis dans les mêmes rangs, — marcheront tous dans le même sens, et cesseront d'opposer — les amis aux amis, les parents aux parents, les alliés aux alliés. — La lame de la guerre ne blessera plus son maître, — comme un couteau mal rengaîné. Maintenant donc, amis, — c'est sur le tombeau lointain du Christ, — que, soldat enrôlé au service de la croix divine, — nous voulons conduire les guerriers

anglais ; — leurs bras ayant été moulés dans la matrice de leurs mères — pour chasser les païens des plaines saintes — que foulèrent les pieds divins — qui, il y a quatorze cents ans, furent cloués, — pour notre salut, sur la croix amère ! — Mais ce projet est déjà vieux d'un an, — et il va sans dire que nous l'accomplirons. — Ce n'est pas pour le discuter que nous nous réunissons... Donc, — mon beau cousin Westmoreland, apprenez-moi — ce qu'a décidé hier soir notre conseil — pour hâter une expédition si chère.

WESTMORELAND.

— Mon suzerain, la question était chaudement agitée, — et plusieurs états de dépenses étaient déjà arrêtés, — hier soir, quand à la traverse est arrivé — un courrier du pays de Galles, chargé de graves nouvelles. — La pire de toutes, c'est que le noble Mortimer, — qui conduisait les hommes de l'Herefordshire — contre l'irrégulier, le sauvage Glendower, — a été fait prisonnier par la rude main de ce Gallois. — Mille de ses gens ont été massacrés, — et sur leurs cadavres de telles violences, — de si brutales, de si honteuses mutilations — ont été commises par les Galloises qu'on ne peut — les redire ni en parler sans rougir.

LE ROI.

— Et il paraît que la nouvelle de ce combat — aurait suspendu nos préparatifs pour la Terre Sainte.

WESTMORELAND.

— Oui, cette nouvelle aggravée par d'autres, mon gracieux seigneur. — Car il en est venu du nord de plus défavorables — et de plus fâcheuses. Voici ce qu'on rapporte. — Le jour de la Sainte-Croix, le vaillant Hotspur, — le jeune Harry Percy et le brave Archibald, — cet Écossais de vaillance éprouvée, — ont eu une rencontre à Holmédon. — La journée a dû être sérieuse et sanglante, — à en juger par les décharges de leur artillerie : — c'est la conjecture du porteur de la nouvelle — qui, au moment le plus chaud — de cette

lutte acharnée, est monté à cheval, — incertain du résultat.

LE ROI.

— Voici un ami cher et diligent, — sir Walter Blunt, qui vient de descendre de cheval, — encore crotté de toutes les boues — qui l'ont éclaboussé d'Holmédon jusqu'ici ; — et il nous rapporte les plus douces et les plus agréables nouvelles. — Le comte de Douglas est en déroute. — Dix mille hardis Écossais et vingt-deux chevaliers, — baignés dans leur sang, ont été vus par sir Walter — dans les plaines d'Holmédon. Hotspur a fait prisonniers — Mordake, comte de Fife, le fils aîné — du vaincu Douglas, et puis les comtes d'Atholl, — de Murray, d'Angus et de Menteith. — N'est-ce pas là un glorieux butin, — une galante prise? hein, cousin, n'est-ce pas?

WESTMORELAND.

Sur ma foi, — c'est un triomphe dont un prince serait fier.

LE ROI.

— Oui, voilà une réflexion qui m'attriste! j'ai le tort — d'envier à milord Northumberland — le bonheur d'être le père d'un pareil fils, — un fils qui est le thème des louanges de l'honneur, — la tige la plus élancée du bosquet, — le mignon bien-aimé, l'orgueil de la fortune, — tandis que moi, témoin de sa gloire, — je vois la débauche et le déshonneur ternir le front — de mon jeune Harry. Oh! si l'on pouvait prouver — que quelque fée rôdeuse de la nuit a changé — nos enfants dans leurs langes, — a nommé le mien Percy, le sien, Plantagenet! — Alors j'aurais son Harry, et lui aurait le mien! — Mais ne pensons plus à lui... Que vous semble, cher cousin, — de l'insolence de ce jeune Percy? Les prisonniers — qu'il a surpris dans cette aventure, — il prétend se les arroger, et il me fait dire — que je n'en aurai qu'un seul, Mordake, comte de Fife.

WESTMORELAND.

— C'est un conseil de son oncle, de ce Worcester, — si malveillant pour vous en toute occasion, — qui l'excite à se rengorger et à hérisser — sa jeune crête contre votre majesté.

LE ROI.

— Mais je l'ai fait appeler pour m'en rendre raison. — Et nous sommes forcés par ce motif à suspendre — nos saints projets sur Jérusalem. — Cousin, mercredi prochain, nous tiendrons — notre conseil à Windsor ; informez-en les lords ; — mais revenez promptement près de nous ; — car tout ce que j'ai à dire et à faire, — la colère ne me permet pas encore de l'expliquer.

WESTMORELAND.

— J'obéirai, mon suzerain.

Ils sortent.

SCÈNE II.

[Une auberge.]

Entrent HENRY, prince de Galles, et FALSTAFF.

FALSTAFF.

Ah çà, Hal, à quel moment du jour sommes-nous, mon gars?

LE PRINCE HENRY.

Tu t'es tellement épaissi l'esprit à force de boire du vieux Xérès, de te déboutonner après souper et de dormir sur les bancs après midi, que tu as oublié de demander ce que tu désires vraiment savoir. Que diable te fait l'instant du jour où nous sommes? A moins que les heures ne fussent des coupes de Xérès, les minutes des chapons, les pendules des langues de maquerelles, les cadrans des enseignes de maisons de passe, et le bienfaisant soleil lui-même une belle et chaude fille en taffetas couleur flamme, je ne vois

pas pour quelle raison tu ferais cette chose superflue de demander à quel moment du jour nous sommes.

FALSTAFF.

Effectivement, Hal, vous arrivez à me comprendre. Car nous autres, preneurs de bourses, nous nous réglons sur la lune et les sept planètes, et non sur Phébus, le blond chevalier errant. Et, je t'en prie, doux railleur, quand tu seras roi... que Dieu garde ta Grâce!... ta Majesté, devrais-je dire, car, pour la grâce, tu n'en auras pas...

LE PRINCE HENRY.

Comment! pas du tout?

FALSTAFF.

Non, ma foi, pas même ce qu'il en faudrait pour préluder à un repas composé d'un œuf et d'une beurrée.

LE PRINCE HENRY.

Bon. Après? continue : au fait, au fait!

FALSTAFF.

Eh bien donc, doux railleur, quand tu seras roi, ne permets pas que nous autres, qui sommes les gardes du corps de la nuit, on nous appelle les voleurs des trésors du jour. Qu'on nous nomme les forestiers de Diane, les gentilshommes de l'ombre, les mignons de la lune, et qu'on dise que nous sommes des gens qui se gouvernent bien, puisque nous sommes gouvernés, comme la mer, par notre noble et chaste maîtresse, la lune, sous les auspices de laquelle nous... volons.

LE PRINCE HENRY.

Tu as raison : ce que tu dis est fort juste. Car notre fortune à nous autres, qui sommes les gens de la lune, a, comme la mer, son flux et son reflux, étant, comme la mer, gouvernée par la lune. La preuve, la voici : une bourse d'or, fort résolûment escroquée le lundi soir, est fort dissolûment dépensée le mardi matin; obtenue en vociférant *halte-là!* dépensée en criant *du vin!* tantôt, quand le flot baisse, au

niveau du pied de l'échelle ; tantôt, quand il monte, à la hauteur de la plate-forme du gibet.

FALSTAFF.

Pardieu, tu dis vrai, mon garçon. Et n'est-ce pas que mon hôtesse de la taverne est une fille délicieuse?

LE PRINCE HENRY.

Comme le miel de l'Hybla, mon vieux garçon d'hôtel. Et n'est-ce pas qu'un justaucorps de buffle habille délicieusement un recors?

FALSTAFF.

Ah çà ! ah çà, railleur forcené, que signifient tes pointes et tes quolibets? En quoi diantre m'intéresse un justaucorps de buffle?

LE PRINCE HENRY.

Et en quoi diable m'intéresse mon hôtesse de la taverne?

FALSTAFF.

Eh ! mais tu l'as appelée mainte et mainte fois pour compter avec elle.

LE PRINCE HENRY.

Et t'ai-je jamais appelé pour te faire payer ta part?

FALSTAFF.

Non ; je te rends justice : tu as tout payé là.

LE PRINCE HENRY.

Oui, là et ailleurs, autant que mes fonds s'y prêtaient; et, quand ils ne s'y prêtaient plus, j'ai usé de mon crédit.

FALSTAFF.

Oui, et si bien usé que, s'il n'était pas présumable que tu es l'héritier présomptif... Mais, dis-moi donc, doux railleur, est-ce que les gibets resteront debout en Angleterre, quand tu seras roi ? L'énergie sera-t-elle malmenée, comme aujourd'hui, par le frein rouillé de cette vieille farceuse, la mère la Loi ? Ah ! quand tu seras roi, ne pends pas les voleurs.

LE PRINCE HENRY.

Non, tu le feras, toi.

FALSTAFF.

Moi? Oh! à merveille! Pardieu, je serai un juge rare.

LE PRINCE HENRY.

Tu juges déjà de travers. Je veux dire que tu seras chargé de pendre les voleurs, et que tu deviendras ainsi un bourreau rare.

FALSTAFF.

Soit, Hal, soit. Jusqu'à un certain point, cela conviendrait à mes goûts autant que de faire antichambre à la cour, je puis te le dire.

LE PRINCE HENRY.

Pour avoir une charge?

FALSTAFF.

J'aurais à coup sûr une charge... d'habits : le bourreau, comme tu sais, n'a pas une mince garde-robe. Sangdieu! je suis aussi mélancolique qu'un vieux chat ou qu'un ours à l'attache.

LE PRINCE HENRY.

Ou qu'un lion suranné ou qu'un luth d'amoureux.

FALSTAFF.

Oui, ou que le bourdon d'une cornemuse du Lincolnshire.

LE PRINCE HENRY.

Pourquoi pas autant qu'un lièvre ou que le marais lugubre de Moorditch (31)?

FALSTAFF.

Tu as les plus désagréables comparaisons ; et en effet, tu es bien le plus inventif, le plus coquin, le plus charmant jeune prince... Mais, Hal, je t'en prie, ne m'importune plus de futilités. Plût à Dieu que, toi et moi, nous sussions où acheter une provision de bonne renommée! Un vieux lord du conseil m'a chapitré l'autre jour dans la rue à votre

sujet, messire, mais je n'y ai pas fait attention ; et pourtant il parlait fort sagement, mais je ne l'ai pas écouté ; et pourtant il parlait sagement, et dans la rue encore !

LE PRINCE HENRY.

Tu as bien fait ; car « la sagesse crie dans les rues, et personne ne l'écoute. » (32)

FALSTAFF.

Oh ! quelle citation sacrilége ! en vérité, tu serais capable de corrompre un saint. Tu m'as fait bien du tort, Hal. Dieu te le pardonne ! Avant de te connaître, Hal, je ne connaissais rien : et maintenant, s'il faut dire la vérité, je ne suis guère meilleur qu'un des pécheurs. Il faut que je renonce à cette vie-là, et j'y renoncerai ; pardieu, si je ne le fais pas, je suis un coquin ! Je ne me damnerais pas pour tous les fils de roi de la chrétienté.

LE PRINCE HENRY.

Où prendrons-nous une bourse demain, Jack ?

FALSTAFF.

Où tu voudras, mon garçon ! J'en suis ; si je me récuse, appelle-moi coquin, et moque-toi de moi.

LE PRINCE HENRY.

Bon, je vois que tu t'amendes. Tu passes de la prière à l'escamotage des bourses.

Poins entre et s'arrête à distance.

FALSTAFF.

Dame, Hal, c'est ma vocation ! Hal, il n'y a pas de péché pour un homme à travailler dans sa vocation.... Poins !... Nous allons savoir si Gadshill a une affaire en tête. Oh ! si les hommes ne devaient être sauvés que par leur mérite, quel trou d'enfer serait assez chaud pour lui ? Voilà bien le plus omnipotent coquin qui ait jamais crié *Halte !* à un honnête homme.

LE PRINCE HENRY.

Bonjour, Ned.

POINS.

Bonjour, cher Hal... Que dit monsieur Remords? Que dit sir John sac-à-vin-sucré? Jack, comment vous arrangez-vous, le diable et toi, au sujet de ton âme, que tu lui as vendue, le dernier vendredi-saint, pour un verre de madère et une cuisse de chapon froid?

LE PRINCE HENRY.

Sir John tiendra sa parole; le diable aura son aubaine.

Montrant Falstaff.

Il n'a jamais fait mentir les proverbes : il donnera au diable son dû.

POINS.

Te voilà donc damné pour avoir tenu parole au diable!

LE PRINCE HENRY.

Autrement il serait damné pour avoir escroqué le diable.

POINS.

Ah çà, mes enfants, mes enfants, demain de grand matin, à quatre heures, à Gadshill! Il y a des pèlerins qui vont à Cantorbéry avec de riches offrandes, et des marchands qui chevauchent vers Londres avec des bourses obèses. J'ai des masques pour vous tous; vous avez vos chevaux. Gadshill couche cette nuit à Rochester; j'ai commandé un souper pour demain soir à East-Cheap. Nous pouvons faire le coup aussi sûrement que dans nos lits. Si vous voulez venir, je bourrerai vos bourses d'écus; sinon, restez chez vous, et allez vous faire pendre.

FALSTAFF.

Écoute, Yedward; si je reste céans et ne vais pas là-bas, je veux que vous soyez pendus pour y avoir été.

POINS.

Viendrez-vous, mes gaillards?

FALSTAFF.

Hal, veux-tu en être?

LE PRINCE HENRY.

Qui? moi! voler! Moi, un bandit! Moi! non, ma foi!

FALSTAFF.

Il n'y a ni honnêteté, ni énergie, ni bonne camaraderie en toi et tu n'es point issu du sang royal, si tu n'as pas le courage de te mettre en campagne pour un souverain.

LE PRINCE HENRY.

Eh bien donc, une fois dans ma vie je veux faire une folie.

FALSTAFF.

Ah! voilà qui est bien dit!

LE PRINCE HENRY.

Oui, advienne que pourra, je resterai au logis.

FALSTAFF.

Pardieu, je me révolterai, quand tu seras roi.

LE PRINCE HENRY.

Je ne m'en soucie guère.

POINS.

Sir John, je t'en prie, laisse-nous seuls, le prince et moi; je lui donnerai de si bonnes raisons pour cette expédition, qu'il viendra.

FALSTAFF.

Soit. Puisses-tu avoir l'esprit qui persuade, et lui, l'oreille qui profite! Puisse ce que tu diras être émouvant, et ce qu'il entendra être convaincant, au point que le vrai prince veuille, par récréation, devenir un faux voleur; car les pauvres abus de notre temps ont grand besoin d'être patronés. Adieu. Vous me trouverez à East-Cheap.

LE PRINCE HENRY.

Adieu, printemps dernier! Adieu, été de la Toussaint!

Falstaff sort.

POINS.

Allons, mon bon, doux et délicieux prince, montez à

cheval avec nous demain. J'ai une farce à jouer que je ne puis exécuter seul. Falstaff, Bardolphe, Peto et Gadshill (33) détrousseront les gens que nous avons traqués. Ni vous ni moi ne serons là ; mais, dès qu'ils auront le butin, si vous et moi ne les détroussons pas à leur tour, abattez cette tête de dessus mes épaules.

LE PRINCE HENRY.

Mais comment nous séparerons-nous d'eux en route?

POINS.

Eh bien, nous nous mettrons en route avant ou après eux, et nous leur indiquerons un rendez-vous, auquel il nous sera loisible de manquer ; et alors ils risqueront seuls le coup; et ils n'auront pas plus tôt fini que nous tomberons sur eux.

LE PRINCE HENRY.

Oui, mais il est probable qu'ils nous reconnaîtront, à nos chevaux, à nos habits et à tout autre indice.

POINS.

Bah! pour nos chevaux, ils ne les verront pas, je les attacherai dans le bois; dès que nous les aurons quittés, nous changerons de masques; enfin, l'ami, j'ai des sarraux de bougran tout exprès pour cacher notre costume habituel.

LE PRINCE HENRY.

Mais je crains qu'avec eux nous n'ayons affaire à trop forte partie.

POINS.

Allons donc! il y en a deux que je connais pour les deux plus francs couards qui aient jamais tourné le dos; et quant au troisième, s'il se bat plus longtemps que de raison, j'abjure la carrière des armes. L'effet de cette farce sera dans les incompréhensibles mensonges que nous débitera ce gros coquin, quand nous serons réunis à souper : comme quoi il se sera battu avec une trentaine au moins; à

quelles parades, à quelles bottes, à quelles extrémités il aura été réduit ; et c'est dans le démenti final qu'éclatera la plaisanterie.

LE PRINCE HENRY.

C'est bon, j'irai avec toi ; prépare tout ce qu'il nous faut, et rejoins-moi ce soir à East-Cheap : c'est là que je souperai. Adieu.

POINS.

Adieu, milord.

Poins sort.

LE PRINCE HENRY, seul.

Je vous connais tous, et je veux bien me prêter quelque temps — à l'humeur effrénée de votre désœuvrement. — En cela je veux imiter le soleil — qui permet aux nuages infimes et pestilentiels — de voiler au monde sa beauté, — afin d'être admiré davantage, lorsqu'après s'être fait désirer, — il consent à reparaître — en dissipant les sombres et hideuses brumes — de vapeurs qui semblaient l'étouffer. — Si les jours de fête remplissaient toute l'année, — le plaisir serait aussi fastidieux que le travail, — mais, venant rarement, ils viennent toujours à souhait ; — et rien ne plaît que ce qui fait événement. — Aussi, lorsque je rejetterai cette vie désordonnée, — et que je paierai la dette que je n'ai jamais contractée, — plus je dépasserai ma promesse, — plus j'étonnerai les hommes. — Et, comme un métal qui reluit sur un terrain sombre, — ma réforme, brillant sur mes fautes, — aura plus d'éclat et attirera plus les regards — qu'une vertu qu'aucun contraste ne fait ressortir. — Je veux faillir, mais pour faire de mes défaillances un mérite, — en rachetant le passé quand les hommes y compteront le moins.

Il sort.

SCÈNE III.

[Le palais du roi.]

Entrent le ROI HENRY, NORTHUMBERLAND, WORCESTER, HOTSPUR, sir WALTER BLUNT et autres.

LE ROI.

— Mon sang a été jusqu'ici trop froid et trop calme — pour s'émouvoir de tant d'indignités. — Vous en avez fait l'épreuve ; et voilà pourquoi — vous abusez de ma patience. Mais soyez-en sûrs, — je veux désormais prendre conseil de mon rang, — en me montrant puissant et formidable, et non plus de mon caractère — qui a été onctueux comme l'huile, souple comme le jeune duvet, — et qui a conséquemment perdu ses titres au respect — que les âmes hautaines n'accordent jamais qu'à la hauteur.

WORCESTER.

— Notre maison, mon souverain seigneur, n'a guère mérité — les coups du pouvoir, — de ce pouvoir même que nos propres mains — ont contribué à rendre si imposant.

NORTHUMBERLAND.

— Milord...

LE ROI.

Worcester, va-t-en, car je vois la menace — et la désobéissance dans ton regard. Ah ! monsieur, — votre attitude est par trop hardie et par trop péremptoire, — et la majesté royale ne saurait tolérer — la maussade frontière d'un sourcil vassal. — Vous êtes libre de nous délivrer de votre présence ; quand nous aurons besoin — de vos services et de vos conseils, nous vous enverrons chercher.

Worcester sort.

A Northumberland.

— Vous alliez parler.

NORTHUMBERLAND.

Oui, mon bon seigneur. Ces captifs, — réclamés au nom de Votre Altesse, — que Harry Percy a pris à Holmédon, — n'ont pas été, comme il le dit, aussi formellement refusés — qu'on l'a rapporté à Votre Majesté. C'est donc à la malveillance ou à un malentendu — qu'il faut attribuer ce tort, et non à mon fils.

HOTSPUR.

— Mon suzerain, je n'ai pas refusé les prisonniers. — Mais je me souviens que, quand le combat était fini, — quand j'étais altéré par la fureur et par l'extrême fatigue, — hors d'haleine, défaillant, appuyé sur mon épée, — est survenu certain lord, propret, pimpant, — frais comme un fiancé, le menton rasé — et uni comme un champ fauché après la moisson. — Il était parfumé comme un modiste. — Et entre son index et son pouce il tenait — une boîte de senteur que tour à tour — il approchait, éloignait, — puis rapprochait de son nez, qui, irrité enfin, — reniflait avec humeur... Et toujours il souriait et jasait; — et, comme les soldats passaient emportant les corps morts, — il les traitait de malappris, d'impertinents marauds, — pour oser amener ainsi un sale et désagréable cadavre — entre le vent et sa seigneurie. — Alors, en termes de gala et de belle dame, — il m'a fait maintes questions, et, entre autres choses, m'a demandé — mes prisonniers, au nom de Votre Majesté. — Moi, dans ce moment, tout souffrant de mes blessures qui s'étaient refroidies, — hors de moi, impatienté — d'être ainsi harcelé par ce godelureau, — j'ai répondu négligemment je ne sais quoi... — qu'il les aurait ou ne les aurait pas; car j'étais exaspéré — de le voir, si reluisant et si parfumé, — parler, avec un ton de dame d'atours, — de canons, de tambours, de blessures, Dieu

me pardonne! — et me dire que le remède souverain par excellence — pour les contusions internes était le spermaceti, — et que c'était vraiment grand dommage — que des entrailles de la terre inoffensive — eût été extrait ce vilain salpêtre — qui avait détruit si lâchement — tant de braves et beaux hommes, et que, sans ces misérables canons, — lui-même il eût été soldat. — A ce verbiage impertinent et décousu, milord, — j'ai répondu vaguement, comme je vous l'ai dit; — aussi, je vous en conjure, ne permettez pas que son rapport — s'élève à la hauteur d'une accusation — entre mon dévouement et Votre Majesté.

BLUNT.

— Les circonstances étant considérées, mon bon seigneur, — tout ce que Harry Percy a pu dire — à un pareil personnage, en pareil lieu, — à pareil moment, ainsi que le rapport qui en a été fait, — peut être enseveli dans un juste oubli. Qu'on ne relève pas — à son détriment ni à sa charge ce qu'il a dit alors, puisqu'il se dédit maintenant.

LE ROI.

— Toujours est-il qu'il nous refuse ses prisonniers, — à moins (c'est là sa condition) — que nous ne rachetions à nos propres dépens — son beau-frère, l'imbécile Mortimer. — Sur mon âme, le comte de March a volontairement sacrifié — la vie de ceux qu'il menait au combat — contre ce formidable magicien, ce damné Glendower, — dont il vient, nous l'apprenons, — d'épouser la fille. Allons-nous donc — vider nos coffres pour racheter un traître? — Allons-nous payer la trahison, et transiger avec des vassaux — qui se sont perdus et ruinés eux-mêmes? — Non, qu'il meure de faim dans ces montagnes stériles! — Jamais je ne tiendrai pour mon ami — un homme qui me demandera de dépenser même un penny — pour la rançon du révolté Mortimer.

HOTSPUR.

Le révolté Mortimer! — Ah! mon souverain seigneur, s'il est tombé au pouvoir de l'ennemi, — ce n'est que par le hasard de la guerre. Pour le prouver, — il ne faudrait que faire parler ces blessures, — plaies béantes, qu'il a reçues si vaillamment, — alors que, sur la rive, bordée de joncs, de la douce Séverne, — dans un duel corps à corps, — qui dura près d'une heure, — il lutta de prouesse avec le formidable Glendower. — Trois fois ils reprirent haleine, et trois fois, — d'un mutuel accord, ils se désaltérèrent aux eaux vives de la Séverne, — qui, effrayée de leur sanglant aspect, — courait effarée parmi les roseaux tremblants, — cachant sa chevelure ondée au fond du lit — qu'ensanglantaient ces valeureux combattants! — Jamais une hypocrisie vile et tarée — n'eût coloré son œuvre de si mortelles blessures; — non, jamais le noble Mortimer — n'eût reçu de gaîté de cœur autant de coups! — Qu'on ne lui jette donc pas cette accusation calomnieuse de révolte.

LE ROI.

— C'est toi qui mens, Percy, c'est toi qui mens sur son compte. — Il ne s'est jamais mesuré avec Glendower. — Je te le déclare, — il eût autant osé tenir tête au diable — qu'à un ennemi comme Owen Glendower. — N'as-tu pas honte?.. Morbleu, qu'à l'avenir — je ne vous entende plus parler de Mortimer; — envoyez-moi vos prisonniers au plus vite, — ou vous aurez de moi des nouvelles — qui vous déplairont... Milord Northumberland, — nous vous autorisons à partir avec votre fils; — envoyez-moi vos prisonniers ou vous entendrez parler de moi.

Sortent le roi, Blunt et sa suite.

HOTSPUR.

— Et quand le diable viendrait rugir pour les avoir, — je ne les enverrais pas!... Je vais courir après lui — pour

le lui dire ; car je veux soulager mon cœur, — fût-ce au risque de ma tête.

NORTHUMBERLAND.

— Eh quoi ! ivre de colère ! arrêtez un peu ; — voici votre oncle qui vient.

Rentre WORCESTER.

HOTSPUR.

Ne plus parler de Mortimer ! — Sangdieu, je veux parler de lui ; et que mon âme — n'obtienne pas miséricorde, si je ne me joins pas à lui. — Oui, pour sa cause, j'épuiserai toutes ces veines, — je verserai le plus précieux de mon sang goutte à goutte dans la poussière, — ou j'élèverai Mortimer qu'on foule aux pieds — aussi haut que ce roi oublieux, — cet ingrat, ce gangrené Bolingbroke !

NORTHUMBERLAND à Worcester.

— Frère, le roi a rendu furieux votre neveu.

WORCESTER.

— Qui donc a provoqué cette effervescence depuis mon départ ?

HOTSPUR.

— Morbleu, il veut avoir tous mes prisonniers ; — et quand je l'ai pressé encore une fois de racheter — le frère de ma femme, alors ses joues ont pâli ; — et il m'a jeté à la face un regard meurtrier, — tout frémissant qu'il était au seul nom de Mortimer.

WORCESTER.

— Je ne puis le blâmer. Mortimer n'a-t-il pas été proclamé — par feu Richard le prince du sang le plus proche (34) ?

NORTHUMBERLAND.

— Il l'a été : j'ai été témoin de la proclamation. — C'était à l'époque où le malheureux roi — (Dieu nous pardonne nos torts envers lui !) partit — pour cette expédition d'Ir-

WORCESTER.

Ces nobles Écossais, — qui sont vos prisonniers...

HOTSPUR.

Je les garderai tous. — Pardieu, il n'en aura pas un seul de ces Écossais. — Non, ne fallût-il qu'un Écossais pour sauver son âme, il ne l'aurait pas ; — par ce bras, je les garderai.

WORCESTER.

Vous vous emportez, — sans même prêter l'oreille à mes desseins. — Ces prisonniers, vous les garderez...

HOTSPUR.

Certes, je les garderai; cela est net. — Il a dit qu'il ne rachèterait pas Mortimer ; — il a défendu de parler de Mortimer ; — mais j'irai le trouver pendant son sommeil, — et je lui hurlerai à l'oreille : *Mortimer !* — Oui-dà, j'aurai un sansonnet qui sera dressé à ne dire — qu'un mot : *Mortimer!* et je le lui donnerai — pour tenir sa colère toujours en mouvement !

WORCESTER.

— Écoutez, mon neveu ; un mot...

HOTSPUR.

Je m'engage ici solennellement à avoir pour unique étude — de vexer et de tourmenter ce Bolingbroke — et ce prince de cape et d'épée, le prince de Galles. — Si je n'avais dans l'idée que son père ne l'aime pas — et serait bien aise qu'il lui arrivât malheur, — je le ferais empoisonner avec un pot d'ale.

WORCESTER.

— Adieu, parent ! je vous parlerai — quand vous serez mieux disposé à écouter.

NORTHUMBERLAND.

— Ah çà ! quelle mouche te pique ? Quelle folle impatience — te possède ? Tu éclates comme une commère, — sans vouloir attacher ton attention à d'autres paroles que les tiennes.

HOTSPUR.

— C'est que, voyez-vous, je suis flagellé, battu de verges, — je suis sur des épines, je suis piqué par une fourmilière, quand j'entends parler — de cet infâme politique, Bolingbroke!... — Du temps de Richard... Comment appelez-vous l'endroit? — Peste soit de l'endroit!.. c'est dans le Glocestershire, — là où résidait cette ganache, le duc, son oncle, — son oncle York, là où, pour la première fois, j'ai plié le genou — devant ce roi des sourires, ce Bolingbroke, tudieu! — quand vous et lui reveniez de Ravenspurg...

NORTHUMBERLAND.

Au château de Berkley.

HOTSPUR.

Vous l'avez dit. — Ah! quel tas de compliments confits — m'adressait alors ce chien couchant! — *Quand sa fortune enfant serait majeure*, disait-il, — et puis *gentil Harry Percy* et puis *cher cousin*! — Le diable emporte ces faux cousins!... Dieu me pardonne!... — Bon oncle, contez votre histoire, car j'ai fini.

WORCESTER.

— Non; si vous n'avez pas fini, poursuivez; — nous attendrons votre loisir.

HOTSPUR.

J'ai fini, sur ma parole.

WORCESTER.

— Eh bien, pour revenir à vos prisonniers écossais, — mettez-les sur-le-champ en liberté sans rançon, — et employez le fils de Douglas comme unique agent — pour lever des troupes en Écosse; pour diverses raisons — que je vous manderai par écrit, soyez-en sûr, — ce sera chose facile.

A Northumberland.

Vous, milord, — tandis que votre fils sera ainsi occupé en Écosse, — vous vous insinuerez secrètement dans la confiance — de ce noble et bien-aimé prélat, — l'archevêque...

HOTSPUR.

D'York, n'est-ce pas?

WORCESTER.

— Lui-même; il est encore sous le coup — de la mort de son frère lord Scroop à Bristol. — Je ne parle pas ici par conjecture; — je ne dis pas ce que je crois probable, mais ce qui, à ma connaissance, — a été dûment ruminé, concerté, arrangé, — un projet qui n'attend plus que l'apparition — d'une occasion pour éclater...

HOTSPUR.

— Je suis sur la piste!.. Sur ma vie, cela réussira.

NORTHUMBERLAND.

— Tu lâches toujours la meute, avant que le gibier soit levé.

HOTSPUR.

— Eh! c'est incontestablement un noble plan... — Et alors les troupes d'Écosse et d'York — d'opérer leur jonction avec Mortimer, hein?

WORCESTER.

Certainement.

HOTSPUR.

— Ma foi, voilà un coup excellent!

WORCESTER.

— Mais des raisons majeures nous pressent: hâtons-nous, — pour sauver nos têtes, de lever la tête. — Car, si humble que puisse être notre attitude, — le roi se croira toujours notre débiteur — et verra en nous des mécontents, — jusqu'à ce qu'il ait trouvé moyen de régler notre compte. — Et voyez déjà comme il commence — à éloigner de nous ses bonnes grâces.

HOTSPUR.

— En effet, en effet; nous serons vengés de lui.

WORCESTER.

— Adieu, mon neveu... En tout ceci suivez exactement

— la marche que vous indiqueront mes lettres. — Quand le moment sera mûr, et ce sera prochainement, — j'irai trouver secrètement Glendower et lord Mortimer. — Alors, vous, Douglas et nous, — nous réunirons heureusement nos troupes, conformément à mon plan, — pour soutenir de toutes nos forces notre fortune — qui maintenant chancelle entre nos mains.

NORTHUMBERLAND.

— Au revoir, mon bon frère ; nous réussirons, j'en ai la confiance.

HOTSPUR.

— Adieu, mon oncle... Oh ! puissent les heures être courtes — jusqu'au moment où les champs de bataille, les coups et les gémissements feront écho à nos ébats !

Ils sortent.

SCÈNE IV.

[Rochester. Une cour d'auberge.]

Il fait nuit. Entre un VOITURIER, une lanterne à la main.

PREMIER VOITURIER.

Ohé ! s'il n'est pas quatre heures du matin, je veux être pendu. Le Chariot est au-dessus de la cheminée neuve, et notre cheval n'est pas encore chargé. Holà, palefrenier !

LE PALEFRENIER, de l'intérieur.

Voilà ! voilà !

PREMIER VOITURIER.

Je t'en prie, Tom, bats la selle de Cut, et rembourre un peu l'arçon ; la pauvre bête est sans cesse écorchée au garrot.

Entre un SECOND VOITURIER.

SECOND VOITURIER.

Les pois et les fèves sont humides ici comme le chien, et il y a de quoi donner les vers à ces pauvres bêtes. Cette maison-ci est sens dessus dessous, depuis que Robin le palefrenier est mort.

PREMIER VOITURIER.

Pauvre garçon ! Il n'a pas eu un bon moment depuis que le prix des avoines a monté : ç'a été sa mort.

DEUXIÈME VOITURIER.

Je crois que sur toute la route de Londres voici bien la maison la plus odieuse pour les puces. Je suis marqueté comme une tanche.

PREMIER VOITURIER.

Comme une tanche ! Par la messe, jamais roi de la chrétienté n'a été mieux mordu que je ne l'ai été depuis le premier chant du coq.

DEUXIÈME VOITURIER.

Eh ! ils ne vous donnent jamais de pot de chambre, et alors vous faites eau dans la cheminée ; et votre urine engendre les puces comme des loches.

PREMIER VOITURIER.

Holà, palefrenier ! arrive donc, pendard, arrive donc !

DEUXIÈME VOITURIER.

J'ai un jambon et deux racines de gingembre à porter jusqu'à Charing-Cross.

PREMIER VOITURIER.

Cordieu ! les dindons meurent de faim dans mon panier... Holà, palefrenier ! La peste t'étouffe ! As-tu pas d'yeux dans ta tête ? Est-ce que tu n'entends pas ? Si l'on n'est pas en droit de te fendre la caboche comme de boire un coup, je suis un franc coquin... Arrive donc, pendard !.. Est-ce que tu n'as pas de conscience ?

Entre GADSHILL.

GADSHILL.

Bonjour, voiturier. Quelle heure est-il?

PREMIER VOITURIER.

Je pense qu'il est deux heures.

GADSHILL.

Je t'en prie, prête-moi ta lanterne, pour voir mon cheval hongre à l'écurie.

PREMIER VOITURIER.

Tout beau, je vous prie, je sais un tour qui en vaut deux comme celui-là, sur ma parole.

GADSHILL, au second voiturier.

Je t'en prie, prête-moi la tienne.

DEUXIÈME VOITURIER.

Oui-dà! Tâche de deviner quand... Prête-moi ta lanterne, dit-il?.. Parbleu, je te verrai pendre auparavant.

GADSHILL.

Voiturier, l'ami, à quelle heure comptez-vous arriver à Londres?

DEUXIÈME VOITURIER.

Assez tôt pour aller au lit avec une chandelle, je te le garantis... Venez, voisin Mugs, nous allons réveiller ces messieurs; ils veulent voyager en compagnie, car ils ont un bagage considérable.

Les voituriers sortent.

GADSHILL.

Holà! garçon!

LE GARÇON D'AUBERGE, fredonnant de l'intérieur.

« *Leste comme un coupeur de bourse!* »

GADSHILL.

Autant dire « Leste comme un garçon d'auberge. » Car, entre toi et un coupeur de bourse, il n'y a que la différence

qui sépare l'ordonnateur de l'exécuteur. C'est toi qui fais le plan.

Entre le GARÇON D'AUBERGE.

LE GARÇON D'AUBERGE.

Bonjour, maître Gadshill. Ce que je vous ai dit hier soir tient toujours. Il y a un franc-tenancier des bruyères de Kent qui a apporté avec lui trois cents marcs en or : je le lui ai entendu dire à quelqu'un de sa compagnie, la nuit dernière, à souper, une sorte d'officier comptable qui a abondance de bagage aussi, Dieu sait quoi! Ils sont déjà debout, et demandent des œufs et du beurre : ils vont partir à l'instant.

GADSHILL.

L'ami, s'ils ne rencontrent pas les clercs de saint Nicolas (35), je te livre le cou que voici.

LE GARÇON D'AUBERGE.

Non, je n'en veux pas; je t'en prie, garde ça pour le bourreau; car je sais que tu adores saint Nicolas aussi sincèrement que peut le faire un homme sans foi.

GADSHILL.

Que me parles-tu de bourreau? Si jamais on me pend, je compléterai une belle paire de pendus; car, si je suis pendu, le vieux sir John le sera avec moi, et tu sais qu'il n'est pas étique... Bah! il y a bien d'autres Troyens auxquels tu ne songes guère, qui, pour le plaisir, daignent faire honneur au métier, et qui, si l'on examinait les choses de trop près, se chargeraient, pour leur propre crédit, de tout arranger. Je ne suis pas associé avec des va-nu-pieds, des porteurs de gourdin, assommeurs à six pennys, avec des buveurs de bière forcenés, moustachus et pourpres; mais avec tout ce qui est noble et tranquille, avec des bourgmestres et de grands propriétaires, gens de consistance, plus disposés à frapper qu'à parler, à parler qu'à boire, et à boire qu'à

prier. Et pourtant je me trompe, mordieu! car ils sont continuellement occupés à prier leur patronne, la fortune publique; à la prier? non, je veux dire à la piller; car ils ne cessent de lui courir sus pour en rembourrer leurs bottes.

LE GARÇON.

S'ils sont ainsi chaussés de la fortune publique, j'ai grand' peur que leurs bottes ne prennent l'eau dans un vilain chemin.

GADSHILL.

Nullement, nullement; c'est la justice elle-même qui les cire. Nous volons aussi sûrement que dans un château-fort; nous avons la recette de la graine de fougère, nous marchons invisibles (36).

LE GARÇON DE TAVERNE.

Ah! ma foi, je crois que c'est à la nuit, plutôt qu'à la graine de fougère, que vous devez d'être invisibles.

GADSHILL.

Donne-moi la main : tu auras une part dans nos acquêts, foi d'homme vrai.

LE GARÇON DE TAVERNE.

Non, promets-la moi plutôt foi de voleur faux.

GADSHILL.

Allons donc! *homo* est un nom commun à tous les hommes. Dis au palefrenier d'amener mon cheval hongre de l'écurie. Adieu, maraud fangeux.

Ils sortent.

SCÈNE V.

[Une route aux environs de Gadshill.]

Il fait nuit. Entrent le PRINCE HENRY et POINS.

POINS.

Allons, à l'affût! à l'affût! J'ai éloigné le cheval de Falstaff, et il est crispé de rage comme du velours gommé.

LE PRINCE HENRY.

Range-toi.

Entre FALSTAFF.

FALSTAFF.

Poins ! Poins ! le pendard ! Poins !

LE PRINCE HENRY.

Silence, mauvais foie gras ! quel tapage tu fais là !

FALSTAFF.

Où est Poins, Hal ?

LE PRINCE HENRY.

Il est monté au haut de la colline ; je vais le chercher.

Il fait semblant de s'en aller.

FALSTAFF.

Je suis maudit pour toujours voler en compagnie de ce filou-là. Le drôle a emmené mon cheval, et l'a attaché je ne sais où. Pour peu que je marche quatre pieds carrés plus loin, j'aurai la respiration coupée... Dame, après tout, je ne doute pas de mourir de ma belle mort, si j'échappe à la hart pour avoir tué ce coquin-là. Voilà vingt-deux ans que je jure à toute heure, à tout moment, de renoncer à la compagnie du coquin, et pourtant j'en suis ensorcelé. Si le drôle ne m'a pas donné des drogues pour me forcer à l'aimer, je veux être pendu ; c'est inexplicable autrement : j'ai bu des drogues... Poins ! Hal ! la peste de vous deux !... Bardolphe ! Peto ! que je meure de faim, si je vais voler un pas plus loin ! S'il n'est pas vrai qu'il vaudrait autant devenir honnête homme et quitter ces drôles que boire un coup, je suis le plus franc maraud qui ait jamais mâché avec une dent. A pied, huit verges de terrain inégal, c'est pour moi soixante-dix milles ; et ces chenapans au cœur de pierre ne le savent que trop bien. Peste soit du métier, quand les bandits ne sont pas honnêtes les uns envers les autres !

On siffle.

Houhou!... La peste de vous tous! donnez-moi mon cheval, coquins; donnez-moi mon cheval, pendards!

LE PRINCE HENRY.

Silence, grosse tripe! couche-toi là; mets ton oreille contre terre, et écoute si tu n'entends pas le pas des voyageurs.

FALSTAFF.

Avez-vous des leviers pour me redresser, quand je serai à terre? Sangdieu! je ne recommencerais pas à promener ainsi ma propre chair, pour tout l'argent monnayé qui est dans l'échiquier de ton père. Quelle rage avez-vous de me mettre ainsi sur les dents?

LE PRINCE HENRY.

Tu mens, on ne te met pas sur les dents, on te met sur tes pieds.

FALSTAFF.

Je t'en prie, bon prince Hal, retrouve-moi mon cheval, bon fils de roi!

LE PRINCE HENRY.

Fi, drôle! suis-je votre palefrenier?

FALSTAFF.

Va te pendre avec ta jarretière d'héritier présomptif!.. Si je suis pris, je vous revaudrai cela. Si je ne fais pas faire sur vous tous des ballades qu'on chantera sur des airs ignobles, qu'une coupe de Xérès soit pour moi du poison! Quand une plaisanterie est poussée si loin, et à pied encore, je la hais.

Entrent GADSHILL, puis BARDOLPHE et PETO.

GADSHILL.

Halte!

FALSTAFF.

Eh! je fais halte, bien malgré moi.

POINS.

C'est notre chien d'arrêt : je reconnais sa voix...

BARDOLPHE, à Gadshill.

Quelles nouvelles?

GADSHILL.

Enveloppez-vous, enveloppez-vous : mettez vos ques ; voilà l'argent du roi qui descend la colline; il l'échiquier du roi.

FALSTAFF.

Vous mentez, drôle; il va à la taverne du roi.

GADSHILL.

Il y a là de quoi nous enrichir tous.

FALSTAFF.

Oui, d'une corde de potence.

LE PRINCE HENRY.

Vous quatre, mes maîtres, vous les arrêterez da défilé. Ned Poins et moi, nous allons nous poster plus s'ils échappent à votre attaque, alors ils se rabattron nous.

PETO.

Combien sont-ils?

GADSHILL.

Huit ou dix.

FALSTAFF.

Corbacque! ne sera-ce pas eux qui nous voleront?

LE PRINCE HENRY.

Quel couard que ce sir Jean de la Panse!

FALSTAFF.

Ma foi, je ne suis pas Jean de Gand, votre grand-mais pour ça, Hal, je ne suis pas un couard.

LE PRINCE HENRY.

Eh bien! c'est ce que nous verrons à l'épreuve.

POINS.

L'ami Jack, ton cheval est derrière la haie; qua

en auras besoin, tu le trouveras là. Adieu, et tiens bon.

FALSTAFF.

Ah! si je pouvais le frapper! quand je devrais être pendu!

LE PRINCE HENRY.

Ned, où sont nos déguisements?

POINS.

Ici, à côté. Suivez-moi de près.

Le prince Henry et Poins se retirent.

FALSTAFF.

Allons, mes maîtres, bonne chance! chacun à sa besogne.

Entrent des VOYAGEURS.

PREMIER VOYAGEUR.

Venez, voisin; le garçon conduira nos chevaux jusqu'au bas de la côte : marchons un peu à pied pour dégourdir nos jambes.

LES VOLEURS.

Halte-là!

LES VOYAGEURS.

Jésus ait pitié de nous!

FALSTAFF.

Frappez! sus aux coquins! coupez-leur la gorge! Ah! chenilles! fils de putains! misérables mangeurs de lard! ils nous haïssent, nous autres : jeunesses, terrassez-les! dépouillez-les!

PREMIER VOYAGEUR.

Ah! nous sommes perdus à tout jamais, nous et tout ce que nous avons.

FALSTAFF.

A la potence, misérables ventrus! Vous, perdus!... Non, gros ladres. Je voudrais que toute votre réserve fût ici! En avant, couennes, en avant! Quoi, coquins! faut-il pas

que les jeunes gens vivent ? Vous êtes grands jurés, pas vrai ? Nous allons vous faire jurer, sur ma foi.

Falstaff et ses compagnons dépouillent les voyageurs, les garrottent et les emmènent. Au moment où ils sortent, rentrent le prince HENRY et POINS.

LE PRINCE HENRY.

Les bandits ont garrotté les honnêtes gens. Maintenant, si nous pouvions, toi et moi, voler les bandits et nous en retourner joyeusement à Londres, ce serait matière à jaser pour une semaine, à rire pour un mois, et à plaisanter pour toujours.

POINS.

Rangeons-nous, je les entends venir.

Rentrent les VOLEURS.

FALSTAFF.

Allons, mes maîtres, partageons, et puis à cheval, avant le jour ! Si le prince et Poins ne sont pas deux couards fieffés, il n'y a pas d'équité au monde ; il n'y a pas plus de valeur dans ce Poins que dans un canard sauvage.

LE PRINCE HENRY, s'élançant.

Votre argent !

POINS.

Scélérats !

Comme les bandits sont en train de partager, le Prince et Poins fondent sur eux. Après une estocade ou deux, tous les bandits se sauvent, ainsi que Falstaff, laissant tout le butin derrière eux.

LE PRINCE HENRY.

— Conquête bien aisée !... Maintenant à cheval, et gaiement ! — Les voleurs sont dispersés, et possédés d'une frayeur — si forte, qu'ils n'osent même pas approcher l'un de l'autre. — Chacun prend son camarade pour un exempt. — En route, bon Ned. Falstaff sue à mort, — et engraisse

la terre maigre tout en cheminant. — Si je ne crevais de rire, je le plaindrais.

POINS.

— Comme le coquin hurlait!

Ils sortent (37).

SCÈNE VI.

[Dans le château de Wackworth.]

Entre HOTSPUR, lisant une lettre.

HOTSPUR.

... « Mais, pour ma part, milord, je serais bien aise d'être là, en raison de l'affection que je porte à votre maison... » *Il serait bien aise!* Pourquoi n'y est-il pas alors? *En raison de l'affection qu'il porte à notre maison!* Il montre bien en ceci qu'il aime mieux sa grange qu'il n'aime notre maison. Voyons, continuons : « Le projet que vous entreprenez est dangereux... » Oui, ça, c'est certain; il est dangereux d'attraper un rhume, de dormir, de boire; mais je vous dis, milord stupide, que sur cette épine, le danger, nous cueillerons cette fleur, la sûreté. « Le projet que vous entreprenez est dangereux; les amis que vous avez nommés incertains; le moment même défavorable, et tout votre plan trop léger pour contrebalancer une si puissante opposition... » Vous dites ça, vous dites ça? Moi, je vous dis en revanche que vous êtes un niais, un lâche, un rustre, et que vous mentez. Quel cerveau fêlé! Pardieu, notre plan est un des meilleurs plans qui aient jamais été conçus; nos amis sont fidèles et sûrs. Un bon plan, de bons amis, et qui promettent tant! Un plan excellent, de très-bons amis! De quelle ardeur gelée est ce coquin-là! Comment! milord d'York approuve le plan et la marche générale de l'action!...

Sangdieu, si en ce moment j'étais près de ce drôle, je lui ferais sauter la cervelle avec l'éventail de sa femme! Est-ce qu'il n'y a pas mon père, mon oncle et moi? lord Edmond Mortimer, milord d'York et Owen Glendower? Est-ce qu'il n'y a pas en outre les Douglas? Est-ce que je n'ai pas leur promesse écrite de venir me joindre en armes, le neuf du mois prochain? Et est-ce que quelques-uns d'entre eux ne sont pas déjà en marche? Quel païen que ce drôle-là ! quel mécréant! Ah! vous verrez à présent que, dans toute la sincérité de sa frayeur et de sa poltronnerie, il ira trouver le roi et lui découvrira toutes nos menées! Oh! je voudrais me partager et me mettre en pièces, pour avoir proposé à ce plat de lait écrêmé une si honorable entreprise! Le pendard! qu'il aille tout dire au roi. Nous sommes préparés : je vais partir ce soir.

Entre LADY PERCY.

— Eh bien, Kate? Il faut que je vous quitte dans deux heures.

LADY PERCY.

— O mon bon seigneur, pourquoi êtes-vous seul ainsi?... — Et pour quelle offense ai-je, depuis quinze jours, été — bannie du lit de mon Harry? — Dis-moi, mon doux lord, qu'est-ce qui t'ôte — l'appétit, la gaieté et le sommeil doré? — Pourquoi tournes-tu tes yeux vers la terre, — et tressailles-tu si souvent quand tu es seul? — Pourquoi as-tu perdu la fraîcheur de tes joues, — et abandonné mes trésors, et tous mes droits sur toi, — à la rêverie sombre et à la mélancolie maudite? — Dans tes légers sommeils, j'ai veillé près de toi, — et je t'ai entendu murmurer des récits de luttes armées, parler en termes de manége à ton destrier bondissant, — et lui crier *courage! en avant!* Et tu parlais — de sorties, de retraites, de tranchées, de tentes, — de palissades, de fortins, de parapets, — de basilics, de canons, de couleuvri-

nes, — de prisonniers rachetés, et de soldats tués, — et de tous les incidents d'un combat à outrance. — Ton esprit en toi avait si bien guerroyé, — et t'avait tellement surmené dans ton sommeil, — que des perles de sueur ruisselaient sur ton front, — comme des bulles sur un cours d'eau fraîchement agité; — et sur ta face apparaissaient d'étranges contractions, — comme nous en voyons aux hommes qui retiennent leur haleine — dans un grand et brusque élan. Oh! qu'annoncent ces présages? — Mon seigneur est engagé dans quelque grave affaire, — et je dois le connaître, ou il ne m'aime pas.

HOTSPUR.

— Holà!

Entre un VALET.

Gilliams est-il parti avec le paquet?

LE VALET.

— Oui, milord, il y a une heure.

HOTSPUR.

— Butler a-t-il amené ces chevaux de chez le shériff?

LE VALET.

— Milord, il vient d'amener un cheval à l'instant même.

HOTSPUR.

— Quel cheval? un rouan, brétaudé, n'est-ce pas?

LE VALET.

— Oui, milord.

HOTSPUR.

Ce rouan sera mon trône. — Oui, je serai dessus tout à l'heure. *O espérance!* — Dis à Butler de le mener dans le parc.

Le valet sort.

LADY PERCY.

— Mais écoutez, milord?

HOTSPUR.

Que dis-tu, milady?

LADY PERCY.

— Qu'est-ce qui vous entraîne ainsi loin de moi

HOTSPUR.

Mon cheval, — mon amour, mon cheval !

LADY PERCY.

Fi, tête folle, babouin que vous êtes ! — Une belette est agitée de moins de lubies — que vous. Sur ma foi, — je connaîtrai ce qui vous occupe, Harry ; pour ça, je le veux. — J'ai peur que mon frère Mortimer ne se remue — pour ses droits, et ne vous envoie chercher — afin de soutenir son entreprise. Mais si vous allez...

HOTSPUR.

— Jusque-là, à pied, je serai fatigué, mon amour.

LADY PERCY.

— Allons, allons, perroquito, répondez — directement à la question que je vous adresse. — Sur ma foi, je te romprai le petit doigt, Harry, — si tu ne veux pas me dire toute la vérité.

HOTSPUR.

— Assez, assez, espiègle !... T'aimer ?... je ne t'aime pas, — je ne me soucie guère de toi, Kate. Ce n'est point l'époque — de jouer à la poupée et de choquer les lèvres. — Il nous faut des nez en sang ; les écus brisés — ont seuls cours aujourd'hui. Tudieu, mon cheval ! — Que dis-tu, Kate ? Que me veux-tu ?

LADY PERCY.

— Est-ce que tu ne m'aimes pas ?... Pas du tout, vraiment ? — Eh bien, soit. Puisque vous ne m'aimez pas, — je ne veux plus m'aimer moi-même. Vous ne m'aimez pas ?... — Ah ! dites-moi si vous plaisantez, ou non.

HOTSPUR.

— Allons, veux-tu me voir monter à cheval ? — Quand je serai en selle, je te jurerai — un amour infini. Mais écoutez bien, Kate ; — désormais, je ne veux plus que vous me de-

mandiez — où je vais ni que vous raisonniez à ce sujet. — Je vais où je dois aller; et, pour conclure, — il faut que je vous quitte dès ce soir, mignonne Kate. — Je vous sais prudente : mais prudente seulement — autant que peut l'être l'épouse de Harry Percy; vous êtes énergique, — mais femme. Et pour les secrets, — nulle n'est plus discrète; car je suis bien sûr — que tu ne révéleras pas ce que tu ne sais pas. — Et voilà jusqu'où va ma confiance en toi, mignonne Kate.

LADY PERCY.

— Comment! jusque-là!

HOTSPUR.

— Pas un pouce au delà. Mais écoutez bien, Kate; — là où j'irai, vous irez aussi. — Moi, je pars aujourd'hui, vous demain. — Êtes-vous contente, Kate?

LADY PERCY.

Il le faut bien.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

[East-Cheap. La taverne de la Hure (38)].

Entrent le PRINCE HENRY et POINS.

LE PRINCE HENRY.

Ned, je t'en prie, sors de cette chambre crasseuse, et prête-moi main forte pour rire un peu.

POINS.

Où as-tu été, Hal?

LE PRINCE HENRY.

Avec trois ou quatre bourriques, au milieu de soixante à quatre-vingts barriques. J'ai fait vibrer la corde la plus basse de l'humilité. L'ami, je suis le confrère juré d'un trio

de garçons de cave; et je puis les appeler tous par leurs noms de baptême, Tom, Dick, Francis. Ils affirment déjà, sur leur salut, que, bien que je ne sois encore que prince de Galles, je suis le roi de la courtoisie; et ils me disent tout net que je ne suis pas un fier Jeannot, comme Falstaff, mais un Corinthien, un garçon de cœur, un bon enfant; pardieu, c'est ainsi qu'ils m'appellent! Et, quand je serai roi d'Angleterre, je serai le chef de tous les bons drilles d'East-Cheap. Ils appellent boire sec, *teindre en écarlate* ; et quand vous reprenez haleine en vous arrosant, ils crient *hem !* et vous disent d'avaler tout. Pour conclure, j'ai fait de tels progrès en un quart-d'heure que je puis boire avec le premier chaudronnier venu, dans son propre jargon, ma vie durant. Je te le déclare, Ned, tu as perdu un grand honneur à ne t'être pas trouvé avec moi dans cette action. Mais, doux Ned, pour adoucir encore ton doux nom de Ned, je te donne ce cornet de sucre que vient de me flanquer dans la main un sous-valet, un gaillard qui n'a jamais dit dans sa vie autre chose que *huit shillings six pence* et *vous êtes le bienvenu*, avec cette addition criarde : *Tout à l'heure, monsieur, tout à l'heure! Mesurez une pinte de vin doux pour la Demi-Lune!* Sur ce, Ned, pour chasser le temps jusqu'à ce que Falstaff vienne, poste-toi, je te prie, dans une pièce à côté; je vais demander à ce naïf garçon dans quel but il m'a donné ce sucre ; et toi, tu ne cesseras pas d'appeler *Francis!* en sorte que sa conversation avec moi ne sera qu'un continuel *tout à l'heure* ! Passe à côté, et je vais t'enseigner la manière.

POINS, appelant.

Francis !

LE PRINCE HENRY.

Tu es parfait.

POINS, appelant.

Francis!

Il sort.

Entre FRANCIS.

FRANCIS.

Tout à l'heure ! Tout à l'heure, monsieur... Regarde dans la *Grenade*, Ralph.

LE PRINCE HENRY.

Arrive ici, Francis.

FRANCIS.

Milord ?

LE PRINCE HENRY.

Combien de temps as-tu à servir, Francis ?

FRANCIS.

Dame, cinq ans et autant...

POINS, de l'intérieur.

Francis !

FRANCIS.

Tout à l'heure, tout à l'heure, monsieur.

LE PRINCE HENRY.

Cinq ans ! Par Notre-Dame, c'est un long bail pour faire tinter l'étaim. Mais, Francis, aurais-tu l'audace de lâcher pied devant ton engagement, de lui montrer une belle paire de talons et de t'esquiver ?

FRANCIS.

Ah ! Seigneur, monsieur ! je jurerais sur tous les livres d'Angleterre que j'aurais le cœur de...

POINS, de l'intérieur.

Francis !

FRANCIS.

Tout à l'heure, tout à l'heure, monsieur !

LE PRINCE HENRY.

Quel âge as-tu, Francis ?

FRANCIS.

Voyons... A la Saint-Michel qui vient, j'aurai...

POINS, de l'intérieur.

Francis !

FRANCIS.

Tout à l'heure, monsieur !.. Milord, attendez un peu, je vous prie.

LE PRINCE HENRY.

Non, mais écoute donc, Francis. Ce sucre que tu m'as donné, il y en avait pour un penny, n'est-ce pas ?

FRANCIS.

Ah ! Seigneur, monsieur ! je voudrais qu'il y en eût eu pour deux.

LE PRINCE HENRY.

Je veux en retour te donner mille livres : demande-les-moi quand tu voudras, et tu les auras.

POINS, de l'intérieur.

Francis !

FRANCIS.

Tout à l'heure, tout à l'heure !

LE PRINCE HENRY.

Tout à l'heure, Francis ? Non pas, Francis ; mais demain, Francis ; ou jeudi, Francis ; ou, ma foi, Francis, quand tu voudras. Mais, Francis...

FRANCIS.

Milord ?

LE PRINCE HENRY.

Consentirais-tu à voler un quidam qui porte justaucorps de cuir à boutons de cristal, cheveux ras, anneau d'agate, bas puce, jarretière de serge, langue doucereuse, panse espagnole ?

FRANCIS.

Ah ! Seigneur ! monsieur, que voulez-vous dire ?

LE PRINCE HENRY.

Allons, je vois que le bâtard brun est votre unique boisson... Car, voyez-vous, Francis, votre pourpoint de toile

blanche se salira... En Barbarie, monsieur, cela ne peut pas revenir aussi cher (39).

FRANCIS.

Quoi, monsieur?

POINS, de l'intérieur.

Francis!

LE PRINCE HENRY.

Pars donc, maroufle! Est-ce que tu n'entends pas appeler?

En ce moment le Prince et Poins appellent Francis tous deux à la fois. Le garçon s'arrête ahuri, ne sachant où aller.

Entre le CABARETIER.

LE CABARETIER.

Ah çà! tu restes coi, quand tu t'entends appeler de la sorte! Cours aux pratiques là-bas!

Francis sort.

Milord, le vieux sir John, avec une demi-douzaine d'autres, est à la porte; les ferai-je entrer?

LE PRINCE HENRY.

Qu'ils attendent un moment, et puis vous ouvrirez la porte.

Le cabaretier sort.

Poins!

POINS, revenant.

Tout à l'heure, tout à l'heure, monsieur!

LE PRINCE HENRY.

L'ami, Falstaff et le reste des voleurs sont à la porte. Allons-nous être gais!

POINS.

Gais comme des grillons, mon gars. Mais, dites-moi, quelle maligne joie avez-vous tirée de cette plaisanterie avec le garçon? Voyons, à quoi vous a-t-elle servi?

LE PRINCE HENRY.

Je ferais en ce moment toutes les farces qui ont pu être trouvées farces, depuis les vieux jours du bonhomme Adam jusqu'à l'âge juvénile que marque l'heure présente de minuit.

Francis revient avec du vin.

Quelle heure est-il, Francis?

FRANCIS.

Tout à l'heure, tout à l'heure, monsieur.

LE PRINCE HENRY.

Se peut-il que ce drôle ait un vocabulaire moindre qu'un perroquet, et soit pourtant le fils d'une femme!.. Son industrie se borne à monter et à descendre les escaliers; son éloquence au total d'une addition... Je ne suis pas encore de l'humeur de Percy, l'Hotspur du Nord, celui qui me tue six ou sept douzaines d'Écossais à un déjeuner, se lave les mains et dit à sa femme : *Fi de cette vie tranquille! je n'ai pas d'occupation...* *O mon doux Harry*, dit-elle, *combien en as-tu tué aujourd'hui?.. Qu'on fasse boire mon cheval rouan*, s'écrie-t-il; puis, une heure après, il répond : *Environ quatorze, une bagatelle, une bagatelle!..* Introduis Falstaff, je te prie; je jouerai Percy, et ce maudit sanglier jouera dame Mortimer, son épouse. *Rivo*, dit l'ivrogne (40)! Introduis cette panse, introduis ce suif.

Entrent FALSTAFF, GADSHILL, BARDOLPHE et PETO.

POINS.

Salut, Jack. Où donc as-tu été?

FALSTAFF.

Peste soit de tous les couards! Qu'ils aillent au diable! et *amen*, morbleu!... Donne-moi une coupe de Xérès, garçon... Plutôt que de continuer cette vie-là, je voudrais coudre des bas, les raccommoder et les fouler sous mes

pieds !.. Peste soit de tous les couards !... Donne-moi une coupe de Xérès, coquin ! Est-ce qu'il n'y a plus de vertu sur la terre ?

Il boit.

LE PRINCE HENRY.

As-tu jamais vu Phébus caresser une motte de beurre, et la motte de beurre fondre d'attendrissement à la douce étreinte du soleil ? Si tu l'as vu, eh bien, regarde-moi ce produit-là.

Il montre Falstaff.

FALSTAFF.

Coquin ! il y a de la chaux dans ce Xérès-là. Il n'y a que coquinerie chez l'homme infâme... Pourtant un couard est pire qu'une coupe de Xérès avec de la chaux dedans : infâme couard !... Va ton chemin, vieux Jack ; meurs quand tu voudras ; si alors la virilité, la véritable virilité n'a pas disparu de la face de la terre, eh bien, je suis un hareng saur. Il n'y a pas en Angleterre trois hommes de bien échappés à la hart, et l'un d'eux est gros et se fait vieux. Dieu nous soit en aide ! Ah ! le méchant monde ! Je voudrais être tisserand ; je chanterais des psaumes ou n'importe quoi. Peste soit de tous les couards, encore une fois !

LE PRINCE HENRY.

Eh bien, sac de laine, que marmonnez-vous là ?

FALSTAFF.

Un fils de roi ! Si je ne t'expulse pas de ton royaume avec un sabre de bois, et si je ne chasse pas tous tes sujets devant toi, comme un troupeau d'oies sauvages, je veux ne jamais porter un poil sur mon visage. Vous, prince de Galles !

LE PRINCE HENRY.

Ah çà ! fils de putain ! boule humaine ! de quoi s'agit-il ?

FALSTAFF.

N'es-tu pas un couard ? Réponds-moi à ça ; et Poins aussi ?

POINS.

Corbacque ! grosse panse, si vous m'appelez couard, tudieu ! je te poignarde.

FALSTAFF.

Moi, t'appeler couard ! Je te verrai damner avant de t'appeler couard ; mais je donnerais mille livres pour pouvoir courir aussi vite que toi. Vous avez les épaules assez droites, vous autres, et cela vous est égal qu'on voie votre dos. Vous appelez ça épauler vos amis ! Peste soit de cette épaulée-là ! parlez-moi des gens qui me font face !... Qu'on me donne une coupe de Xérès !... Je suis un coquin, si j'ai bu aujourd'hui.

LE PRINCE HENRY.

Misérable ! tes lèvres sont à peine essuyées depuis ta dernière rasade.

FALSTAFF.

N'importe ! Peste soit de tous les couards, encore une fois !

Il boit.

LE PRINCE HENRY.

De quoi s'agit-il ?

FALSTAFF.

De quoi s'agit-il ? Nous voilà quatre ici qui avons pris mille livres ce matin.

LE PRINCE HENRY.

Où sont-elles, Jack ? Où sont-elles ?

FALSTAFF.

Où sont-elles ? on nous les a reprises. Nous étions quatre malheureux contre cent.

LE PRINCE HENRY.

Comment ! cent, mon cher ?

FALSTAFF.

Je suis un coquin, si je n'ai pas croisé l'épée avec une douzaine d'entre eux, deux heures durant. J'ai échappé par miracle. J'ai reçu huit bottes à travers mon pourpoint, quatre à travers mon haut-de-chausse ; mon bouclier est percé de part en part ; mon épée est ébréchée comme une scie à

main. *Ecce signum*, Je ne me suis jamais mieux comporté depuis que je suis un homme. Tout a été inutile, Peste soit de tous les couards ! qu'ils parlent, eux ; s'ils disent plus ou moins que la vérité, ce sont des scélérats, ce sont des fils de ténèbres !

LE PRINCE HENRY.

Parlez, mes maîtres ; que s'est-il passé?

GADSHILL.

Nous quatre, nous sommes tombés sur une douzaine environ...

FALSTAFF.

Seize au moins, milord.

GADSHILL.

Et nous les avons garrottés.

PETO.

Non, non, ils n'ont pas été garrottés.

FALSTAFF.

Faquin ! ils ont été garrottés, tous sans exception, ou je ne suis qu'un juif, un juif hébreu.

GADSHILL.

Comme nous partagions, six ou sept nouveaux-venus ont fondu sur nous...

FALSTAFF.

Et ils ont délié les premiers ; et puis il en est arrivé d'autres.

LE PRINCE HENRY.

Quoi ! est-ce que vous vous êtes battus avec eux tous?

FALSTAFF.

Tous? Je ne sais pas ce que vous appelez tous ; mais si je ne me suis pas battu avec cinquante, je suis une botte de radis; s'ils n'étaient pas cinquante-deux ou trois sur le pauvre vieux Jack, je ne suis point une créature bipède.

POINS.

Je prie Dieu que vous n'en ayez pas égorgé quelques-uns.

FALSTAFF.

Ah! les prières n'y peuvent plus rien ! car, j'en ai poivré deux; il y en a deux à qui j'ai réglé leur compte, deux

drôles, vêtus de bougran. Je vais te dire, Hal, si je te fais un mensonge, crache-moi à la figure, appelle-moi cheval. Tu connais ma vieille parade; voici ma position, et voici comme je tendais ma lame... Quatre drôles en bougran dérivent sur moi...

LE PRINCE HENRY.

Comment! quatre! Tu disais deux, tout à l'heure.

FALSTAFF.

Quatre, Hal! Je t'ai dit quatre.

POINS.

Oui, oui, il a dit quatre.

FALSTAFF.

Ces quatre se sont avancés de front, et ont dégagé sur moi en même temps. Moi, sans faire plus d'embarras, j'ai reçu leurs sept pointes dans mon bouclier, comme ceci.

LE PRINCE HENRY.

Sept! Mais ils n'étaient que quatre, tout à l'heure.

FALSTAFF.

En bougran.

POINS.

Oui, quatre, vêtus de bougran.

FALSTAFF.

Sept, par cette poignée! ou je ne suis qu'un manant!

LE PRINCE HENRY, à Poins.

Je t'en prie, laisse-le faire; nous en aurons davantage bientôt.

FALSTAFF.

M'entends-tu, Hal?

LE PRINCE HENRY.

Oui, et je t'écoute, Jack.

FALSTAFF.

Fais attention, car la chose en vaut la peine. Les neuf en bougran, dont je te parlais...

LE PRINCE HENRY.

Bon, deux de plus déjà!

FALSTAFF.

Ayant rompu leur pointe...

POINS.

Perdirent leur culotte !

FALSTAFF.

Commencèrent à lâcher pied. Mais je les suivis de près, je les attaquai à bras raccourci, et, en un clin d'œil, je réglai le compte à sept des onze.

LE PRINCE HENRY.

O monstruosité! de deux hommes en bougran il en est sorti onze !

FALSTAFF.

Mais, comme si le diable s'en mêlait, trois malotrus, trois goujats, en drap de Kendal vert (41), sont venus derrière mon dos, et ont dérivé sur moi ; car il faisait si noir, Hal, que tu n'aurais pas pu voir ta main.

LE PRINCE HENRY.

Ces mensonges sont pareils au père qui les enfante, gros comme des montagnes, effrontés, palpables. Ah ! boyau à cervelle de boue, fou à caboche épaisse, immonde fils de putain, pain de suif graisseux !

FALSTAFF.

Çà, es-tu fou, es-tu fou ? N'est-ce pas la vérité, la vérité?

LE PRINCE HENRY.

Eh ! comment as-tu pu reconnaître que ces hommes portaient du drap de Kendal vert, puisqu'il faisait si noir que tu ne pouvais pas voir ta main ? Allons, donne-nous une raison ! Que dis-tu à cela ?

POINS.

Allons, une raison, Jack, une raison !

FALSTAFF.

Quoi, par contrainte ! Non, quand on m'infligerait l'estrapade et tous les supplices du monde, je ne dirais rien par

contrainte. Vous donner une raison par contrainte ! Quand les raisons seraient aussi abondantes que les mûres, je n'en donnerais à personne par contrainte, moi !

LE PRINCE HENRY.

Je ne veux pas être plus longtemps complice de ce mensonge... Cet impudent couard, ce briseur de lits, ce casseur de reins de cheval, cette énorme montagne de chair...

FALSTAFF.

Arrière, meurt-de-faim, peau de gnome, langue de veau séchée, verge de taureau, stock-fiche... Oh ! que n'ai-je assez de souffle pour énumérer tout ce qui te ressemble ! Aune de tailleur, fourreau, carquois, vile rapière en arrêt !

LE PRINCE HENRY.

Allons, reprends haleine, et puis recommence ! Et quand tu te seras épuisé en ignobles comparaisons, laisse-moi te dire un mot.

POINS.

Écoute, Jack.

LE PRINCE HENRY.

Nous deux, nous vous avons vus, tous quatre, tomber sur quatre hommes; vous les avez garrottés, et vous vous êtes emparés de leur avoir... Écoutez, maintenant, comme un simple récit va vous confondre... Alors nous deux, nous sommes tombés sur vous quatre, et d'un mot nous vous avons fait lâcher votre prise, et nous nous la sommes appropriée, si bien que nous pouvons vous la montrer ici dans la maison. Et quant à vous, Falstaff, vous avez emmené vos tripes avec une agilité, avec une promptitude, avec une prestesse ! Et tout en courant vous mugissiez : *grâce !* avec les beuglements les plus plaintifs que jamais veau ait poussés ! Quel misérable il faut que tu sois pour avoir ébréché ton épée comme tu l'as fait, et venir dire ensuite que c'est en te battant ! Quel subterfuge, quel stratagème, quelle

échappatoire pourras-tu trouver à présent pour te soustraire à ta confusion manifeste et patente?

POINS.

Voyons, nous t'écoutons, Jack; quel subterfuge as-tu encore?

FALSTAFF.

Pardieu, je vous ai reconnus aussi bien que celui qui vous a faits. Ah çà, écoutez-moi, mes maîtres : était-ce à moi de tuer l'héritier présomptif? Devais-je attenter au prince légitime? Eh! tu sais bien que je suis aussi vaillant qu'Hercule; mais remarque l'instinct : jamais le lion ne touche à un vrai prince (42). L'instinct est une grande chose; j'ai été couard par instinct. Je n'en aurai qu'une plus haute idée de moi-même et de toi, ma vie durant : de moi, comme lion vaillant, et de toi, comme vrai prince. Mais, pardieu, enfants, je suis charmé que vous ayez l'argent. Hôtesse, en faction aux portes! veillez cette nuit, vous prierez demain. Lurons, garçons, enfants, cœurs d'or! A vous tous les titres de la bonne camaraderie! Ah! allons-nous nous amuser! Si nous avions une comédie impromptue?

LE PRINCE HENRY.

J'y consens; ta fuite en fera le sujet.

FALSTAFF.

Ah! ne parle plus de ça, Hal, si tu m'aimes.

Entre L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

Doux Jésus! Milord prince!

LE PRINCE HENRY.

Eh bien, milady hôtesse, qu'as-tu à me dire?

L'HOTESSE.

Diantre, milord, il y a à la porte un noble de la cour qui

voudrait vous parler; il dit qu'il vient de la part de votre père.

LE PRINCE HENRY.

Donne une couronne à ce noble, et renvoie-le à ma mère.

FALSTAFF.

Quelle sorte d'homme est-ce?

L'HOTESSE.

Un vieux homme.

FALSTAFF.

Que fait Sa Gravité hors de son lit à minuit?... Lui donnerai-je sa réponse?

LE PRINCE HENRY.

Oui, je t'en prie, Jack.

FALSTAFF.

Ma foi, je vais l'expédier.

Il sort.

LE PRINCE HENRY.

Ah! par Notre-Dame, mes maîtres, vous vous êtes bien battus; vous également, Peto; vous également, Bardolphe. Vous êtes des lions, vous aussi; vous vous êtes sauvés par instinct, vous ne voudriez pas toucher au prince légitime! Non! fi donc.

BARDOLPHE.

Ma foi, j'ai couru quand j'ai vu les autres courir.

LE PRINCE HENRY.

Dis-moi maintenant, sérieusement, comment se fait-il que l'épée de Falstaff soit ainsi ébréchée?

PETO.

Eh! il l'a ébréché avec sa dague; et il nous a dit qu'il épuiserait en serments tout l'honneur de l'Angleterre pour vous persuader que la chose s'était faite dans le combat, et il nous a conseillé d'agir comme lui.

BARDOLPHE.

Voire même de nous frotter le nez avec du chiendent, pour

faire saigner ; et puis de barbouiller nos habits avec ce sang, et de jurer que c'était le sang des honnêtes gens. J'ai fait ce que je n'avais pas fait depuis sept ans, j'ai rougi en entendant ses monstrueuses inventions.

LE PRINCE HENRY.

O misérable, il y a dix-huit ans que tu as pris en cachette un verre de Xérès, et que tu as été pincé sur le fait ; et depuis lors tu as toujours eu une rougeur involontaire. Tu avais avec toi le feu et le fer, et tu t'es sauvé ! Quel est l'instinct qui te poussait ?

BARDOLPHE, montrant sa trogne rouge.

Milord, voyez-vous ces météores ? apercevez-vous ces éruptions ?

LE PRINCE HENRY.

Oui.

BARDOLPHE.

Que croyez-vous que cela annonce ?

LE PRINCE HENRY.

Un foie échauffé et une bourse refroidie.

BARDOLPHE.

La prépotence de la bile, milord, pour qui s'y connaît.

LE PRINCE HENRY.

Non ; pour qui te connaît, l'imminence de la potence.

Rentre FALSTAFF.

Voici venir le maigre Jack, voici venir le squelette. Eh bien, ma douce créature ampoulée ! Combien y a-t-il de temps, Jack, que tu as vu ton propre genou ?

FALSTAFF.

Mon propre genou ! Quand j'avais ton âge, Hal, j'avais la taille plus mince que la serre d'un aigle ; je me serais faufilé dans l'anneau d'un alderman. Peste soit des soupirs et des chagrins ! ils vous gonflent un homme comme une vessie.

Il circule de vilaines nouvelles. C'était sir John Bracy qui est venu de la part de votre père; il faut que vous alliez à la cour dans la matinée. Cet écervelé du Nord, Percy, et ce Gallois qui a donné la bastonnade à Amaïmon, fait Lucifer cocu, et forcé le diable à lui jurer hommage lige sur la croix d'une pertuisane welche... Comment diantre l'appelez-vous?

POINS.

Oh! Glendower?

FALSTAFF.

Owen, Owen, lui-même; et son gendre Mortimer; et le vieux Northumberland; et cet Écossais, le plus gaillard des Écossais, Douglas, qui court à cheval jusqu'au haut d'une côte perpendiculaire.

LE PRINCE HENRY.

Celui qui, lancé au grand galop, tue avec son pistolet un moineau au vol.

FALSTAFF.

Vous avez touché juste.

LE PRINCE HENRY.

Mieux qu'il n'a jamais touché le moineau.

FALSTAFF.

Eh bien, ce coquin-là a de l'énergie; il n'est pas capable de fuir.

LE PRINCE HENRY.

Et pourquoi donc, drôle, le loues-tu de si bien courir?

FALSTAFF.

A cheval, coucou! mais, à pied, il ne bougerait pas d'un pied.

LE PRINCE HENRY.

Si fait, Jack, par instinct?

FALSTAFF.

Par instinct, d'accord. Eh bien donc, il est là, ainsi qu'un certain Mordake, et puis un millier de bonnets bleus. Wor—

cester s'est esquivé cette nuit. Ces nouvelles-là ont fait blanchir la barbe de ton père. Vous pouvez acheter des terres à présent aussi bon marché que du maquereau infect.

LE PRINCE HENRY.

Alors il est probable, si le mois de juin est chaud, et si cette bousculade civile dure, que nous achèterons les pucelages, comme on achète les gros clous, au cent.

FALSTAFF.

Par la messe, enfant, tu dis vrai ; il est probable que nous ferons une bonne aubaine de ce côté-là! Mais, dis-moi, Hal, est-ce que tu n'as pas une peur horrible? Comme héritier présomptif, l'univers pouvait-il t'offrir trois ennemis pareils à ce démon de Douglas, à ce lutin de Percy et à ce diable de Glendower? Est-ce que tu n'as pas une peur horrible? Est-ce que ton sang n'en frissonne pas?

LE PRINCE HENRY.

Pas du tout, ma foi; il me faudrait un peu de ton instinct.

FALSTAFF.

Ah! tu vas être horriblement grondé demain, quand tu paraîtras devant ton père : si tu m'aimes, prépare au moins une réponse.

LE PRINCE HENRY.

Eh bien, joue le rôle de mon père, et examine ma conduite en détail.

FALSTAFF.

Tu le veux? J'y consens... Ce fauteuil sera mon trône, cette dague mon sceptre, et ce coussin ma couronne.

LE PRINCE HENRY.

Ton trône est une chaise percée; ton sceptre d'or, une dague de plomb; ta précieuse et riche couronne, un pitoyable crâne chauve!

FALSTAFF.

N'importe; si le feu de la grâce n'est pas tout à fait éteint

en toi, tu vas être ému... Donnez-moi une coupe de Xérès, pour que j'aie les yeux rouges et que je sois censé avoir pleuré; car il faut que je parle avec émotion, et je le ferai sur le ton du roi Cambyse (43).

LE PRINCE HENRY.

C'est bon, voici ma révérence.

FALSTAFF.

Et voici mon discours... Rangez-vous, noblesse.

L'HOTESSE.

Doux Jésus! Voilà un excellent spectacle, ma foi.

FALSTAFF.

— Ne pleure pas, suave reine, car ce ruissellement de larmes est superflu. —

L'HOTESSE.

Oh! le père! comme il soutient bien sa dignité!

FALSTAFF.

— Au nom du ciel, milords, emmenez ma triste reine, — car les larmes obstruent les écluses de ses yeux. —

L'HOTESSE.

Doux Jésus! il joue ça comme un de ces ribauds de comédiens que je vois encore.

FALSTAFF.

Silence, bonne chopine, silence, bon gratte-cerveau... Harry, je m'étonne non-seulement des lieux où tu passes ton temps, mais aussi de la société dont tu t'entoures. Car bien que la camomille pousse d'autant plus vite qu'elle est plus foulée, cependant, plus la jeunesse est gaspillée, plus elle s'épuise. Pour croire que tu es mon fils, j'ai d'abord la parole de ta mère, puis ma propre opinion; mais j'ai surtout pour garant cet affreux tic de ton œil, et cette dépression idiote de ta lèvre inférieure. Si donc tu es mon fils, voici ma remontrance. Pourquoi, étant mon fils, te fais-tu ainsi montrer au doigt? Voit-on le radieux fils du ciel faire l'école buissonnière et manger des mûres? Ce n'est pas une ques-

tion à poser : verra-t-on le fils d'Angleterre se faire voleur et escamoter les bourses? Voilà la question. Il est une chose, Harry, dont tu as souvent ouï parler et qui est connue à bien des gens dans notre pays sous le nom de poix : cette poix, selon le rapport des anciens auteurs, est salissante : la société que tu fréquentes est de même. Car, Harry, en ce moment je te parle dans les larmes, et non dans l'ivresse, dans le désespoir, et non dans la joie, dans les maux les plus réels, et non en vains mots!... Pourtant il y a un homme vertueux que j'ai souvent remarqué dans ta compagnie, mais je ne sais pas son nom.

LE PRINCE HENRY.

Quelle manière d'homme est-ce, sous le bon plaisir de Votre Majesté?

FALSTAFF.

Un homme de belle prestance, ma foi, corpulent, l'air enjoué, le regard gracieux, et la plus noble attitude; âgé, je pense, de quelque cinquante ans, ou, par Notre-Dame, inclinant vers la soixantaine. Et je me souviens maintenant, son nom est Falstaff. Si cet homme est d'humeur libertine, il me trompe fort; car, Harry, je lis la vertu dans ses yeux. Si donc l'arbre peut se connaître par le fruit, comme le fruit par l'arbre, je déclare péremptoirement qu'il y a de la vertu dans ce Falstaff : attache-toi à lui et bannis le reste. Et dis-moi maintenant, méchant vaurien, dis-moi, où as-tu été tout ce mois-ci?

LE PRINCE HENRY.

Est-ce là parler en roi! Mets-toi à ma place, et je vais jouer mon père.

FALSTAFF.

Tu me déposes!... Ah! si tu as seulement la moitié de ma gravité et de ma majesté, en parole comme en action, que je sois pendu par les talons, comme un lapereau ou un lièvre chez un marchand de volailles!

LE PRINCE HENRY, prenant la place de Falstaff.

Allons, me voici installé.

FALSTAFF.

Et moi, me voici debout... Vous allez juger, mes maîtres.

LE PRINCE HENRY.

Eh bien, Harry, d'où venez-vous?

FALSTAFF.

D'East-Cheap, mon noble lord.

LE PRINCE HENRY.

Les plaintes que je reçois sur ton compte sont graves.

FALSTAFF.

Tudieu, milord, elles sont fausses... Ah! vous allez voir si je suis caressant pour un jeune prince!

LE PRINCE HENRY.

Tu jures, enfant impie! Désormais ne lève plus les yeux sur moi. Tu es violemment entraîné hors des voies de la grâce : il y a un démon qui te hante sous la forme d'un vieux gros homme : tu as pour compagnon un muid humain. Pourquoi te commets-tu avec ce bagage d'humeur, cette huche verrouillée de bestialité, ce paquet gonflé d'hypocrisie, cet énorme baril de Xérès, ce sac à boyaux tout plein, ce bœuf gras rôti avec la farce dans son ventre, ce vice vénérable, cette iniquité grise, ce père ruffian, cette vanité surannée? A quoi est-il bon? à déguster le Xérès et le boire. A quoi est-il propre et apte? à découper un chapon et à le manger. En quoi consiste son habileté? en astuce. Son astuce? en coquinerie. En quoi est-il coquin? en tout. En quoi est-il estimable? en rien!

FALSTAFF.

Je voudrais que Votre Grâce me permît de la suivre. De qui Votre Grâce veut-elle parler?

LE PRINCE HENRY.

De ce scélérat, de cet abominable corrupteur de la jeunesse, Falstaff, ce vieux satan à barbe blanche.

FALSTAFF.

Milord, je connais l'homme.

LE PRINCE HENRY.

Je le sais.

FALSTAFF.

Mais dire que je lui connais plus de défauts qu'à moi-même, ce serait dire plus que je ne sais. Qu'il soit vieux (et il n'en est que plus à plaindre), c'est ce qu'attestent ses cheveux blancs; mais qu'il soit (sauf votre respect) un putassier, c'est ce que je nie absolument. Si le Xérès et le sucre sont des crimes, Dieu soit en aide aux coupables! si c'est un péché que d'être vieux et gai, alors je sais plus d'un vieux convive qui est damné; si être gras, c'est être haïssable, alors il faut aimer les vaches maigres de Pharaon. Non, mon bon seigneur, bannis Peto, bannis Bardolphe, bannis Poins; mais pour le cher Jack Falstaff, l'aimable Jack Falstaff, le loyal Jack Falstaff, le vaillant Jack Falstaff, d'autant plus vaillant qu'il est le vieux Jack Falstaff, ne le bannis pas de la société de ton Harry, ne le bannis pas de la société de ton Harry! Bannir le grassouillet Jack, autant bannir le monde entier!

LE PRINCE HENRY.

Je le bannis. Je le veux.

On frappe.

Sortent l'hôtesse, Francis et Bardolphe.

BARDOLPHE rentre courant.

BARDOLPHE.

Oh! milord, milord! le shériff est à la porte avec le guet le plus monstrueux.

FALSTAFF.

Arrière, drôle!... finissons la pièce. J'ai beaucoup à dire en faveur de ce Falstaff.

L'HOTESSE rentre en hâte.

L'HOTESSE.

O Jésus ! milord, milord !

FALSTAFF.

Hé ! hé ! Le diable chevauche sur un archet de violon !... Qu'y a-t-il?

L'HOTESSE.

Le shériff et tout le guet sont à la porte : ils viennent fouiller la maison ; dois-je les laisser entrer?

Le prince fait signe que oui.

FALSTAFF.

Çà, entends-tu bien, Hal?... Ne prenons jamais une pièce fausse pour une vraie pièce d'or. Tu es essentiellement fou, sans le paraître.

LE PRINCE HENRY.

Et toi naurellement couard, sans instinct.

FALSTAFF.

Je nie votre majeure. Si vous refusez de recevoir le shériff, à merveille ; sinon, soit, qu'il entre. Si je ne figure pas sur la charrette aussi bien qu'un autre homme, peste soit de mon éducation ! J'espère être étranglé par une hart aussi vite qu'un autre.

LE PRINCE HENRY.

Va te cacher derrière la tapisserie ; que les autres montent en haut. Ah ! mes maîtres, tout pour une figure honnête et une bonne conscience !

FALSTAFF.

J'avais l'un et l'autre ; mais leur temps est passé, et conséquemment je me cache.

Tous se retirent, excepté le prince et Poins.

LE PRINCE HENRY.

Faites entrer le shériff.

Entrent le SHÉRIFF et un VOITURIER.

— Eh bien, maître shériff, que me voulez-vous?

LE SHÉRIFF.

— Veuillez d'abord me pardonner, milord. Le cri public — a poursuivi certains hommes jusque dans cette maison.

LE PRINCE HENRY.

Quels hommes?

LE SHÉRIFF.

— Un d'eux est bien connu, mon gracieux seigneur : — un gros homme gras.

LE VOITURIER.

Gras comme du beurre.

LE PRINCE HENRY.

— Cet homme, je vous assure, n'est pas ici ; — car je lui ai moi-même donné une commission pour le moment. — Mais, shériff, je te donne ma parole — de l'envoyer demain, avant l'heure du dîner, — pour répondre devant toi ou tout autre — de tout ce qu'on pourra dire à sa charge. — Et sur ce, laissez-moi vous prier de quitter cette maison.

LE SHÉRIFF.

— Je vais le faire, milord. Il y a deux gentlemen — qui, dans ce vol, ont perdu trois cents marcs.

LE PRINCE HENRY.

— Il se peut. S'il a volé ces hommes, — il en répondra ; et sur ce, adieu.

LE SHÉRIFF.

— Bonne nuit, mon noble lord.

LE PRINCE HENRY.

Ou plutôt bonjour, n'est-ce pas?

LE SHÉRIFF.

— Effectivement, milord, je crois qu'il est deux heures du matin.

Le shériff et le voiturier sortent.

LE PRINCE HENRY.

Cet huileux coquin est aussi connu que saint Paul. Allons, appelle-le.

POINS, soulevant la tapisserie qui cache Falstaff.

Falstaff!.., Il est profondément endormi derrière la tapisserie, et il ronfle comme un cheval.

LE PRINCE HENRY.

Écoute ! comme il respire péniblement!..., Fouille ses poches.

Poins fouille les poches de Falstaff et en tire des papiers.

Qu'as-tu trouvé?

POINS.

Rien que des papiers, milord.

LE PRINCE HENRY.

Voyons ce que c'est. Lis-les.

POINS, déployant l'un des papiers,

« Item, un chapon, 2 sh. 2 d.
» Item, sauce, 4 d.
» Item, Xérès, deux gallons, 5 s. 8 d.
» Item, anchois, et Xérès après souper, 2 s. 6 d.
» Item, pain, un demi-penny. »

LE PRINCE HENRY.

O monstruosité! rien qu'un demi-penny de pain pour cette intolérable quantité de Xérès!.. Serre le reste ; nous le lirons plus à loisir; laissons-le dormir là jusqu'au jour. Je vais à la cour dans la matinée. Nous partons tous pour la guerre, et tu y auras un poste honorable. Je procurerai à ce gros coquin un emploi dans l'infanterie, et je suis sûr qu'une marche de trois cents verges sera sa mort. L'argent sera remboursé avec usure. Rejoins-moi de bonne heure dans la matinée ; et sur ce, bonjour, Poins.

POINS.

Bonjour, mon bon seigneur.

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

[Bangor. Chez l'archidiacre].

Entrent HOTSPUR, WORCESTER, MORTIMER et GLENDOWER.

MORTIMER.

– Ces promesses sont brillantes, les personnes sûres, – et notre début offre les plus heureuses espérances.

HOTSPUR.

– Lord Mortimer, et vous, cousin Glendower, – voulez-vous vous asseoir? – Et vous, oncle Worcester... Diantre! – j'ai oublié la carte!

GLENDOWER.

Non, la voici. – Asseyez-vous, cousin Percy; asseyez-vous, bon cousin Hotspur; – car, chaque fois que Lancastre vous désigne – de ce nom, ses joues pâlissent, et, poussant – un soupir, il vous souhaite au ciel.

HOTSPUR.

– Et vous en enfer, chaque fois qu'il entend – nommer Owen Glendower.

GLENDOWER.

Je ne puis le blâmer. Lors de ma nativité, – le front du ciel était rempli de formes flamboyantes, – de fanaux brûlants; et, à ma naissance, – le globe terrestre, jusque dans ses fondements, – trembla comme un couard (44).

HOTSPUR.

Bah! il en eût fait autant – à cette époque-là, si la chatte de votre mère – avait mis bas, ne fussiez-vous pas né.

GLENDOWER.

– Je dis que la terre tremblait, quand je suis né.

HOTSPUR.

– Et moi, je dis que la terre était d'une autre humeur

que moi, — si, comme vous le supposez, elle tremblait par peur de vous.

GLENDOWER.

— Les cieux étaient tout en feu ; la terre tremblait.

HOTSPUR.

— Oh ! alors la terre tremblait de voir les cieux en feu, — et nullement parce que votre naissance lui faisait peur. — La nature malade éclate souvent — en éruptions étranges. Souvent la terre en travail — est affligée et tourmentée d'une sorte de colique — par des vents impétueux, emprisonnés — dans ses entrailles qui, en cherchant une issue, — secouent cette vieille bonne dame, la terre, et culbutent — clochers et tours couvertes de mousse. A votre naissance, — notre mère-grand la terre, ayant ce dérangement, — frissonnait convulsivement.

GLENDOWER.

Cousin, je ne supporterais pas — ces contradictions de bien des gens. Permettez-moi — de vous dire encore une fois qu'à ma naissance — le front du ciel était rempli de formes flamboyantes ; — les chèvres s'enfuyaient des montagnes, et les troupeaux — couvraient d'étranges clameurs les plaines épouvantées. — Ces signes m'ont marqué pour extraordinaire, — et tout le cours de ma vie montre — que je ne suis pas sur la liste des hommes vulgaires. — Où est, dans l'enceinte tracée par la mer — qui murmure contre les côtes d'Angleterre, d'Écosse et de Galles, — le vivant qui peut m'appeler son élève ou qui m'a donné des leçons? — Et pourtant trouvez-moi un fils de la femme, — qui puisse me suivre dans les voies ardues de la science — et marcher de front avec moi dans les expériences les plus profondes.

HOTSPUR.

— Je crois que personne ne parle mieux welche... — Je vais dîner.

MORTIMER.

Finissez, cousin Percy; vous allez le rendre fou.

GLENDOWER.

— Je puis appeler les esprits du fond de l'abîme.

HOTSPUR.

— Et moi aussi, je le puis; et tout homme le peut; — mais veulent-ils venir, quand vous les appelez?

GLENDOWER.

— Eh! je puis vous apprendre, cousin, à commander — au diable.

HOTSPUR.

— Et, je puis t'apprendre, petit cousin, à humilier le diable — en disant la vérité. « Dites la vérité, et vous humilierez le diable. » — Si tu as le pouvoir de l'évoquer, amène-le ici, — et je jure que j'aurai le pouvoir de le chasser sous l'humiliation. — Oh! tant que vous vivez, dites la vérité, — et vous humilierez le diable.

MORTIMER.

Allons, allons, — assez de ce verbiage inutile.

GLENDOWER.

— Trois fois Henry Bolingbroke a affronté — ma puissance; trois fois, des rives de la Wye — et de la sablonneuse Séverne, je l'ai renvoyé, — dans un complet dénûment, sous les coups de la tempête.

HOTSPUR.

— Renvoyé tout nu, et par le mauvais temps encore. — Comment a-t-il pu esquiver les fièvres, au nom du diable?

GLENDOWER.

— Allons, voici la carte. Partageons-nous notre domaine, — conformément à notre triple convention?

Tous considèrent une carte que Glendower vient de déployer.

MORTIMER.

L'archidiacre l'a divisé — en trois portions bien égales. — L'Angleterre, depuis la Trente et la Séverne jusqu'ici,

— au sud et à l'est, m'est assignée pour ma part. — Tout l'ouest, le pays de Galles au delà de la Séverne, — et tout le fertile territoire compris dans cette limite, — à Owen Glendower ; et à vous, cher cousin, — tout le nord, à partir de la Trente. — Déjà nos contrats tripartis sont dressés. — Nous n'avons plus qu'à les sceller respectivement, — opération qui pourra se faire ce soir ; — et demain, cousin Percy, vous et moi, — et ce bon lord Worcester, nous partirons — pour rejoindre votre père et l'armée écossaise, — comme nous en sommes convenus, à Shrewsbury. — Mon père Glendower n'est pas encore prêt, — et nous n'aurons pas besoin de son aide avant quatorze jours.

A Glendower.

— Dans cet intervalle, vous aurez pu réunir — vos tenanciers, vos amis, et les gentilshommes de votre voisinage.

GLENDOWER.

— Un temps plus court me rapprochera de vous, milords, — et vos dames viendront sous mon escorte. — Il faut que vous vous dérobiez au plus vite sans prendre congé d'elles : — car il y aura déluge, — quand vos femmes se sépareront de vous.

HOTSPUR, le doigt sur la carte.

— Il me semble que ma portion, au nord de Burton, ici, — n'est pas égale à la vôtre. — Voyez comme cette rivière vient sur moi tortueusement — et me retranche, du meilleur de mon territoire, — une énorme demi-lune, un monstrueux morceau. — Je ferai barrer le courant à cet endroit ; — et la coquette, l'argentine Trente coulera par ici — dans un nouveau canal, uniforme et direct : — elle ne serpentera plus avec une si profonde échancrure — pour me dérober ce riche domaine.

GLENDOWER.

— Elle ne serpentera plus ! elle serpentera, il le faut ; vous le voyez bien.

MORTIMER.

Oui, — mais remarquez comme elle poursuit son cours et revient sur moi — en sens inverse, pour votre dédommagement; — elle supprime d'un côté autant de terrain — qu'elle vous en prend de l'autre.

WORCESTER.

— Oui, mais on pourrait à peu de frais la barrer ici, — et gagner tout ce cap du côté du nord, — en la faisant couler directement et également.

HOTSPUR.

— Je le veux ainsi : ce sera fait à peu de frais.

GLENDOWER.

— Je ne veux pas de changement.

HOTSPUR.

Vous n'en voulez pas?

GLENDOWER.

— Non, et vous n'en ferez pas.

HOTSPUR.

Qui donc me contredira?

GLENDOWER.

— Eh! ce sera moi.

HOTSPUR.

Alors, faites que je ne vous comprenne pas. — Parlez welche.

GLENDOWER.

— Je sais parler anglais, milord, aussi bien que vous; — car j'ai été élevé en Angleterre, à la cour; — tout jeune encore, j'ai composé pour la harpe, — et très-agréablement, nombre de chansons anglaises, — et j'ai ajouté à la langue d'utiles ornements, — mérite qu'on ne vous a jamais connu.

HOTSPUR.

— Morbleu, je m'en félicite de tout mon cœur; — j'aimerais mieux être chat et crier miaou — que d'être un de

ces faiseurs de ballades ! — J'aimerais mieux entendre tourner un chandelier de cuivre, — ou une roue sèche grincer sur un essieu : — cela ne m'agacerait pas les dents — autant que cette poésie minaudière. — On dirait l'allure forcée d'un bidet éclopé.

GLENDOWER.

— Allons, on vous changera le cours de la Trente.

HOTSPUR.

— Peu m'importe, je donnerais trois fois autant de territoire — à un ami vraiment méritant ; — mais, en fait de marché, voyez-vous bien, — je chicanerais sur la neuvième partie d'un cheveu. — Les traités sont-ils dressés ? partons-nous ?

GLENDOWER.

— Il fait un beau clair de lune, vous pouvez partir de nuit. — Je vais presser l'écrivain et, en même temps, — révéler votre départ à vos femmes. — J'ai peur que ma fille n'en devienne folle, — tant elle radote de son Mortimer.

Il sort.

MORTIMER.

— Fi, cousin Percy ! comme vous contrecarrez mon père !

HOTSPUR.

— Je ne puis m'en empêcher. Parfois il m'exaspère, — en me parlant de la taupe et de la fourmi, — du visionnaire Merlin et de ses prophéties, — et d'un dragon, et d'un poisson sans nageoire, — d'un griffon aux ailes rognées, et d'un corbeau qui mue, — d'un lion couchant et d'un chat rampant, — et de je ne sais quel galimatias — qui me met hors de moi (45). Je vais vous dire, — la nuit dernière encore il m'a tenu neuf heures au moins, — à énumérer les noms des divers diables — qui étaient ses laquais. Je criais *humph ! bien ! continuez !* — mais je n'écoutais pas un mot. Oh ! il est aussi fastidieux — qu'un cheval fatigué,

qu'une femme bougonne, — pire qu'une maison enfumée. J'aimerais mieux vivre — de fromage et d'ail dans un moulin à vent, bien loin, — que de faire la meilleure chère et de l'entendre causer, — dans n'importe quelle maison de plaisance de la chrétienté.

MORTIMER.

— Ma foi, c'est un digne gentilhomme, — parfaitement instruit et initié — à d'étranges mystères; vaillant comme un lion, — et prodigieusement affable, et aussi généreux — que les mines de l'Inde. Vous le dirai-je, cousin? — il a pour votre caractère de grands égards, — et il fait même violence à sa nature, — quand vous contrariez son humeur; oui, ma foi. — Je vous garantis qu'il n'y a pas un homme vivant — qui aurait pu le provoquer comme vous l'avez fait, — sans essuyer une terrible rebuffade. — Mais ne recommencez pas souvent, je vous en conjure.

WORCESTER.

— En vérité, milord, vous vous obstinez trop dans votre tort; — depuis votre arrivée ici, vous en avez assez fait — pour pousser sa patience à bout. — Il faut que vous appreniez, milord, à vous corriger de ce défaut-là. — Bien que parfois il atteste de la grandeur, du courage, de la noblesse, — (et c'est là la grâce suprême qu'il vous donne,) — souvent néanmoins il décèle l'emportement brutal, — le défaut de manières, le manque de retenue, — l'orgueil, la hauteur, la présomption et le dédain; — et le moindre de ces travers, quand il hante un gentilhomme, — lui aliène les cœurs, et fait tache — à la beauté de toutes ses vertus, — en leur retirant le charme.

HOTSPUR.

— Bon, me voici à l'école! que les bonnes manières vous soient en aide! — Voici venir nos femmes; prenons congé d'elles.

GLENDOWER revient avec LADY MORTIMER et LADY PERCY.

MORTIMER.

— Une contrariété qui m'agace mortellement, — c'est que ma femme ne sait pas l'anglais, et que je ne sais pas le welche.

GLENDOWER.

— Ma fille pleure; elle ne veut pas se séparer de vous; — elle veut être soldat, elle aussi; elle veut aller à la guerre.

MORTIMER.

— Cher père, dites-lui qu'elle et ma tante Percy — nous rejoindront promptement sous votre escorte.

Glendower parle à sa fille en welche et elle lui répond dans la même langue.

GLENDOWER.

— Elle n'en veut pas démordre; une revêche et obstinée coquine, — sur qui le raisonnement ne peut rien!

Lady Mortimer parle en welche à Mortimer.

MORTIMER.

— Je comprends tes regards; ce joli welche — que tu verses de ces cieux gonflés, — je ne l'entends que trop parfaitement; et, n'était la timidité, — je te répliquerais dans ce parler-là.

Lady Mortimer parle en l'embrassant.

— Je comprends tes baisers, et toi les miens, — et voilà une discussion sentie. — Mais je n'aurai pas de repos, amour, — que je n'aie appris ta langue; car, dans ta bouche — le welche est aussi suave que les plus belles stances, — chantées sur le luth, avec de ravissantes modulations, — par une belle reine, sous un bosquet d'été.

GLENDOWER.

— Ah! si vous vous attendrissez, elle va devenir folle.

Lady Mortimer parle de nouveau.

GLENDOWER.

— Oh ! je suis l'ignorance même en ceci.

GLENDOWER.

Elle vous dit — de vous coucher sur la natte indolente, — et de reposer votre douce tête sur ses genoux ; — et alors elle vous chantera les chansons qui vous plaisent, — et elle sacrera sur vos paupières le dieu du sommeil, — berçant vos sens dans un délicieux assoupissement, — intermédiaire entre la veille et le sommeil — comme l'aube entre le jour et la nuit, — une heure avant que l'attelage harnaché du ciel — commence sa course dorée à l'orient !

MORTIMER.

— De tout mon cœur. Je vais m'asseoir et l'entendre chanter. — Pendant ce temps-là notre acte sera rédigé, je présume.

GLENDOWER.

Asseyez-vous. — Les musiciens qui vont jouer pour vous — planent dans l'air à mille lieues d'ici ; — et pourtant ils vont être ici sur-le-champ. Asseyez-vous, et écoutez. —

HOTSPUR, à lady Percy.

Viens, Kate, tu es parfaite, couchée. Allons, vite, vite ; que je puisse reposer ma tête dans ton giron.

LADY PERCY.

Allez, étourneau.

Glendower dit quelques mots welches, et aussitôt la musique joue.

HOTSPUR.

— Maintenant je vois que le diable comprend le welche, — et je ne m'étonne pas qu'il soit si fantasque. — Par Notre-Dame, il est bon musicien. —

LADY PERCY.

Alors vous devriez être musicien dans l'âme ; car vous êtes tout à fait gouverné par votre fantaisie. Restez tranquille, bandit, et écoutez la lady chanter en welche.

HOTSPUR.

J'aimerais mieux entendre Lady, ma braque, hurler en irlandais.

LADY PERCY.

Veux-tu avoir la tête rompue?

HOTSPUR.

Non.

LADY PERCY.

Eh bien, reste tranquille.

HOTSPUR.

Pour ça, non plus ! C'est la manie des femmes !

LADY PERCY.

Maintenant Dieu te conduise !

HOTSPUR.

Au lit de la dame welche !

LADY PERCY.

Que dis-tu là ?

HOTSPUR.

Paix ! elle chante.

Lady Mortimer chante une chanson welche.

HOTSPUR, reprenant.

Allons, Kate, je veux une chanson de vous aussi.

LADY PERCY.

De moi ! Nenni, sur ma parole !

HOTSPUR.

Nenni, sur ma parole! Mon cœur, vous jurez comme la femme d'un confiseur ! — *Nenni, sur ma parole! Aussi vrai que j'existe! Dieu me pardonne! Aussi sûr qu'il fait jour!* — Tu fais des serments de si soyeuse étoffe, — qu'on dirait que tu ne t'es jamais promenée au delà de Finsbury (46). — Jure-moi, Kate, en vraie lady que tu es, — avec un bon serment qui remplisse la bouche, et laisse les *sur ma parole* — et autres protestations de pain d'épice — aux robes ga-

lonnées de velours et aux bourgeoises endimanchées. — Allons, chante.

LADY PERCY.

Je ne veux pas chanter.

HOTSPUR.

C'est pourtant le meilleur moyen de te faire prendre pour un tailleur ou pour un éleveur de rouge-gorges. Si les actes sont dressés, je partirai avant deux heures; et sur ce, venez quand vous voudrez.

Il sort.

GLENDOWER.

— Venez, venez, lord Mortimer : vous êtes aussi lent — que le bouillant lord Percy est ardent à partir. — Maintenant notre convention est rédigée ; nous n'avons plus qu'à la sceller, et puis — à cheval immédiatement !

MORTIMER.

De tout cœur.

Ils sortent.

SCÈNE IX.

[Londres. Le palais du roi.]

Entrent le ROI HENRY, le PRINCE DE GALLES et des LORDS.

LE ROI.

— Milords, laissez-nous ; le prince de Galles et moi, — nous avons à conférer en particulier ; mais ne vous éloignez pas, — car nous aurons bientôt besoin de vous.

Les lords sortent.

— Je ne sais si c'est pour quelque offense par moi commise — que Dieu a voulu, — dans son mystérieux jugement, faire naître — de mon sang le fléau destiné à me frapper ; — mais, par les écarts de ton existence, tu — me ferais croire que tu es désigné entre tous — pour être le

brûlant instrument, la verge céleste — qui doit punir mes transgressions. Autrement, dis-moi, — comment des passions si dépravées, si basses, — des occupations si misérables, si sordides, si impures, si viles, — des plaisirs si stériles, une société aussi grossière — que celle à laquelle tu t'associes et t'adjoins, — pourraient-elles se concilier avec la grandeur de ta race, — et être de niveau avec ton cœur princier?

LE PRINCE HENRY.

— Sous le bon plaisir de Votre Majesté, je voudrais pouvoir — me justifier de toutes mes fautes — aussi complétement que je suis sûr de me laver de — maintes accusations lancées contre moi. — Aussi bien, laissez-moi implorer votre indulgence; — et, quand j'aurai réfuté les nombreuses fables — que l'oreille du pouvoir est trop souvent condamnée à entendre — de la bouche des flagorneurs souriants et des vils faiseurs de nouvelles, — puissent les quelques erreurs réelles où s'est égarée — à tort mon irrégulière jeunesse — trouver leur pardon dans mon sincère repentir!

LE ROI.

— Dieu te pardonne!... Pourtant, Harry, laisse-moi m'étonner — de tes aspirations qui prennent un vol — tout à fait contraire à l'essor de tous tes ancêtres. — Tu as brutalement perdu ta place au conseil, — laquelle est maintenant occupée par ton frère puîné; — et tu t'es à peu près aliéné les cœurs — de toute la cour et des princes de mon sang. — Les espérances fondées sur ton avenir — sont ruinées; et il n'est pas d'homme qui, — dans les pressentiments de son âme, ne prévoie ta chute. — Si j'avais été aussi prodigue de ma présence, — si je m'étais ainsi prostitué à la vue des hommes, — si je m'étais ainsi usé et avili dans une vulgaire compagnie, — l'opinion, qui m'a poussé au trône, — serait restée fidèle au maître d'alors, — et m'aurait abandonné à un exil obscur, — comme un homme sans éclat et

sans portée. — Me faisant voir rarement, je ne pouvais bouger, — sans provoquer l'étonnement, ainsi qu'une comète : — les uns disaient à leurs enfants : *C'est lui!* — d'autres s'écriaient : *où cela? lequel est Bolingbroke?* — Et alors je dérobais au ciel tous les hommages ; — et je me drapais dans une telle humilité — que j'arrachais l'allégeance de tous les cœurs, — les acclamations et les vivats de toutes les bouches, — en présence même du roi couronné. — C'est ainsi que je conservais mon prestige frais et nouveau ; — ma présence, comme une robe pontificale, — était toujours remarquée avec étonnement ; et c'est pourquoi mon apparition, — événement toujours éclatant, faisait l'effet d'une fête, — et gagnait par la rareté une telle solennité ! — Quant au roi ambulant, il trottait de tous côtés — avec de plats bouffons, esprits extravagants, feux de paille — aussitôt éteints qu'allumés ; il jetait de côté sa dignité, — il commettait sa majesté avec des bateleurs, des fous, — et laissait profaner son grand nom par leurs sarcasmes ; — en dépit de ce nom, il encourageait — de ses rires les plaisanteries des pages, et s'offrait en butte — aux vains quolibets du premier imberbe venu. — Il était le familier de la rue, — il s'inféodait à la populace, — et, comme chaque jour il — rassasiait les hommes de sa présence, — tous étaient écœurés de ce miel, et le prenaient — en dégoût, comme une chose douce qui, pour peu — qu'elle devienne fastidieuse, devient fastidieuse à l'excès. — Aussi, quand il avait occasion de se montrer, — il était comme le coucou en juin, — qu'on entend sans y prendre garde ; s'il était vu, c'était par des yeux — qui, lassés et blasés par l'habitude, — ne lui accordaient pas cette attention extraordinaire — qui se fixe sur le soleil de la royauté, — quand il ne brille que rarement à la vue des admirateurs, — par des yeux endormis qui baissaient leurs paupières — somnolentes devant lui, et lui présentaient cet aspect morne — qu'un homme ombrageux a

pour un adversaire, — tant ils étaient saturés, gorgés, fatigués de sa présence! — Et toi, Harry, tu es exactement dans le même cas. — Tu as perdu ta prérogative princière — par d'avilissantes associations. Tous les yeux — sont las de ta banale présence, — excepté les miens qui auraient désiré te voir davantage, — et qui maintenant encore, en dépit de moi-même, — sont aveuglés par une folle tendresse.

LE PRINCE HENRY.

— A l'avenir, mon trois fois gracieux seigneur, je saurai — mieux être moi-même.

LE ROI.

Par l'univers, — ce que tu es à cette heure, Richard l'était, alors — qu'arrivant de France, je débarquai à Ravenspurg; — et ce que j'étais alors, Percy l'est aujourd'hui. — Ah! par mon sceptre, et par mon âme, — il a plus de titres au pouvoir — que toi, fantôme d'héritier; — car, sans droit, sans couleur même de droit, — il couvre de harnais les campagnes du royaume, — il affronte la gueule armée du lion; — et, sans devoir à l'âge autant que toi, — il conduit de vieux lords et de vénérables évêques — aux batailles sanglantes et aux mêlées meurtrières. — Quelle impérissable gloire n'a-t-il pas acquise — contre cet illustre Douglas qui, par ses hauts faits, — ses incursions hardies et sa grande renommée militaire, — a conquis le rang suprême parmi les soldats — et le titre de premier capitaine — dans tous les royaumes qui reconnaissent le Christ! — Trois fois cet Hotspur, ce Mars au maillot, — ce guerrier enfant, a déconfit le grand Douglas — en ses entreprises; il l'a fait prisonnier, — l'a mis en liberté et en fait son ami; — et le voilà qui, haussant la voix profonde du défi, — ébranle la paix et la sûreté de notre trône! — Que dis-tu de cela' Percy, Northumberland, — Sa Grâce l'archevêque d'York,

Douglas, Mortimer, — se coalisent contre nous et sont en campagne. — Mais pourquoi te dire ces nouvelles, à toi? — Pourquoi te parler de mes adversaires, à toi, Harry, — qui es mon plus proche et mon plus intime ennemi! — Peut-être te verra-t-on, cédant à la peur vassale, — à une passion basse, à un accès d'humeur, — combattre contre moi à la solde de Percy, — ramper à ses talons et flatter sa colère — pour montrer à quel point tu es dégénéré!

LE PRINCE HENRY.

— Ne le croyez pas; vous ne verrez rien de pareil. — Que Dieu pardonne à ceux qui m'ont aliéné — à ce point la bonne opinion de Votre Majesté! — Je veux racheter tout cela sur la tête de Percy; — et, à la fin de quelque glorieuse journée, — je m'enhardirai à vous dire que je suis votre fils; — alors je porterai un vêtement de caillots, — et je cacherai mes traits sous un masque de sang — qui, une fois lavé, effacera ma honte. — Et ce sera le jour, à quelque époque qu'il brille, — où cet enfant de l'honneur et de la renommée, — ce galant Hotspur, ce chevalier vanté de tous, — et votre Harry méconnu se seront rencontrés. — Puissent toutes les illustrations entassées sur son cimier — se multiplier à l'infini, et sur ma tête — s'accumuler les hontes! Car le moment viendra — où je forcerai ce jouvenceau du nord à échanger — sa gloire contre mes indignités. — Mon bon seigneur, Percy n'est qu'un commis — chargé de faire pour moi provision de hauts faits; — mais j'exigerai de lui un compte si rigoureux — qu'il me restituera jusqu'à la moindre gloire, — jusqu'à la plus légère louange, — dussé-je lui arracher ce compte du cœur! — Voilà ce que je promets ici, au nom de Dieu : — s'il lui plaît que je tienne parole, — je supplie Votre Majesté de jeter le baume de l'indulgence — sur les plaies invétérées de mon intempérance. — Sinon, la fin de la vie brise tous les liens; — et je mourrai de cent mille morts, — avant de rompre la moindre parcelle de ce vœu.

LE ROI HENRY.

— Voilà l'arrêt de mort de cent mille rebelles. — Tu auras de l'emploi et ma souveraine confiance.

Entre BLUNT.

— Eh bien, bon Blunt? tu as l'air bien pressé.

BLUNT.

— Comme l'affaire, dont je viens vous parler. — Lord Mortimer d'Écosse a envoyé dire — que Douglas et les rebelles anglais ont fait leur jonction, — le onze de ce mois, à Shrewsbury. — Si tous tiennent leurs promesses, — jamais forces plus imposantes et plus formidables — n'ont menacé un État d'un mauvais tour.

LE ROI.

— Le comte de Westmoreland est parti aujourd'hui — avec mon fils lord John de Lancastre; — car cette nouvelle est déjà vieille de cinq jours. — Mercredi prochain, Harry, vous partirez; — jeudi, nous nous mettrons nous-même en marche. — Notre rendez-vous est Bridgenorth : et vous, Harry, — vous vous dirigerez par le Glocestershire. En calculant — ce qui nous reste à faire, il faut une douzaine de jours encore — pour que toutes nos forces soient réunies à Bridgenorth. — Nous avons beaucoup d'affaires sur les bras. En avant! — Notre ennemi se renforce de nos délais.

Ils sortent.

SCÈNE X.

[East-Cheap. La taverne de la Hure.]

Entrent FALSTAFF et BARDOLPHE.

FALSTAFF.

Bardolphe, est-ce que je n'ai pas indignement baissé depuis cette dernière action? Est-ce que je ne diminue pas?

Est-ce que je ne dépéris pas? Vois, ma peau pend sur moi comme la pelure avachie d'une vieille lady. Je suis flétri comme une vieille pomme de reinette. Allons, je vais me repentir, et bien vite, tandis que je suis encore en état; car je serai bientôt à bout d'énergie, et alors je n'aurai plus la force de me repentir. Si je n'ai pas oublié comment est fait le dedans d'une église, je suis un grain de poivre, un cheval de brasseur. Le dedans d'une église! C'est la compagnie, la mauvaise compagnie, qui a été ma ruine.

BARDOLPHE.

Sir John, vous vous affectez tellement que vous ne pouvez vivre longtemps.

FALSTAFF.

Oui, voilà la chose. Allons, chante-moi une chanson égrillarde. Égaie-moi. J'étais aussi vertueusement doué qu'un gentilhomme a besoin de l'être; vertueux suffisamment; jurant peu; jouant aux dés, pas plus de sept fois... par semaine; allant dans les mauvais lieux pas plus d'une fois par quart... d'heure; ayant trois ou quatre fois rendu de l'argent emprunté; vivant bien et dans la juste mesure; et maintenant je mène une vie désordonnée et hors de toute mesure.

BARDOLPHE.

Voyez-vous, vous êtes si gras, sir John, qu'il faut bien que vous soyez hors de mesure; hors de toute mesure raisonnable, sir John.

FALSTAFF.

Réforme ta face et je réformerai ma vie. Tu es notre amiral; tu portes la lanterne de la poupe, mais c'est dans ton nez; tu es le chevalier de la lampe ardente.

BARDOLPHE.

Allons, sir John, ma face ne vous fait pas de mal.

FALSTAFF.

Non, je le jure; j'en fais le bon usage que bien des gens

font d'une tête de mort ; c'est mon *memento mori*. Je ne vois jamais ta face sans penser au feu de l'enfer, et au riche qui vivait dans la pourpre ; car le voilà dans sa simarre qui brûle, qui brûle. Si tu étais quelque peu adonné à la vertu, je jurerais par ta face ; mon serment serait *par ce feu qui est l'ange de Dieu !* Mais tu es tout à fait perdu ; et ma foi, n'était ta face illuminée, tu serais l'enfant des plus noires ténèbres. Quand tu courais au haut de Gadshill dans la nuit pour attraper mon cheval, si je ne t'ai pas pris pour un *ignis fatuus* ou pour une boule de feu grégeois, il n'y a plus d'argent qui vaille. Oh ! tu es une fête perpétuelle, un éternel feu de joie ! Tu m'as économisé mille marcs de flambeaux et de torches, en cheminant avec moi la nuit de taverne en taverne ; mais l'argent du vin que tu m'as bu m'aurait payé les lumières, chez le chandelier le plus cher de l'Europe. Voilà trente-deux ans que j'entretiens ton feu, salamandre que tu es. Dieu m'en récompense !

BARDOLPHE.

Corbacque ! je voudrais que ma face fût dans votre ventre.

FALSTAFF.

Miséricorde ! je serais sûr alors d'avoir le cœur incendié !

Entre L'HOTESSE.

Eh bien, dame Partlet, ma poule (47) ? vous êtes-vous enquise ? Qui est-ce qui a dévalisé ma poche ?

L'HOTESSE.

Ah çà, sir John ! que croyez-vous donc, sir John ? Croyez-vous que j'entretiens des filous dans ma maison ? Mon mari et moi, nous avons fouillé, nous avons interrogé, homme par homme, garçon par garçon, tous nos domestiques : jusqu'ici il ne s'est pas perdu chez moi le dixième d'un cheveu.

FALSTAFF.

Vous mentez, l'hôtesse. Bardolphe s'y est fait raser et y a

perdu plus d'un poil ; et je jurerais que ma poche a été dévalisée. Allons donc, vous êtes une femme, allons.

L'HOTESSE.

Qui ! moi? Je te soutiendrai le contraire. Jour de Dieu ! Jamais je n'avais été appelée ainsi dans ma propre maison !

FALSTAFF.

Allons donc ! je vous connais suffisamment.

L'HOTESSE.

Non, sir John ; vous ne me connaissez pas, sir John : je vous connais, moi, sir John. Vous me devez de l'argent, sir John, et maintenant vous me cherchez querelle pour m'en frustrer. Je vous ai acheté une douzaine de chemises pour votre dos.

FALSTAFF.

De la toile de Doullens, de la toile grossière. Je les ai données à des boulangères qui en ont fait des blutoirs.

L'HOTESSE.

Eh bien, aussi sûr que je suis une vraie femme, c'était de la toile de Hollande à huit shillings l'aune. En outre, sir John, vous devez ici, en bon argent, pour votre nourriture, pour vos boissons extrà, et pour argent prêté, vingt-quatre livres.

FALSTAFF, montrant Bardolphe.

Il en a eu sa part : qu'il vous paie.

L'HOTESSE.

Lui ! hélas ! il est pauvre ; il n'a rien.

FALSTAFF.

Comment ! pauvre ! Regardez sa face ; qu'appelez-vous donc riche ? Qu'on monnoie son nez, qu'on monnoie ses joues ; je ne paierai pas un denier. Ah çà, me prenez-vous pour un nigaud ? Comment, je ne pourrai pas prendre mes aises dans mon auberge, sans avoir ma poche dévalisée ! J'ai

perdu un anneau de mon grand-père, valant quarante marcs.

L'HOTESSE.

Oh! Jésus! j'ai ouï dire au prince, je ne sais combien de fois, que cet anneau-là était de cuivre.

FALSTAFF.

Comment! le prince est un Jeannot, un pied-plat; mordieu! s'il était ici, je le bâtonnerais comme un chien, pour peu qu'il dît cela.

Entrent le PRINCE HENRI et POINS au pas de marche. Falstaff va à leur rencontre, en faisant le geste de jouer du fifre sur son bâton.

FALSTAFF.

Eh bien, mon gars? C'est donc par ce trou-là que le vent souffle? Faut-il que nous marchions tous?

BARDOLPHE.

Oui, deux à deux, à la façon de Newgate.

L'HOTESSE.

Milord, veuillez m'entendre, je vous prie.

LE PRINCE HENRY.

Que dis-tu, mistress Quickly? Comment va ton mari? Je l'aime fort; c'est un honnête homme.

L'HOTESSE.

Mon bon seigneur, veuillez m'entendre.

FALSTAFF.

Je t'en prie, laisse-la et écoute-moi.

LE PRINCE HENRY.

Que dis-tu, Jack?

FALSTAFF.

L'autre soir, je me suis endormi ici, derrière la tapisserie, et j'ai eu ma poche dévalisée. Cette maison est devenue un mauvais lieu, on y dévalise les poches.

LE PRINCE HENRY.

Qu'as-tu perdu, Jack?

FALSTAFF.

Me croiras-tu, Hal? Trois ou quatre billets de quarante livres chacun, et un anneau de mon grand-père.

LE PRINCE HENRY.

Une bagatelle, un objet de huit pennys environ.

L'HOTESSE.

C'est ce que je lui ai déclaré, milord; et je lui ai dit que Votre Grâce l'avait dit. Aussi, milord, il parle de vous d'une façon abominable, comme un homme mal embouché qu'il est; il a dit qu'il vous bâtonnerait.

LE PRINCE HENRY.

Bah! il n'a pas dit ça!

L'HOTESSE.

Je n'ai ni foi, ni sincérité, ni sexe, s'il ne l'a pas dit!

FALSTAFF.

Il n'y a pas plus de sincérité en toi que dans un pruneau bouilli, ni de bonne foi que dans un renard débusqué; et quant à ton sexe, la pucelle Marianne serait plus propre que toi à faire la femme d'un constable (48)... Va, machine, va.

L'HOTESSE.

Comment, machine? quelle machine?

FALSTAFF.

Quelle machine? eh bien, une machine pouvant servir de prie-dieu.

L'HOTESSE.

Je ne suis pas une machine à servir de prie-dieu; je souhaite que tu le saches, je suis l'épouse d'un honnête homme; et, ton titre de chevalier mis à part, tu es un manant de m'appeler comme ça.

FALSTAFF.

Ton titre de femme mis à part, tu es une bête de dire le contraire.

L'HOTESSE.

Quelle bête, manant, dis donc?

FALSTAFF.

Quelle bête? Eh bien, une loutre.

LE PRINCE HENRY.

Une loutre, sir John? pourquoi une loutre?

FALSTAFF.

Eh bien, parce qu'elle n'est ni chair ni poisson; un homme ne sait comment la prendre.

L'HOTESSE.

Tu es un homme sans conscience de dire ça; tu sais, et tout homme sait, comment me prendre, manant.

LE PRINCE HENRY.

Tu dis vrai, hôtesse; il te diffame bien grossièrement.

L'HOTESSE.

Et vous aussi, milord : il disait, l'autre jour, que vous lui deviez mille livres.

LE PRINCE HENRY.

Drôle, je vous dois mille livres?

FASLTAFF.

Mille livres, Hal? un million! Ton amour vaut un million : tu me dois ton amour.

L'HOTESSE.

Et puis, milord, il vous a appelé Jeannot, et il a dit qu'il vous bâtonnerait.

FALSTAFF.

Ai-je dit ça, Bardolphe?

BARDOLPHE.

En effet, sir John, vous l'avez dit.

FALSTAFF.

Ouais; s'il disait que mon anneau était de cuivre.

LE PRINCE HENRY.

Je dis qu'il est de cuivre; oseras-tu tenir ton engagement, maintenant?

FALSTAFF.

Dame, Hal, tu sais que, comme homme, tu ne me ferais

pas reculer; mais, comme prince, je te redoute, comme je redoute le rugissement du lionceau.

LE PRINCE HENRY.

Et pourquoi pas du lion?

FALSTAFF.

C'est le roi qui doit être redouté comme le lion. Crois-tu que je te redoute comme je redoute ton père? Ah! si cela est, fasse le ciel que ma ceinture craque!

LE PRINCE HENRY.

Oh! en ce cas, comme tes tripes te retomberaient sur les genoux! Mais, drôle, il n'y a place dans ta panse, ni pour la bonne foi, ni pour la loyauté, ni pour l'honnêteté; elle est tout entière remplie par les tripes et le diaphragme. Accuser une honnête femme de vider ta poche! Fils de putain, impudent coquin bouffi, s'il y avait dans ta poche autre chose que des notes de taverne, des adresses de mauvais lieux, et la valeur d'un pauvre sou de sucre candi pour allonger tes flatuosités, si tes poches étaient enrichies d'autres ordures que celles-là, je suis un misérable. Et pourtant vous vous obstinez, vous ne voulez pas empocher un démenti!... N'as-tu pas honte?

FALSTAFF.

Écoute, Hal! Tu sais que, dans l'état d'innocence, Adam a failli; et que peut donc faire le pauvre Jack Falstaff, dans ces jours de corruption? Tu le vois, j'ai plus de chair qu'un autre homme; et partant, plus de fragilité... Vous confessez donc que vous avez vidé mes poches?

LE PRINCE HENRY.

Cela semble résulter de la déposition.

FALSTAFF.

L'hôtesse, je te pardonne. Allons, va préparer le déjeuner; aime ton mari, aie l'œil sur tes gens, choye tes hôtes; tu me trouveras traitable autant que de raison; tu vois que

Entre un MESSAGER, apportant une lettre.

— Quelle lettre as-tu là ?

A Douglas.

Je ne puis que vous remercier.

LE MESSAGER.

— Cette lettre vient de votre père.

HOTSPUR.

— Une lettre de lui ! que ne vient-il lui-même?

LE MESSAGER.

— Il ne peut venir, milord ; il est gravement malade.

HOTSPUR.

— Mordieu ! comment a-t-il le loisir d'être malade — au moment du conflit ? Qui conduit ses troupes? — Sous quel commandement arrivent-elles ?

LE MESSAGER.

— Sa lettre vous dira mieux que moi sa décision, milord.

WORCESTER.

— Dis-moi, je te prie, est-ce qu'il garde le lit?

LE MESSAGER.

— Il le gardait, milord, depuis quatre jours, quand je me suis mis en route ; — et, au moment de mon départ, — ses médecins étaient fort inquiets de lui.

WORCESTER.

— J'aurais voulu voir un sain état de choses, — avant que la maladie le visitât. — Sa santé n'a jamais été plus précieuse que maintenant.

HOTSPUR.

— Malade en ce moment ! faiblir en ce moment ! voilà une maladie qui frappe — notre entreprise au cœur même ; — elle atteint jusqu'à nous, jusqu'à notre camp. — Il m'écrit ici... que son mal est interne... — que ses amis ne sauraient être réunis assez tôt — par un lieutenant et qu'il n'a pas trouvé bon — de confier une mission si dangereuse et si

délicate — à une autre autorité que la sienne. — Toutefois il nous conseille hardiment — de poursuivre la chose, avec nos faibles forces, — et de voir comment la fortune est disposée à notre égard. — Car, écrit-il, il n'y a plus à reculer, — le roi étant certainement instruit — de tous nos projets. Qu'en dites-vous?

WORCESTER.

— La maladie de votre père est pour nous la paralysie.

HOTSPUR.

— C'est une blessure dangereuse, un membre coupé. — Et pourtant non, ma foi. Son absence — nous semble beaucoup plus grave qu'elle ne l'est en réalité : serait-il bon — de risquer toute la fortune de nos États réunis — sur un seul coup? de jeter un si riche va-tout — sur le hasard scabreux d'une heure incertaine? — Cela ne serait pas bon. Car nous mettrions à découvert — le fond même et l'âme de nos espérances, — la limite même, le terme extrême — de nos ressources.

DOUGLAS.

Tel serait le cas, en effet, — tandis que maintenant une excellente réserve nous reste. — Nous pouvons hardiment dépenser, dans l'espoir — de ce que nous garde l'avenir. — Nous avons là la vivante assurance d'une retraite.

HOTSPUR.

— Un rendez-vous, un asile où nous réfugier, — si le diable et le malheur en veulent — à la virginité de notre entreprise.

WORCESTER.

— Pourtant j'aurais souhaité que votre père fût ici. — La nature délicate de notre tentative — ne comporte pas de division. Il y a des gens — qui, ne sachant pas pourquoi le comte est absent, — penseront que la prudence, la loyauté, une véritable aversion — pour notre conduite, l'ont retenu à l'écart; — et songez combien une pareille idée — peut

modifier l'élan d'une faction inquiète, — et mettre en question notre cause. — Car, vous le savez bien, nous autres assaillants, — nous devons nous mettre en garde contre un strict examen, — et boucher toutes les claires-voies, toutes les ouvertures par lesquelles — le regard de la raison pourrait plonger sur nous. — Cette absence de votre père est un rideau tiré — qui révèle à l'ignorant un sujet d'alarmes — auquel il ne songeait pas.

HOTSPUR.

Vous allez trop loin. — Voici plutôt l'effet que j'attribue à son absence : — elle donne à notre grande entreprise un éclat, un prestige, — un lustre d'héroïsme — qu'elle n'aurait pas, si le comte était ici ; car on devra croire — que, si nous pouvons, sans son secours, tenir tête — à toute la monarchie, nous sommes sûrs, — avec son secours, de la renverser de fond en comble. — Tout va bien encore, tous nos membres sont encore intacts.

DOUGLAS.

— Oui, au gré de notre cœur. Le mot crainte — est un terme inusité en Écosse.

Entre Sir Richard Vernon.

HOTSPUR.

— Mon cousin Vernon ! le bienvenu, sur mon âme !

VERNON.

— Plût à Dieu que mes nouvelles méritassent cette bienvenue, milord. — Le comte de Westmoreland, fort de sept mille hommes, — marche sur nous ; avec lui, est le prince John.

HOTSPUR.

— Pas de mal à cela. Quoi encore ?

VERNON.

Et en outre, j'ai appris — que le roi en personne s'est mis

en campagne, — ou se dispose à venir ici rapidement — avec des forces imposantes.

HOTSPUR.

— Il sera le bienvenu aussi. Où est son fils, — le prince de Galles, cette tête folle, ce pied léger? — Où sont-ils, lui et ses camarades qui font fi du monde — et le somment de passer son chemin?

VERNON.

Tous équipés, tous sous les armes, — tous, la plume d'autruche au vent, — battant des ailes comme des aigles qui viennent de se baigner, — étincelants comme des images sous leurs cottes d'or, — pleins d'ardeur comme le mois de mai — et splendides comme le soleil à la mi-été, — folâtres comme de jeunes chèvres, farouches comme de jeunes taureaux. — J'ai vu le jeune Henry, la visière baissée, — les cuissards aux cuisses, galamment armé, — s'élancer de terre comme un Mercure ailé, — et sauter en selle avec une telle aisance, — qu'on eût dit un ange descendu des cieux, — pour monter et manier un ardent Pégase, — et charmer le monde par sa noblesse équestre!

HOTSPUR.

— Assez, assez! pire que le soleil de mars, — cet éloge donne la fièvre. Qu'ils viennent! — Ils arriveront parés comme des victimes, — que nous offrirons, toutes chaudes et toutes saignantes, — à la vierge flamboyante de la Guerre qui fume. — Mars vêtu de maille va trôner sur son autel, — ayant du sang jusqu'aux oreilles! Je suis en feu, — quand je songe à ce riche butin qui est si près de nous, — et qui n'est pas à nous. Allons vite, que je prenne mon cheval — qui doit me lancer comme la foudre — contre la poitrine du prince de Galles. — Nous allons nous mesurer, Henry contre Henry, destrier contre destrier, — et nous ne nous séparerons que quand l'un de nous aura laissé tomber un cadavre. — Oh! que Glendower n'est-il arrivé!

VERNON.

Encore une nouvelle! – J'ai appris à Worcester, en chevauchant, – qu'il ne peut réunir ses forces a quinze jours.

DOUGLAS.

– Voilà la pire nouvelle que j'aie encore apprise.

WORCESTER.

– Oui, ma foi, elle a un son glacial.

HOTSPUR.

– A combien peut monter toute l'armée du roi?

VERNON.

– A trente mille hommes.

HOTSPUR.

Va pour quarante mille. – Mon père et Glendowe tant tous deux à l'écart, – nos forces peuvent suffire cette grande journée. – Allons, mettons-les vite en lig Le jour du jugement est proche ; s'il faut mourir, mo tous joyeusement.

DOUGLAS.

– Ne parlez pas de mourir ; je suis assuré pour six – contre la crainte et contre le coup de la mort.

Tous sort

SCÈNE XII.

[Une route en avant de Coventry.]

Entrent FALSTAFF et BARDOLPHE.

FALSTAFF.

Bardolphe, va en avant jusqu'à Coventry ; remplis une bouteille de Xérès ; nos soldats traverseront la v nous irons ce soir à Sutton-Cop-Hill.

BARDOLPHE.

Voulez-vous me donner de l'argent, capitaine?

FALSTAFF.

Débourse, débourse.

BARDOLPHE.

Cette bouteille-là fait bien un angelot.

FALSTAFF.

En ce cas, prends-le pour ta peine ; quand elle ferait vingt anges, prends-les tous ; je réponds des finances. Dis à mon lieutenant Peto de me rejoindre au bout de la ville.

BARDOLPHE.

Oui, capitaine. Adieu.

Il sort.

FALSTAFF.

Si je ne suis pas honteux de mes soldats, je suis un merlan mariné. J'ai diablement mésusé de la presse du roi. J'ai reçu, pour le remplacement de cent cinquante soldats, trois cents et quelques livres. Je ne presse que de bons propriétaires, des fils de gros fermiers ; je recherche les garçons fiancés, dont les bans ont été publiés deux fois, un tas de drôles douillets qui aimeraient autant ouïr le diable qu'un tambour, qui sont plus effrayés de la détonation d'une arquebuse qu'une poule frappée ou qu'un canard sauvage blessé. Je n'ai pressé que de ces mangeurs de beurrées, ayant au ventre un cœur pas plus gros qu'une tête d'épingle, et tous se sont rachetés du service ; et maintenant toute ma troupe se compose d'enseignes, de caporaux, de lieutenants, d'officiers de compagnies, aussi gueux, aussi déguenillés que ce Lazare en tapisserie dont les plaies sont léchées par les chiens du glouton ; des gaillards qui, en réalité, n'ont jamais été soldats ; des domestiques improbes renvoyés, des cadets de cadets, des garçons de cabaret évadés, des aubergistes ruinés ; vers rongeurs d'une société tranquille et d'une longue paix ; des chenapans dix fois plus déguenillés qu'une vieille enseigne rapiécée. Voilà les gens que j'ai pour remplacer ceux qui se sont rachetés du ser-

vice; vous diriez cent cinquante enfants prodigues en haillons, venant justement de garder les pourceaux et d'avaler leur eau de vaisselle et leurs glands. Un mauvais plaisant, qui m'a rencontré en route, m'a dit que j'avais dépeuplé tous les gibets et pressé tous les cadavres. Jamais on n'a vu pareils épouvantails. Je ne traverserai pas Coventry avec eux; ça, c'est clair. Et puis, ces coquins-là marchent les jambes écartées, comme s'ils avaient les fers aux pieds; le fait est que j'ai tiré la plupart d'entre eux de prison. Il n'y a qu'une chemise et demie dans toute ma compagnie; et la demi-chemise est faite de deux serviettes, bâties ensemble, et jetées sur les épaules comme la cotte sans manches d'un héraut; et la chemise, pour dire la vérité, a été volée à mon hôte de Saint-Albans, ou à l'homme au nez rouge qui tient l'auberge de Daventry. Mais tout ça n'est rien; ils trouveront assez de linge sur les haies.

Entrent le PRINCE HENRY et WESTMORELAND.

LE PRINCE HENRY.

Te voilà, Jack bouffi? Te voilà, matelas?

FALSTAFF.

Tiens, Hal! te voilà, jeune fou! Que diable fais-tu dans le Warwickshire?... Mon cher lord de Westmoreland, j'implore votre merci; je croyais déjà Votre Honneur à Shrewsbury.

WESTMORELAND.

Ma foi, sir John, il est grand temps que je sois là, et vous aussi; mais mes troupes y sont déjà; le roi, je puis vous le dire, compte sur nous tous; nous avons à marcher toute la nuit.

FALSTAFF.

Bah! ne vous inquiétez pas de moi; je suis vigilant, comme un chat pour voler de la crême.

LE PRINCE HENRY.

Pour voler de la crème? je le crois en effet; car à force d'en voler tu es devenu beurre. Mais dis-moi, Jack, à qui sont ces hommes qui viennent derrière nous?

FALSTAFF.

A moi, Henry, à moi.

LE PRINCE HENRY.

Je n'ai jamais vu d'aussi pitoyables gueux.

FALSTAFF.

Bah! bah! c'est assez bon pour la pointe d'une pique : chair à canon, chair à canon! Ils rempliront un trou aussi bien que des meilleurs. Eh! mon cher, des hommes mortels! des hommes mortels!

WESTMORELAND.

Oui, mais, sir John, il me semble qu'ils sont pauvres et étiques à l'excès; ils sont par trop misérables.

FALSTAFF.

Ma foi, pour leur pauvreté, je ne sais où ils l'ont prise; et pour leur étisie, je suis sûr qu'ils ne la tiennent pas de moi.

LE PRINCE HENRY.

Non, j'en jurerais; à moins que vous n'appeliez étisie trois doigts de graisse sur les côtes. Mais dépêchons-nous, l'ami : Percy est déjà dans la plaine.

FALSTAFF.

Comment! le roi est-il déjà campé?

WESTMORELAND.

Oui, sir John; je crains que nous ne nous attardions.

FALSTAFF.

Au fait, — un combat finissant, un repas commençant — vont, l'un, au soldat mou, l'autre, au convive ardent.

Ils s'éloignent.

SCÈNE XIII.

[Le camp des insurgés près de Shrewsbury.]

Entrent HOTSPUR, WORCESTER, DOUGLAS et VERNON.

HOTSPUR.

— Nous lui livrerons bataille ce soir.

WORCESTER.

Cela ne se peut pas.

DOUGLAS.

— Alors vous lui donnez l'avantage.

VERNON.

Pas du tout.

HOTSPUR, à Vernon.

— Comment dire cela? Est-ce qu'il n'attend pas des renforts?

VERNON.

— Nous aussi.

HOTSPUR.

Les siens sont certains, les nôtres douteux.

WORCESTER, à Hotspur.

— Cher cousin, suivez mon avis; ne bougez pas ce soir.

VERNON, à Hotspur.

— Ne le faites pas, milord.

DOUGLAS.

Votre conseil n'est pas bon; — c'est la crainte et la pusillanimité qui vous font parler.

VERNON.

— Ne me calomniez pas, Douglas. Sur ma vie — (et je soutiendrais mon dire au péril de ma vie), — quand l'honneur bien entendu me commande, — je prends aussi peu conseil de la faiblesse et de la peur — que vous, milord, ou

qu'aucun Écossais vivant. — On verra demain dans la bataille — qui de nous a peur.

DOUGLAS.

Oui, ou ce soir.

VERNON.

Soit!

HOTSPUR.

— Ce soir, dis-je.

VERNON.

Allons, allons, cela ne se peut pas. — Je m'étonne grandement que des hommes ayant comme vous une haute autorité — ne voient pas tous les obstacles — qui reculent notre attaque. La cavalerie — de mon cousin Vernon n'est pas encore venue. — La cavalerie de votre oncle Worcester n'est arrivée qu'aujourd'hui : — et maintenant son ardeur et sa fougue sont paralysées, — son énergie est abattue, émoussée par une excessive fatigue, — et il n'y a pas un cheval qui n'ait perdu au moins la moitié de sa valeur.

HOTSPUR.

— La cavalerie de l'ennemi est dans le même état, — généralement épuisée et accablée par la fatigue ; — la meilleure partie de la nôtre est complètement reposée.

WORCESTER.

— L'effectif du roi dépasse le nôtre. — Au nom du ciel, cousin, attendez que tous soient arrivés.

Une fanfare annonce un parlementaire.

Entre SIR WALTER BLUNT.

BLUNT.

— Je viens avec de gracieuses offres, de la part du roi ; — daignez seulement m'entendre et m'écouter.

HOTSPUR.

— Soyez le bienvenu, sir Walter Blunt, et plût à Dieu — que vous fussiez dans nos rangs ! — Il en est parmi nous

qui vous aiment fort; et ceux-là même — en veulent à votre grand mérite et à votre bonne renommée, — voyant que vous n'êtes pas des nôtres — et que vous vous tournez contre nous en ennemi.

BLUNT.

— A Dieu ne plaise qu'il n'en soit pas ainsi, — tant que, sortis des limites du véritable devoir, — vous vous tournerez contre la majesté sacrée! — Mais voici mon message. Le roi m'envoie savoir — la nature de vos griefs ; et pourquoi, — évoquant du sein de la paix publique — ces hostilités téméraires, vous donnez à son loyal peuple l'exemple — d'une si cruelle audace. Si le roi — a méconnu aucunement vos services — qu'il reconnaît être considérables, — il vous presse d'énoncer vos griefs ; et sur-le-champ — vous obtiendrez pour toutes vos demandes une ample satisfaction, — ainsi qu'un pardon absolu pour vous-mêmes, et pour ceux — qui ont été égarés par vos suggestions.

HOTSPUR.

— Le roi est bien bon ; le roi, nous le savons bien — sait quand il faut promettre et quand il faut s'acquitter. — Mon père, mon oncle et moi, — nous lui avons donné la royauté même qu'il porte ; — quand il était à peine âgé de vingt-six ans, — compromis dans l'estime du monde, misérable, déchu, — pauvre proscrit inaperçu, se faufilant dans son pays, — mon père l'accueillit sur le rivage ; — alors, l'entendant jurer et prendre Dieu à témoin — qu'il ne venait que pour être duc de Lancastre, — pour réclamer son héritage et implorer la paix, — mon père fut attendri jusqu'au fond du cœur — par ses larmes d'innocence et ses protestations de dévouement ; — il jura de l'assister et lui tint parole. — Dès que les lords et les barons du royaume — s'aperçurent que Northumberland inclinait en sa faveur, — grands et petits vinrent le saluer du chapeau et du genou, — allèrent à sa rencontre dans les bourgs, les cités, les villages, —

l'escortèrent sur les ponts, l'attendirent dans les ruelles, — déposèrent leurs dons à ses pieds, lui prêtèrent serment, — lui donnèrent leurs héritiers pour pages, attachèrent — à ses pas leur multitude dorée. — Lui, aussitôt que sa grandeur a pris le temps de se reconnaître, — il se met au-dessus de la promesse — qu'il a faite à mon père, n'étant encore qu'un pauvre aventurier, — sur le rivage désert de Ravenspurg. — Et le voilà, morbleu, qui prend sur lui de réformer — certains édits, certains décrets vexatoires, — pesant trop lourdement sur la communauté ; — crie contre les abus, affecte de pleurer — sur les maux de sa patrie ; et grâce à cette grimace, — à ce bel air de justice, il gagne — les cœurs de tous ceux qu'il voulait amorcer. — Il est allé plus loin ; il a fait tomber les têtes — de tous les favoris que le roi absent — avait laissés comme lieutenants derrière lui, — alors qu'il faisait en personne la guerre d'Irlande.

BLUNT.

— Bah ! je ne suis pas venu pour entendre ceci.

HOTSPUR.

Je conclus donc. — Peu de temps après, il déposait le roi, — et bientôt lui ôtait la vie, — puis, immédiatement surchargeait de taxes l'État tout entier. — Pour combler la mesure, il souffrait que March, son cousin — (qui, si chacun était à sa place, — serait son roi), restât prisonnier dans le pays de Galles — et fût abandonné sans rançon. — Il m'humiliait dans mes plus heureuses victoires, — cherchait à me prendre au piége de ses ruses, — chassait mon oncle du conseil, — renvoyait avec rage mon père de la cour, — rompait serment sur serment, commettait iniquité sur iniquité, — et enfin nous réduisait à chercher — notre salut dans cette prise d'armes et à mettre en question — son autorité que nous trouvons trop déloyale pour être durable.

BLUNT.

— Rapporterai-je cette réponse au roi ?

HOTSPUR.

— Pas dans ces termes, sir Walter; nous allons conférer — entre nous. — Rendez-vous près du roi; qu'il nous donne — une caution qui garantisse le retour de notre messager, — et demain matin, de bonne heure, mon oncle — lui portera nos intentions; et sur ce, adieu.

BLUNT.

— Je souhaite que vous acceptiez une offre toute de grâce et d'affection.

HOTSPUR.

— Et peut-être l'accepterons-nous.

BLUNT.

Dieu le veuille!

Ils sortent.

SCÈNE XIV.

[York. L'archevêché.]

Entrent L'ARCHEVÊQUE D'YORK et un GENTILHOMME.

L'ARCHEVÊQUE, remettant des papiers au gentilhomme.

— Hâtez-vous, bon sir Michael; prenez des ailes pour porter — cette dépêche cachetée au lord maréchal; — celle-ci à mon cousin Scroop, et toutes les autres — à ceux à qui elles sont adressées; si vous saviez — combien elles sont importantes, vous vous presseriez.

LE GENTILHOMME.

Mon bon seigneur, — j'en devine la teneur.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est probable. — Demain, bon sir Michael, est un jour — où la fortune de dix mille hommes — doit subir la suprême épreuve. Car demain, mon cher, à Shrewsbury, — d'après les renseignements certains qui me sont donnés, — le roi, à la tête d'une armée formidable hâtivement levée,

– doit se rencontrer avec lord Harry ; et je crains, sir Michael, – qu'en raison de la maladie de Northumberland, – dont le contingent était le plus considérable, — et en raison de l'absence d'Owen Glendower, — sur les forces duquel il comptait — et que certaines prophéties ont empêché de venir, — je crains que l'armée de Percy ne soit trop faible – pour soutenir une lutte immédiate contre le roi.

LE GENTILHOMME.

– Eh ! mon bon lord, vous n'avez rien à craindre. Il y a là Douglas — et lord Mortimer.

L'ARCHEVÊQUE.

Non, Mortimer n'est pas là.

LE GENTILHOMME.

– Mais il y a Mordake, Vernon, lord Harry Percy, – et il y a milord de Worcester ; et une élite — de vaillants guerriers, de nobles gentilshommes.

L'ARCHEVÊQUE.

– Cela est vrai ; mais de son côté le roi a réuni — l'élite suprême du royaume tout entier. — Le prince de Galles, lord John de Lancastre, — le noble Westmoreland, le martial Blunt, — et bien d'autres combattants, leurs émules, hommes distingués — par leur réputation et leur expérience militaire.

LE GENTILHOMME.

– Ne doutez pas, milord, qu'ils ne trouvent de dignes adversaires.

L'ARCHEVÊQUE.

– Je l'espère ; mais il est utile de se défier. – Ainsi, pour parer au pire, sir Michael, hâtez-vous ; – car, si lord Percy ne réussit pas, avant que le roi — licencie ses troupes, il compte nous visiter, — instruit qu'il est de notre confédération ; — et il n'est que prudent de nous fortifier contre lui. – Conséquemment, hâtez-vous ; il faut que j'aille

écrire encore — à d'autres amis ; et sur ce, adieu, sir Michael.

Ils se séparent.

SCÈNE XV.

[Le camp du roi, près de Shrewsbury, éclairé par le point du jour.]

Entrent le Roi Henry, le Prince Henry, le Prince John de Lancastre, Sir Walter Blunt, et Sir John Falstaff.

LE ROI.

— Comme le soleil se lève sanglant — au-dessus de cette colline boisée ! Le jour pâlit — à cette morbide apparition.

LE PRINCE HENRY.

Le vent du sud — sert de trompette à ses desseins, — et, par un sourd bruissement dans les feuilles, — annonce une tempête et une journée orageuse.

LE ROI.

— Qu'il sympathise donc avec les vaincus ; — car il n'est pas de jours sombres pour ceux qui triomphent.

Fanfares. Entrent Worcester et Vernon.

— C'est vous, milord de Worcester? Il est fâcheux — que nous nous rencontrions l'un et l'autre en de pareils termes. — Vous avez trompé notre confiance, — et vous nous avez forcés à ôter nos souples manteaux de paix — pour comprimer nos vieux membres dans un incommode acier. — Cela n'est pas bien, milord, cela n'est pas bien. — Que répondez-vous ? Voulez-vous de nouveau dénouer — le nœud rude d'une guerre abhorrée, — et vous mouvoir de nouveau dans cet orbe d'obéissance, — où vous jetiez un si pur et si légitime éclat ? — Voulez-vous n'être plus un météore égaré, — prodige sinistre, présage — de calamités éclatantes pour les temps à venir?

WORCESTER.

— Écoutez-moi, mon seigneur. — Pour ma part, je serais bien aise — de passer le tardif reste de ma vie — dans des heures tranquilles; car je proteste — que je n'ai pas cherché ce jour de discorde.

LE ROI.

— Vous ne l'avez pas cherché! Comment donc est-il venu?

FALSTAFF.

— La rébellion était sur son chemin, et il l'a rencontrée.

LE PRINCE HENRY.

— Paix, chouette, paix!

WORCESTER.

— Il a plu à Votre Majesté de détourner — de moi et de toute notre maison les regards de sa faveur; — et pourtant, je dois vous le rappeler, milord, — nous avons été les premiers et les plus dévoués de vos amis. — Pour vous, je brisai mon bâton d'office — au temps de Richard; je courus nuit et jour — afin de vous rejoindre et de baiser votre main, — alors que vous étiez, par la position et le crédit, — beaucoup moins puissant et fortuné que moi. — C'est mon frère, son fils et moi-même — qui vous ramenâmes dans vos foyers, affrontant hardiment — tous les dangers du moment. Alors vous nous jurâtes, — et vous fîtes ce serment à Doncaster, — que vous ne méditiez rien contre l'État, — et que vous ne réclamiez que votre nouvelle succession, — l'héritage de Jean de Gand, le duché de Lancastre : — pour cela nous vous promîmes assistance. Mais bientôt — la fortune fit pleuvoir ses faveurs sur votre tête, — et un déluge de prospérités tomba sur vous : — notre secours, l'absence du roi, — les abus d'une époque de désordre, — les souffrances que vous aviez apparemment supportées, — et les vents contraires, qui retenaient le roi — dans sa malheureuse guerre d'Irlande, depuis si longtemps — que toute l'Angleterre le croyait mort, — tout

cela était pour vous un essaim d'avantages ; — vous en prîtes occasion pour vous faire prier au plus vite — de prendre en main le pouvoir suprême. — Vous mîtes en oubli le serment que vous nous aviez fait à Doncaster. — Élevé par nous, vous nous avez traités — comme ce nourrisson ingrat, le coucou, — traite le passereau ; vous avez bouleversé notre nid. — Votre hauteur, alimentée par nous, est devenue telle — que notre dévouement même n'a plus osé s'offrir à votre vue — de peur d'être dévoré ; et nous avons été forcés, — dans l'intérêt de notre sûreté, de fuir à tire d'ailes — votre présence et d'improviser cette résistance, — forts désormais des armes — que vous-même avez forgées contre vous-même — par vos iniques procédés, par votre attitude menaçante, — et par la violation de tous les vœux et de tous les serments — que vous aviez faits dans la jeunesse de votre entreprise.

LE ROI.

— Toutes ces choses-là, vous les avez débitées, — proclamées aux croix des marchés, lues dans les églises, — pour lustrer le vêtement de la rébellion — de quelques belles couleurs qui puissent plaire aux yeux — des esprits capricieux et changeants, de ces pauvres mécontents — qui restent bouche béante et se frottent les mains — à la nouvelle de tout bouleversement nouveau. — Jamais insurrection n'a été à court — de fausses couleurs pour décorer sa cause, — ni de gueux turbulents, affamés — de trouble, de dévastation et de confusion.

LE PRINCE HENRY.

— Plus d'une âme, dans nos deux armées, — paiera cher cette rencontre, — si une fois elles en viennent aux prises. Dites à votre neveu — que le prince de Galles se joint au monde entier — pour louer Henry Percy. J'en jure par mes espérances, — l'entreprise présente mise de côté, — je ne crois pas qu'il existe aujourd'hui un gentilhomme plus brave, — plus activement vaillant, plus vaillamment jeune,

- plus audacieux ou plus hardi — à honorer notre époque par de nobles actions. — Pour ma part, je dois le dire à ma honte, — j'ai été infidèle à la chevalerie; — et telle est, je le sais, l'opinion qu'il a de moi. — Cependant, je le déclare devant la majesté de mon père, — je consens à lui laisser prendre sur moi l'avantage — de sa grande renommée et de sa gloire, — et j'offre, pour épargner le sang des deux partis, — de tenter la fortune contre lui dans un combat singulier.

LE ROI.

- Et nous, nous n'hésitons pas, prince de Galles, à te risquer dans cette lutte, — quoique des considérations immenses — s'y opposent... Non, bon Worcester, non ; — nous aimons fort notre peuple ; nous aimons ceux même — qui se sont égarés dans le parti de notre neveu ; — et, s'ils veulent accepter l'offre de notre clémence, — lui, eux, vous tous, oui, tous, — vous redeviendrez mes amis, et je serai le vôtre. — Dites-le à votre neveu, et rapportez-moi — sa réponse ; mais s'il ne cède pas, — la réprimande et la redoutable correction sont à nos ordres, — et feront leur office. Sur ce, partez ; — nous ne voulons plus être ennuyés de pourparlers ; — nos offres sont belles, acceptez-les sagement.

Sortent Worcester et Vernon.

LE PRINCE HENRY.

- Elles ne seront pas acceptées, sur ma vie ! — Le Douglas et l'Hotspur réunis — tiendraient tête à l'univers en armes.

LE ROI.

- A l'œuvre donc ! chaque chef à son poste ! — Car, sur leur réponse, nous leur courons sus ; — et que Dieu nous assiste, comme notre cause est juste !

Sortent le roi, Blunt et le prince John.

FALSTAFF.

Hal, si tu me vois tomber dans la bataille, couvre-moi de ta personne : c'est un service d'ami.

LE PRINCE HENRY.

Un colosse seul peut te rendre ce service. Dis tes prières, et adieu.

FALSTAFF.

Je voudrais que ce fût l'heure du lit, et que tout fût bien.

LE PRINCE HENRY.

Bah! tu dois une mort à Dieu.

Il sort.

FALSTAFF, seul.

Elle n'est pas encore exigible ; je répugnerais à payer avant le terme. Qu'ai-je besoin d'aller ainsi au-devant de qui ne s'adresse pas à moi? Allons, peu importe. L'honneur me porte en avant. Oui, mais si l'honneur me porte dans l'autre monde quand je vais en avant! après? Est-ce que l'honneur peut remettre une jambe? Non. Un bras? Non. Enlever la douleur d'une blessure? Non. L'honneur n'entend donc rien à la chirurgie? Non. Qu'est-ce que l'honneur? Un mot. Qu'y a-t-il dans ce mot honneur? Un souffle. Le charmant bénéfice! Qui le possède, cet honneur? Celui qui est mort mercredi. Le sent-il? Non. L'entend-il? Non. Est-il donc chose insensible? Oui, pour les morts. Mais ne peut-il vivre avec les vivants? Non. Pourquoi? La médisance ne le permet pas. Aussi je n'en veux pas. L'honneur est un simple écusson, et ainsi finit mon catéchisme.

Il sort.

SCÈNE XVI.

[Le camp des insurgés.]

Entrent WORCESTER et VERNON.

WORCESTER.

— Oh! non, il ne faut pas, sir Richard, que mon neveu connaisse — l'offre généreusement bienveillante du roi.

VERNON.

— Il vaudrait mieux qu'il la connût.

WORCESTER.

En ce cas, nous sommes tous perdus. — Il n'est pas possible, il ne se peut pas — que le roi tienne sa parole de nous aimer. — Il nous suspectera toujours, et il trouvera l'occasion — de punir cette offense dans d'autres fautes. — Le soupçon aura toujours sur nous ses innombrables yeux; — car la trahison n'inspire pas plus de confiance qu'un renard — qui, si bien apprivoisé, soigné et enfermé qu'il soit, — aura toujours la malice fauve de ses ancêtres. — Que nous ayons la mine triste ou gaie, — les commentaires l'interpréteront à mal; — et nous serons comme des bœufs à l'étable, — d'autant plus proches de la mort qu'ils sont mieux traités. — Le tort de mon neveu pourra facilement s'oublier; — il a pour excuse la jeunesse, la chaleur du sang, — et ce surnom privilégié, — Hotspur, l'écervelé, que gouverne le caprice. — Toutes ses fautes pèseront sur sa tête — et sur celle de son père : nous l'avons élevé; — et, puisqu'il tient sa corruption de nous, — ce sera à nous, source de tout, à payer pour tout. — Voilà pourquoi, cher cousin, il faut que Harry ignore, — à tout prix, l'offre du roi.

VERNON.

— Dites ce que vous voudrez; je dirai comme vous (49). — Voici venir votre neveu.

Entrent HOTSPUR et DOUGLAS, suivis d'officiers et de soldats.

HOTSPUR.

— Mon oncle est de retour. Qu'on mette en liberté — milord de Westmoreland... Oncle, quelles nouvelles?

WORCESTER.

— Le roi va vous livrer bataille immédiatement.

DOUGLAS.

— Envoyons-lui un défi par lord Westmoreland.

HOTSPUR.

— Lord Douglas, allez le charger de ce défi.

DOUGLAS.

— Oui, ma foi, et bien volontiers.

Il sort.

WORCESTER.

— Il n'y a pas dans le roi même un semblant de clémence.

HOTSPUR.

— En auriez-vous demandé? A Dieu ne plaise!

WORCESTER.

— Je lui ai parlé doucement de nos griefs, — de sa parole violée; pour réparer ses torts, — il abjure maintenant ce qu'il a juré : — il nous appelle rebelles, traîtres, et il prétend — avec son épée hautaine flageller en nous ce nom odieux.

Rentre DOUGLAS.

DOUGLAS.

— Aux armes, gentilshommes, aux armes! Car j'ai lancé — un défi superbe à la gorge du roi Henry; — Westmoreland, qui était notre otage, le lui a porté; — ce qui ne peut manquer d'accélérer son attaque.

WORCESTER.

— Le prince de Galles s'est avancé devant le roi, — et vous a défié à un combat singulier, mon neveu.

HOTSPUR.

— Oh! comme je voudrais que la querelle fût toute sur nos têtes, — et que les seuls exposés à perdre le souffle aujourd'hui — fussent Harry de Monmouth et moi! Dites-moi, dites-moi, — comment était conçu son cartel? Était-il méprisant?

VERNON.

— Nón, sur mon âme. Je n'ai jamais de ma vie — entendu provocation plus modestement lancée; — vous eussiez dit un frère défiant un frère — à un courtois exercice, à une passe d'armes. — Il vous a rendu tous les hommages; —

il a paré vos louanges d'une éloquence princière ; — il a parlé de vos mérites comme une chronique ; — vous mettant au-dessus de tout éloge, — et dépréciant tous les éloges comme indignes de votre valeur. — Puis, avec une noblesse qui séyait à un vrai prince, — il a fait la rougissante critique de lui-même, — et a grondé sa vagabonde jeunesse avec une telle grâce — qu'il semblait posséder un double esprit, — à la fois maître et disciple. — Là il s'est arrêté. Mais je puis le déclarer devant tous, — s'il survit aux haines de cette journée, — jamais l'Angleterre n'aura eu une espérance si belle, — et si méconnue dans ses écarts.

HOTSPUR.

— Je crois vraiment, cousin, que tu es énamouré — de ses extravagances. Je n'ai jamais ouï parler — d'un prince si follement libertin. — Mais, qu'il soit ce qu'il voudra ; je veux avant ce soir, — l'étreindre dans mes bras de soldat, — et l'accabler de ma caresse. — Aux armes ! vite, aux armes ! Compagnons, soldats, amis, — que le sentiment du devoir exalte votre ardeur — mieux que je ne puis le faire par mes exhortations, — moi qui n'ai guère le don de la parole.

Entre un MESSAGER.

LE MESSAGER.

— Milord, voici une lettre pour vous.

HOTSPUR.

Je ne puis la lire maintenant. — O gentilshommes, la vie est courte ; — mais, employés lâchement, ses courts moments seraient encore trop longs, — quand même, à cheval sur l'aiguille d'une horloge, — la vie s'arrêterait au bout d'une heure. — Si nous vivons, nous vivons pour marcher sur la tête des rois ; — si nous mourons, il est beau de mourir, quand des princes meurent avec nous ! — et quant à notre

conscience, toute prise d'armes est légitime — quand le but en est équitable!

Entre un MESSAGER.

LE MESSAGER.

— Milord, préparez-vous; le roi avance rapidement.

HOTSPUR.

— Je le remercie de me couper la parole, — car je ne fais pas profession d'éloquence. Un dernier mot: — que chacun fasse de son mieux. Et maintenant je tire — mon épée, bien résolu à en rougir la trempe — avec le sang le plus pur que je pourrai trouver — dans les hasards de cette périlleuse journée, — Maintenant, *Espérance! Percy!* et en avant! — Faites résonner tous les instruments superbes de la guerre, — et embrassons-nous tous à cette musique; — car je gagerais le ciel contre la terre que plusieurs d'entre nous n'accompliront pas — une seconde fois cet acte de courtoisie.

Les trompettes sonnent. Tous s'embrassent et s'en vont.

SCÈNE XVII.

[Le champ de bataille de Shrewsbury.]

Mouvements de troupes. Escarmouches. On sonne la charge. Puis entrent de différents côtés DOUGLAS et BLUNT.

BLUNT.

— Quel est ton nom, toi qui dans la bataille — me barres ainsi le chemin? Quel honneur cherches-tu — sur ma tête?

DOUGLAS.

Sache-le donc, mon nom est Douglas; — et je te hante ainsi dans la bataille — parce qu'on m'a dit que tu es le roi.

BLUNT.

On t'a dit vrai.

DOUGLAS.

- Lord Stafford a payé cher aujourd'hui — sa ressemblance avec toi, car, au lieu de toi, roi Henry, — cette épée l'a immolé; elle t'immolera de même, — si tu ne te rends pas comme mon prisonnier.

BLUNT.

- Je ne suis pas né pour me rendre, fier Écossais, — et tu vas trouver en moi un roi qui vengera — la mort de lord Stafford.

Ils se battent. Blunt est tué.

Entre HOTSPUR.

HOTSPUR.

- O Douglas, si tu t'étais battu ainsi à Holmédon, — je n'aurais jamais triomphé d'un Écossais.

DOUGLAS.

- Tout est fini : victoire complète! voilà le roi étendu sans vie.

HOTSPUR.

Où?

DOUGLAS.

Ici.

HOTSPUR.

- Cet homme, Douglas? Non, je reconnais parfaitement son visage : — c'était un vaillant chevalier; son nom était Blunt; — il était équipé comme le roi.

DOUGLAS, regardant le cadavre.

- Qu'un fou accompagne ton âme partout où elle ira! - Tu as payé trop cher un titre d'emprunt. — Pourquoi m'as-tu dit que tu étais le roi?

HOTSPUR.

- Le roi a beaucoup de combattants habillés comme lui.

DOUGLAS.

— Eh bien, par mon épée, je pourfendrai tous ses habits; — je massacrerai toute sa garde-robe, pièce à pièce, — jusqu'à ce que je rencontre le roi.

HOTSPUR.

Allons, en avant! — Nos soldats soutiennent parfaitement la lutte.

Ils sortent.

Nouvelles fanfares d'alarme. Entre FALSTAFF.

FALSTAFF.

J'ai eu beau ne pas régler mon compte à Londres, j'ai grand'peur qu'on ne me le règle céans : ici il faut payer, mais c'est de sa personne.

Se penchant sur le cadavre de Blunt.

Doucement! qui es-tu? Sir Walter Blunt! Voilà pour vous un grand honneur!... La belle sottise!... Je suis bouillant comme du plomb fondu, et aussi pesant. Dieu me préserve du plomb! Je n'ai pas besoin d'autre charge que mes propres entrailles... J'ai conduit mes chenapans quelque part où ils ont été poivrés; sur mes cent cinquante, il n'y en a que trois de vivants, et ils ne sont plus bons qu'à mendier, leur vie durant, à la sortie des villes. Mais qui vient ici?

Entre le PRINCE HENRY.

LE PRINCE HENRY.

— Quoi! tu restes là à ne rien faire? prête-moi ton épée. — Bien des gentilshommes, étendus roides morts — sous les pieds des chevaux de l'arrogant ennemi, — ne sont pas encore vengés! Je t'en prie, prête-moi ton épée. —

FALSTAFF.

Oh! je t'en prie, Hal, laisse-moi le temps de respirer un peu! Jamais le turc Grégoire n'exécuta autant de prouesses que j'en ai accompli aujourd'hui (50). J'ai réglé le compte de Percy; son sort est certain.

LE PRINCE HENRY.

Il l'est en effet : il vit pour te tuer. Prête-moi ton épée, je te prie.

FALSTAFF.

Non, par Dieu, Hal, si Percy est vivant, tu n'auras pas mon épée; mais prends mon pistolet, si tu veux.

LE PRINCE HENRY.

Donne-le-moi. Quoi, il est dans sa gaîne !

FALSTAFF.

Oui, Hal; il est chaud, il est chaud! il y a là de quoi jeter par terre toute une ville.

LE PRINCE HENRY, tirant une bouteille de vin.

Ah çà ! est-ce le moment de plaisanter et de batifoler?

Il lui rejette la bouteille et sort.

FALSTAFF.

Allons, si Percy est vivant, je le transperce... S'il se trouve sur ma route, s'entend. Autrement, si je vais volontairement me placer sur la sienne, je veux qu'il fasse de moi une carbonnade. Je n'aime pas la gloire grimaçante que sir Walter a là. Donnez-moi la vie! si je puis la conserver, à merveille. Sinon, la gloire arrivera sans que je l'aie cherchée, et tout sera fini.

Il sort.

SCÈNE XVIII.

[Une autre partie du champ de bataille.]

Fanfare d'alarme. Mouvement de troupes. Entrent le ROI, le PRINCE HENRY, le PRINCE JOHN et WESTMORELAND.

LE ROI.

Je t'en prie, — Harry, retire-toi, tu perds trop de sang. — Lord John de Lancastre, allez avec lui.

LE PRINCE JOHN.

— Non, milord, pas avant que je sois aussi en sang.

LE PRINCE HENRY.

— J'en supplie Votre Majesté, retournez en avant, — de peur que votre retraite n'alarme vos amis.

LE ROI.

Je vais le faire... — Milord de Westmoreland, conduisez-le à sa tente.

WESTMORELAND.

— Allons, milord, je vais vous conduire à votre tente.

LE PRINCE HENRY.

— Me conduire, milord? Je n'ai pas besoin de votre aide. — Et à Dieu ne plaise qu'une mince égratignure chasse — le prince de Galles d'un champ de bataille comme celui-ci, — où la noblesse, baignée dans son sang, est foulée aux pieds, — et où les armes des rebelles triomphent dans le massacre!

LE PRINCE JOHN.

— Nous nous reposons trop longtemps. Venez, cousin Westmoreland; — c'est par ici qu'est notre devoir; au nom de Dieu, venez.

Le prince John et Westmoreland sortent.

LE PRINCE HENRY.

— Par le ciel, tu m'as bien trompé, Lancastre. — Je ne te croyais pas seigneur d'un tel héroïsme. — Jusqu'ici, je t'ai aimé comme un frère, John; — mais maintenant, tu m'es aussi sacré que mon âme.

LE ROI.

— Je l'ai vu tenir Percy à distance, — avec une fermeté d'attitude que je n'attendais pas — d'un guerrier si novice.

LE PRINCE HENRY.

Oh! cet enfant — nous donne de l'ardeur à tous!

Il sort.

Fanfare d'alarme. Entre DOUGLAS.

DOUGLAS.

— Un autre roi! ils repoussent comme les têtes de

l'hydre. — Je suis le Douglas fatal à tous ceux — qui portent ces insignes-là. Qui es-tu, — toi qui simules la personne d'un roi?

LE ROI.

— Le roi lui-même; désolé au fond du cœur, Douglas, — de ce que tu aies tant de fois rencontré son ombre — et jamais le roi en personne. J'ai deux fils — qui te cherchent, toi et Percy, sur le champ de bataille. — Mais, puisque tu te croises si heureusement avec moi, — je vais t'éprouver; ainsi défends-toi.

DOUGLAS.

— Je crains que tu ne sois encore un faux Henry; — et pourtant tu as, ma foi, l'attitude d'un roi. — Mais, qui que tu sois, je suis sûr que tu es à moi, — et voici qui te met en mon pouvoir.

Ils se battent. Au moment où le roi est en danger, entre le PRINCE HENRY.

LE PRINCE HENRY.

— Relève la tête, vil Écossais, ou tu cours le risque — de ne jamais la relever! Les âmes — du vaillant Shirley, de Stafford et de Blunt sont dans mes armes: — c'est le prince de Galles qui te menace: — et il n'a jamais fait de promesse qu'il n'ait tenue.

Ils se battent. Douglas fuit.

Au roi.

— Courage, milord! Comment se trouve Votre Grâce? — Sir Nicholas Gawsey a envoyé demander du secours, — et Clifton aussi; je vais rejoindre Clifton sur-le-champ.

LE ROI.

— Arrête, et reprends haleine un moment. — Tu as racheté ta réputation perdue, — et tu as montré que tu fais quelque cas de ma vie, — en venant si vaillamment à ma rescousse.

LE PRINCE HENRY.

— O ciel ! combien ils m'ont fait injure, — ceux qui ont dit que je soupirais après votre mort ! — Si cela était, je n'aurais eu qu'à laisser tomber — sur vous le bras insultant de Douglas ; — il aurait hâté votre fin aussi vite — que toutes les potions empoisonnées du monde, — et aurait épargné à votre fils la peine d'une trahison.

LE ROI.

— Cours près de Clifton ; moi, je vais au secours de sir Nicholas Gawsey.

Le roi sort. Entre HOTSPUR.

HOTSPUR.

— Si je ne me trompe, tu es Henry Monmouth.

LE PRINCE HENRY.

— Tu parles comme si je voulais renier mon nom.

HOTSPUR.

— Mon nom est Harry Percy.

LE PRINCE HENRY.

En ce cas, je vois — un bien vaillant rebelle de ce nom. — Je suis le prince de Galles ; et ne crois pas, Percy, — me disputer plus longtemps la gloire. — Deux astres ne peuvent se mouvoir dans la même sphère ; — et l'Angleterre ne saurait subir le double règne — de Harry Percy et du prince de Galles.

HOTSPUR.

— Et elle ne le subira pas, Harry, car l'heure est venue — d'en finir avec un de nous deux ; et plût à Dieu — que ta renommée guerrière fût déjà aussi grande que la mienne

LE PRINCE HENRY.

— Je la ferai plus grande, avant de te quitter ; — tous les honneurs épanouis sur ton cimier, — je veux les moissonner et en faire une guirlande pour mon front.

HOTSPUR.

— Je ne puis supporter plus longtemps tes forfanteries. —

Ils se battent

Entre FALSTAFF.

FALSTAFF.

Bien répliqué, Hal! ferme, Hal! ah! vous ne trouverez pas un jeu d'enfant ici, je puis vous le dire.

Entre DOUGLAS; il se bat avec Falstaff qui s'affaisse à terre, comme s'il était mort, puis s'éloigne. Hotspur est blessé et tombe.

HOTSPUR.

- O Harry! tu m'as dérobé ma jeunesse! — Mais ce qui m'affecte, c'est moins la perte de cette vie fragile — que les titres éclatants que tu as conquis sur moi. — Ils blessent ma pensée plus que tes coups d'épée ma chair... — Mais la pensée est l'esclave de la vie, et la vie est la marotte du Temps, — et le Temps, qui domine tout l'univers, — doit lui-même s'arrêter... Oh! je pourrais prophétiser, - si la terreuse et froide main de la mort — ne pesait sur ma bouche .. Non, Percy, tu n'es que poussière, — et qu'une pâture pour...

Il expire.

LE PRINCE HENRY.

— Pour les vers, brave Percy... Adieu, grand cœur! — mbition mal tramée, comme te voilà rétrécie! — Quand e corps contenait un esprit, — un royaume pour lui était un op petit espace; — mais maintenant, deux pas de la plus le terre — lui sont une place suffisante... Cette terre qui porte mort — ne porte pas vivant un aussi intrépide ntilhomme.

Se penchant sur le cadavre.

— Si tu étais encore sensible aux hommages, — je ne te nnerais pas une preuve si chère de dévotion : — mais perts que mes soins voilent ta face mutilée; — je me gloe d'observer en ton honneur — ces nobles rites de la tensse. — Adieu; n'emporte au ciel avec toi que des louan! — Que ton ignominie dorme avec toi dans la tombe,

— et qu'elle ne soit pas rappelée dans ton épitaphe.

Il aperçoit Falstaff étendu par terre.

— Quoi ! une vieille connaissance ! Toute cette chair n'a donc pas pu — conserver un peu de vie ! Pauvre Jack, adieu ! — je me serais plus aisément séparé d'un meilleur que toi. — Oh ! tu m'aurais cruellement manqué, — si j'avais été vivement épris de frivolité. — Dans cette sanglante mêlée, la mort n'a pas frappé de chair plus épaisse, — si elle a frappé de plus chères existences ! — Je te ferai embaumer bientôt ; — jusque-là reste couché dans le sang près du noble Percy.

Il sort. (51)

FALSTAFF, se relevant lentement.

M'embaumer ! si tu m'embaumes aujourd'hui, je te permets de me saler et de me manger demain... Corbacque ! il était temps de simuler le mort, ou ce bouillant dragon d'Écossais m'aurait payé mon écot. Simuler ? Je me trompe, je n'ai rien de simulé. C'est mourir qui est simuler ; car on n'est que le simulacre d'un homme, quand on n'a pas la vie d'un homme ; au contraire, simuler le mort, quand on vit par là, ce n'est pas être un simulacre, mais bien le réel et parfait modèle de la vie. La meilleure partie du courage, c'est la prudence ; et c'est grâce à cette meilleure partie que j'ai sauvé ma vie. Têtebleu ! j'ai peur de ce salpêtre de Percy, tout mort qu'il est. Si lui aussi simulait et s'il allait se lever ! Diantre ! J'ai grand'peur que des deux morts simulés il ne fût le plus solide. Aussi je vais lui assurer son sort ; oui, et je jurerai l'avoir tué. Pourquoi ne pourrait-il pas se relever aussi bien que moi ? Un témoin seul peut me démentir, et personne ne me voit.

Donnant un coup de poignard à Percy.

Donc, l'ami, encore cette blessure à la cuisse, et venez avec moi.

Il charge le cadavre sur son dos.

Rentrent le PRINCE HENRY et le PRINCE JOHN.

LE PRINCE HENRY.

– Allons, frère John, tu as bravement étrenné – ton épée vierge.

LE PRINCE JOHN.

Mais doucement! qui avons-nous là? – Est-ce que vous ne m'avez pas dit que ce gros homme était mort?

LE PRINCE HENRY.

– En effet; je l'ai vu mort, inanimé et sanglant – sur le sol. – Es-tu vivant? ou n'es-tu qu'un fantôme – qui se joue de notre vue? Parle, je te prie; – nous n'en croyons pas nos yeux, nous n'en croirons que nos oreilles. – Tu n'es pas ce que tu sembles!

FALSTAFF.

Non, c'est certain; Je ne suis pas un homme double; mais, si je ne suis pas Jean Falstaff, alors je suis un Jeannot.

Jetant le corps à terre.

Voilà Percy! Si votre père veut me conférer quelque honneur, soit; sinon, qu'il tue lui-même le prochain Percy. Je m'attends à être duc ou comte, je puis vous l'assurer.

LE PRINCE HENRY.

– Mais c'est moi qui ai tué Percy; et toi, je t'ai vu mort. –

FALSTAFF.

Toi!... Seigneur! Seigneur! que ce monde est adonné au mensonge! Je vous accorde que j'étais à terre et hors d'haleine, et lui aussi; mais nous nous sommes relevés tous deux au même instant, et nous nous sommes battus une grande heure à l'horloge de Shrewsbury. Si l'on veut m'en croire, à merveille; sinon, que ceux qui doivent récompenser la valeur, répondent de leur ingratitude sur leur tête! Je soutiendrai jusqu'à la mort que je lui ai fait cette blessure à la cuisse; si l'homme était encore vivant et qu'il

niât cela, je lui ferais a valer un morceau de mon épée.

LE PRINCE JOHN.

— Voilà bien la plus étrange histoire que j'aie jamais entendue.

LE PRINCE HENRY.

— Voilà bien aussi le plus étrange gaillard, frère John. — Allons, porte fièrement ton bagage sur ton dos ! — Pour ma part, si un mensonge peut te faire du bien, — je le dorerai des plus beaux termes que je pourrai.

On sonne la retraite.

— La trompette sonne la retraite ; la journée est à nous. — Venez, frère, allons jusqu'à l'extrémité du champ de bataille, — afin de voir quels de nos amis sont vivants, et quels sont morts. —

Sortent le prince Henry et le prince John.

FALSTAFF.

Je vais les suivre soi-disant pour avoir ma récompense. Celui qui me récompensa, que Dieu le récompense! Si je deviens grand, je diminuerai ; car je me purgerai, je renoncerai au vin, et je vivrai proprement, comme le doit un noble seigneur.

Il sort, emportant le corps d'Hotspur.

SCÈNE XIX.

[La tente royale.]

Les trompettes sonnent. Entrent LE ROI HENRY, le PRINCE HENRY, LE PRINCE JOHN, WESTMORELAND et d'autres lords, suivis de WORCESTER et de VERNON, prisonniers.

LE ROI.

— Ainsi la rébellion a toujours trouvé son châtiment. — Malveillant Worcester ! ne t'avions-nous pas chargé de paroles de grâce, — de clémence et d'amour pour tous ? — Tu

as perverti le sens de nos offres, — et abusé de la confiance de ton neveu? — Trois chevaliers, tués aujourd'hui dans nos rangs, — un noble comte et bien d'autres — seraient vivants à cette heure, — si, en vrai chrétien, tu avais loyalement transmis — d'une armée à l'autre mon loyal message.

WORCESTER.

— Ce que j'ai fait, ma sûreté me le conseillait; — et je subirai patiemment le sort — inévitable qui m'accable.

LE ROI.

— Conduisez Worcester à la mort, ainsi que Vernon; — quant aux autres coupables, nous attendrons.

Worcester et Vernon sortent, conduits par des gardes.

Quel est l'état du champ de bataille?

LE PRINCE HENRY.

— Le noble Écossais, lord Douglas, voyant — la fortune de la journée entièrement tournée contre lui, — le noble Percy tué, et tous ses hommes — pris de panique, s'est enfui avec le reste; — et, en tombant d'une colline, il s'est tellement meurtri — que les assaillants l'ont fait prisonnier. Dans ma tente — est le Douglas; et je conjure Votre Grâce — de permettre que je dispose de lui.

LE ROI.

De tout mon cœur.

LE PRINCE HENRY.

— A vous donc, frère John de Lancastre, — appartiendra ce généreux office. — Allez trouver Douglas, et rendez-lui — sans rançon liberté pleine et entière. — Sa valeur, imprimée aujourd'hui sur nos cimiers, — nous a appris à honorer de tels hauts faits — dans la personne même de nos adversaires.

LE ROI.

— Ainsi, il ne nous reste plus qu'à diviser nos forces. — Vous, mon fils John, et vous, mon cousin Westmoreland, — vous vous porterez sur York en toute hâte, — au devant

de Northumberland et du prélat Scroop — qui, à ce que nous apprenons, ont pris activement les armes. — Moi-même et vous, mon fils Harry, nous nous dirigerons sur le pays de Galles, — pour combattre Glendower et le comte de March. — La rébellion perdra tout son pouvoir sur ce territoire, — pour peu qu'elle subisse l'échec d'une seconde journée. — Et puisque notre entreprise a si bien commencé, — ne l'abandonnons pas, que n'ayons reconquis tout notre bien !

Ils sortent.

FIN DE HENRY IV.

La seconde Partie

DU

oi Henry Quatrième

Continuant jusqu'à sa mort et au couronnement

de Henry Cinquième

ec l'humour de *Sir IOHN FALSTAFFE*

et du fanfaron **PISTOLET**

Comme elle a été souventes fois iouée publiquement

les seruiteurs du très-honorable Lord Chambellan

Ecrite par

William Shakespeare

A LONDRES

Imprimée par V. S. pour Andrew Wyse et William Aspley

1600

PERSONNAGES * :

LA RUMEUR, servant de prologue.
LE ROI HENRY IV.
LE PRINCE HENRY, plus tard le roi HENRY V.

LE PRINCE JOHN DE LANCASTRE.
HUMPHREY DE GLOCESTER.
THOMAS DE CLARENCE.
} Fils de Henry IV et frères de Henry V.

NORTHUMBERLAND.
L'ARCHEVÊQUE D'YORK.
MOWBRAY.
LORD BARDOLPHE.
TRAVERS.
MORTON.
COLLEVILLE.
} Ennemis du roi Henry IV.

WARWICK.
WESTMORELAND.
SURREY.
GOWER.
HARCOURT.
LE LORD GRAND JUGE.
} Du parti du roi.

POINS.
FALSTAFF.
BARDOLPHE.
PISTOLET.
PETO.
UN PAGE.
} Humoristes variés.

SHALLOW.
SILENCE.
} Juges de campagne.

DAVY, valet de Shallow.
CROC et PIÉGE, exempts.

MOISI.
OMBRE.
VERRUE.
FAIBLE.
VEAU.
} Soldats de la campagne.

GARÇONS DE CABARET, ESTAFIERS GROOMS.

LA FEMME DE NORTHUMBERLAND
LA VEUVE DE PERCY.
L'HOTESSE QUICKLY.
DOROTHÉE TROUE-DRAP.

L'ÉPILOGUE.

* Cette liste originale est textuellement traduite de l'édition in-folio de 1623.

PROLOGUE.

Entre la RUMEUR, portant un costume semé de langues peintes.

LA RUMEUR.

— Ouvrez l'oreille ; car qui de vous voudrait faire — le sourd, quand parle la bruyante Rumeur ? — C'est moi qui, de l'orient au couchant, — faisant du vent mon cheval de poste, divulgue sans cesse — les actes commencés sur ce globe terrestre. — Sur mes langues voltigent continuellement des fictions — que je traduis dans tous les idiomes — et qui remplissent les oreilles des hommes de faux bruits. — Je parle de paix, tandis que l'hostilité secrète — déchire le monde, sous le sourire de la tranquillité. — Et quel autre que la Rumeur, quel autre que moi — hâte les levées d'hommes alarmées et les préparatifs de défense, — tandis que l'année, grosse de quelque autre catastrophe, — est censée porter dans ses flancs une guerre terrible et tyrannique ? — La Rumeur est une flûte — où soufflent les soupçons, les jalousies, les conjectures : — instrument si aisé et si simple — que le rude monstre aux innombrables têtes, — la discordante et indécise multitude — peut en jouer. Mais qu'ai-je besoin — de faire l'anatomie de ma personne bien connue, — au milieu de mes familiers ? Pourquoi la

Rumeur est-elle ici? — Je cours devant la victoire du roi Harry — qui, dans la plaine sanglante de Shrewsbury, — a écrasé le jeune Hotspur et ses troupes, — éteignant la flamme de la téméraire rébellion — dans le sang même des rebelles. Mais à quoi pensé-je — de commencer ainsi par dire la vérité? Mon rôle est — de répandre le bruit que Harry Monmouth a succombé — sous l'épée furieuse du noble Hotspur; — et que le roi devant le courroux de Douglas — a courbé sa tête sacrée jusqu'à la tombe. — Voilà le rapport que j'ai propagé dans les villes paysannes — entre le royal champ de bataille de Shrewsbury — et cette enceinte délabrée de pierres vermoulues — où le père d'Hotspur, le vieux Northumberland, — fait le malade. Les courriers arrivent haletants, — et ils n'apportent pas d'autres nouvelles — que celles qu'ils ont apprises de moi. Interprètes de la Rumeur, — ils apportent les flatteuses consolations du mensonge, plus cruelles que la rigoureuse vérité.

Elle sort.

SCÈNE I.

[Wackworth. L'entrée du château de Northumberland.]

Le portier est devant la porte. Entre LORD BARDOLPHE.

LORD BARDOLPHE.

— Qui garde la porte ici? Holà!... Où est le comte?

LE PORTIER.

— Qui annoncerai-je?

LORD BARDOLPHE.

Dites au comte — que lord Bardolphe l'attend ici.

LE PORTIER.

— Sa Seigneurie se promène dans le jardin. — Que Votre Honneur veuille seulement frapper à la porte, — et le comte répondra lui-même.

LORD BARDOLPHE.

Voici le comte qui vient.

Entre NORTHUMBERLAND.

NORTHUMBERLAND.

– Quelles nouvelles, lord Bardolphe? Chaque instant aujourd'hui – doit être le père d'un événement. – Les temps sont violents; la discorde, comme un cheval – repu d'une nourriture trop riche, s'est follement emportée, – et renverse tout devant elle.

LORD BARDOLPHE.

Noble comte, – je vous apporte des nouvelles certaines de Shrewsbury!

NORTHUMBERLAND.

– Dieu veuille qu'elles soient bonnes!

LORD BARDOLPHE.

Aussi bonnes que le cœur peut les souhaiter. – Le roi est blessé presque mortellement; – dans le triomphe de milord votre fils, – le prince Henry a été tué raide; les deux Blunt – ont péri de la main de Douglas; le jeune prince John, – et Westmoreland, et Stafford ont fui le champ de bataille; – le poltron sir John, le porc de Henry Monmouth, – est prisonnier de votre fils. Jamais journée – aussi disputée, aussi soutenue, aussi brillamment gagnée, – n'est venue ennoblir les temps, – depuis les succès de César.

NORTHUMBERLAND.

D'où tenez-vous tout ceci? – Est-ce que vous avez vu le champ de bataille? Est-ce que vous venez de Shrewsbury?

LORD BARDOLPHE.

– J'ai parlé, milord, à quelqu'un qui en venait, – un gentilhomme bien né et de bonne renommée, – qui m'a spontanément donné ces nouvelles pour vraies.

NORTHUMBERLAND.

— Voici mon serviteur Travers que j'ai envoyé — mard dernier à la recherche des nouvelles.

LORD BARDOLPHE.

— Milord, je l'ai devancé en chemin; — il ne sait rie de certain — que ce qu'il peut avoir appris de moi.

Entre TRAVERS.

NORTHUMBERLAND.

— Eh bien, Travers, quelles bonnes nouvelles arrivei avec vous?

TRAVERS.

— Milord, sir John Umfreville m'a fait rebrousser chemin — avec de joyeuses nouvelles; et, étant mieux monté que moi, — il m'a devancé. Après lui est arrivé, à franc étrier, — un gentilhomme presque épuisé de fatigue, — qui s'est arrêté près de moi pour laisser respirer son cheval ensanglanté: — il m'a demandé le chemin de Chester, et je lui — ai demandé des nouvelles de Shrewsbury. — Il m'a dit que la rébellion avait eu mauvaise chance, — et que l'éperon du jeune Harry Percy était refroidi. — Sur ce, il a lâché la bride à son cheval agile, — et, se penchant en avant, il a enfoncé le fer de ses talons — jusqu'à la mollette dans les flancs haletants — de la pauvre bête: et, partant ainsi — sans attendre d'autres questions, — il semblait dans son élan dévorer le chemin.

NORTHUMBERLAND.

Hein? Répète! — Il t'a dit que l'éperon du jeune Harry Percy était refroidi? — que l'ardent Hotspur était froid? que la rébellion — avait eu mauvaise chance?

LORD BARDOLPHE.

Milord, écoutez, — si mon jeune lord, votre fils, n'a pas la victoire, — sur mon honneur, je suis prêt à donne

ma baronnie — pour un lacet de soie : ne parlons plus de ça.

NORTHUMBERLAND.

– Et pourquoi donc ce gentilhomme qui a accosté Travers – donne-t-il ces détails désastreux ?

LORD BARDOLPHE.

Qui, lui ? — C'est quelque mauvais drôle qui aura volé – le cheval qu'il montait, et qui, sur ma vie ! — aura parlé au hasard. Tenez, voici encore des nouvelles.

Entre MORTON.

NORTHUMBERLAND.

– Oui, le front de cet homme, comme certains frontispices, – annonce une œuvre de nature tragique. — Telle apparaît la rive sur laquelle le flot impérieux — a laissé les traces de son usurpation. – Parle, Morton, tu viens de Shrewsbury !

MORTON.

– Oui, mon noble lord, je me suis échappé de Shrewsbury, — où la détestable mort a mis son masque le plus hideux — pour épouvanter notre parti.

NORTHUMBERLAND.

Comment se portent mon fils et mon frère ? – Tu trembles, et la pâleur de tes joues, — mieux que ta bouche, me dit ton message. — Tel était l'homme qui, défaillant, accablé, – sinistre, la mort dans les yeux, perdu de douleur, — tira le rideau de Priam dans l'horreur de la nuit, — et voulut lui dire que la moitié de sa Troie était en flammes ; — mais Priam connut l'incendie, avant les paroles de l'homme, — et moi, je sais la mort de mon Percy, avant que tu l'aies annoncée. — Voici ce que tu veux me dire : « Votre fils a fait ceci, et ceci ; — votre frère, ceci ; ainsi a combattu le noble Douglas ! » – Tu veux frapper mon oreille avide du récit de leurs exploits ; — mais, à la fin, la frappant pour toujours,

— tu éteindras ces louanges avec ce soupir — suprême : « frère, fils, et tous sont morts ! »

MORTON.

— Douglas est vivant, et votre frère aussi ; — mais, pour milord votre fils...

NORTHUMBERLAND.

Ah ! il est mort !... — Vois comme le soupçon a la parole prompte. — Celui qui redoute une chose et craint de l'apprendre — voit instinctivement dans les yeux d'autrui — que ce qu'il redoutait est arrivé. Cependant parle, Morton ; — dis au comte que sa divination en a menti ; — et ce sera pour moi une insulte douce, — et je t'enrichirai pour m'avoir fait cet affront.

MORTON.

— Vous êtes trop grand pour que je vous contredise. — Votre instinct n'est que trop vrai, vos craintes ne sont que trop certaines.

NORTHUMBERLAND.

— Mais tout cela ne dit pas que Percy soit mort. — Je lis une étrange confession dans ton regard. — Tu hoches la tête, et tu tiens pour dangereux ou coupable — de déclarer la vérité. S'il est tué, dis-le ; — ce n'est pas une offense que d'annoncer sa mort : — il est coupable de calomnier un mort, — mais non de dire qu'un mort ne vit plus. — Pourtant le premier porteur d'une affligeante nouvelle — n'a qu'un office ingrat ; et sa voix — a toujours le son d'une cloche funèbre, — sonnant à notre souvenir le glas d'un ami disparu.

LORD BARDOLPHE.

— Je ne puis croire, milord, que votre fils soit mort.

MORTON.

— Je regrette qu'il me faille vous forcer à croire — ce que je voudrais, Dieu le sait, ne pas avoir vu. — Mais je l'ai vu de mes yeux, sanglant, — épuisé, hors d'haleine, ne

ripostant plus que mollement — à Harry Monmouth ; j'ai vu le prince, dans l'élan de sa furie, — renverser à terre l'intrépide Percy, — qui ne s'est plus relevé vivant. — Bref, la mort de ce capitaine dont l'ardeur enflammait — le plus grossier paysan de son camp, — une fois ébruitée, a refroidi — le courage le plus éprouvé de son armée. — Car c'était à sa trempe que s'acérait son parti ; — lui détruit, tout le reste — s'est affaissé comme un plomb massif et pesant. — Et de même que l'objet le plus lourd — vole, une fois lancé, avec le plus de rapidité, — ainsi nos hommes, accablés par la perte d'Hotspur, — ont communiqué au poids de cette douleur l'élan de la panique, — et, plus rapides que des flèches volant vers leur but, — nos soldats ont cherché leur salut — dans la fuite. C'est alors que le noble Worcester, — a été trop aisément fait prisonnier ; et ce furieux Écossais, — le sanglant Douglas, dont la laborieuse épée — avait trois fois tué le spectre du roi, — a commencé à perdre courage, et a honoré la honte — de ceux qui tournaient le dos ; dans sa fuite, — la peur l'a fait trébucher, et il a été pris. La conclusion — est que le roi a triomphé, et qu'il a envoyé — contre vous, milord, une colonne mobile, — commandée par le jeune Lancastre — et par Wesmoreland. Voilà la vérité tout entière.

NORTHUMBERLAND.

— J'aurai toujours le temps de m'en désoler. — Dans le poison il y a un remède ; et ces nouvelles — qui, bien portant, m'auraient rendu malade, — malade, m'ont en quelque sorte rétabli. — Et ainsi qu'un malheureux dont les jointures affaiblies par la fièvre, — pareilles à de fragiles charnières, fléchissent sous la vie, — tout à coup, emporté par un accès, s'échappe comme une flamme — des bras de son gardien ; ainsi mes membres, — affaiblis par la douleur, mais maintenant surexcités par elle, — ont une triple énergie. Loin de moi donc, béquille débile ! — Désormais c'est un

gantelet de maille aux jointures d'acier — qui doit ganter cette main. Loin de moi aussi, coiffe de malade ! — tu es un cimier trop mou pour une tête — que visent des princes, gorgés de victoires ! — Désormais que le fer ceigne mon front ! Et que — l'heure la plus rude que puissent amener le temps et la haine — vienne menacer l'enragé Northumberland ! — Que le ciel et la terre s'étreignent ! que désormais la main de la nature — cesse de tenir enchaîné le flot furieux ! que l'ordre périsse ! — et que le monde ne soit plus un théâtre — où les luttes se prolongent en actes languissants ; — mais que l'unique esprit du premier-né Caïn — règne dans tous les cœurs, en sorte que, tous les esprits étant voués — à de sanglantes carrières, le rude drame puisse finir, — et la nuit ensevelir les morts !

TRAVERS.

— Cette violente émotion vous fait mal, milord.

LORD BARDOLPHE.

— Cher comte, que Votre Honneur ne divorce pas avec la sagesse.

MORTON.

— La vie de tous vos partisans dévoués — repose sur votre santé qui, si vous vous abandonnez — à ces frénétiques émotions, ne peut manquer de s'affaiblir. — Vous aviez pesé les conséquences de la guerre, mon noble lord, — vous en aviez calculé les hasards, avant de dire : — *Révoltons-nous!* Vous aviez prévu — que, dans la répartition des coups, votre fils pouvait succomber ; — vous saviez que, marchant au milieu des périls, sur le bord d'un précipice, — il avait plus de chance d'y tomber que de le franchir. — Vous aviez conscience que sa chair n'était pas à l'épreuve — des blessures et des plaies, et que son humeur aventureuse — le pousserait au plus fort du danger. — Pourtant vous lui avez dit : *va!* et aucune — de ces graves appréhensions n'a pu faire obstacle — à votre inébranlable résolution. Qu'est-il

donc arrivé, — qu'est-il donc résulté d'une entreprise si hardie? — Rien de plus que ce qui était probable (52).

LORD BARDOLPHE.

— Nous tous qui sommes frappés par ce désastre, — nous savions que nous nous aventurions sur la mer la plus périlleuse, — et qu'il y avait dix à parier contre un que nous n'en réchapperions pas. — Pourtant, nous nous sommes aventurés, car le résultat espéré — étouffait la crainte du péril probable. — Et, puisque nous sommes désemparés, tentons de nouveau l'aventure. — Allons, hasardons tout, corps et biens.

MORTON.

— Il en est plus que temps. D'ailleurs, mon très-noble lord, — j'apprends, comme une nouvelle certaine dont je garantis la vérité, — que le bon archevêque d'York est debout (53), — à la tête de troupes bien disciplinées; c'est un homme — qui attache ses partisans par un double lien. — Milord votre fils n'avait pour combattre que les corps, — les ombres, les dehors des hommes : — car ce mot rébellion éloignait — leurs âmes de l'action de leurs corps; — et ils ne combattaient qu'avec répugnance et par contrainte, — comme on avale une médecine. Aussi leurs armes seulement — étaient pour nous; mais, quant à leurs esprits et à leurs âmes, — ils étaient glacés par le mot rébellion, — comme le poisson dans un étang gelé. Mais aujourd'hui l'évêque — fait de l'insurrection une religion : — réputé sincère et pieux dans ses idées, — il entraîne à la fois le corps et l'âme; — il sacre sa révolte avec le sang — du beau roi Richard, gratté sur les dalles de Pomfret; — il dérive du ciel sa querelle et sa cause; — il dit à tous qu'il veut sauver une terre ensanglantée, — qui râle sous la puissance de Bolingbroke; — et petits et grands se pressent sur ses pas.

NORTHUMBERLAND.

— Je savais cela déjà; mais, à dire vrai, — ma douleur

présente l'avait effacé de mon souvenir. — Entrez avec moi; et que chacun donne son avis — sur le meilleur moyen d'assurer notre salut et notre vengeance ; — expédions des courriers et des lettres, et faisons-nous vite des amis. — Jamais ils ne furent plus rares, et jamais plus nécessaires.

Ils sortent.

SCÈNE II.

[Londres. Une rue.]

Entre SIR JOHN FALSTAFF, suivi d'un petit PAGE portant son épée et son bouclier.

FALSTAFF.

Corbleu, géant, que dit le docteur de mon onde?

LE PAGE.

Il a dit, messire, que l'onde en elle-même était une onde bonne et saine ; mais que la personne qui l'avait lâchée pouvait avoir plus de maladies qu'elle ne se figurait.

FALSTAFF.

Les gens de toute espèce se font gloire de me narguer. La cervelle de ce stupide tas de boue, qu'on appelle l'homme, ne saurait concevoir rien de risible qui ne soit inventé par moi ou sur moi. Je ne suis pas seulement spirituel par moi-même, mais je suis cause de tout l'esprit qu'ont les autres hommes... Marchant ainsi devant toi, je suis comme une truie qui a écrasé tous ses petits hormis un seul. Si le prince ne t'a pas mis à mon service uniquement pour me faire repoussoir, eh bien, je n'ai aucun jugement. Méchante pousse de mandragore, tu ferais bien mieux comme aigrette à mon chapeau que comme valet à mes talons. C'est la première fois que je suis pourvu d'une agate. N'importe ; je ne vous monterai ni dans l'or ni dans

l'argent, mais je vous enchâsserai dans le plus vil appareil, et je vous renverrai à votre maître, petit bijou ; oui, au prince votre maître, ce jouvenceau qui n'a pas encore de duvet au menton. Je verrai la barbe me pousser dans la paume de la main avant qu'il en ait sur les joues : et pourtant il n'hésite pas à dire que sa face est une face de souverain. Dieu la terminera quand il voudra, elle n'a pas encore un poil de trop ; il a beau dire que c'est une face de souverain ; pour un barbier elle ne vaudrait pas six pennys ; et pourtant il se dresse sur ses ergots, comme s'il était déjà un homme fait quand son père n'était encore qu'un bachelier ! Il peut, tant qu'il voudra, être fier de Sa Grâce, il n'est guère en grâce auprès de moi, je puis le lui assurer... Qu'a dit maître Dumbledon à propos de ce satin pour mon manteau court et mon haut de chausses ?

LE PAGE.

Il dit, messire, qu'il faut que vous lui donniez une meilleure caution que Bardolphe ; il ne veut prendre ni son billet ni le vôtre ; il ne se contente pas de cette sûreté-là.

FALSTAFF.

Qu'il subisse la damnation du glouton ! et puisse la langue lui brûler plus encore !... Un fils de putain ! Un misérable Achitophel !... un fieffé manant ! tenir un gentilhomme en suspens, et puis réclamer des sûretés ! Ces gueux à caboche doucereuse ne portent plus que des talons hauts et des brochettes de clefs à leurs ceintures ; et quand un homme attend d'eux quelque livraison honnête, alors ils insistent pour une sûreté ! Autant vous mettre de la mort aux rats dans la bouche que de venir vous la fermer avec ce mot : sûreté ! Je comptais, foi de chevalier, qu'il m'enverrait vingt-deux verges de satin ; et c'est une demande de sûreté qu'il m'envoie ! Eh bien, il peut dormir en sûreté ; car il porte la corne d'abondance, et la légèreté de sa femme brille au travers ; et lui, il n'en voit rien, quoi-

qu'il ait sa propre lanterne pour s'éclairer... Où est Bardolphe?

LE PAGE.

Il est allé à Smithfield pour acheter un cheval à Votre Seigneurie.

FALSTAFF.

Je l'ai acheté, lui, à Saint-Paul (54), et il va m'acheter un cheval à Smithfield : si je pouvais me procurer une femme dans un mauvais lieu, je serais servi, monté et marié à l'avenant.

Entrent le LORD GRAND JUGE et UN EXEMPT (55).

LE PAGE.

Messire, voici le noble seigneur qui a incarcéré le prince pour l'avoir frappé à l'occasion de Bardolphe.

FALSTAFF.

Suis-moi de près; je ne veux pas le voir.

LE GRAND JUGE, à l'exempt.

Qui est-ce qui s'en va là-bas?

L'EXEMPT.

Sous le bon plaisir de votre seigneurie, c'est Falstaff.

LE GRAND JUGE.

Celui qui était impliqué dans le vol?

L'EXEMPT.

Lui-même, milord; mais il a depuis rendu de grands services à Shrewsbury, et j'ai ouï dire qu'il va se rendre en mission auprès de lord John de Lancastre.

LE GRANG JUGE.

Comment, à York? Rappelez-le.

L'EXEMPT, appelant.

Sir John Falstaff!

FALSTAFF.

Page, dis-lui que je suis sourd.

LE PAGE, à l'exempt.

Parlez plus haut : mon maître est sourd.

LE GRAND JUGE.

Je suis sûr qu'il l'est à toute bonne parole... Allez, tirez-le par le coude ; il faut que je lui parle.

L'EXEMPT.

Sir John !

FALSTAFF.

Quoi ! jeune drôle, mendier ainsi ! Est-ce qu'il n'y a pas de guerres ? pas d'emploi ? Est-ce que le roi n'a pas besoin de sujets ? la rébellion, de soldats ? Bien qu'il n'y ait d'honneur que dans un seul parti, il y a plus de déshonneur à mendier qu'à servir dans le plus mauvais parti, fût-il au plus haut degré flétri par le nom de rébellion.

L'EXEMPT.

Vous vous méprenez sur moi, monsieur.

FALSTAFF.

Eh, monsieur ! ai-je dit que vous étiez un honnête homme ? Mon double titre de chevalier et de guerrier mis de côté, j'en aurais menti par la gorge si j'avais dit ça.

L'EXEMPT.

Eh bien, je vous en prie, monsieur, mettez de côté votre double titre de chevalier et de guerrier, et permettez-moi de vous dire que vous en avez menti par la gorge, si vous dites que je ne suis pas un honnête homme.

FALSTAFF.

Moi, te permettre de me parler ainsi ! Mettre de côté ce qui fait partie de moi-même ! Si tu obtiens cette permission-là de moi, pends-moi ; si tu la prends, mieux vaudrait pour toi t'aller pendre. Arrière, mauvais limier ! détale !

L'EXEMPT.

Monsieur, milord voudrait vous parler.

LE GRAND JUGE.

Sir John Falstaff, un mot !

FALSTAFF.

Mon cher lord... Dieu donne le bonjour à votre seigneurie! Je suis aise de voir votre seigneurie dehors : j'avais ouï dire que votre seigneurie était malade. J'espère que votre seigneurie est sortie après consultation. Bien que votre seigneurie n'ait pas tout à fait passé la jeunesse, elle sent déjà un peu l'atteinte de l'âge, l'avant-goût des amertumes du temps; je supplie donc très-humblement votre seigneurie d'avoir un soin révérencieux de sa santé.

LE GRAND JUGE.

Sir John, je vous avais mandé avant votre départ pour Shrewsbury.

FALSTAFF.

N'en déplaise à votre seigneurie, j'apprends que Sa Majesté est revenue, non sans quelque inquiétude, du pays de Galles.

LE GRAND JUGE.

Je ne parle pas de Sa Majesté... Vous n'avez pas voulu venir quand je vous ai mandé.

FALSTAFF.

Et j'apprends, en outre, que Son Altesse a été attaquée de nouveau par cette putain d'apoplexie.

LE GRAND JUGE.

Eh bien, que le ciel lui rende la santé! Laissez-moi vous parler, je vous prie.

FALSTAFF.

A mon idée, cette apoplexie est une sorte de léthargie, n'en déplaise à votre seigneurie; une sorte d'assoupissement du sang, un coquin d'éblouissement.

LE GRAND JUGE.

Qu'est-ce que vous me dites-là? qu'elle soit ce qu'elle voudra!

FALSTAFF.

Elle a son origine dans un excès de souffrance ou d'étude,

dans une perturbation du cerveau. J'ai lu dans Galien la cause de ses effets ; c'est une espèce de surdité.

LE GRAND JUGE.

Je crois que vous êtes atteint de la maladie ; car vous n'entendez pas ce que je vous dis.

FALSTAFF.

Très-bien, milord, très-bien ; mais, ne vous en déplaise, c'est plutôt l'infirmité de ne pas écouter, la maladie de ne pas faire attention, qui me trouble.

LE GRAND JUGE.

En vous punissant par les talons, on rectifierait l'inattention de vos oreilles ; et je ne répugnerais pas à devenir votre médecin.

FALSTAFF.

Je suis aussi pauvre que Job, milord, mais pas aussi patient. Votre seigneurie peut, en raison de ma pauvreté, m'administrer la potion de l'emprisonnement ; mais comment j'aurai la patience de suivre vos prescriptions, c'est un point sur lequel les savants pourraient avoir quelques grains de scrupule, voire même un scrupule tout entier.

LE GRAND JUGE.

Je vous ai envoyé dire de venir me parler, alors qu'il y avait contre vous une affaire capitale.

FALSTAFF.

Et moi, sur l'avis de mon conseil, un savant légiste de ce pays, je ne me suis pas présenté.

LE GRAND JUGE.

Eh ! le fait est, sir John, que vous vivez dans une grande infamie.

FALSTAFF.

Un homme serré dans mon ceinturon ne peut vivre à moins.

LE GRAND JUGE.

Vos ressources sont fort minces, et vous êtes gros dépensier.

FALSTAFF.

Je voudrais qu'il en fût tout autrement. Que mes ressources ne sont-elles plus vastes et que ne suis-je un dépensier moins gros !

LE GRAND JUGE.

Vous avez égaré le jeune prince.

FALSTAFF.

C'est le jeune prince qui m'a égaré. Je suis l'aveugle au gros ventre, et il est mon caniche.

LE GRAND JUGE.

Allons, il m'en coûterait de rouvrir une plaie fraîchement fermée ; vos services diurnes à Shrewsbury ont quelque peu doré votre exploit nocturne de Gadshill. Vous pouvez remercier notre époque agitée de la paisible terminaison de cette affaire.

FALSTAFF.

Milord ?

LE GRAND JUGE.

Mais puisque tout est bien, restez-en là : n'éveillez pas le loup qui dort.

FALSTAFF.

Éveiller un loup est chose aussi fâcheuse que de flairer un renard.

LE GRAND JUGE.

Eh ! vous êtes comme une chandelle dont la meilleure partie est consumée.

FALSTAFF.

Un flambeau de fête, milord, à bout de suif. J'ai pourtant, sans mentir, la qualité de sire.

LE GRAND JUGE.

Il n'y a pas à votre face un poil blanc qui ne devrait vous inculquer la grâce de la gravité.

FALSTAFF.

La graisse, la graisse, la graisse !

LE GRAND JUGE.

Vous suivez partout le jeune prince, comme son mauvais ange.

FALSTAFF.

Pas précisément, milord ; votre mauvais ange est léger (56) ; moi, au contraire, je suis sûr que quiconque me regardera seulement me prendra sans me peser ; et pourtant, sous certains rapports, je reconnais que je ne suis pas une espèce courante. La vertu obtient si peu d'égard dans ces temps mercantiles que le vrai courage se fait montreur d'ours. L'esprit se fait garçon de cabaret, et épuise sa verve à faire des comptes. Tous les autres dons propres à l'homme, faussés qu'ils sont par la perversité de ce siècle, ne valent pas une groseille à maquereau. Vous qui êtes vieux, vous ne prenez pas en considération notre caractère, à nous autres qui sommes jeunes ; vous jugez la chaleur de notre rate à l'aigreur de votre bile ; et nous qui sommes dans l'effervescence de notre jeunesse, je dois le confesser, nous sommes un peu mauvais sujets.

LE GRAND JUGE.

Quoi ! vous inscrivez votre nom sur la liste de la jeunesse, vous que tous les caractères de l'âge désignent comme un vieillard ! N'avez-vous pas l'œil humide, la main sèche, le teint jaune, la barbe blanche, la jambe qui décroît, le ventre qui grossit ? N'avez-vous pas la voix cassée, l'haleine courte, le menton double, l'intelligence simple, et toutes vos facultés flétries par la caducité ? Et encore vous vous donnez pour jeune ! Fi, fi, fi, sir John !

FALSTAFF.

Milord, je suis né vers trois heures de l'après-midi avec la tête blanche et un ventre quelque peu replet. Pour ma voix, je l'ai perdue à brailler et à chanter des antiennes. Quant à vous donner d'autres preuves de ma jeunesse, je n'en ferai rien : la vérité est que je suis vieux seulement

par la raison et l'entendement ; et celui qui veut risquer mille marcs contre moi, à qui exécutera le mieux la cabriole, n'a qu'à m'avancer l'argent, et gare à lui ! Pour le soufflet que le prince vous a donné, il vous l'a donné avec une brusquerie princière, et vous l'avez reçu avec une noble sensibilité. Je l'en ai grondé, et le jeune lion fait pénitence, non pas dans la cendre, morbleu, mais dans la soie neuve, non pas dans le sac de bure, mais en sac-à-vin.

LE GRAND JUGE.

Allons, que Dieu envoie au prince un meilleur compagnon !

FALSTAFF.

Que Dieu envoie au compagnon un meilleur prince ! Je ne puis me débarrasser de lui.

LE GRAND JUGE.

Eh bien, le roi vous a donc séparé du prince Henry : j'apprends que vous devez marcher, avec lord John de Lancastre, contre l'archevêque et le comte de Northumberland.

FALSTAFF.

Ouais ; j'en rends grâce à votre mignonne et charmante imaginative. Mais, vous tous qui restez au logis à baiser madame la Paix, faites donc des prières pour que nos armées ne se rencontrent pas par une journée chaude ! Car je n'ai pris, pardieu, que deux chemises avec moi, et je ne prétends pas suer extraordinairement. Pour peu que la journée soit chaude, si je brandis autre chose que ma bouteille, je veux ne plus jamais cracher blanc. A peine voit-on poindre une affaire dangereuse qu'on me flanque dedans. Je ne peux pourtant pas durer toujours (57). Mais ç'a toujours été la manie de notre nation anglaise : dès qu'elle a quelque chose de bon, elle le met partout. Si vous vous obstinez à dire que je suis vieux, vous devriez me donner du repos. Plût à Dieu que mon nom fût moins terrible à l'en-

nemi! J'aimerais mieux être rongé à mort par la rouille que réduit à néant par un mouvement perpétuel.

LE GRAND JUGE.

Allons, soyez honnête, soyez honnête, et que Dieu bénisse votre expédition!

FALSTAFF.

Votre seigneurie voudrait-elle me prêter mille livres pour m'équiper?

LE GRAND JUGE.

Pas un penny, pas un penny : vous êtes par trop pressé d'ajouter à vos charges. Portez-vous bien; recommandez-moi à mon cousin Westmoreland.

Le grand juge et l'exempt sortent.

FALSTAFF.

Si je le fais, qu'on me tarabuste à coups de maillet! L'homme ne peut pas plus séparer l'avarice de la vieillesse que la paillardise du jeune âge. Mais la goutte tourmente l'une, et la vérole pince l'autre. Et ces deux fléaux-là rendent toute malédiction superflue... Page!

LE PAGE.

Messire?

FALSTAFF.

Combien y a-t-il dans ma bourse?

LE PAGE.

Sept groats et deux pence.

FALSTAFF.

Je ne peux pas trouver de remède à cette consomption de la bourse : emprunter, c'est seulement la faire languir et languir jusqu'à épuisement; la maladie est incurable... Allez porter cette lettre à milord de Lancastre; celle-ci au prince; celle-ci au comte de Westmoreland; et celle-ci à la vieille mistress Ursule, à qui je jure toutes les semaines de l'épouser, depuis que j'ai aperçu le premier poil blanc à mon menton... En marche! vous savez où me retrouver.

Le page sort.

Peste soit de cette goutte! ou de cette vérole! car c'est l'une ou l'autre qui fait des siennes dans mon gros orteil. Peu importe si je boite; j'ai la guerre pour prétexte, et ma pension n'en paraîtra que plus légitime. Un bon esprit tire parti de tout; je saurai exploiter les maladies même à mon avantage.

Il sort.

SCÈNE III.

[York. Le palais de l'archevêché.]

Entrent L'ARCHEVÊQUE D'YORK, les lords HASTINGS, MOWBRAY et BARDOLPHE.

L'ARCHEVÊQUE.

— Ainsi vous savez nos motifs, et vous connaissez nos ressources. — Maintenant, mes très-nobles amis, je vous en prie tous, — dites franchement ce que vous pensez de nos espérances. — Et vous d'abord, lord maréchal, qu'en dites-vous?

MOWBRAY.

— J'approuve les raisons de notre prise d'armes; — mais je voudrais comprendre plus nettement — comment nous pouvons parvenir avec nos ressources — à présenter un front suffisamment hardi et solide — à la puissante armée du roi.

HASTINGS.

— Nos forces présentes, mises en ligne, s'élèvent — à vingt-cinq mille hommes d'élite; — et des renforts considérables sont attendus — du grand Northumberland dont le cœur couve — un incendie de ressentiments.

LORD BARDOLPHE.

— La question, lord Hastings, se réduit donc à ceci: — nos vingt-cinq mille hommes présents — peuvent-ils tenir la campagne, sans Northumberland?

HASTINGS.

— Avec lui, ils le peuvent.

LORD BARDOLPHE.

Oui, parbleu, voilà le vrai. — Mais si, sans lui, nous nous jugeons trop faibles, — mon avis est que nous ne devons pas nous avancer trop loin, — avant d'avoir ce secours sous la main. — Car, dans une affaire de si sanglant aspect, — les conjectures, les espérances, les suppositions — d'auxiliaires incertains doivent être non avenues.

L'ARCHEVÊQUE.

— Vous avez raison, lord Bardolphe ; car c'est là effectivement — le cas du jeune Hotspur à Shrewsbury.

LORD BARDOLPHE.

— Justement, milord ; il s'était bercé d'espérances, — aspirant l'air dans l'attente de secours promis, — se flattant de recevoir des renforts, — qui, en réalité ont été inférieurs à ses plus infimes calculs ; — et c'est ainsi qu'avec la grande imagination — propre aux fous, il a conduit ses troupes à la mort, — et s'est jeté les yeux fermés dans l'abîme.

HASTINGS.

— Mais permettez, il n'y a jamais de mal — à calculer les probabilités et les motifs d'espoir.

LORD BARDOLPHE.

— Il peut y en avoir, si les ressources immédiates de la guerre, — les forces nécessaires à la marche de l'entreprise, — n'existent qu'en espérance, comme ces boutons que nous voyons — apparaître au commencement du printemps. L'espoir de les voir porter fruit — offre moins de certitude que la crainte — de les voir mordus par la gelée. Quand nous voulons bâtir, — nous étudions d'abord le terrain, puis nous traçons le plan ; — et quand nous voyons le dessin de l'édifice, — alors nous calculons les frais de construction : — si nous trouvons qu'ils dépassent nos moyens, — que faisons-nous ? Nous retraçons notre plan — sur des

proportions moindres ou, enfin, nous renonçons — à bâtir. A plus forte raison, dans cette grande entreprise, — où il s'agit presque d'abattre une royauté — et d'en relever une autre, devons-nous étudier — l'état du terrain, faire le plan, — choisir des fondations sûres, — consulter les experts, examiner nos propres ressources, — pour savoir si une pareille œuvre est, oui ou non, — au-dessus de nos moyens. Autrement, — nos forces n'existent que sur le papier et en chiffres, — et, au lieu d'hommes, nous n'alignons que des noms d'hommes : — pareils à quelqu'un qui tracerait un plan de maison — trop dispendieux pour lui, et qui, après l'avoir exécuté à demi, — y renoncerait, laissant sa coûteuse ébauche, — exposée nue aux larmes des nuages, — en proie à la brutale tyrannie de l'hiver.

HASTINGS.

— Admettons que nos espérances, si bien conçues qu'elles semblent, — doivent aboutir à un avortement, admettons que nous n'ayons plus — un seul homme à attendre ; — je crois encore que nos forces sont assez considérables, — telles qu'elles sont, pour égaler celles du roi.

LORD BARDOLPHE.

— Quoi ! est-ce que le roi n'a que vingt-cinq mille hommes ?

HASTINGS.

— A nous opposer, pas davantage ; non, pas même autant, lord Bardolphe. — Car, pour faire face aux périls criants, son armée — est divisée en trois corps : un, contre les Français ; — un autre, contre Glendower : le troisième, forcément — dirigé contre nous. Ainsi, voilà ce roi débile — partagé en trois ; et ses coffres ne rendent plus — que le son creux de la misère.

L'ARCHEVÊQUE.

— Qu'il rassemble ses forces éparses — pour nous acca-

bler de toute sa puissance, — c'est ce qui n'est pas à craindre.

HASTINGS.

S'il le fait, — il laisse ses derrières sans défense, les Français et les Gallois — aboyant à ses talons. Ne craignez rien.

LORD BARDOLPHE.

— Qui doit, selon toute apparence, diriger ses forces contre nous ?

HASTINGS.

— Le duc de Lancastre et Westmoreland. — Lui-même et Harry Monmouth marchent contre les Gallois. — Mais quel est le lieutenant qu'il oppose aux Français, — c'est ce qu'aucun renseignement certain ne m'a appris.

L'ARCHEVÊQUE.

En avant ! — Et publions les motifs de notre prise d'armes. — Le peuple est malade de son propre choix : — sa trop avide affection s'est écœurée. — Il a une demeure vertigineuse et mobile, — celui qui bâtit sur le cœur de la multitude. — O peuple stupide, quelles bruyantes acclamations — tu jetais au ciel en bénissant Bolingbroke, — alors qu'il n'était pas encore ce que tu voulais qu'il fût ! — Et maintenant que tu es servi à souhait, — monstrueux mangeur, tu es tellement rassassié de lui — que tu t'efforces de le rendre. — Ainsi, ainsi, chien immonde, tu as recraché — de ton estomac glouton le royal Richard ; — et maintenant tu as faim du mort que tu as vomi, — et tu l'appelles de tes hurlements. A qui se fier de notre temps ? — Ceux qui, du vivant de Richard, voulaient sa mort, — sont maintenant énamourés de son tombeau. — Toi, qui jetais de la poussière sur sa tête auguste, — alors qu'à travers Londres en fête il avançait en soupirant — sur les pas admirés de Bolingbroke, — tu t'écries maintenant : *O terre ! rends-nous ce roi-là — et reprends celui-ci* ! O imagination des hommes

mendra ! — Le passé et l'avenir semblent toujours préférables ; le présent, toujours pire (38).

MOWBRAY.

— Irons-nous réunir nos troupes pour entrer en campagne ?

HASTINGS.

— Nous sommes les sujets du moment, et le moment nous presse de partir.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Londres. Une rue.

Entrent l'HÔTESSE, GRIFFE et son valet ; puis PIÉGE.

L'HÔTESSE.

Eh bien, maître Griffe, avez-vous enregistré l'action ?

GRIFFE.

Elle est enregistrée.

L'HÔTESSE.

Où est votre exempt ? Est-ce un exempt vigoureux ? Tiendra-t-il ferme ?

GRIFFE, à son valet.

Maraud, où est Piége ?

L'HÔTESSE.

Ô mon Dieu ! oui, le bon maître Piége.

PIÉGE, s'avançant.

[illegible]

GRIFFE.

Piége, nous devons arrêter sir John Falstaff.

L'HÔTESSE.

Oui, bon maître Piége, je l'ai fait assigner, et tout.

PIÉGE.

Il pourra en coûter la vie à quelques-uns d'entre nous, car il jouera du poignard.

L'HOTESSE.

Miséricorde ! prenez garde à lui : il m'a poignardée dans ma propre maison, et cela le plus brutalement du monde. En vérité, il ne se soucie pas du mal qu'il fait, une fois que son arme est dehors ; il frappe comme un diable ; il n'épargne ni homme, ni femme, ni enfant.

GRIFFE.

Si je puis venir à bout de lui, je ne me soucie guère de ses bottes.

L'HOTESSE.

Non, ni moi non plus ; je vous prêterai main-forte.

GRIFFE.

Si seulement je puis l'empoigner, si je le tiens seulement dans mes pinces !

L'HOTESSE.

Je suis ruinée par son départ : je vous assure qu'il a chez moi un compte qui n'en finit pas. Cher maître Griffe, tenez-le ferme ! cher maître Piége, ne le laissez pas échapper. Il va continûment au coin de la rue, sauf votre respect, pour avoir une selle ; et il est impliqué à dîner à la Tête du Léopard, dans Lombard-Street, chez maître Ledoux, le marchand de soieries : je vous en prie, puisque mon exion est enregistrée et mon affaire si ouvertement connue de tout le monde, faites-lui rendre des comptes. Cent marcs, c'est une somme bien lourde pour une pauvre femme seule ; et j'ai attendu, attendu, et attendu ; et j'ai été lanternée, et lanternée, et lanternée de jour en jour, que c'est une honte d'y penser. Il n'y a pas d'honnêteté dans ces procédés-là ; à moins qu'on ne fasse d'une femme un âne, une bête à supporter les outrages du premier chenapan venu. Le voilà qui arrive ; et avec lui ce fieffé coquin de Bardolphe, au nez de Malvoisie.

Faites votre office, faites votre office, maître Griffe, et vous, maître Piége; faites-moi, faites-moi, faites-moi bien votre office.

Entre sir JOHN FALSTAFF, son PAGE et BARDOLPHE.

FALSTAFF.

Eh bien? qui est-ce qui a perdu sa jument ici? qu'y a-t-il?

GRIFFE.

Sir John, je vous arrête à la requête de mistress Quickly.

FALSTAFF.

Arrière, varlets! Dégaîne, Bardolphe, coupe-moi la tête de ce coquin, et jette la gouine dans le canal.

L'HOTESSE.

Me jeter dans le canal! C'est moi qui vais te jeter dans le canal! Essaye, essaye, gredin de bâtard!... Au meurtre, au meurtre! Oh! homicide coquin! veux-tu donc tuer les officiers de Dieu et du roi? Ah! homicide gredin! tu es un homicide, un bourreau d'hommes, un bourreau de femmes!

FALSTAFF.

Tiens-les à distance, Bardolphe.

GRIFFE.

Main-forte! main-forte!

L'HOTESSE.

Bonnes gens, donnez-nous un coup de main ou deux!... Tu ne veux pas? tu ne veux pas? Ah! tu ne veux pas! ah! tu ne veux pas!... Va, va, gredin! Va, homicide!

FALSTAFF.

Arrière, carogne! coureuse! drôlesse! je vais vous chatouiller la catastrophe!

Entre le lord GRAND JUGE et sa suite.

LE GRAND JUGE.

Qu'y a-t-il! holà! respectez la paix céans.



L'HOTESSE.

Mon bon lord, soyez bon pour moi! je vous conjure de me soutenir.

LE GRAND JUGE.

– Eh bien, sir John ? quel tapage faites-vous ici ? – Cela sied-il à votre position, à votre emploi, à votre mission ? – Vous devriez être déjà loin sur la route d'York.

Au recors.

– Lâche-le, l'ami : pourquoi t'accroches-tu à lui ? –

L'HOTESSE.

O mon très-vénérable lord, n'en déplaise à Votre Grâce, je suis une pauvre veuve d'East-Cheap, et il est arrêté à ma requête.

LE GRAND JUGE.

Pour quelque compte, sans doute ?

L'HOTESSE.

Il n'y a là aucun conte, milord, il s'agit de tout mon avoir. Il m'a tout mangé, maison et le reste ; il a mis toute ma substance dans sa grosse bedaine... Mais va, tu m'en rendras une partie, ou je serai toutes les nuits sur toi, comme ta bête noire.

FALSTAFF.

Je crois plus probable que je serai, moi, sur la bête noire, pour peu que j'aie l'avantage du terrain.

LE GRAND JUGE.

Qu'est-ce que ça signifie, sir John ? Fi ! quel homme de tempérament raisonnable pourrait endurer cette tempête d'imprécations? Est-ce que vous n'avez pas honte de forcer une pauvre veuve à recourir à de telles violences pour ravoir son bien ?

FALSTAFF, à l'hôtesse.

Quelle est la somme totale de ce que je te dois ?

L'HOTESSE.

Morguienne ! ta personne et ton argent, si tu étais un

honnête homme. Tu m'as juré, sur un gobelet à figures dorées, assise dans ma chambre du Dauphin, à la table ronde, près d'un feu de charbon, le mercredi de la Pentecôte, le jour où le prince te fendit la tête pour avoir comparé son père à un chanteur de Windsor, tu m'as juré, au moment où je lavais ta blessure, de m'épouser et de faire de moi milady ton épouse. Peux-tu nier ça? Est-ce que Dame Réjouissance, la femme du boucher, n'est pas entrée alors, en m'appelant commère Quickly? Elle venait m'emprunter un peu de vinaigre, nous disant qu'elle avait un bon plat de crevettes; sur quoi tu as demandé à en manger; sur quoi je t'ai dit que c'était mauvais pour une blessure fraîche. Et, quand elle est descendue, est-ce que tu ne m'as pas dit de ne plus être si familière avec ces petites gens-là, ajoutant que avant peu ils m'appelleraient madame? Et puis, est-ce que tu ne m'as pas embrassée, en me disant de t'aller chercher trente shillings? Maintenant je te somme de jurer sur le saint livre : nie ça, si tu peux.

FALSTAFF.

Milord, c'est une pauvre folle : elle dit par toute la ville que son fils aîné vous ressemble : elle a été dans une bonne situation, et le fait est que la pauvreté lui a troublé les idées. Mais quant à ces niais d'exemples, permettez, je vous prie, que j'obtienne un recours contre eux.

LE GRAND JUGE.

Sir John, sir John, je connais fort bien votre manière de travestir la vérité ! Ce n'est ni votre air assuré, ni le flot de paroles que vous laissez échapper avec une effronterie plus qu'impudente, qui peut me faire dévier de la stricte impartialité. Vous avez, il me semble, abusé de la complaisante crédulité de cette femme pour faire servir à vos besoins sa bourse et sa personne.

L'HÔTESSE.

Oui, vraiment, milord.

LE GRAND JUGE.

Paix, je te prie !... Payez-lui ce que vous lui devez, et réparez le tort que vous lui avez causé : vous pouvez faire l'un avec de la monnaie sterling, et l'autre avec la pénitence courante.

FALSTAFF.

Milord, je ne subirai pas cette réprimande sans répliquer. Vous qualifiez d'impudente effronterie une honorable franchise : qu'un homme fasse la révérence sans rien dire, c'est un vertueux personnage. Eh bien, non, milord, sans oublier le respect que je vous dois, je ne vous parlerai pas en suppliant ; je vous dis que je demande à être délivré de ces recors, le service du roi me réclamant au plus vite.

LE GRAND JUGE.

Vous parlez comme si vous étiez libre de faire le mal : répondez donc d'une manière digne de votre caractère, en satisfaisant cette pauvre femme.

FALSTAFF.

Viens ici, l'hôtesse.

Il prend l'hôtesse à part.

Entre GOWER.

LE GRAND JUGE.

Eh bien, maître Gower, quelles nouvelles ?

GOWER, remettant un papier au grand juge.

— Milord, le roi et Henry, prince de Galles — vont arriver. Ce papier vous dira le reste.

Le grand juge lit le papier.

FALSTAFF, parlant à l'hôtesse.

Foi de gentilhomme !

L'HOTESSE.

Bah ! vous disiez de même auparavant.

FALSTAFF.

Foi de gentilhomme !... Allons, n'en parlons plus.

L'HOTESSE.

Par la terre céleste où je marche, je serais forcée de mettre en gage et mon argenterie et les tapisseries de mes salles à manger.

FALSTAFF.

Des verres, des verres, c'est tout ce qu'il faut pour boire; et quant à tes murs, une gentille petite drôlerie, comme l'histoire de l'Enfant prodigue, ou la Chasse allemande, peinte à la détrempe, vaut mille fois mieux que tous ces rideaux de lit et ces tapisseries mangées des mouches. Qu'il y ait dix livres, si tu peux. Allons ! n'étaient tes humeurs, il n'y aurait pas de meilleure fille que toi en Angleterre. Va, lave-toi le visage, et retire ta plainte. Allons, il ne faut plus être avec moi de cette humeur-là. Est-ce que tu ne me connais pas? Allons, allons, je sais qu'on t'a poussée à ça.

L'HOTESSE.

Je t'en prie, sir John, que vingt nobles suffisent ! En vérité, je serais forcée d'engager mon argenterie, sérieusement, là.

FALSTAFF.

Renonçons-y; je me retournerai autrement : vous serez toujours une sotte.

L'HOTESSE.

Eh bien, vous aurez la somme, quand je devrais mettre ma robe en gage. J'espère que vous viendrez souper : vous me payerez tout ensemble ?

FALSTAFF.

Vivrai-je?

A Bardolphe.

Va avec elle, va avec elle; amorce, amorce.

L'HOTESSE.

Voulez-vous que Dorothée Troue-Drap soupe avec vous ?

FALSTAFF.

C'est dit, ayons-la.

Sortent l'hôtesse, Bardolphe, les exempts et le page.

LE GRAND JUGE.

J'ai ouï de meilleures nouvelles.

FALSTAFF.

Quelles sont les nouvelles, mon cher lord?

LE GRAND JUGE, à Gower.

Où le roi a-t-il couché cette nuit?

GOWER.

A Basingstoke, milord.

FALSTAFF.

J'espère, milord, que tout va bien... Quelles sont les nouvelles, milord?

LE GRAND JUGE, à Gower, sans regarder Falstaff.

Est-ce que toutes ses forces reviennent?

GOWER.

– Non; quinze cents hommes d'infanterie et cinq cents chevaux – vont rallier milord de Lancastre – pour marcher contre Northumberland et l'archevêque. –

FALSTAFF, au grand juge.

Est-ce que le roi revient du pays de Galles, mon noble lord?

LE GRAND JUGE, sans regarder Falstaff.

Vous aurez une lettre de moi tout à l'heure; allons, venez avec moi, cher maître Gower.

FALSTAFF.

Milord!

LE GRAND JUGE.

Qu'y a-t-il?

FALSTAFF, sans regarder le juge.

Maître Gower, vous inviterai-je à dîner?

GOWER.

Je suis ici aux ordres de milord; je vous remercie, bon sir John.

LE GRAND JUGE.

Sir John, vous flânez ici trop longtemps, ayant à recruter des soldats dans les comtés que vous traverserez.

FALSTAFF, sans regarder le juge.

Voulez-vous souper avec moi, maître Gower?

LE GRAND JUGE.

Quel est donc le maître sot qui vous a enseigné ces manières-là, sir John?

FALSTAFF, toujours sans regarder le juge.

Maître Gower, si elles ne me vont pas, c'est un sot qui me les a apprises... C'est la grâce même de l'escrime, milord : coup pour coup; partant, quitte.

LE GRAND JUGE.

Que le Seigneur t'éclaire! tu es un grand sot.

Ils sortent.

SCÈNE V.

[Londres. Une autre rue.]

Entrent le PRINCE HENRY et POINS (59).

LE PRINCE HENRY.

Crois-moi, je suis excessivement las.

POINS.

Est-il possible! je n'aurais pas cru que la lassitude osât s'attacher à un personnage de si haut rang.

LE PRINCE HENRY.

Ma foi, si, j'en conviens, dût cet aveu ternir l'éclat de ma grandeur. N'est-il pas bien indigne de moi d'avoir envie de petite bière?

POINS.

Certes, un prince ne devrait pas avoir le goût assez relâché pour se souvenir qu'il existe une si faible drogue.

LE PRINCE HENRY.

que mon appétit ne soit pas de nature prin-
ma parole, je me ressouviens pour le mo-
pauvre créature, la petite bière. Mais, en
umbles reflexions me mettent fort mal avec
Quelle disgrâce pour moi de me rappeler ton
naître demain ta figure, de remarquer com-
aires de bas de soie, à savoir, celle-ci et celle
couleur pêche, de porter dans ma mémoire
tes chemises, l'une pour l'apparat, l'autre
mais, sur cet article, le gardien du jeu de
plus long que moi : car il faut que tu sois
linge pour ne pas tenir une raquette là ; et
emps que tu te prives de cet exercice, parce
s ont trouvé moyen d'absorber toute ta toile
). Et Dieu sait si les marmots, qui braillent
de ton linge, hériteront du royaume des
sages-femmes déclarent que ce n'est pas la
ts; et c'est ainsi que le monde multiplie, et
s'agrandissent puissamment.

POINS.

langage semble malsonnant après vos ru-
tes-moi donc si beaucoup de bons jeunes
nt ainsi, leur père étant aussi malade que
ette heure?

LE PRINCE HENRY.

chose, Poins?

POINS.

ce soit quelque chose de très-bon.

LE PRINCE HENRY.

rs assez bon pour un esprit aussi peu relevé

POINS.

ds le choc de ce que vous allez dire.

LE PRINCE HENRY.

Eh bien, je vais te dire, il ne convient pas que je sois triste, maintenant que mon père est malade; et pourtant, je puis te l'avouer, comme à un homme qu'il me plaît, faute de mieux, d'appeler mon ami, je pourrais être triste, et triste tout de bon.

POINS.

Oh! bien difficilement, pour un pareil motif.

LE PRINCE HENRY.

Sur ma parole, tu me crois dans les petits papiers du diable, autant que toi et Falstaff, pour l'endurcissement et la perversité. Qui vivra, verra. Toutefois, je te le déclare, mon cœur saigne intérieurement quand je sais mon père si malade; mais dans une mauvaise compagnie telle que la tienne, j'ai dû, et pour cause, m'abstenir de toute ostentation de douleur.

POINS.

Pour quelle cause?

LE PRINCE HENRY.

Que penserais-tu de moi, si je pleurais?

POINS.

Vous seriez, dans ma pensée, un hypocrite tout à fait princier.

LE PRINCE HENRY.

Ce serait la pensée de tout le monde; et tu es un gaillard heureusement prédisposé à penser comme tout le monde; jamais la pensée d'un homme n'a suivi mieux que la tienne les sentiers battus : effectivement, dans la pensée de tout le monde, je serais un hypocrite. Et qu'est-ce qui porte votre éminentissime pensée à penser ainsi?

POINS.

Ah! c'est que vous avez été si libertin et si étroitement lié avec Falstaff...

LE PRINCE HENRY.

Et avec toi.

POINS.

Par le ciel, j'ai bonne réputation ; je puis entendre de mes deux oreilles ce qui se dit de moi ; le pis qu'on puisse dire, c'est que je suis un cadet de famille, et que je suis un garçon adroit de mes mains, et je confesse que, pour ces deux choses-là, je n'en puis mais. Regardez, regardez, voici Bardolphe.

LE PRINCE HENRY.

Et le page que j'ai donné à Falstaff ; c'était un chrétien, quand il l'a eu de moi ; et vois si le gros coquin n'en a pas fait un singe.

Entrent BARDOLPHE et le PAGE.

BARDOLPHE, au prince.

Dieu garde Votre Grâce !

LE PRINCE HENRY.

Et la vôtre, très-noble Bardolphe !

BARDOLPHE, au page.

Allons, âne vertueux, timide imbécile, est-ce qu'il faut rougir ainsi ? Pourquoi rougissez-vous à présent ? Quel homme d'armes virginal faites-vous donc ! Est-ce une telle affaire, de dépuceler un pot de quatre pintes !

LE PAGE.

Tout à l'heure, milord, il m'a appelé à travers le volet rouge d'un cabaret, et il m'était impossible de distinguer de la fenêtre la moindre portion de son visage. A la fin, j'ai aperçu ses yeux, et j'ai cru qu'il avait fait deux trous dans le cotillon neuf de la cabaretière, et qu'il regardait au travers.

LE PRINCE HENRY.

Est-ce que cet enfant-là n'a pas profité ?

BARDOLPHE.

Arrière, fils de putain, lapin bipède, arrière !

LE PAGE.

Arrière, méchant rêve d'Althée, arrière !

LE PRINCE HENRY.

Instruis-nous, page ; qu'est-ce que c'est que ce rêve-là, page ?

LE PAGE.

Eh bien, milord, Althée rêva qu'elle était délivrée d'un tison ardent ; et voilà pourquoi je l'appelle rêve d'Althée (61).

LE PRINCE HENRY, donnant de l'argent au page.

Cette explication vaut bien une couronne : voici pour toi, page.

POINS.

Oh ! puisse une fleur si belle être préservée des vers !... Tiens, voilà six pennys pour te garantir.

BARDOLPHE.

Si à vous tous vous ne le faites pas pendre, le gibet sera lésé.

LE PRINCE HENRY.

Et comment va ton maître, Bardolphe ?

BARDOLPHE.

Bien, milord. Il a appris le retour en ville de Votre Grâce : voici une lettre pour vous.

POINS.

Délivrée avec grand respect !... Et comment va l'été de la Saint-Martin, votre maître ?

BARDOLPHE.

Bien de corps, monsieur.

POINS.

Certes, la partie immortelle aurait besoin d'un médecin ; mais il ne s'en émeut point : ça a beau être malade, ça ne meurt pas.

LE PRINCE HENRY.

Je permets à cet apostème d'être aussi familier avec moi

que mon chien : et il tient à son privilége ; car voyez comme il écrit.

Il remet la lettre à Poins.

POINS, lisant.

« *John Falstaff, chevalier*... Il faut qu'il apprenne ça à tout le monde, chaque fois qu'il a occasion de se nommer. Juste comme ces parents du roi qui ne se piquent jamais le doigt sans dire : « *Voilà du sang royal qui coule !* » « *Comment ça?* » dit quelqu'un qui affecte de ne pas comprendre. La réponse est toujours prête comme la révérence d'un emprunteur : « *Je suis le pauvre cousin du roi, monsieur.* »

LE PRINCE HENRY.

Oui-dà, ils veulent être nos parents, dussent-ils pour ça remonter jusqu'à Japhet. Mais la lettre. !

POINS, lisant.

« *Sir John Falstaff, chevalier, au fils du roi, le plus proche héritier de son père, Harry, prince de Galles, salut !*... Eh ! mais c'est un certificat.

LE PRINCE HENRY.

Paix !

POINS.

Je veux imiter le noble Romain dans sa brièveté... Sûrement il veut dire brièveté d'haleine, respiration courte... *Je me recommande à toi, je te recommande au ciel, et je prends congé de toi. Ne sois pas trop familier avec Poins, car il mésuse de tes faveurs jusqu'à jurer que tu dois épouser sa sœur Nelly. Fais pénitence à tes heures de loisir, comme tu pourras, et, sur ce, adieu.* »

« *A toi, oui et non* (*c'est-à-dire selon tes procédés*).
Jack Falstaff, *avec mes familiers ;* John *avec mes frères et sœurs ; et* sir John *avec toute l'Europe.* »

Milord, je vais tremper cette lettre dans du Xérès, et la lui faire manger.

LE PRINCE HENRY.

Ce sera le forcer à manger vingt de ses mots... Mais est-ce ainsi que vous me traitez, Ned? est-ce que je dois épouser votre sœur?

POINS.

Puisse la pauvre fille n'avoir pas un plus vilain sort! mais je n'ai jamais dit ça.

LE PRINCE HENRY.

Allons, nous jouons comme des fous avec le temps; et les âmes des sages planent dans les nues, et se moquent de nous... Votre maître est-il ici, à Londres?

BARDOLPHE.

Oui, milord.

LE PRINCE HENRY.

Où soupe-t-il? Est-ce que le vieux sanglier mange toujours à sa vieille souille?

BARDOLPHE.

Au vieil endroit, milord, à East-Cheap.

LE PRINCE HENRY.

Quelle est sa compagnie?

LE PAGE.

Des Éphésiens, milord, de la vieille église.

LE PRINCE HENRY.

A-t-il des femmes à souper?

LE PAGE.

Aucune, milord, si ce n'est la vieille mistress Quickly, et mistress Dorothée Troue-Drap.

LE PRINCE HENRY.

Qu'est-ce que cette païenne-là?

LE PAGE.

Une dame comme il faut, seigneur, une parente de mon maître.

LE PRINCE HENRY.

Parente, juste comme les génisses de la paroisse le sont

du taureau du village... Si nous les surprenions à souper, Ned?

POINS.

Je suis votre ombre, milord ; je vous suivrai.

LE PRINCE HENRY.

Ah çà, toi, page, et toi, Bardolphe, pas un mot à votre maître de mon retour en ville. Voilà pour votre silence.

Il leur donne de l'argent.

BARDOLPHE.

Je n'ai pas de langue, seigneur.

LE PAGE.

Et quant à la mienne, seigneur, je la maîtriserai.

LE PRINCE HENRY.

Adieu ; partez.

Sortent le page et Bardolphe.

Cette Dorothée Troue-Drap doit être quelque chaussée publique.

POINS.

Je vous le garantis, aussi publique que la route de Saint-Albans à Londres.

LE PRINCE HENRY.

Comment pourrions-nous voir Falstaff s'exhiber cette nuit sous ses vraies couleurs, sans être vus nous-mêmes ?

POINS.

Mettons des jaquettes et des tabliers de cuir, et servons-le à table, comme garçons.

LE PRINCE HENRY.

De dieu devenir taureau ! Terrible dégringolade ! ç'a été le cas de Jupiter. De prince devenir apprenti ! Infime métamorphose ! telle sera la mienne ; car, en toute chose, le résultat compense l'extravagance. Suis-moi, Ned.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

[Wackworth. Devant le château.]

Entrent NORTHUMBERLAND, LADY NORTHUMBERLAND et LADY PERCY.

NORTHUMBERLAND.

— Je t'en prie, femme aimée, et toi, ma gente fille, — laissez le libre champ à mes âpres desseins ; — ne prenez pas le visage des circonstances, — et ne soyez pas, comme elles, importunes à Percy.

LADY NORTHUMBERLAND.

— J'ai renoncé, je ne veux plus rien dire. — Faites ce que vous voudrez ; que votre sagesse soit votre guide.

NORTHUMBERLAND.

— Hélas ! ma chère femme, mon honneur est engagé ; — et rien ne peut le racheter que mon départ.

LADY PERCY.

— Oh ! pourtant, au nom du ciel, n'allez pas à cette guerre ! — Il fut un temps, père, où vous manquâtes à votre parole, — quoique vous fussiez lié par elle bien plus chèrement qu'aujourd'hui. — Alors votre Percy, le Henry cher à mon cœur, — jeta bien des regards vers le nord, pour voir si son père — lui amenait des troupes ; mais c'est en vain qu'il soupira. — Qui donc alors vous décida à rester chez vous ? — Ce fut la ruine de deux gloires : la vôtre, et celle de votre fils. — La vôtre, puisse le ciel la raviver dans toute sa splendeur ! — Quant à la sienne, elle était attachée à lui comme le soleil — à la voûte grise des cieux ; et à sa lumière, — toute la chevalerie d'Angleterre marchait — sur la voie des hauts faits (62). Il était vraiment le miroir — auquel s'ajustait la noble jeunesse. — Tous les pas se mettaient à son allure ; — et le brusque langage, dont la na-

ture avait fait son défaut, — était devenu l'accent des vaillants; — car ceux-là même qui avaient le parler bas et mesuré, — se corrigeaient de cette qualité comme d'une imperfection, — afin de lui ressembler. Si bien que, pour le langage, la démarche, — le régime, les goûts, les plaisirs, — les habitudes militaires, les caprices même de caractère, — il était le modèle et le miroir, la copie et le livre, — qui guidaient tous les autres. Et c'est lui, ce prodige, — ce miracle de l'humanité, que vous avez abandonné! — Lui, qui n'eut jamais de second, vous ne l'avez pas secondé! — Vous l'avez laissé affronter l'horrible dieu de la guerre — avec tous les désavantages, et soutenir seul une lutte — où il n'avait d'autre arme que le bruit — du nom d'Hotspur! C'est ainsi que vous l'avez abandonné! — Oh! non, non, ne faites pas à son ombre l'injure — de tenir parole plus scrupuleusement — aux autres qu'à lui. Laissez-les seuls. — Le maréchal et l'archevêque sont forts. — Si mon bien-aimé Harry avait eu seulement la moitié de leurs troupes, — je pourrais aujourd'hui, pendue au cou de mon Hotspur, — parler du tombeau de Monmouth!

NORTHUMBERLAND.

Honni soit votre cœur, — ma gracieuse fille! Vous m'ôtez mon courage, — en déplorant à nouveau d'anciennes fautes. — Mais il me faut partir et faire face au danger; — ou il m'ira chercher ailleurs, — et me trouvera moins bien préparé.

LADY NORTHUMBERLAND.

Oh! fuyez en Écosse, — jusqu'à ce que les nobles et les communes en armes — aient fait une légère épreuve de leur puissance.

LADY PERCY.

— S'ils gagnent du terrain et s'ils prennent l'avantage sur le roi, — alors adjoignez-vous à eux, comme une côte d'acier, — pour les rendre plus forts; mais, au nom de notre amour, — laissez-les s'essayer les premiers. Ainsi a fait

votre fils ; — ainsi vous l'avez laissé faire ; ainsi je suis devenue veuve ; — et jamais je n'aurai assez de vie — pour arroser mon regret de mes larmes, — en sorte qu'il croisse et s'élève à la hauteur des cieux, — en souvenir de mon noble époux !

NORTHUMBERLAND.

— Allons, allons, venez avec moi. Il en est de mon âme, — comme de la marée qui, ayant atteint son sommet, — s'arrête immobile entre deux directions. — J'irais volontiers rejoindre l'archevêque ; — mais mille raisons me retiennent. — Je me résous à aller en Écosse ; et j'y reste, — jusqu'à ce que l'heure et l'occasion réclament mon retour.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

[Londres. La taverne de la Hure, dans East-Cheap.]

Entrent deux GARÇONS de cabaret.

PREMIER GARÇON.

Que diable as-tu apporté là ? Des poires de messire-Jean ? Tu sais que messire Jean ne peut pas souffrir les messire-Jean.

DEUXIÈME GARÇON.

Par la messe, tu dis vrai. Une fois, le prince a mis un plat de messire-Jean devant lui, et lui a dit : *Voici cinq messire-Jean de plus* ; et, ôtant son chapeau, il a ajouté : *A présent je vais prendre congé de ces six chevaliers jaunes, ronds, vieux et ridés*. Ça l'a blessé au cœur, mais il l'a oublié.

PREMIER GARÇON.

Eh bien donc, couvre-les et sers-les. Et vois si tu ne peux pas découvrir le vacarme de Sournois quelque part ; mistress Troue-Drap voudrait entendre un peu de musique.

Dépêche-toi. La pièce où ils ont soupé est trop chaude ; ils vont venir à l'instant.

DEUXIÈME GARÇON.

Ha ! le prince et maître Poins seront ici tout à l'heure ; et ils mettront deux de nos jaquettes et de nos tabliers ; et il ne faut pas que sir John le sache : Bardolphe est venu le dire.

PREMIER GARÇON.

Par la messe, voilà une fameuse niche : ça va être une excellente farce.

DEUXIÈME GARÇON.

Je vais voir si je puis trouver Sournois.

Il sort.

Entrent l'HOTESSE et DOROTHÉE TROUE-DRAP.

L'HOTESSE.

Ma foi, cher cœur, il me semble que vous êtes dans une excellente tempéralité ; votre poulsation bat aussi extraordinairement que le cœur peut le désirer ; et votre teint, je vous assure, est aussi rouge qu'une rose, en bonne vérité, là ! Mais, ma foi, vous avez bu trop de Canarie ; c'est un vin merveilleusement pénétrant, et qui vous parfume le sang avant qu'on puisse dire : *Qu'est-ce donc ?* Comment vous trouvez-vous ?

DOROTHÉE.

Mieux que tout à l'heure... Hem !

L'HOTESSE.

Allons, à merveille ! Un bon cœur vaut de l'or... Tenez, voici sir John.

Entre FALSTAFF, chantant.

FALSTAFF.

Quand Arthur parut à la cour,

Videz le pot de chambre.

C'était un digne roi.

Le garçon sort.

Comment va mistress Doll ?

L'HOTESSE.

Elle ne se trouve pas bien... Vous savez, des nausées!

FALSTAFF.

Ainsi sont toutes ses pareilles; dès que vous n'osez plus avec elles, elles se trouvent mal.

DOROTHÉE.

Fangeux misérable, voilà toute la consolation que tu me donnes!

FALSTAFF.

Vous les faites gras, vos misérables, mistress Dorothée.

DOROTHÉE.

Je les fais gras, moi! C'est la gloutonnerie et la maladie qui les enflent; ce n'est pas moi.

FALSTAFF.

Si le cuisinier aide à la gloutonnerie, vous, Doll, vous aidez à la maladie. Nous prenons tant de choses de vous, Doll, nous prenons tant de choses de vous; conviens-en, ma pauvre vertu, conviens-en.

DOROTHÉE.

Oui, parbleu, vous nous prenez nos chaînes et nos bijoux.

FALSTAFF, fredonnant.

Vos broches, vos perles et vos chatons...

Pour servir en brave, vous savez, il faut avancer ferme, aller à la brèche avec sa pique bravement tendue, se fier bravement au chirurgien, s'aventurer bravement sur les pièces chargées...

DOROTHÉE.

Allez vous faire pendre, congre fangeux, allez vous faire pendre.

L'HOTESSE.

Quoi! toujours la vieille habitude! Vous deux, vous ne vous rencontrez jamais sans tomber en désaccord;

vous êtes, sur mon âme, aussi maussades que deux rôties sèches ; vous ne savez pas supporter vos conformités à l'un et à l'autre.

A Dorothée.

Vertubleu ! il faut qu'un des deux supporte l'autre, et ce doit être vous : vous êtes le vaisseau le plus faible, comme on dit, le plus vide.

DOROTHÉE.

Est-ce qu'un faible vaisseau vide peut supporter un énorme muids plein comme celui-là ? Il y a en lui toute une cargaison de Bordeaux ; vous n'avez jamais vu un bâtiment plus chargé à la cale ! Allons, soyons bons amis, Jack : tu vas partir pour la guerre, et, si je te reverrai ou non, c'est ce dont nul ne se soucie.

Rentre le GARÇON.

LE GARÇON à Falstaff.

Monsieur, l'enseigne Pistolet est en bas et voudrait vous parler.

DOROTHÉE.

Au diable le misérable querelleur ! qu'il n'entre pas ici ! C'est le gredin le plus mal embouché d'Angleterre.

L'HOTESSE.

S'il querelle, qu'il n'entre pas ici ! Non, sur ma foi ! Il faut que je vive parmi mes voisins. Je ne veux pas de querelleurs. J'ai bon nom et bon renom auprès des gens les plus respectables... Fermez la porte ; il n'entre pas de querelleurs ici. Je n'ai pas vécu jusqu'ici pour avoir des querelles à présent : fermez la porte, je vous prie.

FALSTAFF.

Écoute donc, l'hôtesse.

L'HOTESSE.

Je vous en prie, pacifiez-vous, sir John ; il n'entre pas de querelleurs ici.

FALSTAFF.

Écoute donc, c'est mon enseigne.

L'HOTESSE.

Tarare, sir John ! ne m'en parlez pas. Votre qu leur d'enseigne n'entrera pas par ma porte. J'étais, l'a jour, en présence de maître Étique, le député ; et co il me disait (c'était pas plus tard que mercredi derni *Voisine Quickly*, me dit-il... Maître Muet, notre p cateur, était là... *Voisine Quickly*, me dit-il, *recevez qui sont civils ; car*, me dit-il, *vous avez mauvaise ré tion*... Il me disait ça, je sais bien à propos de quoi... me dit-il, *vous êtes une honnête femme, et bien esti conséquemment, prenez garde aux hôtes que vous rec ne recevez pas de compagnons querelleurs*, me dit-il n'en entre pas ici ; vous auriez été aux anges d'entend ce qu'il disait... Non, je ne veux pas de querelleurs.

FALSTAFF.

Ce n'est pas un querelleur, l'hôtesse, c'est un escro inoffensif, lui ; vous pouvez le caresser aussi tranquille qu'un petit levrier ; il ne se querellerait pas avec une p de Barbarie, pour peu qu'elle hérissât ses plumes en s de résistance. Appelle-le, garçon.

Le garçon sort.

L'HOTESSE.

Un escroc, dites-vous ! je ne veux pas fermer ma ma à un honnête homme, ni à un escroc ; mais je n'aime les querelles. Sur ma parole, je me trouve mal quan parle de querelleur ; sentez, mes maîtres, comme je tr ble ; tenez, je vous le garantis.

DOROTHÉE.

C'est vrai, l'hôtesse.

L'HOTESSE.

Pas vrai ? Oh ! ma parole, je frissonne comme une fe de tremble : je ne peux pas souffrir les querelleurs.

Entrent PISTOLET, BARDOLPHE et LE PAGE.

PISTOLET.

Dieu vous garde, sir John!

FALSTAFF.

Soyez le bienvenu, enseigne Pistolet. Tenez, Pistolet, je vous charge avec une coupe de Xérès : déchargez-vous sur notre hôtesse.

PISTOLET.

Sir John, je déchargerai un double coup sur elle.

FALSTAFF.

Elle est à l'épreuve du pistolet, seigneur, vous pouvez à peine l'entamer.

L'HOTESSE.

Allez, je n'avalerai ni vos épreuves, ni vos coups. Je ne boirai que ce qui me sera agréable ; je n'y mettrai de complaisance pour aucun homme, moi!

PISTOLET.

A vous donc, mistress Dorothée ; je vais vous attaquer.

DOROTHÉE.

M'attaquer! Je vous méprise, immonde drôle! Quoi! vous, pauvre hère, vil coquin, escroc sans linge! Arrière, gueux rance! C'est pour votre maître que je suis faite.

PISTOLET.

Je vous connais, mistress Dorothée.

DOROTHÉE.

Arrière, misérable coupe-bourse! sale bonde, arrière! Par ce vin, je vais vous flanquer mon couteau dans votre mâchoire rance, si vous tranchez de l'insolent avec moi. Arrière, misérable bouteille de bière! méchant joueur de coupe-chou! Depuis quand, je vous prie, messire? Quoi! pour deux aiguillettes que vous avez sur l'épaule! voilà grand'chose!

PISTOLET.

Je vais massacrer votre fraise pour ceci.

FALSTAFF.

Assez, Pistolet; je ne veux pas que vous éclatiez ici ! déchargez-vous hors de notre compagnie, Pistolet (63).

L'HOTESSE.

Non, mon bon capitaine Pistolet; pas ici, cher capitaine.

DOROTHÉE.

Capitaine, toi ! abominable et maudit escroc ! As-tu pas honte de te laisser appeler capitaine ! Si les capitaines pensaient comme moi, ils vous bâtonneraient pour prendre ainsi leur titre avant de l'avoir gagné ! Vous, capitaine, vous, manant ! Et pourquoi ? Pour avoir déchiré la fraise d'une pauvre putain dans un mauvais lieu !... Lui, capitaine ! à la potence, le coquin !... Il vit de pruneaux moisis et de gâteaux desséchés ! Un capitaine ! Jour de Dieu ! ces drôles-là rendront le mot *capitaine* aussi odieux que le mot *posséder*, qui était un mot parfaitement vertueux avant d'être mal appliqué. Aussi les capitaines feront bien d'y prendre garde !

BARDOLPHE.

Je t'en prie, descends, cher enseigne.

FALSTAFF.

Écoutez ici, mistress Dorothée.

PISTOLET.

Que je descende, non ! je te le déclare, caporal Bardolphe, je suis capable de la mettre en pièces ; je me vengerai d'elle !

LE PAGE.

Je t'en prie, descends.

PISTOLET.

Je la verrai d'abord damnée, je le jure, dans le lac damné de Pluto, dans l'abîme infernal, en proie à l'Érèbe et aux plus vils supplices... Retirez hameçon et lignes, vous dis-je !

A bas! à bas, chiens! A bas, traîtres! Est-ce que nous n'avons pas Irène ici (64)?

L'HOTESSE.

Mon bon capitaine Pislet, calmez-vous; il est très-tard, sur ma parole; je vous en supplique, aggravez votre colère.

PISTOLET, d'une voix avinée.

— Voilà vraiment de bonnes plaisanteries! Des bêtes de somme, — des rosses d'Asie poussives et creuses, — qui ne sauraient faire trente milles par jour, — se comparer aux Césars, et aux Cannibals, — et aux Troyens grecs! Non, qu'ils soient plutôt damnés — avec le roi Cerbère, et qu'ils fassent rugir le firmament!.. — Allons-nous nous quereller pour des billevesées (65)?

L'HOTESSE.

Sur mon âme, capitaine, voilà des paroles bien amères!

BARDOLPHE.

Partez, cher enseigne : il va y avoir du vacarme tout à l'heure.

PISTOLET, complétement ivre.

Que les hommes meurent comme des chiens! que les couronnes se donnent comme des épingles!... Est-ce que nous n'avons pas Irène ici?

L'HOTESSE.

Sur ma parole, capitaine, nous n'avons rien de pareil ici. Vertubleu! croyez-vous que je le dissimulerais? Au nom du ciel, calmez-vous.

PISTOLET.

— Alors mange et engraisse, ma belle Callipolis!... — Allons, donnez-moi du vin... — *Si fortuna me tormenta, sperato me contenta*... — Des bordées nous feraient-elle peur? non, que le démon fasse feu!... — Donnez-moi du vin; et toi, mon amante, couche-toi là.

Il pose à terre son épée.

DOROTHÉE.

Fais-le, si tu en as le cœur; si tu le fais, je te câlinerai entre deux draps.

Entrent des musiciens.

LE PAGE.

La musique est arrivée, messire.

FALSTAFF.

Qu'elle joue!... Jouez, mes maîtres... Assieds-toi sur mon genou, Dorothée. Un misérable gredin de fanfaron! Le drôle m'a échappé comme du vif argent.

DOROTHÉE.

Oui, ma foi, et tu le poursuivais comme un clocher. Ah! mon petit putassier, mon cochon mignon de la foire, quand cesseras-tu de te battre le jour et de t'escrimer la nuit, et quand commenceras-tu à emballer ta vieille personne pour le ciel?

Entrent au fond de la scène le PRINCE HENRY et POINS, déguisés en garçons de taverne.

FALSTAFF.

Paix, bonne Doll! ne parle pas comme une tête de mort; ne me fais pas ressouvenir de ma fin.

DOROTHÉE.

Çà, dis-moi, de quelle nature est le prince?

FALSTAFF.

C'est un bon jeune homme bien nul: il aurait fait un bon pannetier, il aurait coupé le pain congrûment.

DOROTHÉE.

On dit que Poins a beaucoup d'esprit.

FALSTAFF.

Lui, beaucoup d'esprit! La peste du babouin! il a l'esprit aussi épais que de la moutarde de Tewksbury; il n'y a pas plus de finesse en lui que dans un maillet.

DOROTHÉE.

Pourquoi le prince l'aime-t-il tant, alors?

FALSTAFF.

Parce que leurs jambes à tous deux sont de même dimension ; parce qu'il joue fort bien au palet, mange du congre avec du fenouil, avale des bouts de chandelles comme des fruits à l'eau-de-vie, joue à la bascule avec les garçons, saute par-dessus les tabourets, jure de bonne grâce, se chausse juste, comme une jambe d'enseigne, évite de provoquer des querelles en racontant des histoires secrètes; enfin, parce qu'il a une foule de facultés folâtres qui attestent un esprit mince et un corps souple! Voilà pourquoi le prince l'admet auprès de lui. Car le prince lui-même est juste comme Poins ; à les peser l'un et l'autre, le poids d'un cheveu ferait pencher la balance.

LE PRINCE HENRY.

Si ce moyeu de roue n'a pas envie qu'on lui coupe les oreilles!

POINS.

Battons-le sous les yeux de sa putain.

LE PRINCE.

Vois donc le vieux flétri qui se fait gratter la nuque comme un perroquet (66).

POINS.

N'est-il pas étrange que le désir survive tant d'années à la puissance?

FALSTAFF.

Baise-moi, Doll.

LE PRINCE HENRY.

Saturne et Vénus en conjonction cette année! que dit de ça l'almanach?

POINS, montrant Bardolphe et l'hôtesse.

Et voyez ce prisme de feu, son écuyer, qui caresse les vieilles archives de son maître, son calepin, son secrétaire!

FALSTAFF, à Dorothée.

Tu me donnes des baisers flatteurs.

DOROTHÉE.

Non, vraiment; c'est de bien bon cœur que je te baise.

FALSTAFF.

Je suis vieux, je suis vieux.

DOROTHÉE.

Je t'aime mieux que le plus jeune de ces polissons-là!

FALSTAFF.

De quelle étoffe veux-tu avoir un surcot? Je recevrai de l'argent jeudi : tu auras un bonnet demain... Allons, une chanson joyeuse! il se fait tard; nous allons nous coucher!.. Tu m'oublieras quand je serai parti.

DOROTHÉE.

Sur mon âme, tu vas me faire pleurer si tu dis ça. On verra seulement si je me fais belle une fois avant ton retour... Allons, écoute la fin de la chanson.

FALSTAFF.

Du Xérès, Francis.

LE PRINCE HENRY ET POINS, s'avançant.

Voilà, voilà, monsieur!

FALSTAFF, les considérant l'un après l'autre.

Hé! un bâtard du roi!.. Et toi, serais-tu pas un frère à Poins?

LE PRINCE HENRY.

Çà, globe d'impurs continents, quelle vie mènes-tu donc?

FALSTAFF.

Une meilleure que toi; je suis un gentilhomme; toi, tu n'es qu'un tireur de vin.

LE PRINCE HENRY.

Messire, ce sont vos oreilles que je viens tirer.

L'HOTESSE.

Oh! que le seigneur préserve ta chère Altesse! sur mon âme, tu es le bienvenu à Londres! Que le Seigneur bénisse

ta bien-aimée figure! Doux Jésus! Vous voilà donc revenu du pays de Galles!

FALSTAFF.

Ah! folle et auguste engeance de putain, par cette frêle chair et ce sang corrompu (mettant la main sur Dorothée), tu es la bienvenue.

DOROTHÉE.

Qu'est-ce à dire! gros niais, je vous méprise.

POINS, au prince.

Milord, il vous fera renoncer à votre vengeance et tournera tout en plaisanterie, si vous ne battez pas le fer tandis qu'il est chaud.

LE PRINCE HENRY.

Immonde mine à suif, quel ignoble langage vous venez de tenir sur moi en présence de cette honnête, vertueuse et civile damoiselle!

L'HOTESSE.

Béni soit votre bon cœur! Elle est bien tout ça, sur mon âme!

FALSTAFF, au prince.

Écoute!

LE PRINCE.

Oui, sans doute; vous m'aviez reconnu, comme le jour où vous vous êtes si bien sauvé du côté de Gadshill; vous saviez que j'étais derrière vous; et vous avez dit ça tout exprès pour éprouver ma patience.

FALSTAFF.

Non, non, non; non pas! je ne croyais pas que tu fusses à portée de m'entendre.

LE PRINCE HENRY.

Je vais donc vous réduire à confesser vos insultes préméditées; et alors je saurai comment vous traiter.

FALSTAFF.

Il n'y a eu aucune insulte, Hal, sur mon honneur; aucune insulte.

LE PRINCE HENRY.

Aucune insulte! Me dénigrer! m'appeler pannetier, coupeur de pain, et je ne sais quoi!

FALSTAFF.

Aucune insulte, Hal.

POINS.

Aucune insulte!

FALSTAFF.

Aucune insulte, Ned, vraiment; honnête Ned, aucune insulte. Je l'ai dénigré devant les méchants, afin que les méchants ne se prennent point d'amour pour lui; ce que faisant, j'ai fait acte d'ami dévoué et de loyal sujet, et ton père me doit des remercîments pour ça. Aucune insulte, Hal; aucune, Ned, aucune; non, enfants, aucune.

LE PRINCE HENRY.

Vois donc si, par peur et couardise pure, tu n'outrages pas cette vertueuse damoiselle pour faire ta paix avec nous. Est-elle du nombre des méchants?... Ton hôtesse que voici est-elle du nombre des méchants? Ton page est-il du nombre des méchants? Enfin l'honnête Bardolphe, dont le nez brûle de zèle, est-il du nombre des méchants?

POINS.

Réponds, orme mort, réponds.

FALSTAFF.

Le démon a voué Bardolphe à une irrémédiable damnation; et sa face est la cuisine spéciale de Lucifer qui ne fait qu'y rôtir des godailleurs. Quant au page, il a un bon ange près de lui; mais le diable le domine également.

LE PRINCE HENRY.

Quant aux femmes...

FALSTAFF.

L'une d'elles est déjà en enfer, et elle brûle, la pauvre âme! Quant à l'autre, je lui dois de l'argent; est-elle damnée pour ça, je n'en sais rien.

L'HOTESSE.

Non, je vous le garantis.

FALSTAFF.

Non, je ne crois pas que tu le sois; je crois que tu en es quitte sur ce chef. Mais il y a un autre grief contre toi : tu souffres qu'on consomme de la chair dans ta maison, contrairement à la loi; et pour ce fait, je crois que tu hurleras.

L'HOTESSE.

Tous les aubergistes en font autant. Qu'est-ce qu'une cuisse de veau ou deux dans tout un carême?

LE PRINCE HENRY, à Dorothée.

Vous, gentille femme...

DOROTHÉE.

Que dit Votre Grâce?

FALSTAFF.

Sa Grâce dit une chose contre laquelle sa chair se révolte.

On frappe.

L'HOTESSE.

Qui est-ce qui frappe si fort? Va voir à la porte, Francis.

Entre PETO.

LE PRINCE HENRY.

Peto! Eh bien! quelles nouvelles?

PETO.

– Le roi votre père est à Westminster; – il y a vingt courriers épuisés de fatigue, – qui arrivent du nord; et, comme je venais ici, – j'ai rencontré et dépassé une douzaine de capitaines, – tête nue, en sueur, qui frappaient à toutes les tavernes, – demandant partout sir John Falstaff.

LE PRINCE HENRY.

– Par le ciel, Poins, je me trouve bien blâmable – de profaner ainsi en folies un temps précieux; – alors que l'orage du désordre, comme un vent de sud – porté sur de

noires vapeurs, commence à fondre — en averse sur nos têtes nues et désarmées... — Donnez-moi mon épée et mon manteau... Bonne nuit, Falstaff.

Sortent le prince Henry, Poins, Peto et Bardolphe.

FALSTAFF.

Voici qu'arrivait le morceau le plus friand de la nuit; et il nous faut partir sans y toucher!

On frappe.

On frappe encore à la porte!

Rentre BARDOLPHE.

Eh bien! qu'y a-t-il?

BARDOLPHE.

Il faut que vous partiez pour la cour, messire, immédiatement; une douzaine de capitaines vous attendent à la porte.

FALSTAFF, au page.

Paie les musiciens, maraud... Adieu, l'hôtesse... Adieu, Doll. Vous voyez, mes bonnes filles, comme les hommes de mérite sont recherchés. L'incapable peut dormir, quand l'homme d'action est réclamé. Adieu, mes bonnes filles. Si je ne suis pas expédié en toute hâte, je vous reverrai avant de partir.

DOROTHÉE.

Je ne puis parler... Si mon cœur n'est pas prêt à éclater!... Allons, mon Jack chéri, aie grand soin de toi.

FALSTAFF.

Adieu, adieu.

Sortent Falstaff et Bardolphe.

L'HOTESSE.

Allons, adieu. Il y a vingt-neuf ans, viennent les pois verts, que je te connais; pour un homme plus honnête et de cœur plus sincère!.. Allons, adieu.

BARDOLPHE, appelant, de l'intérieur.

Mistress Troue-Drap!

L'HOTESSE.

Qu'y a-t-il?

BARDOLPHE, de l'intérieur.

Dites à mistress Troue-Drap de venir trouver mon maître.

L'HOTESSE.

Oh! cours, Doll, cours, bonne Doll.

Elles sortent.

SCÈNE VIII.

[Le palais du roi à Londres.]

Entre le ROI HENRY, en robe de chambre, accompagné d'un PAGE.

LE ROI.

– Va appeler les comtes de Surrey et de Warwick ; – mais, avant qu'ils viennent, dis-leur de lire ces lettres, – et de bien les examiner. Dépêche-toi.

Le page sort.

– Combien de milliers de mes plus pauvres sujets – sont à cette heure endormis ! O sommeil, ô doux sommeil, – tendre infirmier de la nature, quel effroi t'ai-je causé, – que tu ne veux plus fermer mes paupières – et plonger mes sens dans l'oubli ! – Pourquoi, sommeil, te plais-tu dans les huttes enfumées, – étendu sur d'incommodes grabats, – où tu t'assoupis au bourdonnement des mouches nocturnes, – plutôt que dans les chambres parfumées des grands, – sous les dais de la pompe somptueuse, – caressé par les sons de la plus suave mélodie? – O dieu stupide! pourquoi reposes-tu avec le misérable – sur des lits infects, et abandonnes-tu la couche royale, – comme la guérite du veilleur, comme le beffroi de la cloche d'alarme? – Quoi! tu vas au haut des mâts vertigineux – fermer les yeux du mousse et bercer sa tête – dans le rude berceau

de la vague impérieuse, — sous le souffle des vents — qui prennent par la crête les lames furieuses, — frisent leurs monstrueuses chevelures et les suspendent — aux nuées fugitives avec des clameurs assourdissantes — dont le vacarme réveille la mort elle-même ! — Peux-tu donc, ô partial sommeil, accorder le repos, — dans une heure si rude, au pauvre mousse mouillé, — et, par la nuit la plus calme et la plus tranquille, — en dépit de toutes les sollicitations et de toutes les ressources du luxe, — le refuser à un roi ! Repose donc, heureux d'en bas ! — Inquiète est la tête qui porte une couronne !

Entrent WARWICK, SURREY et sir JOHN BLUNT.

WARWICK.

— Mille bonjours à Votre Majesté !

LE ROI.

— Quoi ! bonjour déjà, milord ?

WARWICK.

Il est plus d'une heure du matin.

LE ROI HENRY.

— Eh bien donc, bonjour à vous tous, milords. — Avez-vous lu les lettres que je vous ai envoyées ?

WARWICK.

Oui, mon suzerain.

LE ROI.

— Vous voyez donc dans quel triste état — est le corps de notre royaume ; de quelle maladie violente — et dangereuse il est atteint près du cœur.

WARWICK.

— Ce n'est encore qu'une constitution troublée, — à laquelle on peut restituer toute son énergie — avec de bons avis et une médecine légère. — Milord Northumberland sera bientôt refroidi.

LE ROI.

— Mon Dieu ! que ne peut-on lire le livre du destin, — et

voir, grâce aux révolutions des temps, — les montagnes s'aplanir, et le continent, — las de sa solide fermeté, se fondre dans la mer, ou, à d'autres époques, — la ceinture de plages de l'Océan — devenir trop large pour les flancs de Neptune ! Que ne peut-on voir toutes les dérisions du sort — et de combien de liqueurs diverses la fortune — remplit la coupe des vicissitudes! (67) Oh ! si tout cela pouvait se voir, — le plus heureux jeune homme, à l'aspect de la route à parcourir, — des périls passés, des traverses futures, — voudrait fermer le livre et s'asseoir et mourir !... — Il n'y a pas dix ans — que Richard et Northumberland, grands amis, — banquetaient ensemble ; et, deux années plus tard, — ils étaient en guerre !... Il y a huit ans à peine, — ce Percy était l'homme le plus proche de mon cœur ; — il travaillait, comme un frère, à mes succès, — et mettait à mes pieds son amour et sa vie ; — il allait pour moi, à la face même de Richard, — lui jeter un défi. Mais qui de vous était là ?

A Warwick.

— Vous, cousin Névil, si j'ai bonne mémoire, — vous étiez là, quand Richard, les yeux inondés de larmes, — rebuté et honni par Northumberland, — prononça ces paroles devenues aujourd'hui prophétiques : — *O Northumberland, qui as servi d'échelle — à mon cousin Bolingbroke pour monter sur le trône...* — (Dieu sait pourtant que telle n'était pas d'abord mon intention ; — mais la nécessité fit pencher l'État si bas — que la couronne et ma tête durent se toucher)... *Un temps viendra*, poursuivit-il, — *un temps viendra où ce crime hideux, formant un abcès, — éclatera en corruption !* Et il continua, — prédisant les événements de notre époque — et la rupture de notre amitié.

WARWICK.

Il y a dans toutes les vies humaines des faits — qui représentent l'état des temps évanouis ; — en les observant,

un homme peut prédire, — presque à coup sûr, le développement essentiel des choses — encore à naître, qui sont recelées — en germe dans leurs faibles prodromes, — et que l'avenir doit couver et faire éclore. — Aussi, d'après cette formation nécessaire, — le roi Richard a pu parfaitement deviner — que la trahison, commise envers lui par le grand Northumberland, — serait le germe d'une trahison plus grande — qui, pour s'enraciner, ne trouverait de terrain — qu'à votre détriment.

LE ROI.

Ces choses sont-elles des nécessités? — Alors recevons-les comme des nécessités. — Et c'est encore la nécessité qui nous presse en ce moment. — On dit que l'évêque et Northumberland — sont forts de cinquante mille hommes.

WARWICK.

Cela ne peut être, milord. — La rumeur, pareille à la voix de l'écho, double — le nombre de ceux qu'on redoute. Que Votre Grâce veuille bien — se mettre au lit ; sur mon âme, milord, — les forces que vous avez déjà envoyées — remporteront bien aisément cette victoire. — Pour vous tranquilliser mieux encore, j'ai reçu — la nouvelle certaine que Glendower est mort. — Votre Majesté n'est pas bien depuis quinze jours ; — et en se désheurant ainsi elle ne peut qu'accroître — son mal.

LE ROI.

Je vais suivre votre conseil. — Ah ! si nous n'avions pas sur les bras ces guerres intestines, — nous partirions, chers lords, pour la Terre-Sainte.

Ils sortent.

SCÈNE IX.

[Le Gloucestershire. Une cour devant la maison du juge Shallow.]

Entrent, de différents côtés, SHALLOW et SILENCE; puis MOISI, OMBRE, VERRUE, FAIBLE, VEAU et des domestiques, qui se tiennent au fond de la scène.

SHALLOW.

Avancez, avancez, avancez. Donnez-moi la main, monsieur, donnez-moi la main, monsieur : un homme bien matinal, par la sainte croix! Et comment va mon bon cousin Silence?

SILENCE.

Bonjour, bon cousin Shallow.

SHALLOW.

Et comment va ma cousine, votre compagne de lit? et votre brillante fille, ma filleule, Hélène?

SILENCE.

Hélas! ce n'est pas un merle blanc, cousin Shallow.

SHALLOW.

Par oui et par non, monsieur, j'ose dire que mon cousin William est devenu un bon étudiant. Il est toujours à Oxford, n'est-ce pas?

SILENCE.

Vraiment, oui, monsieur, à mes frais.

SHALLOW.

Il va donc bientôt aller aux écoles de droit. J'ai été dans le temps à celle de Saint-Clément, où je pense qu'on parle encore de ce fou de Shallow.

SILENCE.

On vous appelait ce gaillard de Shallow alors, cousin.

SHALLOW.

Par la messe, on m'appelait n'importe quoi; car effecti-

vement j'aurais fait n'importe quoi, et rondement encore. Il y avait moi, et le petit John Doit de Staffordshire, et le noir George Nu, et Francis Rongeos, et Will Squele (68), un garçon de Cotswold ; vous n'auriez pas trouvé quatre bretailleurs comme nous ; et je puis dire que nous savions où étaient les bons cotillons ; et nous avions le meilleur d'eux tous à commandement. Jack Falstaff, aujourd'hui sir John, était alors enfant, et page de Thomas Mowbray, duc de Norfolk (69).

SILENCE.

Ce sir John, cousin, qui va venir ici pour des soldats ?

SHALLOW.

Le même sir John, précisément le même. Je lui ai vu fendre la tête de Skogan à la porte du collége (70), quand il n'était encore qu'un galopin, pas plus haut que ça. Et le même jour je me suis battu avec un Samson Stockfiche, un fruitier, derrière Gray's-Inn. Oh ! les folles journées que j'ai passées ! et de voir combien de mes vieilles connaissances sont mortes !

SILENCE.

Nous suivrons tous, cousin.

SHALLOW.

Certainement, certainement ; bien sûr, bien sûr. La mort, comme dit le psalmiste, est certaine pour tous ; tous mourront. Combien un bon couple de bœufs à la foire de Stamfort ?

SILENCE.

Ma foi, cousin, je n'y ai pas été.

SHALLOW.

La mort est certaine... Est-ce que le vieux Double de votre ville vit encore ?

SILENCE.

Il est mort, monsieur.

SHALLOW.

Jésus ! Jésus ! (71) Mort !.. Il tirait si bien de l'arc... Mort ! Il avait un si beau coup !.. Jean de Gand l'aimait fort, et pariait gros sur sa tête... Mort ! Il aurait frappé dans le blanc à deux cent quarante pas, et il vous lançait une flèche à deux cent quatre-vingts, et même quatre-vingt-dix pas, que ça vous aurait réjoui le cœur de le voir... Combien la vingtaine de brebis à présent ?

SILENCE.

C'est selon : une vingtaine de bonnes brebis peut valoir dix livres.

SHALLOW.

Et le vieux Double est mort !

Entrent BARDOLPHE et un de ses camarades.

SILENCE.

Voici venir deux des gens de sir John Falstaff, à ce que je crois.

BARDOLPHE.

Bonjour, honnêtes gentlemen ! Qui de vous, je vous prie, est le juge Shallow ?

SHALLOW.

Je suis Robert Shallow, monsieur ; un pauvre écuyer de ce comté, et l'un des juges de paix du roi. Que désirez-vous de moi ?

BARDOLPHE.

Monsieur, mon capitaine se recommande à vous : mon capitaine, sir John Falstaff ; un gentilhomme de belle mine, par le ciel, et un fort vaillant officier.

SHALLOW.

Il m'honore grandement, monsieur ; je l'ai connu excellent homme d'épée. Comment va le bon chevalier ? puis-je demander comment va madame son épouse ?

BARDOLPHE.

Monsieur, pardon; un soldat est mieux accommodé quand il n'a pas d'épouse.

SHALLOW.

Ma foi, monsieur, voilà qui est bien dit; et voilà qui est vraiment bien dit. Mieux accommodé! c'est excellent; oui, vraiment : les bonnes phrases sont certainement et ont toujours été fort recommandables. Accommodé ! Cela vient d'*accomodo :* très-bon; bonne phrase!

BARDOLPHE.

Pardon, monsieur; j'ai ouï dire ce mot-là. Vous appelez ça une phrase! Jour de Dieu! je ne connais pas la phrase; mais je soutiendrai, l'épée à la main, que le mot est un mot soldatesque, et un mot d'excellente autorité. Accommodé! c'est-à-dire quand un homme est ce qu'on appelle... accommodé, ou quand il est... dans un état... où il peut être considéré comme accommodé; ce qui est une excellente chose.

Entre FALSTAFF.

SHALLOW.

C'est fort juste... Tenez, voici ce bon sir John ! Donnez-moi votre bonne main, donnez-moi la bonne main de votre seigneurie. Sur ma parole, vous avez bonne mine, et vous portez fort bien vos années. Soyez le bienvenu, bon sir John.

FALSTAFF.

Je suis aise de vous voir bien portant, mon bon maître Robert Shallow... Maître Surecarte, je crois?

SHALLOW.

Non, sir John ; c'est mon cousin Silence, mon assesseur.

FALSTAFF.

Cher maître Silence, il vous sied fort d'être pour la paix.

SILENCE.

Votre seigneurie est la bienvenue.

FALSTAFF.

Ouf ! voilà un temps bien chaud... Messieurs, m'avez-vous trouvé une demi-douzaine d'hommes propres au service ?

SHALLOW.

Ma foi, oui, monsieur. Voulez-vous vous asseoir ?

FALSTAFF.

Voyons-les, je vous prie.

SHALLOW.

Où est le rôle ? où est le rôle ? où est le rôle ?... Voyons, voyons... C'est ça, c'est ça, c'est ça... Parbleu, voici, monsieur... Ralph Moisi !... Qu'ils paraissent tous à l'appel ! qu'ils n'y manquent pas ! qu'ils n'y manquent pas !.. Voyons, où est Moisi ?

MOISI.

Ici, s'il vous plaît.

SHALLOW.

Qu'en pensez-vous, sir John ? Un gaillard bien bâti, jeune, fort et de bonne famille.

FALSTAFF.

Tu t'appelles Moisi.

MOISI.

Oui, s'il vous plaît.

FALSTAFF.

Il est grand temps qu'on t'emploie.

SHALLOW, éclatant de rire.

Ha ! ha ! ha ! excellent, ma foi ! Ce qui est moisi veut être employé au plus vite... Voilà qui est singulièrement bon... Ma foi, bien dit, sir John ; très-bien dit.

FALSTAFF, à Shallow.

Marquez-le d'une croix.

MOISI.

Une croix ! J'en portais déjà une ! vous auriez pu me

laisser tranquille ! Ma vieille dame va perdre la tête à
sent, faute de quelqu'un pour faire son ménage et sa g
besogne. Vous n'aviez pas besoin de me marquer; i
d'autres hommes plus en état que moi de partir.

FALSTAFF.

Allons ! silence, Moisi ! vous partirez. Moisi, il est t
qu'on vous utilise.

MOISI.

Qu'on m'utilise !

SHALLOW.

Paix, drôle, paix! rangez-vous ! Savez-vous où
êtes?.. Au suivant, sir John !... Voyons... Simon Omb

FALSTAFF.

Ah ! morbleu, donnez-moi celui-là pour m'asseoir
sous : ce doit être un soldat bien frais.

SHALLOW.

Où est Ombre?

OMBRE.

Ici, monsieur.

FALSTAFF.

Ombre, de qui es-tu fils ?

OMBRE.

Le fils de ma mère, monsieur.

FALSTAFF.

Le fils de ta mère ! c'est assez probable. Et l'ombre d
père ! Ainsi l'enfant de la femelle est l'ombre du mâle;
souvent le cas, en vérité; le père y met si peu du sien

SHALLOW.

Vous convient-il, sir John ?

FALSTAFF.

L'Ombre servira pour l'été; marquez-le; aussi bien
avons nombre d'ombres pour remplir les cadres.

SHALLOW.

Thomas Poireau !

FALSTAFF.

Où est-il ?

POIREAU.

Voici, monsieur.

FALSTAFF.

Ton nom est Poireau ?

POIREAU.

Ouais, monsieur.

FALSTAFF.

Tu es un poireau bien hétéroclite.

SHALLOW.

Le pointerai-je, sir John ?

FALSTAFF.

Ce serait chose superflue ; car son équipement est étayé sur son dos, et tout son édifice porte sur deux pointes : ne le pointez pas davantage.

SHALLOW, éclatant de rire.

Ha ! ha ! ha !... A votre aise, monsieur, à votre aise ! je vous fais mon compliment... Francis Faible !

FAIBLE.

Voici, monsieur.

FALSTAFF.

Quel est ton métier, Faible ?

FAIBLE.

Tailleur pour femmes, monsieur.

SHALLOW.

Le pointerai-je, monsieur ?

FALSTAFF.

Vous le pouvez, mais, s'il avait été tailleur pour hommes, c'est lui qui vous aurait fait des points !... Feras-tu autant de trous dans les rangs ennemis que tu en as fait dans les jupes de femmes ?

FAIBLE.

Je ferai de mon mieux, monsieur ; vous ne pouvez demander davantage.

FALSTAFF.

Bien dit, digne tailleur pour femmes! bien dit, courageux Faible! Tu seras aussi vaillant que la colombe en courroux ou que la plus magnanime souris... Pointez bien le tailleur pour femmes, maître Shallow; appuyez bien, maître Shallow.

FAIBLE.

Je voudrais que Poireau pût partir, monsieur.

FALSTAFF.

Je voudrais que tu fusses tailleur pour hommes; tu pourrais le raccommoder et le mettre en état de partir. Je ne puis faire un simple soldat d'un gaillard qui a derrière lui un si gros bataillon. Que cela te suffise, impétueux Faible.

FAIBLE.

Il suffit, monsieur.

FALSTAFF.

Je te suis bien obligé, révérend Faible... Qui vient après?

SHALLOW.

Pierre Veau du pré.

FALSTAFF.

Oui, morbleu, voyons ce Veau.

VEAU.

Voici, monsieur.

FALSTAFF.

Pardieu, voilà un gaillard bien tourné! Allons, pointez-moi ce Veau-là jusqu'à ce qu'il beugle.

VEAU.

Ah! seigneur! mon bon seigneur le capitaine!

FALSTAFF.

Comment! tu beugles avant qu'on te pointe!

VEAU.

Oh! seigneur! monsieur! je suis malade.

FALSTAFF.

Quelle maladie as-tu?

VEAU.

Un putassier de rhume; une toux, monsieur, que j'ai attrapée à force de sonner pour les affaires du roi, le jour de son couronnement, monsieur.

FALSTAFF.

Allons, tu iras à la guerre en robe de chambre; nous te débarrasserons de ton rhume; et je ferai en sorte que tes parents sonnent les cloches pour toi. Est-ce là tout?

SHALLOW.

On en a appelé deux de plus que le nombre qui vous est nécessaire. Vous n'en avez que quatre à prendre ici, monsieur. Et sur ce, je vous prie de venir dîner avec moi.

FALSTAFF.

Allons, je veux bien boire avec vous, mais je ne puis rester à dîner. D'honneur, je suis charmé de vous voir, maître Shallow.

SHALLOW.

Ah! sir John, vous rappelez-vous la nuit que nous avons passée tout entière dans le moulin à vent des prés Saint-Georges?

FALSTAFF.

Ne parlons plus de ça, cher maître Shallow, ne parlons plus de ça.

SHALLOW.

Ah! ce fut une joyeuse nuit. Et Jane Besogne-de-Nuit vit-elle toujours?

FALSTAFF.

Elle vit, maître Shallow.

SHALLOW.

Elle ne pouvait pas se défaire de moi.

FALSTAFF.

Jamais, jamais; elle disait toujours qu'elle ne pouvait supporter maître Shallow.

SHALLOW.

Par la messe ! je savais la mettre en fureur. C'était alors un aimable cotillon. Se soutient-elle toujours bien ?

FALSTAFF.

Elle est vieille, vieille, maître Shallow.

SHALLOW.

Oui-dà, elle doit être vieille ; elle ne peut qu'être vieille ; certainement, elle est vieille : elle avait eu Robin Besogne-de-Nuit, du vieux Besogne-de-Nuit, avant que j'allasse à Clément's-Inn.

SILENCE.

Il y a cinquante-cinq ans.

SHALLOW.

Ha ! cousin Silence, si vous aviez vu ce que ce chevalier et moi nous avons vu !... Hein, sir John, n'est-ce pas ?

FALSTAFF.

Nous avons entendu les carillons de minuit, maître Shallow.

SHALLOW.

Pour ça, oui ; pour ça, oui ; pour ça, oui ; ah ! vraiment, sir John, pour ça, oui. Notre mot d'ordre était : Hem ! enfants !.. Allons, venons dîner ; allons, venons dîner... Oh ! les journées que nous avons vues !... Allons, allons.

Sortent Falstaff, Shallow et Silence.

VEAU.

Mon bon monsieur le caporal Bardolphe, soyez mon ami, et voici pour vous quatre Henrys de dix shillings en écus de France. En bonne vérité, monsieur, j'aimerais autant être pendu, monsieur, que de partir ; ce n'est pas que, pour ma part, monsieur, je m'en soucie grandement, mais c'est que je n'en ai nulle envie, et que, pour moi personnellement, je désire rester avec mes parents ; sans quoi, monsieur, pour moi personnellement, je ne m'en soucierais guère.

BARDOLPHE.

Allons, mettez-vous de côté.

MOISI.

Moi aussi, je vous en prie, monsieur le caporal capitaine, pour l'amour de ma vieille dame, soyez mon ami ; elle n'a personne pour lui faire son service, quand je serai parti ; elle est vieille, et ne peut pas s'aider elle-même : vous aurez quarante shillings, monsieur.

BARDOLPHE.

Allons, mettez-vous de côté.

FAIBLE.

D'honneur, ça m'est égal... Un homme ne peut mourir qu'une fois. Nous devons une mort à Dieu... Je n'aurai jamais l'âme basse. Si c'est ma destinée, soit; sinon, soit encore! Nul n'est trop bon pour servir son prince; et, advienne que pourra, celui qui meurt cette année est quitte pour l'année prochaine.

BARDOLPHE.

Bien dit; tu es un brave garçon.

FAIBLE.

Ma foi, je n'aurai jamais l'âme basse.

Rentrent FALSTAFF, SHALLOW et SILENCE.

FALSTAFF.

Allons, monsieur, quels hommes prendrai-je?

SHALLOW.

Les quatre qui vous plairont.

BARDOLPHE, bas, à Falstaff.

Monsieur, un mot... J'ai trois livres pour libérer Moisi et Veau.

FALSTAFF, bas, à Bardolphe.

Va, c'est bien.

SHALLOW.

Allons, sir John, quels sont les quatre que vous voulez?

FALSTAFF.

Choisissez pour moi.

SHALLOW.

Eh bien donc, Moisi, Veau, Faible et Ombre.

FALSTAFF.

Moisi et Veau... Vous, Moisi, restez chez vous jusqu'à ce que vous soyez tout à fait impropre au service ; et vous, Veau, jusqu'à ce que vous y soyez propre. Je ne veux pas de vous.

SHALLOW.

Sir John, sir John, ne vous faites pas tort à vous-même; ce sont vos plus beaux hommes, et je voudrais voir à votre service ce qu'il y a de mieux.

FALSTAFF.

Allez-vous m'apprendre, maître Shallow, à choisir un homme? Est-ce que je me soucie, moi, des membres, de la vigueur, de la stature, de la grandeur et de la corpulence extérieure d'un homme ! Donnez-moi le cœur, maître Shallow. Voilà Poireau ; vous voyez quelle apparence hétéroclite il a! Eh bien, il va vous charger et vous décharger son arme aussi vite que le marteau d'un étameur ; vous le verrez aller et venir aussi lestement qu'un brasseur remplissant ses seaux. Et ce gaillard tout en profil, Ombre, donnez-moi cet homme-là : il ne présente pas de point de mire à l'ennemi; autant vaudrait pour un adversaire ajuster le tranchant d'un canif. Et, dans une retraite, avec quelle prestesse courrait ce Faible, le tailleur pour femmes ! Oh ! donnez-moi les hommes de réforme ; et mettez-moi à la réforme les beaux hommes !... Place-moi une arquebuse dans les mains de Poireau, Bardolphe.

BARDOLPHE.

Tiens, Poireau , en joue ! ainsi, ainsi, ainsi.

FALSTAFF.

Allons, maniez-moi votre arquebuse. C'est ça ! très-bien !... allons !... très-bien ! excessivement bien !... Oh

donnez-moi un tireur petit, décharné, vieux, noué, pelé!.. A merveille, Poireau. Tu es un bon drille!... Tiens, voici un teston pour toi.

SHALLOW.

Il n'est point passé maître en son art; il ne manœuvre pas bien. Je me rappelle que sur le pré de Mile-End, à l'époque où j'étais à Clement's-Inn (je jouais alors sir Dagonet (72) dans la pantomime d'Arthur), il y avait un petit luron qui vous maniait son arme comme ceci; et il se démenait, et il se démenait, et il vous marchait en avant, et il vous marchait en avant : *ra ta ta*, faisait-il; *pan*, faisait-il; et il partait encore, et il revenait encore. Je ne reverrai jamais un pareil gaillard.

FALSTAFF.

Ces gaillards-là feront mon affaire, maître Shallow... Dieu vous garde, maître Silence! je n'userai pas beaucoup de paroles avec vous. Portez-vous bien tous deux, messieurs; je vous remercie : j'ai une douzaine de milles à faire ce soir. Bardolphe, donnez des habits aux soldats.

SHALLOW.

Sir John, que le Seigneur vous bénisse et fasse prospérer vos affaires! que Dieu nous envoie la paix! A votre retour, faites-moi visite; nous renouvellerons notre ancienne accointance : peut-être irai-je avec vous à la cour.

FALSTAFF.

Je le désirerais beaucoup, maître Shallow.

SHALLOW.

Allons; j'ai tout dit. Portez-vous bien.

FALSTAFF.

Portez-vous bien, gentils gentlemen.

Sortent Shallow et Silence.

En avant, Bardolphe; emmène les hommes.

Bardolphe sort avec les recrues.

FALSTAFF, seul.

A mon retour je tâterai ces magistrats : je vois le fond du

juge Shallow. Seigneur! Seigneur! Combien, nou
vieux hommes, nous sommes sujets à ce vice du mei
Cej uge étique n'a fait que me bavarder sur les extra\
de sa jeunesse et sur ses exploits dans Turnbull-Str
et sur trois mots, il y avait un mensonge, tribut plus
ment payé à l'auditeur que le tribut du grand Tur
le rappelle à Clément's-Inn, comme un de ces bonsl
qu'on fait, après souper, d'une rognure de fromage
il était nu, il faisait à tout le monde l'effet d'un rac
chu, surmonté d'une tête fantasquement taillée au (
Il était si chétif que, pour une vue un peu trouble,
mensions étaient tout à fait invisibles. Il était le géni
de la famine; pourtant paillard comme un singe;
tains l'appelaient *Mandragore*. Il arrivait toujours
rière-garde de la mode; et il chantait à ses femelles a
les chansons qu'il entendait siffler à des charreti
jurait que c'était des *fantaisies* ou des *nocturnes* d
maintenant voilà ce sabre de bois du Vice devenu
Et il parle de Jean de Gand aussi familièrement que
été son frère d'armes; et je jurerais qu'il ne l'a ja
qu'une fois, dans la cour du Carrousel, et alors qu'
tête fendue pour s'être faufilé parmi les gens du m
Je le vis, et je dis à Jean de Gand qu'il était plus
qu'un gant; car vous l'auriez aisément fourré, lui,
son costume, dans une peau d'anguille. L'étui d'u
bois eût été pour lui un palais, une cour; et maint
a des terres et des bœufs. Allons! je me lierai ave
je reviens; et je jouerai de malheur, si je n'en fais
pierre philosophale à mon usage. Si le jeune goujon
amorce pour le vieux brochet, je ne vois point po
selon la loi de nature, je ne le happerais pas. Vien
casion, et c'est dit.

Il soi

SCÈNE X.

[Une forêt dans l'Yorkshire.]

Entrent L'ARCHEVÊQUE D'YORK, MOWBRAY, HASTINGS et autres.

L'ARCHEVÊQUE.

Comment s'appelle cette forêt ?

HASTINGS.

— C'est la forêt de Gaultree, n'en déplaise à Votre Grâce.

L'ARCHEVÊQUE.

— Arrêtons-nous ici, milords ; et envoyez des éclaireurs en avant — pour reconnaître le nombre de nos ennemis.

HASTINGS.

— Nous en avons déjà envoyé.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est fort bien. — Mes amis, mes frères dans cette grande entreprise, — je dois vous apprendre que j'ai reçu — de Northumberland une lettre de fraîche date. — C'est une froide missive dont voici la teneur et la substance : — il aurait désiré être ici de sa personne avec des forces — qui fussent en rapport avec son rang ; — mais il n'a pu les lever ; sur quoi, — pour laisser mûrir sa fortune croissante, il s'est retiré — en Écosse ; et il conclut en priant de tout cœur — pour que vos efforts dominent l'événement — et la redoutable opposition de leurs adversaires.

MOWBRAY.

— Ainsi les espérances que nous fondions sur lui échouent — et se brisent !

Entre un MESSAGER.

HASTINGS.

Eh bien, quelles nouvelles ?

LE MESSAGER.

— A l'ouest de cette forêt, à un mille d'ici tout au plus, — les ennemis arrivent en bon ordre, — et, par l'espace qu'ils couvrent, j'estime que leur nombre — s'élève à peu près à trente mille.

MOWBRAY.

— Juste le chiffre que nous leur supposions! — Portons-nous en avant, et affrontons-les dans la plaine.

L ARCHEVÊQUE.

— Quel est ce chef armé de toutes pièces qui nous aborde ici?

MOWBRAY.

— Je crois que c'est milord de Westmoreland.

Entre WESTMORELAND.

WESTMORELAND.

— A vous le salut et le cordial compliment de notre général, — le prince lord John, duc de Lancastre!

L'ARCHEVÊQUE.

— Parlez, milord Westmoreland, en toute sécurité. — Que signifie votre venue?

WESTMORELAND.

Eh bien, milord, — c'est à Votre Grâce que s'adresse principalement — la substance de mon message. Si cette rébellion — s'avançait, comme il lui sied, en bandes ignobles et abjectes, — guidée par une jeunesse sanguinaire, couverte de haillons, — et escortée de marmousets et de canaille; — si, dis-je, l'émeute maudite apparaissait ainsi — sous sa forme véritable, naturelle et propre, — vous, mon révérend père, et ces nobles lords, — vous ne seriez pas ici pour habiller — de vos éclatantes dignités la hideuse nudité — d'une vile et sanguinaire insurrection. Vous, lord archevêque, — dont le siége est appuyé sur la paix civique, — dont la barbe a été touchée par la main d'argent de la paix, — vous que la paix a initié à la science et aux belles-

lettres, — vous dont les blancs vêtements figurent l'innocence, — colombe et esprit saint de la paix, — pourquoi, dans votre coupable égarement, traduisez-vous ainsi — la parole de paix qui recèle une telle grâce, — par le langage rauque et furibond de la guerre, — faisant de vos livres des tombes, de votre encre du sang, — de vos plumes des lances et de votre langue divine — le bruyant clairon, la fanfare de la guerre !

L'ARCHEVÊQUE.

— Pourquoi j'agis ainsi (74)? telle est votre question. — Voici brièvement dans quel but. Nous sommes tous malades; — nos excès et notre extravagant régime — nous ont donné une fièvre brûlante — qui nous rend nécessaire une saignée. C'est de cette maladie — que notre feu roi Richard, étant atteint, mourut. — Mais, mon très-noble lord Westmoreland, — je ne suis pas venu ici comme médecin ; — et ce n'est pas comme ennemi de la paix — que je campe dans les rangs des hommes d'armes ; — je me borne à déployer un moment l'effrayant appareil de la guerre, — pour traiter les esprits malades, écœurés de bonheur, — et pour purger les obstructions qui commencent à embarrasser — en nous les veines essentielles de la vie. Pour parler plus nettement, — j'ai scrupuleusement pesé dans une juste balance — les maux que peuvent causer nos armes et les maux que nous subissons, — et je trouve nos souffrances moins légères que nos offenses. — Nous voyons quelle direction suit le cours des choses, — et nous sommes arrachés à notre paisible retraite — par le brusque torrent des circonstances. — Nous avons le sommaire de tous nos griefs, — que nous produirons en détail au moment favorable. — Nous l'aurions depuis longtemps présenté au roi, — mais toutes nos démarches n'ont pu nous obtenir audience. — Quand nous sommes lésés et que nous voulons expliquer nos griefs, — l'accès de sa personne nous est refusé — par les hommes

même qui nous ont le plus lésé. — Les dangers d'une époque toute récente, — dont le souvenir est écrit sur la terre — en lettres de sang encore visibles, et les exemples — multipliés par chaque minute qui s'écoule — nous ont réduits à revêtir ces armes malséantes, — non pour rompre la paix ni aucun de ses rameaux, — mais pour établir ici une paix réelle — qui existe à la fois de nom et de fait.

WESTMORELAND.

— Quand a-t-on jamais repoussé vos réclamations? — En quoi avez-vous été froissés par le roi? — Quel pair a-t-on suborné pour vous blesser? — Pour quel motif scellez-vous d'un sceau divin — le livre sanglant et illicite d'une rébellion menteuse, — et consacrez-vous la lame acérée de l'émeute?

L'ARCHEVÊQUE.

— Des griefs de l'État, notre frère commun, — comme de la cruauté exercée, dans ma famille, sur mon frère de naissance, — je fais ma querelle personnelle.

WESTMORELAND.

— Il n'y a pas là de redressement à faire; — ou, s'il en est, cette tâche ne vous appartient pas.

MOWBRAY.

— Et pourquoi ne lui appartiendrait-elle pas, en partie, ainsi qu'à nous tous, — qui sentons encore les meurtrissures du passé — et qui voyons le temps présent — appesantir une main oppressive et inique — sur nos honneurs?

WESTMORELAND.

O mon bon lord Mowbray (75), — jugez le temps d'après ses nécessités, — et vous direz alors vraiment que c'est le temps, — et non le roi, qui cause vos maux. — Quant à vous, pourtant, il me semble — que ni le roi ni le temps présent — ne vous ont donné lieu — de bâtir le moindre grief. N'avez-vous pas été réintégré — dans toutes les seigneuries du duc de Norfolk, — votre noble père de digne mémoire?

MOWBRAY.

— Qu'avait donc perdu mon père dans son honneur, — qui eût besoin de revivre et d'être ranimé en moi? — Le roi qui l'aimait, par une raison d'État — fut forcé, impérieusement forcé de le bannir. — Et c'était le moment où Henry Bolingbroke et lui, — tous deux en selle, dressés sur leurs arçons, — leurs coursiers hennissant comme pour agacer l'éperon, — leurs lances en arrêt, leurs visières baissées, — leurs yeux de flamme étincelant à travers les jours de l'acier, — allaient s'entrechoquer dans une éclatante fanfare! — A ce moment, au moment même où rien ne pouvait protéger — contre l'élan de mon père la poitrine de Bolingbroke, — oh! à ce moment le roi précipita contre terre son bâton; — et en même temps il se précipita lui-même, ainsi que tous ceux — qui, soit par jugement, soit à coups d'épée, — ont depuis succombé sous Bolingbroke.

WESTMORELAND.

— Vous affirmez là, lord Mowbray, ce que vous ne savez pas. — Le comte de Hereford était alors réputé — le plus vaillant gentilhomme d'Angleterre. — Qui sait auquel des deux la fortune eût alors souri? — Mais, quand même votre père eût obtenu là la victoire, — il ne serait pas sorti triomphant de Coventry; — car le pays entier, d'une voix unanime, — criait anathème sur lui, et concentrait toutes ses prières, — tout son amour sur Hereford qu'il adorait, — et bénissait, et révérait plus que le roi. — Mais ceci n'est qu'une digression hors de mon sujet. — Je viens ici de la part du prince, notre général, — pour connaître vos griefs, pour vous dire de la part de Sa Grâce — qu'elle est prête à vous donner audience. — Toutes celles de vos demandes qui paraîtront justes, — vous les obtiendrez; et l'on mettra à néant — jusqu'à la supposition de votre inimitié.

MOWBRAY.

— Mais cette offre, il nous a forcés à la lui imposer; — et elle procède de la politique, non de la sympathie.

WESTMORELAND.

— Mowbray, vous êtes par trop présomptueux de le prendre ainsi. — Cette offre émane de la clémence, non de la peur. — Car, tenez! voici notre armée en vue; — et, sur mon honneur, elle est trop confiante — pour donner accès à une pensée de crainte. — Nos lignes comptent plus de noms illustres que les vôtres; — nos hommes sont plus habiles au maniement des armes; — nos armures sont toutes aussi fortes, et notre cause est la meilleure. — Ainsi, la raison veut que nos cœurs soient aussi braves. — Ne dites donc pas que notre offre est forcée.

MOWBRAY.

— Eh bien, si l'on m'en croit, nous n'admettrons pas de pourparler.

WESTMORELAND.

— Cela prouve uniquement la confusion que vous cause votre offense. — Un cas véreux ne veut pas même être effleuré.

HASTINGS.

— Le prince John a-t-il des pleins pouvoirs, — aussi vastes que l'autorité même de son père, — pour nous entendre et déterminer absolument — les conditions qui nous seront faites?

WESTMORELAND.

— Cela est sous-entendu dans le titre de général. — Je suis surpris que vous fassiez une si frivole question.

L'ARCHEVÊQUE.

— Eh bien, milord Westmoreland, prenez cette cédule; — car elle contient nos doléances générales. — Que chacun de ces articles obtienne un redressement; — que tous les membres de notre cause qui, ici et ailleurs, — sont engagés

dans cette affaire, — soient amnistiés en bonne et substantielle forme ; — que l'exécution immédiate de nos volontés - nous soit garantie, en tout ce qui nous touche ; — et nous rentrons dans les bornes de la sujétion, — et nous restituons nos forces au bras de la paix.

WESTMORELAND, prenant la cédule.

— Je vais montrer ceci au général. Si vous voulez, milords, — nous nous rejoindrons en vue de nos deux armées : - et alors, s'il plaît à Dieu, nous en finirons pacifiquement, — ou, sur le terrain même de notre différend, nous en appellerons aux armes — qui doivent le décider.

L'ARCHEVÊQUE.

Milord, nous le voulons bien.

Sort Westmoreland.

MOWBRAY.

— Il y a quelque chose dans mon cœur qui me dit — que les conditions de notre paix ne peuvent être stables.

HASTINGS.

— Ne craignez pas cela ; si nous pouvons faire notre paix — dans les termes larges et absolus — qui servent de base à nos conditions, — notre paix sera aussi solide que le roc.

MOWBRAY.

— Oui, mais nous serons considérés de telle sorte — que le prétexte le plus léger et le plus fallacieux, — le motif le plus vain, le plus trivial, le plus futile, — rappellera au roi notre révolte. — Fussions-nous, dans notre affection pour lui, les martyrs de notre dévotion royale, — nous serons vannés avec une telle rudesse — que notre froment même sera aussi léger que la paille, — et que le bon grain ne sera pas séparé du mauvais.

L'ARCHEVÊQUE.

— Non, non, milord. Notez ceci : le roi est las — de tant de récriminations maussades et insignifiantes ; — car il a

reconnu qu'éteindre un soupçon par une mort, — c'est en faire revivre deux plus graves dans les héritiers survivants. — Et conséquemment il veut tout effacer sur ses tablettes, — et ne conserver aucune trace — de ce qui peut rappeler son malheur — et le remettre en mémoire. Car il sait fort bien — qu'il ne peut absolument extirper de cette terre — tout ce qui porte ombrage à son inquiétude. — Ses adversaires sont enracinés de telle sorte avec ses amis — qu'en s'efforçant d'enlever un ennemi, — il détacherait et ébranlerait un ami. — Cette terre est comme une femme insolente — qui a exaspéré son mari jusqu'à se faire menacer de coups, — et qui, comme il va frapper, lui présente son enfant — et tient l'imminente correction suspendue au bras — levé pour l'exécution.

HASTINGS.

— En outre, le roi a si bien usé ses verges — sur les derniers offenseurs,.que les instruments même — du châtiment lui font défaut. — Son pouvoir, pareil à un lion sans griffes, — peut menacer, mais non saisir.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est très-vrai. — Aussi soyez assuré, mon cher lord maréchal, — que, si aujourd'hui nous opérons bien notre réconciliation, — notre paix, pareille à un membre rompu et remis, — ne sera que plus solide après sa rupture.

MOWBRAY.

Soit. — Voici milord de Westmoreland qui revient.

Rentre WESTMORELAND.

WESTMORELAND.

— Le prince est tout près d'ici. Votre Seigneurie veut-elle — rencontrer Sa Grâce à une distance égale entre nos deux armées?

MOWBRAY, à l'Archevêque.

— Que Votre Grâce d'York marche en avant, au nom du ciel.

L'ARCHEVÊQUE, à Mowbray.

— Prenez les devants, vous, pour saluer le prince... Milord, nous vous suivons.

Ils sortent.

SCÈNE XI.

[Une autre partie de la forêt.]

Entrent, d'un côté, MOWBRAY, L'ARCHEVÊQUE D'YORK, HASTINGS et autres révoltés ; de l'autre, le prince JOHN DE LANCASTRE, WESTMORELAND, des officiers et des gens de la suite.

LANCASTRE.

— Vous êtes le bienvenu ici, mon cousin Mowbray. — Le bonjour à vous, gentil lord archevêque, — et à vous aussi, lord Hastings, et à tous ! — Milord d'York, vous aviez meilleure grâce, — au temps où votre troupeau, assemblé par la cloche, — faisait cercle autour de vous pour écouter avec révérence — vos commentaires sur le texte sacré, — qu'en ce jour où vous vous montrez à nous comme un homme de fer, — animant un ramas de rebelles avec votre tambour, — remplaçant la parole par l'épée et la vie par la mort. — L'homme qui trône dans le cœur d'un monarque — et qui florit au soleil de sa faveur, — pour peu qu'il abuse de la confiance du roi, — que de maux, hélas! ne causera-t-il pas, — à l'ombre d'une telle grandeur ! Il en est de même de vous, — lord évêque. Qui n'a ouï dire — combien vous étiez haut placé dans le livre de Dieu ? — Pour nous, vous étiez l'orateur de son parlement, — la voix idéale de Dieu lui-même, — le véritable négociateur, l'intermédiaire — entre la grâce, la sainteté du ciel, — et nos grossières pensées. Oh ! qui ne croira — que vous mésusez de la majesté de vos fonctions, — quand vous employez la confiance et la grâce du ciel, — comme un perfide favori le nom de son

prince, — à des actes déshonorants? Vous avez soulevé, — avec la prétendue consécration de Dieu, — les sujets de mon père, son lieutenant; — et c'est à la fois contre la paix du ciel et contre lui — que vous les avez ameutés ici.

L'ARCHEVÊQUE.

Mon bon lord de Lancastre, — je n'en veux pas ici à la paix de votre père; — mais, comme je l'ai dit à milord de Westmoreland, — c'est ce temps de désordres qui, dans un sentiment instinctif, — nous réunit et nous groupe en masse monstrueuse — pour assurer notre salut. J'ai envoyé à Votre Grâce — l'exposé détaillé de nos doléances; — la cour l'a rejeté avec dédain, — et c'est ce qui a fait naître cette Hydre de guerre. — Mais son regard terrible peut être assoupi magiquement — par la concession de nos justes et légitimes demandes; — et aussitôt notre loyale obédience, guérie de sa fureur, — se prosterne humblement aux pieds de la majesté.

MOWBRAY.

— Sinon, nous sommes prêts à tenter la fortune, — tous jusqu'au dernier.

HASTINGS.

Et quand nous succomberions ici, — nous avons des remplaçants pour renouveler notre tentative; — s'ils échouent, ils en trouveront à leur tour; — et ainsi naîtra une succession de révoltes; — et cette querelle se transmettra d'héritiers en héritiers, — tant que l'Angleterre aura des générations.

LANCASTRE.

— Vous êtes trop superficiel, Hastings, beaucoup trop superficiel — pour sonder les profondeurs des temps futurs.

WESTMORELAND, au prince.

— Votre Grâce daignera-t-elle leur répondre directement — dans quelle mesure elle agrée leurs propositions?

LANCASTRE.

– Je les agrée toutes, et les approuve ; – et je jure ici, par l'honneur de mon sang, – que les intentions de mon père ont été mal comprises, – et que plusieurs de ceux qui l'entourent ont, avec trop de licence, – faussé sa volonté et son autorité, – Milord, ces griefs seront redressés promptement ; – sur mon âme, ils le seront. Si vous le trouvez bon, – renvoyez vos troupes dans leurs différents comtés, – comme nous, les nôtres ; puis ici même, entre les armées, buvons ensemble amicalement, et embrassons-nous, – que tous les yeux puissent remporter le témoignage – de notre affectueuse réconciliation.

L'ARCHEVÊQUE.

– J'ai votre parole princière pour tous ces redressements ?

LANCASTRE.

– Je vous la donne, et je tiendrai ma parole ; – et sur ce, je bois à Votre Grâce.

HASTINGS, à un officier.

– Capitaine, va annoncer à nos troupes – cette nouvelle de paix ; qu'elles soient payées et licenciées ; – je sais que cela leur plaira. Hâte-toi, capitaine.

Un officier sort.

L'ARCHEVÊQUE, prenant un hanap.

– A vous, mon noble lord de Westmoreland !

WESTMORELAND.

– Je fais raison à Votre Grâce. Et, si vous saviez que de peines – j'ai prises pour amener cette paix, – vous boiriez de tout cœur ; mais ma sympathie pour vous – se manifestera bientôt plus ouvertement.

L'ARCHEVÊQUE.

– Je ne doute pas de vous.

WESTMORELAND.

J'en suis heureux. – A votre santé, mon cher lord et gentil cousin Mowbray.

MOWBRAY.

— Vous me souhaitez la santé au bon moment; — car j'ai été pris soudain de je ne sais quel malaise.

L'ARCHEVÊQUE.

— A l'approche d'un malheur on est toujours joyeux; — mais la tristesse est avant-courrière d'heureux événements.

WESTMORELAND.

— Réjouissez-vous donc, cher cousin, puisqu'une soudaine douleur — vous permet de dire que demain il vous arrivera bonheur.

L'ARCHEVÊQUE.

— Croyez-moi, je suis d'une humeur plus qu'allègre.

MOWBRAY.

— Tant pis, si votre propre maxime est vraie.

Acclamations au loin.

LANCASTRE.

— La parole de paix est rendue publique. Écoutez ces acclamations !

MOWBRAY.

— Ceci eût été réjouissant après une victoire.

L'ARCHEVÊQUE.

— C'est un triomphe aussi que la paix. — Car alors les deux partis sont noblement soumis, — sans qu'aucun soit sacrifié.

LANCASTRE, à Westmoreland.

Allez, milord, — et faites licencier également notre armée.

Westmoreland sort.

A l'Archevêque.

— Et, si vous le permettez, mon bon lord, vos gens — défileront devant nous, pour que nous voyions de nos yeux à quels hommes — nous aurions eu affaire.

L'ARCHEVÊQUE.

Allez, bon lord Hastings, — et, avant de se débander, que tous défilent devant nous.

Hastings sort.

LANCASTRE.

— J'espère, milord, que nous reposerons ensemble cette nuit.

Rentre WESTMORELAND.

— Eh bien, cousin, pourquoi notre armée reste-t-elle immobile?

WESTMORELAND.

— Les chefs, ayant reçu de vous l'ordre de rester, — ne veulent pas partir, qu'ils ne vous aient entendu vous-même.

LANCASTRE.

Ils connaissent leurs devoirs.

Rentre HASTINGS.

HASTINGS.

— Milord, notre armée est déjà dispersée. — Comme de jeunes taureaux délivrés du joug, ils prennent leur course — à l'est, à l'ouest, au nord, au sud : comme après la fermeture de l'école, — chacun court à son logis ou à la récréation.

WESTMORELAND.

— Bonne nouvelle, milord Hastings, pour laquelle — je t'arrête comme coupable de haute trahison; — et vous, lord archevêque, et vous, lord Mowbray, — je vous appréhende tous deux pour crime de trahison capitale.

MOWBRAY.

— Est-ce là un procédé juste et honorable?

WESTMORELAND.

— Et votre rassemblement l'est-il?

L'ARCHEVÊQUE.

— Voulez-vous rompre ainsi votre serment?

LANCASTRE.

Je ne t'en ai fait aucun. — J'ai promis de redresser les abus — dont vous vous êtes plaints; et sur mon honneur, — j'exécuterai ma promesse avec le scrupule le plus chrétien. — Mais, pour vous, rebelles, attendez-vous à goûter la récompense — due à la rébellion et à des actes comme les vôtres. — Ces troupes, vous les avez levées imprudemment, — amenées ici étourdiment, et renvoyées d'ici follement. — Qu'on batte le tambour et qu'on poursuive les bandes dispersées : — c'est par Dieu, et non par nous, qu'a été assuré le succès de cette journée. — Qu'une escorte mène ces traîtres à l'échafaud, — le légitime lit de mort où la trahison doit rendre le dernier soupir.

Tous sortent (76).

SCÈNE XII.

[Une autre partie de la forêt.]

Fanfares. Mouvements de troupes. FALSTAFF et COLEVILLE se croisent.

FALSTAFF.

Quel est votre nom, monsieur? votre qualité? et de quel endroit êtes-vous, je vous prie?

COLEVILLE.

Je suis chevalier, monsieur, et je me nomme Coleville du Val.

FALSTAFF.

Eh bien donc, Coleville est votre nom; chevalier, votre titre; et votre résidence est le Val. A jamais Coleville sera votre nom; traître, votre titre; le cachot, votre résidence, résidence suffisamment profonde; en sorte que vous serez toujours Coleville du Val.

COLEVILLE.

N'êtes-vous pas sir John Falstaff?

FALSTAFF.

Je suis un homme qui le vaut bien, messire, quoi que je sois. Vous rendez-vous, messire? ou faudra-t-il que je sue pour vous? S'il en est ainsi, toutes les gouttes que je suerai seront autant de larmes pour vos amis qui pleureront votre mort. Éveillez donc vos craintes et vos alarmes, et soumettez-vous à ma merci.

COLEVILLE.

Je crois que vous êtes sir John Falstaff, et, dans cette croyance, je me rends.

FALSTAFF.

J'ai dans mon ventre comme une école entière de langues qui toutes ne font que proclamer mon nom. Si je n'avais qu'un ventre ordinaire, je serais simplement le plus actif gaillard de l'Europe. Mais ma bedaine, ma bedaine, ma bedaine me trahit... Voici venir notre général.

Entrent le PRINCE JOHN, WESTMORELAND et d'autres.

LE PRINCE JOHN.

— La furie est passée : ne poursuivons pas plus loin. — Rappelez les troupes, mon bon cousin Westmoreland.

Westmoreland sort.

— Eh bien, Falstaff, où avez-vous été tout ce temps? — Quand tout est fini, alors vous arrivez. — Sur ma vie, ces tours de traînard — briseront un jour ou l'autre quelque dos de potence sous votre poids. —

FALSTAFF.

Je serais fâché, milord, qu'il n'en fût pas ainsi. J'ai toujours reconnu que les reproches et les réprimandes étaient la récompense de la valeur. Me prenez-vous pour une hirondelle, une flèche, ou un boulet de canon? Puis-je avoir, dans ma pauvre et vieille mobilité, la rapidité de la pen-

sée? Je suis accouru ici avec toute la promptitude possible; j'ai crevé plus de cent quatre-vingts chevaux de poste; et ici-même, encore tout crotté de ma course, j'ai, dans ma pure et immaculée vaillance, fait prisonnier sir John Coleville du Val, un chevalier des plus furieux, un valeureux ennemi. Mais qu'est-ce que c'est que ça! Il m'a vu, et il s'est rendu; si bien que je puis dire justement avec le Romain au nez crochu : « Je vins, je vis, je vainquis! »

LANCASTRE.

Grâce à sa courtoisie plus qu'à votre mérite.

FALSTAFF.

Je ne sais; mais le voici, et je vous le remets, et je conjure Votre Grâce de faire consigner cet acte avec le reste, parmi les exploits de cette journée. Sinon, par le ciel, je le ferai relater dans une ballade spéciale, en tête de laquelle je serai représenté, Coleville me baisant les pieds. Pour peu que je sois forcé à cet expédient, si vous ne paraissez pas tous près de moi comme des pièces de quatre sous dorées, et si, dans le ciel pur de la gloire, je ne vous éclipse pas comme la pleine lune éclipse ces étincelles du firmament qui, près d'elle, font l'effet de têtes d'épingles, ne croyez plus à la parole du noble! Ainsi rendez-moi justice, et faites monter le mérite.

LE PRINCE JOHN.

Le tien est trop lourd pour pouvoir monter.

FALSTAFF.

Eh bien, faites-le briller.

LE PRINCE JOHN.

Il est trop épais pour briller.

FALSTAFF.

N'importe, mon bon lord; faites pour lui quelque chose qui me fasse du bien, et appelez ça comme vous voudrez.

LE PRINCE JOHN, au prisonnier.

— Ton nom est Coleville?

COLEVILLE.

Oui, milord.

LE PRINCE JOHN.

– Tu es un fameux rebelle, Coleville.

FALSTAFF.

– Et c'est un sujet fameusement fidèle qui l'a pris.

COLEVILLE.

– Je ne suis, milord, que ce que sont mes supérieurs, – ui m'ont conduit ici. S'ils s'étaient laissé guider par moi, - ils vous eussent vendu plus cher leur existence. –

FALSTAFF.

Je ne sais pas combien ils l'ont vendue; mais toi, tu as donné i tienne gratis, comme un bon garçon, et je t'en remercie.

Rentre WESTMORELAND.

LE PRINCE JOHN.

– Eh bien, avez-vous arrêté la poursuite?

WESTMORELAND.

– On a fait retraite et suspendu le carnage.

LE PRINCE JOHN.

– Envoyez Coleville, ainsi que ses confédérés, – à York, pour y être exécutés sur-le-champ. – Blunt, emmenez-le, et tenez-le sous bonne garde.

On emmène Coleville.

– Et maintenant dépêchons-nous de partir pour la cour, milords. – J'apprends que le roi mon père est gravement malade. – La nouvelle de nos succès nous précédera auprès de Sa Majesté – et lui fera du bien : vous, cousin, vous la porterez, – et nous vous suivrons avec une sobre célérité. –

FALSTAFF.

Milord, permettez-moi, je vous en conjure, de passer par le Glocestershire; et quand vous arriverez à la cour, je vous en prie, soyez bon prince pour moi dans votre bon rapport.

LE PRINCE JOHN.

— Adieu, Falstaff; en ma qualité suprême, — je parlerai de vous mieux que vous ne le méritez. —

Il sort.

FALSTAFF, seul.

Je voudrais seulement que vous eussiez de l'esprit; cela vaudrait mieux que votre duché... Sur mon âme, ce jeune gars à sang-froid ne m'aime pas (77); et personne ne peut le faire rire; mais ça n'est pas étonnant, il ne boit pas de vin! Ces garçons rigides ne viennent jamais à bien; car leur boisson maigre, jointe à leurs nombreux repas de poisson, leur refroidit tellement le sang qu'ils sont atteints d'une espèce de chlorose masculine; et alors, quand ils se marient, ils font des femmelettes; ils sont généralement niais et couards; comme le seraient plusieurs d'entre nous, sans quelque stimulant. Un bon vin de Xérès a un double effet. Il vous monte au cerveau, y dessèche toutes les sottes, stupides et âcres vapeurs qui l'environnent, le rend sagace, vif, inventif, et le remplit de conceptions légères, ardentes et délectables, lesquelles, transmises à la voix, à la langue qui leur donne naissance, deviennent d'excellentes saillies. La seconde propriété de votre excellent Xérès est de réchauffer le sang qui, auparavant froid et rassis, laissait le foie blanc et pâle, ce qui est l'insigne de la pusillanimité et de la couardise; mais le Xérès le réchauffe, et le fait courir de l'intérieur aux extrémités. Il illumine la face qui, comme un fanal, donne à toutes les forces de ce petit royaume, l'homme, le signal de s'armer; et alors toute la milice vitale, tous les petits esprits internes se rallient en masse autour de leur capitaine, le cœur, qui, dilaté et fier de ce cortége, ose toute espèce d'exploit; et toute cette valeur vient du Xérès! En sorte que la science des armes n'est rien sans le vin; car c'est lui qui la met en action. L'instruction n'est qu'une mine d'or gardée par un diable, jusqu'à

e que le vin l'exploite et la mette en œuvre et en valeur. le là vient que le prince Harry est vaillant ; car le sang roid qu'il a naturellement hérité de son père, il l'a, comme n terrain maigre, stérile et nu, fumé, aménagé et fécondé ar l'excellente habitude de bien boire, par de bonnes bations d'un généreux Xérès ; si bien qu'il est devenu ort ardent et fort vaillant. Si j'avais mille fils, le premier rincipe humain que je leur enseignerais serait d'abjurer oute boisson légère et de s'adonner au bon vin.

Entre BARDOLPHE.

Eh bien, Bardolphe?

BARDOLPHE.

Toute l'armée est licenciée et partie.

FALSTAFF.

Qu'elle parte. Moi, je vais passer par le Glocestershire, t là faire visite à maître Robert Shallow, écuyer. Je l'ai déjà étri entre mon index et mon pouce, et bientôt je le revêirai de mon sceau. Partons.

Ils sortent.

SCÈNE XIII.

[Westminster. L'appartement du roi dans le palais.]

Entrent le ROI HENRY, CLARENCE, le PRINCE HUMPHREY, WARWICK et d'autres.

LE ROI.

— Maintenant, milords, si le ciel donne une heureuse ssue — à ce débat qui saigne à nos portes, — nous conduirons notre jeunesse à de plus grands champs de bataille, — et nous ne brandirons plus que des glaives sanctifiés. — tre flotte est prête, notre armée réunie, — nos lieutenants rant notre absence dûment investis, — et tout marche

d'accord avec notre désir ; — il ne nous manque qu'un pe de force personnelle, — et nous attendons que ces rebelles maintenant sur pied, — soient rentrés sous le joug du gou vernement.

WARWICK.

— Nous ne doutons pas que Votre Majesté n'ait bient — cette double satisfaction.

LE ROI.

Humphrey de Glocester, mon fils, — où est le prin votre frère ?

HUMPHREY.

— Je crois, milord, qu'il est allé chasser à Windsor.[1]

LE ROI.

— Et en quelle compagnie ?

HUMPHREY.

Je ne sais pas, milord.

LE ROI.

— Est-ce que son frère, Thomas Clarence, n'est pas av lui ?

LE ROI.

— Non, mon bon seigneur; il est ici en présence d roi.

CLARENCE, s'avançant.

— Que me veut mon seigneur et père ?

LE ROI.

— Il ne te veut que du bien, Thomas de Clarence. — Co ment se fait-il que tu ne sois pas avec le prince ton frère — Il t'aime et tu le négliges, Thomas. — Tu as dans son fection une plus large place — que tous tes frères : conser la bien, mon enfant ; — et tu pourras, après ma mort, remplir le noble office de médiateur — entre sa majest tes autres frères. — Ainsi, ne le délaisse pas ; n'émousse son amour ; — et ne va pas perdre l'avantage de ses bo grâces, — par une froideur ou une insouciance appare

— Car il est bienveillant à qui le cultive ; — il a des larmes pour la pitié, et la main — généreuse, comme la lumière, dans l'effusion de la charité. — Et cependant, une fois irrité, il est de pierre ; — aussi sombre que l'hiver, aussi brusque — que les bourrasques déchaînées par une journée printanière. — Il faut donc bien observer sa nature ; — gronde-le pour ses fautes, mais respectueusement, — quand tu t'apercevras qu'il est disposé à l'enjouement ; — mais, s'il est de mauvaise humeur, donne-lui carrière — jusqu'à ce que ses passions, comme une baleine à terre, — se soient consumées en efforts. Retiens cela, Thomas, — et tu seras une égide pour tes amis ; — tu seras le cercle d'or rattachant tes frères ; — si bien que le vase, où leur sang se confond, — sera inattaquable au poison des suggestions — que l'âge y versera forcément, — quand ce poison serait aussi violent — que l'aconit, aussi impétueux que la poudre !

CLARENCE.

— Je le cultiverai avec toute ma sollicitude et toute ma tendresse.

LE ROI.

— Pourquoi n'es-tu pas à Windsor avec lui, Thomas ?

CLARENCE.

— Il n'est pas là aujourd'hui ; il dîne à Londres.

LE ROI.

— Et en quelle compagnie ? peux-tu le dire ?

CLARENCE.

— Avec Poins et ses autres camarades habituels.

LE ROI.

— Le sol le plus riche est le plus sujet aux mauvaises herbes ; — et lui, la noble image de ma jeunesse, — il en est obstrué. Voilà pourquoi mon anxiété — s'étend par delà l'heure de la mort. — Mon cœur pleure des larmes de sang, quand je me représente — en traits imaginaires les jours d'égarement, — les temps de corruption que vous verrez,

— quand je dormirai avec mes ancêtres. — Car, lorsque son dévergondage obstiné n'aura plus de frein, — lorsque la rage et l'ardeur du sang le conseilleront seuls, — quand le pouvoir se combinera avec la prodigalité, — oh ! avec quelles ailes ses passions l'emporteront, — au milieu de périls menaçants, vers la fatale catastrophe !

WARWICK.

— Mon gracieux lord, vous allez beaucoup trop loin. — Le prince ne fait qu'étudier ses compagnons, — comme une langue étrangère. Pour posséder un idiome, — il est nécessaire d'avoir vu et appris — les mots les plus immodestes ; dès qu'on y est parvenu, — Votre Altesse le sait, on ne les connaît plus — que pour les éviter. De même, — quand il sera éclairé par le temps, le prince rejettera ses compagnons, — ainsi que des termes grossiers ; et leur souvenir — sera comme un échantillon, comme une mesure vivante, — dont Sa Grâce se servira pour estimer la conduite des autres, — mettant ainsi à profit les fautes passées !

LE ROI.

— Il est rare que l'abeille abandonne le rayon — qu'elle a déposé dans une charogne... Qui vient là ? Westmoreland.

Entre WESTMORELAND.

WESTMORELAND.

— Salut à mon souverain ! et que de nouveaux bonheurs — s'ajoutent pour lui à celui que je viens annoncer ! — Le prince John, votre fils, baise la main de Votre Grâce. — Mowbray, l'évêque Scroop, Hastings, tous — ont subi les rigueurs de votre loi. — Il n'y a plus une épée rebelle hors du fourreau, — mais la paix porte partout son olive. — Comment ce succès a été obtenu, — Votre Altesse pourra le lire, plus à loisir, — dans le rapport complet et détaillé que voici.

Il lui remet un papier.

LE ROI.

— O Westmoreland, tu es l'oiseau printanier — qui toujours sur la hanche de l'hiver chante — le lever du jour. Tiens ! voici d'autres nouvelles.

Entre HARCOURT.

HARCOURT.

— Que le ciel préserve d'ennemis Votre Majesté ! — Et quand il s'en élèvera contre vous, puissent-ils succomber — comme ceux dont je viens vous parler ! — Le comte de Northumberland, et le lord Bardolphe, — à la tête d'un corps nombreux d'Anglais et d'Écossais, — ont été mis en déroute par le shériff d'Yorkshire. — Les détails et les péripéties du combat — sont, ne vous déplaise, exposés tout au long dans ces dépêches (78).

Il lui remet des papiers.

LE ROI.

— Et pourquoi faut-il que ces bonnes nouvelles me fassent mal ? — La fortune n'arrivera-t-elle jamais les deux mains pleines ? — Écrira-t-elle toujours ses plus belles paroles en sombres caractères ? — Tantôt elle donne l'appétit, mais pas d'aliment : — tel est le pauvre en santé ; tantôt elle donne le festin — et retire l'appétit ; tel est le riche — qui a l'abondance et n'en jouit pas. — Je devrais me réjouir maintenant de ces heureuses nouvelles, — et maintenant ma vue se trouble, et la tête me tourne. — Oh ! venez près de moi, je me sens bien mal.

Il s'évanouit.

HUMPHREY.

— Du courage, Majesté !

CLARENCE.

O mon royal père !

WESTMORELAND.

— Mon souverain lord, revenez à vous, levez les yeux.

WARWICK.

— Patience, princes !... vous savez que ces attaques — sont ordinaires à Son Altesse. — Éloignez-vous de lui, donnez-lui de l'air; il sera bientôt rétabli.

CLARENCE.

— Non, non; il ne peut longtemps supporter ces angoisses. — Les soucis incessants et les labeurs de son esprit — ont tellement usé la cloison destinée à le retenir — que la vie la perce à jour et va s'échapper.

HUMPHREY.

— Les populations m'alarment : elles ont observé — des créatures sans père, des naissances contre nature. — Les saisons ont changé de caractère, comme si l'année — avait trouvé plusieurs mois endormis et les avait passés d'un bond.

CLARENCE.

— La rivière a éprouvé trois flux, sans reflux intermédiaire. — Et les vieilles gens, chroniques radoteuses du passé, — disent que même chose advint peu de temps avant — que notre arrière-grand-père Édouard tombât malade et mourût.

WARWICK.

— Princes, parlez plus bas, car le roi recouvre ses sens.

HUMPHREY.

— Cette apoplexie sera certainement sa fin.

LE ROI, revenant à lui.

— Soulevez-moi, je vous prie, et emmenez-moi — dans une autre pièce : doucement, je vous prie.

Ils transportent le roi dans un retrait, au fond de la scène, et le placent sur un lit.

— Qu'on ne fasse plus de bruit, mes chers amis; — je veux bien pourtant qu'une main douce et secourable — murmure une mélodie à mon esprit fatigué.

WARWICK.

— Faites venir la musique dans la chambre voisine.

LE ROI.

— Mettez-moi la couronne sur mon oreiller, ici.

CLARENCE.

— Ses yeux se creusent, et il change beaucoup.

WARWICK.

— Moins de bruit, moins de bruit.

Entre LE PRINCE HENRY.

LE PRINCE HENRY.

Qui a vu le duc de Clarence?

CLARENCE, les larmes aux yeux.

— Me voici, frère, accablé.

LE PRINCE HENRY.

— Comment! de la pluie sous notre toit, et pas dehors! -Comment va le roi?

HUMPHREY.

Excessivement mal.

LE PRINCE HENRY.

A-t-il appris les bonnes nouvelles? — Dites-les lui.

HUMPHREY.

— C'est en les apprenant qu'il a changé si fort.

HENRY.

S'il est malade de joie, — il se rétablira sans médecine.

WARWICK.

— Pas tant de bruit, milords... Cher prince, parlez bas. — Le roi votre père est disposé à s'endormir.

CLARENCE.

— Retirons-nous dans l'autre pièce.

WARWICK, au prince Henry.

— Votre Grâce daignera-t-elle venir avec nous?

LE PRINCE HENRY.

— Non; je vais m'asseoir ici et veiller près du roi.

Tous sortent, excepté le prince Henry.

pris soin d'élever — leurs fils dans les arts et dans les exercices guerriers ! — Comme les abeilles enlevant à chaque fleur — son suc généreux, — les cuisses chargées de cire et la bouche de miel, — nous rapportons notre butin à la ruche; et, comme les abeilles, — nous sommes frappés à mort pour notre peine. Voilà l'amer déboire — que sa prévoyance vaut au père expirant.

Rentre WARWICK.

— Eh bien, où est-il, ce fils qui ne veut pas attendre — que la maladie, son alliée, en ait fini avec moi ?

WARWICK.

— Milord, j'ai trouvé le prince dans la chambre voisine, — son doux visage inondé de larmes sympathiques, — dans une attitude de si profonde douleur — que la tyrannie, qui ne s'abreuve que de sang, — aurait, en le voyant, lavé son glaive — avec des larmes de compassion. Il vient ici.

LE ROI.

— Mais pourquoi a-t-il pris la couronne?

Rentre le PRINCE HENRY.

— Ah! le voici. Approche, Harry. — Vous, quittez la chambre : laissez-nous seuls.

Sortent tous les princes et tous les seigneurs, excepté le prince Henry.

LE PRINCE HENRY.

— Je ne croyais pas devoir vous entendre encore.

LE ROI.

— Ton désir, Harry, était le père de ta croyance. — Je tarde trop longtemps près de toi, je te fatigue. — Es-tu donc affamé de mon trône vide, — au point de vouloir à toute force revêtir mes insignes, — avant que ton heure soit mûre? O jeunesse folle ! — Tu aspires à la grandeur qui doit t'écraser. — Attends un peu : le nuage de mon pouvoir, —

à peine soutenu par une faible brise, — sera bien vite abattu : mon jour s'assombrit. — Tu as volé ce qui, dans quelques heures, — était à toi sans crime ; et au moment de ma mort, — tu as mis le sceau à mes prévisions. — Ta vie m'a prouvé que tu ne m'aimais pas, — et tu as voulu que, mourant, j'en eusse la certitude. — Tu recélais dans ta pensée mille poignards — que tu as aiguisés sur ton cœur de pierre — pour en frapper la dernière demi-heure de ma vie. — Eh quoi ! tu ne peux pas me tolérer une demi-heure ! — Pars donc, et va toi-même creuser ma tombe ! — Commande aux cloches joyeuses de sonner à ton oreille, — non pour ma mort, mais pour ton couronnement ! — Que toutes les larmes qui devaient arroser mon cercueil — jaillissent en onction sainte sur ta tête ! — Confonds-moi sur le champ avec la poussière de l'oubli, — et donne aux vers ce qui t'a donné l'être. — Chasse mes officiers, casse mes décrets ; — car maintenant le moment est venu de rire de l'ordre. — Henry V est couronné. Debout, la folie ! — A bas la grandeur royale ! Vous tous, sages conseillers, arrière ! — Et maintenant affluez à la cour d'Angleterre, — singes de fainéantise, accourus de tous les pays ! — Maintenant, pays voisins, purgez-vous de votre écume. — Avez-vous quelque ruffian qui jure, boive, danse, — fasse ripaille la nuit, vole, assassine et commette — les plus vieux forfaits de la façon la plus neuve ? — Soyez heureux, il ne vous troublera plus. — L'Angleterre va d'une double dorure couvrir sa triple ordure ! — L'Angleterre va lui donner mandat, honneurs, puissance ! — Car le cinquième Henry arrache à la licence domptée — la muselière de la répression, et la chienne sauvage — va plonger sa dent dans la chair de l'innocent. — O mon pauvre royaume, malade des déchirements civils ! — Si mon gouvernement n'a pu te préserver du désordre, — que deviendras-tu, quand le désordre sera ton gouvernement ! — Oh ! tu redeviendras

un désert, — peuplé par les loups, tes anciens habitants !

LE PRINCE HENRY, s'agenouillant.

— Oh ! pardonnez-moi, mon suzerain ! si les pleurs — n'avaient opposé à ma parole leur humide obstacle, — j'aurais prévenu ces reproches amers et pénétrants, — avant que votre douleur eût parlé, avant qu'elle se fût ainsi emportée devant moi... Voici votre couronne ; — et puisse Celui qui porte la couronne éternelle — vous conserver longtemps celle-ci! Si je l'aime — autrement que comme l'emblème de votre honneur et de votre renom, — puissé-je ne jamais me relever de cette humble posture — que mon âme intimement loyale et respectueuse — me commande comme l'hommage extérieur de sa soumission ! — Dieu sait, quand je suis entré ici — et que j'ai trouvé Votre Majesté sans souffle apparent, — quel froid mortel a saisi mon cœur ! Si je dissimule, — oh ! puissé-je mourir dans mon égarement actuel, — sans avoir le temps de montrer au monde incrédule — le noble changement que je méditais ! — M'étant approché pour vous regarder, vous croyant mort, — presque mort moi-même, sire, de l'idée que vous l'étiez, — je me suis adressé à la couronne, comme si elle pouvait comprendre, — et je l'ai ainsi apostrophée : *Les soucis, à toi attachés, — ont épuisé la personne de mon père. — Aussi, tu as beau être du meilleur or ; tu es de l'or le plus mauvais. — Quoique d'un moindre carat, bien plus précieux est l'or — qui, devenu une médecine potable, préserve la vie ! — Car toi, toute splendide, tout honorée, toute renommée que tu es, — tu dévores qui te prend !* C'est ainsi, mon très-royal suzerain, — qu'en accusant la couronne, je l'ai mise sur ma tête, — pour m'essayer avec elle, comme avec un ennemi — qui aurait sous mes yeux assassiné mon père : — querelle de loyal héritier. — Mais si son contact a empoisonné mon cœur de joie, — ou enflé mon âme d'un excès d'orgueil, — si un esprit de rébellion ou de vanité — m'a fait accueillir

la puissante couronne — avec un ambitieux empressement, — que Dieu l'éloigne à jamais de ma tête — et fasse de moi le plus misérable des vassaux — qui s'agenouillent devant elle avec une respectueuse terreur!

LE ROI.

O mon fils, — c'est le ciel qui t'a inspiré l'idée de la prendre, — pour que tu pusses mieux gagner l'affection de ton père, — en t'excusant avec tant de sagesse (79)! — Approche, Harry, assieds-toi près de mon lit, — et écoute mes conseils, les derniers, je crois, — que jamais je murmurerai. Dieu sait, mon fils, — par quels sentiers, par quelles voies indirectes et tortueuses — j'ai atteint cette couronne; et je sais bien moi-même — avec quelle peine elle s'est fixée sur ma tête; — sur la tienne elle descendra plus paisible, — plus respectée, plus affermie; — car le stigmate de son acquisition va disparaître — avec moi dans la terre. Elle n'apparaissait sur moi — que comme un insigne arraché d'une main violente; — et j'étais entouré de vivants qui me rappelaient hautement — que je la devais à leur concours. — De là des querelles quotidiennes, et les sanglants — déchirements d'une paix illusoire! Toutes ces menaces insolentes, — tu as vu avec quel risque je les ai bravées; — car mon règne n'a été que la mise en scène — de ce débat. Mais maintenant ma mort — change la situation. Ce qui en moi était une acquisition équivoque — te revient par une voie plus droite: — car tu obtiens le diadème par succession. — Pourtant, bien que tu sois plus solidement établi que je ne pouvais l'être, — tu n'es pas encore assez affermi en présence de tant de griefs encore vivaces. — Tous mes amis, dont tu dois faire tes amis, — n'ont perdu que depuis peu leurs griffes et leurs dents. — Élevé primitivement par leur terrible assistance, — j'ai dû craindre d'être renversé — par leur pouvoir; pour prévenir ce danger, — j'ai anéanti les uns, et j'avais le projet — de mener les autres à

.erre-Sainte, — de peur que le repos et l'inaction ne leur permissent d'examiner — de trop près mon autorité. Aussi, mon Harry, — aie pour politique d'occuper ces esprits remuants — dans des guerres étrangères, en sorte que leur activité, exercée loin d'ici, — puisse effacer le souvenir de ces premiers jours. — Je voudrais t'en dire davantage; mais ma poitrine est tellement épuisée — que je n'ai plus la force de parler. — Oh! puisse Dieu me pardonner la manière dont j'ai acquis la couronne, — et permettre que tu la possèdes en paix !

LE PRINCE HENRY.

Mon gracieux seigneur, — vous l'avez gagnée, portée, gardée, et vous me la donnez ; — elle est donc bien légitimement en ma possession ; — et c'est avec une rare énergie que je — la défendrai contre l'univers entier (80).

Entrent le PRINCE JOHN DE LANCASTRE, WARWICK et d'autres lords.

LE ROI.

— Voyez, voyez, voici mon fils John de Lancastre.

LE PRINCE JOHN.

— Santé, paix et bonheur à mon royal père!

LE ROI.

— Tu m'apportes le bonheur et la paix, mon fils John; — mais la santé, hélas ! s'est envolée sur ses jeunes ailes — de ce tronc desséché et flétri : tu le vois, — ma tâche mortelle touche à sa fin. — Où est milord de Warwick?

LE PRINCE HENRY.

Milord de Warwick !

LE ROI.

— L'appartement où je me suis évanoui pour la première fois — a-t-il un nom particulier?

WARWICK.

— On l'appelle Jérusalem, mon noble lord.

LE ROI.

— Dieu soit loué ! c'est là que ma vie doit finir. — On m'a prédit, il y a bien des années, — que je ne mourrais qu'à Jérusalem ; — je crus par erreur que ce serait dans la Terre Sainte. — Mais portez-moi dans cette chambre ; je veux y reposer. — Voilà la Jérusalem où mourra Henry !

Ils sortent. (81)

SCÈNE XIV.

[La maison de Shallow dans le Glocestershire.]

Entrent SHALLOW, FALSTAFF, BARDOLPHE et le PAGE.

SHALLOW.

Palsembleu, messire, vous ne vous en irez pas ce soir.

Appelant.

Holà, Davy !... viendras-tu ?

FALSTAFF.

Il faut que vous m'excusiez, maître Robert Shallow.

SHALLOW.

Je ne vous excuserai point ; vous ne serez point excusé ; les excuses ne seront point admises ; il n'y a point d'excuse qui tienne ; vous ne serez point excusé... Eh bien ! Davy !

Entre DAVY.

DAVY.

Voilà, monsieur.

SHALLOW.

Davy, Davy, Davy... voyons, Davy ; voyons, Davy, voyons... Oui, c'est ça ! William, le cuisinier ! dis-lui de venir ici... Sir John, vous ne serez point excusé.

DAVY.

Ah ! monsieur, que je vous dise : ces mandats-là ne peu-

vent pas être exécutés; et encore une chose, monsieur! sèmerons-nous le grand courtil en froment?

SHALLOW.

En froment rouge, Davy... Mais quant à William, le cuisinier... Est-ce qu'il n'y a pas de pigeonneaux?

DAVY.

Oui, monsieur... Maintenant voici la note du forgeron, pour ferrement de chevaux et socs de charrue.

SHALLOW.

Qu'elle soit examinée et payée... Sir John, vous ne serez point excusé.

DAVY.

Monsieur, il faut absolument un cercle neuf au baquet... Et puis, monsieur, avez-vous l'intention de retenir quelque chose sur les gages de Guillaume pour le sac qu'il a perdu l'autre jour à la foire de Hinckley?

SHALLOW.

Il en répondra... Des pigeons, Davy, une couple de poulardes à courte patte, une pièce de mouton, et quelques gentils petits rogatons mignons. Dis ça à William, le cuisinier.

DAVY.

Est-ce que l'homme de guerre restera ici toute la nuit, monsieur?

SHALLOW.

Oui, Davy. Je veux le bien traiter. Un ami à la cour vaut mieux qu'un penny dans la bourse. Traite bien ses gens, Davy; car ce sont des chenapans fieffés, et qui pourraient mordre.

DAVY.

Pas plus cependant qu'ils ne sont mordus eux-mêmes; car ils ont du linge prodigieusement sale.

SHALLOW.

Bien trouvé, Davy. A ton affaire, Davy.

DAVY.

Je vous prierai, monsieur, d'appuyer William Visor de Wincot contre Clément Perkes du coteau.

SHALLOW.

Il y a bien des plaintes, Davy, contre ce Visor; ce Visor est un fieffé coquin, à ma connaissance.

DAVY.

J'accorde à Votre Honneur que c'est un coquin, monsieur; mais cependant à Dieu ne plaise, monsieur, qu'un coquin ne puisse trouver appui, à la requête d'un ami. Un honnête homme, monsieur, est en état de se défendre; un coquin, non. J'ai fidèlement servi Votre Honneur, monsieur, depuis huit ans; et, si je ne puis, une fois ou deux par quartier, faire prévaloir un coquin sur un honnête homme, je n'ai qu'un bien faible crédit auprès de Votre Seigneurie. Ce coquin est mon honnête ami, monsieur; aussi, je supplie Votre Seigneurie de le favoriser.

SHALLOW.

Allons, c'est bon; il ne lui arrivera pas de mal... A ta besogne, Davy.

Davy sort.

Où êtes-vous, sir John? Allons, allons, allons, débottez-vous... Donnez-moi la main, maître Bardolphe.

BARDOLPHE.

Je suis heureux de voir Votre Honneur.

SHALLOW.

Je te remercie de tout mon cœur, aimable maître Bardolphe.

Au page.

Et toi aussi, sois le bienvenu, mon grand gaillard... Venez, sir John.

FALSTAFF.

Je vous suis, mon bon maître Robert Shallow.

Shallow sort.

Bardolphe, veille à nos chevaux.

Bardolphe et le page sortent.

Si j'étais scié en quantité de morceaux, je ferais quatre douzaines de bâtons d'ermite barbus comme maître Shallow. C'est une chose merveilleuse de voir la parfaite cohésion qui existe entre l'esprit de ses gens et le sien. Eux, à force de l'observer, ont pris des allures de juge benêt; lui, à force de converser avec eux, a pris la tournure d'un valet de juge. Leurs esprits sont si étroitement mariés par une mutuelle association qu'ils marchent tous de concert, comme autant d'oies sauvages. Si je voulais obtenir quelque chose de maître Shallow, je flatterais ses gens, avec la conviction qu'ils ne font qu'un avec leur maître ; si je voulais obtenir quelque chose de ses gens, je caresserais maître Shallow avec l'idée que nul homme n'a plus d'empire sur ses serviteurs. Il est certain que l'esprit et l'ineptie sont contagieux et s'attrapent, comme des maladies; par conséquent, que les gens prennent garde à la compagnie qu'ils fréquentent. En prenant ce Shallow pour thème, j'ai de quoi faire rire continuellement le prince Henry pendant la durée de six modes, c'est-à-dire pendant le cours de quatre sessions ou de deux actions pour dettes, et il rira sans vacations. Oh ! c'est énorme, l'effet que produit un mensonge, renforcé d'un léger jurement, ou une plaisanterie, dite d'un air grave, sur un gaillard qui n'a jamais eu de douleurs dans les épaules ! Oh ! vous le verrez rire jusqu'à ce que sa figure soit comme un manteau mouillé, mis de travers.

SHALLOW, *appelant de l'intérieur.*

Sir John !

FALSTAFF.

Je viens, maître Shallow ; je viens, maître Shallow.

Il sort.

SCÈNE XV.

[Le palais de Westminster.]

Entrent WARWICK et le lord GRAND JUGE.

WARWICK.

– Eh bien, milord grand juge, où allez-vous ?

LE GRAND JUGE.

– Comment est le roi ?

WARWICK.

– Excessivement bien ; toutes ses anxiétés sont finies.

LE GRAND JUGE.

– Il n'est pas mort, j'espère !

WARWICK.

Il a parcouru le chemin de la nature, – et pour nous il ne vit plus.

LE GRAND JUGE.

– Je voudrais que Sa Majesté m'eût emmené avec elle. – Les services que je lui ai loyalement rendus de son vivant – me laissent exposé à toutes les persécutions.

WARWICK.

– En effet, je crois que le jeune roi ne vous aime pas.

LE GRAND JUGE.

– Je le sais : aussi suis-je armé déjà – pour faire face aux conditions du moment, – qui ne peuvent être plus terribles pour moi – que mon imagination ne se les représente.

Entrent le PRINCE JOHN, le PRINCE HUMPHREY, CLARENCE, WESTMORELAND et autres.

WARWICK.

– Voici venir les enfants accablés du défunt Henry. –

Oh ! si le Henry vivant avait seulement les qualités — d
moins vertueux de ces trois gentilshommes ! — Combien d
nobles alors conserveraient leurs places, — qui doivent bai
ser pavillon devant des caractères de la plus vile espèce !

LE GRAND JUGE.

— Hélas ! je crains que tout ne soit bouleversé.

LE PRINCE JOHN.

— Bonjour, cousin Warwick, bonjour.

LE PRINCE HUMPHREY ET CLARENCE.

Bonjour, cousin.

LE PRINCE JOHN.

— Nous nous abordons comme des gens qui ont oublié l
parole.

WARWICK.

— Nous nous en souvenons ; mais notre thème — est trop
triste pour admettre des longs discours.

LE PRINCE JOHN.

— Allons, que la paix soit avec celui qui nous a faits
tristes !

LE GRAND JUGE.

— Que la paix soit avec nous et nous préserve d'être plus
tristes encore !

LE PRINCE HUMPHEY.

— Oh ! mon cher lord, vous avez vraiment perdu un
ami ; — et j'oserais jurer que cette figure de désespoir —
n'est pas empruntée : c'est bien sûrement la vôtre.

LE PRINCE JOHN.

— Bien que nul ne soit sûr des grâces qui lui sont réser-
vées, — c'est vous qui avez à attendre le plus froid accueil.
— Cela ajoute à mon chagrin ; plût à Dieu qu'il en fût au-
trement !

CLARENCE.

— Il vous faudra maintenant bien traiter sir John Fal
taff, — et nager ainsi contre le courant de votre caractère

LE GRAND JUGE.

– Chers princes, ce que j'ai fait, je l'ai fait en tout honneur, – guidé par l'impartiale direction de ma conscience; – et vous ne me verrez jamais mendier – une rémission par de misérables avances; – si la loyauté et la plus droite innocence ne me protégent pas, – j'irai retrouver mon maître, le roi mort, – et je lui dirai qui m'a envoyé le rejoindre.

WARWICK.

Voici venir le prince.

Entre le Roi Henry V.

LE GRAND JUGE.

– Bonjour ! et que Dieu garde Votre Majesté !

LE ROI.

– Cette parure neuve et splendide, la majesté, – ne n'est pas aussi commode que vous le croyez. – Frères, vous mêlez quelque crainte à votre tristesse; – c'est ici la cour d'Angleterre, et non de Turquie; – ce n'est pas un Amurat qui succède à un Amurat; – c'est Henry qui succède à Henry. Pourtant, soyez tristes, mes bons frères; – car, à vrai dire, cela vous sied bien; – vous portez si royalement le deuil – que je prétends en consacrer profondément la mode, – et le porter dans mon cœur. Soyez donc tristes; – mais n'admettez cette tristesse, chers frères, – que comme un fardeau pesant également sur nous tous. – Quant à moi, par le ciel, je vous assure – que je serai à la fois votre père et votre frère. – Entourez-moi seulement de votre amour, je vous entourerai de ma sollicitude. – Oui, pleurez le Henry mort, et je le pleurerai aussi; – mais il est un Henry vivant qui convertira ces larmes – en autant d'heures d'allégresse.

LES TROIS PRINCES.

– Nous n'espérons pas moins de Votre Majesté.

LE ROI.

— Vous me regardez tous étrangement...

Au grand juge.

Et vous surtout. — Vous êtes, je crois, convaincu que je ne vous aime pas.

LE GRAND JUGE.

— Je suis convaincu, si justice m'est rendue, — que Votre Majesté n'a aucun motif légitime de me haïr.

LE ROI.

Non? — Comment un prince, appelé à de si hautes destinées, oublierait-il — les hautes indignités que vous m'avez fait subir? — Quoi! réprimander, censurer, et envoyer brusquement en prison — l'héritier présomptif de l'Angleterre! Était-ce tout simple? — Cela peut-il être lavé dans le Léthé, et oublié?

LE GRAND JUGE.

— Je remplaçais alors la personne de votre père; — l'image de son pouvoir résidait en moi. — Alors que, dans l'administration de sa justice, — j'étais chargé de l'intérêt public, — il a plu à Votre Altesse d'oublier ma dignité, — la majesté de la loi, l'empire de la justice, — l'image du roi que je représentais, — et vous m'avez frappé sur mon siége même de juge. — Devant cette offense commise envers votre père, — j'ai fait hardiment usage de mon autorité, — et je vous ai mis aux arrêts. Si l'acte était blâmable, — résignez-vous, maintenant que vous portez le diadème, — à voir un fils mettre vos décrets à néant, — arracher la justice de votre auguste tribunal, — donner le croc en jambe à la loi, et émousser le glaive — qui garde la paix et la sûreté de votre personne, — que dis-je! conspuer votre royale image, — et bafouer vos actes dans un second vous-même. — Interrogez votre royale pensée, mettez-vous dans cette situation; — soyez le père et supposez-vous ce fils; — écoutez l'outrage fait à votre propre dignité; — voyez

vos plus redoutables lois bravées avec une telle outrecuidance ; — figurez-vous vous-même ainsi dédaigné par votre fils ; — et imaginez-moi alors, moi juge, prenant votre parti — et, de par votre autorité, réduisant dignement votre fils au silence. — Après ce froid examen, jugez-moi, — et, comme vous êtes roi, déclarez, à ce titre, — ce que j'ai fait qui ne convînt pas à ma dignité, — à ma personne et à la souveraineté de mon prince.

LE ROI.

— Vous avez raison, juge, et vous pesez fort bien les choses. — Donc continuez toujours de tenir la balance et le glaive ; — et je souhaite que, sans cesse comblé de nouveaux honneurs, — vous viviez assez pour voir un fils de moi — vous offenser et vous obéir comme je l'ai fait. — Puissé-je vivre ainsi pour répéter les paroles de mon père : — *Bienheureux suis-je d'avoir un serviteur assez hardi — pour oser exercer la justice sur mon propre fils ; — et bienheureux suis-je également d'avoir un fils — qui livre ainsi sa grandeur — au bras de la justice !...* Vous m'avez mis aux arrêts ; — c'est pourquoi je mets à votre main — le glaive sans tache que vous êtes habitué à porter, — en vous recommandant d'en user — avec la même justice intrépide et impartiale — dont vous avez fait preuve à mon égard. Voici ma main ; — vous serez comme le père de ma jeunesse ; — ma voix proférera ce que vous soufflerez à mon oreille ; — et je plierai humblement mes volontés — aux sages directions de votre expérience. — Et vous tous, princes, croyez-moi, je vous en conjure. — Mon père a emporté mes folies dans sa tombe, — car c'est dans sa fosse que sont ensevelies mes affections premières ; — et moi, je survis gravement avec son esprit, — pour bafouer les calculs de l'univers, — pour frustrer toutes les prédictions, et pour raturer — la sentence vermoulue qui m'a stigmatisé — sur des apparences ! Chez moi le flot du sang — a jusqu'ici vainement coulé en extrava-

gance; — maintenant il se détourne et reflue vers la mer, — où il va se confondre avec l'empire des ondes — et couler désormais dans le calme de la majesté. — Convoquons maintenant notre haute cour du parlement; — et choisissons si bien les membres de notre conseil — que le grand corps de notre État puisse marcher — de pair avec la nation la mieux gouvernée, — et que la paix ou la guerre, ou toutes deux à fois, — soient pour nous comme des connaissances familières.

Au grand juge.

— Et en tout cela, mon père, vous me prêterez votre concours suprême. — Après notre couronnement, nous réunirons, — comme je l'ai déjà déclaré, tous nos États; — et, si Dieu souscrit à mes bonnes intentions, — nul prince, nul pair n'aura sujet de souhaiter — que le ciel abrége d'un seul jour la vie fortunée de Harry!

Ils sortent.

SCÈNE XVI.

[Le Glocestershire. Le jardin de Shallow au crépuscule.]

Entrent FALSTAFF, SHALLOW, SILENCE, BARDOLPHE, LE PAGE et DAVY.

SHALLOW.

Allons, vous verrez mon verger; et sous une tonnelle nous mangerons une reinette de l'an dernier, que j'ai greffée moi-même, avec un plat d'anis et n'importe quoi... Venez, cousin Silence; et ensuite au lit!

FALSTAFF.

Pardieu, vous avez là une belle et riche habitation.

SHALLOW.

Misérable, misérable, misérable. Tous gueux! tous gueux,

sir John!... Dame, l'air est bon!... Sers, Davy; sers, Davy; bien, Davy.

FALSTAFF.

Ce Davy vous sert à bien des usages; il est votre domestique et votre fermier.

SHALLOW.

C'est un bon varlet, un bon varlet, un fort bon varlet, sir John... Par la messe, j'ai bu trop de Xérès à souper... Un bon varlet! Maintenant asseyez-vous, maintenant asseyez-vous... Venez, cousin.

Falstaff, Shallow et Silence s'attablent.

SILENCE.

Ah! ma foi! nous ne ferons, comme on dit...

Il chante.

... Que manger et faire bonne chère,
Et remercier le ciel de la joyeuse année;
Quand la chair est pour rien et la femelle chère,
Et que les libertins rôdent par-ci par-là.
Gai, gai!
Et pour toujours, gai! gai!

FALSTAFF.

Voilà un joyeux caractère! Cher maître Shallow, je vais porter votre santé pour ça.

SHALLOW.

Donne du vin à maître Bardolphe, Davy.

DAVY, à Bardolphe.

Suave monsieur, asseyez-vous.

Il fait asseoir Bardolphe et le page à une autre table.

Je suis à vous tout à l'heure; très-suave monsieur, asseyez-vous .. Maître page, bon maître page, asseyez-vous : grand bien vous fasse! Ce qui vous manque en manger, nous l'aurons en boire. Il faut nous excuser. Le cœur est tout.

SHALLOW.

Soyez gai, maître Bardolphe; et vous, là, mon petit soldat, soyez gai.

SILENCE, chantant.

Soyons gais, soyons gais ! ma femme est comme une autre;
Les femmes sont des coquines, toutes, petites et grandes.
La salle est en gaîté, quand toutes les barbes sont en branle.
Et bienvenus soient les joyeux jours gras !
Soyons gais, soyons gais ! etc.

FALSTAFF.

Je n'aurais pas cru que maître Shallow fût un homme d'telle humeur.

SILENCE.

Qui ? moi ! j'ai été en goguettes plus d'une fois déjà.

Rentre DAVY.

DAVY, mettant un plat devant Bardolphe.

Voici un plat de rambour pour vous !

SHALLOW.

Davy !

DAVY.

Votre Honneur ?
A Bardolphe.
Je suis à vous tout à l'heure.
A Shallow.
Une coupe de vin, monsieur?

SILENCE, chantant.

Une coupe de vin, pétillant et fin,
Et je bois à mon amante.
Un cœur joyeux vit longtemps, hé!

FALSTAFF.

Bien dit, maître Silence.

SILENCE, fredonnant.

Et soyons gais ! Voici venir
Le doux moment de la nuit.

FALSTAFF, buvant.

Santé et longévité à vous, maître Silence !

SILENCE, chantant.

Remplissez la coupe, et passez-la-moi !
Je vous fais raison à un mille de profondeur.

SHALLOW.

Honnête Bardolphe, tu es le bienvenu. Si tu as besoin de quelque chose et que tu ne le demandes pas, honni sois-tu !

Au page.

Bienvenu, mon petit fripon mignon ; bienvenu, toi aussi, ma foi... Je bois à maître Bardolphe et à tous les cavalleros de Londres.

DAVY.

J'espère voir Londres une fois avant de mourir.

BARDOLPHE.

Si je puis vous voir là, Davy...

SHALLOW.

Par la messe, vous boirez chope ensemble... Hein ! n'est-ce pas, maître Bardolphe ?

BARDOLPHE.

Oui, monsieur, dans un pot de quatre pintes.

SHALLOW.

Merci !... le maraud se collera à toi, je puis te l'assurer : il tiendra ferme ; il est de bonne race.

BARDOLPHE.

Et moi, je me collerai à lui, monsieur.

SHALLOW.

Eh ! voilà parler comme un roi. Ne vous privez de rien, soyez gais.

On frappe.

Vois qui est à la porte, là... Holà ! qui frappe ?

Davy sort.

II.

FALSTAFF, à Silence qui avale une rasade.

Oui-dà, vous m'avez fait raison.

SILENCE, chantant.

Fais-moi raison,
Et arme-moi chevalier.
Samingo !

N'est-ce pas ça ?

FALSTAFF.

C'est ça.

SILENCE.

C'est ça ? Avouez donc qu'un vieux homme est encore bon à quelque chose.

Rentre DAVY.

DAVY.

N'en déplaise à Votre Honneur, c'est un Pistolet qui arrive de la cour avec des nouvelles.

FALSTAFF.

De la cour ? qu'il entre !

Entre PISTOLET.

Eh bien, Pistolet ?

PISTOLET.

Dieu vous garde, sir John !

FALSTAFF.

Quel vent vous a soufflé ici, Pistolet ?

PISTOLET.

Ce n'est pas ce mauvais vent qui ne souffle rien de bon à personne... Suave chevalier, tu es maintenant un des plus grands personnages du royaume.

SILENCE.

Par Notre-Dame, je le crois ; après le bonhomme Pouf de Barson cependant !

PISTOLET.

Pouf! — Au diable ton Pouf, lâche et vil mécréant! — Sir John, je suis ton Pistolet et ton ami; — j'ai galopé jusqu'ici à bride abattue; — et je t'apporte les informations les plus fortunées et les plus joyeuses, — des événements d'or, des nouvelles du plus grand prix! —

FALSTAFF.

Je t'en prie, énonce-les comme un être de ce monde.

PISTOLET.

— Foutra pour ce monde et ses vils mondains! — Je parle de l'Afrique et des joies de l'âge d'or.

FALSTAFF, déclamant.

O vil chevalier assyrien, quelles sont tes nouvelles?
Que le roi Cophétua sache la vérité.

SILENCE, chantant.

Et Robin Hood, Écarlate, et Jehan.

PISTOLET.

— Est-ce à des chiens de basse-cour de répliquer aux enfants de l'Hélicon? — Se moquera-t-on ainsi de la bonne nouvelle? — Alors, Pistolet, fourre ta tête dans le giron des furies! —

SHALLOW.

Honnête gentilhomme, je ne comprends rien à vos manières.

PISTOLET.

Eh bien, déplore-le.

SHALLOW.

Pardon, monsieur. Si vous arrivez, monsieur, avec des nouvelles de la cour, je crois qu'il n'y a que deux partis à prendre : ou les énoncer ou les taire. Monsieur, j'exerce, de par le roi, quelque autorité.

PISTOLET.

— De par quel roi, besoigneux? Parle ou meurs.

SHALLOW.

— De par le roi Henry.

PISTOLET.

Henry Quatre? ou Cinq?

SHALLOW.

— Henry Quatre.

PISTOLET.

Foutra pour ton office! — Sir John, ton tendre agnelet est maintenant roi; — Henry Cinq est l'homme. Je dis la vérité. — Si Pistolet ment, fais-moi la figue, — comme à un vantard espagnol.

FALSTAFF.

Quoi! le vieux roi est mort!

PISTOLET.

— Comme un clou dans une porte. Les choses que je dis sont exactes. —

FALSTAFF.

En route, Bardolphe! selle mon cheval. Maître Robert Shallow, choisis l'office que tu voudras dans le pays, il est à toi. Pistolet, je veux que tu aies double charge de dignités.

BARDOLPHE.

O joyeux jour! je ne donnerais pas ma fortune pour un brevet de chevalier.

PISTOLET.

Hein? J'apporte de bonnes nouvelles?

FALSTAFF.

Portez maître Silence au lit!... Maître Shallow, milord Shallow, sois ce que tu voudras, moi, je suis l'intendant de la fortune. Mets tes bottes; nous chevaucherons toute la nuit... O suave Pistolet!... En route, Bardolphe.

Sort Bardolphe.

Viens, Pistolet, dis-m'en davantage; et en outre, imagine



ce qui peut te convenir... Bottez-vous, bottez-vous, maître Shallow ; je sais que le jeune roi languit après moi. Prenons les chevaux du premier venu ; les lois d'Angleterre sont à mon commandement. Heureux ceux qui ont été mes amis, et malheur au lord grand juge !

PISTOLET.

— Et que de vils vautours lui dévorent les poumons ! — *Où est la vie, dit-on, que je menais naguère ?* — Eh bien, la voici. Bienvenus ces beaux jours !

Ils sortent.

SCÈNE XVII.

(Londres. Une rue.)

Entrent des SERGENTS, traînant l'hôtesse QUICKLY et DOROTHÉE TROUE-DRAP (82).

L'HOTESSE.

Non, coquin fieffé ! Quand je devrais mourir, je voudrais te voir pendu. Tu m'as disloqué l'épaule.

PREMIER SERGENT.

Les constables me l'ont remise ; et elle goûtera du fouet, je le lui garantis. Il y a eu dernièrement un ou deux hommes tués à cause d'elle.

DOROTHÉE.

Vous mentez, hallebardier-escroc ! Allons donc ! je vais te dire, maudit chenapan à visage de tripe, si l'enfant que je porte à présent vient avant terme, tu aurais mieux fait de frapper ta mère, maraud à face de papier.

L'HOTESSE.

Ah ! Seigneur ! si sir John était ici ! il aurait fait de ceci une affaire sanglante pour quelqu'un ! Mais je prie Dieu que le fruit de ses entrailles vienne avant terme !

PREMIER SERGENT.

Si ça arrive, vous lui remettrez une douzaine de coussins; elle n'en a que onze maintenant. Allons, je vous somme toutes deux de venir avec moi; car l'homme que vous avez battu, Pistolet et vous, est mort.

DOROTHÉE.

Je vais te dire, l'homme maigre à figure de bassinoire! Je vous ferai fustiger solidement pour votre peine, ignoble mouche bleue, sale tourmenteur étique! Si je ne vous fais pas fustiger, j'abjure le cotillon court.

PREMIER SERGENT.

Allons, allons, chevalier errant femelle, en marche.

L'HOTESSE.

Oh ! que le droit écrase ainsi la force!... Voilà! Après la souffrance le bien-être !

DOROTHÉE.

Allons, chenapan, allons; menez-moi au juge.

L'HOTESSE.

Oui, venez, limier affamé.

DOROTHÉE.

Bonhomme spectre ! bonhomme ossement!

L'HOTESSE.

Squelette !

DOROTHÉE.

Va donc, être maigre; va donc, efflanqué!

PREMIER SERGENT.

Fort bien.

Ils sortent.

SCÈNE XVIII.

[Une place près de l'abbaye de Westminster.]

Deux GROOMS entrent et couvrent le pavé de nattes.

PREMIER GROOM.

Encore des nattes ! encore des nattes !

DEUXIÈME GROOM.

Les trompettes ont sonné deux fois.

PREMIER GROOM.

Il sera deux heures avant qu'on revienne du couronnement... Dépêchons, dépêchons !

Les grooms sortent.

Entrent FALSTAFF, SHALLOW, PISTOLET, BARDOLPHE et le PAGE.

FALSTAFF.

Tenez-vous ici, près de moi, maître Robert Shallow ; je vais vous faire distinguer par le roi. Je le regarderai du coin de l'œil, quand il passera ; et vous verrez la mine qu'il me fera !

PISTOLET.

Dieu bénisse tes poumons, bon chevalier !

FALSTAFF.

Viens ici, Pistolet ; tiens-toi derrière moi.

A Shallow.

Oh ! si j'avais eu le temps de faire faire des livrées neuves, j'y aurais dépensé les mille livres que je vous ai empruntées. Mais n'importe ; ce pauvre appareil vaut mieux ; il prouve le zèle que j'ai mis à le voir.

SHALLOW.

En effet.

FALSTAFF.

Il montre la ferveur de mon affection.

SHALLOW.

En effet.

FALSTAFF.

Ma dévotion.

SHALLOW.

En effet, en effet, en effet.

FALSTAFF.

J'ai l'air d'avoir chevauché nuit et jour, sans délibérer, sans réfléchir, sans avoir pris le temps de me changer.

SHALLOW.

C'est bien certain.

FALSTAFF.

Et me voici, souillé par le voyage, tout suant du désir de le voir; ne songeant qu'à cela, mettant en oubli toute autre considération, comme si je n'avais au monde qu'une chose à faire, le voir!

PISTOLET.

Semper idem; *absque hoc nihil est*! C'est parfait.

SHALLOW.

Oui, vraiment.

PISTOLET.

— Mon chevalier, je vais enflammer ton noble foie, — et te mettre en rage. — Ta Dorothée, l'Hélène de tes nobles pensées, — est dans un vil cachot, dans une infecte prison, — où elle a été traînée par les mains les plus roturières et les plus sales. — Évoque de son antre d'ébène le serpent vengeur de la farouche Alecto; — car Dorothée est coffrée! Pistolet ne dit que la vérité.

FALSTAFF.

Je la délivrerai.

Acclamations et fanfares.

PISTOLET.

— Voilà les rugissements de la mer et les sons éclatants de la trompette. —

Entrent LE ROI et son cortége dans lequel on distingue le GRAND JUGE.

FALSTAFF.

Dieu protége Ta Grâce, roi Hal ! mon auguste Hal !

PISTOLET.

Les cieux te gardent et te préservent, très-royal rejeton de la gloire !

FALSTAFF.

Dieu te protége, mon doux enfant !

LE ROI, désignant Falstaff.

— Milord grand juge, parlez à cet insolent.

LE GRAND JUGE, à Falstaff.

— Avez-vous votre raison ? Savez-vous ce que vous dites ?

FALSTAFF.

— Mon roi ! mon Jupiter ! c'est à toi que je parle, mon cœur !

LE ROI.

— Je ne te connais pas, vieux homme. Mets-toi à tes prières ! — Que les cheveux blancs vont mal à un fou et à un bouffon ! — j'ai longtemps vu en rêve un homme de cette espèce, — aussi gonflé d'orgie, aussi vieux et aussi profane. — Mais, étant réveillé, je méprise mon rêve. — Tâche désormais d'avoir moins de ventre et plus de vertu ; — renonce à la gourmandise ; sache que la tombe s'ouvre — pour toi trois fois plus large que pour les autres hommes. — Ne me réplique pas par une plaisanterie de bouffon. — Ne t'imagine pas que je sois ce que j'étais. — Car, Dieu le sait et le monde s'en apercevra, — j'ai rejeté de moi l'ancien homme, — et je rejetterai ainsi ceux qui furent mes compagnons. — Quand tu entendras dire que je suis encore ce que j'ai été, — rejoins-moi, et tu seras ce que tu étais, — le tuteur et le pourvoyeur de mes déréglements. — Jusque-là, je te bannis sous peine de mort, — comme j'ai banni le reste de mes corrup-

teurs, — et je te défends de résider à moins de dix milles de notre personne. — Quant aux moyens d'existence, je vous les fournirai, — afin que le manque de ressources ne vous force pas au mal ; — et si nous apprenons que vous vous êtes réformés, — alors dans la mesure de votre capacité et de votre mérite, — nous vous donnerons de l'emploi.

Au grand juge.

Chargez-vous, milord, — de faire exécuter ponctuellement nos ordres. — En avant !

Sortent le Roi et son cortége.

FALSTAFF.

Maître Shallow, je vous dois mille livres.

SHALLOW.

Oui, diantre, sir John ; et je vous supplie de me les laisser remporter chez moi.

FALSTAFF.

Ça ne se peut guère, maître Shallow. Ne vous chagrinez point de ceci ; il m'enverra chercher en particulier ; voyez-vous, il doit feindre ainsi en public. N'ayez pas d'inquiétude sur votre avancement ; je suis toujours homme à faire de vous un gros personnage.

SHALLOW.

Je ne vois pas comment, à moins que vous ne me donniez votre pourpoint et que vous ne me rembourriez de paille. Je vous en conjure, bon sir John, sur les mille, rendez-m'en cinq cents !

FALSTAFF.

Monsieur, je tiendrai ma parole : ce que vous avez vu n'est qu'une couleur.

SHALLOW.

Une couleur, sir John, avec laquelle, j'en ai peur, vous serez éteint et teint.

FALSTAFF.

Ne vous inquiétez pas des couleurs; venez dîner avec moi. Allons, lieutenant Pistolet; allons, Bardolphe. Je serai mandé ce soir de bonne heure.

Rentrent LE PRINCE JOHN, LE GRAND JUGE, des officiers de justice.

LE GRAND JUGE.

— Allez, conduisez sir John Falstaff à la prison de Fleet-Street. — Emmenez tous ses compagnons avec lui.

FALSTAFF.

Milord, milord...

LE GRAND JUGE.

— Je ne puis vous parler en ce moment; je vous entendrai bientôt. — Emmenez-les.

PISTOLET.

Si fortuna me tormenta, la speranza me contenta.

Sortent Falstaff, Shallow, Pistolet, Bardolphe, le Page et les officiers de justice.

LE PRINCE JOHN.

— J'aime cette noble conduite du roi; — il entend que ses anciens compagnons — soient tous fort convenablement pourvus; — mais tous sont bannis jusqu'à ce que leurs mœurs — paraissent au monde plus sages et plus décentes.

LE GRAND JUGE.

C'est vrai.

LE PRINCE JOHN.

— Le roi a convoqué son parlement, milord.

LE GRAND JUGE.

— En effet.

LE PRINCE JOHN.

Je parierais qu'avant l'expiration de cette année, — nous porterons nos armes concitoyennes et notre ardeur nationale — jusqu'en France. J'ai entendu un oiseau chanter

cela, — et il m'a semblé que sa musique plaisait au roi. — Allons, venez-vous?

Tous sortent. (83)

ÉPILOGUE

DIT PAR UN DANSEUR.

D'abord, ma crainte; puis, ma révérence; enfin, ma harangue. Ma crainte est votre déplaisir; ma révérence est mon hommage; et ma harangue est pour vous demander pardon. Si maintenant vous vous attendez à un beau discours, je suis perdu; car ce que j'ai à dire est de ma propre composition; et ce que je dois dire en vérité, sera, je le crains, tout à mon détriment. Mais au fait, et à l'aventure!... Sachez donc (comme vous le savez fort bien) que j'ai paru récemment ici, à la fin d'une pièce malencontreuse, pour implorer votre indulgence à son égard et vous en promettre une meilleure. Je comptais effectivement m'acquitter envers vous avec celle-ci. Si, comme une mauvaise spéculation, elle reste sans succès, je fais faillite, et vous, mes chers créanciers, vous voilà en perte. J'ai promis de me trouver ici, et ici même j'abandonne ma personne à votre merci. Réduisez votre créance, je vous en paie une partie, et, comme nombre de débiteurs, je vous promets des trésors infinis.

Si mon langage ne peut vous induire à me donner quittance, voulez-vous que j'use de mes jambes?.. Mais non, ce serait vous payer en monnaie bien légère que de me tirer de ma dette par une gambade. Pourtant une conscience honnête doit offrir toute satisfaction possible, et c'est ce que je veux faire. Toutes les gentilles femmes ici m'ont pardonné; si les gentilshommes n'en font pas autant, alors les gentilshommes ne sont pas d'accord avec les gentilles femmes, ce qui ne s'est jamais vu en pareille assemblée.

Encore un mot, je vous en conjure. Si vous n'êtes pas trop écœurés de viande grasse, notre humble auteur continuera cette histoire, où doit encore figurer sir John, et vous fera rire avec la belle Catherine de France. Là, autant que je puis le savoir, Falstaff mourra d'une sueur rentrée, à moins que vous ne l'ayez immolé déjà à une cruelle méprise; car Oldcastle est mort martyr, et celui-ci n'est point le même homme. Ma langue est fatiguée; quand mes jambes le seront aussi, je vous souhaiterai le bonsoir; et sur ce, je plie le genou devant vous, mais c'est afin de prier pour la reine.

FIN DE HENRY IV.

NOTES

SUR

RICHARD II ET HENRY IV.

(1) Ce surnom de *Bolingbroke* fut donné à Henry IV en souvenir du lieu de sa naissance, *Bolingbroke Castle,* dans le comté de Lincoln. Les derniers restes de ce vieil édifice seigneurial s'écroulèrent en mai 1815.

(2) Le lion figure dans l'écusson royal d'Angleterre, le léopard, dans le blason de Norfolk.

(3) L'hôtel de Savoie, ancienne demeure des ducs et comtes de Lancastre, était situé sur la rive gauche de la Tamise, tout près de l'emplacement où aboutit aujourd'hui le pont de Waterloo. Ce château avait appartenu, au XIII[e] siècle, à Pierre, comte de Savoie, oncle d'Éléonore, femme de Henry III. La reine, en ayant hérité à la mort du comte, le légua à son second fils, Edmond, comte de Lancastre, qui le transmit à ses successeurs.

(4) Les sept fils d'Édouard étaient : 1° Edward de Woodstock, surnommé le *prince Noir,* père de Richard II ; 2° William de Hatfield ; 3° Lionel, duc de Clarence ; 4° Jean de Gand, père de Henry IV ; 5° Edmond de Langley, duc d'York ; 6° William de

Windsor ; 7° Thomas de Woodstock, duc de Glocester, le même qui fut assassiné en 1398 par ordre de Richard II.

(5) Toute cette scène est fondée sur le récit du chroniqueur Holinshed. J'extrais de cette narration la pittoresque description des préparatifs du combat judiciaire, si brusquement interrompu par la sentence arbitraire du roi Richard :

« Le duc d'Aumerle, agissant en ce jour comme connétable d'Angleterre, et le duc de Surrey, comme maréchal, tous deux armés de toutes pièces, entrèrent les premiers dans la lice avec une grande compagnie d'hommes habillés d'une étoffe de soie, brodée d'argent richement et à merveille, chaque homme ayant un bâton ferré pour maintenir le champ en ordre. Vers l'heure de prime arriva aux barrières de la lice le duc de Hereford, monté sur un coursier blanc, bardé de velours vert et bleu brodé somptueusement de cygnes et d'antilopes, armé de pied en cap de travail d'orfévrerie.

» Le connétable et le maréchal vinrent aux barrières, lui demandant qui il était. Il répondit : « Je suis Henry de Lancastre, » duc de Hereford, qui suis venu ici pour faire mon devoir » contre Thomas Mowbray, duc de Norfolk, comme traître, infi» dèle à Dieu, au roi, à son royaume et à moi. » Alors, incontinent, il jura par les saints évangélistes que sa querelle était légitime et juste, et sur ce point il demanda à entrer dans la lice. Puis il rengaîna son épée, qu'auparavant il tenait nue dans sa main, et, abaissant sa visière, fit le signe de la croix sur son cheval, et, la lance à la main, entra dans la lice, et descendit de son cheval, et s'assit sur une chaise de velours vert, à un bout de la lice, et là se reposa, attendant la venue de son adversaire.

» Bientôt après entra dans la plaine avec grand triomphe le roi Richard, accompagné de tous les pairs du royaume, et en sa compagnie était le comte de Saint-Pol, qui était venu de France en toute hâte pour voir exécuter ce cartel. Le roi avait là plus de dix mille hommes armés, dans la crainte que quelque bagarre ou tumulte ne s'élevât entre ses nobles par suite de querelles ou de factions. Quand le roi fut assis sur son siége, lequel était richement tendu et orné, un roi d'armes fit une proclamation pu-

blique, défendant à tous, au nom du roi et du grand connétable et du grand maréchal, d'essayer ou de tenter de toucher aucune partie de la lice, sous peine de mort, ceux-là exceptés qui étaient chargés de maintenir l'ordre dans le champ-clos. La proclamation terminée, un autre héraut cria : « Regardez céans Henry de » Lancastre, duc de Hereford, appelant, qui est entré dans la » lice royale pour faire son devoir contre Thomas Mowbray, duc » de Norfolk, défendant, sous peine d'être reconnu félon et mé» créant. »

» Le duc de Norfolk attendait à l'entrée de la lice, son cheval étant bardé d'un velours cramoisi, richement brodé de lions et de branches de mûriers d'argent ; et, quand, pardevant le connétable et le maréchal, il eut fait le serment que sa querelle était légitime et juste, il entra dans le champ-clos, s'écriant hardiment : « Dieu aide celui qui a le droit. » Et alors il descendit de cheval, et s'assit sur sa chaise, qui était de velours cramoisi, avec courtine de damas blanc et rouge. Le lord maréchal examina les lances pour voir si elles étaient d'égale longueur, et remit lui-même une lance au duc de Hereford, et envoya l'autre au duc de Norfolk par un chevalier. Alors le héraut cria que les traverses et les chaises des champions fussent écartées, leur commandant au nom du roi de monter à cheval et de s'adonner à la bataille et au combat.

» Le duc de Hereford fut vite en selle, et ferma sa visière, et mit sa lance en arrêt, et, dès que la trompette sonna, avança courageusement sur son ennemi de six à sept pas. Le duc de Norfolk ne s'était pas encore pleinement avancé, que le roi lança à terre son bâton de commandement et que les hérauts crièrent : Halte ! halte ! Alors le roi leur fit enlever leurs lances, et leur commanda de retourner à leurs chaises, où ils restèrent deux longues heures, tandis que le roi et son conseil délibéraient sur la décision à prendre en une cause si grave.

» Finalement, après qu'ils eurent réfléchi, et pleinement déterminé ce qu'il y avait à faire, les hérauts crièrent *Silence !* et sir John Bushy, le secrétaire du roi, lut la sentence et détermination du roi et de son conseil, dans un long rôle, dont la teneur était que Henry, duc de Hereford, quitterait le royaume dans les

quinze jours, et ne reviendrait pas avant l'expiration du terme de dix ans, à moindre d'être rappelé par le roi, et cela sous peine de mort, et que Thomas Mowbray, duc de Norfolk, ayant semé la division dans le royaume par ses paroles, viderait également le royaume, et ne reviendrait jamais en Angleterre sous peine de mort. »

(6) Les deux répliques qui précèdent, comprenant vingt-six vers, ne se trouvent que dans les éditions in-4° publiées du vivant de Shakespeare. Elles ont été supprimées du texte de la grande édition posthume de 1623.

(7) « En cette 22e année du roi Richard, le bruit public courut que le roi avait affermé le royaume à sir William Scrope, comte de Wiltshire, et alors trésorier d'Angleterre, à sir John Bushey, sir John Bagot, et sir Henry Greene, chevaliers. » — *Chronique de Fabian.*

(8) Edward, duc d'*Aumerle* ou d'*Albemarle* (dérivation britannique d'*Aumale*), était le fils aîné du duc d'York. Il fut tué à Azincourt.

(9) « Il y avait certains navires frêtés et préparés pour lui (le duc de Lancastre) à un lieu en Basse-Bretagne appelé *le Port-Blanc*, comme nous le trouvons dans les chroniques de Bretagne; et quand toute sa provision fut prête, il prit la mer, ensemble avec ledit archevêque de Cantorbéry et son neveu Thomas Arundel, fils et héritier du feu comte d'Arundel, décapité à la Tour, comme vous l'avez ouï. Il y avait aussi avec lui Reginald lord Cobham, sir Thomas Erpingham, et sir Thomas Ramston, chevaliers, John Norburie, Robert Waterton et Francis Coint, écuyers. Peu d'autres étaient là, car il n'avait pas plus de quinze lances, comme on les appelait en ces jours, c'est-à-dire des hommes d'armes équipés et armés suivant la coutume du temps. Pourtant d'autres écrivent que le duc de Bretagne lui remit trois mille hommes de guerre pour l'escorter, et qu'il avait huit gros vaisseaux bien garnis pour la guerre, là où Froissart ne parle que

de trois... Le duc de Lancastre, après avoir longé la côte un certain temps, et s'être assuré par des intelligences comment les esprits de la population étaient disposés pour lui, débarqua vers le commencement de juillet en Yorkshire, à un lieu appelé autrefois *Ravenspur*, entre Hull et Bridlington ; et avec lui pas plus de soixante personnes, écrit-on ; mais il fut si joyeusement reçu par les lords, chevaliers et gentilshommes de ces contrées, qu'il trouva moyen (par leur assistance) d'assembler immédiatement un grand nombre de gens qui désiraient prendre son parti. Les premiers qui vinrent à lui furent les lords du comté de Lincoln et autres pays environnants, comme les lords Willoughby, Ross, Darcie et Beaumont. » — *Holinshed.*

(10) Thomas Arundel, archevêque de Cantorbéry, frère du comte d'Arundel, un des principaux chefs du parti aristocratique et parlementaire, avait été déposé de son siége par le pape, à la requête de Richard II.

(11) «Il arriva que dans le même temps où le duc de Hereford ou de Lancastre, comme il vous plaira l'appeler, arriva ainsi en Angleterre, les mers étaient tellement troublées par des tempêtes, et les vents tellement contraires à toute traversée d'Angleterre en Irlande où le roi résidait toujours, que, durant l'espace de six semaines, il ne reçut pas de nouvelles de ce côté-là. Pourtant à la fin, quand les mers devinrent calmes et les vents un peu plus favorables, il arriva un navire par lequel le roi apprit les circonstances du débarquement du duc. Sur quoi il résolut immédiatement de retourner en Angleterre pour faire résistance au duc ; mais, par la persuasion du duc d'Aumerle (à ce qu'on croit), il resta jusqu'à ce qu'il eût tous ses navires et ses approvisionnements entièrement prêts pour le passage.

» Sur ces entrefaites il envoya le comte de Salisbury en Angleterre, pour y rassembler des troupes, par l'aide des amis du roi, dans le pays de Galles et le Cheshire, avec toute la rapidité possible, en sorte qu'elles fussent prêtes à l'assister contre le duc, dès son arrivée, car il comptait lui-même suivre le comte dans les six jours. Le comte, passant au pays de Galles, débarqua à

Conway, et envoya des lettres aux amis du roi, et enGalles et en Cheshire, pour qu'ils levassent leurs gens et vinssent en toute hâte assister le roi : à laquelle requête tous se rendirent avec grand empressement et très-volontiers, espérant trouver le roi lui-même à Conway, si bien que, dans l'espace de quatre jours, ils étaient rassemblés au nombre de quarante mille hommes, prêts à marcher avec le roi contre ses ennemis, s'il avait été là en personne.

» Mais quand ils reconnurent l'absence du roi, le bruit se répandit parmi eux que le roi était sûrement mort : ce qui produisit une impression et une disposition si mauvaise dans les esprits des Gallois et autres que, malgré toutes les instances du comte de Salisbury, ils ne voulurent pas marcher avec lui, avant d'avoir vu le roi ; ils consentirent seulement à rester quinze jours pour voir s'il viendrait ou non; mais, comme il n'arriva pas dans cet intervalle, ils refusèrent de demeurer plus longtemps, se dispersèrent et s'en allèrent; au lieu que, si le roi était venu avant leur licenciement, ils auraient certainement forcé le duc de Hereford à l'aventure d'une campagne. C'est ainsi que les retards du roi firent arriver les choses selon le désir du duc et enlevèrent au roi toute occasion de recouvrer plus tard des forces suffisantes pour lui résister. » — *Holinshed.*

(12) « En cette année, presque par tout le royaume d'Angleterre, les vieux lauriers se flétrirent, et ensuite, contrairement à l'opinion de tous les hommes, ils reverdirent, — étrange spectacle qu'on supposa annoncer quelque événement inconnu. » — *Holinshed.*

(13) *Whilst we were wandering with the antipodes.*
Ce vers a été retranché de l'édition de 1623.

(14) L'if *doublement* fatal, c'est-à-dire fatal en raison de la nature vénéneuse de sa feuille et de la transformation de son bois en instrument de mort.

(15) *And do your follies fight against yourself.*
Ce vers est omis dans l'édition de 1623.

(16) Thomas Holland, duc de Surrey, était frère de mère du roi Richard II.

(17) Cette harangue légitimiste transporte d'aise le critique tory Johnson qui, dans la ferveur de son enthousiasme, n'hésite pas à attribuer à Shakespeare lui-même l'opinion de l'évêque de Carlisle : « Voici une autre preuve, écrit le célèbre docteur, que notre auteur n'a pas appris à la cour du roi Jacques ses notions si élevées sur le droit des rois. Je ne connais pas un courtisan des Stuarts qui ait exprimé cette doctrine en termes beaucoup plus énergiques. » Sans pitié pour l'illusion royaliste de Johnson, qui commet cette bizarre erreur de confondre la pensée d'un auteur avec la pensée de son personnage, Steevens réplique à cette remarque que « Shakespeare a représenté le caractère de l'évêque, tel qu'il l'a trouvé dans Holinshed, où ce discours fameux (qui contient, dans les termes les plus exprès, la doctrine de l'obéissance passive) est conservé. » En effet, Shakespeare, fidèle à la vérité historique, s'est astreint à développer en beaux vers une prosaïque harangue rapportée par Holinshed. — Voici le récit du chroniqueur :

« Le mercredi suivant, une requête fut faite par les communes à cet effet que, puisque le roi Richard avait abdiqué et était légalement déposé de sa dignité royale, un jugement fût rendu contre lui, qui le rendît incapable de troubler le royaume, et que les causes de sa déposition fussent publiées par tout le royaume pour édifier le peuple : laquelle demande fut accordée. Sur quoi *l'évêque de Carlisle*, homme à la fois sage et plein d'audace, remontra hardiment son opinion concernant cette demande ; affirmant qu'il n'y avait nul parmi eux qui fût digne ou capable de donner un jugement sur un noble prince comme Richard qu'ils avaient eu pour leur souverain lige et seigneur, durant l'espace de vingt-deux ans et plus :

» Et je vous assure (dit-il) qu'il n'existe pas un traître endurci, un voleur fieffé, un meurtrier cruel, appréhendé ou détenu en prison pour son crime, qui ne soit produit devant la justice pour ouïr son jugement ; et vous voulez procéder au jugement du roi, de l'oint du Seigneur, sans entendre sa réponse ni son

excuse! Je dis que le duc de Lancastre, que vous appelez roi, a plus de torts envers le roi Richard et son royaume que le roi Richard n'en a envers lui et nous : car il est manifeste et bien connu que le duc a été banni du royaume par le roi Richard et son conseil, et par le jugement de son propre père, pour l'espace de dix ans, pour la cause que vous savez ; et pourtant, sans la permission du roi Richard, il est revenu dans le royaume, et (ce qui est pis) a usurpé le nom, le titre et la prééminence du roi. Et je dis conséquemment que vous commettez une offense manifeste en procédant en quoi que ce soit contre le roi Richard, sans l'appeler publiquement à se défendre. »

« Aussitôt que l'évêque eut fini son discours, il fut appréhendé par le comte-maréchal, et enfermé sous bonne garde à l'abbaye de Saint-Albans. »

(18) A partir de ces mots : *Daignez, milords, accéder à la requête des communes*, l'édition de 1597, la seule qui ait été publiée sous le règne d'Élisabeth, omet 154 vers pour reprendre le dialogue à ces paroles que Bolingbroke prononce vers la fin de la scène : *A mercredi prochain nous fixons solennellement notre couronnement*. La conséquence de ce retranchement, évidemment imposé à l'éditeur par une raison politique, est que la déposition du roi Richard n'est pas accomplie effectivement, et que la proclamation du nouveau roi Henry IV a lieu sans transition, après la violente protestation de l'évêque de Carlisle. Le sens de la scène et du drame est ainsi complétement défiguré.

(19) Isabelle de France, fille aînée de Charles VI, avait épousé, à l'âge de huit ans, le 31 octobre 1396, le roi d'Angleterre Richard II. Séparée de son mari par la révolution de 1399, elle fut ramenée solennellement en France, en 1402, après la conclusion du traité de Leulinghen, et épousa en secondes noces le fils aîné du duc d'Orléans. Sa sœur cadette Catherine, que nous verrons figurer bientôt sur la scène shakespearienne, lui succéda plus tard comme reine d'Angleterre en épousant Henry V.

(20) « Cette description est si vivante, et les paroles en sont

si pathétiques, que je ne sais rien qui y soit comparable en aucune langue. » — *Dryden*.

(21) Les ducs d'*Aumerle*, de Surrey et d'Exeter furent dépouillés de leurs duchés par un acte du premier parlement du roi Henry IV, tout en étant autorisés à garder leurs comtés de *Rutland*, de Kent et de Huntingdon. *Holinshed*, p. 513, 514.

(22) « Voici une très-habile introduction au futur personnage de Henry V, aux débauches de sa jeunesse et à la grandeur de sa virilité. » — *Johnson*.

(23) Allusion à la célèbre ballade *Le Roi et la Mendiante*.

(24) Le beau-frère en question était John, duc d'Exeter et comte de Huntingdon, frère de Richard II, et mari de lady Élisabeth, propre sœur de Bolingbroke.

(25) Tout cet incident est historique. Voici le récit de Holinshed que Shakespeare a mis en scène :

« Le comte de Rutland, ayant quitté Westminster pour voir son père le duc d'York, comme il était assis à dîner, avait dans son sein sa cédule du traité de confédération. Le père, l'apercevant, voulut voir ce que c'était ; et quoique le fils refusât humblement de la montrer, le père, étant d'autant plus désireux de la voir, la prit de force hors de son sein ; et, en ayant reconnu le contenu, dans une grande rage, fit seller ses chevaux ; et, accusant de trahison son fils, pour qui il était devenu caution, il monta incontinent en selle, pour chevaucher jusqu'à Windsor et déclarer au roi la malicieuse intention de son fils et de ses complices. Le comte de Rutland, voyant en quel danger il se trouvait, prit son cheval et galopa par un autre chemin jusqu'à Windsor, si vite qu'il y arriva avant son père ; et, quand il fut descendu de cheval à la porte du château, il fit fermer les portes, disant qu'il devait en remettre les clefs au roi. Dès qu'il fut venu en présence du roi, il se mit à genoux, implorant sa merci et

sa clémence, et lui déclarant toute l'affaire dans les moindres détails ; il obtint pardon ; et aussitôt arriva son père qui, étant introduit, remit au roi la cédule qu'il avait prise à son fils. Le roi, reconnaissant la vérité de ce que lui avait dit le comte de Rutland, changea sa détermination d'aller à Oxford, et dépêcha des messagers, pour signifier au comte de Northumberland, son grand connétable, et au comte de Westmoreland, son grand maréchal, le terrible danger auquel il venait d'échapper. »

(26) L'histoire nous a légué trois versions différentes de la mort de Richard II. Selon le moine d'Evesham et les annalistes Otterbourne et Walsingham, Richard se laissa volontairement mourir de faim dans la prison de Pomfret. — A en croire le manifeste publié par les Percys, lors de leur insurrection contre leur ancien allié Henry IV, Richard aurait été affamé par une lente torture de quinze jours. Cette conjecture est confirmée par les chroniqueurs contemporains Harding et Polydore Virgile. — Enfin, suivant le récit de Fabyan, corroboré par Hall et consacré par Holinshed, Richard fut assassiné dans son cachot par sir Piers d'Exton et huit hommes armés, à l'instigation du roi Henry IV qui, un jour, étant à table, dit en soupirant devant ses courtisans : « N'ai-je pas un ami fidèle qui me délivrera de celui dont la vie sera ma mort et dont la mort sera la préservation de ma vie ? » C'est cette version si tragique que Shakespeare a adoptée.

(27) La première partie de *Henry IV*, enregistrée au dépôt de la librairie anglaise (*Stationer's Hall*) en février 1597, fut imprimée pour la première fois, sous format in-quarto, en 1598. Elle fut réimprimée successivement en 1599, en 1604, en 1608, en 1613 et en 1622, avant de trouver sa place dans l'édition in-folio de 1623. Ces six réimpressions distinctes attestent la continuité du succès obtenu par cet illustre drame historique.

La seconde partie de *Henry IV* fut enregistrée en même temps que *Beaucoup de bruit pour rien*, le 23 août 1600. Elle fut publiée la même année par les éditeurs Andrew Wise et William Aspley. Mais cette première édition ayant été imprimée avec une grande négligence, la scène VIII notamment ayant été omise tout entière, une seconde édition plus complète et plus correcte fut

lancée presque immédiatement. La troisième édition, celle de 1623, contient un grand nombre de passages ajoutés par l'auteur au manuscrit primitif. Nous avons indiqué toutes ces additions dans les notes que le lecteur lira plus loin.

On ignore à quelle époque précise furent composées les deux parties de *Henry IV*. Mais il est certain qu'elles furent écrites l'une et l'autre avant l'année 1597. Ainsi que je l'ai dit à l'Introduction de ce livre, une des répliques de Falstaff dans la seconde scène de la seconde partie est restée inscrite, dans le texte de l'édition primitive, sous le nom d'*Oldcastle* : preuve évidente que le héros comique portait encore le nom du martyr protestant, quand cette seconde partie fut composée. D'un autre côté, nous savons que, dès février 1597, l'auteur avait substitué le nom de *Falstaff* au nom d'*Oldcastle*, par cette mention officielle que nous trouvons dans le registre du *Stationer's Hall*.

25 Février 1597.

Andrew Wise. Un ouvrage intitulé *l'Histoire de Henry Quatre, avec sa bataille de Shrewsbury contre Henry Hotspur du Nord, avec les spirituelles bouffonneries de sir John Falstaffe.*

La seconde partie de *Henry IV*, ayant été écrite avant la substitution du nom de *Falstaff* au nom d'*Oldcastle*, est donc antérieure au mois de février 1597, époque à laquelle eut lieu publiquement cette substitution.

Henry IV a provoqué dans presque toutes les langues de l'Europe un grand nombre d'imitations. De nos jours, Paul Meurice et Auguste Vacquerie ont condensé la partie bouffonne du drame en une comédie qui a été jouée au mois d'octobre 1842 sur la scène de l'Odéon avec un succès encore retentissant.

(28) « Ce Harry Percy fut surnommé, *parce qu'il piquait souvent des deux*, Henry *Hotspur* (*Éperon chaud*), comme un homme qui se reposait rarement s'il y avait quelque service à faire en campagne. » — Holinshed, *Histoire d'Écosse*, p. 240.

(29) L'accoutrement traditionnel de Falstaff nous est connu par une note manuscrite du célèbre architecte Inigo Jones, qui

était surintendant des fêtes royales, au temps de Jacques Ier. Décrivant le costume d'une personne appelée à figurer dans une mascarade de la cour, Inigo écrit qu'elle doit être habillée « comme un sir John Falstaff, en manteau de laine brune tout à fait long, avec un gros ventre, comme un homme enflé, — longues moustaches, souliers courts laissant voir les doigts des pieds nus, guêtres montrant une grosse jambe enflée. » — Extrait d'un manuscrit appartenant au duc de Devonshire.

(30) Dans ce refus, Hotspur était justifié par la coutume de la guerre, — tout captif dont la rédemption n'excédait pas dix mille écus appartenant à celui qui l'avait pris. Cependant Mordake, comte de Fife, étant neveu de Robert III d'Écosse et par conséquent de race royale, pouvait être légalement réclamé par le roi.

Voici, du reste, comment Holinshed présente l'origine de la querelle entre les Percys et le roi Henry IV : « Henry, comte de Northumberland, ainsi que son frère Thomas, comte de Worcester, et son fils, le lord Henry Percy, surnommé *Hotspur*, qui étaient pour le roi Henry, au commencement de son règne, de fidèles amis et de sérieux alliés, commencèrent dès lors à envier sa fortune et sa félicité; et ils étaient spécialement marris, parce que le roi demandait au comte et à son fils les prisonniers écossais saisis à Holmedon et à Nesbit; car, de tous les captifs pris dans les deux conflits, Mordake, comte de Fife, fils du duc d'Albany, était le seul qui eût été remis au roi, malgré maintes réclamations du roi qui insistait avec grandes menaces pour que le reste lui fût livré. De quoi les Percys étaient gravement offensés, car ils revendiquaient les autres prisonniers, comme leurs prises spéciales : aussi, sur le conseil de lord Thomas Percy, comte de Worcester, dont l'unique soin était (selon quelques écrivains) de créer des ressentiments et de mettre les choses en brouille, ils vinrent trouver le roi à Windsor et là demandèrent que, soit par rançon, soit autrement, il délivrât de prison Edmond Mortimer, comte de March, leur cousin germain, qu'Owen Glendower (à ce qu'ils prétendaient) gardait dans une sale prison, chargé de fers, uniquement parce que Mortimer avait pris le parti du roi, et lui

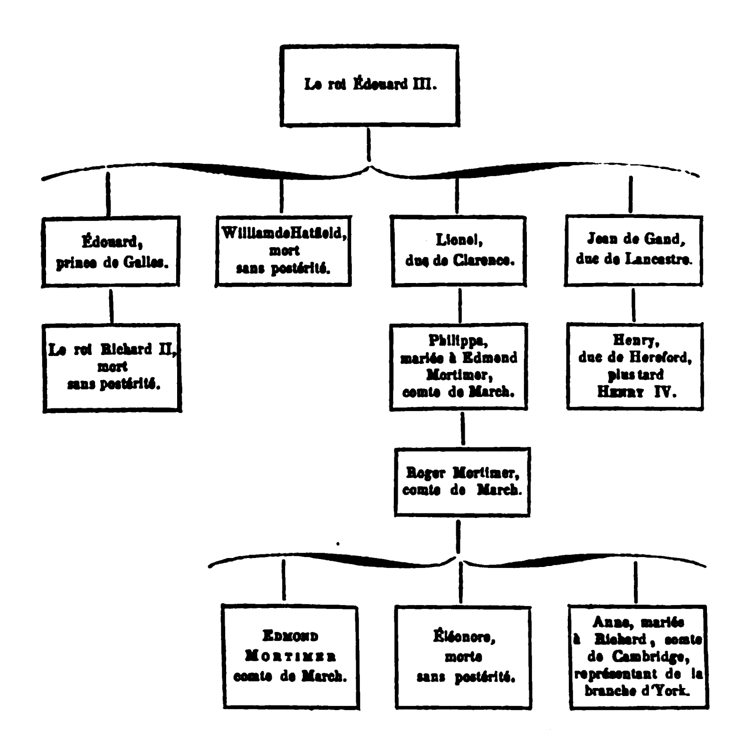
avait été fidèle et dévoué. Le roi, ayant réfléchi à ce sujet, répondit que le comte de March n'avait pas été fait prisonnier pour sa cause, ni à son service, mais s'était laissé prendre volontairement, ne pouvant résister aux efforts d'Owen Glendower et de ses complices, et que par conséquent il ne ferait rien pour le racheter ou le délivrer. Les Percys ne furent pas peu irrités de cette réponse et de cette frauduleuse excuse ; et Henry Hotspur dit ouvertement : « Voyez, l'héritier du royaume est dépouillé de ses droits, et celui qui le vole ne veut même pas le racheter ! » Sur ce, dans leur furie, les Percys se retirèrent, résolus à déposer le roi Henry de sa haute dignité royale et à installer à sa place Edmond, comte de March. Et non-seulement ils délivrèrent celui-ci de captivité, mais encore (au grand déplaisir du roi Henry) ils entrèrent en ligue avec le susdit Owen Glendower. »

(31) *Moorditch* était une portion du grand fossé, plein d'eau stagnante, qui entourait l'ancienne enceinte de Londres et qui avait été creusé au commencement du IIIe siècle. La tranchée de Moorditch s'étendait de la poterne appelée Moorgate jusqu'à la porte de Bishopsgate.

(32) « La sagesse crie dans les rues et personne ne l'écoute. » Cette sentence de l'Écriture fut retranchée de l'édition in-folio en vertu d'un acte du parlement (1605-6) qui défendait de prononcer le nom de Dieu ou le nom de la Trinité, et de citer le texte sacré « dans les pièces de théâtre, intermèdes, jeux de mai et parades. »

(33) Falstaff, *Bardolphe*, *Peto*, Gadshill. Le texte ici a été rectifié par Théobald, — les noms de deux acteurs, *Harvey* et *Rossil* étant substitués par erreur aux noms de *Bardolphe* et de *Peto* dans l'édition originale. On a conclu de cette méprise que les deux comédiens étaient chargés, l'un, du rôle de Bardolphe, l'autre, du rôle de Peto.

(34) D'après le principe héréditaire de la monarchie, Edmond Mortimer avait en effet un droit supérieur à celui de Henry IV, ainsi que le démontre cette table généalogique :



(35) « Nicholas (*Old Nick*), en argot anglais, désignait le diable. Les *clercs de saint Nicholas* étaient les voleurs.

(36) Les anciens croyaient que la fougère ne donnait pas de graine : « Il y a deux espèces de fougère, dit Pline, qui ne produisent ni fleur ni graine. » La graine ou plutôt *le spore*, organe reproducteur de la fougère est, en effet, si menue qu'elle est à peine perceptible, et c'est ce qui explique l'erreur des anciens. Nos pères du moyen âge, mieux renseignés que ceux de l'antiquité, reconnaissaient que la fougère avait une graine; mais ils prétendaient que cette graine n'était visible que grâce à certaines incantations magiques, dans la nuit de la Saint-Jean, au moment précis de la naissance du saint. Ils ajoutaient que celui qui parvenait à s'emparer alors de la mystérieuse semence devenait invisible.

(37) Extrait de la vieille pièce anonyme, *les Fameuses victoires du Roi Henry V* :

Entrent le JEUNE PRINCE, NED et TOM.

HENRY V.

Avancez, Ned et Tom.

NED et TOM.

Voici, milord.

HENRY V.

Avancez, mes enfants. Dites-moi, mes maîtres, combien d'or avez-vous pris?

NED.

Ma foi, milord, j'ai pris cinq cents livres.

HENRY V.

Mais, dis-moi, Tom, qu'as-tu pris?

TOM.

Ma foi, milord, quelque quatre cents livres.

HENRY V.

Quatre cents livres!... Bravo, enfants! Mais, dites-moi, mes maîtres, croyez-vous pas que c'était un vilain rôle pour moi de voler les receveurs de mon père?

NED.

Bah! non, milord, ce n'a été qu'une espièglerie de jeunesse.

HENRY V.

Ma foi, Ned, tu dis vrai. Mais, dites-moi, mes maîtres, où sommes-nous?

TOM.

Milord, nous sommes à environ un mille de Londres.

HENRY V.

Mais, mes maîtres, je m'étonne que sir John Oldcastle n'arrive pas. Tudieu! le voici qui vient.

Entre SIR JOHN OLDCASTLE.

Eh bien! Jockey, quelles nouvelles apportes-tu?

SIR JOHN OLDCASTLE.

Ma foi, milord, la nouvelle de ce qui se passe. La ville de Detford poursuit à cor et à cris votre homme qui nous a quittés la nuit dernière, et a attaqué et détroussé un pauvre voiturier.

HENRY V.

Tudieu! le maraud qui avait coutume de nous signaler le butin!

SIR JOHN OLDCASTLE.

Oui, milord, lui-même.

HENRY V.

Ah! le vil coquin! voler un pauvre voiturier! Pourtant, n'importe! Je sauverai la vie du misérable drôle. Oui, je le puis, Mais. dis-moi, Jockey, où sont les receveurs?

SIR JOHN OLDCASTLE.

Ma foi, milord, ils sont tout près d'ici. Mais le meilleur de l'affaire, c'est que nous sommes à cheval et qu'ils sont à pied. Ainsi nous pouvons leur échapper.

HENRY V.

C'est bon. Si les drôles viennent, laissez-moi seul avec eux. Mais, dis-moi, Jockey, combien as-tu eu de ces coquins? Quant à moi, je suis sûr d'avoir quelque chose, car un de ces marauds m'a si bien étrillé les épaules, que je m'en ressentirai un mois durant.

SIR JOHN OLDCASTLE.

Ma foi, milord, j'ai une centaine de livres.

HENRY V.

Une centaine de livres! Bravo, Jockey! Mais, approchez, mes maîtres, et mettez tout votre argent devant moi... Ah! par le ciel, voilà une magnifique exhibition. Foi de gentilhomme, je veux que la moitié de ceci soit dépensé cette nuit; mais voici les receveurs, laissez-moi.

Entrent DEUX RECEVEURS.

PREMIER RECEVEUR.

Hélas! cher camarade, que ferons-nous? Jamais je n'oserai retourner à la cour, car je serais pendu. Mais voici le jeune prince! que faire?

HENRY V.

Ah çà, marauds, qui êtes-vous?

PREMIER RECEVEUR.

Parlez-lui, vous.

SECOND RECEVEUR.

Non, parlez-lui, vous, je vous en prie.

HENRY V.

Eh bien, coquins, pourquoi ne parlez-vous pas?

PREMIER RECEVEUR.

Au nom du ciel, je vous en prie, parlez-lui.

HENRY V.

Tudieu! coquins, parlez, ou je vous coupe la tête.

SECOND RECEVEUR.

Sur ma parole, vous pouvez dire l'histoire mieux que moi.

PREMIER RECEVEUR, au prince.

Sur ma parole, nous sommes les receveurs de votre père.

HENRY V.

Vous êtes les receveurs de mon père! alors j'espère que vous m'avez porté de l'argent.

PREMIER RECEVEUR.

De l'argent! hélas! seigneur, nous avons été volés.

HENRY V.

Volés! combien donc y avait-il de voleurs?

PREMIER RECEVEUR.

Pardieu, seigneur, ils étaient quatre : un d'eux avait le genêt bai de sir John Oldcastle, et un autre, votre cheval noir.

HENRY V, à Oldcastle.

Sangdieu, comment trouves-tu ça, Jockey? les misérables drôles! voler mon père dans sa bourse et nous dans nos écuries!... Mais redites-moi donc combien ils étaient.

PREMIER RECEVEUR.

Ne vous en déplaise, ils étaient quatre. Et il y en avait un à peu près de votre taille; mais je suis sûr que je lui ai si bien étrillé les épaules, qu'il s'en ressentira un mois durant.

HENRY V.

Sangdieu, vous les étrillez congrument. Ainsi ils ont emporté votre argent...

Aux voleurs qui se sont tenus à l'écart.

Mais avancez, mes maîtres. Que ferons-nous de ces drôles?

LES DEUX RECEVEURS, tombant à genoux.

J'en supplie Votre Grâce, soyez bon pour nous.

NED.

Je vous en prie, milord, pardonnez-leur pour cette fois.

HENRY V.

C'est bon, relevez-vous et décampez : et veillez à ne pas dire un mot de tout ceci, car si vous le faites, tudieu! je vous fais pendre, vous et toute votre famille.

Les receveurs sortent.

Eh bien! mes maîtres, que dites-vous de ça? n'est-ce pas à merveille? A présent les drôles n'oseront pas dire un mot de tout ceci, tant je les ai effrayés par mes paroles. Maintenant où irons-nous?

TOUS.

Eh bien, milord, vous connaissez notre vieille hôtesse de Feversham.

HENRY V.

Notre hôtesse de Feversham? tudieu! qu'irions-nous faire là? Nous

avons sur nous un millier de livres, et nous irions à un méchant cabaret où l'on ne boit que de l'ale! Non, non. Vous connaissez la vieille taverne d'East-Cheap : il y a du bon vin là; en outre, il y a une jolie fille qui a la langue bien pendue, et chez les femmes j'aime autant la langue qu'autre chose.

TOUS.

Nous sommes prêts à suivre Votre Grâce.

HENRY V.

Sangdieu! me suivre! nous partirons tous ensemble; je vous le déclare, mes maîtres, nous sommes tous camarades, et si le roi mon père était mort, nous serions tous rois. Sur ce, en route.

NED.

Sangdieu! bien parlé, Harry.

Tous sortent.

(38) La taverne de *la Hure*, dans East-Cheap, que la tradition désigne comme le théâtre des exploits bachiques de Falstaff et de sa bande, fut détruite par le grand incendie de 1666. Il ne reste de cet édifice célèbre qu'une enseigne de pierre sculptée vers 1568 et représentant une tête de sanglier dans un cercle formé de deux défenses. Cette précieuse relique est conservée dans le musée de l'hôtel-de-ville de Londres.

(39) « Le *bâtard* était une espèce de vin doux. Le prince, voyant que le garçon est incapable de lui donner la réplique, le mystifie par un verbiage incohérent et le renvoie. » — *Johnson.*

(40) *Rivo* était un cri de buveur, répondant à l'exclamation antique : *Evohé!*

(41) « Kendal, dans le Westmoreland, est un lieu fameux pour la fabrication et la teinture des draps. Le *kendal vert* était la livrée des gens de Robert, comte de Huntingdon, quand il menait la vie de bandit, sous le nom de Robin Hood. » — *Steevens.*

(42) C'était une superstition, fort répandue au moyen âge, que le lion, en sa qualité de roi des animaux, respectait toute

personne de sang royal. « Palmerin, étant dans l'antre des lions, ferma la porte sur lui et, avec son épée tirée et son manteau roulé autour de son bras, s'avança pour voir comment les bêtes agiraient avec lui. Les lions, l'ayant entouré et ayant senti ses habits, ne voulurent pas le toucher, mais (reconnaissant en lui le sang royal) s'étendirent à ses pieds et les léchèrent. » — *Palmerin d'Oliva*, part. II, chap. V.

(43) Raillerie à l'adresse d'une vieille pièce intitulée : *Une lamentable tragédie, pleine de gaîté plaisante, contenant la vie de Cambyse, roi de Perse,* par Thomas Preston [1570].

(44) « D'étranges prodiges arrivèrent à la naissance de cet homme (Glendower); car dans la même nuit où il naquit, tous les chevaux des écuries de son père furent trouvés baignés dans le sang jusqu'au poitrail. » — *Holinshed.*

Le Gallois Owen Glendower, qui prétendait descendre de l'ancienne dynastie bretonne, avait été élevé à Londres dès son enfance et avait même été attaché comme avocat au barreau de Middle Temple. Devenu écuyer de Richard II, il resta fidèle à la cause du roi déchu jusqu'à sa captivité. Apres l'avénement de Henry IV, il souleva contre l'usurpateur son pays natal, et l'érigea en État indépendant. En 1402, il fut couronné prince de Galles et reconnu par Charles VI en cette qualité. Pendant douze années, il lutta contre les armées de Henry IV avec un succès qui fut attribué à la magie. Il mourut en 1415.

(45) « Ce partage (le partage de l'Angleterre entre Mortimer, Glendower et Percy) fut conclu, assure-t-on, en exécution d'une vaine prophétie d'après laquelle le roy Henry était *la taupe*, maudite de la propre bouche de Dieu, et ses trois alliés étaient *le dragon*, *le lion* et *le loup*, qui devaient se partager le royaume. » — *Holinshed.*

(46) Finsbury, près de Moorgate, était au XVI[e] siècle la promenade favorite des bourgeois de Londres.

(47) *Dame Partlet* est le nom de la poule dans la traduction anglaise du vieux roman du *Renard*.

(48) La pucelle Marianne, qui figurait dans les farces populaires comme l'amante de Robin Hood, était généralement représentée par un homme.

(49) « On rapporte comme une vérité que, quand le roi avait condescendu à tout ce qu'on lui demandait de raisonnable et semblait s'être humilié plus qu'il ne convenait à sa dignité, le comte de Worcester, revenu près de son neveu, lui fit un récit tout à fait contraire à ce que le roi avait dit. » *Holinshed.*

(50) *Le Turc Grégoire*, c'est-à-dire le pape Grégoire VII.

« Fox, dans son histoire, avait rendu Grégoire si odieux que les bons protestants de cette époque devaient être charmés, je n'en doute pas, de l'entendre ainsi qualifier, comme unissant les attributs de leurs deux grands ennemis, le Turc et le pape. » — *Warburton.*

(51) « Le prince de Galles, en cette journée, aida son père comme un jeune et vaillant gentilhomme; car, bien qu'il eût été blessé au visage par une flèche, à ce point que divers nobles qui l'entouraient voulaient l'emmener hors du champ de bataille, pourtant il ne voulut pas les laisser faire, de peur que son départ ne frappât de frayeur les cœurs de ses hommes; et ainsi, sans souci de sa blessure, il demeura avec ses hommes, et ne cessa de combattre au plus chaud de la mêlée,ni d'encourager ses hommes au moment le plus urgent. Cette bataille dura trois longues heures, sans que la fortune penchât d'aucun côté. Enfin le roi, criant : Saint Georges ! victoire ! brisa la ligne de ses ennemis et s'aventura si loin que (selon quelques écrivains) le comte Douglas le renversa et, au même instant, tua si Walter Blunt et trois autres, habillés et armés comme le roi, disant : « Je m'étonne de voir tant de rois se succéder si soudainement. » Le roi fut relevé effectivement et accomplit ce jour-là maints nobles

faits d'armes, car il est écrit qu'il tua de sa propre main trente-six de ses ennemis. » — *Holinshed.*

(52) « Les quatorze vers qui précèdent ne se trouvent que dans l'édition in-folio de 1623. Un grand nombre d'autres vers de cette pièce ont été insérés de même après la première édition, mais l'inspiration en est généralement si magistrale qu'ils ont été évidemment ajoutés par Shakespeare lui-même. » — *Pope.*

(53) « Les vingt-un vers qui suivent ne se trouvent pas dans l'in-4° de 1600, soit que le transcripteur ou le compositeur ait commis une inadvertance, soit que l'imprimeur n'ait pu se procurer une copie parfaite. Ils ont paru pour la première fois dans l'in-folio de 1623; mais il est manifeste qu'ils ont été écrits en même temps que le reste de la pièce, puisque la réponse subséquente de Northumberland leur est appliquée. » — *Malone.*

(54) La nef de la cathédrale de Saint-Paul était alors la promenade favorite des flâneurs de Londres.

(55) Ce magistrat n'est autre que sir William Gascoygne, lord grand-juge du banc du roi, qui, selon la tradition, aurait été souffleté par le prince de Galles sur le siége même du tribunal. «Un jour, dit Holinshed, le prince frappa le grand-juge au visage avec son poing, parce que celui-ci avait emprisonné un de ses compagnons; et pour ce fait, non-seulement il fut envoyé immédiatement en prison par ledit grand-juge, mais il fut renvoyé par son père du conseil privé et banni de la cour.» Cet incident légendaire forme le principal coup de théâtre de la vieille pièce anonyme intitulée : *Les fameuses victoires de Henry V.* Voici la scène à laquelle il donne lieu :

LE LORD GRAND JUGE siége sur son tribunal. Le voleur CUTBERT GURTER est amené à la barre pour être interrogé.

Entre le JEUNE PRINCE avec NED et TOM.

HENRY V.

Avancez, mes enfants. (Au voleur:) Tudieu! coquin, que faites-vous

ici? Il faut que j'aille à la besogne moi-même, tandis que vous êtes ici à flâner!

LE VOLEUR.

Mais, milord, ils m'ont garrotté et ils ne veulent pas me lâcher.

HENRY V.

Ils t'ont garrotté, coquin! (Au grand juge.) Eh bien, comment va, milord?

LE JUGE.

Je suis aise de voir Votre Grâce en bonne santé.

HENRY V.

Eh bien, milord, cet homme est à moi. Je m'étonne que vous ne l'ayez pas connu longtemps auparavant. Je puis vous assurer que cet homme-là sait se servir de ses mains.

LE VOLEUR.

Jarnidieu, oui. Me mette à l'épreuve qui l'ose!

LE JUGE.

Votre Grâce se fera peu d'honneur en reconnaissant cet homme comme étant à elle.

HENRY V.

Bah! milord, qu'a-t-il donc fait?

LE JUGE.

Sous le bon plaisir de Votre Majesté, il a volé un pauvre voiturier.

HENRY V.

Sur ma parole, milord, il ne l'a fait que pour rire.

LE JUGE.

Vraiment, seigneur, est-ce l'état de votre homme de voler les gens pour rire? Sur ma parole il sera pendu tout de bon.

HENRY V.

Eh bien, milord, que prétendez-vous faire de mon homme?

LE JUGE.

N'en déplaise à Votre Grâce, la loi doit lui être appliquée, conformément à la justice : il faut qu'il soit exécuté.

HENRY V.

Encore une fois, milord, que prétendez-vous faire de lui?

LE JUGE.

N'en déplaise à Votre Grâce, conformément à la loi et à la justice, il faut qu'il soit pendu.

HENRY V.

Ainsi, il paraît que vous prétendez pendre mon homme.

LE JUGE.

Je suis fâché que telle doive être la conclusion.

HENRY V.

Çà, milord, qui suis-je, je vous prie?

LE JUGE.

Sous le bon plaisir de Votre Grâce, vous êtes milord le jeune prince destiné à être roi après le décès de notre souverain seigneur, le roi Henry quatrième, que Dieu fasse longtemps régner!

HENRY V.

Vous dites vrai, milord, et vous voulez pendre mon homme?

LE JUGE.

N'en déplaise à Votre Grâce, je dois faire justice.

HENRY V.

Dites-moi, milord, me laisserez-vous reprendre mon homme?

LE JUGE.

Je ne puis, milord.

HENRY V.

Vous ne voulez pas le laisser aller?

LE JUGE.

Je suis fâché que son cas soit si grave.

HENRY V.

Bah! ne me casez pas de cas! Me laisserez-vous le reprendre?

LE JUGE.

Je ne le puis ni ne le dois, milord.

HENRY V.

Dites oui, et votre réponse me ferme la bouche.

LE JUGE.

Non.

HENRY V.

Non! eh bien, je veux le ravoir.

Il donne un soufflet au juge.

NED.

Corne et tonnerre! milord, lui ferai-je sauter la tête?

HENRY V.

Non, je vous défends de tirer l'épée. Décampez, et procurez-vous un orchestre de musiciens. En route, partez!

Les voleurs, Tom et Ned sortent.

LE JUGE.

Soit, milord! je me résigne à accepter cela de vous.]

HENRY V.

Si vous n'êtes pas satisfait, vous en aurez davantage.

LE JUGE.

Çà, je vous en prie, milord, qui suis-je?

HENRY V.

Vous! qui ne vous connaît pas? Eh! l'ami, vous êtes le lord grand juge d'Angleterre.

LE JUGE.

Votre Grâce dit vrai; ainsi, en me frappant à cette place, vous m'avez outragé grandement, et non-seulement moi, mais aussi votre père, dont je représente à cette place la personne vivante. Et conséquemment, pour vous apprendre ce que signifie la prérogative, je vous mets aux arrêts à la prison de Fleet-street, jusqu'à ce que nous ayons conféré avec votre père.

HENRY V.

Ainsi, vous voulez vraiment m'envoyer en prison.

LE JUGE.

Oui, effectivement... Et conséquemment emmenez-le.

Henry V sort emmené par des gardes.

LE JUGE, montrant le prisonnier resté à la barre.

Geôlier, remmenez le prisonnier à Newgate, jusqu'aux prochaines assises.

LE GEOLIER.

Vos ordres seront exécutés, milord.

(56) L'*ange* ou *angelot* était une monnaie d'or portant l'effigie de Saint-Michel, et qui était usitée au moyen âge en France et en Angleterre. Le jeu de mots que fait Falstaff resterait obscur pour qui ne se rappellerait ce détail de numismatique.

(57) *Je ne puis pas durer toujours.* — Ici s'arrête la réplique de Falstaff dans l'édition de 1623.

(58) « Cette belle apostrophe de l'archevêque d'York est un des passages ajoutés par Shakespeare après la première édition. » — POPE.

(59) L'entrée en scène du prince de Galles est ainsi indiquée dans l'édition originale : « *Entrent le prince, Poins, sir John Russel, avec d'autres.* »

(60) *Et Dieu sait*, etc. La fin de la réplique, à partir de ces mots, a été raturée dans le texte de l'édition de 1623.

(61) Le page confond le tison auquel était attaché la vie de Méléagre, fils d'Althée, avec la torche imaginaire qu'Hécube, grosse de Pâris, crut enfanter en rêve.

(62) La fin de la réplique de lady Percy, à partir de ces mots : *il était vraiment le miroir*, est une addition au texte primitif.

(63 *Assez, Pistolet. Je ne veux pas*, etc. Cette interruption de Falstaff est retranchée du texte de l'édition de 1623.

(64) Selon la conjecture du commentateur Douce, *Hirène* était probablement le nom que Pistolet donnait à son épée.

(65) Presque toutes les paroles prononcées par Pistolet dans son ivresse parodient, en les tronquant, des phrases extraites d'ouvrages composés par les contemporains de Shakespeare. Pistolet répète ici, en les défigurant, les deux vers qui commencent le *Tamerlan* de Marlowe :

Holà ! poussives rosses d'Asie !
Vous ne pouvez donc faire que vingt milles par jour !

(66) Falstaff est en train de se faire gratter la tête suivant l'usage seigneurial : « Le seigneur doit avoir sa petite charrette, là où il sera dedans, avec sa fillette, et âgée de seize à dix-sept ans, laquelle luy frottera la teste par les chemins. » *La Venerie*, par Jacques de Fouilloux. Paris, 1585.

(67) *Oh ! si tout cela pouvait se voir !* La phrase commençant par ces mots a été supprimée de l'édition de 1623.

(68) « Les jeux de Cotswold étaient fameux du temps de notre auteur. J'en ai vu plusieurs descriptions dans de vieilles brochures ; et Shallow, en qualifiant Squele *un garçon de Cotswold*, entend le représenter comme un homme habitué aux exercices violents, et conséquemment d'une rare énergie et d'une athlétique constitution. » — *Steevens*.

(69) Shakespeare applique ici à Falstaff un détail de la biographie de sir John Oldcastle. Oldcastle avait été page de Thomas Mowbray, duc de Norfolk.

(70) « *Scogan*, étudiant d'Oxford, d'esprit plaisant et fécond en gaies inventions, fut souvent demandé à la cour où, se livrant à son inclination naturelle pour les joyeux passe-temps, il jouait maintes parades divertissantes. » — *Holinshed.*

(71) *Jésus ! Jésus !* cette exclamation de Shallow fut retranchée de l'édition de 1623, conformément au statut qui interdisait de prononcer le nom de la divinité sur la scène. — Chose digne de remarque, notre théâtre moderne a dû subir, sous les ciseaux de la censure des Bourbons, les mêmes mutilations bigotes auxquelles la censure des Stuarts condamnait le théâtre de Shakespeare. Je lis ce qui suit sur la première page du manuscrit de *Hernani* :

Reçu au Théâtre français, le 8 octobre 1829.

Le Directeur de la scène,

ALBERTIN.

Vu, à la charge de retrancher le nom de *Jésus* partout où il se trouve et de se conformer aux changements indiqués aux pages 27, 28, 29, 62, 74 et 76.

Le ministre secrétaire d'État au département de l'intérieur,

LA BOURDONNAYE.

(72) La pantomime burlesque d'*Arthur* (*Arthur'show*), était représentée annuellement sur le pré de *Mile end Green*, près de Londres, par une compagnie ayant un privilége royal et s'intitulant : *L'ancien ordre du prince Arthur et de la chevalerie armée de la Table Ronde.* Ce benêt de Shallow était bien fait pour jouer le personnage de sir Dagonet, le fou du prince breton.

(73) Turnbull-Street était dans le vieux Londres une rue spécialement réservée à la prostitution. Dans une comédie de Middleton (Any thing for a quiet life), une maquerelle française dit en français à un libertin : « J'ay une fille qui parle un peu françois ;

elle conversera avec vous à la fleur de Lys, en Turnbull-Street. »

(74) Les vingt-cinq premiers vers de cette réplique de l'archevêque d'York, depuis : *pourquoi j'agis ainsi?* jusqu'à : *par les hommes mêmes qui nous ont le plus lésés*, ont été ajoutés au texte primitif.

(75) Les trente-sept vers qui suivent, depuis ces mots : *O mon bon lordMowbray*, jusqu'à ceux-ci : *mais ceci n'est qu'une digression*, ont été ajoutés au texte de l'édition primitive.

(76) « Vers le même temps, une conspiration fut formée à l'intérieur contre le roi par le comte de Northumberland, ligué avec Richard Scroop, archevêque d'York, Thomas Mowbray, comte maréchal, fils de Thomas, duc de Norfolk (lequel, pour la querelle entre lui et le roi Henry, avait été banni, comme vous l'avez ouï auparavant), les lords Hastings, Fauconbridge, Bardolphe et divers autres. Il fut convenu que tous se réuniraient avec le gros de leurs troupes dans la plaine d'York à un jour fixe, et que le comte de Northumberland commanderait en chef, le comte promettant d'amener avec lui un grand nombre d'Écossais.

» L'archevêque, assisté du comte maréchal, rédigea un exposé des griefs qu'on supposait devoir affecter, non-seulement les communes, mais la noblesse du royaume : lequel exposé ils montrèrent d'abord à ceux de leurs adhérents qui étaient près d'eux, et envoyèrent ensuite à leurs amis éloignés, les assurant que pour le redressement de tels maux ils étaient prêts, si besoin était, à verser la dernière goutte de leur sang. Dès que l'archevêque se vit entouré d'un grand nombre d'hommes accourus en masse à York pour prendre son parti, ne voulant plus attendre, il proclama immédiatement son entreprise, faisant afficher le manifeste susdit dans les rues de la cité d'York et aux portes des monastères, afin que chaque homme pût connaître la cause qui le décidait à prendre les armes contre le roi. Sur quoi chevaliers, écuyers, gentilshommes, tenanciers et autres gens des communes se rassemblèrent en grand nombre; et l'archevêque s'avançant au milieu d'eux, revêtu d'une armure, les encouragea, exhorta et ex-

cita, par tous les moyens possibles, à soutenir l'entreprise ; et ainsi non-seulement tous les citoyens d'York, mais tous ceux des contrées environnantes qui étaient capables de porter les armes, se joignirent à l'archevêque et au comte maréchal. Le respect que les gens avaient pour l'archevêque les rendait d'autant plus empressés pour sa cause que la gravité de son âge, l'intégrité de sa vie et sa science incomparable, rehaussée par l'aspect vénérable de son aimable personne, lui conciliaient l'estime de tous.

» Le roi, averti de ces menées et voulant les prévenir, renonça à son voyage en Galles et marcha vers le nord en toute hâte. En même temps, Ralph Nevil, comte de Westmoreland, qui se trouvait non loin de là, ainsi que lord John de Lancastre, fils du roi, étant informés de cette tentative rebelle, rassemblèrent toutes les forces qu'ils purent lever, et, arrivés à une plaine dans la forêt de Gaultree, y firent planter leurs étendards, comme l'archevêque avait fait hisser les siens à leur approche, ayant une armée beaucoup plus nombreuse que l'armée ennemie, car (comme quelques-uns l'écrivent) il y avait au moins vingt mille hommes dans la rébellion.

» Quand le comte de Westmoreland eut reconnu la force de ses adversaires, et qu'ils restaient sur place sans faire mine d'avancer, il chercha à déjouer subtilement leurs desseins, et dépêcha sur-le-champ des messagers vers l'archevêque, sous prétexte de savoir la cause de ce grand rassemblement et pour quel motif, contrairement à la paix du roi, ils étaient ainsi sous les armes. L'archevêque répondit qu'il ne voulait rien entreprendre contre la paix du roi, mais qu'au contraire tous ses actes tendaient plutôt à assurer la paix et le repos de la république : si lui et ses compagnons étaient en armes, c'était par crainte du roi, près duquel il ne pouvait trouver accès en raison de la multitude de flatteurs qui l'entouraient ; et conséquemment il maintenait que ses projets étaient bons et avantageux aussi bien pour le roi que pour le royaume, si l'on voulait entendre la vérité ; et sur ce il présenta la cédule où étaient articulés ses griefs, et dont vous avez déjà ouï parler.

» Les messagers, étant revenus près du comte de Westmoreland, lui représentèrent ce qu'ils avaient ouï et rapporté de la part de

l'archevêque. Quand il eut lu le manifeste, il attesta par ses paroles et par sa contenance extérieure qu'il approuvait les vertueux et saints projets de l'archevêque, promettant que lui et les siens en poursuivraient l'accomplissement d'accord avec l'archevêque. Charmé de cette promesse, celui-ci crut le comte sur parole et décida le comte maréchal, malgré sa volonté, pour ainsi dire, à se rendre avec lui à un lieu fixé pour la réconciliation générale. Là, quand tous furent réunis en nombre égal de part et d'autre, l'exposé des griefs fut lu ; et, sans plus de discussion, le comte de Westmoreland et ceux qui étaient avec lui convinrent de faire de leur mieux pour obtenir les réformes réclamées par cet exposé. Le comte de Westmoreland, plus politique que les autres, dit : « Eh bien donc, nos efforts ont obtenu le résultat désiré ; et, » puisque nos gens ont été si longtemps sous les armes, ren- » voyons-les chez eux, à leurs occupations et à leurs métiers ac- » coutumés : en attendant, buvons ensemble en signe d'agré- » ment, en sorte que des deux côtés les gens puissent le voir et » s'assurer ainsi que nous sommes tombés d'accord. »

« Ils ne s'étaient pas plus tôt serré la main, qu'un chevalier fut envoyé immédiatement par l'archevêque pour annoncer à ses gens que la paix était conclue et pour commander à chacun de mettre bas les armes et de retourner chez soi. Ces gens, voyant de tels gages de réconciliation, voyant les lords se serrer les mains et boire ensemble de si cordiale manière, quittèrent leur campement et retournèrent chez eux ; mais, en même temps que les gens de l'archevêque se retiraient, les forces du parti contraire s'accroissaient, conformément à un ordre donné par le comte de Westmoreland ; et l'archevêque ne s'aperçut qu'il était trompé que quand le comte de Westmoreland l'arrêta avec le comte maréchal et plusieurs autres. Leurs troupes étant poursuivies, beaucoup furent faits prisonniers, d'autres tués, d'autres ne parvinrent à s'échapper qu'après avoir été dépouillés de ce qu'ils avaient sur eux. L'archevêque et le comte maréchal furent amenés à Pomfret devant le roi, qui, sur ces entrefaites, s'était avancé jusque là avec son armée ; et de là il se rendit à York, où les prisonniers fut amenés et décapités le lendemain de la Pentecôte en un lieu hors de la cité, nommément l'archevêque lui-même, le comte maréchal, sir John Lam-

pleie et sir Robert Plumpton. Bien que l'amnistie eût été promise à toutes ces personnes, elle ne fut accordée à aucune d'elles. Cette conclusion, j'entends la mort des susdits et spécialement de l'archevêque, réalisa la prophétie d'un chanoine moribond de Bridlington en Yorkshire, qui avait prédit cet événement infortuné assez mystérieusement dans les vers qui voici :

Pacem tractabunt, sed fraudem subter arabunt,
Pro nulla marca, salvabitur ille hierarcha.
(*Holinshed*).

(77) « Falstaff parle ici en vétéran de la vie. Le jeune prince ne l'aimait pas, et il désespérait de gagner son affection, ne pouvant le faire rire. Les hommes ne deviennent amis que par la communauté des jouissances. Celui qui ne peut être assoupli à la gaieté ne saurait jamais être attendri jusqu'à la bonté. » —*Johnson*.

(78) « Les comtes de Northumberland et le lord Bardolphe, après avoir parcouru le pays de Galles, la France et les Flandres, pour acquérir du secours contre le roi Henry, retournèrent en Écosse, et restèrent là une année entière (1408). Mais la mauvaise fortune voulut que, tandis que le roi tenait à Londres une assemblée de la noblesse, ledit comte de Northumberland et le lord Bardolphe, à une heure néfaste, revinrent en Angleterre avec une grosse armée d'Écossais, et recouvrèrent plusieurs des châteaux et seigneuries du comte, car les gens accouraient à eux en foule. Sur quoi, encouragés par l'espoir d'un bon succès, ils pénétrèrent en Yorkshire, et là commencèrent à ravager le pays. Le roi, en étant averti, fit assembler une grande armée et marcha à sa tête vers ses ennemis. Mais avant que le roi fût à Nottingham, sir Thomas (d'autres copies disent Ralph) Rokesby, shériff d'Yorkshire, avait rassemblé les forces du pays pour résister au comte et à ses troupes, et s'était porté à Grimbaut Brigges, près de Knaresborough, pour lui barrer le passage. Le comte, détournant sa marche, gagna Weatherby, de là Tadcaster, et finalement Branham Moor, où il choisit son terrain pour le combat. Le shériff fut aussi ardent à livrer la bataille que le comte à l'accepter; dé-

ployant l'étendard de saint Georges, il s'élança furieusement sur le comte qui, sous l'étendard de ses propres armes, soutint avec une grande énergie le choc de ses adversaires. Il y eut une rencontre sanglante et un cruel conflit, mais à la fin la victoire échut au shériff. Le comte de Northumberland fut tué dans la mêlée, et le lord Bardolphe fut pris, mais si grièvement atteint, qu'il mourut peu après de ses blessures. » — *Holinshed.*

(79) Traduction :

LE ROI, HENRY.

HENRY.

Ah! cette voix, j'ai cru ne plus pouvoir l'entendre.

LE ROI.

On croit ce qu'on désire. Oui, je te fais attendre;
Ma lenteur à mourir à la fin t'a lassé.
O malheureux enfant, es-tu donc si pressé
De me prendre un pouvoir qui doit être ta perte?
J'allais avoir fini, ma tombe était ouverte,
Tout glissait de mon front et passait sur le tien;
Qu'es-tu donc pour voler jusqu'à ton propre bien?
Ah! ce rapt odieux, ce sacrilége infâme
Ne dément pas la foi que j'avais dans ton âme;
Ta vie avait déjà fait voir à tous les yeux
Ta tendresse pour moi: ma mort la montre mieux.
C'est un tas de poignards, Henry, que ta pensée.
Et ton cœur est la pierre où tu l'as aiguisée,
Un instant? ne pouvais-je obtenir un instant?
Eh bien, fais à ton gré; le fossoyeur attend.
Cours-y vite, et dis-lui de commencer la fosse.
Non, creuse-la toi-même, et puis, sans pudeur fausse,
Vas aux cloches, et fais qu'elles sonnent gaîment
Le râle de ton père et ton couronnement,
Et tu ne répandras pour tous pleurs que le baume
Qui sacrera ton front possesseur du royaume.
Puis, fais vite jeter aux vers mon pauvre corps;
Moi parti, mets aussi mes officiers dehors;
Que ta colère soit le prix de leurs services;
Et proclame bien haut l'avénement des vices!
Plus de loi ni de règle : Henry Cinq est le roi!

Donc, à bas, majesté; démence, lève-toi !
Arrière, conseillers à l'austère figure !
Vous, singes fainéants, bandits, engeance impure,
Accourez de partout, c'est enfin votre tour;
Écume de la terre entière, sois la cour !
Nations, avez-vous quelque coureur d'orgies,
Quelque ivrogne terrible aux mains de sang rougies,
Quelque monstre qui soit, dans nos temps stupéfaits,
Un visage nouveau de tous les vieux forfaits?
Tout ce que vous avez de canailles sinistres,
Donnez-les à ce prince : il lui faut des ministres !
Otez la muselière au crime, et que ce chien
Puisse mordre la chair de tout homme de bien !
O mon pauvre royaume, ô ma chère patrie
Que la guerre civile a déjà tant meurtrie,
Que vas-tu devenir, après tout frein rompu?
Si, moi qui ne vivais que pour toi, je n'ai pu
Te préserver du mal, traqué dans sa caverne,
Que verra-t-on si c'est le mal qui te gouverne?
Oh ! tu redeviendras, ainsi qu'aux anciens temps,
Un noir désert, avec les loups pour habitants !

HENRY, tombant à genoux.

Pardonnez. — Sans l'humide obstacle de mes larmes,
J'eusse arrêté ces mots amers et pleins de charmes,
Amers, puisque j'entends mon père m'accabler,
Charmants, puisque j'entends mon père me parler.
— Voilà votre couronne. Elle est à vous. J'atteste
Celui qui porte au front la couronne céleste
Que mon plus cher désir est qu'elle soit à vous
Encor pour bien longtemps. Je suis à vos genoux,
Je jure d'y rester jusqu'à ce que mon père
Soit bien sûr qu'en parlant ainsi je suis sincère.
Dieu sait, lorsqu'étendu sur ce lit de malheur
Vous ne respiriez plus, quel froid m'a pris au cœur !
Si je mens, que je meure avec l'horrible tache
De mes vices présents, sans que le monde sache
Que mon âme changée allait s'en dépouiller !
Votre couronne était là, sur votre oreiller,
Je regardais avec plus d'horreur que d'envie
Celle dont les soucis abrégeaient votre vie,

Et, presque mort vraiment de votre faux trépas,
Je l'insultais sans voir qu'elle n'entendait pas.
Et j'ai dit à son or : — De tous les ors le pire,
C'est toi! tu luis, tu sers à figurer l'empire,
On t'honore, on te fête, on t'adore à genoux :
Tu serais plutôt fait pour aller aux égoûts!
La médecine emploie un or qu'elle fait boire
Aux malades; il est de bas titre, et sans gloire ;
A peine si l'on prend le temps de le trier :
Il guérit. Toi, l'or pur, tu n'es qu'un meurtrier!
Eh bien, nous allons voir si cet or qu'on renomme,
Meurtrier du vieillard, le sera du jeune homme! —
Et je me suis jeté sur ce monstre odieux
Qui venait de tuer mon père sous mes yeux.
On ne me fera pas de reproches, j'espère,
Pour avoir défié l'assassin de mon père!
Mais si cet ennemi, quand j'ai pu le saisir,
A souillé mon esprit d'un moment de plaisir,
Si c'est ambition, hâte d'être le maître,
Orgueil, présomption d'enfant, qui m'a fait mettre
La main sur la couronne, ô père, ô majesté!
Qu'elle me soit reprise à perpétuité,
Et que je sois plus bas dans la race mortelle
Que le plus vil de ceux qui tremblent devant elle!

LE ROI.

O mon fils! c'est le ciel qui t'avait inspiré
De t'emparer ainsi de ce souci doré
Pour te faire par là regagner ma tendresse
En te justifiant avec tant de sagesse.

AUGUSTE VACQUERIE.

(80) Extrait du drame anonyme : *Les Fameuses victoires de Henry V* (1580).

Entre LE PRINCE un poignard à la main.

HENRY IV.

Viens, mon fils, viens, au nom du ciel. Je sais pourquoi tu es venu. Mon fils! mon fils! Comment se fait-il que tu m'aies abandonné pour suivre cette compagnie folle et réprouvée qui égare si manifestement ta jeunesse? O mon fils! tu sais que ta conduite hâtera la fin des jours de

ton père. (Il pleure.) Mais pourquoi tu as un poignard à la main, je ne le sais que par conjectures.

HENRY V.

Ma conscience m'accuse, très-souverain lord et bien-aimé père, et je réponds d'abord à vos dernières paroles. Vous conjecturez que ce bras et ce poignard sont armés contre votre vie. Non, sachez-le, mon père, telle n'est pas la pensée de votre fils. De votre fils, ai-je dit? Un fils bien indigne d'un si bon père! Mais loin de moi toute pensée d'un pareil attentat! Ce poignard, je le remets très-humblement à Votre Majesté; frappez de cette arme vengeresse le corps de votre fils!... de votre fils! Non, misérable que je suis!... de votre fol esclave. Ce n'est pas la couronne que je viens réclamer, cher père, car j'en suis indigne; je suis venu ici pour me séparer de mes compagnons extravagants et réprouvés, et pour renier à jamais leur compagnie. Pardonnez-moi, cher père; pardonnez-moi; le moindre mot de pardon est mon plus grand désir; et j'arrache de mes épaules cet infâme manteau et je le sacrifie au démon, auteur de tous les maux. Pardonnez-moi, cher père, pardonnez-moi... Mon bon lord d'Exeter, parlez pour moi... Pardon, pardon, bon père!... Pas un mot. Ah! il ne veut pas me dire une parole... Ah! Harry! trois fois malheureux Harry! Mais que ferai-je? Je vais me retirer dans quelque lieu solitaire, et là pleurer mon existence pécheresse; et quand j'aurai fini, je m'affaisserai à terre et mourrai.

Il sort

HENRY IV.

Qu'on le rappelle! qu'on rappelle mon fils!

HENRY V, revenant.

Quoi! mon père me rappelle. Ah! Harry! heureux le moment où ton père t'a rappelé!

Il se jette aux genoux de son père.

HENRY IV.

Relève-toi, mon fils, et ne crois pas ton père impitoyable. Je te pardonne, à ta prière, mon fils! Dieu te bénisse et te fasse son serviteur!

HENRY V.

Merci, mon bon seigneur; soyez sûr qu'en ce jour, en ce jour, je suis régénéré.

HENRY IV.

Viens, mon fils! Venez, milords, prenez-moi par la main.

Tous sortent.

. . . .

Entrent le roi HENRY IV et deux lords.

HENRY IV.

Allons, milords, je vois qu'il ne me sert rien de prendre des remèdes.

Tous les médecins du monde ne sauraient me guérir. Non, pas un! Mais, mes bons lords, rappelez-vous mes dernières volontés concernant mon fils. Car vraiment, milords, je crois que jamais prince plus vaillant et plus victorieux n'aura régné sur l'Angleterre.

LES DEUX LORDS.

Nous prenons le ciel et la terre à témoin que nous accomplirons scrupuleusement tes volontés.

HENRY IV.

Je vous adresse mes plus sincères remercîments, mes bons lords. Tirez les rideaux, et quittez un moment cette chambre, et faites bercer mon sommeil par quelque musique.

Il s'endort. Les lords sortent.

Entre LE PRINCE.

HENRY V.

Ah! trois fois malheureux Harry, qui as négligé si longtemps de visiter ton père malade. J'irai, mais pourquoi ne pas entrer dans la chambre du cher malade, afin de réconforter son âme mélancolique?... Son âme, ai-je dit? Voilà bien son corps, mais son âme est en un lieu où elle n'a plus besoin de corps. Ah! trois fois maudit Harry, qui as tant offensé ton père et n'as pu implorer son pardon pour toutes tes offenses! Oh! mon père mourant! maudit soit le jour où je suis né, et maudite l'heure où j'ai été engendré! Que ferai-je? Si des larmes tardives peuvent réparer ma négligence, je veux pleurer nuit et jour jusqu'à ce que la source de mes pleurs soit tarie.

Il sort, emportant la couronne.

Entrent les lords d'EXETER et d'OXFORD.

EXETER.

Entrons doucement, milord, pour le réveil du roi.

HENRY IV.

Eh bien, milords?

OXFORD.

Comment se trouve Votre Grâce?

HENRY IV.

Un peu mieux après mon somme. Mais, mes bons seigneurs, enlevez la couronne, reculez un peu ma chaise et mettez-moi sur mon séant.

LES DEUX LORDS.

N'en déplaise à Votre Grâce, la couronne est enlevée.

HENRY IV.

La couronne enlevée! mon bon lord d'Oxford, allez voir qui a commis

cet acte! Sans doute quelque traître égaré qui aura voulu frustrer mon fils!

Lord Oxford sort et revient avec le prince.

OXFORD.

Sous le bon plaisir de Votre Grâce, voici milord le jeune prince avec la couronne.

HENRY IV.

Eh bien, mon fils, je croyais, la dernière fois que je vous ai admonesté, vous avoir donné une leçon suffisante, et voilà que vous recommencez! Ah! dis-moi, mon fils, trouves-tu le temps si long que tu veuilles avoir la couronne avant que le souffle se soit exhalé de mes lèvres?

HENRY V.

Très-souverain seigneur et bien-aimé père, je suis entré dans votre chambre pour réconforter votre âme mélancolique ; j'ai cru alors, Dieu m'est témoin, que vous ne pouviez en revenir et que vous étiez mort. Que pouvais-je faire, sinon me lamenter avec larmes sur votre mort, ô mon père? Et sur ce, voyant la couronne, je l'ai prise. Et, dites-moi, mon père, qui mieux que moi pourrait la prendre après votre mort? Mais puisque je vous retrouve vivant, je la remets très-humblement aux mains de Votre Majesté; et je suis le plus heureux des hommes que mon père vive! Et vive à jamais mon seigneur et père!

HENRY IV.

Relève-toi, mon fils, ta réponse sonne bien à mon oreille. Car je dois confesser que j'étais dans un profond sommeil et tout à fait inconscient de ta venue. Mais approche, mon fils, et je vais de mon vivant te mettre en possession de la couronne, afin que nul ne t'en prive après ma mort.

HENRY V.

Je puis bien l'accepter des mains de Votre Majesté; mais elle ne touchera jamais ma tête, tant que mon père sera vivant.

Il prend la couronne.

HENRY IV.

Dieu te maintienne en joie, mon fils! Dieu te bénisse et te fasse son serviteur, et t'accorde un règne prospère! Car Dieu sait, mon fils, avec quelle difficulté j'ai obtenu la couronne, avec quelle difficulté je l'ai conservée.

HENRY V.

Peu m'importe de quelle manière vous l'avez obtenue. C'est de vous que je la tiens, et de vous je veux la garder. Que celui qui voudrait l'ôter de ma tête ait soin d'avoir une armure plus épaisse que la mienne;

sinon je lui percerai le cœur, fût-il plus dur que le cuivre ou le bronze.

HENRY IV.

Noble langage et digne d'un roi! ah! croyez-moi, milords, mon fils sera, j'en ai peur, le prince le plus martial et le plus victorieux qui ait jamais régné sur l'Angleterre.

LES DEUX LORDS.

Sa vie passée n'annonce pas moins.

HENRY IV.

Allons, milords, je ne sais si c'est le sommeil ou l'approche de l'assoupissement de la mort, mais je me sens grande envie de dormir. Ainsi, mes bons lords, mon fils, tirez les rideaux, quittez ma chambre et faites bercer mon sommeil par la musique.

Tous sortent. Le roi expire.

(81) « Dans la quatorzième et dernière année du règne du roi Henry, un conseil fut tenu dans Whitefriars, à Londres, auquel il fut résolu de construire et d'équiper des navires et des galères pour un voyage que le roi voulait faire en Terre Sainte afin de recouvrer la cité de Jérusalem sur les infidèles. Le lendemain de la Chandeleur commença un Parlement qu'il avait convoqué à Londres; mais il trépassa avant que ce même Parlement eût fini sa session. Car alors même que ses approvisionnements étaient complets et qu'il était muni de toutes les choses nécessaires à l'expédition royale qu'il prétendait faire en Terre Sainte, il fut saisi d'une maladie grave qui n'était pas la lèpre, dit maître Hall (comme l'imaginaient ces stupides moines), mais une véritable apoplexie. Durant cette maladie dernière (racontent plusieurs écrivains), il fit mettre sa couronne sur un oreiller à son chevet, et soudain ses angoisses l'accablèrent si cruellement qu'il resta gisant comme si tous les esprits vitaux l'avaient quitté. Ceux qui étaient près de lui, croyant vraiment qu'il était trépassé, couvrirent sa face d'un drap blanc. Le prince son fils, étant averti de cela, entra dans la chambre, prit la couronne et sortit. Le père, étant soudainement revenu de cet évanouissement, reconnut vite que sa couronne n'était plus là; et, ayant appris que le prince son fils l'avait emportée, il le fit venir en sa présence pour lui demander ce que signifiait cette mauvaise action. Le prince répondit avec une bonne audace :

— Seigneur, selon mon jugement et selon le jugement de tous,

vous sembliez mort à ce monde ; conséquemment, étant votre plus proche héritier présomptif, j'ai pris la couronne comme mienne, et non comme vôtre.

— Ah! beau fils, dit le roi avec un grand soupir, quel droit j'y avais, le ciel le sait!

— Ah! dit le prince, puisque vous mourez roi, j'aurai le diadème, et je prétends le garder avec l'épée contre tous mes ennemis, comme vous l'avez fait.

— Eh bien, dit le roi, je m'en remets à Dieu. Souvenez-vous de bien agir.

« Et sur ce, il se retourna dans son lit et bientôt après trépassa à Dieu, dans une chambre de l'abbaye de Westminster appelée *Jérusalem*. Nous trouvons qu'il fut pris de sa dernière maladie, tandis qu'il faisait ses prières à la châsse de saint Édouard, afin d'obtenir pour ainsi dire son congé avant d'entreprendre son voyage. Il fut si soudainement et si gravement saisi que ceux qui l'entouraient craignaient qu'il ne mourût sur-le-champ. Aussi, pour le ranimer, s'il était possible, ils le portèrent dans une chambre voisine qui appartenait à l'abbé de Westminster. Là on le mit sur un grabat et on employa tous les remèdes pour le faire revivre. A la fin il reprit sa voix et ses sens; et se trouvant dans un appartement étranger qu'il ne connaissait pas, il voulut savoir si la chambre avait un nom particulier; à quoi on lui répondit qu'elle s'appelait *Jérusalem*. Alors le roi dit :

— Louange à notre père céleste, car maintenant je sais que je mourrai dans cette chambre ; selon la prophétie faite sur moi, je quitterai cette vie dans Jérusalem. — (*Holinshed*).

(82) Cette entrée est ainsi indiquée dans le texte original : « *Entrent Sincklo et trois ou quatre officiers.* » Dans toute la scène, le nom de *Sincklo* est substitué à celui du premier sergent. On a conclu de là que le rôle de l'estafier était joué par l'acteur Sincklo qui, effectivement, faisait partie de la troupe du Globe.

(83) Extrait du drame anonyme *Les fameuses victoires du roi Henry cinquième* : 1580.

Entre un VOLEUR.

LE VOLEUR.

Ah! Dieu! je ressemble beaucoup à un oiseau qui vient de s'échapper de sa cage. Car aussitôt que milord le grand juge a appris que le vieux roi était mort, il s'est empressé de me relâcher par crainte de monseigneur le jeune prince. Mais voici venir quelques-uns de ses compagnons. Je veux voir si je ne puis rien obtenir d'eux en raison de nos vieilles relations.

Entrent OLDCASTLE, TOM et NED, effarés.

TOM.

Tudieu! le roi est mort.

OLDCASTLE.

Mort! alors, tudieu, nous allons tous être rois.

NED.

Tudieu! je vais être lord grand juge d'Angleterre.

TOM, au voleur.

Comment! vous voilà échappé de prison?

NED.

Tudieu! comme le coquin pue!

OLDCASTLE.

Eh! que vas-tu devenir à présent?... Arrière le coquin! comme il pue!

LE VOLEUR.

Morbleu! je vais reprendre du service chez mon maître.

TOM.

Sangdieu! crois-tu qu'il consentirait à avoir près de lui un galeux comme toi? Eh! l'ami, il est roi à présent.

NED.

Tiens! voici une couple d'angelots pour toi, et décampe. Car le roi passera par ici dans un moment. Et plus tard je parlerai de toi au roi.

Le voleur sort.

OLDCASTLE.

Oh! que cela m'a fait du bien de voir couronner le roi! Il me semblait que son trône était l'image du ciel et sa personne l'image de Dieu.

NED.

Mais qui aurait cru que le roi aurait ainsi changé de mine?

TOM.

Ce n'est qu'une petite ruse pour faire croire au peuple qu'il est affligé de la mort de son père.

OLDCASTLE.

Avez-vous vu avec quelle majesté il a envoyé son ambassade en France pour dire au roi français que Henry d'Angleterre réclame la couronne, et que Henry d'Angleterre l'aura ?

La trompette sonne.

NED.

Tudieu ! le roi arrive ! rangeons-nous.

Entrent le ROI avec l'ARCHEVÊQUE et le lord d'OXFORD.

OLDCASTLE, au roi.

Comment allez-vous, milord?

NED.

Comment va, Harry? bah ! milord, mettez de côté ces airs maussades. Vous êtes roi, et tout le royaume est à vous. Allons, l'ami, est-ce que vous ne vous rappelez pas vos anciennes paroles? Vous savez que je dois être lord grand juge d'Angleterre. Sur ma parole, milord, vous me semblez bien changé. Ce n'est pourtant qu'une légère mélancolie, pour faire croire aux gens que la mort de votre père vous afflige. Ce n'est rien de plus.

HENRY V.

Ned, réforme tes façons, je te prie, et sois plus réservé dans tes expressions. Ma sincère douleur ne saurait être réglée par ton verbiage flatteur et hypocrite. Tu dis que je suis changé. Je le suis en effet; et il faut que tu changes bien vite toi-même; sinon je te ferai changer.

OLDCASTLE.

Tudieu ! qu'en dites-vous? Sangdieu ! ce n'est pas mélodieux comme une musique.

TOM.

J'espère que nous n'avons en rien offensé Votre Grâce.

HENRY V.

Ah ! Tom, votre existence passée m'afflige et me force à abandonner et à renier votre compagnie pour toujours. Aussi je vous défends, sous peine de mort, d'approcher de ma cour dans un rayon de moins de dix milles. Alors, si j'entends bien parler de vous, il se peut que je fasse quelque chose pour vous. Autrement n'attendez pas plus de faveur de moi que d'aucun autre. Et sur ce, partez. Nous avons à parler d'autre chose.

Sortent Oldcastle, Tom et Ned.

Extrait de la chronique d'Holinshed :

« Ce roi (Henry V) était un homme qui savait montrer com-

ment les honneurs doivent changer les mœurs ; car, aussitôt après voir été investi de l'autorité royale et avoir reçu la couronne, il a détermina à assumer la forme d'un nouvel homme, tournant l'insolence et l'extravagance en gravité et en sobriété. Et, comme il vait passé sa jeunesse en passe-temps voluptueux et dans le ésordre de l'orgie avec une bande de libertins prodigues et e compagnons ingouvernables, il les bannit désormais de sa présence, leur défendant, sous des peines sévères, d'approcher, loger ı séjourner à moins de dix milles de sa cour ou résidence ; et à ır place il choisit des hommes de gravité, d'esprit et de haute litique. »

FIN DES NOTES.

APPENDICE.

EXTRAIT

DU QUART VOLUME DE LA CHRONIQUE MÉMORABLE

DE MESSIRE JEHAN FROISSART.

(Édition revue et corrigée sus divers exemplaires par Denis Sauvage de Fontenailles en Brie, historiographe du Très Chrestien Roy Henry Deuxième de ce nom. A Paris. Chez Michel de Roigny, Rue S. Jacques. Aux quatre éléments. 1573.)

Comment le comte maréchal appella de gage, à outrance, le comte d'Erby, fils au duc de Lanclastre, en la présence du roy et de tout son conseil.

Le roi Richard d'Angleterre [1] avait une condition telle que, quand il aimait un homme, il le faisait si grand et si prochain de lui que merveille : et nul n'osait parler du contraire : et croyait aussi légèrement ce qu'on lui disait et conseillait que roi qui eût été en Angleterre, dont mémoire fut de grand temps : et point ne s'exempliaient ceux qui étaient en sa grâce et amour, comment il en était mal advenu à plusieurs : ainsi comme au duc d'Irlande (qui en fut bouté hors d'Angleterre) et à messire Simon Burle (qui

[1] Richard II, dans le drame de Shakespeare.

par les consaux qu'il donna au roi fut décapité), et à messire Robert Trivilien, à messire Nicolas Bambre, à messire Jehan Valourde, et à plusieurs autres : qui conseillé l'avaient, et pour ce morts en étaient, car le duc de Glocestre avait mis grande peine à ceux détruire. Or était-il mort, ainsi que vous savez : dont ceux qui demeurés étaient delez le roi, et qui nuit et jour le conseillaient à leur volonté, n'étaient point courroucés de sa mort, car ils supposaient que nuls n'y contrediraient... A vrai dire, la mort du duc de Glocestre était moult déplaisante à plusieurs hauts barons d'Angleterre : et en parlaient et murmuraient les aucuns souvent ensemble, et tant les avait le roi surmontés que nul semblant n'en osaient faire, car il avait donné à entendre et fait semer paroles, parmi le royaume d'Angleterre, que quiconque en relèverait jamais paroles, tant du duc de Glocestre comme du comte d'Arondel, il serait réputé à faux et mauvais traître, et en l'indignation de lui : tellement que ces menaces en avaient fait cesser moult de peuple.

Ce terme durant, ainsi que le comte d'Erby[1] et le comte maréchal[2] parlaient ensemble de plusieurs paroles, entrèrent de l'un à l'autre; tellement qu'ils vinrent à parler de l'état du roi et de son conseil qu'il tenait delez lui; et cuidait le comte d'Erby que les paroles jamais ne fussent révélées, et furent adonc telles :

— Sainte Marie, beau cousin, quelles choses a le roi notre cousin en pensée de faire? Veut-il mettre hors d'Angleterre tous les nobles? Il n'y aura tantôt nul ici : et montre tout clairement qu'il ne veut pas l'augmentation de son royaume.

Le comte maréchal ne répondit point à cette parole, mais dissimula, et la tint impétueuse trop grandement con-

[1] Henry, comte de Derby, surnommé Bolingbroke.
[2] Le duc de Norfolk.

tre le roi, et ne s'en put taire en soi-même : et vint assez tôt après ces paroles dites entre lui et le comte d'Erby devant le roi, et, pour lui complaire, il lui dit ainsi :

— Très-cher Sire et redouté, je suis de votre sang, et votre homme lige, et maréchal d'Angleterre, et ai juré, de ma main en la vôtre, que je ne dois ni puis être en lieu ni place où on puisse rien dire qui touche nul vice à l'encontre de Votre Majesté royale : et là où je le cèlerais, ou dissimulerais, je devrais être tenu à faux, mauvais et traître. Laquelle chose je ne veux pas être, mais moi acquitter envers vous, en tous états.

Le roi d'Angleterre assit son regard sur lui, et demanda : — Pourquoi dites-vous ces paroles, comte maréchal?

— Mon très-cher et redouté seigneur, répondit le comte, faites venir avant le comte d'Erby, et je parlerai outre.

Donc fut appelé de par le roi le comte d'Erby : et le roi fit lever le comte maréchal qui avait parlé à lui à deux genoux. Quand le comte d'Erby fut venu avant (qui nul mal n'y pensait), le comte maréchal dit ainsi :

— Comte d'Erby, je vous dis que vous avez pensé mal, et parlé autrement que vous ne dussiez contre votre naturel seigneur le roi d'Angleterre : quand vous avez dit qu'il n'est pas digne de tenir terre ni royaume, quand, sans loi et justice faire, ni demander à ses hommes, il estourbe son royaume, et sans nul titre de raison met hors les vaillants hommes qui le doivent aider à garder et soutenir. Pourquoi je vous présente mon gage, et vous veux prouver de mon corps contre le vôtre que vous êtes faux, mauvais et traître.

Le comte d'Erby fut tout ébahi de ces paroles, et se tira arrière, et se tint tout droit un espace sans rien dire. Quand il eut pensé un petit, il se tira avant, et prit son chaperon en sa main, et vint devant le roi et le comte maréchal, et dit :

— Comte maréchal, je dis que tu es faux, mauvais et traître, et pour ce je prouverai mon corps contre le tien, et voilà mon gage.

Le comte maréchal répondit : — Je mets votre parole en l'entente du roi et de tous les seigneurs qui sont ici, et vous tournerez votre parole et la mienne en vérité.

A donc se tira chacun des comtes entre ses gens : et furent là perdues ordonnances de donner vin et épices, car le roi montra qu'il fut grandement courroucé, et se retira dedans la chambre, et là s'enclôt... Le comte d'Erby s'en vint demeurer à Londres et tenir son état (car il y avait son hôtel; et furent pour lui pleiges le duc de Lanclastre [1], son père le duc d'Iorck [2], son oncle, le comte de Northombellande [3], et moult de hauts barons d'Angleterre, car il y était bien aimé. Le comte maréchal fut envoyé au château de Londres (qu'on dit la Tour) et là tint son état : et se pourvurent ces deux seigneurs grandement de ce que pour le champ appartenait : et envoya le comte d'Erby grands messagers en Lombardie devers le duc de Milan, messire Galéas, pour avoir armure à son point et à sa volonté. Le dit duc descendit moult joyeusement à la prière du comte d'Erby ; et mit un chevalier (qui se nommait messire François et que le comte d'Erby avait là envoyé) à choix de toutes ses armures, pour servir le dit comte. Quand le chevalier eut choisi par toutes les armures, tant de plates que de mailles, le dit seigneur de Milan ordonna quatre des meilleurs ouvriers armuriers qui fussent en Lombardie, pour aller en Angleterre avec le dit chevalier, pour entendre à armer à son point le comte d'Erby. Le comte maréchal, d'autre part, envoya aussi en Allemagne, et là où il pensait

[1] Jean de Gand dans le drame.
[2] Le duc d'York.
[3] Le comte de Northumberland.

être aidé de ses amis, et se pourvoyait aussi moult grandement pour tenir sa journée...

Quand la journée approcha que les deux seigneurs dessus nommés devaient faire les armes en la forme et manière que convenance l'avaient, et n'attendaient autre chose, sinon qu'on les mît ensemble, il fut un jour qu'on demanda au roi d'Angleterre, en grand secret et spécialité de conseil : — Sire, quelle est votre intention de la défiance entreprise entre ces deux seigneurs vos cousins, le comte d'Erby et le comte maréchal? Les laisserez-vous convenir?

— Oui, dit le roi. Pourquoi non?

— Sire, dirent ceux qui parlaient à lui, commune renommée court parmi Angleterre que vous êtes cause de ce fait et que vous avez fait tirer avant le comte maréchal pour combattre le comte d'Erby : et disent les Londriens généralement, et moult des nobles et prélats de ce pays, que vous allez le droit chemin pour détruire votre lignage et le royaume d'Angleterre : lesquelles choses ne vous seront point souffertes; et si les Londriens s'élèvent contre vous avec les nobles, qui ira au-devant? Vous n'avez nulle puissance, si elle ne vient de vos hommes, et sachez que, si vous faites ces deux comtes venir en armes l'un contre l'autre, vous ne serez pas sire de la place : mais le seront les Londriens, avec grandes alliances des nobles, lesquels ils ont en ce pays, et tous ont amour et faveur au comte d'Erby, et tant est conçu en grande haine le comte maréchal de toutes gens et par espécial des Londriens qu'on le voudrait avoir occis...

Quand le roi entendit ces paroles, si mua couleur, et se tourna d'autre part, et puis se vint appuyer sur une fenêtre, et là pensa et musa un espace, et quand il se retourna devers ceux qui parlé avaient avec lui (iceux conseillers étaient l'archevêque d'Iorck, les comtes de Salleberry[1] et de Hosti-

[1] Salisbury.

donne[1], son frère, et trois autres chevaliers de sa chambre), il parla et dit ainsi :

— Je vous ai bien ouïs et entendus, et si je voulais issir hors de votre conseil, je méferais. Considérez et regardez quelle chose est bonne que je fasse.

— Sire, répondirent-ils par l'un d'eux tous, nous avons avisé et regardé pour le meilleur que vous enverrez devers eux, et les ferez obliger qu'ils feront ce que vous en ordonnerez, et vous direz ainsi par sentence que dedans quinze jours le comte maréchal s'ordonne à ce qu'il vide hors d'Angleterre, sans jamais y retourner, ni avoir espoir d'y retourner, et le comte d'Erby pareillement vide hors d'Angleterre, comme banni, dix ans, et quand ce viendra sur le département de la terre dudit comte d'Erby, pour complaire au peuple, vous lui relâcherez la peine de quatre ans et ainsi en demeureront six ans, et de cela vous ne lui ferez nulle grâce. C'est le conseil que nous vous donnons : mais gardez-vous que nullement vous ne les mettiez en armes l'un devant l'autre, car tous maux en pourraient venir et ensuivre.

Le roi d'Angleterre pensa un petit et dit :

— Vous me conseillez loyaument : et aussi ferai-je votre conseil.

Comment le roi Richard d'Angleterre rendit sa sentence par laquelle il bannit d'Angleterre le comte d'Erby jusques à dix ans, et le comte maréchal à jamais.

Ne demeura guère de temps après ces paroles démontrées au roi, que le roi assembla grand nombre de prélats et hauts barons d'Angleterre, et les fit venir en Elten (Eltham). Quand ils furent tous venus, par le conseil qu'il eut, il mit ses deux oncles delez lui (les ducs de Lanclastre et

[1] Huntingdon.

d'Iorck), les comtes de Northombellande, de Salberry, de Hostidonne, et les plus grands de son royaume, lesquels étaient là pour la journée : et aussi y avaient été mandés le comte d'Erby et le comte maréchal : qui y étaient venus : et avaient chacun sa chambre et ordonnance, car point n'était ordonné qu'ils fussent l'un devant l'autre. Le roi montra qu'il voulait être moyen entre eux, et que moult fort lui déplaisaient les paroles qui dites avaient été. Si voulait que de tout point ils se soumissent à son ordonnance, et ordonna là au connétable d'Angleterre et à quatre hauts barons qu'ils allassent devers le comte d'Erby et le comte maréchal, et les fissent obliger pour tenir tout ce qu'il en ordonnerait. Les dessus nommés vinrent devers les deux comtes et leur remontrèrent la parole du roi. Tous deux s'obligèrent à tenir ce que le roi ordonnerait en la présence de ceux qui là étaient. Adonc dit le roi :

— Je dis et ordonne que le comte maréchal (pour la cause qu'il a mis ce pays en trouble, et ému et élevé paroles dont il n'est connaissance, fors par ce qu'il a donné à entendre) ordonne ses besognes et vide le royaume d'Angleterre, et en soit banni par telle manière que jamais n'ait espérance d'y retourner. Après, je dis et ordonne que le comte d'Erby, notre cousin (pour la cause de ce qu'il nous a courroucé, et qu'il est cause, en aucune manière, de ce péché et condamnation du comte maréchal) s'ordonne à ce que, dedans quinze jours, il vide le royaume d'Angleterre, et soit banni de notre dit royaume le terme de dix ans, sans point y retourner, si nous ne le rappelons [1].

Comment le comte d'Erby, après son bannissement donné,

[1] Ce récit diffère essentiellement de la narration d'Holinshed qui met les deux adversaires aux prises, et fait suspendre le combat par la sentence royale. Shakespeare a suivi la version, beaucoup plus dramatique, du chroniqueur anglais.

se partit d'Angleterre et de la ville de Londres, pour venir en France, et aussi le comte maréchal s'en alla en Flandres; et de là en Lombardie.

Quand les deux comtes surent la sentence que le roi leur avait rendue, si furent tout pensifs, et à bonne cause, et moult se repentait le comte maréchal de ce que dit et fait avait : mais il n'y pouvait pourvoir, et quand il commença la noise, il pensait autrement être aidé et soutenu du roi qu'il ne fut, car s'il en eût su issir par tel parti, il eût encore à commencer. Si ordonna ses besognes, puis se départit d'Angleterre, et vint à Calais (dont il avait été paravant capitaine et gouverneur), puis vint à Bruges, et fut là environ quinze jours, et de Bruges, à Gand, à Malines et finalement à Cologne. Nous nous souffrirons à parler de lui et parlerons du comte d'Erby, qui pareillement s'ordonna pour aller hors d'Angleterre. Quand le terme auquel il dut partir s'approcha, il vint à Elten, devers le roi, où étaient son père et son oncle le duc d'Iorck, et étaient en sa compagnie le comte de Northombellande, et son fils, messire Henry de Persi [1]; et grand nombre de chevaliers qui moult l'aimaient... Quand ce vint au congé prendre, le roi s'humilia par semblant moult grandement devers son cousin et lui dit que les paroles qui avaient été entre lui et le comte maréchal lui déplaisaient grandement, et ce que fait et dit avait, c'était pour le meilleur et pour apaiser le peuple qui moult avait murmuré sur cette matière.

— Et, pour ce, considérez raison (dit-il au comte d'Erby) et afin que vous ayez allégeance de votre peine, je vous relâche la taxation faite de dix ans à six ans.

Le comte répondit : — Monseigneur, je vous remercie.

[1] Henry Percy, si célèbre sous le nom d'Hotspur.

Encore me ferez-vous bien plus grande grâce, quand il vous plaira.

Tous les seigneurs qui là étaient se contentèrent assez du roi, pour cette fois (car il les recueillit assez doucement) et se départirent du roi... Quand le comte d'Erby monta à cheval, et se départit de Londres, plus de quarante mille hommes étaient sur les rues, qui criaient et pleuraient après lui, si piteusement que c'était grande pitié de les voir, et disaient :

— Haa, gentil comte d'Erby, nous laisserez-vous donc? Jamais ce pays n'aura bien ni joie, jusqu'à ce qu'y soyez retourné, mais les jours du retour sont trop longs. Par envie, cautelle et trahison, on vous met hors de ce royaume, où devriez mieux demeurer que nuls autres, car vous êtes de si noble extraction et gentil sang que dessus vous nuls autres ne s'accomparent. Et pourquoi nous laissez-vous, gentil comte d'Erby? Vous ne fîtes ni pensâtes oncques mal, ni le faire ou le penser vous ne sauriez.

Ainsi parlaient hommes et femmes si piteusement que c'était douleur à voir. Le comte d'Erby ne fut pas convoyé ni accompagné à trompettes ni instruments de la ville, mais en pleurs et en lamentations. Le maire de Londres et grand nombre des plus notables bourgeois de Londres firent compagnie au département du comte d'Erby, et chevauchèrent les plusieurs avec lui jusques à Dadeforte (Dartford) et aucuns jusques à Douvres, et tant qu'il fut entré au vaisseau qui le mena jusques à Calais.

Comment la mort du duc de Lanclastre fut sue en France et comment le roi Richard la fit savoir au roi de France, et rien n'en manda à son cousin, le comte d'Erby, qui fils était au duc de Lanclastre.

Nouvelles vinrent en France de la mort du duc de Lan-

clastre : et en écrivit le roi Richard d'Angleterre sur forme et manière de joie à son grand seigneur le roi de France, et non pas à son cousin le comte d'Erby : mais le comte le sut aussitôt que le roi de France, par les hommes qu'il avait en Angleterre. Si se vêtit de noir, et ses gens aussi, et lui fit faire son obsèque moult grandement : et y furent le roi de France, et son frère le duc d'Orléans, et tous ses oncles avec grand nombre de prélats et hauts barons de France. Car le comte d'Erby était moult bien-aimé de tous : car il était plaisant chevalier, honnête de personne, courtois et doux à toutes gens, et disaient communément ceux qui le voyaient que le roi d'Angleterre n'était pas bien conseillé quand il ne le rappelait... Mais ledit roi n'en avait nul talent, et envers lui faisait tout le contraire et envoya tantôt les officiers par toutes les terres du duc de Lanclastre, et en fit lever et saisir les profits : et encore outre (dont il était moult blâmé de ceux qui aimaient le comte d'Erby) le roi donnait aucuns héritages de la duché de Lanclastre à aucuns de ses chevaliers et à ceux qui les demandaient. Pour laquelle chose moult de chevaliers d'Angleterre en parlaient, et disaient :

— Le roi d'Angleterre donne bien signe qu'il ne veut point de bien à son cousin le comte d'Erby, quand il ne le rappelle delez lui et souffre qu'il relève sa terre. Ce serait, avec ses enfants, un membre bel et grand en Angleterre, et pour lui un bourdon à s'appuyer, mais il fait tout le contraire. Il l'a chassé de lui et le veut tenir en ce danger, et en plus grand encore, s'il peut : car il a déjà attribué à lui son héritage. C'est trop avant fait contre l'ordonnance de droit et de raison, et ne peut ce demeurer longuement en celui état, qu'il ne soit amendé.

Ainsi devisaient et parlaient la greigneur partie des nobles et prélats, et des communautés d'Angleterre.

Comment les Anglais et principalement ceux de Londres s'émurent contre le roi Richard en faveur du comte d'Erby.

Le roi Richard d'Angleterre étant en la marche de Bristo (Bristol) et y tenant ses États, les hommes généralement parmi Angleterre se commencèrent fort à émouvoir et élever l'un contre l'autre : et était justice close parmi les cours d'Angleterre : dont les vaillants hommes, prélats, et gens paisibles, qui ne voulaient que paix, simplesse et amour, et payer ce qu'ils devaient, se commencèrent grandement à ébahir. Car il commença à se mettre sus une manière de gens, par plusieurs routes et compagnies, qui tenaient les champs, et n'osaient les marchands chevaucher, ni aller en leurs marchandises, pour doute d'être dérobés, et ne savaient à qui s'en plaindre pour leur en faire raison et justice. Lesquelles choses étaient moult préjudiciables et déplaisantes en Angleterre, et hors de leurs coutumes et usages, car au royaume d'Angleterre, tous gens, laboureurs et marchands, ont appris de vivre en paix, et à mener leurs marchandises paisiblement, et les laboureurs de leurs terres labourer, et on leur faisait tout au contraire. Premièrement, quand les marchands des villes allaient de l'une à l'autre faire leurs marchandises, s'ils portaient or ou argent, on leur ôtait de leurs bourses, et n'en avaient autre chose. Aux laboureurs, on prenait en leurs maisons blés, avoines, bœufs, vaches, porcs, moutons et brebis : et n'en osaient les bonnes gens mot sonner et commencèrent ces méfaits grandement à multiplier, et tant que les regrets et lamentations en furent par toute l'Angleterre, où ces méfaits se faisaient.

Les citoyens de Londres (qui sont riches, et qui plus vivent des marchandises qui courent par terre et par mer, et ont appris à tenir grand état sur ce, et par lesquels tout le

royaume d'Angleterre s'ordonne et gouverne) considérèrent cette affaire, et virent bien que trop grand méchef était apparent de venir soudainement en Angleterre, si on n'y pourvoyait, si disaient l'un à l'autre secrètement :

— Nos pères et ancesseurs de bonne mémoire pourvurent jadis aux grands méchefs, lesquels étaient apparents en Angleterre, et onc ne furent si grands, comme ils apparaissent pour le présent, car qui laissera faire les volontés à ce méchant roi Richard de Bordeaux, il gâtera tout, ni oncques, depuis qu'il fut roi, bien ni prospérité n'advinrent au royaume d'Angleterre, ainsi comme ils faisaient paravant... Et bientôt, si on n'y pourvoit, tout ira mal, et la pourvoyance est qu'on mande le comte d'Erby (qui perd son temps en France), et, lui venu par deçà, on lui baille par bonne ordonnance le régime du royaume d'Angleterre, par quoi il se réforme en bon État : et soient punis et corrigés ceux qui l'ont desservi, et Richard de Bordeaux pris et mis en la Tour de Londres, et tous ses faits écrits et mis par article, et, quand ils seront bien examinés, on verra bien clairement qu'il n'est pas digne de porter couronne, ni tenir royaume, car ses œuvres le condamneront : qui sont infâmes.

Les citoyens de Londres eurent secrets consaux ensemble, et avec eux aucuns prélats et chevaliers d'Angleterre : èsquels consaux il fut dit et arrêté qu'on enverrait quérir le comte d'Erby (qui se tenait à Paris, ou là près) et le ferait-on retourner en Angleterre : et lui revenu, on lui remontrerait le mauvais gouvernement de ce mauvais roi Richard, et lui mettrait avant qu'il voulût entreprendre le gouvernement de l'héritage et couronne d'Angleterre. Si fut prié l'archevêque de Cantorbie (Cantorbéry), homme d'honneur et d'excellence et prudence, de faire ce message, lequel, pour le profit commun du royaume d'Angleterre, s'accorda légèrement de le faire, et ordonna ses besognes si sage-

ment que nul ne sut son partement, fors ceux qui devaient le savoir, et entra en une nef, lui septième tant seulement, à Londres sur la rivière de la Tamise, et passa outre sans péril ni empêchement... et fit tant par ses journées qu'il vint là ou le comte d'Erby se tenait : et crois que c'était à l'hôtel qu'on dit Wicestre (Bicêtre) près Paris...

Quand l'archevêque de Cantorbie vit qu'il fut l'heure de parler de la matière et besogne pour laquelle il était spécialement venu, il tira à part le comte d'Erby : et s'enfermèrent en une chambre, et lui remontra ledit archevêque la débilité du royaume d'Angleterre, et la violence et désolation qui en plusieurs lieux et contrées y étaient, et comment les Londriens y voulaient pourvoir. Quand le comte d'Erby eut ouï tout au long l'archevêque de Cantorbie, il ne répondit point si tôt, mais s'appuya sur une fenêtre qui regardait dedans les jardins, et pensa un espace : et eut mainte imagination, et, quand il se retourna devers l'archevêque, il dit :

— Sire, vos paroles me donnent à penser. Envis j'entreprends cette chose et envis la laisse aller.

— Sire, répondit l'archevêque, appelez votre conseil et leur remontrez les paroles que je vous ai dites, et je leur remontrerai la cause pourquoi je suis ici venu. Ainsi je crois qu'ils ne vous conseilleront pas du contraire.

Adonc fit le comte d'Erby appeler son conseil, chevaliers et écuyers qui là étaient, èsquels il se fiait le plus. Quand ils furent entrés dans la chambre, le comte d'Erby fit audit archevêque recorder ses paroles. Après ledit comte en demanda conseil à ses hommes, pour savoir quelle chose en était bon de faire. Tous répondirent d'une suite, et dirent :

— Monseigneur, Dieu vous a regardé en pitié. Gardez-vous bien que jamais vous ne refusez ce marché, car jamais vous ne l'aurez meilleur ni plus beau.

Quand le comte d'Erby eut ouï parler son conseil, si ouvrit tous ses esprits et dit :

— Je ferai tout ce que vous voudrez.

Or fut là avisé par entre eux, et regardé comment ils pourraient passer la mer... Pour faire bref compte, le comte d'Erby ordonna toutes ses besognes par grande prudence et prit congé de tous les seigneurs de France. Toutes ces choses faites, il monta à cheval, lui et ses gens, et se départirent de Paris et issirent par la porte Saint-Jacques : et prirent le chemin d'Étampes, et tant chevauchèrent qu'ils vinrent à la ville de Blois, où ils furent environ huit jours, car le comte d'Erby envoya un de ses chevaliers et son héraut en Bretagne pour parler au duc, et signifier sa venue. Quand le duc Jehan de Bretagne entendit que le comte d'Erby, son neveu, le venait voir, il en fut grandement réjoui... Tant exploita le comte d'Erby qu'il vint à Nantes et là trouva le duc de Bretagne qui le recueillit moult liéement. Quand le comte d'Erby eut bien considéré la bonne volonté du duc, il se découvrit à lui d'aucune de ses besognes. Quand le duc de Bretagne entendit cette parole, si lui dit :

— Beau neveu, je vous conseille que vous croyiez les Londriens, car ils sont grands et puissants, et fera le roi Richard (qui mal se porte envers vous) ce qu'ils voudront : et je vous aiderai de navire, gendarmes, et arbalestiers pour les aventures des rencontres qui pourraient advenir sur mer.

De cette parole et offre remercia grandement le comte d'Erby le duc de Bretagne.

Comment le comte d'Erby arriva de Bretagne en Angleterre, et comment il fut reçu des citoyens de Londres.

Cependant on fit toutes les pourvéances sur un havre de mer, et m'est avis que ce fut à Vannes : et là vinrent le

duc et le comte : et quand il fut heure et que le vent fut bon pour aller en Angleterre, le comte d'Erby et toute sa route montèrent en mer, et entrèrent ès vaisseaux ; et là y avaient en la compagnie trois vaisseaux, armés de gendarmes et d'arbalestiers, pour conduire ledit comte jusques en Angleterre. Le navire désancra du hâvre et entra en la mer : et tant cinglèrent qu'en deux jours et en deux nuits, ils vinrent prendre terre à Pleumonde [1] (Plymouth) et issirent hors des vaisseaux et entrèrent dedans la ville petit à petit. Incontinent qu'ils furent retraits en la ville, l'archevêque de Cantorbie prit un de ses hommes, et incontinent l'envoya à Londres pour porter les nouvelles du comte d'Erby. Tous furent réjouis de ces nouvelles : plus de cinq cents Londriens montèrent à cheval et attendaient à grande peine l'un l'autre, de la grande volonté qu'ils avaient de voir le comte d'Erby : lequel comte ne s'arrêta pas à Pleumonde longuement : mais au matin, ils prirent le chemin de Londres, et toujours les Bretons en la compagnie du comte d'Erby... Adonc vinrent toutes gens, hommes, femmes, enfants et clergé (chacun à qui mieux mieux) à l'encontre de lui (tant avaient grand désir de le voir) et cheminaient toutes gens à cheval et à pied si avant qu'ils en avaient la vue, et quand ils le virent, ils crièrent à haute voix : « A joie, à bien et à prospérité, vienne le désiré, monseigneur d'Erby et de Lanclastre ! » De telles paroles était acconvoyé le comte d'Erby, en venant à Londres. Le maire de Londres chevauchait côte à côte de lui, qui grand plaisir prenait au peuple qui ainsi humblement et doucement le recueillait.

Comment le comte d'Erby, nouveau duc de Lanclastre entreprit le gouvernement du royaume d'Angleterre, et de s'en faire roi à l'aide des Londriens.

[1] Ici encore le chroniqueur français est en désaccord avec les chroniques anglaises qui font débarquer Henry de Lancastre sur la côte orientale de l'Angleterre, à Ravenspurg.

Pour venir à la conclusion de la besogne, conseillé fut et avisé qu'on se délivrerait de chevaucher et aller devers le roi, lequel ils nommaient dedans la ville de Londres, et ailleurs, sans nul titre d'honneur, Richard de Bordeaux, et l'avaient les vilains Londriens accueilli en si grand haine qu'à peine pouvaient ouïr parler de lui, fors à sa condamnation et destruction. Le comte d'Erby se fit chef de toute cette armée des Londriens : et était raison (car elle lui touchait plus qu'à nul homme) et partit de Londres en grand arroi. Ainsi que lui et les Londriens cheminaient vers Bristol, tout le pays s'émouvait et venait devers eux.

Nouvelles vinrent, en l'ost du roi Richard, de la venue du comte d'Erby et des Londriens. Quand le roi ouït ces paroles; il fut tout ébahi et ne sut que dire (car tous les esprits lui frémirent) et connut tantôt que les choses iraient mauvaisement si de puissance il n'y pouvait pourvoir : et, quand il répondit, il dit aux chevaliers qui lui contèrent ces nouvelles :

— Or faites tôt appareiller nos gens, et archers, et gendarmes : et faites faire un mandement par tout le royaume que tout soit prêt : car je ne veux pas fuir devant mes sujets.

— Pardieu (répondirent les chevaliers) la besogne va mal : car vos gens vous laissent et defuient, vous en avez ja bien perdu la moitié : et encore voyons-nous le demeurant tout ébahi et perdre contenance.

— Et que voulez donc (dit le roi) que je fasse?

— Nous le vous dirons, sire, votre puissance est nulle contre celle qui vient contre vous : et à la bataille vous ne ferez rien. Il faut que vous issiez d'ici par sens et par bon conseil, et que vous apaisiez vos malveillants, ainsi qu'autrefois vous avez fait, et puis les corrigez tout à loisir. Il y a un château à douze milles d'ici (qui se nomme Fluich [1],

[1] Flint, dans la chronique et dans le drame anglais.

lequel est fort assez. Nous vous conseillons que vous vous tirez celle part, et vous enfermez dedans, et vous y tenez, tant que vous voudrez, et aurez autres nouvelles du comte de Hostidonne, votre frère, et de vos amis : et on envoyera en Irlande et partout au secours : et, si le roi de France, votre beau-père et grand seigneur, sait que vous ayez affaire, il vous confortera.

Le roi Richard d'Angleterre entendit à ce conseil : et lui sembla bon, et ordonna ceux qu'il voulait qui chevauchassent ce chemin avec lui : et ordonna son cousin le comte de Rostellant[1] pour demeurer à Bristo, et aussi tous les autres. Tous tinrent cette ordonnance : et quand ce vint au matin, le roi Richard d'Angleterre et ceux de sa maison tirèrent vers le château de Fluich et se boutèrent dedans.

Comment le roi Richard se rendit au comte d'Erby pour être mené à Londres.

Nouvelles vinrent au comte d'Erby et à son conseil que le roi était retrait et enfermé au château de Fluich, et n'avait pas grands gens avec lui, fors ceux de son hôtel, et ne montrait pas qu'il voulût guerre ni bataille, fors issir de ce danger (s'il pouvait) par traité. Adonc chevauchèrent le comte d'Erby et sa route devant la place dessus nommée, et quand ils approchèrent et furent ainsi qu'à deux petites lieues près, ils trouvèrent un grand village, si s'arrêta le comte d'Erby, et mangea et but un coup, et eut conseil de soi-même, et non d'autrui, qu'il chevaucherait devant à deux cents chevaux ou environ, et laisserait tout le demeurant derrière : et lui venu au château où le roi était, il entrerait dedans par amour, non pas par force : et mettrait hors le roi par douces paroles, et l'assurerait de tout péril, fors de venir à Londres.

[1] Le comte de Rutland. C'est le même personnage que Shakespeare fait paraître sous le nom d'Aumerle.

Adoncques se départit le comte d'Erby de la grosse route et chevaucha avec deux cents hommes tant seulement : et tantôt furent devant le châtel, où était le roi dedans une chambre entre ses gens, tout ébahi. Le comte d'Erby et sa route chevauchèrent devant la porte du château, laquelle était close et fermée, car le cas le requérait. Le comte vint jusques à la porte, et y fit heurter trois grands coups. Ceux qui étaient dedans, demandèrent : — Qui est cela ?

Le comte d'Erby répondit à leur demande : — Je suis Henry de Lanclastre qui vient au roi pour recouvrer mon héritage de la duché de Lanclastre. Qu'on lui dise ainsi de par moi.

— Monseigneur (répondirent ceux qui l'ouïrent) nous lui dirons volontiers.

Tantôt ils montèrent amont en la salle, et au donjon, là où le roi était, et tous les chevaliers qui conseillé et gouverné l'avaient un long temps delez lui. Si lui dirent ces nouvelles. Le roi regarda ses chevaliers et leur demanda quelle chose était bonne de faire.

— Sire, répondirent-ils, en cette requête n'a que tout bien. Vous le pouvez bien faire venir à vous, lui douzième tant seulement, pour ouïr et entendre quelles choses il voudra dire. C'est votre cousin et un grand seigneur en ce pays. Si vous faut dissimuler, tant que ces choses soient apaisées.

Le roi s'inclina à ces paroles et dit : — Allez le quérir et lui faites ouvrir la porte, et entrer dedans, lui douzième seulement.

Deux chevaliers se départirent d'avec le roi, et vinrent bas en la place du château et jusques à la porte. Puis firent ouvrir le guichet, et issirent dehors, et enclinèrent le comte d'Erby et les chevaliers qui là étaient, et dirent au comte :

— Monseigneur, vous soyez le bienvenu. Le roi vous verra volontiers et orra aussi : et nous a dit que vous veniez, vous douzième tant seulement.

Le comte répondit : — Il me plaît bien.

Il entra au château, lui douzième : et puis tantôt on referma le château : et demeurèrent tous les autres dehors. Or considérez le grand péril où le comte se mit adonc : car on l'eût aussi aisément occis (comme faire on devait, par droit et par raison) là-dedans, et toute sa compagnie, qu'on prendrait un oiselet en une cage : mais il ne glosa pas le péril où il était : ainçois (au contraire) alla toujours avant, et fut mené devant le roi. Quand le roi le vit, il mua couleur ; ainsi que celui qui sut avoir grandement méfait. Le comte d'Erby parla tout haut, sans faire nul honneur ni révérence, et demanda au roi :

— Êtes-vous encore jeun ?

Le roi répondit : — Oui. Il est encore assez matin. Pourquoi le dites-vous ?

— Il serait heure (dit le comte d'Erby) que vous déjeunissiez ; car vous avez à faire un grand chemin.

— Et quel chemin ? dit le roi.

— Il vous faut venir à Londres, répondit le comte d'Erby. Si vous conseille que vous buvez et mangez : afin que cheminez plus liément.

Adonc, répondit le roi, qui fut tout mélancolieux et effrayé de ces paroles : — Je n'ai point faim encore ni volonté de manger.

Adonc dirent les chevaliers, qui voulurent flatter le comte d'Erby : — Sire, croyez monseigneur de Lanclastre votre cousin, car il ne vous veut que tout bien.

Adonc dit le roi : — Je le veux. Faites couvrir les tables.

On se hâta de les couvrir. Le roi lava les mains, et puis s'assit à table, et fut servi. On demanda au comte s'il se voulait asseoir et manger. Il répondit que nenni et qu'il n'était pas jeun. Cependant que le roi était à son dîner (qui fut bien petit, car il avait le cœur si destraint qu'il ne pouvait manger) tout le pays d'environ le château de Fluich (où

le roi se tenait) fut couvert de gens d'armes et d'archers, et bien les pouvaient voir ceux dudit château par les fenêtres qui regardaient sur les champs : et les vit le roi, quand il se leva de table (car il n'y assit pas trop longuement, mais fit un très-bref dîner, et de cœur tout mélancholieux) et demanda à son cousin quels gens c'étaient qui se tenaient sur les champs. Il répondit qu'ils étaient Londriens le plus.

— Et que veulent-ils ? dit le roi.

— Ils vous veulent avoir (dit le comte d'Erby), et mener à Londres, et mettre dedans la Tour, et par autre voie ne vous pouvez excuser sans passer dedans.

— Non ! dit le roi : lequel s'effraya grandement de cette parole : car il savait bien que les Londriens le haïssaient. Si dit ainsi : Et vous, cousin, n'y pouvez-vous pourvoir ? Je ne me mets point volontiers entre leurs mains : car je sais bien qu'ils me haïssent et ont haï bien longtemps, moi qui suis leur sire.

Adonc répondit le comte d'Erby : — Je ne vois autre remède, fors que vous vous rendez à moi ; et, quand ils sauront que vous serez mon prisonnier, ils ne vous feront nul mal : mais il vous faut ordonner, avec tous vos gens, pour venir à Londres tenir prison à la Tour de Londres.

Le roi (qui se voyait en dur parti, et tous ses esprits s'ébahissaient fort, comme celui qui se doutait de fait que les Londriens le voulussent occire) se rendit au comte d'Erby son cousin, comme son prisonnier : et s'obligea et promit faire tout ce qu'il voudrait : et aussi tous les chevaliers du roi, écuyers et officiers, se rendirent au comte pour esquiver plus grand péril et dommage... Si amena le comte d'Erby son cousin le roi Richard du châtel d'amont jusques à la cour, parlant ensemble : et lui fit avoir son état tout entier, sans muer ni changer, ainsi qu'il avait eu devant : et ce pendant qu'on sellait et appareillait les chevaux, le roi Richard et le comte devisaient ensemble de paroles, et

étaient moult regardés d'aucuns Londriens qui là étaient : et advint une chose (dont je fus informé) que je vous dirai.

Le roi Richard avait un levrier, (lequel on nommait Math, très-beau levrier outre mesure : et ne voulait ce chien connaître nul homme, fors le roi ; et quand le roi voulait chevaucher, celui qui l'avait en garde le laissait aller : et ce levrier venait tantôt devers le roi le festoyer, et lui mettait, incontinent qu'il était échappé, les deux pieds sur les épaules. Et adoncques advint que le roi et le comte d'Erby, parlant ensemble en la place de la cour dudit château, et étant leurs chevaux tout sellés, ce levrier (qui était coutumier de faire au roi ce que dit est) laissa le roi, et s'envint au duc de Lanclastre, et lui fit toutes telles contenances que par avant il avait accoutumé de faire au roi, et lui assit les deux pieds sur le col, et le commença moult grandement à chérir. Le duc de Lanclastre (qui point ne connaissait ce levrier) demanda au roi : — Et que veut ce levrier faire ?

— Cousin (dit le roi), ce vous est une grande signifiance et à moi petite.

— Comment (dit le duc) l'entendez-vous ?

— Je l'entends, dit le roi. Le levrier vous festoie aujourd'hui comme roi d'Angleterre que vous serez, et j'en serai déposé : et le levrier en a connaissance naturelle. Si le tenez delez vous : car il vous suivra et m'éloignera.

Le duc de Lanclastre entendit bien cette parole et fit chère au levrier : lequel onc depuis ne voulut suivre Richard de Bordeaux : mais suivit le duc de Lanclastre.

Comment le roi, étant quatre des chevaliers de sa chambre justiciés à mort par les Londriens, fut conseillé par les autres, prisonniers avec lui, de résigner sa couronne au duc de Lanclastre, comte d'Erby.

Quand le duc de Lanclastre eut mis dedans la Tour de

Londres son cousin le roi Richard et ceux de son conseil, qu'avoir il voulait, la première chose que le duc fit, ce fut que tantôt il envoya quérir le comte de Warwich [1] (qui condamné était à user ses jours en l'île de Visque [2]), et le délivra de tous points ; et secondement il envoya ses messagers devers le comte de Northombellande et messire Henry de Persy son fils : et leur manda de venir devant lui, ainsi qu'ils firent. Après il entendit comme il pourrait être saisi de quatre gentils compagnons qui étranglé avaient son oncle le duc de Glocestre au château de Calais : et tant fit qu'il les eut tous quatre : et ne les eut point rendus pour vingt mille nobles. Si les fit mettre en prison, tous à part, à Londres. Le duc de Lanclastre, les consaux et les Londriens eurent conseil ensemble comment ils ordonneraient de Richard de Bordeaux, qui était mis dedans la grosse tour où le roi Jehan de France se tint une fois, cependant que le roi Édouard chevauchait au royaume de France. Premièrement ils regardèrent à son règne : et tous ses faits écrivirent et mirent par articles, et en trouvèrent vingt-huit, et puis s'en vinrent au château, qu'on dit la Tour, le duc de Lanclastre en leur compagnie. Quand ils furent venus jusque-là, ils entrèrent tous en la chambre où le roi était : auquel ne firent nulle révérence ; et lui lurent au long tous ces articles : auxquels il ne répondit rien (car il vit bien qu'ils étaient véritables), fors ce qu'il dit que tout ce qu'il avait fait était passé par son conseil. Adonc lui fut dit qu'il voulût nommer ceux par lesquels il s'était le plus conseillé. Il les nomma, comme celui qui avait espérance d'avoir délivrance de là, et passer, en accusant ceux qui plus l'avaient conseillé. Pour cette fois ils ne parlèrent plus avant : mais s'en alla le duc de Lanclastre en son hôtel et on laissa faire au maire de Londres et aux hommes de la loi : les-

[1] Warwick.
[2] L'île de Wight.

quels vinrent en la maison de ville qu'on dit à Londres la Ginalle[1]. Tout premièrement les faits contraires contre le roi, et les articles qui avaient été lus devant lui en la Tour, furent là lus généralement et publiquement, et remontré par celui qui les lut que le roi n'en avait nul débattu, mais avait bien dit que tout ce que consenti avait à faire, le principal conseil lui en avait été donné par quatre chevaliers de sa chambre... Adonc se tirèrent ensemble le maire de Londres et les seigneurs de la loi, et se mirent en la chambre du jugement et furent les quatre chevaliers jugés à mourir et être amenés au pied de la Tour (afin que Richard de Bordeaux les pût voir des fenêtres), et traînés le long de la ville de Londres, et là leur être tranché les têtes, et mises sur glaive au pont de Londres, et les corps traînés au gibet, et là laissés. Ce jugement rendu, on se délivra de l'exécuter. Le maire de Londres et les seigneurs qui à ce étaient députés s'en vinrent au château de Londres, et firent tantôt mettre hors les quatre chevaliers du roi : et furent amenés en la cour, et là chacun attelé à deux chevaux, à la vue de ceux qui en la Tour étaient : qui bien le virent, et le roi aussi : dont ils furent fort courroucés et éperdus. Tous quatre allaient l'un après l'autre : et furent traînés du Châtel allant au long de Londres : et là, sur un étal de poissonnier, on leur trancha les têtes, lesquelles furent mises sur quatre glaives, à la porte du pont de Londres, et les corps traînés par les épaules au gibet, et là pendus.

Cette justice faite, il fut dit au roi, de ceux qui avec lui étaient : — Sire, nous n'avons rien en nos vies : ainsi comme il appert. Quand votre cousin de Lanclastre vint au château de Fluich, il vous eut en convenant que vous et douze des vôtres demeureraient ses prisonniers et n'auraient autre mal : et, de ces douze, quatre en sont exécutés honteusement. Nous n'en devons aussi attendre autre chose.

[1] Guildhall.

A ces mots commença le roi Richard moult tendrement à pleurer et tordre ses mains.

— Et que voulez-vous (dit le roi) que je fasse? Il n'est chose que je ne doive faire pour nous sauver.

— Sire (dit le chevalier), nous disons vérité, et les apparences nous en voyons que les Londriens veulent couronner à roi votre cousin de Lanclastre. Or, n'est possible, tant que vous soyez en vie, si vous ne le consentez, que le couronnement se puisse faire. Si vous mettons en termes, pour votre saluation et la nôtre, quand votre cousin viendra ici parler à vous (et le mandez pour la besogne avancer) que par douces et traitables paroles dites que vous voulez la couronne d'Angleterre résigner publiquement en ses mains : et lors vous lui prierez affectueusement qu'il vous laisse ici vivre ou ailleurs, et nous aussi avec vous, et chacun à part lui on envoye hors d'Angleterre comme banni : car qui perd la vie perd tout.

Le roi Richard entendit bien ces paroles, et dit qu'il ferait tout ainsi qu'on le conseillait.

Comment le roi Richard d'Angleterre résigna sa couronne et son royaume en la main du comte d'Erby duc de Lanclastre.

Les nouvelles vinrent au duc de Lanclastre que Richard de Bordeaux le demandait et avait grand désir de parler à lui. Tantôt ledit duc se départit de son hôtel sur le tard : et vint par une barge sur la Tamise, àccompagné de ses chevaliers, au château de Londres : et entra dedans par derrière : et vint en la Tour où le roi était : lequel recueillit le duc de Lanclastre moult doucement, et s'humilia très-grandement envers lui : ainsi que celui qui se voyait et sentait en grand danger. Si lui dit :

— Cousin, j'ai regardé et considéré mon état : lequel est

en petit point, Dieu merci : et, tant qu'à tenir jamais règne, gouverner peuple, ni porter couronne, je n'ai que faire d'y penser : et (si Dieu m'aide à l'âme), si je ne voudrais être de ce siècle mort de mort naturelle, et que le roi de France eût retenu sa fille [1]. Car nous n'avons pas pris ni eu guère de joie ensemble, noncques puis que je l'amenai en ce pays. Cousin, tout considéré, je sais bien que je me suis grandement mépris envers vous et plusieurs nobles de mon sang en ce pays, pour lesquelles choses je connais que jamais je ne viendrai à paix ni à pardon. Pourtant de bonne et libérale volonté, je vous veux résigner l'héritage de la couronne d'Angleterre, et vous prie que le don vous prenez avec la résignation.

Quand le duc de Lanclastre ouït cette parole, il répondit :

— Il convient qu'à cette parole soient appelés plusieurs des trois États d'Angleterre : et j'ai mandé les prélats et nobles de ce pays, et les consaux des bonnes villes, et dedans trois jours il y en aura assez pour faire la résignation dûment, laquelle vous voulez faire, et par ce point vous apaiserez grandement et adoucirez l'ire de plusieurs hommes d'Angleterre... Tant qu'à moi, je vous défendrai et allongerai votre vie, au nom de pitié, tant que je pourrai : et prierai pour vous envers les Londriens et les hoirs de ceux que vous avez fait mourir.

— Grand merci, dit le roi. Je me confie plus en vous qu'en tout le demeurant d'Angleterre.

— Vous avez droit, répondit le duc de Lanclastre : car si je ne fusse allé au-devant de la volonté du peuple, vous eussiez été pris de lui et dégradé à grande confusion, et mort par vos mauvaises œuvres ; qui vous font avoir cette peine et danger.

Quand le duc de Lanclastre eut été en la Tour de Lon-

[1] Isabelle de France, fille de Charles VI.

dres avec le roi Richard plus de deux heures, et toujours le plus parlant à lui, il prit congé et se départit : et rentra en la barge : et retourna par la rivière de la Tamise en son hôtel : et renforça encore le lendemain ses mandements par toutes les limitations d'Angleterre. Et vinrent à Londres son oncle le duc d'Iorch, le comte de Rostellant son fils, le comte de Northombellande, et messire Thomas de Persy, son frère [1], et vinrent grand nombre de prélats, archevêques et abbés. Adonc vint le duc de Lanclastre, accompagné de ses seigneurs et des plus notables hommes de Londres, au château, tous à cheval : lesquels descendirent en la place : et entrèrent dedans le château : et fut mis le roi hors de la Tour, et vint en la salle ordonné et appareillé comme roi, en manteau ouvert, tenant le sceptre en sa main, et la couronne en son chef, et dit ainsi oyant tous :

— J'ai été roi d'Angleterre, duc d'Aquitaine, et sire d'Irlande, environ XXIJ ans : laquelle royauté, seigneurie, sceptre, couronne et héritage, je résigne purement et quitement à mon cousin Henry de Lanclastre : et lui prie, en la présence de tous, qu'il prenne le sceptre.

Adonc tendit-il le sceptre au duc de Lanclastre : qui le prit et tantôt le bailla à l'archevêque de Cantorbie : lequel le prit. Secondement le roi Richard prit la couronne d'or sur son chef à deux mains, et la mit devant lui et dit :

— Henry, beau cousin, et duc de Lanclastre, je vous donne et rapporte cette couronne (de laquelle j'ai été nommé roi d'Angleterre) et, avec ce, toutes les droitures qui en dépendent.

Le duc de Lanclastre la prit : et fut là l'archevêque de Cantorbie tout appareillé : qui la prit ès mains du duc de Lanclastre. Ces deux choses faites, et la résignation ainsi consentie, le duc de Lanclastre appela un notaire public :

[1] Worcester dans le drame.

et en demanda avoir lettres et témoins des prélats et des seigneurs qui là étaient. Et assez tôt après Richard de Bordeaux retourna au lieu dont il était issu. Et le duc de Lanclastre, et tous les seigneurs qui là étaient venus, montèrent à cheval : et firent emporter, en coffres et custodes, les deux joyaux solennels, dessus nommés, et furent mis en la Trésorerie de l'abbaye de Westmonstier (Westminster) : et retournèrent tous les seigneurs chacun en sa maison.

Du Parlement et assemblée de Westmonstier où Henry de Lanclastre fut publiquement accepté pour roi d'Angleterre.

En l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur mil trois cent nonante et neuf, advint en Angleterre, en septembre, le dernier jour dudit mois, par un mardi, que Henry, duc de Lanclastre, tint parlement au palais de Westmonstier (qui est hors de Londres), et audit Parlement, furent assemblés tous les prélats ou clergé du royaume d'Angleterre, ou la plus grande partie ; et après y furent tous les ducs et comtes dudit royaume, et aussi du commun de chaque ville une quantité de gens : et adonc challengea ledit Henry, duc, ledit Royaume d'Angleterre : et requit être roi, par trois manières et raisons : premièrement, par conquêt ; secondement, parcequ'il se disait être hoir ; et tiercement parceque le roi Richard de Bordeaux lui avait résigné le royaume en sa main, de pure et libérale volonté, présents prélats, ducs et comtes, en la salle de la grand Tour de Londres. Ces trois cas remontrés, requit le duc de Lanclastre à tout le peuple d'Angleterre, qui était là, que de ce ils dissent leur bonne volonté : et incontinent répondit le peuple, tout d'une voix, que c'était bien leur volonté qu'il fût leur roi, et ne voulaient autre que lui : et encore, ensuivant ce propos, requit et demanda ledit duc au peuple si c'était bien leur volonté : et ils répondirent tous à une

voix, oui : et de là en présent s'assit le duc Henry en siége royal. Lequel siége était haut élevé en la salle et était couvert tout d'un drap d'or, et à ciel dessus, si que tous ceux qui là étaient le pouvaient bien voir. Incontinent que le duc fut assis audit siége, tout le peuple tendit les mains contre mont, en lui promettant foi : et fut lors ce Parlement conclu : et puis fut journée assignée pour son couronnement au jour de saint Édouard qui fut lundi 13e jour d'octobre.

De la mort du roi Richard d'Angleterre.

Depuis ne demeura pas longtemps que renommée véritable courut parmi Londres que Richard de Bordeaux était mort. La cause comment ce fut ni par quelle incidence, point je ne la savais au jour que j'écrivis ces chroniques. Le roi Richard de Bordeaux mort, il fut couché sur une litière dedans un char, couvert de brodequin, tout noir, et étaient quatre chevaux tout noirs attelés audit char, et deux varlets, vêtus de noir (qui menaient ledit char), et quatre chevaliers, vêtus de noir, venant derrière, et suivant ledit char, et ainsi se départirent de la Tour de Londres (où mort était) et fut amené ainsi, au long de Londres, le petit pas, jusques à la grande rue du Cep (où tout le retour de Londres est) et là en pleine rue s'arrêtèrent le char, les chartiers et chevaliers, et y furent bien deux heures : et vinrent plus de vingt mille personnes, hommes et femmes, voir le roi qui là gisait le chef sur un oreiller noir, le visage découvert. Les aucuns en avaient pitié (qui le voyaient en celui état) et les autres non, et disaient que de longtemps il avait la mort acquise.

Or considérez, seigneurs, rois, ducs, comtes, prélats et toutes gens de lignage et de puissance, comment les fortunes de ce monde sont merveilleuses et tournent diversement. Ce roi Richard régna roi d'Angleterre vingt et deux

ans en grande prospérité, pour entretenir état et seigneurie : car il n'y eut oncques roi en Angleterre qui tant dépensât, à cent mille florins près par an, pour son état seulement et hôtel entretenir, que fit en son temps icelui roi Richard de Bordeaux. Car moi Jehan Froissart, chanoine et trésorier de Chimay, le vis et considérai, et y fus un quart d'an, et me fit très-bonne chère, pour la cause de ce qu'en ma jeunesse j'avais été clerc et familier au noble roi Edouard, son grand-père, et à Madame Philippe de Hainaut, reine d'Angleterre, son aïeule. Et quand je me départis d'avec lui (ce fut à Windesore [1]) au prendre congé il me fit, par un sien chevalier, donner un gobelet d'argent doré, pesant deux marcs largement, et dedans cent nobles, dont je valus mieux depuis tout mon vivant, et suis moult tenu à prier Dieu pour lui, et envis (malgré moi) écrivis de sa mort.

Mais pour tant que j'ai dicté, ordonné et augmenté, à mon loyal pouvoir, cette histoire, je l'écris pour donner connaissance qu'il devint. En mon temps je vis deux choses qui furent véritables : nonobstant qu'elles chussent en grand différent. A savoir est que j'étais dans la cité de Bordeaux, et séant à table, quand le roi Richard fut né lequel vint au monde à un mercredi, sur le point de dix heures, et à cette heure que je dis vint messire Richard de Pont-Cardon, maréchal pour celui temps d'Aquitaine, et me dit :

— Froissart, écrivez et mettez en mémoire que M[me] la princesse est accouchée d'un beau fils qui est venu au monde au jour des Rois, et si est fils de roi.

Le gentil chevalier de Pont-Cardon ne mentit pas, car il fut roi d'Angleterre vingt et deux ans, mais au jour qu'il me dit ces paroles il ne savait pas la conclusion de sa vie, quelle elle serait, et pour le temps que le roi Richard fut né,

[1] Windsor.

son père était en Galice (que le roi Dom Piètre lui avait donnée) et était là pour conquérir le royaume. Ce sont choses bien à imaginer, et sur lesquelles j'ai moult pensé depuis. Car, le premier an que je vins en Angleterre au service de la noble Reine Philippe (ainsi que le roi Édouard, ladite Reine et tous leurs enfants étaient venus à Barquamestede, un manoir du prince de Galles, séant outre-Londres (pour prendre congé, du prince et de la princesse qui devaient aller en Aquitaine, j'ouïs parler un chevalier ancien, devisant aux dames, lequel dit : « Nous avons un livre, appelé le Brust (le roman de Brut), qui devise que le prince de Galles aîné fils du roi, le duc de Clarence, ni le duc d'Iorch, ni de Glocestre, ne seront point rois d'Angleterre : mais retournera le royaume à l'hôtel de Lanclastre. » Or dis-je, moi, auteur de cette histoire, considérant toutes ces choses que les deux chevaliers (c'est à savoir messire Richard de Pont-Cardon et messire Berthelmieu de Brules) eurent chacun raison : car je vis, et aussi vit tout le monde Richard de Bordeaux vingt et deux ans roi d'Angleterre, et puis le royaume retourner en l'hôtel de Lanclastre.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE

DU TOME ONZIÈME

ŒUVRES DE SHAKESPEARE.

Volumes parus.

Tome I. Les deux Hamlet.

Tome II. Les Féeries.
Le Songe d'une Nuit d'Été.
La Tempête.

Tome III. Les Tyrans.
Macbeth.
Le Roi Jean.
Richard III.

Tome IV. Les Jaloux — I.
Troylus et Cressida.
Beaucoup de bruit pour rien.
Conte d'hiver.

Tome V. Les Jaloux — II.
Cymbeline.
Othello.

Tome VI. Les Comédies de l'Amour.
La Sauvage apprivoisée.
Tout est bien qui finit bien.
Peines d'amour perdues.

Tome VII. Les Amants tragiques.
Antoine et Cléopâtre.
Roméo et Juliette.

Tome VIII. Les Amis.
Les Deux Gentilshommes de Vérone.
Le Marchand de Venise.
Comme il vous plaira.

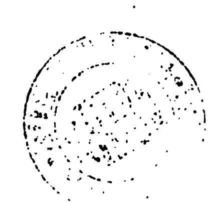
Tome IX. La Famille.
Coriolan.
Le roi Lear.

Tome X. La Société.
Mesure pour Mesure.
Timon d'Athènes.
Jules César.

Tome XI. La Patrie I.
Richard II.
Henry IV (1re partie).
Henry IV (2e partie).

Sous presse.

Tome XII. La Patrie II.
Henry V.
Henry VI (1re partie).



Saint-Denis. — Typographie de A. Moulin.

JANVIER 1863

CATALOGUE GÉNÉRAL

DE

PAGNERRE

LIBRAIRE-ÉDITEUR

SOMMAIRE

LES OUVRAGES ANNONCÉS SUR CE CATALOGUE
SONT EXPÉDIÉS FRANCO
CONTRE ENVOI DU PRIX EN UN MANDAT SUR LA POSTE
ET PAR LETTRE AFFRANCHIE.

PARIS

— 18, RUE DE SEINE, 18 —

Ce Catalogue annule les précédents.

TABLE DES NOMS D'AUTEURS

VICTOR HUGO

LES
MISÉRABLES

L'apparition de ce grand livre, l'œuvre capitale de Victor Hugo, sera l'un des principaux événements littéraires de notre siècle.

Les Misérables sont le premier roman publié par Victor Hugo depuis *Notre-Dame de Paris.*

Notre-Dame de Paris, c'était la résurrection du moyen âge; *les Misérables,* c'est la vie du *dix-neuvième siècle.*

A la prodigieuse invention, au drame poignant, au style splendide, à toutes les qualités saisissantes du créateur de *Claude Frollo* et de *la Esmeralda,* s'ajoutent, cette fois, l'émotion d'une action contemporaine et la grande inquiétude de tout le problème social. L'intérêt de *Notre-Dame de Paris* multiplié par l'actualité, voilà *les Misérables!*

Le roman complet est divisé en cinq parties de deux volumes chacun. Les cinq parties, reliées entre elles par une

action continue, renferment cependant chacune un épisode complet.

Chaque partie, composée de deux beaux volumes in-8°, imprimés avec luxe sur papier cavalier vélin glacé et satiné, se vend séparément **12 fr.** Tirage spécial : *cent* exemplaires d'amateurs, sur papier vélin vergé collé, et *vingt-cinq* exemplaires sur papier vergé de couleur, au prix de **24 fr.** les deux volumes composant chaque partie.

TRADUCTION ALLEMANDE
Le volume, petit in-18. **3** fr. **75**

TRADUCTION ESPAGNOLE
Le volume, in-18, relié. **5** fr.

---

25 PHOTOGRAPHIES D'APRÈS LES SCÈNES ET TYPES

Dessinés par G. Brion

Chaque photographie. . . . . 1 fr. 50 c.

LA COLLECTION RELIÉE EN UN ÉLÉGANT ALBUM. 30 FR.

PORTRAIT DE VICTOR HUGO

Photographie par M. Bacot. — Juillet 1862.

Épreuve de luxe.	**6** fr. »
Epreuve grand format.	**2** fr. **50** c.
Epreuve format carte de visite.	**1** fr. »



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

VICTOR HUGO

Cette traduction, la seule exacte, la seule complète, est faite non sur la traduction de Letourneur, mais sur le texte de Shakespeare. On sait que la version de Letourneur a servi de type à toutes les traductions publiées jusqu'ici, et qu'elle est restée bien loin de l'original. M. François-Victor Hugo a complété ce monument, élevé à Shakespeare, par la reproduction des chroniques et des légendes, aujourd'hui oubliées, sources de tant de chefs-d'œuvre.

Nouvelle par la forme, nouvelle par les compléments, nouvelle par les révélations critiques et historiques, cette traduction sera nouvelle surtout par l'association de deux noms. Elle offrira au lecteur cette nouveauté dernière : l'auteur de *Ruy-Blas* commentant l'auteur d'*Hamlet*.

En Vente :

I. — **LES DEUX HAMLET.**

II. — **LES FÉERIES.**
Le Songe d'une Nuit d'été.
La Tempête.

III. — **LES TYRANS.**
Macbeth.
Le roi Jean.
Richard III.

IV. — **LES JALOUX. I.**
Troylus et Cressida.
Beaucoup de bruit pour rien.
Le Conte d'hiver.

V. — **LES JALOUX. II.**
Cymbelyne.
Othello.

VI. — **LES COMÉDIES DE L'AMOUR.**
La Sauvage apprivoisée.
Tout est bien qui finit bien.
Peines d'amour perdues.

VII. — **LES AMANTS TRAGIQUES.**
Antoine et Cléopatre.
Roméo et Juliette.

VIII. — **LES AMIS.**
Les Deux Gentilshommes de Vérone.
Le Marchand de Venise.
Comme il vous plaira.

IX. — **LA FAMILLE.**
Coriolan.
Le roi Lear.

X. — **LA SOCIÉTÉ.**
Mesure pour Mesure.
Timon d'Athènes.
Jules César.

XI. — **LA PATRIE. I.**
Richard II.
Henri IV (1re partie).
Henri IV (2e partie).

EN PRÉPARATION :

XII. — **LA PATRIE. II.**
Henri V.
Henri VI (1re partie).

XIII. — **LA PATRIE III.**
Henri VI (2e partie).
Henri VI (3e partie).
Henri VIII.

XIV. — **LES FARCES.**
Les Joyeuses épouses de Windsor.
Comédie d'erreurs.
La nuit des Rois.

XV. — **LES SONNETS ET LES POÈMES.**

Chaque volume, format in-8°, contenant

UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET UN APPENDICE

Se vend séparément

Trois francs cinquante centimes.

Exemplaires d'amateurs sur papier glacé et satiné vélin vergé fort.
Chaque volume : 7 fr.

EUGÈNE PELLETAN

M. Pelletan publie, sous forme de brochures, un certain nombre de travaux sur les différentes questions qui préoccupent l'opinion publique.

Chaque brochure, format in-8°, composée de trois feuilles d'impression, se vend séparément *un franc*.

ŒUVRES PUBLIÉES DE M. EUGÈNE PELLETAN

La Nouvelle Babylone. 2e édition. 1 vol. in-8°. . . . 3 fr. 50 c.
— 3e édition. 1 volume in-18 jésus. . . . . 2 fr. 50 c.

Les Morts inconnus. — Le Pasteur du Désert. 2e édition. 1 vol. in-18 jésus. . 1 fr. 50 c.

Le Monde marche. 2e édition. 1 vol. in-18 jésus. . 1 fr. 50 c.

Profession de Foi du XIXe siècle. 4e édition. 1 vol. in-8°. . . . 3 fr. 50 c.

…ures de Travail. 1 vol. in-8°. . . . . . . 7 fr.

…s Droits de l'Homme. …vol. in-8°. . . . 3 fr. 50 c.

Les Rois Philosophes. 1 vol. in-8°. . . . 3 fr. 50 c.

Histoire des Trois Journées de Février 1848. 1 vol. in-8°. . . . 1 fr. 50 c.

Décadence de la Monarchie française. 3e édition, considérablement augmentée. 1 vol. in-8°. . . . . . . 5 fr.

La Naissance d'une Ville. 1 vol. in-8°. . . . 3 fr. 50 c.

Le Droit de parler. In-8°. 1 fr.

La Comédie italienne. In-8°. . . . . 1 fr.

La Tragédie italienne. 1 vol. in-8°. . . . . 1 fr.

Les Fêtes de l'intelligence. 1 vol. in-8°. . . . . . . 1 fr.

LOUIS BLANC

HISTOIRE

DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

OUVRAGE TERMINÉ

12 beaux volumes in-8°. — Prix de chaque volume : 5 fr.

ŒUVRES

DE FENIMORE COOPER

Traduites par Defauconpret.

ÉDITION ORNÉE DE 90 BELLES GRAVURES.

Chaque volume se vend séparément 4 fr.

TITRE DES OUVRAGES :

1. Précaution.
2. L'Espion.
3. Le Pilote.
4. Lionel Lincoln.
5. Dernier des Mohicans.
6. Les Pionniers.
7. La Prairie.
. Le Corsaire rouge.
9. Puritains d'Amérique.
10. L'Écumeur de Mer.
11. Le Bravo.
12. L'Heidenmauer.
13. Le Bourreau de Berne.
14. Les Monikins.
15. Le Paquebot américain
16. Eve Effingham.
17. Le Lac Ontario.
18. Mercédès de Castille.
19. Le Tueur de daims.
20. Le deux Amiraux.
21. Le Feu follet.
22. A Bord et à Terre.
23. Lucie Hardinge.
24. Wyandotté.
25. Satanstoé.
26. Le Porte-Chaîne.
27. Ravensnest.
28. Les Lions de Mer.
29. Le Cratère.
30. Les Mœurs du jour.

NOUVELLE ÉDITION ILLLUSTRÉE

3 fr. le volume.

ŒUVRES

DE WALTER SCOTT

Traduites par Defauconpret, sous les yeux et avec les conseils de l'auteur.

Très-belle édition revue, corrigée avec le plus grand soin

Illustrée de 50 Magnifiques gravures et portraits d'après Raffet.

30 FORTS VOLUMES IN-8°, CAVALIER VÉLIN.

4 fr. 50 c. le volume.

C'est la plus belle, la plus splendide édition qui ait encore été publiée en France des Œuvres du grand romancier anglais.

Chaque volume se vend séparément.

TITRE DES OUVRAGES :

1. Waverley.
2. Guy Mannering.
3. L'Antiquaire.
4. Rob Roy.
5. Le Nain noir. — Les Puritains.
6. La prison d'Edimbourg
7. La Fiancée de Lammermoor. — L'Officier de fortune.
8. Ivanhoé.
9. Le Monastère.
10. L'Abbé, suite du Monastère.
11. Kenilworth.
12. Le Pirate.
13. Aventures de Nigel.
14. Peveril du Pic.
15. Quentin Durward.
16. Les eaux de Saint-Ronan.
17. Redgauntlet.
18. Le Connétable de Chester.
19. Richard en Palestine.
20. Woodstock.
21. Les Chroniques *de la Canongate.*
22. La Jolie Fille de Perth.
23. Charles le Téméraire.
24. Robert de Paris.
25. Le Château périlleux. — La Démonologie.

26 à 28. Histoire d'Écosse.

29 et 30. Romans poétiques.

Collection de 50 gravures pouvant servir à illustrer les anciennes éditions. Prix. . . . . 25 fr.

NOUVELLE ÉDITION ILLUSTRÉE

30 volumes in-8° carré. Chaque volume 3 fr.

ÉDITION PRÉCÉDENTE.

30 vol. in-8° ornés de 90 grav. par Alfred et Tony Johannot.
Il ne reste plus d'exemplaires complets.

Chaque volume se vend séparément . . . . 4 fr.
— Sans gravures. . . . . 3 fr.

ŒUVRES DE M. A. DE LAMARTINE

Volumes grand in-8° cavalier vélin, illustrés de 22 gravures sur acier par nos premiers artistes.

DIVISION DE L'OUVRAGE :

MÉDITATIONS, NOUVELLES MÉDITATIONS, CHANT DU SACRE, MORT DE SOCRATE, PÈLERINAGE DE CHILD-HAROLD, avec notes et commentaires. 1 vol . . . . 7 fr.

HARMONIES POÉTIQUES, RECUEILLEMENTS, avec notes et commentaires. 1 vol. . . . . 7 fr.

JOCELYN, avec notes et commentaires. 1 vol. . . . . . . 6 fr

CHUTE D'UN ANGE, avec notes. 1 vol. . . . . 6 fr.

VOYAGE EN Orient. 2 vol. . . . . 12 fr.

Collection des 22 gravures, pouvant servir à illustrer les anciennes éditions. Prix. . . . . 8 fr.

Édition in-18 format anglais, à 3 fr. 50 c. le volume.

Chaque volume se vend séparément.

Méditations poétiques.	1 v.	**Recueillements poétiques.**	1 v.
Nouvelles Méditations.	1 v.	**Jocelyn.**	1 v.
Harmonies poétiques.	1 v.	**Chute d'un Ange.**	1 v.

Voyage en Orient. 2 vol.

Cette édition, qui est charmante, a déjà été réimprimée plusieurs fois ; il en a été tiré plus de 300,000 volumes.

LES CONFIDENCES

1 vol. in-18 jésus. . . . . 2 fr.

ANCIENNES ÉDITIONS

Recueillements poétiques. 1 vol. in-8°. . . . . 3 fr. 50
— — 1 vol. in-18. . . . . 1 fr. 75
La Chute d'un Ange. 2 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

GRAZIELLA

Magnifique édition in-4°, ornée de nombreux dessins par Alfred de Curzon

1 beau volume élégamment cartonné. 25 fr.

Le même ouvrage. 1 vol. in-18 jésus. . . . . 1 fr.

JOCELYN

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE,

imprimée sur papier de luxe dans le format elzevirien. 1 joli vol. in-16.
Prix. . . . . 3 fr. 50.

Exemplaires d'amateurs tirés sur papier de Chine.

LE MÊME OUVRAGE :

Édition in-8° jésus, illustrée de nombreuses vignettes gravées sur bois.
1 volume. 15 fr.

Histoire des Constituants. 4 vol. in-8°, grand cavalier vélin. — Prix : 5 fr. le volume. L'ouvrage complet. . . . . . 20 fr.

Histoire des Girondins. 8e édition. 6 beaux volumes in-18 jésus vélin. Prix . . . . . 21 fr.

HISTOIRE DE LA RESTAURATION

CHUTE DE L'EMPIRE — PREMIÈRE RESTAURATION — CENT-JOURS
DEUXIÈME RESTAURATION

8 vol. in-8° grand cavalier vélin, ornés de 32 magnifiques portraits-vignettes sur acier. — L'ouvrage complet : 40 fr.

COLLECTION DES 32 PORTRAITS-VIGNETTES : 10 FR.

Le même ouvrage :

8 vol. in-18 jésus vélin. . . . . 28 fr. »
Chaque volume se vend séparément. . . . . 3 fr. 50 c.

LE TAILLEUR DE PIERRES DE SAINT-POINT

RÉCIT VILLAGEOIS

1 volume in-8°, cavalier vélin. . . . . . . 4 fr.

HISTOIRE DE LA TURQUIE. 8 vol. in-8°, grand cavalier. Prix. 5 fr. le vol.

RAPHAEL, Pages de la vingtième année. 1 vol. in-18. Prix. . 1 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EDGAR QUINET

FORMANT 10 BEAUX VOLUMES

PRÉCÉDÉES DE

EDGAR QUINET, SA VIE ET SON ŒUVRE

PAR CHARLES-LOUIS CHASSIN

UN FORT VOLUME

Chaque volume se vend séparément.

Édition In-8°. . . . . 6 fr. | Édition In-18. . . . . 3 fr 50 c.

I. — Génie des Religions. — De l'origine des dieux.

II. — Les Jésuites. — L'Ultramontanisme. — Introduction à la Philosophie de l'histoire de l'Humanité.

III. — Le Christianisme et la Révolution française. — Examen de la *Vie de Jésus-Christ*, par Strauss. — Philosophie de l'histoire de France.

IV. — Les Révolutions d'Italie.

V. — Marnix de Sainte-Aldegonde. — La Grèce moderne et ses rapports avec l'Antiquité.

VI. — Les Roumains. — Allemagne et Italie. — Mélanges.

VII. — Ahasvérus. — Les Tablettes du Juif errant.

VIII. — Prométhée. — Napoléon. — Les Esclaves.

IX. — Mes vacances en Espagne. — De l'Histoire de la Poésie. — Des Épopées françaises inédites du XII° siècle.

X. — Histoire de mes idées. — 1815 et 1840. — Avertissement au pays. — La France et la Sainte-Alliance en Portugal. — OEuvres diverses.

GARNIER-PAGÈS

HISTOIRE
DE LA
RÉVOLUTION
DE 1848

L'histoire de la Révolution de 1848 présente une série de drames, les plus curieux, les plus émouvants des temps modernes. Dans ces luttes gigantesques, où les peuples et les princes combattent pour la souveraineté, où le monde du passé se brise contre le monde de l'avenir, l'intérêt est d'autant plus excité que chaque peuple, chaque individu, s'est vu, dans cette mêlée immense, ballotté par le torrent dont les flots roulent toujours.

Acteur ou témoin dans ces scènes multiples dont la variété est infinie, chaque peuple, chaque individu, y a rempli son rôle plus ou moins tracé, y a eu sa fortune, sa vie plus ou moins engagées. Dans le récit chacun peut retrouver ses actes, dans le livre sa page, dans le tableau sa place, dans les discussions sa pensée, dans les drapeaux sa couleur, dans les élections son vote, dans l'histoire générale son histoire personnelle.

L'intérêt croît sans cesse et se multiplie. C'est le drame

grandiose de la vie réelle de l'humanité! La scène, c'est le monde entier!... Les acteurs sont les peuples! Dieu plane en haut et juge chacun selon ses œuvres.....

Et le drame continue.

L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1848 se compose de **quatre parties** :

I. **La Révolution de 1848 en Europe.** . . . **3 vol.**	III. **24 Février 1848.** . **1 vol.**
II. **Chute de la Royauté** **1 vol.**	IV. **République : Gouvernement provisoire** . . . **3 vol.**

Le tome 8e et dernier est terminé par une liste très-complète de toutes les personnes dont le nom est cité dans l'ouvrage.

Chaque volume, format in-8°, imprimé avec luxe sur papier cavalier vélin glacé et satiné, se vend séparément : 6 fr.

DICTIONNAIRE

POLITIQUE

ENCYCLOPÉDIE DE LA SCIENCE ET DU LANGAGE POLITIQUES

PAR LES NOTABILITÉS DE LA PRESSE ET DU PARLEMENT

AVEC UNE

INTRODUCTION PAR GARNIER-PAGÈS AINÉ

Publié par Eug. Duclerc et Pagnerre.

1 fort vol. in-8° grand jésus, de près de 1,000 pages à deux colonnes contenant plus de 2,000 articles. 6e édition. . . . . 15 fr.

Le *Dictionnaire politique* est tout à la fois le *manuel* et le *guide* du citoyen, du fonctionnaire public, du diplomate, du publiciste, de l'électeur, de l'homme du peuple aussi bien que des premiers magistrats de l'État. Cet ouvrage est pour la science politique ce que fut, pour les sciences exactes et philosophiques, la grande Encyclopédie du dix-huitième siècle.

MÉMOIRES

SUR

CARNOT

PAR SON FILS

On ne trouve le nom de Carnot sur la liste d'aucune des ctes politiques qui se sont disputé le terrain de la Révolu-tion. Mais il est écrit sur les brevets de tous les chefs d'armée ui, sous sa direction, ont défendu la France; il est attaché à toutes les utiles fondations que cette grande époque nous a guées : l'Institut, l'École polytechnique, l'enseignement pulaire. Carnot représente surtout dans l'histoire de son mps l'idée patriotique et républicaine.

M. H. Carnot raconte la vie de son père d'après des uvenirs personnels et d'après des documents originaux, ui jettent une vive lumière sur les événements contempo-ins.

BIBLIOTHÈQUE UTILE

60 centimes le volume de 192 pages.

I. — **Morand**. Introduction à l'étude des Sciences physiques. 2e édition.
II. — **Cruveilhier**. Hygiène générale. 2e édition.
III. — **Corbon**. De l'Enseignement professionnel. 2e édition.
IV. — **L. Pichat**. L'Art et les Artistes en France. 2e édition.
V. — **Buchez**. Les Mérovingiens. 2e édition.
VI. — **Buchez**. Les Carlovingiens. 2e édition.
VII. — **F. Morin**. La France au moyen âge. 2e édition.
VIII. — **Bastide**. Luttes religieuses des premiers siècles. 2e édition.
IX. — **Bastide**. Les Guerres de la Réforme. 2e édition.
X. — **Pelletan**. Décadence de la Monarchie française. 2e édition.
XI. — **Brothier**. Histoire de la Terre. 2e édition.
XII. — **Sanson**. Principaux faits de la Chimie. 2e édition.
XIII. — **Turck**. Médecine populaire. 2e édition.
XIV. — **Morin**. La Loi civile en France.
XV. — **Fillias**. L'Algérie ancienne et nouvelle.
XVI. — **Ott**. L'Inde et la Chine.
XVII. — **Catalan**. Notions d'Astronomie.
XVIII. — **Cristal**. Les Délassements du Travail.
XIX. — **Gaumont**. Mécanique appliquée. — Horlogerie.
XX. — **G. Jourdan**. La Justice criminelle en France.
XXI. — **Ch. Rolland**. Histoire de la maison d'Autriche.
XXII. — **E. Despois**. Révolution d'Angleterre.
XXIII. — **Guichard et Leneveux**. L'instruction en France.
XXIV. — **C.-F. Chevé**. La Pologne.
XXV. — **L. Combes**. La Grèce ancienne.
XXVI. — **Fréd. Lock**. Histoire de la Restauration.
XXVII. — **L. Brothier**. Histoire populaire de la philosophie.
XXVIII. — **E. Margollé**. Les Phénomènes de la Mer.
XXIX. — **L. Collas**. Histoire de l'Empire ottoman.
XXX. — **Zurcher**. Les Phénomènes de l'Atmosphère.
XXXI. — **Raymond**. L'Espagne et le Portugal.

ŒUVRES CHOISIES

DU

DOCTEUR LOUIS CRUVEILHIER

Un beau volume in-18.

Prix : 3 francs.

COLLECTION

D'AUTEURS CONTEMPORAINS

Format in-8° carré et cavalier

3 fr. 50 c. le volume. — 4 fr. les volumes ornés de gravures.

PREMIÈRE SÉRIE. — VOLUMES A 4 FR. AVEC GRAVURES

Histoire de Dix ans. — 1830 à 1840, par M. Louis Blanc. 9e édition, illustrée de 25 magnifiques gravures sur acier, 12 sujets des principaux événements, d'après Jeanron, et 13 portraits. 5 volumes sur carré vélin.

COLLECTION DE 25 BELLES GRAVURES.

Pour les éditions précédentes de l'Histoire de dix ans. 12 sujets et 13 portraits. . . . . 8 fr.

Histoire de Huit ans. — 1840 à 1848, par Elias Regnault. Belle édition illustrée de 14 gravures et portraits. 3 volumes sur carré vélin.

Ces deux ouvrages réunis comprennent l'Histoire de la Révolution de 1830 et du règne de Louis-Philippe jusqu'à la Révolution de 1848. 8 vol. 32 fr.

Le Tailleur de Pierres de Saint-Point, par M. A. de Lamartine. Récit villageois. 1 vol. sur cavalier vélin.

DEUXIÈME SÉRIE. — VOLUMES A 3 FR. 50 C.

L'Histoire à l'audience, Esquisses contemporaines, procès Teste, Praslin et Beauvallon, par M. Oscar Pinard, conseiller à la Cour impériale de Paris. 1 fort volume.

La Normandie inconnue, par M. François-Victor Hugo. 1 volume.

Œuvres complètes de William Shakespeare, traduction nouvelle, par le Même, avec une Introduction par M. Victor Hugo. Chaque vol. se vend séparément.

Exemplaires d'amateurs sur papier glacé et satiné vélin vergé fort. Par souscription, chaque vol. 7 fr.

Origines de la Démocratie, la France au moyen âge, par F. MORIN. 1 vol.

La Turquie contemporaine, Hommes et Choses. Études sur l'Orient, par Charles ROLLAND, anc. représentant. 1 volume.

Histoire des Arabes et des Mores d'Espagne, par M. Louis VIARDOT, membre de l'Académie espagnole. 2 volumes.

Profession de foi du XIXe siècle, par M. Eugène PELLETAN. 4e édit. 1 volume.

Heures de travail, par le même. 2 volumes.

Les Droits de l'homme, par le même. 1 volume.

Les Rois philosophes, par le même. 1 volume.

La Naissance d'une ville, par le même. 1 volume.

La Nouvelle Babylone, par le même, 2e édition. 1 vol.

La Philosophie scolastique, par M. Barthélemy HAURÉAU, ancien conservateur à la Bibliothèque nationale, ouvrage couronné par l'Institut. 2 volumes.

Aventures de Guerre au temps de la République et du Consulat, par M. A. MOREAU DE JONNÈS, membre de l'Institut. 2 volumes.

La Souveraineté du Peuple, *Essai sur l'esprit de la Révolution*, par M. Paul de FLOTTE, ancien représentant. 1 volume.

Les Amours d'un poëte, par Paulin NIBOYET (Fortunio), précédées d'une Introduction, par Mme la comtesse DASH. 1 volume.

Jean de Hunyad, récit du XVe siècle, précédé de **la Hongrie**, son génie et sa mission, étude historique, par Charles-Louis CHASSIN. 2e édition. 1 volume.

Initiation à la Philosophie de la liberté, par Charles LEMAIRE, ancien préfet. 2 volumes.

Les Orateurs de la Grande-Bretagne, depuis Charles Ier jusqu'à nos jours, par H. LALOUEL, avec une lettre de M. de Cormenin. 2 tomes en 1 fort volume.

Pérégrinations en Orient ou Voyage en Égypte, Syrie, Palestine, Turquie, Grèce, etc., par M. Eusèbe de SALLES, ancien interprète de l'armée d'Afrique. 2 tomes en 1 fort volume.

De l'organisation de la République depuis Moïse jusqu'à nos jours, par Auguste BILLIARD, ancien conseiller d'État. 1 volume.

OUVRAGES DU MÊME FORMAT ET DU MÊME PRIX.

Mémoires sur Carnot, par son fils, tome Ier (2 parties), orné du portrait de Carnot. 2 volumes.

Albert et Isabelle, Fragments sur leur règne, par CH. POTVIN. 2 volumes.

Situation des esclaves dans les colonies françaises, urgence de l'émancipation, par J.-B. ROUVELLAT DE CUSSAC. 1 volume.

Hugues de Saint-Victor, Nouvel examen de l'édition de ses Œuvres, par M. HAURÉAU. 1 volume.

Œuvres de F. Cooper, traduction de DEFAUCONPRET, 30 vol. avec 90 gravures . . . . . 120 fr.

Chaque volume se vend séparément, voir page 9.

Lamartine, Recueillements poétiques. 1 volume.

La France et l'Angleterre, par J. CORDIER. 1 volume.

BIBLIOTHÈQUE D'ÉLITE

Format grand in-18 jésus vélin

1re CATÉGORIE, A 3 FR. 50 CENT. LE VOLUME.

A. de Lamartine. OEUVRES. Nouvelle et très-jolie édition, revue et augmentée de notes et commentaires. 22 vol.

Méditations poétiques. 2 vol.
Harmonies poétiques. 1 vol.
Recueillements poétiques. 1 vol.
Jocelyn. 1 vol.
Chute d'un Ange. 1 vol.
Voyage en Orient. 2 vol.
Histoire de la Restauration. 8 vol.
Histoire des Girondins. 6 vol.

Edgar Quinet. Œuvres complètes. 10 vol.

Ch.-L. Chassin. Edgard QUINET, SA VIE ET SON ŒUVRE. 1 vol.

Le poëte de la révolution Hongroise, Alexandre PETOEFI, par Charles-Louis CHASSIN. 1 vol.

Béranger. *OEuvres.* 4 vol.

La Politique et les Religions. *Études d'un Journaliste,* par M. H. LAMARCHE (du *Siècle*). 1 vol.

Trois ans aux États-Unis. Étude des mœurs et coutumes américaines, par Oscar COMETTANT. 2e édition. 1 vol.

Le nouveau Monde, scènes de la vie américaine, par le même, précédé d'une *Préface,* par Louis JOURDAN. 1 vol.

Musique et Musiciens, par le même. 1 vol.

V. Cousin. (DE l'ACADÉMIE FRANÇAISE). OEuvres. 12 vol.

BLAISE PASCAL. 1 vol.

JACQUELINE PASCAL. 1 vol.

MÉLANGES LITTÉRAIRES. — *Fourier, Donnat, Mme de Longueville, Kant, Santa-Rosa.* 1 vol.

INSTRUCTION PUBLIQUE EN FRANCE (1830-1848).

Instruction primaire et secondaire. 1 vol.

Enseignement de la médecine. 1 vol.

DU VRAI, DU BEAU ET DU BIEN. 1 vol.

FRAGMENTS PHILOSOPHIQUES. Nouvelle édition. 4 vol.

DISCOURS POLITIQUES avec une INTRODUCTION *sur les Principes de la Révolution française* (1851). 1 vol.

Paul Nibelle. *Les Crépuscules,* 1 vol.

Henri Monnier. *Paris et la Province.* Scènes populaires. (*Sous presse*). 1 vol.

Petits drames Bourgeois. Étude de mœurs, par MOLÉRI. 1 v.

Fièvres du Jour. — *La famille Guillaume.* — *L'Institutrice* — *Un vieux lion,* par MOLÉRI. 1 vol.

Le Portefeuille d'un Journaliste, *Romans et Nouvelles*, par Hippolyte LUCAS. 1 vol.

Paulin Niboyet. *Les Mondes Nouveaux*. 1 vol.

Lasteyrie. *Sentences de Sextius*, philosophe pythagoricien. 1 vol.

Lasteyrie. *Des Droits naturels de tout individu vivant en société*. 1 vol.

Histoire des Races humaines, ou *Philosophie ethnographique*, par M. EUSÈBE DE SALLES. 1 vol.

Lorenzo Benoni. *Mémoires d'un réfugié italien*, par J. RUFFINI, traduits par O. SACHOT. 1 vol.

P. Lanfrey. *L'Église et les Philosophes au dix-huitième siècle*. 2e édition. 1 vol.

Hippolyte Lucas. Histoire philosophique et littéraire du théâtre français, depuis son origine jusqu'à nos jours. 2e édition, revue et augmentée. 3 vol.

A. Castelnau. ZANZARA. *Études sur la Renaissance en Italie*. 2 vol.

Van Espen. *Étude sur l'Église et l'État en Belgique*, par F. Laurent. 1 vol.

La Hongrie politique et religieuse. 1 vol.

Œuvres *historiques*, *littéraires*, *poétiques*, *dramatiques* du prince CHARLES DE LIGNE. 4 vol.

Mémoires, suivis de *Pensées*, par le prince CHARLES DE LIGNE. 1 vol.

Ch. Potvin. *Le Roman du Renard*, poëme, traduction en vers. 1 vol.

Georges Weber. *Histoire universelle*, traduction par Jules GUILLIAUME. 1re série :
Histoire grecque. 1 vol.
Histoire romaine. 1 vol.

Cinq Nouvelles calabraises, par BIAGIO MIRAGLIA. 1 vol.

2e CATÉGORIE, A 2 FRANCS LE VOLUME.

Œuvres choisies du docteur Louis **Cruveilhier**. 1 vol.

Boichot, ancien représentant du peuple. Petit Traité de connaissances à l'usage de tous. 1 vol. avec de nombr. grav. sur bois.

Histoire de l'art dramatique en France, par Théophile GAUTHIER. 6 vol.

Histoire de l'Inde, depuis son origine jusqu'à nos jours, par M. DE JANCIGNY, ex-aide de camp du roi d'Oude, ex-envoyé en Chine et aux Indes. 1 vol.

Petites Tribulations de la vie humaine, par P.-J. MARTIN. 1 vol.

Les petites Joies de la vie humaine, par Jules VIARD, 1 vol.

Les bonnes Bêtises, par P.-J. MARTIN. 1 vol.

L'Esprit de tout le monde, par le même. 1 vol.

Les Femmes jugées par les méchantes langues, par Louis MARTIN et LARCHER. 1 vol.

Les Femmes peintes par elles-mêmes, par LARCHER et P.-J. MARTIN. 1 vol.

Les Hommes jugés par les Femmes, par LARCHER et P.-J. MARTIN. 1 vol.

Anthologie satirique : Le Mal que les Poëtes ont dit des Femmes, par P.-J. MARTIN et LARCHER. 1 vol.

Ce qu'on a dit du Mariage et du Célibat, par LARCHER et P.-J. Julien. 1 vol.

Les Femmes jugées par les bonnes langues, par LARCHER et L. JULLIEN. 1 vol.

3e CATÉGORIE, A 2 FR. 50 CENT. LE VOLUME.

Étude sur l'éducation professionnelle en France, par Ph. POMPÉE. 1 vol.

Origines de la Démocratie, la France au moyen Âge, par F. MORIN. 1 vol.

La Traite des Blanches, par MOLÉRI. 1 vol.

Fables de Pierre Lachambeaudie. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. 1 vol.

La Sœur Jeanne, par SAINT-GERMAIN-LEDUC. 1 vol.

Lucy Vernon, par ROCQUAIN. 1 vol.

La nouvelle Babylone, par Eugène PELLETAN. 2e édition. 1 vol.

Les Lois de Dieu et l'Esprit moderne. Issue aux contradictions humaines, par M. Charles RICHARD, ancien élève de l'École polytechnique, 2e édition. 1 vol.

Les Révolutions inévitables dans le globe et l'humanité, par Charles RICHARD. 1 volume.

L'Europe et la Russie, par H. LAMARCHE (du *Siècle*). 1 vol.

Dix ans de prison au mont Saint-Michel et à la citadelle de Doullens, par Martin BERNARD. 1 vol.

Goldsmith. Le *Vicaire de Wakefield*, traduction par Charles NODIER. } 1 vol.
Sterne, *Voyage sentimental*, traduction nouvelle. }

Tasse. *Jérusalem délivrée*, traduction par le prince LE BRUN. 1 vol

Le duc de Wellington, par MAUREL. 1 vol.

4e CATÉGORIE, A 2 FRANCS LE VOLUME

Les Confidences, par A. DE LAMARTINE. 1 vol.

Les Jésuites, jugés par les Rois, les Évêques et le Pape. Nouvelle histoire de l'extinction de l'ordre, écrite sur les documents originaux. } 1 vol.
Histoire de Dmitri. — Étude sur la situation des serfs en Russie, par M. Louis VIARDOT. }

Les Espérances. Poésies. 1 vol.

Alexandre Dumas. Fernande. 1 vol.

Les Trésors de l'art à Manchester, par Charles BLANC. 1 vol.

Georges Weber. Histoire universelle, traduction par JULES GUILLIAUME.

1re Série

HISTOIRE ANCIENNE.

PEUPLES ORIENTAUX. 1 vol.

Henri le chancelier. Étude sur l'Amérique centrale, par M. Joseph SUE. 1 vol.

La Reine de l'Andalousie, par Paulin NIBOYET. Édition ornée de vignettes.

5e CATÉGORIE, A 1 FR. 50 CENT. LE VOLUME.

Eugène Pelletan. *Les Morts inconnus.* — *Le Pasteur du Désert.* 2e édition. 1 vol.

— *Le Monde marche* (Lettres à Lamartine). 2e édition. 1 vol.

Cormenin. *Entretiens de Village*, 9e édition, illustrée de 40 jolies gravures; ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol.

Guizot. *Washington.* 1 vol.

Fr. Lacroix. *Mystères de la Russie.* 2e édit. 1 vol.

Roche. *Des Subsistances et des moyens de remédier à leur insuffisance*, avec une Préface de M. de Cormenin. 1 vol.

Goldsmith. Le *Vicaire de Wakefield*, par Ch. NODIER. 1 vol.

Sterne. *Voyage sentimental*, traduction nouvelle. 1 vol.

LES

MIETTES DE L'HISTOIRE

PAR

AUGUSTE VACQUERIE

1 beau volume in-8°. . . . . 6 fr.

COLLECTION DE VOLUMES

IN-32 JÉSUS.

MANUEL ÉLECTORAL. Guide pratique pour les élections au corps législatif, aux conseils généraux et d'arrondissement, et aux conseils municipaux, par J.-J. CLAMAGERAN, Am. DRÉO, Em. DURIER, J. FERRY, Ch. FLOQUET, Ern. HAMEL, avocats à la Cour impériale de Paris; et F. HÉROLD, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation. 3e édit. 1 beau vol. . . . . . 50 c.

EUGÈNE NOEL. *Souvenirs de Béranger.* 1 vol. . . . . 75 c.

A. PERDIGUIER. *Le livre du compagnonnage.* 2e édit. 2 fr. 50

ALTAROCHE. *Contes démocratiques.* 1 vol. . . . . . 1 fr.

— *Chansons politiques.* 1 vol. 1 fr.

— *La Réforme et la Révolution. Paraboles historiques.* 1 vol. 1 fr.

EUG. DUCLERC. *Droit public.— De la Régence.* 1 vol. . . 1 fr.

SCHOELCHER. *Abolition de l'esclavage.* 1 vol.. . . . . 1 fr.

GÉNÉRAL PEPE. *L'Italie politique.* 1 vol. . . . . . 2 fr.

LES TRAITÉS DE 1815. 1 volume. . . . . 50 c.

A. LUCHET. *Inauguration de la statue de Gutenberg.* 1 vol. 1 fr.

— *Justes frayeurs* d'un habitant de la banlieue à propos des fortifications de Paris. 1 vol. . . 50 c.

LUDWIG BOERNE. *Fragments politiques et littéraires*, avec une note par M. de Cormenin, et une notice sur la vie et les écrits de *Bœrne.* 1 vol. orné du portrait de l'auteur . . . . . . 1 fr. 50

SEGRETAIN. *Exposition raisonnée de la doctrine philosophique de M. F. de Lamennais.* 1 volume. . . . . . . 1 fr. 25

CHAPUIS de MONTLAVILLE. *Réforme électorale. — Principe et application.* 1 vol. . . . 1 fr.

—*Mazagran* (Récit des journées de). 1 vol. . . . . 50 c.

G.-W. CURTIS. *Rêveries d'un homme marié*, traduites de l'anglais par PAUL ITHIER. 2 volumes. . . . . 2 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE
ELZEVIRIENNE

IN-16, PAPIER VERGÉ, RELIURE EN PERCALINE

L'Internelle Consolation, première version françoise de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Nouvelle édition, publiée par MM. L. MOLAND et CH. D'HÉRICAULT. 1 vol. 5 fr.

Réflexions, Sentences et Maximes de LA ROCHEFOUCAULD. Nouvelle édition, par G. DUPLESSIS. Préface par SAINTE-BEUVE. 1 vol. 5 fr.

Gerard de Rossillon, poème provençal, publié, d'après le manuscrit unique, par M. Francisque MICHEL. 1 vol. 5 fr.

Le Dolopathos, recueil de contes en vers du XIIe siècle, par HERBERS, publié d'après les manuscrits par MM. CH. BRUNET et A. DE MONTAIGLON. 1 vol. 5 fr.

Floire et Blancheflor, poëmes du XIIIe siècle, avec une Introduction, des Notes et un Glossaire, par M. Edelestand DU MÉRIL. 1 vol. 5 fr.

Recueil de poësies françoises du XVe et du XVIe siècle, morales, facétieuses, historiques, revues sur les anciennes éditions et annotées par M. A. DE MONTAIGLON. Tomes I-VIII. Chaque volume : 5 fr.

Chansons de Jehannot DE LESCUREL. 1 vol. 2 fr.

Œuvres complètes de François VILLON, publiées par P. L. JACOB, bibliophile. 1 vol. 5 fr.

Œuvres de G. COQUILLART. Nouvelle édition, revue et annotée, par M. CH. D'HÉRICAULT. 2 vol. 10 fr.

Œuvres complètes de Pierre GRINGORE, revues et annotées par MM. Ch. D'HÉRICAULT et A. DE MONTAIGLON. Tome I. 5 fr.

Œuvres de Roger DE COLLERYE. Nouvelle édition, avec une préface et des notes par M. CH. D'HÉRICAULT. 1 vol. 5 fr.

Œuvres complètes de RONSARD, avec les variantes et des notes par M. Prosper BLANCHEMAIN. Tomes I - IV. Chaque volume : 5 fr.

Les Tragiques, de Théodore Agrippa D'AUBIGNÉ. Edition annotée par M. Ludovic LALANNE. 1 volume. 5 fr.

Le Panthéon et Temple des Oracles, par Fr. D'HERVÉ. 1 vol. 5 fr.

Œuvres complètes de RACAN, revues et annotées par M. TENANT DE LATOUR. 2 vol. 10 fr.

Œuvres complètes de THÉOPHILE, revues, annotées et précédées d'une Notice biographique par M. ALLEAUME. 2 vol. 10 fr.

Œuvres complètes de SAINT-AMANT. Nouvelle édition, revue et annotée par M. CH. L. LIVET. 2 volumes. 10 fr.

Œuvres choisies de SENECÉ. Nouvelle édition, publiée par MM. Emile CHASLES et P. A. CAP. 1 vol. 5 fr.

Œuvres posthumes de SENECÉ, publiées par MM. Emile CHASLES et P. A. CAP. 1 vol. 5 fr.

Œuvres de CHAPELLE *et de* BACHAUMONT, publiées par M. T. DE LATOUR. 1 vol. 4 fr.

Ancien théâtre françois, ou Collection des ouvrages dramatiques les plus remarquables depuis les mystères jusqu'à Corneille, publié avec des notices et éclaircissements. 10 vol. 50 fr.

Histoire de la vie et des ouvrages de CORNEILLE, par M. J. TASCHEREAU. 1 vol. 5 fr.

Œuvres complètes de Pierre CORNEILLE, revues et annotées par M. J. TASCHEREAU. Tomes I et II. Chaque volume : 5 fr.

Mélusine, par Jehan d'Arras, nouvelle édition publiée par M. CH. BRUNET. 1 vol. 5 fr.

Le Roman de Jehan de Paris. Nouvelle édition, revue et annotée par M. Emile MABILLE. 1 volume. 3 fr.

Le Roman comique, par SCARRON, revu et annoté par M. Victor FOURNEL. 2 vol. 10 fr.

Histoire amoureuse des Gaules, par BUSSY-RABUTIN, revue et annotée par M. Paul BOITEAU; suivie des Romans historico-satiriques du XVIIe siècle, recueillis et annotés par M. C. L. LIVET. Tomes I-III. 15 fr.

Six mois de la vie d'un jeune homme (1797), par VIOLLET LE DUC. 1 vol. 4 fr.

Les Aventures de don Juan DE VARGAS, racontées par lui-même, traduites de l'espagnol par Charles NAVARIN. 1 vol. 3 fr.

Nouvelles françoises en prose du *XIIIe* siècle, avec notice et notes par MM. MOLAND et CH. D'HÉRICAULT. 1 vol. 5 fr.

Nouvelles françoises en prose du XIVe siècle, par les mêmes. 1 vol. 5 fr.

Le Violier des Histoires romaines, ancienne traduction françoise des *Gesta Romanorum*, revu et annoté par M. G. BRUNET. 1 vol. 5 fr.

Les Facetieuses Nuits de STRAPAROLE, traduites par Jean LOUVEAU et Pierre DE LARIVEY. 2 vol. 10 fr.

Hitopadésa, ou L'Instruction utile, recueil d'Apologues et de Contes, traduit du sanscrit par M. ED. LANCEREAU. 1 volume. 5 fr.

MORLINI *novellæ, fabulæ et comœdia*. 1 vol. 5 fr.

Les Quinze Joyes de mariage. 2e édition. 1 vol. 3 fr.

Les Evangiles des Quenouilles. 1 vol. 3 fr.

Œuvres complètes de RABELAIS, seule édition conforme aux derniers textes revus par l'auteur, avec les variantes des anciennes éditions, des notes et un glossaire. Tome I. 5 fr.

La Nouvelle Fabrique des excellents traits de verité, par Philippe D'ALCRIPE, sieur de Neri-en Verbos. 1 vol. 4 fr.

Œuvres complètes de TABARIN, par M. Gustave AVENTIN. 2 vol. 10 fr.

Les Caquets de l'Accouchée. Nouvelle édition, revue sur les pièces originales et annotée par M. Edouard FOURNIER, avec une Introduction par M. LE ROUX DE LINCY. 1 vol. 5 fr.

Le Dictionnaire des Précieuses, par le sieur DE SOMAIZE. Nouvelle édition, augmentée de divers opuscules relatifs aux Précieuses, et d'une clef historique et anecdotique, par M. C. L. LIVET. 2 vol. 10 fr

Œuvres de Bonaventure DES PÉRIERS, revues et annotées par M. Louis LACOUR. 2 vol. 10 fr.

Relation des trois ambassades du comte de Carlisle, de la part de Charles II, en Russie, en Suède et en Danemark. Nouvelle édition, avec préface, notes et glossaire, par le prince Augustin GALITZIN. 1 volume. 5 fr.

Histoire du Pérou, par le Père Anello OLIVA, traduite de l'espagnol sur le manuscrit inédit par M. H. TERNAUX-COMPANS. 1 vol. 3 fr.

Les Aventures du baron de Fæneste, par D'AUBIGNÉ. Edition revue et annotée par M. Prosper MÉRIMÉE, de l'Académie française. 1 vol. 5 fr.

Chronique de Charles VII, par Jean CHARTIER, publiée par M. Vallet de Viriville. 3 volumes. 15 fr.

Mémoires de la Reine MARGUERITE, suivis des Anecdotes tirées de la bouche de M. du Vair. Notes par M. Ludovic LALANNE. 1 vol. 5 fr.

Mémoires de Henri DE CAMPION, annotés par M. C. MOREAU. 1 vol. 5 fr.

Les Courriers de la Fronde, en vers burlesques, par SAINT-JULIEN, annotés par M. C. MOREAU. 2 vol. 10 fr.

Mémoires du Comte de TAVANNES, suivis de l'*Histoire de la guerre de Guyenne,* par BALTHAZAR. Notes par M. C. MOREAU. 1 vol. 5 fr.

Mémoires de la marquise DE COURCELLES, publiés, avec une notice et des notes, par M. Paul POUGIN. 1 vol. 4 fr.

Mémoires de MADAME DE LA GUETTE. Nouvelle édition, revue et annotée par M. C. MOREAU. 1 volume. 5 fr.

Mémoires et Journal du marquis D'ARGENSON, ministre des affaires étrangères sous Louis XV, annotés par M. le marquis D'ARGENSON. 5 vol. 25 fr.

Œuvres complètes de LA FONTAINE, revues et annotées par M. MARTY-LAVEAUX. Tomes II-IV. 15 fr.

Variétés historiques et littéraires, recueil de pièces volantes rares et curieuses, en prose et en vers, revues et annotées par M. Edouard FOURNIER. Tomes I- X. Chaque volume : 5 fr.

Œuvres complètes de BRANTHOME, avec une introduction par M. MÉRIMÉE et des notes par M. Louis LACOUR. Tomes I-III. 15 fr.

Chansons de GAULTIER GARGUILLE, revues et annotées par M. Edouard FOURNIER. 1 vol. 5 fr.

Les Cent Nouvelles Nouvelles, publiées d'après le seul manuscrit connu, avec une Introduction et des Notes. 2 vol. 10 fr.

OUVRAGES DIVERS

Histoire des trois journées de février 1848, par Eugène PELLETAN. 1 vol. in-8°. 1 fr. 50

Manin et l'Italie, par Charles-Louis CHASSIN. 1 vol. in-8°. 1 fr.

Les Mystères du Peuple Arabe (Introduction. Le marché. Le Kaïd du marché. Le cadi du marché. Acte de répudiation. Le poëte. Le prisonnier qui revient de France. Le médecin. Le marchand de talismans. L'agent des sociétés secrètes. La tente du grand chef et sa politique intime. Le seigneur des tribus et sa politique transcendante). Par Ch. RICHARD, ancien chef des affaires arabes. 1 joli vol. in-18. 3 fr. 50

Scènes de mœurs arabes. Les chefs indigènes, le peuple, les plaignants, par Ch. RICHARD. 1 vol. in-18. . . . . . 1 fr.

Étude sur l'insurrection du Dahra, et histoire de Bou-Maza, par Ch. RICHARD. In-8°. 3 fr. 50

Épisode de la Révolution de 1848, L'IMPÔT DES 45 CENTIMES, par M. GARNIER-PAGÈS, ancien membre et ministre des finances du Gouvernement provisoire. 1 vol. in-18. 1 fr. 50

Histoire des cabinets de l'Europe, pendant le Consulat et l'Empire, écrite avec les documents réunis aux archives des affaires étrangères, 1800-1815, par M. Armand LEFÈVRE, ambassadeur de France à Berlin. 3 vol. in-8. Les tomes 1 et 2 sont épuisés. Le tome 3 se vend séparément. 7 fr. 50

Histoire du palais de justice et du parlement de Paris, par F. RITTIEZ. 1 vol. in-8°. 5 fr.

Histoire de l'Hôtel-de-Ville de Paris, par F. RITTIEZ. 1 vol. in-8°. 5 fr.

Le docteur H. Barth. *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale*, traduits de l'allemand par Paul ITHIER. 4 volumes in-8°, avec gravures, portrait, chromo-lithographies et carte. 24 fr.

Alexandre de Humboldt. Correspondance avec Varnhagen Von Ense et autres contemporains célèbres, traduit par Max Sulzberger. 1 fort vol. in-18. 5 fr.

Études sur l'histoire de l'humanité, par F. LAURENT. Chaque volume. 7 fr. 50

Fondation de la République des Provinces-Unies. — La Révolution des Pays-Bas au XVI° siècle, par J.-L. MOTLEY. 8 demi-volumes in-8°. 16 fr.

Notices historique et bibliographique sur Philippe de Marnix, par Albert LACROIX. 1 vol. in-8°, avec portrait. 1 fr. 60

Œuvres de Philippe de Marnix : édition in-8°.

- Le Tableau des différends de la Religion. 4 vol. 16 fr.
- Le Bijenkorf (la Ruche à miel de l'Eglise romaine). 2 volumes in-8°. 7 fr.
- Les Écrits politiques et historiques. 1 vol. 4 fr.
- La Correspondance et les Mélanges. 1 vol. 5 fr.

Apologie de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, avec tous les documents de l'époque, par Albert LACROIX. 1 vol. in-18, relié. 5 fr.

Université libre de Bruxelles. Statuts, discours, rapports, documents divers, programme des études, liste des professeurs, bibliographie, etc. 1 vol. in-18. 5 fr.

Le Génie de la Révolution. Histoire des idées et des institutions démocratiques, 1789-1795, par Ch.-L. CHASSIN. 5 vol. in-8°. Le volume. 6 fr.

Lutte du principe clérical et du principe laïque dans l'enseignement, par Louis-Arsène MEUNIER, ancien directeur d'école normale. 1 très-fort vol. in-8°. 7 fr. 50

Biographie des 750 Représentants à l'Assemblée législative. 1 vol. grand in-32. 2 fr.

Entretiens d'un Vieillard, par Th. DUFOUR, ancien constituant. 1 joli vol. in-18. 1 fr.

Lettres sur l'Esclavage DANS LES COLONIES FRANÇAISES, par M. l'abbé DUCOUJON, in-8. 2 fr.

Des Légistes ET DE LEUR INFLUENCE AU XII° ET AU XIII° SIÈCLE, par F.-E. LEFÈVRE, avocat à la Cour impériale. 1 vol. in-8°. 1 fr. 50

Gérard de Nerval, par Georges BELL, in-8. 1 fr.

Faits de l'esprit humain. PHILOSOPHIE par M. D.-J.-F. DE MAGALHAENS, traduit du portugais par N.-P. CHANSELLE. 1 volume in-8°. Prix. 5 fr.

Biographie des Journalistes, *Histoire des Journaux*; contenant l'histoire politique, littéraire, industrielle, pittoresque et anecdotique de chaque journal publié à Paris, et la biographie de ses rédacteurs, par Edmond TEXIER. 1 vol. in-18. 2 fr.

Précis des Campagnes de Jules César, par l'Empereur Napoléon Ier, écrit sous sa dictée par M. MARCHAND. 1 volume in-8°. 2 fr.

Histoire de l'esprit public en France, par M. Alexis DUMESNIL. 2° édition. 1 vol. in-8. 5 fr.

Le Siècle maudit, par le même. 1 vol. in-8. 4 fr.

Projet d'une langue universelle, par M. l'abbé BONIFACIO SOTOS OCHANDO, traduit de l'espagnol, par M. l'abbé A.-M. TOUZÉ. 1 vol. in-8°. 4 fr.

La tribune des Linguistes, par Casimir HENRICY, directeur. 1 très-fort vol. in-8°. 10 fr.

Un mois en Afrique, par Pierre-Napoléon BONAPARTE. 1 fr. 50

Les villes de France et leurs Gloires. Poëmes par Mme PLOCQ DE BERTHIER. 2 vol. in-8. 10 fr. Chaque ville séparément. 50 c.

P. LARROQUE

EXAMEN CRITIQUE

DES DOCTRINES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

2° édition. 2 vol. in-8° : 15 fr.

RÉNOVATION RELIGIEUSE

2° édition, 1 vol. in-8° : 7 fr.

LA GUERRE

ET LES ARMÉES PERMANENTES

1 volume in-8° : 5 fr.

DE L'ESCLAVAGE

CHEZ LES NATIONS CHRÉTIENNES

1 volume in-18 : 2 f

HISTOIRE POLITIQUE

DE LA

RÉVOLUTION DE HONGRIE

1847-1849

Par **Daniel IRANYI** et **Charles-Louis CHASSIN.**

2 beaux volumes in-8°. Prix. . . . . 10 fr.

DES MONTS-DE-PIÉTÉ

ET DES BANQUES DE PRÊT SUR GAGE

En France et dans les divers États de l'Europe,

Par **A. BLAIZE,**

Ancien directeur du Mont-de-Piété de Paris.

2 forts volumes grand in-8°. . . . . 15 fr.

MUSIQUE ET MUSICIENS

PAR OSCAR COMETTANT

1 très-fort volume in-18 jésus vélin. . . . . 3 fr. 50 c.

HISTOIRE UNIVERSELLE

PAR LE Dr GEORGES WEBER

Professeur à Heidelberg,

Traduit de l'allemand par Jules Guilliaume

Première Série : HISTOIRE ANCIENNE

Peuples orientaux.	**Histoire grecque.**	**Histoire romaine.**
1 vol. in-18. . 2 fr.	1 vol. in-18. 3 fr. 50	1 vol. in-18. 3 fr. 50

ALMANACHS.

ALMANACH LUNATIQUE, rédigé par un nécromancien joyeux et savant, descendu tout exprès des montagnes de la lune pour dire ce qui s'y passe. 1 vol. in-8°. 105 gravures, 11° année . . 1 fr. 50 c.

ALMANACH COMIQUE, *pittoresque, drôlatique, critique et charivarique*, rédigé par MM. L. Huart, Adrien Brémond, Moléri, Henry Monnier, Caraguel, Louis Leroy, et illustré de 150 vignettes comiques par Cham. 1 vol. in-32 jésus de 192 pages. 22° année . . . . . 50 c.

Cet Almanach, dont la vogue augmente chaque année, est illustré d'un grand nombre de caricatures par CHAM, le plus spirituel dessinateur de notre temps.

ALMANACH PROPHÉTIQUE, pittoresque et utile, illustré de 118 vignettes par MM. Gavarni, Daumier, Trimolet, Ch. Vernier et Geoffroy. 1 volume in-32 jésus de 192 pages. 23° année. . . 50 c.

ALMANACH POUR RIRE, par MM. Henry Monnier, Pierre Véron, Moléri, Henri Rochefort, J. Lovy, etc., etc., entièrement illustré par Cham. 1 vol. in-8°. 14° année. . . . . 50 c.

ALMANACH ASTROLOGIQUE, *astronomique, physique, satirique anecdotique*, etc., etc. 1 vol. in-16 cavalier, illustré de 160 gravures, avec une jolie couverture coloriée. 16° année. . . . . . . 50 c.

ALMANACH DU CHARIVARI, par MM. Louis Huart, Pierre Véron, Louis Leroy, Clément Caraguel, Henry Rochefort et Adrien Brémond, illustré par MM. Cham et Daumier. 1 v. in-8°. 4° année. 50 c.

ALMANACH DU JARDINIER, par les Rédacteurs de la *Maison rustique du XIX° siècle*. 1 vol. in-16 avec gravures. 20° année. 50 c.

ALMANACH DU CULTIVATEUR, *agriculture, élève du bétail* par les auteurs de la *Maison Rustique*. 1 vol. in-16 cavalier, orné de gravures. 19° année . . . . 50 c.

ALMANACH DES ORPHÉONS ET DES SOCIÉTÉS INSTRUMENTALES. 1 beau volume petit in-8° de 160 pages. . . . 50 c.

ALMANACH MANUEL DE LA BONNE CUISINE ET DE LA MAITRESSE DE MAISON. 1 vol. in-16 grand jésus, illustré de 150 gravures, avec une jolie couverture coloriée. 6° année. 50 c.

ALMANACH DU VOLEUR. 1 vol. in-4°, 6° année. . . . 50 c.

ALMANACH DU MUSÉE DES FAMILLES. 1 vol. in-16. 50 c.

ALMANACH DES NORMANDS. 1 vol- in-16. 2° année. . . 50 c.

LE POMMIER, ALMANACH DU PAYS A CIDRE. 1 vol. in-16. . . . . 50 c.

ALMANACH DU FUMEUR ET DU PRISEUR. 1 vol. in-16 cavalier, illustré par MM. Gavarni, Eugène Giraud, Raffet et Bertall, 5° édition. 50 c.

LA MÈRE GIGOGNE, ALMANACH DES ENFANTS, 1 vol. in-16 jésus, avec un grand nombre de jolies gravures tirées avec luxe. 14° année. . . . . 50 c.

ALMANACH DES DAMES ET DES DEMOISELLES. 1 vol. in-16 jésus, avec un grand nombre de gravures. 13e année. . 50 c.

ALMANACH DU MARIN ET DE LA FRANCE MARITIME. 1 vol. in-16. 26e année . . . . 50 c.

ALMANACH DU FIGARO. In-4°, avec gravures. 8e année. 50 c.

ALMANACH DE L'HYGIÈNE, art de conserver la santé, 1 vol. in-16 cavalier. 2e année. . . . . 50 c.

ALMANACH D'ILLUSTRATIONS MODERNES. Élégant album in-4°, doré sur tranche, illustré d'un grand nombre de belles et grandes vignettes. 5e année de la seconde série. . . . . . 75 c.

Cette élégante publication présente aux yeux du lecteur une revue de l'année et un choix aussi heureux que varié de nouvelles, de scènes de mœurs, de voyages, de caricatures, etc. C'est un des plus charmants livres à placer sur la table d'un salon.

ALMANACH DE LA LITTÉRATURE, DU THÉATRE ET DES BEAUX-ARTS, contenant, outre de nombreux renseignements qui n'ont jamais été réunis, une revue littéraire et dramatique de l'année, par M. JULES JANIN. 1 très-joli vol. in-8°, doré sur tranche et illustré de vignettes et portraits. 11e année. . . . . 75 c.

Chaque année voit croître le succès de ce petit livre, auquel la collaboration active du plus éminent critique de notre temps donne une importance considérable.

ALMANACH ANNUAIRE DE L'ILLUSTRATION. 1 vol. très-grand in-8°, doré sur tranche. 20e année. . . . . 1 fr.

Cet Almanach est imprimé sur papier vélin très-fort et doré sur tranche; c'est une véritable publication de luxe.

ALMANACH DES PROGRÈS DE L'INDUSTRIE ET DE L'AGRICULTURE, par Ch. LABOULAYE. 1 vol. in-18 de 416 pages contenant la matière de 4 forts volumes in-8°, 2e année. . . 1 fr.

ANNUAIRE DU BIBLIOPHILE, par Louis LACOUR, 1 volume in-16. . . . . 3 fr.

ALMANACHS LIÉGEOIS

à 10, 15, 20, 25, 30, 40 et 50 centimes.

ALPHABET PITTORESQUE. — ALPHABET DES OISEAUX. — ALPHABET MILITAIRE. — ALPHABET DES ANIMAUX. — ALPHABET DES FLEURS. LE FABULISTE DES ENFANTS. — LE PERRAULT DES ENFANTS.

Noir, 50 centimes. — Colorié et doré sur tranche, 1 fr.

Saint-Denis — Typographie de A. Moulin.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE

PAGNERRE

Libraire-Éditeur

PRINCIPALES PUBLICATIONS

DE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C[e]

Éditeurs à Bruxelles

AVRIL 1863

> Les Ouvrages annoncés sur ce Catalogue
> sont expédiés *franco*
> contre envoi du prix en un mandat sur la poste
> et par lettre affranchie.

PARIS

18, Rue de Seine, 18

Ce Catalogue annule les précédents

TABLE DES NOMS D'AUTEURS

VICTOR HUGO

LES

ISÉRABLES

pparition de ce grand livre, l'œuvre capitale de Victor , sera l'un des principaux événements littéraires de siècle.

Misérables sont le premier roman publié par Victor depuis *Notre-Dame de Paris.*

tre-Dame de Paris, c'était la résurrection du moyen âge; *isérables*, c'est la vie du *dix-neuvième siècle.*

la prodigieuse invention, au drame poignant, au style ide, à toutes les qualités saisissantes du créateur de *le Frollo* et de *la Esmeralda*, s'ajoutent, cette fois, tion d'une action contemporaine et la grande inquié- de tout le problème social. L'intérêt de *Notre-Dame de* multiplié par l'actualité, voilà *les Misérables!*

roman complet est divisé en cinq parties de deux vo- chacune. Les cinq parties, reliées entre elles par

une action continue, renferment cependant chacune un épisode complet.

PREMIÈRE PARTIE	QUATRIÈME PARTIE
FANTINE	**L'YDILLE RUE PLUMET**
DEUXIÈME PARTIE	ET
COSETTE	**L'ÉPOPÉE RUE St-DENIS**
TROISIÈME PARTIE	CINQUIÈME PARTIE
MARIUS	**JEAN VALJEAN**

Chaque partie, composée de deux beaux volumes in-8° imprimés avec luxe sur papier cavalier vélin glacé et satiné, se vend séparément **12 fr.** Tirage spécial : *cent* exemplaires d'amateurs sur papier vélin vergé collé, et *vingt-cinq* exemplaires sur papier vergé de couleur, au prix de **24 fr.** les deux volumes composant chaque partie.

TRADUCTIONS

Allemande, anglaise, espagnole, hollandaise, hongroise, italienne, polonaise, portugaise.

Traduction allemande	**Traduction espagnole**
Le vol. petit in-18... 3 fr. 75	Le vol. in 18 broché... 5 fr.

COLLECTION

DES

GRANDS HISTORIENS

CONTEMPORAINS

De l'Amérique, l'Angleterre, l'Allemagne, &c., &c.

Format in-8 à 5 fr. le volume.

Cette collection comprend les ouvrages des quatre grands historiens américains de notre époque : BANCROFT, MOTLEY, PRESCOTT, WASHINGTON IRVING.

Parmi les Allemands, nous citerons : GERVINUS, HERDER, MOMMSEN (*Histoire romaine*).

La série des historiens anglais s'ouvrira par l'*Histoire grecque*, de G. GROTE.

Un soin tout particulier est donné tant au choix des ouvrages qui entreront dans cette collection importante, qu'à la traduction et à l'exécution matérielle des volumes.

Plusieurs ouvrages sont en préparation.

Les historiens dont la réputation est consacrée et dont les œuvres offrent un intérêt général, figureront seuls dans cette grande collection.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. H. PRESCOTT

Histoire du règne de Philippe II, traduite de l'anglais par G. Renson et P. Ithier. 5 beaux vol. in-8. Prix : 5 fr. le volume.

Histoire de la conquête du Pérou. 3 vol. in-8. 15 fr.

Histoire de la conquête du Mexique. 3 vol. in-8. 15 francs.

Histoire de Ferdinand et d'Isabelle. 4 vol. in-8. 20 francs.

Don Carlos. *Sa vie et sa mort.* 1 vol. in-8. 2 francs.

Essais et mélanges historiques et littéraires. 2 vol. in-8. 10 francs.

Vie de Charles-Quint à Yuste. 1 vol. in-8. 2 fr. 50 c.

Christophe Colomb. 1 vol. in-8. 1 fr. 50 c.

Prescott, que la mort vient d'enlever à son pays et à l'histoire, avait pris rang, dès son vivant, parmi les plus grands et les premiers historiens modernes.

A peine si ce siècle, à peine si l'Europe compte plus de deux ou trois noms à lui opposer.

On l'a appelé avec raison le Thucydide moderne.

Il en a la netteté, la profondeur pratique d'esprit, la sobriété de manière, l'ampleur sévère de la forme.

Prescott, plus connu chaque jour et plus étudié, rencontre chaque jour aussi plus d'appréciateurs de son talent, plus d'admirateurs de ses œuvres.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GEORGE BANCROFT

HISTOIRE

DES

ÉTATS-UNIS

DEPUIS LA DÉCOUVERTE DU CONTINENT AMÉRICAIN

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR Mlle ISABELLE GATTI DE GAMOND

PREMIÈRE SÉRIE :

Histoire de la Colonisation.

DEUXIÈME SÉRIE :

Histoire de la Révolution américaine.

Format in-8 à 5 fr. le vol.

ESSAIS ET MÉLANGES

1 volume in-8. 5 francs.

BANCROFT est avec PRESCOTT et MOTLEY l'un des trois grands historiens de l'Amérique contemporaine.

Son **Histoire des États-Unis** est la seule histoire vraiment complète de cette jeune nation qui a si rapidement grandi. Elle contient notamment l'histoire, jusqu'ici non traitée encore, des colonisations successives qui se sont accomplies dans cette partie du nouveau monde, et continue pour ainsi dire les annales des peuples européens qui ont émigré dans ce continent.

FONDATION DE LA RÉPUBLIQUE DES PROVINCES-UNIES

LA

RÉVOLUTION DES PAYS-BAS

AU XVI[e] SIÈCLE

PAR JOHN LOTHROP MOTLEY

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR G. JOTTRAND ET A. LACROIX

L'histoire des Pays-Bas au seizième siècle est d'une importance si haute pour l'histoire générale de la civilisation, qu'il n'y a point lieu de s'étonner du grand nombre de recherches et d'explorations dirigées sur ce point, surtout depuis quelques années, depuis l'apparition des précieux documents publiés en Hollande par M. Groen Van Prinsterer, en Belgique par M. Gachard et en France par M. Weiss.

En Amérique même, deux historiens d'un mérite supérieur, M. William H. Prescott, enlevé à sa carrière, et M. John Lothrop Motley, ont pris pour texte de leurs études la seconde partie du seizième siècle, c'est-à-dire le règne de Philippe II, avec la révolution politique et religieuse, avec l'anéantissement moral de la Belgique et la fondation de la république des Provinces-Unies.

L'ouvrage de Motley embrasse la période si émouvante, si agitée comprise entre l'abdication de Charles-Quint et la mort de Guillaume le Taciturne, prince d'Orange (1555-1584). Ces trente années d'efforts généreux, de luttes grandioses pour une cause sainte, avec quelle vigueur l'historien les retrace!

L'Espagne et Rome, Philippe II et l'Inquisition, les ministres sanguinaires du tyran et les familiers du Saint-Office, apparaissent sous leur vrai jour; et leurs crimes et leurs oppressions sont flétris avec l'énergique indignation d'une âme éprise du juste.

A côté, se détachent les figures calmes et rayonnantes des d'Orange, des Marnix, des amis de la nationalité, des serviteurs du droit et de la liberté — liberté civile et liberté de conscience.

L'histoire de la Révolution des Pays-Bas au seizième siècle et de la Fondation de la République des Provinces-Unies, traduite de l'anglais de Motley, forme quatre beaux et forts volumes in-8, de 600 pages chacun, soigneusement imprimés.

Le prix de chaque volume est de **cinq** *francs.*

PHILOSOPHIE

DE

HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

PAR

J. G. HERDER

Traduction de l'allemand par Émile TANDEL

3 vol. in-8. Prix : 15 francs.

INTRODUCTION

à

L'HISTOIRE DU XIXE SIÈCLE

Par G. G. GERVINUS

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR FR. VAN MEENEN

Seule édition autorisée par l'auteur et l'éditeur allemands

1 volume in-8. Prix : 3 francs.

SOUS PRESSE

HISTOIRE DU XIXE SIÈCLE

epuis les Traités de Vienne

Par G. G. Gervinus

LES

REPRÉSENTANTS DE L'HUMANITÉ

PAR

R. W. EMERSON

1 volume in-18. Prix............ 3 fr. 50 c.

MÉMOIRES

DE

SIR ROBERT PEEL

TRADUCTION PAR ÉMILE DE LAVELEYE

SEULE ÉDITION FRANÇAISE AUTORISÉE

2 volumes in-8. Prix : 10 francs.

VIE ET VOYAGES DE CHRISTOPHE COLOMB

PAR

WASHINGTON IRVING

Traduction de G. RENSON

3 volumes in-8. Prix............. 15 francs.

LÉGENDE ET HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE DE GRENADE

PAR

WASHINGTON IRVING

Traduction de XAVIER EYMA

3 volumes in-8. Prix .... 15 francs.

XAVIER EYMA

La République américaine. Ses institutions. — Ses hommes. 2 vol. in-8. 12 »

Ce livre se termine par un appendice sur l'élection du président Lincoln, les conséquences de la séparation du Nord et du Sud, et la question de l'esclavage.

Les Trente-quatre étoiles de l'Union américaine. Histoire des États et des Territoires. 2 vol. in-8. 12 »

Suite et complément du précédent ouvrage.

Fantômes et légendes du nouveau monde. 2 vol. in-18. 7 »

Washington Irving. *Légende et histoire de la conquête de Grenade*, trad. de Xavier Eyma. 3 vol. in-8. 15 »

CH. POTVIN

Albert et Isabelle. Fragments sur leur règne. 2 vol. in-8. 7 »

DOM JACOBUS

Le Livre de la nationalité belge. 1 vol. in-18. 2 »

L'Europe et la nationalité belge. 1 vol. in-18. 2 50

A. LACROIX & FR. VAN MEENEN

Notices *historique et bibliographique sur Philippe de Marnix*, avec portrait. 1 vol. in-8. 1 60

JULIUS FRŒBEL

A travers l'Amérique. Traduction de l'allemand par Émile Tandel. 3 beaux volumes in-18. 10 50

ŒUVRES

DE

PH. DE MARNIX

DE SAINTE-ALDEGONDE

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

PAR

EDGAR QUINET

Le Tableau des différends de la religion. 4 vol. in-8. 16 »

Le Bijenkorf (*La Ruche à miel de l'Église romaine*). 2 vol. in-8. 7 »

Les Écrits politiques et historiques. 1 v. in-8. 4 »

La Correspondance et les mélanges. 1 v. in-8. 5 »

Notices historique et bibliographique sur Marnix, avec portrait, par ALBERT LACROIX et FR. VAN MEENEN. 1 vol. in-8. 1 60

LA

FEMME AFFRANCHIE

RÉPONSE A

MM. MICHELET, PROUDHON, E. DE GIRARDIN, A. COMTE

et autres novateurs modernes

PAR Mme JENNY P. D'HÉRICOURT

2 vol. in-18. Prix : 6 fr.

MÉMOIRES

OU

ESSAIS SUR LA MUSIQUE

SUIVIS DE MÉLANGES

PAR

GRÉTRY

2 vol. in-18. — Prix............ 7 francs.

PRINCE PIERRE DOLGOROUKOW

Le Général Yermolow. Notice. 1 vol. in-18. 1 »

NOTICES

SUR LES

FAMILLES ILLUSTRES ET TITRÉES

DE

LA POLOGNE

1 vol. in-8°, orné de 3 planches en couleur
représentant les Écussons des familles citées dans l'ouvrage
Prix : 7 francs 50 cent.

LE COMTE JEAN ARRIVABENE

Sénateur du royaume d'Italie.

D'une époque de ma vie (1820-1822). *Mes Mémoires,* documents sur la révolution en Italie, suivis de six lettres inédites de Silvio Pellico. 1 vol. in-18. 3 »

I. K. MARVEL

Rêveries d'un Célibataire. Traduction de l'anglais. 1 vol. in-18. 3 »

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES



de toutes les écoles

DEPUIS L'ORIGINE DE LA PEINTURE JUSQU'A NOS JOURS

CONTENANT

1° Un abrégé de l'histoire de la peinture chez tous les peuples
2° Des tableaux synoptiques présentant la nomenclature des peintres par ordre chronologique, par écoles, etc.
3° La biographie des peintres par ordre alphabétique avec désignation d'école
L'indication de leurs principaux tableaux avec désignation des lieux où ils se trouvent
5° La caractéristique de leur style et de leur manière
Le prix auquel ont été vendus, dans les ventes célèbres des trois derniers siècles y compris le dix-neuvième, les tableaux principaux
7° Six cents monogrammes environ des principaux peintres

PAR

ADOLPHE SIRET

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE
DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE REIMS
DE L'ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE MADRID, ETC.

1 magnifique vol. in-8 à 2 colonnes, de 1,000 à 1,200 pages

DEUXIÈME ÉDITION

Revue et considérablement augmentée.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

L'ouvrage sera publié en 12 livraisons, chacune d'environ pages gr. in-8 à deux colonnes. L'ouvrage complet coûtera ENTE FRANCS et formera un magnifique volume soigneusement écuté. — Il est tiré pour les amateurs un petit nombre d'exemlaires de luxe sur grand et fort papier vergé. Le prix en sera de francs pour les souscripteurs.

ŒUVRES DE M. G. DE MOLINARI

Professeur d'économie politique au Musée royal de l'industrie belge, directeur de l'*Économie belge*, etc., etc.

Questions d'économie politique et de droit public. 2 beaux vol. in-8. 10 »

Lettres sur la Russie. 1 vol. in-8 de 418 pages. 4 »

Cours d'économie politique, professé au Musée royal de l'industrie belge. Première partie : *La production et la distribution des richesses*. 2 vol. in-8 de 350 pages. (2e édition.) 12 »

La seconde partie du cours, traitant de *la circulation et de la consommation des richesses*, est en préparation.

Conversations familières sur le commerce des grains. 1 joli vol. gr. in-18 de 296 pages. 2 »

H. BRASSEUR

Professeur d'économie politique à l'Université de Gand.

Manuel d'économie politique. 2 vol. gr. in-8. 15

RELATIONS INTERNATIONALES

LE NORD

INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

Danemark. — Norvége. — Suède. — Russie

PAR ÉDOUARD SÈVE

Deux volumes in-8. 15 »

Chaque partie séparément. 5 »

OTTO HUBNER

Petit manuel populaire *d'économie politique*. Traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur par CH. LE HARDY DE BEAULIEU, économiste. 1 vol. in-18. (2e édition.) 1 »

SOMMAIRE DU CONTENU DE CE MANUEL :

II Travail. — II. Division du travail. — III. Échange. — IV. Monnaie. — V. Fabricant et artisan. — VI. Le Cultivateur. — VII. Le Marchand. — VIII. L'Instituteur. — IX. L'Employé. — X. Valeur et prix. — XI. Propriété. — XII. Capital et intérêt. — XIII. Riche et pauvre. — XIV. Des machines (chapitre ajouté par le traducteur).

CH. LE HARDY DE BEAULIEU

Professeur à l'École des Mines de Hainaut

Traité élémentaire d'économie politique. 1 vol. in-18 de 384 pages. 4 »

Considérations sur les relations commerciales *entre la Belgique et l'Espagne dans le présent et dans l'avenir.* 1 vol. in-8 de 108 pages. 1 50

Du salaire. 1 vol. in-18. 3 50

Catéchisme de la mère. 1 vol. in-12 avec de nombreuses gravures. 3 »

ÉMILE DE LAVELEYE

Économie rurale *de la Belgique.* 1 vol. in-18. 3 50

L'Enseignement obligatoire. In-12. 75

Mémoires de sir Robert Peel. Seule édition française autorisée. Traduction de M. Ém. de Laveleye. 2 vol. in-8. 10

CH. MAYNZ

Éléments de droit romain. 2 vol. in-8. 16 »

Le Droit héréditaire et le droit de famille. 1 vol. in-8, 3ᵉ vol. des Éléments. 8 »

Traité des obligations d'après le droit romain. 1 vol. in-8. 9 »

J. Lestgarens. — **La Situation économique et industrielle** *de l'Espagne en* 1860. 1 vol. in-8. 1 25

F. J. Deroyer. — **Économie** *à l'usage de tout le monde.* 1 vol. in-18. 2 50

Fl. Cruysmans. — **Des droits et obligations** *des armateurs vis-à-vis des assureurs sur corps.* 1 vol. in-8. 2 50

BAEDEKER

PARIS. Guide pratique du voyageur

Accompagné d'un plan général de Paris et de 6 cartes. 1 volume élégamment cartonné de 240 pages in-18. 4 50

Guide à Londres. — A trip to London. — Guide du voyageur à Londres. — Sous forme de manuel de conversation anglaise et française, servant en même temps à apprendre la langue anglaise. 1 vol. in-18 avec plan de Londres. 3 »

ALBERT LACROIX

HISTOIRE DE L'INFLUENCE DE SHAKSPEARE

SUR LE THÉATRE FRANÇAIS

JUSQU'A NOS JOURS

Un volume grand in-8°. — Prix : 5 francs.

Ouvrage couronné.

SCHMIDT

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

DEPUIS 1789 JUSQU'A NOS JOURS

Quatre volumes in-8°. — Prix : 24 francs.

L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

STATUTS, DISCOURS, RAPPORTS, DOCUMENTS DIVERS
PROGRAMME DES ÉTUDES, LISTE DES PROFESSEURS, BIOGRAPHIE
BIBLIOGRAPHIE

1 fort vol. de 500 pag. in-18. — 5 francs.

GRAMMAIRE MODERNE

DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

Par G. H. AUBERTIN

1 volume petit in-8° (compacte). Prix : 6 francs.

A. DE HUMBOLDT

Correspondance avec Varnhagen Von Ense et autres contemporains célèbres. Traduit de l'allemand par Max Sulzberger. 1 beau et fort vol. in-18. 5 »

KLENCKE

Le Panthéon du XIX° siècle. Vie d'Alexandre de Humboldt. Traduit de l'allemand par Burgkly. 1 vol. in-18. 3 50

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE

DU THÉATRE FRANÇAIS

Depuis son origine jusqu'à nos jours

Par HIPPOLYTE LUCAS

2° Édition, revue et augmentée

3 volumes in-18. — Prix : 10 fr. 50 c.

— *comédies*, — *voyages*, — tous les sujets se croisent dans ses œuvres; tous les tons y alternent, le sérieux et le frivole; tous les genres y sont représentés, le léger et le grave, dans le plus charmant désordre, comme le prince l'aimait tant.

Les célèbres *Lettres de Crimée*, qui décrivent cette contrée aujourd'hui illustrée, — les *Lettres sur la dernière guerre des Turcs*, l'*Histoire de la guerre de Trente ans*, les *Mémoires sur Frédéric II de Prusse*, la *Vie de Catherine le Grand*, comme il la surnomma si ingénieusement et comme l'histoire l'appelle encore, — les *Considérations sur la Révolution française*, alternent avec le *Coup d'œil sur les principaux jardins d'Europe*, le *Coup d'œil sur Belœil*, le *Règne du grand Selrahcengil*, le *Mémoire sur Paris*, idéal que le prince rêvait dès lors pour cette belle capitale.

Enfin viennent les *Mémoires* de ce grand seigneur, homme de lettres, aussi réputé pour son caractère chevaleresque et pour son noble cœur que pour son talent littéraire et le rôle éclatant qu'il joua sur la scène de la politique européenne, comme soldat et comme diplomate.

On voudra lire encore le plaidoyer si piquant intitulé : *Mémoire pour mon cœur accusé*, et ses *Entretiens avec Voltaire et Rousseau*, qui dépeignent ces deux grands hommes, et les *Lettres à Eulalie sur les théâtres de société*; l'on trouvera à glaner plus d'une perle dans ses *pensées diverses* qu'il intitule : *Mes écarts ou Ma tête en liberté*.

FLORE MÉDICALE BELGE

PAR ARMAND THIELENS

Membre de plusieurs Sociétés scientifiques belges
correspondant du Comité central d'Agriculture de la Côte d'Or, à Dijon
de la Société de Botanique de Barcelone
de la Société d'Agriculture et d'Horticulture de Rome, etc.

1 volume in-18. Prix : 5 fr.

D'HOMALIUS D'HALLOY (J. J.)

ABRÉGÉ DE GÉOLOGIE

NOUVELLE ÉDITION

1 vol. in-8, avec figures dans le texte. — Prix : 12 fr.

L. Labarre. Ephémérides nationales. 1 vol. in-18. 2 »

Résumé du Cosmos de A. de Humboldt. 1 vol. in-18. » 75

Sosset (J.). Biographies à l'usage des écoles moyennes. Première partie, destinée à la première année d'études. 1 vol. in-18. 1 »

AUSONIO FRANCHI

LE RATIONALISME

1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50 c.

Schleiden. *La Plante et sa vie.* 1 vol. in-8 avec planches et gravures. Traduction de l'allemand. 12 »

Muller (Karl). *Les Merveilles du monde végétal*, ou *Voyage botanique autour du monde.* Essai de botanique cosmique. Traduit d'après le texte allemand et les notes inédites de l'auteur, par J. B. E. Husson. 2 vol. in-8. 10 »

REVUE POPULAIRE DES SCIENCES

Dirigée par J. B. E. HUSSON

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL : 6 FRANCS.

LE HON (le capitaine). *Périodicité des grands déluges*, résultant du mouvement graduel de la ligne des apsides de la terre, théorie prouvée par les faits géologiques. 2e édition revue, augmentée et enrichie de deux cartes. 1 vol. in-8. 3 »

BOICHOT

PETIT TRAITÉ DE CONNAISSANCES

A L'USAGE DE TOUS

1 vol. in-18 avec de nombreuses grav. sur bois. 2 fr.

FERNANDO GARRIDO

L'ESPAGNE CONTEMPORAINE

1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.

LE POÈTE

DE LA RÉVOLUTION HONGROISE

— ALEXANDRE PETŒFI —

PAR

CHARLES-LOUIS CHASSIN

1 fort vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50 c.

ROMANS ET OUVRAGES DIVERS

Fould (fils). *Enfer des femmes.* 1 vol. in-18. 3 50

Balance (la). *To-Hu-Bo-Hu.* **Grandville** dans les étoiles, publié par Nicolas Grandville, des académies de Bléfuscu et de Bobdingnac, chevalier de l'ordre des Papefigues, grand-cordon de l'ordre des Altérés. 1 vol. in-8. 3 50

Elvire Nanteuil, par la vicomtesse de Lerchy, auteur des *Courants contraires.* 1 vol. in-18. 1 50

Une femme capricieuse, par Mme Emilie Carlen. Traduit du suédois. 4 vol. in-18. Le volume. 1 50

Hypérion et **Kavanagh,** par Longfellow. 2 vol. in-18. 5 »

Bernardin de Saint-Pierre. — Paul et Virginie. Édition illustrée de 8 belles gravures sur acier d'après Schopin et précédée d'une étude sur l'auteur par D. Bancel. 1 vol. in-18. 3 50

Doering (docteur H.). Mozart, sa biographie et ses œuvres. 1 vol. in-18. 1 25

Albert Lacroix. De l'influence de Shakspeare sur le théâtre français jusqu'à nos jours. Ouvrage couronné. 1 beau vol. grand in-8. 5 »

Potvin (Ch.). La Belgique, poëme. 1 vol. in-18. 1 25

— Jacques d'Arteveld, drame historique en 3 actes et en vers. Ouvrage couronné. 1 vol. in-18. 2 »

Le Siége de Calais, tragédie lyrique en 4 actes, par Edouard Wacken. 1 vol. in-18. 1 »

Struensée, drame en 5 actes et en vers, par Jules Guilliaume. 1 vol. gr. in-18. 1 »

Wiertz (A.). Peinture mate. Procédé nouveau. 1 vol. in-8. 1 »

Moke (H. G.). Du sort de la femme dans les temps anciens et modernes. 1 vol. in-18. 2 »

MUSARION

OU LA

PHILOSOPHIE DES GRACES

DE C. M. WIEDLAND

Traduit de l'allemand par **A. Poupart de Wilde**

1 vol. in-18. — Prix : 1 fr. 25 c.

Paris. Imprimerie Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS

Propriétés littéraires

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TOME XII

LA PATRIE

II



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

[illegible]

ŒUVRES COMPLÈTES

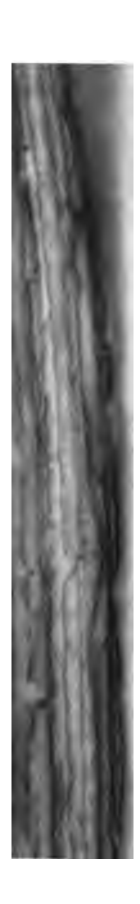
DE

W. SHAKESPEARE

TOME XII

LA PATRIE

II



[illegible]ENS. — TYPOGRAPHIE DE A. [illegible]LIN.

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TOME XII

LA PATRIE

II

HENRY V. — HENRY VI (PREMIÈRE PARTIE).



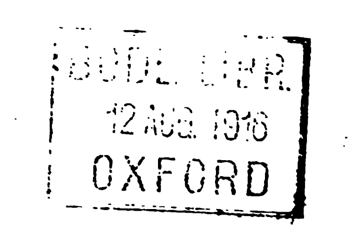
PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

—

1863



A MICHELET

F.-V. H.

INTRODUCTION.

Dans l'intervalle du mois de mars au mois de septembre 1599, il y avait sur la table de maître William Shakespeare un manuscrit surchargé de ratures et de renvois. Quelqu'un qui eût examiné de près le précieux cahier y eût remarqué un grand nombre d'additions et de corrections, toutes de la main de l'auteur, consignées soit en marge, soit sur des pages intercalées. Ici un mot rayé et remplacé par un autre; là un membre de phrase ajouté à la phrase primitive; plus loin tout un dialogue interverti et modifié; plus loin encore une réplique prolongée de dix, vingt, trente et même quarante vers; ailleurs une scène nouvelle prolongeant le texte original de cinq ou six feuillets. — A cette époque, en effet, Shakespeare était occupé à réviser une pièce historique récemment représentée par la troupe du *Globe*. Il soumettait *Henry V* à ce procédé rénovateur qu'il avait si victorieusement appliqué à la plus illustre de ses œuvres, *Roméo et Juliette*. Le drame était ainsi transfiguré par cette retouche infaillible, et l'auteur arrivait enfin au terme de sa

tâche quand, au milieu d'un chœur final, une soudaine inspiration lui dicta les vers suivants :

. . . . But now behold,
In the quick forge and workinghouse of thought,
How London doth pour out her citizens !
The mayor and all his brethren, in best sort,
Like to the senators of the antique Rome,
With the plebeians swarming at their heels,
Go forth and fetch their conquering Cœsar in :
As, by a lower but by loving likelihood,
Were now the general of our gracious empress
(As in good time he may) from Ireland coming,
Bringing rebellion broached on his sword,
How many would the peaceful city quit
To welcome him !

. . . . Mais voyez maintenant,
Dans la rapide forge, dans l'atelier de la pensée,
Comme Londres verse à flot ses citoyens !
Le maire et tous ses confrères, dans leur plus bel attirail,
Tels que les sénateurs de l'antique Rome,
Ayant à leurs talons un essaim de plébéiens,
Vont chercher leur triomphant César.
Ainsi (rapprochement plus humble, mais bien sympathique),
Si *le général de notre gracieuse impératrice*
Revenait d'Irlande, comme il le pourrait quelque heureux jour,
Ramenant la rébellion passée au fil de son épée,
Quelle foule quitterait la paisible cité
Pour l'acclamer au retour ?

Les critiques anglais, ordinairement si curieux de tout ce qui intéresse Shakespeare, ont gardé le plus discret silence sur ces vers significatifs adressés par l'auteur de *Henry V* au comte d'Essex, presque à la veille de l'insurrection de 1601. Pourtant, s'il est dans l'œuvre du poëte un passage digne d'être noté, étudié, discuté, commenté, approfondi, c'est assurément celui-là. Car là, peut-être, dans ces lignes si courtes, se trouve le mot de l'énigme qui jusqu'ici a été le désespoir et la confusion des biographes, — la personnalité de Shakespeare. Là peut-être est la solution de tous ces

problèmes réputés jusqu'ici insolubles : quelles relations Shakespeare avait-il avec ses contemporains? à quel parti politique, à quelle fraction sociale, à quelle communion philosophique ou religieuse appartenait-il? Sur tous ces points l'histoire est restée complétement ignorante,—si mystérieuse, si obscure, si enveloppée d'ombre a été la vie de ce glorieux être. Du reste, il faut le reconnaître, le poëte n'a rien fait pour dissiper la nuit dont l'homme était entouré. Jamais artiste n'a été plus impersonnel que Shakespeare. Jamais écrivain n'a répandu à la fois plus de rayons sur son œuvre et plus de ténèbres sur son *moi*. Jamais génie immortel n'a plus fièrement gardé l'anonyme de son éphémère existence.

Une fois pourtant, l'incognito a été trahi. Cette individualité, qui jamais ne s'est révélée directement au monde, a laissé échapper une exclamation. Ce cri, cri unique adressé par Shakespeare à l'un de ses contemporains,— c'est le devoir du commentateur scrupuleux de le saisir. Nous le saisissons.

Chacun sait que deux factions se disputaient le pouvoir à la fin du règne d'Élisabeth, la faction Cecil-Raleigh, la faction Essex. Par les vers que je viens de traduire, Shakespeare s'est prononcé entre les deux factions : il a proclamé hautement, publiquement, intrépidement, ses vœux pour le succès d'Essex, au moment même où ce succès semblait le plus compromis. Or, quels motifs pouvaient décider l'auteur de *Henry V* à cette option? Quelles affinités pouvaient rapprocher William Shakespeare de Robert Devereux?

Tout d'abord, entre ces deux hommes, un lien personnel est facile à distinguer : ce lien, c'est l'amitié commune qui les attachait au comte de Southampton. Ce Henry Wriothesly, à qui Shakespeare offrit ses premiers poëmes, *Vénus*

et Adonis, le *Viol de Lucrèce* et ses sonnets si discrètement mystérieux, ce Henry, à qui Shakespeare disait dans une dédicace : « L'amour que je voue à votre seigneurie est sans fin, *the love I dedicate to your lordship is without end*, » ce même Henry était le cousin par alliance de Robert Devereux. Il était plus que le cousin d'Essex, il était son frère d'armes : fraternité chevaleresque que rien n'altérait. Les deux jeunes comtes étaient inséparables. Southampton accompagnait Essex aux fêtes, aux tournois, aux joûtes, à travers intrigues et complots, à travers succès et revers, à travers faveur et disgrâce; il le suivait au bal comme au champ de bataille; il le suivit jusqu'à la rébellion, jusqu'au banc des félons, jusqu'au cachot; il faillit le suivre jusqu'à l'échafaud. Ce dévouement absolu de Southampton pour Essex ne pouvait manquer d'agir puissamment sur le cœur de Shakespeare. Pour peu que le poëte fût sincère en déclarant à Southampton *un amour sans fin*, il lui était impossible de ne pas partager les sympathies, comme les antipathies, de son noble ami. Southampton ayant uni sa destinée à la destinée d'Essex, et Shakespeare ayant voué à Southampton une affection sans bornes, il fallait bien que le poëte s'associât de tous ses vœux à la fortune d'Essex. Il devait nécessairement suivre avec une émotion profonde toutes les péripéties d'un drame politique dont le dénoûment encore obscur pouvait être ou l'élévation ou la chute de son *bien-aimé*.

Shakespeare était donc personnellement intéressé dans la lutte d'Essex avec ses ennemis, puisqu'il pouvait être frappé au cœur par l'issue de cette lutte. Mais, outre ce motif tout individuel et tout intime, il y avait des raisons d'intérêt général, de hautes considérations morales, des préoccupations suprêmes de civilisation qui devaient déterminer le choix du poëte entre les deux partis rivaux, en entraînant ses convictions du côté de ses prédilections.

Quels étaient les adversaires d'Essex? C'étaient ces mi-

nistres implacables qui avaient recommencé pour le compte de la papauté anglicane la persécution religieuse inaugurée naguère au nom de la papauté romaine, et qui étaient parvenus à faire Élisabeth aussi sanglante que sa sœur Marie. C'étaient ces inquisiteurs d'État qui depuis vingt ans multipliaient les supplices et décimaient par une incessante Saint-Barthélemy les populations catholiques du Nord, qui avaient décapité Norfolk, décapité Northumberland, décapité Marie Stuart, qui, en 1586, avaient accroché au gibet le jésuite Babington et ses treize complices, et qui, en 1592, pendaient le calviniste Penry, auteur supposé des brochures puritaines publiées sous le pseudonyme de Martin Marprelate. C'étaient ces légistes-bourreaux qui, en 1593, faisaient voter par le Parlement le statut odieux en vertu duquel la conversion à l'anglicanisme était enjointe à tous les récusants sous peine de mort. Vous comprenez quelle horreur devait inspirer à une âme généreuse cet atroce despotisme. Aussi quiconque se penche sur l'œuvre profonde de Shakespeare, y entend-il gronder la protestation sourde du génie indigné. —Tantôt, comme dans *Hamlet*, c'est un sarcasme vengeur qui atteint le premier ministre de la reine, son plus ancien conseiller, celui qu'Élisabeth appelle son *Esprit*, et qui à lord Burleigh inflige publiquement la livrée grotesque de Polonius. Tantôt, comme dans le *Roi Jean*, c'est une allusion intrépide qui, donnant au château de Northampton la silhouette sinistre de la forteresse de Fotheringay, flétrit l'empressement meurtrier du secrétaire Davison, et fait retentir dans les lamentations d'Arthur l'écho distinct des sanglots de Marie Stuart. Certes Shakespeare repousse, avec toute la colère du patriotisme, l'armada ultramontaine ; il condamne hautement les envahissements de la papauté ; il la montre sacrifiant à son ambition le repos des peuples, amnistiant tous les crimes pourvu qu'ils la servent, couvrant le sang versé par le roi Jean de la robe rouge de Pandolphe, sanctifiant par la pré-

sence de deux évêques l'usurpation de Richard III, et encourageant de l'approbation du légat Wolsey la tyrannie de Henry VIII. Mais c'est ici qu'il faut applaudir à l'impartialité du poëte. En même temps qu'il combat énergiquement l'invasion catholique, il étend sur le dogme opprimé l'aile immense de la muse. Il ouvre à la foi proscrite l'asile sacré de son œuvre. — L'anglicanisme n'admet pas le purgatoire. C'est des flammes du purgatoire que Shakespeare évoque l'ombre si sympathiquement douloureuse du vieil Hamlet. — L'anglicanisme rejette la confession. Shakespeare nous montre Roméo et Juliette recevant du vénérable frère Laurence l'absolution de leur amour. — L'anglicanisme démolit les couvents. C'est dans un monastère que Shakespeare offre un refuge tutélaire à Héro calomniée. — L'anglicanisme renverse les crucifix comme des idoles. C'est au pied d'une croix de pierre, au bord d'une route, que Shakespeare fait agenouiller la patricienne Portia avant l'heure solennelle qui doit l'unir à Bassanio. — L'anglicanisme défroque et bannit les moines. Shakespeare couvre de la cagoule prohibée la figure auguste du prince justicier de *Mesure pour Mesure*. — Et ce ne sont pas seulement les schismatiques catholiques, ce sont les mécréants de toutes les races que le poëte relève et couvre. Il veut que le More de Venise parle tête haute, devant le sénat, des princes musulmans ses aïeux. En dépit des dénégations chrétiennes, il veut que le juif ait une âme, et il fait battre le cœur de Shylock de toutes les nobles émotions de la paternité. Il allie la race arabe à la race chrétienne, en mariant Othello à Desdemona, comme, en unissant Lorenzo à Jessica, il réconcilie la famille chrétienne avec la tribu juive.

Ainsi la tolérance du poëte est vaste comme l'humanité. Elle comprend dans sa large effusion tous les cultes, tous les dogmes, toutes les religions ; elle ne distingue pas entre les réprouvés, elle embrasse jusqu'aux maudits. Dans la cité

de Shakespeare il y a place pour la synagogue comme pour le monastère, pour le temple protestant, puritain, iconoclaste et nu comme pour l'église catholique resplendissante de vitraux, de peintures, de statues et de châsses d'or, inondée de lumière, de musique et de parfums. A travers les rues, les avenues, les galeries, les cours et les promenades de cette métropole idéale, circulent les costumes de tous les pontificats, surplis, étoles, chasubles, aubes, dalmatiques, taleds, caftans et pelisses, bonnets carrés, mitres et turbans. Le prêtre s'y croise avec le ministre, le derviche avec le moine, le rabbin avec l'évêque, le cardinal avec le muphti. A perte de vue s'enchevêtrent tous les élans pétrifiés de la prière, tours carrées, dômes orientaux, flèches, clochers et minarets, et dans cet inaltérable azur le croissant ne fait pas ombrage à la croix.

Hélas! qu'il y avait loin de cette cité que rêvait Shakespeare à la ville qu'il voyait! Avez-vous idée du lamentable spectacle que présentait vers la fin du seizième siècle la capitale de l'Angleterre? A toutes les portes de l'enceinte extérieure, au coin de tous les carrefours, sur les façades monumentales des édifices publics, au front même de la résidence royale, étaient fixées des têtes coupées, tragiques mascarons sculptés par la hache du bourreau. — Le voyageur Hentzner raconte froidement qu'en 1598, « il compta sur le seul pont de Londres plus de trois cents têtes de personnes exécutées pour haute trahison. » Londres se parait de la dépouille de Tyburn. De tous les points de l'horizon des essaims d'oiseaux noirs s'abattaient incessamment sur ces proies échevelées qu'ils dépeçaient peu à peu, charognes sanglantes qui avaient été des figures humaines, grimaces funèbres qui avaient été de vivants sourires ! Et ne croyez pas que la reine-vierge éprouvât horreur ou dégoût devant cette galerie de spectres. Par Jupiter ! Élisabeth était trop royalement fille de Henry VIII pour avoir peur de tant de fantômes. Loin de les

Christopher Blount, et donnait à cette alliance toute sa signification en faisant espérer à son nouveau beau-père le libre exercice du culte proscrit. Il disait à qui voulait l'entendre « qu'il n'aimait pas que personne fût tourmenté pour sa religion [1]. » Il offrait dans son propre hôtel un asile à tous les persécutés. Hospitalité courageuse qui bientôt devait lui être reprochée comme un crime par ses ennemis triomphants. — Le sergent Yelverton, chargé en 1601 d'instruire le procès du comte, constate que « le lord d'Essex n'admettait que des papistes, récusants et athées pour complices de sa rébellion capitale. » Dans le même procès, le secrétaire d'État sir Robert Cecil lui jette à la tête le même grief : « Grâces à Dieu, nous vous connaissons : votre religion apparaît par ces papistes qui furent toujours vos maîtres conseillers, et auxquels, ainsi qu'à d'autres, vous aviez promis *la Liberté de Conscience, to whom and others you had promised* the Liberty of Conscience ! »

Ainsi, — le fait est constaté par les témoignages combinés des ennemis même d'Essex, — la liberté de conscience était le dernier mot de son programme politique. Le droit pour chacun de choisir sa croyance, ce droit placé en tête du code futur par la philosophie révolutionnaire, ce droit dont le triomphe encore attendu inaugurerait un monde nouveau, ce droit était reconnu, salué, invoqué même par Essex. Mais comment cette idée toute moderne avait-elle pu venir à l'esprit d'un favori de reine, d'un homme de cour, d'un homme d'épée, d'un homme du passé? Comprenez-vous l'affranchissement des âmes réclamé par la même bouche qui disait des mots d'amour à la despotique Élisabeth? Énigme étrange. De quel génie Essex était-il l'écho? Quel prophétique conseiller lui avait révélé le principe même de

[1] Milord Essex was wont to say that he liked not that any man should be troubled for his religion. » *Déposition de sir Christopher Blount au procès de* 1601.

l'avenir? Quelle voix mystérieuse lui avait soufflé ce cri inouï : liberté de conscience? Peut-être la solution du problème est-elle dans le rapprochement de ces trois noms : Essex — Southampton — Shakespeare. Il est certain que l'amitié de Southampton formait un trait d'union entre le poëte et le favori ; elle comblait l'énorme intervalle social qui les séparait ; et la pensée de l'un n'avait pour parvenir à l'autre qu'une confidence à franchir.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, il y avait entre Shakespeare et Essex communauté de vues autant que communauté d'affections. Le grand principe de tolérance, qui trouvait dans l'œuvre de l'un son symbole idéal, trouvait dans les professions de foi de l'autre un commencement d'expression politique. Et ainsi s'expliquent tout naturellement les vœux que l'auteur de *Henry V* faisait publiquement pour le succès d'Essex. De ce triomphe, souhaité par un peuple opprimé et par toutes les sectes persécutées, Shakespeare devait espérer une réaction contre l'implacable régime qui depuis tant d'années désolait l'Angleterre ; il devait y voir un progrès vers le mieux, une sortie de l'Égypte despotique, une direction vers cette terre promise de la liberté que, grâce à une vue supérieure, il apercevait à l'extrême horizon de l'avenir.

Cependant la guerre d'influence qu'Essex faisait aux ministres aurait pu durer longtemps, sans un incident imprévu qui précipita le dénoûment. Au mois de juin 1598, une altercation éclata, en présence de la reine, entre le favori et le secrétaire d'État Cecil, à propos des affaires d'Irlande. La reine intervint et, comme toujours, prit parti pour le ministre. Essex dépité eut un mouvement d'impatience et tourna le dos à sa maîtresse. Sur quoi Élisabeth furieuse courut à lui et de sa main royale lui appliqua en plein visage un vigoureux soufflet. Le comte, tout étourdi de ce brusque outrage, porta instinctivement la main à son épée.

Un des seigneurs présents, qui tenait pour le ministère, lord Nottingham, feignit de voir dans ce geste machinal une menace contre Sa Majesté, et repoussa violemment le comte qui sortit de la salle avec fracas. Cette scène fit scandale, non-seulement à la cour, mais dans toute l'Angleterre. On ne parlait partout que de la rupture violente entre la reine et le favori. Les ennemis du comte se réjouissaient déjà de sa chute. Mais ils se réjouissaient trop tôt. Ce n'était qu'une querelle d'amoureux. Élisabeth bientôt radoucie se laissa raccommoder avec le comte par le vénérable chancelier Egerton, et Essex triomphant reparut à la cour, après plusieurs mois de bouderie. Cette réconciliation inattendue mit les ministres aux abois. Que faire? Quel expédient trouver, quel moyen imaginer pour écarter cet adversaire redoutable qui avait pu impunément blesser la reine à l'orgueil? Les circonstances offrirent au cabinet le prétexte qu'il cherchait. La situation de l'Irlande était devenue vraiment alarmante. L'Angleterre était épuisée par cette guerre de buissons qui en une seule année lui avait dévoré vingt mille hommes et 300,000 livres. Sir John Norris, le vétéran des guerres de France et des Pays-Bas, venait de mourir, après s'être épuisé vainement à la poursuite de l'inexpugnable rébellion. Sir Henry Bagnall avait été battu à Blackwater, laissant quinze cents morts et toute son artillerie sur le champ de bataille, et le vainqueur, Hugh O'neal, avait été proclamé roi d'Irlande par les révoltés. Il ne s'agissait plus d'émeute partielle, mais d'une révolution nationale.

Réprimer un pareil mouvement était une tâche formidable. Les ministres unanimes désignèrent Essex comme le seul homme capable de l'accomplir et proposèrent ce choix à la signature royale. En vain Essex, devinant un piége, voulut décliner le terrible poste d'honneur. La reine signa la nomination, et le comte dut partir. Il quitta Londres le 27 mars 1599, acclamé par une foule immense qui, raconte

l'annaliste Stowe, était entassée sur un espace de plus de quatre milles, criant : « Dieu bénisse Votre Seigneurie ! Dieu préserve Votre Honneur ! » Quand il eut dépassé Islington, un gros nuage noir apparut au nord-est. Beaucoup virent là un mauvais présage. L'orage, en effet, ne tarda pas à éclater. — Essex une fois à Dublin, ses adversaires, sir Robert Cecil, lord Cobham, sir Walter Raleigh travaillèrent à le perdre : tous les actes du lord lieutenant furent successivement incriminés. Essex avait choisi pour général de sa cavalerie son ami, l'ami de Shakespeare, lord Southampton, récemment emprisonné pour avoir osé se marier sans le consentement de la reine. Les ministres firent casser Southampton. — L'armée d'Essex, artistement levée par ses ennemis et recrutée à dessein parmi les gens de sac et de corde, privée de vivres, privée de munitions, s'était débandée presque tout entière au premier coup de feu. Le comte demanda du renfort. Les ministres dictèrent à la reine une lettre de refus indignée. Ainsi désarmé devant l'insurrection, le lord lieutenant était réduit à parlementer avec elle. Il essaya donc d'obtenir par la persuasion la soumission qu'il ne pouvait plus imposer par la violence : il eut une entrevue avec le chef de la révolte, le calma par quelques concessions équitables, accorda provisoirement aux Irlandais le libre exercice du culte catholique et conclut une trêve qui pouvait être renouvelée de six semaines en six semaines. Cette transaction généreuse fut violemment dénoncée par les implacables ministres. Essex fut accusé en plein conseil de n'avoir pactisé avec la rébellion que pour se mettre à sa tête et la lancer sur l'Angleterre protestante. On lui reprocha de vouloir détrôner la reine Élisabeth, comme jadis Henry de Lancastre avait dépossédé Richard II. Bref, il fut décidé qu'un corps d'observation serait porté au plus vite sur la côte occidentale pour empêcher le débarquement imminent.

Ainsi la cabale ministérielle l'emportait. Quelques mois avaient suffi pour travestir en félon ce favori si puissant naguère et pour mettre au ban de l'Angleterre le généralissime anglais. — C'est pendant les quelques mois où se consommait ainsi la perte d'Essex que l'auteur de *Henry V* avait eu l'audace de faire publiquement des vœux pour son succès. Souhaits intrépides par lesquels le poëte, du haut de son théâtre, protestait d'avance contre l'odieuse intrigue qui allait triompher.

Le machiavélisme des hommes d'État devait prévaloir contre les prières de toute une nation, contre les souhaits de la muse. Essex revint d'Irlande, non, comme le désirait Shakespeare, par une heureuse journée, salué des cris de joie d'un peuple accouru de toutes parts au-devant de lui, non, comme le voulait Shakespeare, en conquérant et en vainqueur, mais, par un jour de deuil, au milieu de l'alarme et de la consternation publique, en criminel réduit à se justifier. Il revint d'Irlande, non avec la face radieuse et sereine de la victoire, mais pâle, hagard, effaré par la fatigue et l'anxiété, ayant risqué ce va-tout de déserter son commandement pour revoir sa maîtresse.

L'aube du 28 septembre 1599 nous montre Essex chevauchant sur la route de Londres. Il apprend dans la Cité que la reine est au palais de Non-Such ; il repart aussitôt, sans même s'arrêter à son hôtel pour changer de vêtements ; il traverse la Tamise à Lambeth, escorté seulement de six personnes, saisit pour son propre usage les chevaux de quelques gentilshommes qui attendaient leurs maîtres sur la rive, et reprend le galop. Enfin, à dix heures du matin, il atteint la grille du château, échevelé, défait, crotté, ayant de la boue au visage, ruisselant de sueur et de fange ; il traverse les grands appartements, et, forçant toutes les consignes, violant toute étiquette, pénètre dans les appartements privés. Il parvient ainsi jusqu'à la chambre à coucher

de la reine, et, sans même se faire annoncer, ouvre brusquement la porte redoutable. Familiarité suprême qui peut le perdre ou le sauver. La reine était à sa toilette, entourée de ses femmes; on la coiffait; ses cheveux gris de soixante-huit ans étaient épars sur ses épaules et sur sa gorge nue; et, près d'elle, sur une table étaient rangées les perruques de toutes nuances entre lesquelles allait être choisie la parure du jour. Le jeune comte ne recule pas devant ce spectre de vieille coquette; il se jette à ses genoux, et couvre de baisers humides ces mains flétries... Une demi-heure plus tard, Essex sort de la chambre à coucher royale; il rencontre dans les antichambres les courtisans du petit lever qui attendaient avec une indicible émotion l'issue de ce coup d'audace, et les salue d'un sourire affable, en s'écriant : « Dieu soit loué! S'il y a eu de l'orage au dehors, il fait beau ici! »

Essex n'avait quitté la cour que pour mettre ordre à sa toilette. Il revint dans l'après-midi, couvert de ses plus beaux habits, le collier de Saint-Georges au cou, la Jarretière au genou, splendide, merveilleux, rayonnant, méconnaissable. Mais Élisabeth aussi était méconnaissable. La reine avait la couronne sur la tête, le masque impérial, le verbe impérieux. Ce n'était plus une maîtresse attendrie, rendant caresses pour caresses, c'était une majesté terrible qui interrogeait. Pourquoi milord Essex avait-il quitté l'Irlande sans autorisation? Pourquoi avait-il conclu une trève avec des rebelles qui ne méritaient pas de quartier? Pourquoi avait-il abandonné son poste, au milieu d'une campagne, comme un déserteur? etc., etc... Pendant qu'Essex changeait de costume, la reine avait eu le temps de voir le secrétaire d'État Cecil. Le favori était perdu. — La disgrâce était complète, irrémédiable. Revenu à Londres, le comte reçut ce soir-là même l'ordre de se considérer comme prisonnier en son hôtel. Quelques jours plus tard, il était destitué de tous ses emplois et de toutes ses dignités : une

triple dégradation lui enlevait le maréchalat, la grande-maîtrise de l'artillerie, la charge de conseiller privé. Quelques mois plus tard, il était enfermé à la Tour, en compagnie de son frère d'armes Southampton. Quelques mois plus tard, tout était fini. Essex était décapité.

La chute de cette noble tête retentit douloureusement dans le pays entier ; avec elle tombaient toutes les espérances d'un peuple opprimé ; avec elle s'écroulait l'éphémère illusion d'un accommodement possible entre la monarchie des Tudors et la liberté. La grande idée de la tolérance, qui par l'exorcisme d'un mystérieux génie avait été évoquée dans cette tête, s'en échappa dans un flot de sang et reprit brusquement sa place au ciel inaccessible de l'utopie. — Toute la nation porta le deuil d'Essex : Shakespeare tendit de noir son théâtre. Nombre de critiques ont signalé le changement remarquable qui s'opéra à certaine époque dans l'esprit du poëte : « Il semble, a dit M. Hallam, qu'il y eut dans la vie de Shakespeare une période où son âme était mal à l'aise et mécontente du monde. » Eh bien, c'est de cette catastrophe historique que date la phase si justement observée par le commentateur. Au moment même où périt Essex, un immense crêpe couvre la scène shakespearienne. Elle perd à jamais cette gaieté si vive, si pétulante, si étourdie, si franchement grotesque qui inspire les premières comédies du maître, cette verve folle qui anime Mercutio, cette bouffonnerie énorme qui fait mouvoir Falstaff. Les passions funèbres l'envahissent : la mélancolie y pénètre avec le second Hamlet, la misanthropie avec Timon, l'hypocondrie avec Lear. Ah ! croyez-le bien, pour que de telles tristesses aient tout à coup assombri ce théâtre si riant naguère, il faut que le poëte ait été cruellement désenchanté. L'exécution d'Essex, l'emprisonnement indéfini de son cher Southampton ont, en effet, dissipé la douce vision qui faisait sa joie depuis tant d'années. Il croyait à l'avènement de la

tolérance, et il n'y croit plus. Il croyait à l'aurore d'un meilleur jour, et il n'y croit plus. Un coup de hache a brisé sa foi.

Les vers de Shakespeare en l'honneur d'Essex ne furent pas imprimés sous le règne d'Élisabeth. La presse alors étant moins libre encore que le théâtre, aucun éditeur n'eût osé imprimer, après la chute du favori, ce qu'avant sa chute l'acteur avait pu dire impunément. La chambre étoilée eût rudement châtié le libraire assez imprudent pour publier l'éloge d'un homme convaincu de haute trahison. Après la mort violente d'Essex, Shakespeare devait prendre l'un de ces deux partis : ou publier son œuvre en raturant l'éloge du déchu et en paraissant ainsi le désavouer, ou ajourner la publication jusqu'à ce qu'elle pût se faire intégralement. Le premier parti impliquait une lâcheté ; la générosité du poëte dut lui faire préférer le second. Un incident était naguère survenu qui donnait à cette détermination le mérite d'un singulier désintéressement. Des entrepreneurs de librairie, nommés Thomas Millington et John Busby, s'étaient procuré, on ne sait comment, une copie du drame de *Henry V*, tel qu'il était avant les remaniements récemment opérés par l'auteur, et avaient fait imprimer cette copie chez l'imprimeur Thomas Creede ; puis, sans crier gare, dans le courant de l'année 1600, ils avaient mis en vente l'édition frauduleuse, offrant ainsi comme l'ouvrage définitif ce qui n'était plus qu'une imparfaite ébauche. Une pareille publication était pire qu'un vol, c'était une diffamation. Le drame circulait dans toute l'Angleterre, tronqué, inachevé, amoindri de moitié, privé de tous les développements nécessaires, dégarni de ces admirables chœurs qui en sont à la fois le commentaire et le complément, destitué enfin des mille beautés ajoutées par une magistrale révision. Shakespeare pouvait aisément faire justice de cette contrefaçon calomnieuse :

puisque l'éloge d'Essex était interdit, il n'avait qu'à retrancher six vers devenus séditieux, et, cette suppression faite, il pouvait sur-le-champ publier l'œuvre dans son essentielle et éclatante intégrité. Il le pouvait et il ne le fit pas. L'édition de 1600, vendue sans concurrence, fut réimprimée telle quelle en 1602 et en 1608. Ce n'est qu'en 1623, longtemps après les événements racontés plus haut, quand Essex, Élisabeth et Shakespeare s'étaient rejoints dans la tombe, que fut publié le drame de *Henry V* tel que le poëte l'avait refait, tel qu'il le voulait, — contenant l'impérissable réhabilitation du supplicié de 1601.

I

Pour bien apprécier *Henry V*, pour bien saisir le sens de cette œuvre vaillante, reportons-nous à l'époque où écrivait l'auteur. Rappelons-nous ce qu'était à la fin du seizième siècle la monarchie des Tudors. Par le cumul du pouvoir spirituel et du pouvoir séculier, cette royauté avait absorbé en elle la double autocratie de l'empire et de la papauté. Elle avait fondu dans son sceptre le glaive de César et les clefs de Pierre. C'était une autorité illimitée, insondable, émanant d'en haut, trônant dans les foudres et dans les rayons, au milieu d'une aveuglante apothéose, s'étendant à perte de vue dans le ciel. Les potentats d'Asie qui assimilaient leur domaine au firmament et en divisaient les provinces en constellations, n'étaient pas plus absolus, plus redoutés, plus obéis, plus déifiés que ne l'était en Angleterre, vers la fin du seizième siècle, la petite-fille du gentilhomme campagnard Thomas Boleyn. Elisabeth était l'objet d'un culte public. Quand notre dame la reine survenait, portée en tête d'une procession sur les épaules des grands, chamarrée de brocard et de dentelles, couverte de joyaux et de pierreries, toute la foule s'arrêtait et se prosternait contre

le pavé devant cette madone. On ne lui parlait qu'à genoux comme on parle à Dieu. Les vœux qu'on lui adressait étaient des ex-voto. — Avenante et familière dans les commencements de son règne, Élisabeth s'était systématiquement éloignée de la nation, à mesure que son pouvoir s'affermissait. Peu à peu elle s'était enfoncée dans le Saint des Saints du droit divin. Elle y avait oublié son origine à demi bourgeoise, sa naissance bâtarde, l'exécution infamante de sa mère, sa propre captivité, son avènement suspect. Maintenant toute-puissante, elle vivait d'une vie extra-sociale, inaccessible à ses sujets, presque inabordable à ses parents, isolée dans son palais même. « La reine soupe et dîne seule, » dit Hentzner. Elle mangeait à part, ne trouvait plus de convive digne d'elle. Ce même voyageur Hentzner, qui fut présenté à la cour d'Angleterre en l'an 1598, raconte, avec l'autorité d'un témoin oculaire, la manière curieuse dont se préparait le repas royal : « Deux gentilshommes entraient dans la salle à manger avec une nappe qu'ils étendaient sur la table après s'être agenouillés trois fois avec une vénération profonde, puis se retiraient après une nouvelle génuflexion. Sur ce, deux autres arrivaient avec une salière, des assiettes et du pain, déposaient tout cela sur la table après s'être agenouillés comme les précédents, et se retiraient avec les mêmes cérémonies. Enfin arrivaient une dame non mariée (on nous dit que c'était une comtesse) et une autre mariée portant un couteau à goûter : la première, vêtue de blanc, se prosternait trois fois, et essuyait les assiettes avec le pain et le sel, aussi tremblante que si la reine avait été là. Après une courte attente, les *yeomen* de la garde entraient tête nue, vêtus d'écarlate avec une rose d'or dans le dos, apportant processionnellement un service de vingt-quatre mets dressés dans de la vaisselle d'or; ces mets étaient reçus au fur et à mesure par un gentilhomme et rangés sur la table, tandis que la

dame de service faisait goûter à chaque garde une bouchée du plat qu'il apportait, par crainte de poison. Pendant qu'on dressait le dîner, douze timbales et douze trompettes retentissaient dans l'antichambre. Les préparatifs terminés, un certain nombre de dames non mariées apparaissaient, enlevaient solennellement les plats de la table, et les portaient dans la chambre privée de la reine, pour que Sa Majesté choisît. »

Ce cérémonial hiératique, qui entourait d'une superstitieuse vénération les moindres fonctions de la personne royale, qui obligeait les plus grandes dames à s'agenouiller devant le verre où elle buvait, devant l'assiette où elle mangeait, devant le plat dont elle goûtait, devant la cuvette où elle se lavait, qui sanctifiait par des rites minutieux l'appétit le plus chétif, le besoin le plus vulgaire, la satisfaction la plus grossière de la bête couronnée, ce cérémonial n'était que la formule extérieure et physique du dogme qui confondait l'autorité monarchique avec l'autorité divine. Toutes ces pratiques dévotes de l'étiquette avaient pour but de rendre infranchissable la distance qui séparait le gouvernant des gouvernés. Exaltée par tant de pompes, la créature royale était censée se mouvoir dans une sphère supérieure à l'orbite terrestre; elle semblait par son essence même absolument distincte des autres créatures. C'était un être à part, unique, fatidique, qui respirait un autre air que nous et qui marchait dans un autre azur. — La consécration d'un tel dogme par l'acquiescement universel devait avoir des conséquences incalculables sur les destinées de la société. Si la créature royale était réellement ce qu'elle prétendait être, si elle était douée de grâces spéciales, si elle avait le don de certains miracles, si elle était par son tempérament même au-dessus de notre espèce, si elle tenait de la nature le privilége de régir le monde, les hommes n'avaient plus qu'à obéir aveuglément à cette providence

visible. Ils devaient s'incliner devant ses arrêts, se courber devant ses caprices, s'humilier devant ses forfaits même, sans examen, sans discussion, sans protestation. Et de quel droit, en effet, auraient-ils, êtres vulgaires, protesté contre cet être exceptionnel? Le surhumain peut bien être inhumain; le prodigieux peut bien être monstrueux. Le roi est absolu, comme Dieu est l'absolu. Se révolter contre l'omnipotence royale, c'est être rebelle à la toute-puissance divine. Tout murmure est un blasphème, toute résistance un sacrilége.

Suivant cette théorie professée hautement par les jurisconsultes du seizième siècle, et consacrée alors par tous les codes et toutes les coutumes de l'Europe, la révolution de 1399 était un crime énorme. Il n'existait pas de termes assez infamants pour flétrir cet attentat par lequel un peuple, un misérable peuple, usurpant le pouvoir souverain, avait bouleversé l'ordre mystique de succession, substitué à l'élu du ciel l'élu de la populace, dépouillé, emprisonné, dégradé, détrôné, découronné, décapité cet être auguste et sacré, l'oint du Seigneur! La reine Élisabeth s'indignait au seul souvenir de cette insurrection nationale; elle prétendait la vouer à l'oubli, et, comme je l'ai dit au précédent volume, elle tenait sous les verroux le chroniqueur Haywarde, coupable de l'avoir racontée à nouveau dans un opuscule latin, dédié au comte d'Essex. Elle eût volontiers fustigé l'insolente histoire, comme Xerxès battait de verges l'océan. Ne pouvant s'en prendre au fait accompli, elle s'en prenait au narrateur. Cette colère folle n'était pas sans logique. Partant de ce principe que l'autorité royale est de droit divin, la fille de Henry VIII devait considérer avec horreur un événement qui avait fait surgir une monarchie de l'acclamation de la canaille. Qu'importaient les actes de Richard? Richard n'était-il pas le fils unique du fils aîné d'Édouard III? Élisabeth se sentait frappée par la chute du tyran légitime; elle palpitait avec lui; elle

souffrait avec lui; elle se confondait avec lui : ***Je suis Richard II***, s'écriait-elle. Elle maudissait la félonie de Bolingbroke, elle s'emportait en imprécations contre ce prince du sang assez lâche pour recevoir l'investiture de la multitude, altesse de carrefour, majesté de ruisseau! Que de cette usurpation fût né un gouvernement héréditaire, que cette trahison eût fait souche et produit une dynastie, que ce traître Henry IV eût pu transmettre le sceptre volé à son fils Henry V, tout cela l'exaspérait.

Cependant l'histoire était là, véridique, inaltérable, indestructible, chuchotant par les cent voix de ses annalistes et n'attendant qu'un poëte assez vaillant pour remettre sur la scène, par un éclatant coup de théâtre, les événements murmurés par la tradition.

Shakespeare dégagea de la poussière de deux siècles la chronique prohibée; il l'exhuma, la ressuscita, la fit revivre dans ses principaux personnages et dans ses principaux incidents; il la prit à son origine, la développa de péripétie en péripétie, et l'exalta, à travers quatre drames, jusqu'à cette conclusion magnifique, le triomphe de Henry V! Que de génie, que d'adresse, que d'esprit, que d'habileté ne fallut-il pas au poëte pour accomplir ce tour de force, pour faire, sous l'empire du droit divin, la lumineuse réfutation du droit divin! — Cette rébellion de 1399, cette rébellion publiquement flétrie par l'arrêt redoutable d'Élisabeth, cette rébellion qui est le mauvais rêve du despotisme, le poëte la montre aboutissant, au milieu des vivats et des hourrahs, à l'étonnante épopée d'Azincourt. De la source d'opprobre il fait déborder la gloire. Au front de cette révolution honnie pour avoir volé le diadème de Richard II, Shakespeare pose de ses deux mains la couronne de saint Louis!

« Nous n'avons jamais estimé ce pauvre trône d'Angleterre, et voilà pourquoi, éloigné de lui, nous nous sommes

abandonné à une fantasque licence. Mais j'entends agir en roi dès que je serai monté sur mon trône de France. *C'est pour y atteindre que j'ai dépouillé ma majesté et remué la terre comme un journalier.* » Ces paroles significatives que prononce Henry V, dès son avénement à la royauté, donnent la clef et de son passé et de son avenir. C'est pour pouvoir atteindre au trône de France, c'est pour être capable un jour d'escalader ce suprême sommet des grandeurs humaines, que Henry, dépouillant la majesté princière, enlevé de bonne heure à la vie factice des cours, soustrait à toutes les fictions qui énervent les enfances royales, jeté à même la vie, a reçu la rude éducation du peuple. Une âpre et précoce adolescence l'a d'avance préparé à toutes les épreuves, endurci à toutes les fatigues, aguerri à toutes les détresses. Dans les périlleuses équipées d'Eastcheap et de Gadshill, il s'est tout jeune habitué à payer d'audace ; il a contracté là cet esprit d'aventure qui, un jour grandi par le champ de bataille, doit devenir le génie de la victoire. — A l'école populaire Henry s'est formé les idées, comme il s'est trempé le caractère. Il a appris à juger les questions sociales, non au point de vue monarchique, mais au point de vue du peuple. Et c'est en cela qu'il se distingue essentiellement de son père. — Henry IV, élevé dans la religion du droit divin, conservait, sur le trône où une révolte l'avait placé, toutes ses préventions royalistes. Il était l'agent sceptique et inquiet d'une fatalité révolutionnaire. L'usurpation, à laquelle il avait été en quelque sorte forcé par les événements, le rongeait et le minait comme un remords. Il ne croyait pas en conscience à la légitimité du pouvoir que lui avait délégué l'acclamation publique. De là sa mélancolie, sa tristesse, son anxiété, ses continuelles insomnies et les angoisses de son agonie. — Le prince de Galles, lui, ne partage pas les scrupules paternels ; élevé autrement, il voit les choses autrement ; il est exempt des préjugés de la superstition mo-

narchique; il n'a pas de doute sur la validité de son mandat il a la foi du peuple; ce que la nation a fait lui paraît bien fait; et il saisit intrépidement le sceptre qui oscillait dans la main fébrile de son père : « Oh! murmurait le roi expirant, puisse Dieu me pardonner la manière dont j'ai acquis la couronne! — Mon gracieux seigneur, réplique le prince d'une voix ferme, vous l'avez gagnée, portée et gardée, et vous me la donnez; elle est donc bien légitimement en ma possession; et c'est avec une rare énergie que je la défendrai contre l'univers entier. »

Par ses paroles, par ses actes, par sa vie tout entière, Henry V donne un éclatant démenti au dogme du droit divin. Il est le représentant serein et enjoué de la souveraineté nationale. Il est la patrie faite homme, le peuple fait roi. Il justifie par toutes ses qualités cette popularité immense qui l'a porté et qui le soutient au pouvoir. Pas un trait dans cette figure qui ne soit sympathique. Il a tous les mérites charmants, tous les dons qui font aimer. Aussi quel contraste entre ce type tout gracieux et le personnage flegmatique, rigide, altier et antipathique de l'histoire! « Henry, roy d'Angleterre, dit Monstrelet, étoit moult sage et expert en toutes besongnes dont il se vouloit entremettre et de tres hautain vouloir. Et, pour vray, il étoit si craint et douté de ses princes et capitaines qu'il n'y en avoit nul, tant luy fust prochain et bien de luy, qui osast transgresser ses ordonnances. — « Ses paroles, écrit George Chastelain, tranchoient comme rasoir. » Entre le personnage de Shakespeare et le personnage des chroniques il n'y a de commun que le nom. Le prince idéal du drame n'a aucun rapport avec ce roi implacable qui apparaît dans nos annales exerçant contre les vaincus de si terribles représailles, complétant ses succès par des supplices, laissant des milliers de femmes et d'enfants mourir de faim dans les fossés de Rouen, et, la ville prise, envoyant au gibet l'intrépide Alain Blanchart, s'em-

parant de Meaux par la famine, puis, froidement, après la victoire, faisant décapiter à Paris « messire Louis Gast, Denys de Vaulru, maistre Jehan de Rouvières et celuy qui avoit sonné le cor durant le siége, » et ordonnant que « leurs testes fussent mises sur lances ès halles, et leurs corps pendus au gibet par les aisselles[1]. » Le héros du poëte désavouerait hautement les atrocités de son homonyme. C'est un vainqueur généreux qui, après la bataille de Shrewsbury, pleure à deux genoux sur le cadavre d'Hotspur et ne réclame le prisonnier Douglas que pour le rendre à la liberté. C'est un indulgent conquérant qui s'écrie : « Quand la cruauté et la pitié jouent pour un royaume, c'est la douce joueuse qui gagne ! » C'est un prince, ennemi des rigueurs, qui se vante de ne pas être un tyran : *We are no tyrant !* C'est un monarque miséricordieux qui fait relâcher un malheureux coupable de propos séditieux, en disant : Soyons clément, *let us be merciful.* Loin d'être de « hautain vouloir, » loin d'avoir la parole « tranchante comme un rasoir, » Henry a le verbe affable et avenant ; il est accessible à tous, abordable surtout aux petits. Ce n'est pas lui, le roi du peuple, qui mettrait entre le peuple et le roi la barrière infranchissable de l'étiquette ! Il confesse humblement son goût pour *la petite bière* et se proclame *le prince des bons compagnons.* Volontiers il se débarrasse de « l'incommode et splendide vêtement de majesté » afin de s'encanailler à l'aise avec des subalternes. La veille de la plus périlleuse bataille, il désertera la tente royale pour aller s'asseoir au plus modeste bivouac. Il frappera sur l'épaule à tous ses vétérans, il les désignera par leurs noms et il rappellera à ce cher Fluellen qu'il est son compatriote. Son altesse est si peu fière qu'elle s'exposera, pour rire, à être souffletée par un simple soldat !

Ce mélange de bonhomie et de magnanimité, de rondeur

[1] Monstrelet.

et de grandeur, inspire à la fois la sympathie et le respect, l'affection et l'admiration. Évidemment Shakespeare a voulu rendre son héros irrésistible. — Henry V apparaît comme une exception radieuse dans la sombre galerie des souverains exposés par le poëte, Claudius, Macbeth, Jean Sans-Terre, Richard II, Richard III, Henry VIII. Sacré par une révolution, élevé et intronisé par le peuple, Henry est un modèle désespérant offert aux maîtres-héréditaires de ce monde. Une ironie profonde achève ce portrait sublime. Tout en attribuant la perfection à Henry, Shakespeare le présente comme un miroir à tous les princes chrétiens, *the mirror of all Christian kings*. Magistrale dérision ! Toutes ces majestés absolues, toutes ces altesses de droit divin, tous ces représentants hideux des dynasties légitimes, tous ces tyrans chargés de vices et de crimes, Tudors, Valois, Hapsbourgs, Stuarts, il les invite à prendre exemple sur l'élu du peuple et à égaler l'incomparable !

En même temps qu'il idéalise la figure du prince révolutionnaire, Shakespeare peint sous des traits odieux le parti de la contrerévolution. Dans *Henry IV*, nous l'avons vu, le poëte gardait encore quelque ménagement pour ce parti ; tout en réprouvant ses tendances, il lui concédait encore de hautes et fières qualités ; il appelait même l'intérêt sur lui en mettant à sa tête le valeureux Hotspur et le vénérable archevêque d'York. Avec *Henry V* tous ces tempéraments disparaissent. La cause du droit divin est désormais irrévocablement flétrie et condamnée. Elle ne trouve plus ni chevalier ni apôtre ; elle ne fanatise plus les populations ; elle ne peut plus convoquer ni ban de vassaux ni arrière-ban de milices. Elle ne déploie plus à la clarté du soleil, en rase campagne, au bruit des fifres et des clairons, les pennons armoriés de cent barons fidèles. Elle ne s'élance plus à l'attaque de la révolution, en criant *Espérance et Percy !* Elle ne combat plus, elle conspire. Elle conspire lâchement, hypo-

critement, l'adulation sur les lèvres, la félonie au cœur. Soudoyée par l'étranger, elle caresse l'usurpateur, elle l'embrasse, elle le suit dans son alcôve, elle couche avec lui — pour mieux l'assassiner! Au lieu du glaive flamboyant d'Hotspur, elle brandit dans l'ombre d'une ruelle le sinistre couteau d'Henry Scroop : « Oh! que te dirai-je à toi, lord Scroop, cruelle, ingrate, sauvage, inhumaine créature! Quel que soit l'astucieux démon qui t'a entraîné si absurdement, il a dans l'enfer la palme de l'excellence. Un homme a-t-il la mine loyale? Eh bien! tu l'avais aussi! A-t-il l'air grave et instruit? Eh bien! tu l'avais aussi. Est-il d'une noble famille? Eh bien! tu l'étais aussi. A-t-il l'air religieux? Eh bien! tu l'avais aussi. Ta chute a laissé une marque qui entache de soupçon l'homme le plus accompli! »

La tentative d'assassinat découverte à Southampton est le dernier effort du parti de la légitimité contre la révolution incarnée dans Henry V. Le complot avorté, ce parti disparaît dans les ténèbres de honte où le relègue le mépris public. Plus de rébellion, plus de discorde. L'Angleterre se rallie unanime au chef éminent qui la représente; elle s'absorbe dans la souveraineté de Henry de Lancastre. — Quelle direction Henry va-t-il donner au pouvoir que lui délègue ainsi le concours universel? Quel usage va-t-il faire de sa royale dictature?

Ici s'impose l'inéluctable force des choses. Un gouvernement en qui se résume une nation doit accorder une ample satisfaction aux besoins de cette nation, ouvrir une large issue à ses aspirations essentielles, prêter enfin une volonté à ses instincts les plus impérieux. Or c'est pour toute nation une nécessité de s'épancher, de se répandre au dehors, d'étendre au loin son influence, son prestige, son ascendant, ses idées, sa langue, sa race. Le procédé moderne de cette propagande, c'est l'échange pacifique; le procédé antique et féodal, c'est l'invasion violente. Dans son élan pri-

mitif vers le continent, la nation britannique trouvait fatalement un obstacle chez la nation la plus voisine. Son effort d'envahissement provoquait à quelques milles de ses côtes un égal effort de résistance. De là d'interminables conflits qu'une trêve pouvait tout au plus suspendre quelques mois. La guerre contre la France, prolongée par une hostilité de cent ans, était devenue pour l'Angleterre un état chronique, normal, organique; elle était passée dans le sang du peuple; elle faisait partie de son tempérament; elle était son besoin, elle était sa passion, — besoin brutal, passion sauvage. Au moyen âge, quiconque naissait Anglais naissait ennemi du Français. C'était une animosité héréditaire que les générations se transmettaient comme un legs de famille. S'il était au delà de la Manche un sentiment public, c'était celui-là. L'Angleterre s'affirmait patrie surtout par le cri : Guerre à la France ! Le gouvernement de Henry V était trop profondément national pour ne pas céder à cet entraînement patriotique. L'élu du peuple était en quelque sorte sommé par son élection même d'agir dans un sens belliqueux. De là cette expédition fameuse qui débarqua sur nos plages en 1414 et dont Monstrelet nous a raconté en détail les triomphales étapes.

Fidèle à la vérité historique, Shakespeare va donc mettre son héros en campagne. Mais il veut que cette entreprise, réclamée par des instincts aveugles et farouches, soit approuvée cette fois par la raison la plus haute. Le poëte accepte la guerre comme moyen, mais il la répudie comme but. La guerre pour la guerre lui fait horreur : « Chaque goutte de sang innocent, s'écrie-t-il, est une malédiction, une imprécation vengeresse contre celui dont l'iniquité aiguise les épées qui exterminent ainsi l'éphémère humanité. »

Blood's guiltless drops
Are every one a woe, a sore complaint,
'Gainst him whose wrongs give edge unto these swords
That make such waste in brief mortality.

La guerre n'est légitime que quand elle a la civilisation pour principe : elle n'est excusable que quand elle a la réconciliation pour dénoûment. Guerre à la France, soit ! mais à la condition que cette guerre se terminera, non par l'armistice de la rancune, mais par la paix de l'amour !

Telle est la consigne que Shakespeare donne d'avance au conquérant. Le poëte s'attache d'ailleurs à lever toutes les objections qui peuvent être faites à l'expédition de Henry ; il réfute solennellement les arguments mêmes tirés du droit féodal. Que vient-on opposer au descendant d'Isabelle de France la prétendue loi salique : *In terram salicam mulieres ne succedant ?* Qu'y a-t-il de commun, je vous prie, entre la terre de France et la terre salique « située, comme chacun sait, entre la Sahl et l'Elbe? » Les titres transmis par une femme à Henry V ne sont pas valables ! Mais vous oubliez que « le roi Pépin qui déposa Chilpéric se présentait comme héritier et descendant de Bathilde, fille du roi Clotaire ; » vous oubliez que « Hugues Capet se porta pour héritier de dame Lingare, fille de Carloman ; » vous oubliez « que Louis X ne put porter la couronne de France avec une conscience tranquille qu'après s'être convaincu que sa grand'mère descendait de dame Ermengare, fille de Charles de Lorraine. Il est donc clair comme le soleil d'été que les titres de Pépin, les prétentions de Hugues, la satisfaction de conscience de Louis reposaient sur les légitimes droits des femmes. » Et Shakespeare développe ainsi complaisamment la thèse des jurisconsultes anglais. Contre la glose salique il cite la lettre de la Bible : *quand le fils meurt, que l'héritage descende à la fille.* Il invoque en faveur de Henry jusqu'au texte sacré ! Ce n'est pas tout : comme si des raisons si canoniques ne suffisaient pas pour excuser la déclaration de guerre, Shakespeare la justifie par de nouveaux griefs. Le Dauphin de France adresse au roi d'Angleterre un dédaigneux défi en lui envoyant une barrique pleine

de balles de paume. L'auteur a exhumé d'Holinshed cet incident légendaire qui n'est mentionné par aucun de nos annalistes, et l'a mis en scène avec un art profond. Henry, traité en enfant, va se venger en héros. Une sanglante tragédie va jaillir de ce tonneau bouffon; ces balles à jouer, lancées par une raquette de bronze, vont « être transformées en boulets » et abattre d'un ricochet la couronne des Valois. — Une criminelle offense aggrave l'insultante raillerie. Une conspiration, ayant pour but de poignarder Henry, est découverte, et c'est l'or français qui a payé les poignards ! — Ainsi lésé dans son honneur, menacé dans son existence, Henry doit recourir aux armes. De trop justes ressentiments l'entraînent enfin vers cette côte où le poussaient déjà les vœux de tout un peuple.

La guerre est déclarée. La scène change et d'Angleterre va se transporter en France. Mais ici commencent les difficultés pour l'auteur dramatique. Comment « sur cet indigne tréteau produire un si grand sujet? » Le théâtre du Globe, ce lieu de parade primitif et naïf, « ce trou à coqs peut-il contenir les vastes champs de la France? Pouvons-nous entasser dans ce cercle de bois tous les casques qui épouvantaient l'air à Azincourt? » Les décors manquent; les procédés d'illusion, les moyens de représentation font défaut. L'obstacle matériel arrête la muse shakespearienne et lui crie : impossible ! Impossible de déployer sur ces planches étroites l'énorme appareil de la guerre. Impossible de montrer les flottes en mouvement, les troupes en marche, le va-et-vient des canons roulants, des bataillons au pas de charge, des escadrons au galop. Le poëte dramatique peut évoquer du fond des âmes les sentiments les plus secrets et les faire voir sous des effigies humaines, agissant, gesticulant, parlant, vociférant, se répliquant, se provoquant, se combattant, se dévorant. Il peut exposer en actes visibles les mystérieux conflits du for intérieur, la volonté en lutte

avec l'instinct, le libre arbitre en querelle avec la destinée. Il peut faire voir les passions s'élançant brusquement des profondeurs infinies du cœur humain et s'entrechoquant sur l'arène scénique, mais il ne saurait montrer des peuples armés, emportés par la furie du combat, se heurtant dans le tourbillon de la mêlée. Cette impuissance fatale, Shakespeare la reconnaît et la confesse humblement, mais il ne renonce pas pour cela à la tâche entreprise : il appelle la poésie épique au secours de la poésie dramatique. Pour nous faire assister à la marche triomphale de son héros, il invoque le génie de la description, et il fait intervenir en plein drame cette grande figure eschylienne, le Chœur. Ici toutefois, — remarquons-le bien, — le Chœur ne prend pas part à l'action, il n'influe pas sur elle, il ne la commente même pas; il se borne à suppléer par des récits aux lacunes de la représentation ; il fait l'office de machiniste ; il met en vers ce qui ne peut se mettre en scène, et il remplace l'impossible décor par de magnifiques poëmes qui peignent pour les yeux de l'esprit d'ineffaçables tableaux :

« Figurez-vous que vous avez vu le roi armé de toutes pièces embarquer sa royauté au port de Southampton, sa brave flotte éventant le jeune Phébus avec de soyeux pavillons. Mettez en jeu votre fantaisie; et qu'elle vous montre les mousses grimpant à la poulie de chanvre; entendez le coup de sifflet strident qui impose l'ordre à tant de bruits confus; voyez les voiles de fil, soulevées par le vent invisible et pénétrant, entraînant à travers la mer sillonnée les énormes bâtiments qui refoulent la lame superbe. Oh! figurez-vous que vous êtes sur le rivage et que vous apercevez une cité dansant sur les vagues inconstantes: car telle apparaît cette flotte majestueuse qui se dirige droit sur Harfleur. Suivez-la, suivez-la. Accrochez vos pensées à l'arrière de ces navires, et laissez votre Angleterre, calme comme l'heure morte de minuit, gardée par des grands-pères, des marmots

et des vieilles femmes... A l'œuvre! à l'œuvre les pensées, et qu'elles vous représentent un siége! Voyez l'artillerie sur ses affûts ouvrant ses bouches fatales sur l'enceinte d'Harfleur... L'agile artilleur touche de son boute-feu le canon diabolique, et devant lui, tout s'écroule. »

Le coup de canon annoncé par l'épopée retentit dans le drame. Harfleur la normande est enfermée dans un cercle de fer. Toutes les races de la patrie britannique sont confondues dans l'armée assiégeante : l'Irlande est représentée par Macmorris, l'Écosse par Jamy, le pays de Galles par Fluellen. Grâce au verbiage de ces divers personnages, le camp de Henry V semble la tour de Babel des patois insulaires. Chacun y jargonne l'anglais avec l'accent du terroir, qui avec l'hiatus de Ben-Lomond, qui avec le zézaiement de Donegal, qui avec le grasseyement de Caernarvon. La palme du charabias revient au Gallois. Rien de plus amusant que l'imperturbable aplomb avec lequel Fluellen écorche la langue de Shakespeare. Du reste, quel personnage fantastique et original que ce Gallois! Criblé de travers sympathiques, bourru, brouillon, emporté, *prenant feu comme le salpêtre*, trouvant partout à redire, bougonnant contre le présent au nom du passé, avare d'éloges, prodigue de critiques, toujours prêt à pester contre ses chefs et à qualifier d'*âne* le commandant qui dirige les opérations, mais loyal jusqu'à la mort, franc à outrance, inébranlable sur le point d'honneur, implacable aux lâches et aux fanfarons, impassible et serein sous le feu ennemi, Fluellen est le grognard de la grande armée britannique.

Harfleur, abandonnée à elle-même, n'a plus qu'à se rendre : elle cède enfin moins à la violence qu'à l'éloquence de Henry. Le magnanime capitaine pénètre pacifiquement dans la ville assiégée. Ce n'est pas un maître qui arrive, c'est plutôt un libérateur. Henry traite la France non en pays conquis, mais en pays ami. Il entend que ses

victoires soient au profit des vaincus. Il maintient parmi ses soldats la plus stricte et la plus rigoureuse discipline. Il commande expressément « qu'on n'extorque rien des villages, qu'on ne prenne rien qu'en payant, qu'on ne fasse aucun outrage, qu'on n'adresse aucune parole méprisante aux Français. Car quand la bonté et la cruauté jouent pour un royaume, c'est la joueuse la plus douce qui gagne. » Gare à qui enfreindrait cet ordre du jour! Gare au flibustier qui pillerait une chaumière ou volerait une église! Malheur à l'Anglais qui dévaliserait un Français! Sans forme de procès il expierait de la hart sa hardiesse grande, et il aurait le sort du misérable Bardolphe dont la trogne blémie pend lugubrement à un arbre de la route. — Henry est un miséricordieux inflexible. Il ne pardonne pas les abus de la violence. Il réprouve la rapine, cette prime de la bataille. Le pillage, autorisé et consacré par nos généraux modernes, fait horreur à ce combattant du moyen âge. Il n'excuse même pas la coutumière maraude. Le héros de Shakespeare accepte la guerre, mais il la veut loyale et généreuse; il en élimine tous les éléments impurs, il en répudie le brigandage et la cruauté. La guerre est pour lui un grand duel chevaleresque dont l'honneur doit régler rigoureusement les conditions. Anathème au mécréant qui fausserait par une improbité l'arbitrage sacré du glaive et qui entacherait de fraude ce jugement de Dieu!

Henry vit sur le champ de bataille même en perpétuelle communion avec la Providence. Il accepte d'avance l'arrêt suprême et il le bénit. Cette humilité est sa force. Il semble que d'un bout à l'autre de sa carrière il soit guidé par la grâce divine : une irrésistible puissance marque les étapes de sa marche triomphale. — Cet être extraordinaire a, pour traverser la scène shakespearienne, un sauf-conduit tout personnel. Le destin, que le poëte nous a toujours montré en antagonisme avec le libre arbitre humain, se conforme par

un merveilleux accord à cette volonté unique. L'immense force des choses, contre laquelle nous avons vu se briser la sublime pensée de Brutus, collabore visiblement avec le génie de Henry. La certitude d'être secouru d'en haut lui inspire l'audace nécessaire à ses prouesses. Sa témérité a la foi. Lorsque son frère Glocester, pour le dissuader de sa hasardeuse entreprise, lui montre au delà de la Somme les Français qui s'avancent en masses profondes pour lui barrer la route, il répond, le sourire aux lèvres : « Nous sommes dans la main de Dieu, frère, non dans la leur. » Cela dit, il passe la rivière et vient fièrement camper en plein péril dans la plaine d'Azincourt.

A demain donc la grande journée : « Figurez-vous maintenant l'heure où les murmures goutte à goutte et les ténèbres à flot remplissent l'immense vaisseau de l'univers. D'un camp à l'autre, à travers la sombre matrice de la nuit, le bourdonnement des deux armées va s'assoupissant : les sentinelles en faction perçoivent presque le mot d'ordre mystérieusement chuchoté aux postes ennemis. Les feux répondent aux feux; et à leur pâle flamboiement chaque armée voit les faces blêmes de l'autre. Le destrier menace le destrier par d'éclatants et fiers hennissements qui percent la sourde oreille de la nuit; et dans les tentes, les armuriers, équipant les chevaliers avec leurs marteaux, rivant à l'envi les attaches, donnent l'effrayant signal des préparatifs. Les coqs de la campagne chantent, les cloches tintent et annoncent la troisième heure de la somnolente matinée. Fiers de leur nombre, la sécurité dans l'âme, les confiants et arrogants Français jouent aux dés les Anglais dédaignés et querellent la nuit boiteuse et lente qui, comme une sombre et hideuse sorcière, se traîne si fastidieusement. Les pauvres Anglais, victimes condamnées, sont patiemment assis près de leurs feux de bivouac, et réfléchissent intérieurement aux dangers de la matinée; leur morne attitude, leurs

joues décharnées, leurs vêtements en lambeaux les font paraître à la clarté de la lune comme autant d'horribles spectres. »

Quel contraste entre les deux camps! Là, sous la tente française, le fracas, le tumulte, la frivolité, l'insouciance du lendemain, la jactance, la gasconnade, l'outrecuidance aristocratique, les éclats de voix et de geste, le cliquetis des concetti et des lazzi. Chacun rivalise d'extravagance et de futilité. Les chefs ne parlent que de filles et de chevaux: « J'aime mieux avoir mon cheval pour maîtresse, s'écrie le Dauphin. — J'aime tout autant avoir ma maîtresse pour cheval, réplique le connétable. » C'est une orgie de rires et de paroles. Ici, au bivouac anglais, le calme, le recueillement, le silence religieux, la veillée solennelle, la gravité épique. On s'exprime à voix basse; les pensées s'échangent en chuchotements. Le roi, enveloppé dans un manteau, a quitté la tente royale et couche sur la dure. Lui, le premier de tous, il donne l'exemple du sacrifice et de l'humilité! Ce n'est pas au milieu de ses nobles qu'il passe cette nuit suprême, c'est au milieu de ses soldats. Fi de l'étiquette et de l'apparat royal! Ses camarades de lit, ce n'est pas vous, milords; ce n'est pas vous, duc de Bedford, ni vous, comte de Salisbury, ni vous, comte de Westmoreland; c'est toi, Court, c'est toi, Williams, c'est toi, Bates. A la veille de la grande bataille nationale, l'élu du peuple repose avec les hommes du peuple. Arrière, pairs d'Angleterre! Le roi d'Angleterre vous préfère les manants. Et que leur dit-il à ces subalternes idolâtres de royauté? Il leur révèle le néant de la toute-puissance royale: « Je vous le déclare, Bates, le roi n'est qu'un homme: tous ses sens sont soumis aux conditions de l'humanité; dépouillez-le de ses pompes, ce n'est qu'un homme dans sa nudité. » Sa conversation, exaltée par le péril imminent, s'élève peu à peu à la hauteur d'une prédication. Il veut que chacun se prépare religieuse-

ment pour un dénoûment funèbre; il proclame que toute conscience est souveraine d'elle-même, et répudie comme un blasphème cette théorie de l'omnipotence monarchique qui attribue au prince la domination des âmes : « L'âme de chaque sujet n'appartient qu'à lui-même. Aussi chaque soldat doit faire à la guerre ce que fait un malade dans son lit, laver sa conscience de toute souillure. S'il meurt ainsi, la mort est pour lui un bienfait. S'il ne meurt pas, il doit bénir le temps perdu à gagner un tel viatique. »

Henry est lui-même prêt à faire l'acte de contrition qu'il conseille à ses soldats. L'aube se lève, et voilà le prince à genoux. Au moment de risquer la révolution, dont il est le représentant, dans un hasard décisif, il se rappelle le forfait commis il y a quinze ans. La vision du misérable roi assassiné dans le donjon de Pomfret vient de traverser son souvenir. Henry a tout fait pour expier le crime de son père : il a solennellement élevé à la victime un monument expiatoire; il lui offre encore des prières et des larmes; mais la réparation est-elle suffisante? Le ressentiment de cette âme outragée est-il bien apaisé? Est-on sûr qu'au moment suprême elle ne se liguera pas avec les forces ennemies? Doute gros d'anxiétés. Dans le monde qu'a célébré Shakespeare, les esprits des assassinés reviennent parmi les vivants avec une terrible opiniâtreté. C'est l'ombre du vieil Hamlet qui retourne contre la poitrine de Claudius la lame vengeresse du jeune prince de Danemark. Ce sont les ombres de Duncan et de Banquo qui font marcher contre Macbeth la forêt de Birnam. Ce sont les ombres des enfants d'Édouard qui désarçonnent Richard à Bosworth. C'est l'ombre de César qui précipite Brutus à Philippes. Henry V va-t-il donc se heurter à Azincourt contre cette animosité spectrale? C'est déjà bien assez d'affronter, un contre cinq, la grande armée française. Faut-il qu'il ait affaire en outre à cet adversaire invulnérable, le fantôme de Richard II? Les

mains jointes, Henry invoque contre la puissance néfaste du mort l'omnipotence providentielle : — O Dieu des batailles! retrempe les cœurs de mes soldats, défends-les de la crainte, ôte-leur la faculté de compter, si le nombre de nos adversaires devait leur enlever le courage... Pas aujourd'hui, mon Dieu! Oh! ne songe pas à la faute commise par mon père! J'ai fait inhumer le corps de Richard, et j'ai versé sur lui plus de larmes contrites que la violence ne lui a tiré de gouttes de sang. J'entretiens annuellement cinq cents pauvres qui, deux fois par jour, élèvent leurs mains flétries vers le ciel pour le pardon du sang; j'ai bâti deux chapellenies où des prêtres graves et solennels chantent incessamment pour le repos de Richard. Mais tout ce que je puis faire est peu de chose, puisque ma pénitence doit venir après tout implorer le pardon.

Charme souverain de la prière! Henry a par cette sublime oraison exorcisé l'esprit funeste. Il a imploré le concours de la Providence, et la Providence émue va travailler pour lui. C'est ainsi que s'accomplit le miracle d'Azincourt : miracle historique que toutes nos chroniques attestent à la raison confondue.

Comment expliquer autrement que par l'intervention active de la destinée invisible l'extraordinaire journée du 25 octobre 1415? Voyez-vous cette bande infime de miliciens anglais que Monstrelet vous montre, mal nourris, mal vêtus, mal équipés, « la plus grande partie sans armures en leur pourpoint, leurs chausses avalées, ayant haches pendues à leurs courroies, » les uns « coiffés de cuir ou d'osier, » les autres « sans chaperon, » courant sus à la formidable armée française, bardée de fer et d'or, laquelle présente à son avant-garde un front de huit mille chevaucheurs casqués et couronnés et échelonne ses trente-deux files à perte de vue sur cette plaine entre deux forêts? Ces déguenillés, ces affamés, ces va-nu-pieds, après avoir décoché une bor-

liés de flèches, jettent leurs arcs à un signal donné, prennent à leurs ceintures « les haches, les maillets, les bâtons de bûcheron et autres bâtons de guerre, » et avec ces outils prétendent enfoncer les resplendissantes murailles d'acier qui leur barrent le chemin. Sans doute la noble gendarmerie française n'a qu'à exécuter une charge pour refouler l'insolente canaille anglaise. L'ordre est donné de s'élancer au galop. Ô stupeur! l'ordre donné ne peut s'exécuter. Les huit mille chevaux de l'avant-garde, lacérés par seize mille éperons, piétinent dans la boue sans pouvoir se dépêtrer. Pressés les uns contre les autres, ils se cabrent, s'accablent de ruades, et finissent par se renverser sur leurs cavaliers. L'énorme escadron, si splendide et si altier tout à l'heure sous ses pennons armoriés, n'est bientôt plus qu'un tas fangeux et sanglant de panoplies fracassées, de caparaçons en lambeaux, de lances et d'épées brisées, de cimiers bossués, de bassinets tordus, de cuirasses défoncées, d'où s'échappent des gémissements et des hennissements. Les miliciens anglais n'ont plus qu'à achever cette masse inerte d'agonisants: ils passent en l'exterminant; ils pénètrent jusqu'au second corps d'armée qui, pris dans le même étau, se laisse également écraser, et se trouvent enfin face à face avec l'arrière-garde qui s'enfuit épouvantée. Cette besogne n'a duré que trois heures. Trois heures ont suffi pour enterrer dans la boue l'antique féodalité française!

Le poëte a reconnu la main divine dans cette merveilleuse victoire remportée par la hache sur la lance, par le piéton sur le chevalier, par l'homme du peuple sur l'homme d'armes. Voilà pourquoi, la bataille finie, il fait dire à son héros : « O Dieu! ton bras était ici, et ce n'est pas à nous, mais à ton bras seul que nous attribuons tout. » Variante remarquable d'une parole historique : « Et entre temps que ces gens étoient occupez à devestir ceux qui étoient morts, le roy d'Angleterre appella le roy d'armes Montioye et avec-

que luy plusieurs aultres héraults anglois et françois, et leur dit : Nous n'avons pas faict cette occision, ains a été Dieu tout-puissant, comme nous croyons, pour les péchés des François. » Shakespeare répète la phrase rapportée par Monstrelet, mais en rejetant ce qu'elle contient de blessant pour toute la nation vaincue. Retranchement significatif qui trahit une pensée généreuse. L'auteur en effet a hâte, le combat terminé, de supprimer tout élément de discorde entre les deux peuples si longtemps rivaux. Attentif à fermer la plaie béante, il se garde bien de revendiquer pour ses compatriotes d'Angleterre un triomphe qui est pour ceux de France une désastreuse humiliation. Le conquérant d'Azincourt, ce n'est pas Henry V, c'est Dieu! Pourquoi donc alors garderions-nous rancune à l'Angleterre d'un succès qu'elle ne s'attribue pas? C'est sous l'empire de la même préoccupation conciliatrice que l'auteur élimine de son drame les plus douloureuses péripéties de cette guerre d'invasion. En dépit de l'histoire, il conclut la paix immédiatement après la bataille d'Azincourt. Il relègue dans l'oubli la lente et terrible réduction de la Normandie, l'assaut de Caen, de Falaise, de Vire, l'épouvantable siége de Rouen et le supplice trop mémorable d'Alain Blanchard. Il rature tous ces incidents sinistres, le complot de Perrinet Leclerc, les massacres de Paris, l'assassinat de Jean Sans-Peur au pont de Montereau. Le traité de 1420, qui fut la conséquence de ce crime et le premier effet du ressentiment de Philippe de Bourgogne contre le fils de Charles VI, est présenté dans le drame comme le résultat direct de la bataille d'Azincourt. A peine Henry a-t-il quitté le champ funèbre que, par une brusque transition, nous le retrouvons à la cour de France, adressant à la princesse Catherine une déclaration d'amour :

— Très-charmante Catherine, mettez de côté ces virginales rougeurs; révélez les pensées de votre cœur avec le

regard d'une impératrice; prenez-moi par la main et dites : *Harry d'Angleterre, je suis à toi.* Tu n'auras plus tôt ravi mon oreille de ce mot que je répondrai bien haut : *l'Angleterre est à toi, l'Irlande est à toi, la France est à toi, et Henry Plantagenet est à toi!* Et ce Henry, j'ose le dise en sa présence, s'il n'est pas le compagnon des meilleurs rois, est par excellence le roi de bons compagnons. »

Plusieurs critiques ont reproché à Shakespeare d'avoir ainsi achevé son épopée en madrigal. Ils n'ont pas trouvé cette fin digne du reste; ils l'eussent voulu plus noble et plus sévère. Au lieu d'arrêter l'œuvre à cette terminaison de comédie, le mariage de Henry V avec Catherine de France, pourquoi l'auteur ne l'a-t-il pas menée jusqu'à sa conclusion fatale, la mort de Henry? Que ne nous a-t-il fait assister à cette agonie prématurée? Que ne nous a-t-il montré, dans une scène pathétique, ce héros de trente-deux ans, défaillant tout à coup au milieu de sa carrière triomphale et suppliant ses frères d'ajuster sur le petit front de son enfant la double couronne de France et d'Angleterre?... Le dénoûment était tout tracé par la chronique; le poëte n'avait plus qu'à le transcrire. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait?

Pourquoi? C'est que le poëte, en adoptant la conclusion tragique de l'histoire, aurait profondément altéré le sens de l'œuvre préméditée par lui. Ce n'était pas son intention de montrer ici le néant de la gloire terrestre brusquement engloutie dans la tombe et de faire une variation sur ce thème devenu banal : *quot libras in duce.* Shakespeare a voulu mettre en lumière une pensée tout autre. Cette pensée, qui est l'arrière-pensée même de la civilisation, c'est la fin de la guerre par l'amour.

Depuis l'origine des temps, la haine préside aux destinées de l'univers. L'humanité vit en état de guerre. Toutes les communautés qui la subdivisent se heurtent et se battent, tribus contre tribus, cités contre cités, patries contre pa-

tries. Cette ère immémoriale de la discorde, il s'agit de la clore par une réconciliation exemplaire. Deux peuples, illustres et glorieux entre tous, deux peuples, qui sont les aînés mêmes du progrès, ont condensé dans leur antagonisme séculaire toutes les fureurs de cette animosité internationale. Eh bien, il est temps que ces deux peuples mettent bas les armes et se donnent la main. Il est temps qu'après avoir offert le scandale de leur division, ils donnent l'édifiant spectacle de leur harmonie. Il est temps qu'ils cessent de se maudire, de se calomnier, de se provoquer, de se défier, de s'exécrer, de s'entre-détruire. Assez de déprédations, de combats, de tueries, d'exterminations! Assez de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt! Il est temps que les deux nations soient unies, et il faut que cette union soit éclatante et solennelle : ce doit être une cérémonie auguste; ce doit être une fête religieuse et populaire. Pour une telle célébration, il faut que partout les villes et les villages mettent leurs parures de noces, que partout les cloches sonnent à toutes volées, que partout les feux de joie s'allument. L'alliance entre la France et l'Angleterre doit être le contact de deux cœurs, le baiser de deux esprits. Elle doit être à la fois un mariage de raison et un mariage d'amour. Il faut que le fiancé soit fait d'héroïsme, et la fiancée faite de grâce. Il faut enfin que Henry épouse Catherine; et le poëte, officiant de son accent le plus ému, prononcera la bénédiction nuptiale :

— Que Dieu, le suprême faiseur de mariages, confonde vos cœurs en un seul, vos royaumes en un seul! Comme l'homme et la femme à eux deux ne font qu'un en amour, ainsi puissent vos royaumes s'épouser si bien que jamais un mauvais procédé, que jamais cette cruelle jalousie, qui souvent bouleverse le saint lit conjugal, ne se glisse dans le pacte de ces empires pour rompre par le divorce leur indissoluble union!

II

Les quatre pièces que nous venons d'étudier, ***Richard II***, *la première partie de Henry IV*, *la deuxième partie de Henry IV*, *Henry V*, ont été publiées successivement dans un intervalle de quatre années, de 1597 à 1600. Elles forment un ensemble homogène et parfait : entre elles aucune disparate de style, aucune contradiction de détail, aucune divergence de composition. La même pensée les groupe, le même souffle les inspire. Les péripéties qu'elles développent se coordonnent et s'enchaînent avec une logique évidente. Les personnages qu'elles mettent en scène poursuivent leur carrière d'un ouvrage à l'autre : le Bolingbroke de *Richard II* devient Henry IV; le prince Hall de *Henry IV* devient Henry V. Ces quatre pièces sont comme les quatre actes d'un drame gigantesque qui commence par l'insurrection de 1399 et se termine par le traité de 1420. La révolution nationale qui a renversé la monarchie despotique de Richard a pour conclusion suprême la fusion des deux grandes nations civilisatrices, la France et l'Angleterre. Ainsi le poëte a réalisé dans un impérissable symbole le plus beau programme politique et social que jamais philosophe ait rêvé : émancipation du peuple serf, union des peuples ennemis.

Cette harmonie intime et profonde, qui relie *Henry V* aux trois pièces qui le précèdent, le rattache-t-elle également aux trois pièces qui le suivent? Un rapide coup d'œil jeté sur *la première partie de Henry VI* va nous permettre de répondre sans hésiter à cette question.—Dès les premières scènes, le désaccord nous frappe. Qu'est devenu ce génie si doux, si conciliant et si généreux qui animait le vainqueur d'Azincourt et qui savait tempérer l'amour de la patrie par l'amour de l'humanité? Nous ne rencontrons ici qu'un es-

prit exclusif et vindicatif qui sacrifie la vérité même aux préjugés du patriotisme le plus étroit. Comme *Henry V*, la première partie de *Henry VI* a pour donnée une guerre entre l'Angleterre et la France, terminée par le mariage d'un roi d'Angleterre avec une princesse française. Mais si le sujet est analogue, combien il est traité différemment! Ce qui domine dans *Henry V*, c'est la sympathie et le respect pour la France; ce qui domine dans *Henry VI*, c'est la haine de la France. L'auteur de *Henry V* veut que la paix finale soit une transaction civilisatrice qui unisse les deux nations dans un bonheur commun : « Puisse cette chère union, s'écrie-t-il, établir la fraternité et la concorde chrétienne au cœur même des deux peuples, si bien que jamais la guerre n'étende son glaive sanglant entre l'Angleterre et la belle France! » L'auteur de *Henry VI* entend au contraire que la paix conclue soit un pacte menteur exploité par une nation au détriment d'une autre : « Si nous concluons une paix, dit-il, ce sera à des conditions si strictes et si sévères que les Français y gagneront peu. »

... If we conclude a peace,
It shall be with such strict and severe covenants
As little shall the Frenchmen gain thereby.

L'auteur de *Henry V* triomphe toujours modestement; il s'attache par son humilité à pallier notre humiliation; il ne permet pas même à ses compatriotes de s'attribuer l'éclatante victoire d'Azincourt, et il la reporte tout entière à Dieu. L'auteur de *Henry VI* est plein de gloriole et de forfanterie : il semble avoir pour unique préoccupation d'exagérer les prouesses de ses concitoyens en niant celles de leurs adversaires. Il n'hésitera pas à faire fuir toute une armée française devant un simple milicien anglais criant : *Talbot! Talbot!* En revanche, avec l'aplomb le plus superbe, il travestira en succès les revers les plus signalés, essuyés par les Anglais. S'il est un fait illustre dans l'histoire, c'est

la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc. Les chroniques d'outre-Manche reconnaissent elles-mêmes que l'armée britannique qui assiégeait la place fut obligée de s'enfuir devant la prodigieuse guerrière. Eh bien, comment l'auteur de *Henry VI* se tire-t-il de ce mauvais pas? Il nous montre Jeanne entrant en effet dans Orléans, après avoir repoussé les troupes de Talbot; mais, dès qu'elle y a pénétré, quand les Français sont dûment endormis dans une sécurité stupide, il imagine un stratagème sauveur : des échelles sont apportées par les Anglais tout à coup ralliés, et posées nuitamment contre le mur de la place; sur quoi Talbot et Bedfort s'élancent à l'escalade, sautent dans la ville, surprennent la Pucelle et tous les chefs de l'armée française, que nous voyons s'enfuir en chemise, et restent maîtres du champ de bataille. Si bien que, grâce à l'ingénieux auteur, la délivrance d'Orléans par la Pucelle a pour conclusion la prise d'Orléans par les Anglais! Les Français si prompts au sauve-qui-peut sont voués à une perpétuelle défaite : excepté devant Bordeaux où lâchement ils écrasent Talbot sous leur nombre, ils sont constamment mis en déroute : battus à Rouen, battus devant Angers, battus partout. Aussi, après cette longue série de revers, est-on tout stupéfait d'apprendre que le Dauphin a repris la moitié de la France, et l'on se demande par quel miracle tant de désastres ont pu avoir un tel dénoûment!

Si dans la première partie de *Henry VI* nous ne reconnaissons pas le génie de l'auteur de *Henry V*, y retrouvons-nous son style? Pas davantage. Où donc est cette forme si colorée, si variée, si puissante que nous admirions naguère? L'expression est généralement prosaïque et terne, sans relief et sans éclat. Ce vers si libre et si souple, qui dans *Henry V* se prêtait à toutes les fantaisies de l'inspiration par l'audace de ses rejets et le caprice de sa coupe, a fait place presque partout à un vers timide et monotone qui

impose son étroite mesure à la pensée et emprisonne chaque phrase dans ses deux hémistiches.

Autant les deux pièces diffèrent par le style, autant elles diffèrent par la composition. *Henry V* est une sorte de symphonie dramatique dont toutes les parties sont reliées par une harmonie souveraine. Là, pas une scène qui soit une digression. Les portions bouffonnes elles-mêmes rappellent la donnée épique de l'œuvre. — Ainsi les coups de bâton que Fluellen inflige à la fanfaronnade de Pistolet répondent grotesquement aux terribles coups d'épée que Henry V porte dans la plaine d'Azincourt à la forfanterie française. — Ainsi l'amusante altercation qu'une méprise nocturne provoque entre le roi Henry et le soldat Williams et que termine au lever du jour une simple explication, parodie le conflit tragique qu'un malentendu séculaire a créé entre l'Angleterre et la France et que clot l'ère lumineuse de la réconciliation. — Dans *Henry V*, les incidents secondaires reflètent constamment l'idée suprême et concourent à cette grande unité shakespearienne, l'unité d'impression. Il n'en est plus de même dans la première partie de *Henry VI*. Ici tout est confus et diffus. Les péripéties se précipitent sans logique comme sans suite. La scène se transporte par saccades inexpliquées à tous les points de l'horizon : c'est le tohubohu de l'ubiquité. Nulle raison apparente ne règle la marche des événements qui défilent successivement sous nos yeux, — les funérailles de *Henry V*, — la présentation de Jeanne d'Arc au Dauphin, — la dispute de Glocester et de Winchester, — le ravitaillement d'Orléans par la Pucelle, — sa brusque prise par Talbot, — la visite de Talbot à la comtesse d'Auvergne, — la discussion de Richard Plantagenet et de Somerset dans les jardins du Temple, — l'entrevue du même Richard et de Mortimer à la Tour de Londres, — le raccommodement momentané de Glocester et de Winchester, — l'entrée de Jeanne d'Arc dans Rouen, — son

expulsion finale par Talbot, — le retour du duc de Bourgogne au parti du Dauphin, — la querelle de Vernon et de Basset, — la dégradation de sir John Falstaff, — l'adoption de la Rose Rouge par Henry VI, — la mort de Talbot et de son fils devant Bordeaux, — la défaite des Français et la prise de la Pucelle devant Angers, — l'enlèvement de Marguerite d'Anjou par Suffolk, — le supplice de Jeanne d'Arc, — enfin la conclusion de la paix et le mariage de Henry VI avec Marguerite d'Anjou. L'auteur a-t-il au moins classé ce tas de faits disparates dans leur ordre historique ? Non, car la mort de Talbot, qui survint en 1453, précède ici le mariage de Henry VI, qui fut célébré en 1445, et même le martyre de Jeanne d'Arc, qui fut consommé dès 1429. Tous ces événements qu'aucune logique ne groupe n'ont même pas de lien chronologique ! C'est le chaos des temps et des lieux.

La première partie de Henry VI décèle une telle faiblesse, une telle impéritie, une telle ignorance des premiers principes de l'art que le lecteur habitué au faire magistral de l'auteur de *Henry V* se pose inévitablement cette question : est-elle vraiment l'œuvre de Shakespeare ? Tous les commentateurs ont conçu le même doute, et la plupart, après mûr examen, ont répondu négativement à la question. Dès le siècle dernier, Malone résumait ainsi une longue et savante dissertation : « Je ne crois pas que cette pièce soit de la composition de Shakespeare : tout au plus en a-t-il écrit une scène ou deux. » Et, en dépit d'une protestation récente de M. Charles Knight, le sentiment public est resté d'accord avec l'opinion de Malone. Pour mon humble part, si j'étais admis à faire partie d'un jury chargé de prononcer en dernier ressort sur ce cas litigieux, je n'hésiterais pas à confirmer le jugement prononcé par le critique du dix-huitième siècle. Tout au plus, si l'on y insiste, puis-je reconnaître la main de Shakespeare dans quelques scènes de cette pièce : les funérailles de Henry V, l'altercation à propos des deux

Roses dans le jardin du Temple, la mort de Talbot et de son fils, l'entrevue de Suffolk et de Marguerite, la conférence finale où le roi d'Angleterre accepte pour femme la fille de René. Mais comment croire, avec M. Knight, que Shakespeare, dans l'intervalle de 1586 à 1591, ait conçu tout entière une rhapsodie si incohérente? Comment croire que le jeune poëte, déjà capable de composer l'étonnante esquisse d'*Hamlet* et la charmante comédie des *Deux Gentilshommes de Vérone*, ait pu imaginer la caricature niaise qui porte le nom de Jeanne d'Arc? Je défie l'enthousiaste le plus complaisant de citer dans le rôle entier de la Pucelle plus de quatre ou cinq vers dignes d'être attribués à Shakespeare.

Mais, objectera quelque récalcitrant, si Shakespeare est resté, comme vous le dites, presque complétement étranger à *La première partie de Henry VI*, comment se fait-il qu'elle figure dans l'in-folio de 1623 parmi les œuvres authentiques du maître? Il y a là un problème littéraire que je vais essayer de résoudre en groupant les rares documents recueillis jusqu'ici.

Et d'abord, le journal du chef de troupe Philipp Henslowe[1] constate qu'au printemps de l'année 1591, à partir du 3 mars, les comédiens de lord Strange représentèrent treize fois au théâtre de *La Rose* une pièce historique intitulée *Henry VI*. Or la troupe qui opérait sous la direction de Henslowe et sous le patronage de lord Strange, faisait depuis quinze ans concurrence à la troupe dont Shakespeare était membre et qui occupait la scène de *Blakfriars*, sous le patronage du lord chambellan. Les rivaux de Shakespeare, Greene et Marlowe, travaillaient spécialement pour la troupe de lord Strange : dans le courant de la même année 1591 elle jouait trois ouvrages du premier, *Frère Bacon*, *Roland*

[1] Ce journal, aujourd'hui si intéressant, a été retrouvé dans le cours du siècle dernier au collége de Dulwich.

Furieux et *le Miroir de Londres*, et deux ouvrages du second, *le Juif de Malte* et *Tamerlan*. Quelle était donc cette *pièce historique de Henry VI* qui (succès alors considérable) faisait ainsi treize recettes consécutives au théâtre de *La Rose?* Un passage d'une brochure d'un certain Thomas Nashe, publiée en 1591, va nous donner sur ce point quelques explications : « Quelle joie c'eût été pour le brave Talbot, *la terreur des Français*, de penser qu'après avoir été couché deux cents ans dans la tombe, il triompherait derechef sur la scène et aurait ses os embaumés à nouveau par les larmes de dix mille spectateurs au moins qui, à diverses reprises, croiraient le voir saigner fraîchement sous les traits du tragédien chargé de le représenter [1] ! » Ainsi, en rapprochant cet extrait de l'opuscule de Nashe de la mention faite par Henslowe, nous apprenons qu'il existait vers la fin du seizième siècle un drame historique, ayant pour titre *Henry VI*, représenté avec un succès constant par une compagnie rivale de la compagnie de Shakespeare, et que ce drame avait pour principal personnage John Talbot, le héros des guerres de France, et pour principale catastrophe la mort touchante de ce capitaine. Presque tous les commentateurs sont aujourd'hui d'accord pour affirmer que ce drame n'est autre que la pièce, quelque peu retouchée par Shakespeare, qui lui a été attribuée plus tard par l'édition de 1623. A l'appui de cette thèse Malone a fait observer que la qualification de *terreur des Français*, appliquée à Talbot par Nashe, est extraite textuellement de ce vers de la première partie de *Henry VI :*

Here, said they, is the terror of the French.
(Scène III).

Quel serait l'auteur de la pièce anonyme représentée au théâtre de *La Rose?* Certains commentateurs l'attribuent à

[1] *Pierce Pennilesse, his supplication to the Devil*, 1591.

Greene, d'autres à Marlowe. Ce qui est sûr, c'est que Nashe qui en fait un si grand éloge était l'intime ami de ces deux poëtes; il avait fait notamment en collaboration avec Marlowe une certaine tragédie pseudo-classique intitulée *Didon*. En outre il s'était proclamé hautement l'adversaire littéraire de Shakespeare dans une épître publiée en tête de l'*Arcadie* de Greene, où il dénigrait *Hamlet;* et l'on peut affirmer qu'il n'eût pas loué ainsi *la pièce historique de Henry VI*, si elle avait été l'œuvre reconnue du grand homme qu'il considérait comme un ennemi.

Maintenant, comment Shakespeare a-t-il été amené à retoucher une pièce évidemment composée par un de ses rivaux? C'est ce qui nous reste à éclaircir.

Or nous savons qu'il existait en 1591 deux ouvrages dramatiques, largement retouchés, sinon entièrement conçus, par Shakespeare, lesquels mettaient en scène les principaux événements accomplis en Angleterre même durant le règne de Henri VI, c'est-à-dire les discordes civiles suscitées d'abord par la querelle du cardinal de Winchester et du duc de Glocester, et ensuite par le conflit des deux maisons royales de Lancastre et d'York. Ces deux ouvrages [1], qui devaient devenir dans l'in-folio de 1623 *la seconde et la troisième partie de Henry VI*, appartenaient de droit à la troupe du lord chambellan pour laquelle Shakespeare les avait révisés. Il était donc tout simple que cette troupe, ayant déjà dans son répertoire l'exposé scénique des convulsions *intérieures* de l'Angleterre sous le règne de Henry VI, voulût y ajouter le récit tragique de ses tribulations *extérieures*. L'émouvant tableau de la guerre nationale où succomba le grand Talbot, était le complément historique des deux ouvrages qu'elle possédait déjà sur la guerre civile des deux Roses. Elle devait d'ailleurs être tentée de repren-

[1] J'aurai occasion d'en reparler au prochain volume.

dre à son profit le drame même qui avait attiré tant de monde au théâtre de *La Rose*. Acquérir la propriété de ce drame n'était pas chose difficile à une époque où les auteurs vendaient et revendaient leur travail au rabais. La compagnie du lord chambellan obtint donc *la pièce historique de Henry VI*, et chargea Shakespeare d'y faire des raccords. Rien n'était plus fréquent à cette époque que de voir une œuvre, composée par tel auteur, revisée par tel autre. Les livres de compte du chef de troupe Henslowe ont maintes mentions de ce genre : « le 7 août 1602, 40 shillings payés à Thomas Dekker *pour la révision de sir John Oldcastle;* ce 14 décembre 1602, 10 shillings au même Thomas Dekker *pour ses peines dans Phaéton;* le 16 janvier 1601, 20 shillings encore à Thomas Dekker *pour altérer le Tasse;* le 22 novembre 1602, 4 livres à William Birde et à Thomas Rowley *pour leurs additions au docteur Faust* de Marlowe; le 20 septembre 1602, 20 shillings à Thomas Heywoode *pour ses additions à Cutting Dick*, etc., etc. » Justifié par un usage aussi constant, Shakespeare pouvait donc sans scrupule se charger de réviser, pour le compte de sa troupe, une pièce primitivement composée par quelqu'un de ses adversaires littéraires pour le bénéfice d'une compagnie rivale. Il reprit donc en sous-œuvre le drame populaire qu'on lui livrait et y fit quelques additions pour le rattacher tant bien que mal aux deux autres drames déjà révisés par lui. C'est ainsi qu'il y intercala, comme préambule à la guerre des deux Roses, la scène du jardin du Temple où se querellent Somerset et Plantagenet et, comme prologue aux amours adultères de Marguerite d'Anjou, la scène où la princesse est enlevée par Suffolk. Mais ces retouches toutes superficielles ne réussirent qu'incomplétement à établir l'accord entre les trois pièces qu'il fallait ressouder. Malone a relevé plusieurs contradictions entre le récit de la première partie de *Henry VI* et le récit des deux autres par-

ties. La plus frappante est relative au roi lui-même qui, dans la première partie, est censé avoir atteint l'âge de raison avant la mort de son père et, dans la seconde, est présenté justement comme ayant succédé à Henry V dès l'âge de neuf mois.

Que le jeune William, en se chargeant ainsi de refaire les œuvres de ses devanciers, se soit attiré leur haine, rien ne doit sembler plus naturel. Les vétérans du théâtre anglais, jusqu'alors habitués à recueillir tous les succès, devaient voir avec colère autant qu'avec envie ce nouveau venu qui avait à la fois l'audace et le talent de les corriger. Je ne suis donc nullement surpris de toutes les insultes que le vieux Robert Greene prodigue à cet insolent réformateur dans un pamphlet publié en 1592, *Groat's Worth of wit :* il accuse William d'orgueil et d'outrecuidance, il le qualifie de parvenu, il le dénonce comme *un corbeau paré de nos plumes*, comme *un cœur de tigre enveloppé dans la peau d'un comédien !* Certes Shakespeare devait s'attendre à toutes ces fureurs, et je crois qu'il comprenait trop bien la faiblesse humaine pour ne pas leur pardonner. D'ailleurs, évidemment Shakespeare ne se sentait pas atteint par elles. Si de sa main magistrale il avait daigné retoucher les opuscules de ses rivaux, jamais il ne s'était glorifié de cette condescendance. L'écrivain qui avait déjà conçu *Hamlet* et jeté le plan de *Roméo et Juliette* ne devait certes pas tirer vanité de productions subalternes dont des exigences inconnues de nous lui avaient imposé la révision. Il est certain que Shakespeare, loin de les revendiquer, a désavoué, autant qu'il le pouvait, ces compositions hybrides. Jamais, rappelons-nous-le, il n'a permis qu'elles fussent publiées sous son nom. Vivant, il les a éliminées de son œuvre, et ce n'est que sept ans après sa mort qu'elles y ont été introduites.

La pensée de notre poëte, méconnue ou dénaturée par ses adversaires, semble avoir été parfaitement comprise

par ses amis. En 1598, un critique anglais, grand admirateur de Shakespeare, Francis Meres, publiait dans son *Trésor de l'esprit* un catalogue des ouvrages jusque-là sortis de la plume du maître : parmi les drames historiques, il mentionnait *Le roi Jean*, *Richard II*, *Henry IV*, *Richard III*, et il ne nommait pas *Henry VI*. Cette omission ne vous paraît-elle pas bien significative? Si Shakespeare était effectivement l'auteur reconnu de *Henry VI*, est-il probable que Meres, si enthousiaste et si déférent, eût passé sous silence une pièce qui avait été peu de temps auparavant représentée avec tant de fracas et avait déjà donné lieu à de si ardentes polémiques? C'est un oubli, s'écrie M. Charles Knight. Mais est-il vraisemblable que Meres ait justement oublié le nom, le nom unique, qui devait compléter la liste, du reste fort exacte, des drames historiques déjà composés par Shakespeare [1]? La seule mention de *Richard III* devait évoquer à sa mémoire ce *Henry VI* qui en est comme le prologue. Si Meres s'est abstenu de le nommer, c'est, croyons-nous, avec intention et en connaissance de cause. Le silence de ce critique nous paraît une présomption très-forte à l'appui de notre opinion. Mais voulez-vous la preuve, la preuve décisive, que Shakespeare ne reconnaissait pas *Henry VI* comme son œuvre? C'est Shakespeare même qui va vous la fournir.

Chacun sait que *Henry VI* occupait déjà la scène anglaise quand Shakespeare écrivit *Henry IV* et *Henry V*. Eh bien, admettons pour un moment l'hypothèse si ardemment soutenue par M. Knight. Supposons que Shakespeare est l'auteur avoué de *Henry VI*. N'est-il pas clair que Shakespeare, en composant les deux nouveaux drames qui vont être le prélude de *Henry VI*, devra se préoccuper avant tout de les relier logiquement à cette dernière pièce?

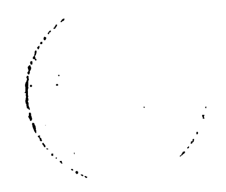
[1] On se rappelle que *Henry V* ne fut achevé qu'en 1600.

Il devra s'imposer pour règle d'éviter tout désaccord entre l'ouvrage publié et les ouvrages qui vont l'être. Est-ce là ce qu'il fait? Nullement. Dans la composition de *Henry IV* et de *Henry V*, Shakespeare tient si peu de compte de *Henry IV* qu'il le contredit sur des points essentiels. — Ainsi, dans la première partie de *Henry VI*, le représentant de la monarchie légitime, Mortimer, est un personnage vénérable qui inspire le plus sympathique respect par son abnégation dans la souffrance et par sa longue et douloureuse agonie. Dans *Henry IV*, Shakespeare lui fait jouer le rôle d'un prétendant stupide et odieux qui d'avance partage avec ses alliés le royaume qu'il prétend reconquérir. — Dans la première partie de *Henry VI*, le comte de Cambridge est mentionné comme étant mort noblement en combattant à la tête d'une armée pour la cause de son beau-frère Mortimer. Dans *Henry V*, le même comte est convaincu d'avoir voulu lâchement assassiner le roi, flétri publiquement et envoyé à l'échafaud. — Dans la première partie de *Henry VI*, paraît un personnage subalterne appelé *sir John Falstaff*; ce Falstaff, fort couard, mais fort peu amusant, ne figure que dans un incident secondaire : chevalier de la Jarretière, il est dégradé par Talbot et banni par le roi pour avoir lâché pied à la bataille de Patay et causé la défaite de l'armée anglaise. Dans *Henry IV*, sir John Falstaff est une figure capitale qui porte le poids de toute la partie comique du drame ; il ressemble à son homonyme par sa prudence exagérée, mais c'est là tout; il n'est point du chapitre de la Jarretière et, à moins d'être ressuscité par un miracle, il serait incapable de commettre une lâcheté sous le règne de Henry VI, étant mort tranquillement dans son lit sous le règne de Henry V. — Or, je le demande à tout critique de bonne foi, Shakespeare aurait-il donné au héros comique de *Henry IV* le nom même d'un personnage historique qui figure dans

Henry VI, s'il avait pu deviner qu'un jour *Henry VI* serait présenté comme la suite de *Henry IV*? Eût-il provoqué de gaîté de cœur un tel quiproquo? Eût-il volontairement établi et laissé subsister pour toujours une confusion que le plus simple changement de nom eût si facilement prévenue? Je sais bien que, pour empêcher une méprise autrement inévitable, les éditeurs modernes se sont ingérés de modifier l'appellation du personnage qui paraît dans *Henry VI* et de le baptiser *sir John Fastolfe*. Mais cette désignation est une altération flagrante du texte original que j'ai sous les yeux et qui donne au chevalier dégradé sous Henry VI le même nom qu'au compagnon de plaisir de Henry IV, *sir John Falstaffe*. Il est donc évident qu'en insérant la première partie de *Henry VI* parmi les compositions authentiques de Shakespeare dans l'in-folio de 1623, Héminge et Condell ont contrevenu à l'intention formelle de l'auteur de *Henry IV*, faussé sa pensée et introduit dans son œuvre un élément de division et de trouble. Du reste, il faut le reconnaître, ce n'est pas sans une certaine perplexité qu'ils ont fait cette insertion hasardeuse : car, ainsi que le prouve l'inscription officielle au registre du *Stationers'Hall* (dépôt de la librairie), ils comptaient d'abord publier, comme *la troisième partie de Henry VI*, la pièce même qu'ils ont définitivement donnée comme *la première* dans l'in-folio de 1623. Je comprends bien que les éditeurs aient hésité à placer une pièce historique ayant pour catastrophe principale un événement survenu en 1453, — la mort de Talbot, — avant une autre pièce historique commençant par un fait accompli en 1445, — le mariage de Henry VI avec Marguerite d'Anjou. Mais l'hésitation même qu'ils ont témoignée démontre évidemment que l'auteur ne leur avait laissé aucune indication qui pût les guider dans cette classification arbitraire. Laissons donc aux éditeurs de l'in-folio posthume de 1623 la responsa-

bilité d'une publication que Shakespeare n'avait pas prévue, qu'il n'avait pas autorisée et que, vivant, il eût certainement désavouée.

Trop longtemps cette publication de *la première partie de Heury VI* a pesé sur la mémoire du poëte. Trop longtemps elle a fait ombre à une gloire si belle et si pure. Trop longtemps, nous autres Français, nous avons eu contre l'auteur d'*Othello* ce douloureux et amer grief que nous aurons à jamais, hélas! contre l'auteur de *Zaïre* : il a insulté la Pucelle, il a jeté l'opprobre sur l'héroïne sacrée qui ressuscita notre patrie, il a souillé la vierge en qui vécut la France! Croyez-le bien, si, du fond de la tombe où il repose depuis tantôt deux siècles et demi, Shakespeare pouvait faire entendre sa voix, il s'écrierait : Par grâce, ne me diffamez pas, ne me calomniez pas! Ne m'attribuez pas ce démenti jeté à toute mon œuvre! Moi qui ai chanté la pureté dans Miranda, la chasteté dans Desdémone, l'intrépidité dans Imogène, le dévouement dans Pauline, l'honneur dans Hermione, le martyre dans Cordélia, ne m'accusez pas d'avoir outragé tout cela dans Jeanne d'Arc!



Hauteville-House, 29 Juillet 1863.

HENRY V

PERSONNAGES :

LE ROI HENRY V.
LE DUC DE GLOCESTER, } frères
LE DUC DE BEDFORD, } du roi.
LE DUC D'EXETER, oncle du roi.
LE DUC D'YORK, cousin du roi.
LE COMTE DE SALISBURY.
LE COMTE DE WESTMORELAND.
LE COMTE DE WARWICK.
L'ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.
L'ÉVÊQUE D'ELY.
LE COMTE DE CAMBRIDGE, } conjurés contre le roi.
LORD SCROOP, }
SIR THOMAS GREY, }
FLUELLEN, } officiers de l'armée anglaise.
GOWER, }
MACMORRIS, }
JAMY, }
SIR THOMAS ERPINGHAM, }
BATES, } soldats de la même armée.
COURT, }
WILLIAMS, }
NYM, } maraudeurs suivant la même armée.
BARDOLPHE, }
PISTOLET, }
LE PAGE DE FALSTAFF, attaché à leur service.
UN HÉRAUT D'ARMES.
CHARLES VI, ROI DE FRANCE.
LE DAUPHIN.
LE DUC DE BOURGOGNE.
LE DUC D'ORLÉANS.
LE DUC DE BOURBON.
LE CONNÉTABLE DE FRANCE.
LE SIRE DE RAMBURES.
LE SIRE DE GRANDPRÉ.
LE GOUVERNEUR D'HARFLEUR.
MONTJOIE, roi d'armes de France.
LES AMBASSADEURS DE FRANCE.
ISABEAU, reine de France.
CATHERINE, fille de Charles VI et d'Isabeau.
ALICE, dame d'honneur de Catherine.
MISTRESS QUICKLY, hôtesse.
SEIGNEURS, DAMES, OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS.
LE CHŒUR.

La scène est tantôt en Angleterre, tantôt en France.

LE CHŒUR.

— Oh! que n'ai-je une muse de flamme qui s'élève — jusqu'au ciel le plus radieux de l'invention! — Un royaume pour théâtre, des princes pour acteurs, — et des monarques pour spectateurs de cette scène transcendante! — Alors on verrait le belliqueux Harry, sous ses traits véritables, — assumant le port de Mars, et à ses talons — la famine, l'épée et l'incendie, comme des chiens en laisse, — rampant pour avoir un emploi! Mais pardonnez, gentils auditeurs, — au plat et impuissant esprit qui a osé — sur cet indigne tréteau produire — un si grand sujet! Ce trou à coqs peut-il contenir — les vastes champs de la France? Pouvons-nous entasser — dans ce cercle de bois tous les casques — qui épouvantaient l'air à Azincourt? — Oh! pardonnez! puisqu'un chiffre crochu peut — dans un petit espace figurer un million, — permettez que, zéros de ce compte énorme, — nous mettions en œuvre les forces de vos imaginations. — Supposez que dans l'enceinte de ces murailles — sont maintenant renfermées deux puissantes monarchies — dont les fronts altiers et menaçants — ne sont séparés que par un périlleux et étroit océan. — Suppléez par votre pensée à nos imperfections; — divisez un homme en mille, — et créez une armée imaginaire. — Figurez-vous, quand nous parlons de chevaux, que vous les voyez — imprimer leurs fiers sabots dans la terre remuée. — Car c'est

votre pensée qui doit ici parer nos rois, — et les transporter d'un lieu à l'autre, franchissant les temps — et accumulant les actes de plusieurs années — dans une heure de sablier. Permettez que je supplée — comme chœur aux lacunes de cette histoire, — et que, faisant office de prologue, j'adjure votre charitable indulgence — d'écouter tranquillement et de juger complaisamment notre pièce (1).

SCÈNE I.

[Londres. Une antichambre dans le palais du roi.]

Entrent l'archevêque DE CANTORBÉRY et l'évêque D'ELY (2).

CANTORBÉRY.

— Je puis vous le dire, milord, on présente ce même bill — qui, dans la onzième année du règne du feu roi, — faillit être adopté contre nous, et l'eût été effectivement — si les troubles de cette époque agitée — n'en avaient écarté brusquement la discussion.

ELY.

— Mais comment, milord, allons-nous résister à ce bill?

CANTORBÉRY.

— Il faut y aviser. S'il passe contre nous, — nous perdons la meilleure moitié de nos possessions : — car tous les domaines temporels que les gens dévots — ont par testament donnés à l'église — nous seraient enlevés. La taxe supportée par nous — devrait maintenir, pour l'honneur du roi, — quinze comtes, quinze cents chevaliers, — six mille deux cents bons écuyers, — puis, pour le soulagement des malades, des valétudinaires, — et des saintes âmes indigentes, incapables de travail corporel, — cent maisons de charité, parfaitement approvisionnées, — et en outre fournir aux coffres du roi — mille livres par an ! Tel est la teneur du bill.

ELY.

— Ce serait une large rasade.

CANTORBÉRY.

Elle viderait entièrement la coupe.

ELY.

— Mais comment l'empêcher?

CANTORBÉRY.

Le roi est plein de piété et de nobles égards.

ELY.

— Et ami sincère de la sainte église.

CANTORBÉRY.

— Ce n'est pas ce que promettaient les errements de sa jeunesse. — Le dernier souffle avait à peine quitté le corps de son père — que son extravagance, en lui mortifiée, — sembla expirer aussi. Oui, à ce moment même, — la raison apparut comme un ange, — et chassa de lui le coupable Adam, — faisant de sa personne un paradis — destiné à envelopper et à contenir de célestes esprits! — Jamais sage ne fut si soudainement créé; — jamais la réforme versée à flots — ne balaya tant de fautes dans un courant si impétueux; — non, jamais l'endurcissement aux têtes d'hydre — ne perdit plus vite et plus absolument son trône — que chez ce roi.

ELY.

C'est une bénédiction pour nous que ce changement.

CANTORBÉRY.

— Écoutez-le raisonner théologie, — et, pleins d'admiration, vous souhaiterez — intérieurement que le roi fût prélat. — Écoutez-le discuter les affaires publiques; — vous diriez qu'elles ont été son unique étude. — Qu'il cause de guerre devant vous, et vous entendrez — une effroyable bataille rendue en musique. — Mettez-le sur n'importe quelle question politique, — il en dénouera le nœud gordien — aussi familièrement que sa jarretière. Aussi, quand

il parle, — l'air, ce fieffé libertin, reste coi, — et la muette surprise se faufile dans les oreilles humaines — pour butiner ses sentences suaves et emmiellées. — L'expérience et la pratique de la vie — peuvent seules enseigner de telles théories ; — et l'on se demande avec étonnement comment Sa Grâce a pu les glaner, — lui qui s'adonnait à de si futiles occupations, — lui dont les compagnies étaient illettrées, grossières et creuses, — dont les heures étaient remplies par les orgies, les banquets et les plaisirs, — et qu'on n'a jamais vu se livrer à aucune étude — dans le recueillement et la retraite, — loin de la cohue publique et de la populace.

ELY.

— La fraise croît sous l'ortie ; — et les fruits les plus salutaires prospèrent et mûrissent surtout — dans le voisinage des plantes de basse qualité. — Et ainsi le prince a enfoui sa réflexion — sous le voile de l'égarement ; et sans nul doute — elle a grandi, comme l'herbe d'été, activée par la nuit, — invisible, et d'autant plus vivace.

CANTORBÉRY.

— Il le faut bien : car les miracles ont cessé ; — et nous devons nécessairement trouver moyen d'expliquer — comment les choses s'accomplissent.

ELY.

Mais, mon bon lord, — quel moyen de mitiger ce bill — réclamé par les communes ? Sa Majesté — lui est-elle favorable ou non ?

CANTORBÉRY.

Elle semble indifférente ; — elle paraît même plutôt pencher de notre côté — qu'encourager nos adversaires. — Car j'ai fait une offre à Sa Majesté, — dans notre réunion ecclésiastique, — à propos des affaires de France — sur lesquelles je me suis expliqué amplement devant Sa Grâce. — J'ai offert de donner une somme plus considérable —

qu'aucun subside accordé jusqu'ici — par le clergé à ses prédécesseurs.

ÉLY.

— Et comment cette offre a-t-elle été reçue, milord?

CANTORBÉRY.

— Sa Majesté l'a bien accueillie; — mais elle n'a pas eu le temps d'entendre, — (comme j'ai vu qu'elle l'aurait désiré), — l'exposé détaillé et clair — de ses titres légitimes à certains duchés — et généralement à la couronne et au trône de France, — titres qu'elle dérive d'Édouard, son arrière-grand-père.

ÉLY.

— Et quel est l'incident qui vous a interrompu?

CANTORBÉRY.

— L'ambassadeur de France, à cet instant-là même, — a demandé audience; et voici venue, je crois, l'heure — fixée pour sa réception. Est-il quatre heures?

ÉLY.

Oui.

CANTORBÉRY.

— Entrons donc pour connaître l'objet de son ambassade, — que du reste je pourrais déclarer par une facile conjecture, — avant que le français en ait dit un mot.

ÉLY.

— Je vous suis; il me tarde de l'entendre.

Ils sortent.

SCÈNE II.

[La salle du trône dans le palais.]

Entrent le ROI HENRY, GLOCESTER, BEDFORD, EXETER, WARWICK, WESTMORELAND, et les gens de la suite.

LE ROI.

— Où est mon gracieux lord de Cantorbéry?

EXETER.

— Il n'est pas en présence de Sa Majesté.

LE ROI.

Envoyez-le chercher, bon oncle (3).

WESTMORELAND.

— Ferons-nous entrer l'ambassadeur, mon suzerain (4)?

LE ROI.

— Pas encore, mon cousin ; nous voudrions, — avant de l'entendre, résoudre quelques points importants — qui nous préoccupent, relativement à nous et à la France.

Entrent l'archevêque DE CANTORBÉRY et l'évêque D'ÉLY.

CANTORBÉRY.

— Que Dieu et ses anges gardent votre trône sacré — et vous en fassent longtemps l'ornement!

LE ROI.

Certes, nous vous remercions. — Mon savant lord, nous vous prions de poursuivre — et d'expliquer avec une religieuse rigueur — en quoi cette loi salique, qu'ils ont en France, — est un obstacle ou non à notre réclamation. — Et à Dieu ne plaise, mon cher et fidèle lord, — que vous forciez, torturiez ou faussiez votre opinion, — ou que vous chargiez votre conscience d'un sophisme — en proclamant des titres dont le spécieux éclat — jurerait avec les couleurs même de la vérité! — Car Dieu sait combien d'hommes, aujourd'hui pleins de santé, — verseront leur sang pour soutenir le parti — auquel Votre Révérence va nous décider. — Réfléchissez donc bien, avant d'engager notre personne, — avant de réveiller l'épée endormie de la guerre. — Nous vous sommons au nom de Dieu, réfléchissez. — Car jamais deux pareils royaumes n'ont lutté — sans une grande effusion de sang. Chaque goutte de sang innocent — est une malédiction, une imprécation vengeresse, — qui poursuit celui dont l'iniquité aiguise les épées — qui exter-

minent ainsi l'éphémère humanité. — Après cette adjuration faite, parlez, milord : — et nous allons vous écouter attentivement, convaincu — que votre parole, trempée dans votre conscience, — est purifiée comme la faute par le baptême (5) !

CANTORBÉRY.

— Donc écoutez-moi, gracieux souverain, et vous, pairs, — qui vous devez, qui devez votre vie et vos services — à ce trône impérial. Il n'y a pas d'autre objection — aux droits de Votre Altesse sur la France — que cette maxime qu'on fait remonter à Pharamond : — *In terram Salicam mulieres ne succedant*, — *nulle femme ne succédera en terre salique.* — Les Français prétendent injustement que cette terre salique — est le royaume de France, et que Pharamond — est le fondateur de cette loi qui exclut les femmes. — Pourtant leurs propres auteurs affirment en toute bonne foi — que la terre salique est en Allemagne, — entre la Sahl et l'Elbe. — Là Charlemagne, ayant soumis les Saxons, — laissa derrière lui une colonie de Français, — qui, ayant pris en dédain les femmes allemandes, — pour certains traits honteux de leurs mœurs, — établirent cette loi que nulle femme — ne serait héritière en terre salique ; — laquelle terre salique, située, comme je l'ai dit, entre l'Elbe et la Sahl, — s'appelle aujourd'hui en Allemagne Meisen. — Il est donc bien clair que la loi salique — n'a pas été établie pour le royaume de France. — Les Français n'ont possédé la terre salique — que quatre cent vingt et un ans — après le décès du roi Pharamond, — regardé à tort comme le fondateur de cette loi. — Celui-ci mourut l'an de notre rédemption — quatre cent vingt-six ; et Charlemagne — soumit les Saxons et établit les Français — au delà de la Sahl, en l'an — huit cent cinq. En outre, leurs auteurs disent — que le roi Pépin, qui déposa Childéric, — se présenta comme héritier et descendant — de Bathilde, fille du roi Clotaire, — pour faire valoir ses titres à la couronne de France. — De

même Hugues Capet, qui usurpa la couronne — de Charles, duc de Lorraine, seul héritier mâle — de la lignée légitime et de la souche de Charlemagne, — afin de colorer de quelque apparence de vérité un titre — qui, en pure vérité, était mensonger et nul, — se porta pour héritier de la dame Lingare, — fille de Carloman, qui était fils — de l'empereur Louis fils — de Charlemagne. De même Louis X, — qui était l'unique héritier de l'usurpateur Capet, — ne put porter avec une conscience tranquille — la couronne de France que quand il fut convaincu — que la belle reine Isabelle, sa grand'mère, — descendante directe de la dame Ermengare, — fille de Charles, le susdit duc de Lorraine, — avait par son mariage rattaché — la ligne de Charlemagne à la couronne de France. — Ainsi, il est clair comme le soleil d'été — que les titres du roi Pépin, les prétentions de Hugues Capet, — la satisfaction de conscience du roi Louis — reposaient sur les légitimes droits des femmes. — Il en a été de même de tous les rois de France jusqu'à ce jour : — et néanmoins ils opposent cette loi salique — aux titres que Votre Altesse tient des femmes, — s'enveloppant dans un réseau de contradictions — plutôt que de mettre franchement à nu les titres qu'ils ont tortueusement — usurpés sur vous et sur vos ancêtres (6).

LE ROI.

— Puis-je, avec justice et en conscience, faire cette revendication ?

CANTORBÉRY.

— Que la faute en retombe sur ma tête, redouté souverain ! — Car il est écrit dans le livre des Nombres : — *Quand le fils meurt, que l'héritage — descende à la fille.* Gracieux seigneur, — levez-vous pour votre droit ; déployez votre sanglant drapeau ; — tournez vos regards sur vos puissants ancêtres ; — allez, mon redouté seigneur, au tombeau de votre bisaïeul, — de qui vous tenez vos titres ; invoquez son âme guerrière, — et celle de votre grand oncle, Édouard, le prince

noir, — celui qui, dans une tragédie jouée sur la terre française, — mit en déroute toutes les forces de la France, — tandis que son auguste père, debout — sur une colline, souriait de voir son lionceau — s'ébattre dans le sang de la noblesse française. — O nobles Anglais qui pouvaient affronter — avec une moitié de leurs forces tout l'orgueil de la France, — tandis que l'autre moitié observait la lutte en riant, — désœuvrée et froide d'inaction !

ÉLY.

— Évoquez le souvenir de ces vaillants morts, — et avec votre bras puissant renouvelez leurs prouesses. — Vous êtes leur héritier ; vous êtes assis sur leur trône ; — le sang énergique, qui les illustra, — coule dans vos veines ; et mon tout-puissant suzerain — est au matin même du premier mai de sa jeunesse, — déjà mûr pour les exploits et les vastes entreprises.

EXETER.

— Vos frères, les rois et les monarques de la terre, — s'attendent tous à vous voir vous dresser — comme les vieux lions de votre race.

WESTMORELAND.

— Ils savent que Votre Grâce a pour elle le droit, les moyens et la force ; — et Votre Altesse a tout cela. Jamais roi d'Angleterre — n'eut une noblesse plus riche, des sujets plus loyaux. — Tous les cœurs ont laissé les corps ici, en Angleterre, — et sont campés dans les plaines de France.

CANTORBÉRY.

— Oh ! puissent les corps les suivre, mon suzerain chéri, — pour reconquérir vos droits dans le sang, avec le fer et le feu ! — Dans ce but, nous, gens du spirituel, — nous fournirons à Votre Altesse une somme plus considérable — qu'aucun subside offert jusqu'ici — par le clergé à vos ancêtres (7).

LE ROI.

—Non seulement nous devons nous armer pour envahir la France ; — mais il nous faut lever des forces suffisantes pour nous défendre — contre les Écossais qui peuvent se ruer sur nous — avec tout avantage.

CANTORBÉRY.

— Les populations des Marches, gracieux souverain, — seront un rempart suffisant pour défendre — notre île contre les pillards de la frontière.

LE ROI.

— Nous ne parlons pas seulement des incursions des maraudeurs ; — nous craignons une levée en masse des Écossais, — qui ont toujours été pour nous des voisins turbulents. — Vous verrez dans les livres que mon arrière-grand-père — n'est jamais passé en France avec ses troupes, — que l'Écossais n'ait débordé — sur le royaume dégarni, comme la marée par une brèche, — dans la plénitude de ses forces, — ruinant le pays désert par de brûlantes irruptions, — investissant par des siéges acharnés nos châteaux et nos villes ; — si bien que l'Angleterre, vide de défenseurs, — frémissait et tremblait à leur funeste approche.

CANTORBÉRY.

— Elle a eu alors plus de peur que de mal, mon suzerain : — car voyez l'exemple qu'elle s'est donné à elle-même. — Tandis que toute sa chevalerie était en France, — et qu'elle était la veuve en deuil de ses nobles, — non-seulement elle se défendit parfaitement, — mais elle prit et traqua comme une bête fauve — le roi d'Écosse, qu'elle envoya en France — pour parer le triomphe du roi Édouard d'un captif royal — et pour faire regorger de gloire notre chronique — autant que le limon du fond des mers — regorge d'épaves enfouies et d'incalculables trésors.

WESTMORELAND.

— Mais il est un dicton fort ancien et fort juste :

Voulez-vous vaincre le Français?
Commencez donc par l'Écossais.

— Car une fois que l'aigle Angleterre est en chasse, — la belette écossaise se faufile — dans l'aire sans défense et en suce les œufs princiers, — s'amusant, comme la souris en l'absence du chat, — à piller et à détruire plus qu'elle ne peut dévorer (8).

EXETER.

— D'où il suit que le chat devrait rester chez lui. — Mais nous n'en sommes pas réduits à cette maudite nécessité, — puisque nous avons des serrures pour sauvegarder nos biens — et de bons trébuchets pour attraper les petits voleurs. — Pendant que le bras armé combat au dehors, — la tête prudente se défend au dedans ; — car tous les membres d'un État, petits et grands, — chacun dans sa partie, doivent agir d'accord — et concourir à l'harmonie générale, — comme en un concert (9).

CANTORBÉRY.

C'est pourquoi le ciel partage — la constitution de l'homme en diverses fonctions, — dont les efforts convergent par un mouvement continu — vers un résultat ou un but unique, — la subordination. Ainsi travaillent les abeilles, — créatures qui, par une loi de nature, enseignent — le principe de l'ordre aux monarchies populaires. — Elles ont un roi et des officiers de tout rang; — les uns, comme magistrats, sévissent à l'intérieur ; — d'autres, comme marchands, se hasardent à commercer au dehors ; — d'autres, comme soldats, armés de leurs dards, — pillent les boutons de velours de l'été, — et avec une joyeuse fanfare rapportent leur butin — à la royale tente de leur empereur. — Lui, affairé dans sa majesté, surveille — les maçons chantants

qui construisent des lambris d'or, — les graves citoyens qui pétrissent le miel, — les pauvres ouvriers porteurs qui entassent — leurs pesants fardeaux à son étroite porte, — le juge à l'œil sévère, au bourdonnement sinistre, — qui livre au blême exécuteur — le frélon paresseux et béant. J'en conclus — que des maints objets, dûment concentrés — vers un point commun, peuvent y atteindre par des directions opposées; — ainsi plusieurs flèches, lancées de côtés différents, — volent à la même cible; plusieurs voies se rejoignent à la même ville; — plusieurs frais cours d'eau se jettent dans la même mer; — plusieurs lignes convergent au centre du cadran. — Ainsi mille forces, une fois en mouvement, — peuvent aboutir à une même fin et agir toutes pleinement — sans se nuire. En France donc, mon suzerain! — Partagez en quatre fractions votre heureuse Angleterre; — emmenez-en une en France, — et avec elle vous ferez trembler toute la Gaule. — Si nous autres, avec les forces triples restées à l'intérieur, — nous ne pouvons garder notre porte d'un chien, — je veux que nous soyons dévorés et que notre nation perde — sa renommée de hardiesse et de circonspection.

LE ROI.

— Introduisez les messagers envoyés par le Dauphin.

Quelqu'un de la suite sort. Le roi monte sur son trône.

— Maintenant nous sommes parfaitement édifiés, et, avec l'aide de Dieu — et la vôtre, nobles membres de notre puissance, — la France étant à nous, nous la plierons à notre majesté, — ou nous la mettrons en pièces. Ou nous nous asseoirons sur le trône, — gouvernant dans un large et vaste empire — la France et ses duchés presque royaux; — ou nous laisserons nos os dans une urne infâme — sans sépulcre et sans monument. — Ou notre histoire à pleine voix — proclamera nos actes; ou notre fosse — aura la

bouche sans langue d'un muet de Turquie, — n'étant même pas honorée d'une épitaphe de cire (10) !

Entrent les AMBASSADEURS DE FRANCE. Derrière eux des pages portent un tonneau.

— Maintenant nous sommes parfaitement préparés à connaître le bon plaisir — de notre beau cousin le Dauphin ; car nous apprenons — que vous nous êtes envoyés par lui et non par le roi.

UN AMBASSADEUR.

— Votre Majesté veut-elle nous permettre — d'exposer librement le message dont nous sommes chargés ? — ou devons-nous nous astreindre à une vague formule — des intentions du Dauphin et de notre mission ?

LE ROI.

— Nous ne sommes pas un tyran, mais un roi chrétien, — chez qui la grâce tient la passion aussi étroitement enchaînée — que le misérable chargé de fers dans nos prisons. — Ainsi, avec une libre et inflexible franchise, — dites-nous la pensée du Dauphin.

L'AMBASSADEUR.

La voici donc en peu de mots. — Votre Altesse a récemment envoyé en France — réclamer certains duchés, du chef — de votre grand prédécesseur, le roi Édouard III. — En réponse à cette réclamation, le prince notre maître — déclare que vous avez un excessif levain de jeunesse, — et vous fait remarquer qu'il n'y a rien en France — qui se puisse conquérir au pas léger de la gaillarde : — vous ne sauriez vous y régaler de duchés. — Il vous envoie donc, comme plus conforme à vos goûts, — ce tonneau plein de trésors, et en retour — vous invite à laisser tranquilles les duchés — que vous réclamez. Voilà ce que dit le Dauphin.

LE ROI, à Exeter.

— Quels sont ces trésors, mon oncle ?

EXETER.

Des balles de paume, mon suzerain (11).

LE ROI.

— Nous sommes bien aise que le Dauphin soit avec nous si plaisant; — nous vous remercions et de ce présent et de vos peines. — Quand nous aurons assorti nos raquettes à ces balles, — nous voulons, par la grâce de Dieu, jouer un coup — à enlever à la volée la couronne de son père. — Dites-lui qu'il a engagé une partie avec un lutteur — qui avec ses chasses bouleversera — toutes les cours de France. Nous comprenons parfaitement — qu'il nous rappelle ainsi notre orageuse jeunesse ; — mais il ne se rend pas compte de l'usage que nous en avons fait. — Nous n'avons jamais fait cas de ce pauvre trône d'Angleterre, — et voilà pourquoi, éloigné de lui, nous nous sommes abandonné — à une effrénée licence. Aussi bien il arrive toujours — qu'on n'est jamais plus gai que hors de chez soi. — Mais dites au Dauphin que j'entends maintenir mon rang, — agir en roi et déployer la voile de ma grandeur, — dès que je serai monté sur mon trône de France. — C'est pour y atteindre que j'ai dépouillé ma majesté, — et remué la terre comme un journalier ; — mais je vais reparaître là avec une gloire si éclatante, — que j'éblouirai tous les yeux de la France — et que ma seule vue aveuglera le Dauphin même ! — Dites aussi à ce prince plaisant que son sarcasme — a transformé ces balles en boulets et que son âme — aura la responsabilité cruelle de la dévastation vengeresse — qui va voler avec eux. Ce trait moqueur — enlèvera à bien des veuves leurs chers maris, — à bien des mères leurs fils, fera crouler bien des châteaux; — et des générations encore à naître — auront sujet de maudire l'ironie du Dauphin. — Mais tout cela est dans la volonté de Dieu — à qui nous en appelons. C'est en son nom, — dites-le au Dauphin, que je vais me mettre en marche — pour me venger de mon mieux, et

déployer — mon bras justicier dans une cause sacrée. — Sur ce, partez en paix; et dites au Dauphin — que sa plaisanterie semblera d'un mince esprit, — quand elle aura fait pleurer bien plus de gens qu'elle n'en a fait rire. — Qu'on les reconduise sous bonne escorte.... Adieu.

Les ambassadeurs se retirent.

EXETER.

Voilà un plaisant message.

LE ROI.

— Nous espérons bien en faire rougir l'auteur.

Il descend de son trône.

— Ainsi, milords, ne perdons pas un seul des heureux moments — qui peuvent hâter notre expédition. — Car la France absorbe désormais nos pensées, — avec Dieu qui passe avant toute affaire. — Ainsi, veillons à ce que les forces nécessaires à cette guerre — soient vite rassemblées, et tâchons autant que possible — de donner à notre essor les ailes — d'une sage vitesse; car, j'en prends Dieu à témoin, — nous irons tancer ce dauphin à la porte même de son père. — Ainsi, que chacun s'ingénie — à faire marcher cette belle entreprise.

Ils sortent.

Entre le Chœur.

LE CHŒUR.

— Maintenant toute la jeunesse d'Angleterre est en feu, — et les galantes soieries reposent dans les garde-robes. — Maintenant les armuriers prospèrent, et l'idée d'honneur — règne seule dans le cœur de chacun. — Maintenant on vend le pâturage pour acheter le cheval. — Pour suivre le modèle des rois chrétiens, — tous, Mercures anglais, ont des ailes aux talons. — Car maintenant l'Espérance est dans l'air, — tenant une épée cerclée, de la pointe à la garde, — par un tas de couronnes impériales, de diadèmes et de tortils — promis

à Henry et à ses compagnons. — Les Français, informés par de fidèles avis — de ces formidables préparatifs, — tremblent de frayeur, et par une pâle politique — essaient de déjouer les projets anglais. — O Angleterre ! qui as en toi ta grandeur idéale, — petit corps au grand cœur, — que ne pourrais-tu faire à la suggestion de l'honneur, — si tous tes enfants étaient bons et loyaux ! — Mais vois ton malheur ! La France a trouvé en toi — une nichée de cœurs vides qu'elle comble — avec l'or de la trahison. Trois hommes corrompus, — Richard, comte de Cambridge, (12) — Henry, lord Scroop de Marsham, — sir Thomas Grey, chevalier de Northumberland, — gagnés par l'or franc (Oh ! francs criminels !) — ont ourdi une conspiration avec la France alarmée. — Et ce roi qui est la grâce des rois doit, — si l'enfer et la trahison tiennent leur promesse, — périr à Southampton avant de s'embarquer pour la France... — Prolongez encore votre patience, et nous abrégerons — les lacunes de la distance pour précipiter la pièce. — La somme est payée ; les traîtres sont d'accord. — Que le roi parte de Londres, et la scène, — gentils spectateurs, sera aussitôt transportée à Southampton ; — là s'ouvrira la scène ; là il faudra vous asseoir. — Et de là nous vous transporterons sûrement en France, — puis nous vous ramènerons en charmant les eaux du détroit — pour vous procurer une calme traversée ; car, autant que nous pourrons, — nous tâcherons que personne n'ait de nausées durant notre représentation. — Mais c'est seulement après le départ du roi, et point avant, — que nous transférerons la scène à Southampton.

SCÈNE III.

[La taverne d'East-Cheap.]

Entrent NYM et BARDOLPHE.

BARDOLPHE.

Heureuse rencontre, caporal Nym.

NYM.

Bonjour, lieutenant Bardolphe.

BARDOLPHE.

Eh bien ! l'enseigne Pistolet et vous, êtes-vous encore amis ?

NYM.

Pour ma part, je ne m'en soucie pas. Je dis peu de chose ; mais, quand l'occasion se présentera, on échangera des sourires. Mais advienne que pourra. Je ne suis pas homme à ferrailler, mais je clignerai de l'œil et je tiendrai mon épée en garde. C'est une simple lame ; mais quoi ! elle peut embrocher une rôtie de fromage, et endurer le froid autant qu'une autre ; et voilà !

BARDOLPHE.

Je veux payer un déjeuner pour vous réconcilier ; et nous partirons tous trois frères d'armes pour la France. Arrangeons ça, bon caporal Nym.

NYM.

Ma foi, je vivrai tant que je pourrai; c'est certain ; et quand je ne pourrai plus vivre, je ferai comme je pourrai ; voilà ma résolution ; voilà mon but.

BARDOLPHE.

Il est certain, caporal, qu'il est marié à Nell Quickly ; et certes elle s'est mal conduite envers vous ; car vous lui étiez fiancé.

NYM.

Je ne saurais dire : les choses sont comme elles peuvent être. Les gens peuvent s'endormir et avoir leur gorge sur eux à ce moment-là ; et, comme on dit, les couteaux ont des lames. On est comme on peut être. Quoique la patience soit une rosse fatiguée, elle n'en doit pas moins trottiner. Il faut des conclusions. Enfin, je ne peux rien dire.

Entrent PISTOLET et MISTRESS QUICKLY.

BARDOLPHE.

Voici venir l'enseigne Pistolet et son épouse !...

A Nym.

Bon caporal, de la patience ici !... Comment va, mon hôte Pistolet ?

PISTOLET.

— Vil acarus, tu m'appelles ton hôte ! — Ah ! je le jure par ce bras levé, ce titre-là me répugne ; — ma Nelly ne tiendra plus auberge. —

MISTRESS QUICKLY.

Non, ma foi, pas longtemps. Car nous ne pouvons plus loger et prendre en pension douze ou quatorze damoiselles, vivant honnêtement de la pointe de leur aiguille, qu'on ne croie aussitôt que nous tenons une mauvaise maison.

Nym tire son épée.

Oh ! bonne Vierge ! le voilà qui dégaîne ! Il va se commettre ici adultère et homicide volontaire !.. Bon lieutenant Bardolphe !

BARDOLPHE.

Bon caporal, pas de menace ici !

NYM.

Foin !

PISTOLET.

Foin de toi, chien d'Islande ! mâtin aux oreilles droites !

MISTRESS QUICKLY.

Bon caporal Nym, montre la valeur d'un homme et rengaîne ton épée.

NYM, à Pistolet.

Voulez-vous détaler de céans ! J'ai affaire à vous *solus*.

Il rengaîne son épée.

PISTOLET.

— *Solus*, chien fieffé ! O vile vipère ! — Ton *solus*, je le rejette à ta face monstrueuse, — dans tes dents, dans ta gorge, — dans tes odieux poumons ! oui, dans ta bedaine, morbleu ! — et qui pis est, dans ta sale bouche ! — Je te rétorque ton *solus* aux entrailles ! — Car je saurai faire feu ; le chien du Pistolet est armé, — et un jet de flamme va jaillir ! —

NYM.

Je ne suis point Barbason (13) ; vous ne sauriez m'évoquer. Je suis d'humeur à vous heurter passablement. Si vous me tenez un langage impropre, Pistolet, je vais, pour parler net, vous ramoner de mon mieux avec ma rapière. Si vous voulez sortir, je suis prêt, pour m'exprimer dans les meilleurs termes, à vous égratigner les boyaux ; et voilà la morale de la chose.

PISTOLET.

— O vil fanfaron ! furibond maudit ! — La fosse est béante et les affres de la mort sont proches ! — Expire donc !

Pistolet et Nym dégaînent et croisent l'épée.

BARDOLPHE, intervenant l'épée à la main.

Écoutez-moi, écoutez ce que je dis. Celui qui portera le premier coup, je l'enfilerai jusqu'à la garde, foi de soldat !

PISTOLET.

— Voilà un serment d'une singulière puissance ! Il faut que la furie même se calme.

A Nym.

— Donne-moi ton poing, donne-moi ta patte de devant. — Ton énergie est immense. —

NYM.

Je te couperai la gorge un jour ou l'autre. En termes nets, voilà la morale de la chose.

PISTOLET.

— Me couper la gorge! c'est ton mot!... Je te défie à nouveau. — O molosse de Crète, songerais-tu à prendre mon épouse? — Non, va à l'hôpital, — puis de l'étuve d'infamie — retire cette lépreuse chouette de la race de Cresside, — la femelle nommée Dorothée Troue-Drap, et épouse-la: — j'ai et je veux garder pour ma femelle unique — la ci-devant Quickly. Et *pauca*, cela suffit. Va donc!

Entre le PAGE de Falstaff.

LE PAGE.

Mon hôte Pistolet, il faut que vous veniez chez mon maître; et vous aussi, l'hôtesse. Il est très-malade et s'est mis au lit... Bon Bardolphe, mets ton nez entre ses draps, pour faire l'office de bassinoire. Vrai, il est très-mal.

BARDOLPHE.

Arrière, coquin!

MISTRESS QUICKLY.

Sur ma parole, il fera un pouding pour les corbeaux un de ces jours. Le roi lui a broyé le cœur... Cher époux, viens vite.

Sortent mistress Quickly et le page.

BARDOLPHE.

Allons, vous réconcilierai-je tous deux? Il faut que nous partions pour la France ensemble. Pourquoi diable serions-nous les uns et les autres à couteaux tirés?

PISTOLET.

— Que les torrents débordent, et que les démons hurlent après leur pâture! —

NYM, à Pistolet.

Me paierez-vous les dix shillings que je vous ai gagnés à notre pari ?

PISTOLET.

— Il n'y a que le vil manant qui paie. —

NYM.

Eh bien, j'aurai cet argent ; voilà la morale de la chose.

PISTOLET.

C'est ce que la vaillance décidera. En garde !

Nym et Pistolet se mettent en garde.

BARDOLPHE, les séparant de son épée.

Par cette épée, celui qui porte la première botte, je l'occis ; par cette épée, je le jure.

PISTOLET, se redressant.

— Un serment sur une épée est valable, et les serments doivent avoir leur cours. —

BARDOLPHE.

Caporal Nym, si vous voulez être amis, soyez amis ; si vous ne le voulez pas, eh bien, vous serez ennemis avec moi aussi... Je t'en prie, rengaîne.

NYM, à Pistolet.

Aurai-je les huit shillings que je vous ai gagnés à notre pari ?

PISTOLET.

— Tu auras un noble que je paierai comptant ; — et en outre je t'offrirai du liquide ; — et l'amitié nous unira, et la fraternité ! — Je vivrai par Nym, et Nym vivra par moi. — Est-ce pas honnête ?... Je serai cantinier — du camp, et nous ferons des bénéfices. — Donne-moi ta main.

NYM.

Aurai-je mon noble?

PISTOLET.

Scrupuleusement payé comptant.

NYM.

Eh bien, voilà la morale de la chose.

Nym et Pistolet se serrent la main.

Rentre MISTRESS QUICKLY.

QUICKLY.

Si jamais vous sortites de femmes, sortez vite près de sir John. Ah! pauvre cher cœur! Il est tellement secoué par la fièvre tierce quotidienne que c'est lamentable à voir. Chers hommes, venez près de lui.

NYM.

Le roi a jeté ses mauvaises humeurs sur le chevalier, voilà le mot de la chose.

PISTOLET.

— Nym, tu as dit vrai; — son cœur est brisé et corroboré. —

NYM.

Le roi est un bon roi; mais on est comme on peut être; il a des humeurs et des boutades.

PISTOLET.

Allons porter nos condoléances au chevalier; car nous allons vivre comme des petits agneaux.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

[Southampton. La grande salle du château.]

Entrent EXETER, BEDFORD et WESTMORELAND.

BEDFORD.

— Pardieu, Sa Grâce est hardie de se fier à ces traîtres.

EXETER.

— Ils vont être appréhendés tout à l'heure.

WESTMORELAND.

— Quelle douceur et quelle sérénité ils affectent! — Comme si l'allégeance trônait dans leur cœur, — couronnée de fidélité et de loyauté constante (14) !

BEDFORD.

— Le roi est instruit de tous leurs projets — par une interception dont ils ne se doutent guère.

EXETER.

— Quoi! cet homme qui était son camarade de lit, — qu'il a gorgé et honoré de faveurs princières, — a pu, pour une bourse d'or étranger, vendre ainsi — la vie de son souverain à la mort et au guet-apens!

La trompette sonne. Entrent LE ROI HENRY, SCROOP, CAMBRIDGE, GREY, des Seigneurs et des gens de suite.

LE ROI.

— Maintenant souffle un vent favorable, et nous allons nous embarquer. — Milord de Cambridge...

A Scroop.

Et vous, mon cher lord de Masham...

A Grey.

— Et vous, mon gentil chevalier, donnez-moi votre opinion. — Pensez-vous pas que les troupes que nous emmenons avec nous — puissent se frayer passage à travers les forces de la France, — et accomplir l'œuvre — pour laquelle nous les avons réunies en ligne?

SCROOP.

— Sans doute, milord, si chaque homme fait de son mieux.

LE ROI.

— Nous ne doutons pas de cela, étant bien convaincus — que nous n'entraînons pas avec nous un cœur — qui ne soit en parfait accord avec le nôtre, — et que nous n'en

laissons pas derrière nous un seul qui ne nous souhaite — succès et victoire.

CAMBRIDGE.

— Jamais monarque ne fut plus redouté et aimé — que ne l'est Votre Majesté. Il n'y a pas, je pense, un seul sujet — qui vive à contre-cœur et mal à l'aise — sous l'ombre douce de votre gouvernement.

GREY.

— Ceux même qui étaient les ennemis de votre père — ont noyé leur fiel dans le miel, et vous servent — d'un cœur plein de dévouement et de zèle.

LE ROI.

— Nous avons là un puissant motif de gratitude; — et notre bras oubliera son office, — avant que nous oubliions de récompenser le mérite et les services, — dans la mesure de leur importance et de leur dignité.

SCROOP.

— Ainsi le zèle poursuivra son œuvre avec des muscles d'acier; — et l'activité se retrempera dans l'espoir — de rendre à Votre Grâce de continuels services.

LE ROI.

— Nous n'attendons pas moins... Mon oncle d'Exeter, — faites élargir l'homme arrêté hier — pour outrages à notre personne. Nous croyons — que c'est l'excès du vin qui l'a poussé; — et, maintenant qu'il est plus sage, nous lui pardonnons.

SCROOP.

— C'est là de la clémence, mais de l'imprudence excessive. — Permettez qu'il soit châtié, mon souverain, de peur que l'exemple — de son impunité ne lui suscite des imitateurs.

LE ROI.

— Oh! n'importe. Soyons clément.

CAMBRIDGE.

— Votre Altesse peut l'être, et cependant punir.

GREY.

— Sire, vous ferez preuve de grande clémence si vous lui accordez la vie — après lui avoir infligé une correction exemplaire.

LE ROI.

— Hélas ! votre affection et votre sollicitude excessive pour moi — sont d'accablantes plaidoieries contre ce pauvre misérable. — Si nous ne devons pas fermer les yeux sur de petites fautes, — conséquences de l'intempérance, combien grands faudra-t-il les ouvrir, — quand des crimes capitaux, longuement ruminés, consommés et digérés, — surgiront devant nous ?.. Nous voulons faire élargir cet homme, — bien que Cambridge, Scroop et Grey, dans leur profonde sollicitude — et leur tendre intérêt pour notre personne, — désirent qu'il soit puni. Passons maintenant aux affaires de France. — Quels sont les commissaires récemment choisis ?

CAMBRIDGE.

Moi, milord. — Votre Altesse m'a dit de demander aujourd'hui ma commission.

SCROOP.

— Ainsi qu'à moi, mon suzerain.

GREY.

Et à moi, mon royal souverain.

LE ROI, remettant un papier à chacun.

— Eh bien, Richard, comte de Cambridge, voici la vôtre ; — voici la vôtre, lord Scroop de Masham ; et vous, messire chevalier, — Grey de Northumberland, recevez la vôtre... — Lisez, et sachez que je sais tout votre mérite... — Milord de Westmoreland, mon oncle Exeter, — nous nous embarquerons ce soir.

Regardant les trois conspirateurs.

Eh bien, qu'y a-t-il donc, messieurs? — que voyez-vous dans ces papiers, que vous changez — ainsi de couleur?... Voyez comme ils pâlissent! — Leurs joues sont de papier... Çà, que lisez-vous là — qui vous effare ainsi et chasse le sang — de votre visage?

CAMBRIDGE.

Je confesse ma faute, — et me livre à la merci de Votre Altesse.

GREY ET SCROOP.

Que nous invoquons tous.

LE ROI.

— Cette merci, qui naguère encore vivait en nous, — vos propres conseils l'ont étouffée et tuée. — Vous ne devriez pas, par pudeur, parler de merci; — car vos propres raisons se retournent contre vous — comme des chiens dévorants contre leurs maîtres. — Voyez-vous, mes princes, et vous, mes nobles pairs, — ces monstres anglais! Ce milord de Cambridge que voici, — vous savez combien notre affection était prompte — à le parer de toutes les dignités — qui pouvaient l'honorer! Et cet homme — a, pour quelques légers écus, comploté à la légère, — et juré aux agents de la France — de nous tuer ici à Southampton. Serment — que ce chevalier, non moins notre obligé — que Cambridge, a fait également.

Il montre Grey.

Mais, oh! — que te dirai-je à toi, lord Scroop? cruelle, — ingrate, sauvage, inhumaine créature! — toi qui portais la clef de tous mes secrets, — qui connaissais le fond même de mon âme, — qui aurais presque pu battre monnaie avec ma personne, — si tu avais voulu m'exploiter pour ton usage! — est-il possible que l'or de l'étranger — ait tiré de toi une étincelle de mal — capable seulement de heurter mon doigt? Le fait est si étrange — que, bien qu'il ressorte aussi grossièrement — que du noir sur du blanc,

mes yeux se refusent presque à le voir. — La trahison et le meurtre, marchant toujours ensemble, — comme une paire de démons voués à une mutuelle assistance, — collaborent toujours pour des motifs si grossièrement naturels, — que la surprise ne se récrie pas devant leur œuvre. — Mais toi, contre toute logique, tu as fait suivre — par l'étonnement la trahison et le meurtre. — Quel que soit l'astucieux démon — qui t'a entraîné si absurdement, — il a dans l'enfer la palme de l'excellence. — Les autres démons, instigateurs de trahisons, — expédient et bâclent une damnation — avec des lambeaux de prétextes et avec des formes parées — d'un faux éclat de vertu. — Mais celui qui t'a séduit et t'a fait marcher — ne t'a donné d'autre mobile, pour commettre la trahison, — que l'honneur d'être qualifié traître ! — Si ce même démon qui t'a ainsi dupé — parcourait l'univers de son allure léonine, — il pourrait, en rentrant dans le vaste Tartare, — dire aux légions d'en bas : « Jamais je ne pourrai gagner — une âme aussi aisément que celle de cet Anglais ! » — Oh ! de combien de soupçons tu as empoisonné — la douceur de la confiance ! Un homme a-t-il la mine loyale? — Eh bien, tu l'avais aussi. A-t-il l'air grave et instruit? — Eh bien, tu l'avais aussi ! Est-il d'une noble famille? — Eh bien, tu l'étais aussi ! A-t-il l'air religieux ? — Eh bien, tu l'avais aussi ! Est-il sobre de régime, — exempt de passions grossières, de joie comme de colère brutale, — constant d'humeur, inaccessible aux caprices du sang, — orné et paré d'une vertu modeste, — habitué à n'accepter le témoignage de ses yeux qu'avec celui de ses oreilles, — et à ne se fier à aucun qu'après un scrupuleux examen ? — Telles étaient les qualités exquises que tu semblais avoir. — Et aussi ta chute a laissé une espèce de marque — qui entache de soupçon l'homme le plus accompli — et le mieux doué ! Je pleurerai sur toi ; — car ta trahison me fait l'effet — d'une seconde chute de l'homme !... (15)

Leurs crimes sont patents, — arrêtez-les pour qu'ils en répondent devant la loi; — et puisse Dieu les absoudre de leurs forfaits ! —

EXETER.

Je t'arrête pour haute trahison, toi qui as nom Richard, comte de Cambridge.

Je t'arrête pour haute trahison, toi qui as nom Henry, lord Scroop de Masham.

Je t'arrête pour haute trahison, toi qui as nom Thomas Grey, chevalier de Northumberland.

SCROOP.

— C'est justement que Dieu a révélé nos desseins, — et je suis plus désolé de mon crime que de ma mort. — Que je le paie de ma vie, — mais que Votre Altesse veuille me le pardonner (16).

CAMBRIDGE.

— Pour moi, ce n'est pas l'or de la France qui m'a séduit, — bien que je l'aie accepté comme un moyen — d'effectuer plus vite mes projets. — Mais Dieu soit loué de leur avortement ! — Je m'en réjouirai sincèrement au milieu même de mon supplice, — suppliant Dieu et vous de me pardonner.

GREY.

— Jamais sujet fidèle ne fut plus joyeux — de la découverte d'une formidable trahison — que je ne le suis moi-même, à cette heure, — d'avoir été prévenu dans une damnable entreprise. — Pardonnez, non à ma personne, sire, mais à ma faute !

LE ROI.

— Que Dieu vous absolve en sa merci ! Écoutez votre sentence. — Vous avez conspiré contre notre royale personne ; — vous vous êtes ligués avec un ennemi déclaré ; et avec l'or de ses coffres — vous avez reçu les arrhes de notre mort. — Ainsi vous avez voulu vendre votre roi à l'as-

sassinat, — ses princes et ses pairs à la servitude, — ses sujets à l'oppression et au mépris, — et tout son royaume à la désolation. — Pour nous personnellement nous ne cherchons pas de vengeance ; — mais nous devons veiller au salut de notre royaume, — dont vous avez cherché la ruine, et nous vous livrons — à ses lois. Allez-vous-en donc, — pauvres misérables, allez à la mort. — Que Dieu dans sa merci vous inspire — le courage de la bien subir, ainsi que — le repentir sincère — de tous vos énormes forfaits ! Qu'on les emmène (17).

Les conspirateurs sortent escortés par des gardes.

— Maintenant, milords, en France ! Cette entreprise — sera glorieuse pour vous, comme pour nous. — Nous ne doutons pas d'une campagne facile et heureuse. — Puisque Dieu a si gracieusement mis en lumière — cette dangereuse trahison qui rôdait sur notre route — pour arrêter nos premiers pas, nous ne doutons point désormais — que tous les obstacles ne s'aplanissent devant nous. — En avant donc, chers compatriotes ! Confions — nos forces à la main de Dieu, — et mettons-les immédiatement en mouvement. — En mer, et allègrement ! Hissez les étendards de guerre. — Que je ne sois plus roi d'Angleterre si je ne suis roi de France !

Ils sortent.

SCÈNE V.

[Londres. Chez mistress Quickly.]

Entrent PISTOLET, MISTRESS QUICKLY, NYM, BARDOLPHE et le PAGE.

MISTRESS QUICKLY, à Pistolet.

Je t'en prie, doux miel d'époux, laisse-moi te mener jusqu'à Staines.

PISTOLET.

— Non ; car mon cœur viril est navré. — Sois jovial, Bar-

dolphe ! Nym, réveille ta verve de hableur. — Page, hérisse ton courage ! Car Falstaff est mort, — et nous devons en être navrés !

BARDOLPHE.

Je voudrais être avec lui, où qu'il soit, au ciel ou en enfer.

MISTRESS QUICKLY.

Ah! pour sûr, il n'est pas en enfer; il est dans le sein d'Arthur, si jamais homme est allé dans le sein d'Arthur. Il a fait une belle fin et il s'en est allé comme un enfant en robe de baptême ; il a passé juste entre midi et une heure, juste à la descente de la marée; car, quand je l'ai vu chiffonner ses draps, et jouer avec des fleurs, et sourire au bout de ses doigts, j'ai reconnu qu'il n'y avait plus qu'une issue; car son nez était pointu comme une plume, et il jasait de prés verts. *Comment va, sir John*, lui dis-je ! *Eh! l'homme! ayez bon courage!* Alors il a crié : *mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu!* trois ou quatre fois. Moi pour le réconforter, je lui ai dit qu'il ne devait pas penser à Dieu. J'espérais qu'il n'avait pas besoin de s'embarrasser de pensées pareilles. Sur ce, il m'a dit de lui mettre plus de couvertures sur les pieds. J'ai mis la main dans le lit, et je les ai tâtés, et ils étaient froids comme la pierre. Alors je l'ai tâté jusqu'aux genoux, et puis plus haut, et puis plus haut, et tout était froid comme la pierre.

NYM.

On dit qu'il a crié contre le vin.

MISTRESS QUICKLY.

Ça, c'est vrai.

BARDOLPHE.

Et contre les femmes.

MISTRESS QUICKLY.

Ça, c'est pas vrai.

LE PAGE.

Si fait, c'est vrai ; et il a dit qu'elles étaient des démons incarnés.

MISTRESS QUICKLY.

Il n'a jamais pu souffrir l'incarnat ; c'est une couleur qu'il n'a jamais aimée.

LE PAGE.

Il a dit une fois que le diable l'aurait par les femmes.

MISTRESS QUICKLY.

Il lui est arrivé, en effet, de maltraiter un peu les femmes, mais alors il était bilieux, et il parlait de la prostituée de Babylone.

LE PAGE.

Vous rappelez-vous pas qu'une fois il vit une puce posée sur le nez de Bardolphe ; et qu'il dit que c'était une âme noire brûlant dans le feu de l'enfer ?

BARDOLPHE.

Allons ! l'aliment n'est plus, qui entretenait ce feu. Voilà toute la richesse que j'ai amassée à son service.

Il montre son nez rubicond.

NYM.

Filons-nous ? Le roi sera parti de Southampton.

PISTOLET.

— Allons, partons.

A mistress Quickly.

Mon amour, donne-moi tes lèvres.

Il l'embrasse.

— Veille à mes immeubles et à mes meubles. — Que le bon sens te guide. Le mot d'ordre est *prenez et payez.* — Ne fais crédit à personne : — car les serments sont des fétus, la foi des hommes n'est qu'un pain à cacheter, — et un *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras*, mon canneton. — Ainsi, que *Caveto* soit ton conseiller. — Va, essuie tes cristaux... Compagnons d'armes, — en France ! et comme des

sangsues, mes enfants, — suçons, suçons, suçons jusqu'au sang. —

PAGE.

Eh ! ça n'est qu'une nourriture malsaine, à ce qu'on dit.

PISTOLET.

Un baiser sur ses douces lèvres, et marchons.

BARDOLPHE.

Adieu, l'hôtesse.

Il embrasse mistress Quickly.

NYM.

Je ne puis baiser, moi ; voilà la morale de la chose ; mais adieu.

PISTOLET.

Montre-toi bonne ménagère ; tiens ça bien clos, je te le commande.

MISTRESS QUICKLY.

Bon voyage ! adieu.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

[Le palais du roi de France à Paris (18).]

LE ROI.

— Ainsi l'Anglais arrive sur nous avec toutes ses forces. — Et il importe à nos plus chers intérêts — de riposter royalement dans notre défense. — Aussi les ducs de Berry, de Bretagne, — de Brabant et d'Orléans vont partir — au plus vite, ainsi que vous, Dauphin, — pour pourvoir et renforcer nos places de guerre — d'hommes de courage et de tous les moyens défensifs ; — car l'Anglais approche avec la fureur — d'un torrent sucé par un gouffre. — Il nous sied donc de prendre toutes les précautions — que peut nous conseiller la crainte, en vue des traces récentes —

laissées sur nos plaines par l'Anglais — fatal et trop négligé.

LE DAUPHIN.

Mon père très-redouté, — il est fort sage de nous armer contre l'ennemi. — Car, lors même qu'aucune guerre, aucune querelle publique n'est imminente, — un royaume ne doit pas se laisser énerver par la paix, — au point que ses moyens de défense, ses troupes, ses approvisionnements, — cessent d'être entretenus, assemblés et concentrés — comme dans l'attente d'une guerre. — Aussi, je le déclare, il convient que nous partions tous — pour inspecter les parties malades et faibles de la France. — Et faisons-le sans montrer de crainte, — sans en montrer plus que si nous savions toute l'Angleterre — occupée des danses moresques de la Pentecôte ; — car, mon bon suzerain, elle est si follement régie, — son sceptre est si grotesquement porté — par un jouvenceau frivole, étourdi, futile et capricieux — qu'elle ne peut inspirer la crainte.

LE CONNÉTABLE.

Oh ! silence, Dauphin ! — Vous méconnaissez par trop ce roi. — Que Votre Grâce questionne les derniers ambassadeurs ; — ils lui diront avec quelle haute dignité il a reçu leur ambassade, — de quels nobles conseillers il était entouré, — que de réserve il montrait dans ses objections, et aussi — que de terrible fermeté dans sa résolution ; — et vous reconnaîtrez que ses extravagances passées — n'étaient que les dehors du romain Brutus, — cachant la sagesse sous le manteau de la folie, — comme les jardiniers recouvrent d'ordures les racines — les plus précoces et les plus délicates.

LE DAUPHIN.

— Allons, monsieur le grand connétable, il n'en est pas ainsi ; — mais peu importe ce que nous en pensons. — En cas de défense, le mieux est d'estimer — l'ennemi plus

redoutable qu'il ne le semble; — car alors on donne toute leur extension aux moyens défensifs. — Et lésiner sur ces moyens, — c'est imiter l'avare qui perd son habit pour épargner — un peu de drap.

LE ROI DE FRANCE.

Tenons le roi Henry pour redoutable; — et songez, princes, à vous armer fortement pour le combattre. — Sa race s'est gorgée de nos dépouilles; — il est de cette lignée sanglante — qui nous a hantés jusque dans nos sentiers familiers: — témoin ce jour de honte trop mémorable — où fut livrée la fatale bataille de Crécy, — et où tous nos princes furent faits prisonniers — par cette noire renommée, Édouard, le prince Noir de Galles, — tandis que le géant, son père, debout sur un mont géant, — au haut des airs, couronné du soleil d'or, — contemplait son fils héroïque et souriait de le voir — mutiler l'œuvre de la nature et détruire — cette génération modèle que Dieu et les Français nos pères — avaient faite en vingt ans! Henry est le rejeton — de cette tige victorieuse; redoutons — sa puissance natale et sa destinée.

Entre un MESSAGER.

LE MESSAGER.

— Les ambassadeurs de Henry, roi d'Angleterre, — sollicitent accès auprès de Votre Majesté.

LE ROI DE FRANCE.

— Nous leur donnerons audience sur-le-champ. Qu'on aille les quérir.

Le messager et plusieurs seigneurs sortent.

— Vous voyez, amis, avec quelle ardeur cette chasse est menée.

LE DAUPHIN.

— Faites volte-face, et vous en arrêterez l'élan : car les

lâches chiens — multiplient leurs aboiements surtout quand ce qu'ils ont l'air de menacer — court bien loin devant eux. Mon bon souverain, — arrêtez court ces Anglais; et apprenez-leur — de quelle monarchie vous êtes le chef. — L'amour de soi-même, mon suzerain, n'est pas un défaut aussi bas — que l'abandon de soi-même.

Les SEIGNEURS rentrent avec EXETER et sa suite.

LE ROI DE FRANCE, à EXETER.

De la part de notre frère d'Angleterre?

EXETER.

— De sa part. Et voici ce qu'il mande à Votre Majesté: — il vous invite, au nom du Dieu tout-puissant, — à dépouiller et à laisser de côté — les grandeurs empruntées qui, par le don du ciel, — par la loi de la nature et celle des nations, lui appartiennent, — à lui et à ses héritiers: à savoir la couronne de France — et tous les vastes honneurs attachés — par la coutume et l'ordre des temps — à cette couronne. Afin que vous sachiez — que ce n'est pas là une réclamation oblique ou équivoque, — tirée des vermoulures d'un passé évanoui — et déterrée de la poussière de l'antique oubli, — il vous envoie cette mémorable généalogie, — clairement démonstrative en toutes ses branches.

Il remet un papier au roi.

— Il vous invite à examiner cette filiation; — et, quand vous aurez reconnu qu'il descend directement — de son aïeul, illustre entre les plus fameux, — Édouard III, il vous somme d'abdiquer alors — la couronne et la royauté usurpées par vous — sur lui, le légitime et véritable possesseur.

LE ROI DE FRANCE.

— Sinon, que s'ensuivra-t-il?

EXETER.

— Une sanglante contrainte. Car quand vous cacheriez la couronne — jusque dans votre cœur, il irait l'en arracher. — Et c'est pourquoi il s'avance dans un fracas de tempêtes, — de tonnerres et de tremblements de terre, comme un autre Jupiter, — décidé à recourir à la force, si les requêtes échouent. — Il vous somme, par les entrailles du Seigneur, — de livrer la couronne, et de prendre en pitié — les pauvres âmes pour lesquelles cette guerre affamée — ouvre ses vastes mâchoires. C'est sur votre tête — qu'il rejette le sang des morts, les larmes des veuves, — les cris des orphelins, les sanglots des vierges pleurant — leurs maris, leurs pères et leurs fiancés — dévorés par cette querelle. — Voilà sa réclamation, sa menace, et mon message ; — si cependant le Dauphin est ici présent, — je suis chargé pour lui d'un compliment spécial.

LE ROI DE FRANCE.

— Quant à nous, nous prendrons notre temps pour réfléchir. — Demain vous porterez nos pleines résolutions — à notre frère d'Angleterre.

LE DAUPHIN.

Quant au Dauphin, — je le représente ici. Que lui envoie l'Anglais ?

EXETER.

— Un dédaigneux défi. La plus mince estime, le plus profond mépris — que puisse, sans déroger, manifester — un grand prince, voilà ses sentiments pour vous. — Ainsi parle mon roi ; et si Son Altesse, votre père, — ne s'empresse pas, en accédant pleinement à toutes nos demandes, — d'adoucir l'amère raillerie que vous avez adressée à Sa Majesté, — il vous en demandera raison, et si rudement — que les cavernes et les entrailles souterraines de la France — retentiront de votre insolence et vous renverront votre sarcasme — dans un ricochet d'artillerie.

LE DAUPHIN.

— Dites-lui que, si mon père lui fait une réponse favorable, — c'est contre ma volonté : car mon unique désir, — c'est d'engager une partie avec l'Anglais. C'est dans ce but — que, considérant sa jeunesse et sa futilité, — je lui ai envoyé ces balles de Paris.

EXETER.

— En revanche, il fera trembler votre Louvre de Paris, — ce Louvre fût-il la première cour de la puissante Europe. — Et soyez sûrs que vous trouverez, — comme nous ses sujets, une différence surprenante — entre ce que promettait sa verte jeunesse — et ce qu'il est aujourd'hui. Maintenant il pèse le temps — jusqu'au dernier scrupule. Vous l'apprendrez — par vos propres désastres, pour peu qu'il reste en France.

LE ROI DE FRANCE.

— Demain vous connaîtrez pleinement nos intentions.

EXETER.

— Expédiez-nous en toute hâte, de peur que notre roi — ne vienne ici lui-même nous demander compte de ce délai ; — car il a déjà pris terre en ce pays.

LE ROI DE FRANCE.

— Vous serez bientôt expédiés avec de belles propositions. — Une nuit n'est qu'un mince répit et un court intervalle — pour répondre sur des matières de pareille conséquence.

Ils sortent.

Entre le CHOEUR.

LE CHOEUR.

— Ainsi d'une aile imaginaire notre scène agile vole — avec le mouvement accéléré — de la pensée. Figurez-vous que vous avez vu — le roi armé de toutes pièces embarquer sa royauté — au port de Southampton, sa brave flotte —

éventant le jeune Phébus avec de soyeux pavillons. — Mettez en jeu votre fantaisie, et qu'elle vous montre — les mousses grimpant à la poulie de chanvre. — Entendez le coup de sifflet strident qui impose l'ordre — à tant de bruits confus ; voyez les voiles de fil, — soulevées par le vent invisible et pénétrant, — entraîner à travers la mer sillonnée les énormes bâtiments — qui opposent leur poitrine à la lame superbe. Oh ! figurez-vous — que vous êtes sur le rivage, et que vous apercevez — une cité dansant sur les vagues inconstantes ; — car telle apparaît cette flotte majestueuse — qui se dirige droit sur Harfleur. Suivez-la, suivez-la ! — Accrochez vos pensées à l'arrière de ces navires, — et laissez votre Angleterre calme comme l'heure morte de minuit, — gardée par des grands-pères, des marmots et des vieilles femmes, — qui ont passé ou n'ont pas atteint l'âge de l'énergie et de la puissance. — Car quel est celui qui, ayant seulement un poil — au menton, n'a pas voulu suivre — en France cette élite de cavaliers choisis ? — A l'œuvre ! à l'œuvre les pensées, et qu'elles vous représentent un siége : — voyez l'artillerie sur ses affûts, — ouvrant ses bouches fatales sur l'enceinte d'Harfleur. — Supposez que l'ambassadeur de France revient — dire à Harry que le roi lui offre — sa fille Catherine et, avec elle, en dot, — quelques petits et insignifiants duchés. — L'offre n'est pas agréée : et l'agile artilleur — touche de son boute-feu le canon diabolique....

Fanfare d'alarme. Décharge d'artillerie.

Et devant lui tout s'écroule. Restez-nous bienveillants, — et suppléez par la pensée aux lacunes de notre représentation.

Le Chœur sort.



SCÈNE VII.

[En France. Devant Harfleur.]

Fanfares. Entrent le Roi Henry, Exeter, Bedford, Glocester et des soldats portant des échelles de siége.

LE ROI HENRY.

— Retournons, chers amis, retournons à la brèche, — ou comblons-la de nos cadavres anglais. — Dans la paix, rien ne sied à un homme — comme le calme modeste et l'humilité. — Mais quand la bourrasque de la guerre souffle à nos oreilles, — alors imitez l'action du tigre, — raidissez les muscles, surexcitez le sang, — déguisez la sérénité naturelle en furie farouche; — puis donnez à l'œil une expression terrible; — faites-le saillir par l'embrasure de la tête — comme le canon de bronze; que le sourcil l'ombrage, — effrayant comme un roc déchiqueté — qui se projette en surplomb sur sa base minée — par les lames de l'Océan furieux et dévastateur! — Enfin montrez les dents, et dilatez les narines, — retenez énergiquement l'haleine, et donnez à toutes vos forces — leur pleine extension... En avant, en avant, nobles Anglais — qui devez votre sang à des pères aguerris, — à des pères qui, comme autant d'Alexandres, — ont, dans ces contrées, combattu du matin au soir — et n'ont rengaîné leurs épées que faute de résistance! — Ne déshonorez pas vos mères; prouvez aujourd'hui — que vous êtes vraiment les enfants de ceux que vous appelez vos pères! — Soyez l'exemple des hommes d'un sang plus grossier, — et apprenez-leur à guerroyer... Et vous, braves milices, — dont les membres ont été formés en Angleterre, montrez-nous ici — la valeur de votre terroir; faites-nous jurer — que vous êtes dignes de votre race. Ce dont je ne doute pas; — car il n'est aucun de vous, si humble et si chétif qu'il

soit, — qui n'ait un noble lustre dans les yeux. — Je vous vois, comme des lévriers en laisse, — bondissant d'impatience. Le gibier est levé, — suivez votre ardeur; et, en vous élançant, — criez: *Dieu pour Harry! Angleterre et Saint-Georges!* (19)

Ils sortent. Fanfares d'alarme. Décharges d'artillerie. Les troupes anglaises défilent, allant à l'assaut. Puis arrivent NYM, BARDOLPHE, PISTOLET et le PAGE.

BARDOLPHE.

Sus! sus! sus! sus! sus! A la brèche! à la brèche!

NYM.

Je t'en prie, caporal, arrête. L'action est trop chaude; et, pour ma part, je n'ai pas une vie de rechange. La plaisanterie est trop chaude, et voilà mon refrain.

PISTOLET.

— Ton refrain est fort juste. Car les plaisanteries se répètent par trop; — les coups vont et viennent; les vassaux de Dieu tombent et meurent; —

Et glaive et bouclier
Dans la plaine sanglante
Gagnent un immortel renom!

NYM.

Je voudrais être dans une taverne à Londres. Je donnerais tout mon renom pour un pot d'ale et un lieu sûr.

PISTOLET.

Et moi aussi!

Si je n'avais qu'à souhaiter,
La bonne volonté ne me manquerait pas,
Et je volerais bien vite là-bas.

LE PAGE.

Aussi preste, mais non aussi honnête
Que l'oiseau qui chante sur la branche.

Entre le capitaine **FLUELLEN**.

FLUELLEN.

Cortieu ! A la prèche, chiens ! En afant, couillons !

Il les chasse devant lui.

PISTOLET, au Capitaine.

– Grand duc, sois miséricordieux pour des hommes d'argile ! – Apaise ta rage, apaise ta virile rage ! – Apaise ta rage, grand duc ! – Apaise ta rage, bon, beau coq ! use de douceur, cher poulet.

NYM.

Voilà, ma foi, de la bonne humeur !

A Fluellen.

Votre Honneur est sujet à de mauvaises humeurs.

Sortent Nym, Pistolet et Bardolphe, chassés par Fluellen.

LE PAGE.

Jeune comme je le suis, j'ai observé ces trois fier-à-bras : je suis leur page à tous trois ; mais, voulussent-ils me servir, ils ne me fourniraient pas un homme à eux trois ; car ces trois farceurs ne feraient pas un homme. Pour Bardolphe, il a le foie livide et la face rubiconde ; partant, il paie de mine, mais ne se bat point. Pour Pistolet, il a une langue massacrante et une épée paisible ; partant il ébrèche force paroles et garde intactes ses armes. Pour Nym, il a ouï dire que les hommes qui parlent le moins sont les plus vaillants ; et conséquemment il dédaigne de dire ses prières, de peur d'être pris pour un couard ; mais ses rares paroles sont en proportion de ses rares belles actions ; car il n'a jamais cassé d'autre tête que la sienne ; et encore était-ce contre un poteau, un jour qu'il était ivre. Ils commettent n'importe quel vol et le qualifient d'acquêt. Bardolphe a volé un étui à luth, l'a porté douze lieues et l'a vendu trois sols. Nym et Bardolphe sont frères d'armes en filouterie. A Calais ils ont volé une lardoire ; et j'ai reconnu, par cet exploit, qu'ils étaient gens à avaler tous les lardons. Ils

voudraient que je fusse aussi familier avec les poches des gens que leur gant ou leur mouchoir; mais il est contraire à ma dignité de prendre dans la poche d'autrui pour mettre dans la mienne; car c'est évidemment empocher autant d'offenses. Il faut que je les quitte, et me mette en quête d'un service plus honorable. Leur vilenie soulève mon faible cœur, et il faut que je la rejette.

Il sort.

FLUELLEN rentre, suivi de GOWER.

GOWER.

Capitaine Fluellen, il faut que vous alliez immédiatement aux mines; le duc de Glocester voudrait vous parler.

FLUELLEN.

Aux mines! dites au duc qu'il ne fait pas bon aller aux mines. Car, voyez-vous, les mines n'est pas dans les règles de la guerre; les concavités n'en est pas suffisantes; car, voyez-vous, l'ennemi (vous pouvez expliquer ça au duc, voyez-vous) est creusé douze pieds par-dessous sa contre-mine. Par Cheshus, je crois qu'il nous fera tous sauter, si la direction n'est pas meilleure.

GOWER.

Le duc de Glocester, à qui la conduite du siége est confiée, est entièrement dirigé par un Irlandais, un fort vaillant gentilhomme, ma foi!

FLUELLEN.

C'est le capitaine Macmorris, n'est-ce pas?

GOWER.

Lui-même, je crois.

FLUELLEN.

Par Cheshu, c'est un âne, s'il en est un dans l'univers. Je le lui déclarerai à sa parpe: il n'est pas plus au fait de la vraie discipline de la guerre, voyez-vous, de la discipline romaine, qu'un roquet.

MACMORRIS et JAMY apparaissent à distance (20).

GOWER.

Le voici qui vient; et avec lui le capitaine des Écossais, le capitaine Jamy.

FLUELLEN.

Le capitaine Jamy est un gentilhomme merveilleusement faleureux, c'est certain; et de grande activité; connaissant à fond les anciennes guerres, d'après ma propre connaissance de ses instructions. Par Cheshus, il soutiendra une conversation, aussi bien qu'aucun militaire dans l'univers, sur la discipline des primitives guerres des Romains.

JAMY.

Bonzour, capitaine Fluellen.

FLUELLEN.

Bonjour à votre seigneurie, pon capitaine Jamy.

GOWER.

Comment va, capitaine Macmorris? Avez-vous quitté les mines? Les pionniers ont-ils cessé?

MACMORRIS.

Par le Chrish, là, ch'est mal; l'ouvrache est abandonné, la trompette sonne la retraite. J'en chure par cette main et par l'âme de mon père, voilà de mauvais ouvrache : ch'est abandonné! Moi, j'aurais fait sauter la ville, Chrish me pardonne, là, en une heure. Oh! ch'est mal; ch'est mal; par cette main, ch'est mal!

FLUELLEN.

Capitaine Macmorris, ayez la ponté, je vous en conjure, de m'accorder, voyez-vous, quelques moments d'entretien en partie, touchant ou concernant la discipline de la guerre, les guerres de Rome, par voie d'augmentation, voyez-vous, et de conversation amicale, en partie pour satisfaire ma pensée et en partie pour la satisfaction, voyez-vous, de mon esprit, touchant la théorie de la discipline militaire. Voilà la chose.

JAMY.

Ce seha pafait, su ma paole, mes baves capitaines; et ze compte, avec vote permission, dire mon mot quand z'en trouvehai l'occasion; oui, ma foi!

MACMORRIS.

Ce n'est pas le moment de discourir, Chrish me pardonne! la journée est chaude, et le temps, et la bataille, et le roi, et les ducs; ce n'est pas le moment de discourir. La ville est assiéchée, et la trompette nous appelle à la brèche; et nous causons, par le Chrish, et nous ne faisons rien! C'est une honte pour nous tous, Dieu me pardonne! c'est une honte de rester les bras croisés; c'est une honte, par cette main! Et il y a des gorges à couper et de l'ouvrache à faire! Et il n'y a rien de fait, Chrish me p'rdonne!

JAMY.

Par la messe, avant que ces yeux-là se livent au sommeil, ze fehai de la besogne ou je sehai poté en terre; ouidà! ou je sehai mort; ze paiehai de ma personne aussi vaillamment que ze pouhai, ze m'y engaze, en un mot comme en mille. Mobleu! ze sehais bien aise d'ouïr une discussion ente vous deux.

FLUELLEN.

Capitaine Macmorris, je crois, voyez-vous, sauf votre avis, qu'il n'y en a pas beaucoup de votre nation...

MACMORRIS.

De ma nation! Qu'est-che que ch'est que ma nation?... Qu'est-che que ch'est que ma nation? Qui parle de ma nation? Est-che un maraud, un bâtard, un coquin, un chenapan?

FLUELLEN.

Voyez-vous, capitaine Macmorris, si vous prenez les choses à contresens, je pourrais croire que vous ne me traitez pas avec l'affabilité qu'en toute discrétion, voyez-vous, vous devriez avoir envers un homme qui vous vaut

pien et pour la discipline de la guerre et pour la qualité de la naissance et autres particularités.

MACMORRIS.

Je ne reconnais pas que vous me valiez; et, Chrish me pardonne, je vous couperai la tête.

GOWER.

Messieurs, il y a entre vous deux un malentendu.

JAMY.

Oh ! c'est un mauvais quiproquo !

Un parlementaire sonne.

GOWER.

La ville sonne une chamade.

FLUELLEN.

Capitaine Macmorris, quand il se présentera une meilleure occasion, voyez-vous, je prendrai la liberté de vous dire que je connais la discipline de la guerre ! Et voilà qui suffit.

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

[Devant une porte d'Harfleur.]

Le gouverneur et quelques citoyens au haut des remparts. Les troupes anglaises au bas. Entrent le ROI HENRY et son escorte.

LE ROI HENRY.

— Qu'a résolu enfin le gouverneur de la ville? — Voilà le dernier pourparler que nous admettrons. — Ainsi, abandonnez-vous à notre suprême merci ; — ou, en hommes fiers de périr, — provoquez notre fureur extrême ! Car, foi de soldat — (c'est le titre qui, dans ma pensée, me sied le mieux), — si je rouvre la batterie, — je ne quitterai pas votre Harfleur à demi-ruinée, — qu'elle ne soit ensevelie sous ses cendres. — Les portes de la pitié seront toutes closes ; — et le soldat acharné, rude et dur de cœur, — se

démènera dans la liberté de son bras sanguinaire — avec une conscience large comme l'enfer, fauchant comme l'herbe — vos vierges fraîches écloses et vos enfants épanouis ! — Eh ! que m'importe, à moi, si la guerre impie, — vêtue de flammes comme le prince des démons, — commet d'un front noirci tous les actes hideux — inséparables du pillage et de la dévastation ! — Que m'importe, quand vous-mêmes en êtes cause, — si vos filles pures tombent sous la main — du viol ardent et forcené ! — Quelles rênes pourraient retenir la perverse licence, — lorsqu'elle descend la pente de sa terrible carrière ? — Vainement nous signifierions nos ordres impuissants — aux soldats enragés de pillage : — autant envoyer au Léviathan l'injonction — de venir à terre! Ainsi, hommes d'Harfleur, — prenez pitié de votre ville et de vos gens, — tandis que mes soldats sont encore à mon commandement ; — tandis que le vent frais et tempéré de la charité — repousse les nuages impurs et contagieux — du meurtre opiniâtre, du pillage et du crime. — Sinon, eh bien, attendez-vous dans un moment à voir — l'aveugle et sanglant soldat tordre d'une main hideuse, — malgré leurs cris perçants, la chevelure de vos filles ; — vos pères saisis par leur barbe d'argent, — et leurs têtes vénérables brisées contre les murs ; vos enfants nus embrochés sur des piques, — leurs mères affolées perçant les nuages — de leurs hurlements confus, comme autrefois les femmes de Judée — pendant la chasse sanglante des bourreaux d'Hérode (21) ! — Qu'en dites-vous? — Voulez-vous vous rendre, et éviter tout cela, — ou, par une coupable défense, causer votre destruction ?

LE GOUVERNEUR.

— Ce jour met fin à notre espoir. — Le Dauphin, dont nous avons imploré le secours, — nous réplique que ses forces ne sont pas encore suffisantes — pour faire lever un siége si important. C'est pourquoi, roi redouté, — nous

livrons notre ville et nos vies à ta tendre merci. — Franchis nos portes ; dispose de nous et de ce qui est nôtre. — Car nous ne pouvons nous défendre plus longtemps.

LE ROI.

— Ouvrez vos portes. Allons, mon oncle Exeter, — entrez dans Harfleur, restez-y, — et vous y fortifiez puissamment contre les Français. — Usez de merci envers tous. Pour nous, cher oncle, — (l'hiver approche et la maladie envahit — notre armée), nous nous retirerons à Calais. — Cette nuit, nous serons votre hôte à Harfleur. — Demain, nous serons prêts à marcher.

Fanfares. Le roi et l'armée anglaise entrent dans la ville.

SCÈNE IX.

[Dans le palais de Rouen.]

Entrent CATHERINE et ALICE.

CATHERINE.

Alice, tu as esté en Angleterre, et tu parles bien le language.

ALICE.

Un peu, madame.

CATHERINE.

Je te prie, m'enseignez; il faut que j'apprenne à parler. Comment appellez-vous la main, en anglois ?

ALICE.

La main? elle est appelée, de hand.

CATHERINE.

De hand? *Et les doigts?*

ALICE.

Les doigts? ma foy, je oublie les doigts; mais je me souviendray. Les doigts? Je pense qu'ils sont appelés de fingres, *ouy,* de fingres.

CATHERINE.

Le main, de hand; *les doigts*, de fingres. *Je pense que je suis le bon escolier. J'ay gagné deux mots d'anglois vistement. Comment appellez-vous les ongles?*

ALICE.

Les ongles? Les appellons, de nails.

CATHERINE.

De nails. *Escoutez; dites-moy si je parle bien:* de hand, de fingres, de nails.

ALICE.

C'est bien dit, madame; il est fort bon anglois.

CATHERINE.

Dites-moi l'anglois pour le bras.

ALICE.

De arm, *madame.*

CATHERINE.

Et le coude.

ALICE.

De elbow.

CATHERINE.

De elbow. *Je m'en faits la répétition de tous les mots que vous m'avez appris dès à présent.*

ALICE.

Il est trop difficile, madame, comme je pense.

CATHERINE.

Excusez-moi, Alice; escoutez: de hand, de fingres, de nails, de arm, de bilbow.

ALICE.

De elbow, *madame.*

CATHERINE.

O seigneur Dieu! je m'en oublie: de elbow. *Comment appelez-vous le col?*

ALICE.

De nick, *madame.*

CATHERINE.

De nick. *Et le menton?*

ALICE.

De chin.

CATHERINE.

De sin. *Le col,* de nick; *le menton,* de sin.

ALICE.

Ouy. Sauf vostre honneur : en vérité, vous prononcez les mots aussi droict que les natifs d'Angleterre.

CATHERINE.

Je ne doute point d'apprendre par la grâce de Dieu; et en peu de temps.

ALICE.

N'avez-vous pas déjà oublié ce que je vous ay enseignée?

CATHERINE.

Non, je réciteray à vous promptement. De hand, de fingres, de mails.

ALICE.

De nails, *madame.*

CATHERINE.

De nails, de arme, de ilbow.

ALICE.

Sauf votre honneur, de elbow.

CATHERINE.

Ainsi dis-je; de elbow, de nick *et* de sin. *Comment appelez-vous le pied et la robe?*

ALICE.

De foot, *madame; et* de coun.

CATHERINE.

De foot *et* de coun? *O seigneur Dieu! ces sont mots de son mauvais, corruptible, grosse, et impudique, et non pour les dames d'honneur d'user : Je ne voudrois prononcer ces mots devant les seigneurs de France, pour tout le monde. Il faut* de foot *et* de coun, *néant-moins. Je réciterai une*

autre fois ma leçon ensemble : de hand, de fingres, de nails, de arm, de elbow, de nick, de sin, de foot, de com.

ALICE.

Excellent, madame !

CATHERINE.

C'est assez pour une fois. Allons-nous à disner.

Elles sortent (22).

Entrent le ROI DE FRANCE, le DAUPHIN, le DUC DE BOURBON, le CONNÉTABLE DE FRANCE et d'autres.

LE ROI DE FRANCE.

— Il est certain qu'il a passé la Somme.

LE CONNÉTABLE.

— Et si l'on ne le combat pas, monseigneur, — renonçons à vivre en France ; abandonnons tout, — et livrons nos vignobles à un peuple barbare.

LE DAUPHIN.

— *O Dieu vivant !* quelques chétifs rejetons, — nés de l'excès de séve de nos pères, — rameaux de notre souche entés sur un tronc inculte et sauvage, — jailliront-ils si brusquement dans les nues — pour dominer la tige qui les a portés ?

BOURBON.

— Des Normands ! rien que des bâtards normands, des Normands bâtards ! — *Mort de ma vie !* s'ils poursuivent leur marche — sans opposition, je veux vendre ma duché — pour acheter une bourbeuse et sale ferme — dans cette île tortueuse d'Albion.

LE CONNÉTABLE.

— *Dieu des batailles !* où ont-ils pris cette fougue ? — Leur climat n'est-il pas brumeux, flasque et mou ? — Le soleil, comme par dépit, ne se montre à eux que tout pâle, — et tue leurs fruits de ses maussades rayons. Est-ce cette eau fermentée, — bonne pour abreuver des rosses éreintées,

leur décoction d'orge, — qui peut chauffer leur sang glacé jusqu'à cette bouillante valeur? — Et notre sang, ce sang généreux vivifié par le vin, — semblera gelé! Oh! pour l'honneur de notre pays, — ne restons pas figés comme les glaçons en suspens — au chaume de nos maisons, tandis qu'une nation plus froide — verse les sueurs d'une vaillante jeunesse dans nos riches campagnes, — qui n'ont de pauvres, disons-le, que leurs seigneurs naturels!

LE DAUPHIN.

Par l'honneur et la foi, — nos madames se moquent de nous; elles disent hautement — que notre fougue est à bout, et qu'elles abandonneront — leurs personnes à la luxure de la jeunesse anglaise — pour repeupler la France de guerriers bâtards.

BOURBON.

— Elles nous renvoient aux écoles de danse anglaises — — enseigner la haute gavotte et la preste courante, — disant que notre mérite est uniquement dans nos talons, — et que nous sommes sublimes dans la fugue.

LE ROI DE FRANCE.

— Où est Montjoie, le héraut? Dépêchez-le vite, — qu'il aille saluer l'Anglais de notre insultant défi! — Debout, princes; et, armés d'un esprit d'honneur — plus acéré que vos épées, courez au combat. — Charles d'Albret, grand connétable de France, — vous, ducs d'Orléans, de Bourbon et de Berry, — Alençon, Brabant, Bar et Bourgogne; — Jacques Châtillon, Rambures, Vaudemont, — Beaumont, Grandpré, Roussi, Fauconberg, — Foix, Lestrelles, Boucicault et Charolais; — hauts ducs, grands princes, barons, seigneurs, chevaliers, — au nom de vos grandeurs, lavez-vous de cette grande honte. — Arrêtez ce Henry d'Angleterre qui balaie nos plaines — avec des pennons teints du sang d'Harfleur. — Élancez-vous sur son armée comme l'avalanche fond — sur la vallée, infime région vassale — où

les Alpes crachent et vident leur bave. — Précipitez-vous sur lui, vous avez des forces suffisantes, — et dans un chariot captif amenez-le à Rouen — prisonnier.

LE CONNÉTABLE.

Voilà le langage de la grandeur. — Je suis fâché que ses troupes soient si peu nombreuses, — ses soldats malades et exténués par la faim et la fatigue ; — car je suis sûr que, dès qu'il verra notre armée, — il laissera tomber son courage dans la sentine de la peur — et, pour tout exploit, nous offrira sa rançon.

LE ROI DE FRANCE.

— Aussi, seigneur connétable, dépêchez vite Montjoie; — et qu'il déclare à l'Anglais que nous désirons — savoir quelle rançon il est prêt à nous donner. — Prince dauphin, vous resterez avec nous à Rouen.

LE DAUPHIN.

— Non ! j'en conjure Votre Majesté !

LE ROI DE FRANCE.

— Prenez patience, car vous demeurerez avec nous... — Sur ce, seigneur connétable, et vous, princes, en marche ! — Et rapportez-nous vite la nouvelle de la chute de l'Anglais (23).

Ils sortent.

SCÈNE X.

[Le camp anglais en Picardie.]

Entrent GOWER et FLUELLEN.

GOWER.

Comment va, capitaine Fluellen? venez-vous du pont?

FLUELLEN.

Je vous assure qu'il se fait d'excellente pesogne au pont.

GOWER.

Le duc d'Exeter est-il sauf?

FLUELLEN.

Le duc d'Exeter est aussi magnanime qu'Agamemnon; et c'est un homme que j'aime et honore avec toute mon âme, et tout mon cœur, et tout mon respect, et toute ma vie, et toutes mes forces, et tout mon pouvoir. Tieu soit loué et péni! il n'a pas eu le moindre mal; il garde le pont le plus vaillamment du monde, avec une excellente discipline. Il y a là au pont un enseigne; je crois en conscience qu'il est aussi vaillant que Marc Antoine; et c'est un homme qui n'est pas le moins du monde estimé; mais je l'ai vu faire galamment son service.

GOWER.

Comment l'appelez-vous?

FLUELLEN.

On l'appelle l'enseigne Pistolet.

GOWER.

Je ne le connais pas.

Entre PISTOLET.

FLUELLEN.

Voici l'homme.

PISTOLET.

— Capitaine, je te supplie de me faire une faveur: — le duc d'Exeter t'aime fort. —

FLUELLEN.

Oui, Tieu soit loué! j'ai mérité quelque peu son amitié.

PISTOLET.

— Bardolphe, un soldat énergique et ferme de cœur, — d'une brillante valeur, a, par une cruelle fatalité, — et par un tour de roue furieux de la capricieuse Fortune, — cette aveugle déesse — qui se tient debout sur une pierre sans cesse roulante...

FLUELLEN, l'interrompant.

Pardon, enseigne Pistolet. La Fortune est représentée

avec un pandeau sur les yeux pour signifier que la Fortune est afeugle. Et elle est représentée aussi sur une roue pour signifier, c'est la morale de la chose, qu'elle est changeante et inconstante, et qu'elle n'est que variations et que mutabilités; et son pied, voyez-vous, est fixé sur une pierre sphérique qui roule, et roule, et roule! En vérité, le poëte fait une très-excellente description de la Fortune: la Fortune est une excellente moralité.

PISTOLET.

– La Fortune est hostile à Bardolphe et le regarde de travers. – Car il a volé un ciboire et doit être pendu (24). – Maudite mort! – Que la potence happe les chiens, soit; mais l'homme, qu'il reste libre, – et que le chanvre ne lui coupe pas le sifflet! – Mais Exeter a prononcé la sentence de mort – pour un ciboire de mince valeur. – Va donc lui parler; le duc entendra ta voix; – que Bardolphe n'ait pas le fil de ses jours coupé – par une corde de deux sols, ignominie infâme! – Parle en sa faveur, capitaine, et je te revaudrai cela. –

FLUELLEN.

Enseigne Pistolet, je comprends en partie votre pensée.

PISTOLET.

Alors réjouissez-vous-en.

FLUELLEN.

Certes, enseigne, il n'y a pas là de quoi se réjouir; car, voyez-vous, quand il serait mon frère, je laisserais le duc suivre son pon plaisir et l'envoyer à l'exécution; car la discipline doit être maintenue.

PISTOLET.

– Meurs donc et sois damné. Je fais la figue à ton amitié! –

FLUELLEN.

C'est bien.

PISTOLET.

La figue espagnole (25).

Il sort.

FLUELLEN.

Très-bien !

GOWER.

Voilà certes un coquin fieffé! Le fourbe! je me le rappelle maintenant; un maquereau, un coupeur de bourses !

FLUELLEN.

Je vous assure qu'il dépitait sur le pont les plus pelles paroles qu'on puisse voir un jour d'été. Mais c'est bon; ce qu'il m'a dit, c'est bon... Je vous garantis, quand l'occasion se présentera...

GOWER.

Eh ! c'est un hâbleur, un sot, un coquin, qui de temps à autre va à la guerre pour se pavaner, à son retour à Londres, sous les allures d'un soldat. Ces gaillards-là savent parfaitement les noms des principaux commandants; ils apprendront par cœur quelles affaires ont eu lieu ; à quelles tranchées, à quelle brèche, à quel convoi; qui s'est bravement comporté, qui a été fusillé, qui dégradé; quelles étaient les positions de l'ennemi; et ils vous répéteront tout ça couramment en style militaire orné des jurons les plus neufs. Et vous ne sauriez imaginer le merveilleux effet qu'une barbe taillée comme celle du général et une horrible défroque rapportée du camp peuvent produire au milieu des bouteilles écumantes sur des cerveaux arrosés d'ale! Mais il vous faut apprendre à reconnaître ces misérables qui déshonorent le siècle, ou vous ferez de merveilleuses méprises.

FLUELLEN.

Je vais vous dire, capitaine Gower, je vois bien qu'il n'est pas ce qu'il voudrait passer dans le monde pour être. Si je

puis trouver un trou dans sa cotte, je lui dirai mon opinion.

On entend le tambour.

Écoutez, le roi arrive, et il faut que je lui donne des nouvelles du pont.

Entrent le ROI HENRY, GLOCESTER et des soldats.

FLUELLEN.

Tieu pénisse Votre Majesté!

LE ROI.

Eh bien, Fluellen, viens-tu du pont?

FLUELLEN.

Oui, s'il plaît à Votre Majesté! Le duc d'Exeter a fort faillamment défendu le pont. Le Français est parti, voyez-vous; et il y a un libre et peau passage à présent. Morbleu, l'atversaire foulait prendre possession du pont; mais il a été forcé de se retirer, et le duc d'Exeter est maître du pont; je puis le tire à Votre Majesté, le duc est un prave homme.

LE ROI.

Combien avez-vous perdu d'hommes, Fluellen?

FLUELLEN.

La perte de l'atversaire a été très-grande, raisonnablement grande. Morbleu, je crois que le duc n'a pas perdu un homme, hormis celui qui doit être exécuté pour vol dans une église, un certain Bardolphe, que Votre Majesté connaît peut-être. Sa figure n'est que pustules, boutons, tumeurs et flammes de feu; ses lèvres soufflent sous son nez, lequel est comme un tison, tantôt pleu et tantôt rouge; mais son nez doit être exécuté, et son feu éteint.

LE ROI.

Nous voudrions voir tous les malfaiteurs de cette espèce ainsi expédiés. Et nous ordonnons expressément que, dans notre marche à travers le pays, on n'extorque rien des villages; qu'on ne prenne rien qu'en payant; qu'on ne fasse

aucun outrage, qu'on n'adresse aucune parole méprisante aux Français. Car, quand la mansuétude et la cruauté jouent pour un royaume, c'est la joueuse la plus douce qui gagne.

Fanfare. Entre MONTJOIE.

MONTJOIE.

Vous me reconnaissez à mon costume.

LE ROI.

Eh bien, oui, je te reconnais. Qu'as-tu à me faire savoir ?

MONTJOIE.

Les intentions de mon maître.

LE ROI.

Révèle-les.

MONTJOIE.

Ainsi a dit mon roi : Dis à Henry d'Angleterre que, quoique nous parussions morts, nous n'étions qu'endormis. La temporisation est meilleure guerrière que la précipitation. Dis-lui que nous aurions pu le repousser à Harfleur; mais que nous n'avons pas trouvé bon d'écraser l'injure avant qu'elle fût mûre. Enfin voici le moment venu pour nous de répliquer, et notre voix est souveraine : l'Anglais doit se repentir de sa folie, voir sa faiblesse, et admirer notre tolérance. Dis-lui donc de songer à sa rançon ; qu'elle soit en proportion des pertes que nous avons subies, des sujets que nous avons perdus, de l'outrage que nous avons dévoré. Une expiation égale à l'offense ferait fléchir sa petitesse : pour réparer nos pertes, son échiquier serait trop pauvre; pour compenser l'effusion de notre sang, toute la population de son royaume serait un nombre trop chétif; et pour l'outrage qui nous a été fait, sa personne même, agenouillée à nos pieds, ne nous offrirait qu'une faible et indigne satisfaction. A cette déclaration ajoute notre défi ; et dis-lui,

pour conclusion, qu'il a trahi ceux qui le suivent en faisant prononcer leur condamnation. Ainsi parle le roi mon maître; telle est ma mission.

LE ROI.

— Je connais ta qualité ! quel est ton nom ?

MONTJOIE.

Montjoie.

LE ROI.

— Tu remplis dignement ta mission. Retourne sur tes pas, — et dis à ton roi : Qu'en ce moment je ne le cherche point, — mais que je voudrais bien marcher sur Calais — sans empêchement. Car, à dire vrai, — quelque imprudent qu'il soit de faire un tel aveu — à un ennemi artificieux et sagace, — mes soldats sont grandement affaiblis par la maladie ; — mes bandes ont diminué, et les quelques hommes qui me restent — ne valent guère mieux qu'autant de Français ; — quand ils se portaient bien, je te le déclare, héraut, — je croyais voir sur chaque paire de jambes anglaises — marcher trois Français... Mais que Dieu me pardonne — une telle jactance ! C'est votre air de France — qui a soufflé ce vice en moi ; je dois m'en corriger. — Va donc dire à ton maître que je suis ici ; — ma rançon, c'est ce frêle et misérable coffre ; — mon armée n'est qu'une garde faible et malade ; — mais, Dieu aidant, dis-lui que nous irons en avant, quand le roi de France en personne, ou tout autre voisin aussi puissant — nous barrerait le passage... Voici pour ta peine, Montjoie.

Il lui donne un présent.

— Va dire à ton maître de bien réfléchir. — Si l'on nous laisse passer, nous passerons ; si l'on nous fait obstacle, — nous teindrons votre jaune terrain — de votre sang rouge. Et sur ce, Montjoie, adieu. — En résumé, voici notre réponse : — dans notre situation, nous n'entendons pas chercher le combat, — pas plus, que dans notre situation,

nous n'entendons l'éviter. — Dites cela à votre maître (26).

MONTJOIE.

— Je lui transmettrai ces paroles. Je remercie Votre Altesse.

Montjoie sort.

GLOCESTER.

— J'espère qu'ils ne viendront pas sur nous à présent.

LE ROI.

— Nous sommes dans la main de Dieu, frère, non dans les leurs. — Marchez au pont ; il se fait nuit. — Nous allons camper au delà de la rivière ; — et demain nous ordonnerons qu'on se mette en marche.

Ils sortent.

SCÈNE XI.

[Le camp français, près d'Azincourt.]

Entrent le CONNÉTABLE DE FRANCE, le SIRE DE RAMBURES, le DUC D'ORLÉANS, le DAUPHIN et d'autres.

LE CONNÉTABLE.

Bah ! j'ai la meilleure armure du monde... Je voudrais qu'il fît jour.

ORLÉANS.

Vous avez une excellente armure ; mais rendez justice à mon cheval.

LE CONNÉTABLE.

C'est le meilleur cheval de l'Europe.

ORLÉANS.

La matinée n'arrivera donc jamais !

LE DAUPHIN.

Monseigneur d'Orléans, et vous, monseigneur le connétable, vous parlez de cheval et d'armure ?

ORLÉANS.

Vous êtes sous ces deux rapports aussi bien pourvu qu'aucun prince du monde.

LE DAUPHIN.

Quelle longue nuit que celle-ci!... Je ne changerais pas mon cheval pour n'importe quel animal marchant sur quatre paturons. *Çà! ah!* il bondit de terre comme s'il était rembourré de crin; c'est *le cheval volant*, le Pégase *qui a les narines de feu!* Quand je le monte, je plane, je suis un faucon; il trotte dans l'air; la terre chante quand il la touche; l'infime corne de son sabot est plus harmonieuse que la flûte d'Hermès.

ORLÉANS.

Il a la couleur de la muscade.

LE DAUPHIN.

Et la chaleur du gingembre. C'est une bête digne de Persée; il est tout air et tout feu; et les éléments massifs de la terre et de l'eau ne se manifestent en lui que par sa tranquille patience, quand son cavalier le monte. Voilà un cheval! toutes les autres bêtes, vous pouvez les appeler des rosses.

LE CONNÉTABLE.

En effet, monseigneur, c'est un très-parfait et très-excellent cheval.

LE DAUPHIN.

C'est le prince des palefrois; son hennissement est comme le commandement d'un monarque, et sa contenance force l'hommage.

ORLÉANS.

Assez, cousin!

LE DAUPHIN.

Non, celui-là n'a pas d'esprit qui n'est pas capable, depuis le lever de l'alouette jusqu'au coucher de l'agneau, de varier l'éloge mérité par mon palefroi. C'est un thème aussi

fluide que l'Océan; faites des grains de sable autant de langues éloquentes, et mon cheval sera un argument pour toutes. C'est un sujet digne d'être raisonné par un souverain, et monté par le souverain d'un souverain. Il mérite que tout le monde, connu autant qu'inconnu, laisse là ses occupations diverses pour s'extasier devant lui. Un jour j'ai écrit à sa louange un sonnet qui commençait ainsi :

Merveille de la nature !

ORLÉANS.

J'ai entendu un sonnet à une maîtresse qui commençait de même.

LE DAUPHIN.

On aura imité celui que j'ai composé pour mon coursier; car mon cheval est ma maîtresse.

ORLÉANS.

Votre maîtresse est une bonne monture.

LE DAUPHIN.

Oui, pour moi; c'est là le mérite exigé, la perfection d'une bonne et digne maîtresse.

LE CONNÉTABLE.

Pourtant, l'autre jour, je crois, votre maîtresse vous a bien malicieusement désarçonné.

LE DAUPHIN.

Peut-être la vôtre vous en a-t-elle fait autant.

LE CONNÉTABLE.

La mienne n'était pas bridée.

LE DAUPHIN.

Oh ! alors elle était probablement vieille et docile; et vous la montiez comme un cavalier d'Irlande, sans culotte, caleçon collant.

LE CONNÉTABLE.

Vous vous connaissez en équitation.

LE DAUPHIN.

Écoutez donc mon avis : ceux qui montent ainsi, et mon-

tent sans précaution, tombent dans de vilains bourbiers. J'aime mieux avoir mon cheval pour maîtresse.

LE CONNÉTABLE.

J'aime autant avoir ma maîtresse pour haridelle.

LE DAUPHIN.

Je t'assure, connétable, que ma maîtresse porte des crins qui sont bien à elle.

LE CONNÉTABLE.

Je pourrais en dire autant, si j'avais une truie pour maîtresse.

LE DAUPHIN.

Le chien retourne à son propre vomissement, et la truie lavée au bourbier : tu te sers de tout.

LE CONNÉTABLE.

Pourtant je ne me sers pas de mon cheval comme de maîtresse, ni d'un pareil proverbe aussi mal à propos !

RAMBURES.

Monseigneur le connétable, l'armure que j'ai vue dans votre tente cette nuit, sont-ce des étoiles ou des soleils qui l'ornent ?

LE CONNÉTABLE.

Des étoiles, messire.

LE DAUPHIN.

Il en tombera demain quelques-unes, j'espère.

LE CONNÉTABLE.

Et pourtant il en restera assez à mon firmament.

LE DAUPHIN.

Il se peut; vous en avez tant de superflues. Si vous en perdiez quelques-unes, vous n'en auriez que plus d'honneur.

LE CONNÉTABLE.

Ainsi des louanges dont vous accablez votre cheval. Il n'en trotterait pas plus mal, si quelques-unes de vos vanteries étaient démontées.

LE DAUPHIN.

Je voudrais pouvoir seulement le charger des éloges qu'il mérite!... Est-ce qu'il ne fera jamais jour? Je veux demain trotter un mille, et que ma route soit pavée de fronts anglais.

LE CONNÉTABLE.

Je n'en dirai pas autant, de peur que quelque affront ne me déroute. Mais je voudrais qu'il fût jour, car je tirerais volontiers les oreilles aux Anglais.

RAMBURES.

Qui veut hasarder un pari avec moi? Je gage faire vingt prisonniers.

LE CONNÉTABLE.

Il faut d'abord que vous hasardiez votre personne pour les avoir.

LE DAUPHIN.

Il est minuit, je vais m'armer.

Il sort.

ORLÉANS.

Il tarde au Dauphin de voir le jour.

RAMBURES.

Il lui tarde de manger de l'Anglais.

LE CONNÉTABLE.

Je crois qu'il pourra en manger tout ce qu'il en tuera.

ORLÉANS.

Par la blanche main de ma dame, c'est un galant prince.

LE CONNÉTABLE.

Jurez plutôt par son pied, qu'elle puisse fouler ce serment-là sous ses pas!

ORLÉANS.

C'est simplement le plus actif gentilhomme de France.

LE CONNÉTABLE.

Faire, c'est être actif : et effectivement il fait toujours quelque chose.

ORLÉANS.

Il n'a jamais fait de mal, que je sache.

LE CONNÉTABLE.

Et demain il n'en fera pas non plus ; il conservera toujours cette bonne renommée-là.

ORLÉANS.

Je sais qu'il est vaillant.

LE CONNÉTABLE.

C'est ce que m'a dit quelqu'un qui le connaît mieux que vous.

ORLÉANS.

Qui donc?

LE CONNÉTABLE.

Morbleu, il me l'a dit lui-même; et il a ajouté qu'il se préoccupait peu qu'on le sût.

ORLÉANS.

Il n'a pas à se préoccuper de ça ; ce n'est pas en lui une vertu cachée.

LE CONNÉTABLE.

Ma foi, si, messire. Jamais personne ne l'a vue que son laquais. C'est une valeur sous le chaperon ; quand elle prendra son essor, ce sera pour s'échapper !

ORLÉANS.

La malveillance toujours médit.

LE CONNÉTABLE.

A cette maxime je réplique par une autre : Il y a de la flatterie dans l'amitié.

ORLÉANS.

Et je vous rétorque celle-ci : Il faut donner au diable son dû.

LE CONNÉTABLE.

A merveille! c'est votre ami ici qui est le diable. Je riposte à la barbe de votre maxime : Peste soit du diable!

ORLÉANS.

Vous êtes le plus fort à ce jeu de reparties; et c'est tout simple : le trait du fou est vite lancé.

LE CONNÉTABLE.

Vous avez dépassé la cible.

ORLÉANS.

Ce n'est pas la première fois que vous êtes dépassé.

Entre un MESSAGER.

LE MESSAGER.

Monseigneur le grand connétable, les Anglais sont à quinze cents pas de votre tente.

LE CONNÉTABLE.

Qui a mesuré le terrain?

LE MESSAGER.

Le sire de Grandpré.

LE CONNÉTABLE.

C'est un vaillant et fort expert gentilhomme... Je voudrais qu'il fût jour. Hélas! ce pauvre Henry d'Angleterre! il ne soupire point après l'aube, comme nous.

ORLÉANS.

Quel misérable étourdi que ce roi d'Angleterre! Venir si loin avec ses compagnons écervelés pour battre la campagne (27)!

LE CONNÉTABLE.

Si les Anglais avaient quelque bon sens, ils se sauveraient.

ORLÉANS.

C'est le bon sens qui leur manque. Si leurs têtes avaient une armure intellectuelle, elles ne porteraient pas de cimiers si pesants.

RAMBURES.

Cette île d'Angleterre produit de fort vaillantes créatures; leurs dogues sont d'un incomparable courage.

ORLÉANS.

Chiens stupides qui se jettent les yeux fermés dans la gueule d'un ours de Russie, lequel leur écrase la tête comme une pomme pourrie! Autant dire que vous trouvez vaillante la puce qui ose prendre son déjeuner sur la lèvre d'un lion.

LE CONNÉTABLE.

Justement, justement! Ces hommes-là tiennent de leurs dogues par la force et la brutalité de leur élan; pour leur esprit, ils le laissent avec leurs femmes; mais donnez-leur de fortes rations de bœuf, puis du fer et de l'acier, et ils mangeront comme des loups, et se battront comme des diables.

ORLÉANS.

Oui; mais ces Anglais sont terriblement à court de bœuf.

LE CONNÉTABLE.

En ce cas, vous verrez que demain ils auront envie de manger, et point de se battre. A présent il est temps de nous armer. Allons, venez-vous?

ORLÉANS.

— Il est maintenant deux heures; mais voyons... Avant dix heures — nous aurons chacun notre centaine d'Anglais.

Ils sortent.

Entre le CHOEUR.

LE CHOEUR.

— Figurez-vous maintenant l'heure — où les murmures goutte à goutte et les ténèbres à flot — remplissent l'immense vaisseau de l'univers. — D'un camp à l'autre, à travers la sombre matrice de la nuit, — le bourdonnement des deux armées va s'assoupissant: — les sentinelles en faction perçoivent presque — le mot d'ordre mystérieusement chuchoté

aux postes ennemis. — Les feux répondent aux feux; et à leur pâle flamboiement — chaque armée voit les faces sombres de l'autre. — Le destrier menace le destrier par d'éclatants et fiers hennissements — qui percent la sourde oreille de la nuit; et dans les tentes — les armuriers, équipant les chevaliers, — avec leurs marteaux rivant à l'envi les attaches, — donnent le redoutable signal des préparatifs. — Les coqs de la campagne chantent, les cloches tintent — et annoncent la troisième heure de la somnolente matinée. — Fiers de leur nombre, la sécurité dans l'âme, — les confiants et outrecuidants Français — jouent aux dés les Anglais méprisés — et querellent la nuit éclopée et lente — qui, comme une noire et hideuse sorcière, se traîne — si fastidieusement. Les pauvres Anglais, — victimes condamnées, sont patiemment assis — près de leurs feux de bivouac, et réfléchissent intérieurement — aux dangers de la matinée; leur morne attitude, — leurs joues décharnées, leurs vêtements de guerre en lambeaux — les font paraître à la clarté de la lune — comme autant d'horribles spectres. Oh! maintenant qui verrait — le royal capitaine de cette bande délabrée — allant de poste en poste, de tente en tente, — s'écrierait : louange et gloire sur cette tête! — Il s'avance en effet, et visite toute son armée; — il souhaite le bonjour à tous, avec un modeste sourire, — et les appelle frères, amis, compatriotes! — Sur sa face royale nul indice — qu'une armée formidable l'a enveloppé; — il ne concède pas même une nuance de pâleur — à l'insomnie de cette nuit fatigante; — au contraire il a l'air dispos, et domine toute atteinte — avec un visage serein et une suave majesté; — aussi pas un misérable, abattu et blême tout à l'heure, — qui, en le voyant, ne puise le courage dans ses regards. — Son œil généreux, tel que le soleil, — dispense à tous une universelle largesse, — en faisant fondre la peur glacée. Vous tous donc, spectateurs petits et grands, — contem-

plez, telle que l'esquisse mon indignité, — cette faible image de Henry dans la nuit; — et sur ce notre scène va voler au champ de bataille. — Oh ! pardon, si nous dégradons — avec quatre ou cinq mauvais fleurets ébréchés, — maladroitement croisés dans une bagarre ridicule, — le nom d'Azincourt ! Pourtant, asseyez-vous et voyez ; — rappelez-vous les faits réels au spectacle de leur parodie !

Le chœur sort.

SCÈNE XII.

[Le camp anglais à Azincourt.]

Il fait nuit. Entrent le Roi HENRY et GLOCESTER, puis BEDFORD.

LE ROI.

— Il est vrai, Glocester, nous sommes dans un grand danger; — d'autant plus grand doit être notre courage...— Bonjour, frère Bedford... Dieu tout-puissant ! — Il y a dans toute chose mauvaise une essence de bien — pour les hommes qui savent la distiller. — Ainsi nos mauvais voisins nous font lever de bonne heure, — habitude salutaire et de bon ménager; — en outre, ils sont pour nous des consciences visibles, — des prêcheurs qui nous conseillent à tous — de nous bien préparer pour notre heure suprême. — Ainsi nous pouvons extraire un miel de l'ivraie, — et tirer une morale du diable lui-même.

Entre ERPINGHAM.

— Bonjour, mon vieux sir Thomas Erpingham ; — un bon oreiller moelleux pour cette bonne tête blanche — vaudrait mieux que cette rude pelouse de France.

ERPINGHAM.

— Non pas, mon suzerain ; ce lit me convient mieux, —

car je puis dire qu'à présent je suis couché comme un roi.

LE ROI.

— Il est bon de se réconcilier aux peines présentes — par l'exemple d'autrui. Ainsi l'esprit est soulagé; — et, quand l'imagination est ravivée, infailliblement — les organes, auparavant inanimés et amortis, — s'arrachent à leur sépulcre léthargique et, rejetant la vieille peau, — se meuvent avec une légèreté nouvelle. — Prête-moi ton manteau, sir Thomas. Vous deux, frères, — recommandez-moi aux princes de notre camp; — portez-leur mon bonjour, et sans délai — mandez-les tous à ma tente.

GLOCESTER.

Nous obéissons, mon suzerain.

Sortent Glocester et Bedford.

ERPINGHAM.

— Accompagnerai-je Votre Grâce?

LE ROI.

Non, mon bon chevalier, — allez avec mes frères trouver les lords d'Angleterre. — Moi et ma conscience, nous avons à nous entretenir un moment, — et alors je ne veux pas d'autre compagnie.

ERPINGHAM.

— Le Dieu du ciel te bénisse, noble Harry!

Sort Erpingham.

LE ROI.

— Grand merci, vieil ami! Cela fait du bien de t'entendre.

Entre PISTOLET (28).

PISTOLET.

Qui va là?

LE ROI.

Ami.

PISTOLET.

— Explique-toi. Es-tu officier? — Ou es-tu manant, roturier et du peuple? —

LE ROI.

Je suis gentilhomme et dans une compagnie.

PISTOLET.

— Brandis-tu la puissante pique?

LE ROI.

Précisément. Qui êtes-vous?

PISTOLET.

— Aussi bon gentilhomme que l'empereur. —

LE ROI.

Alors vous êtes supérieur au roi.

PISTOLET.

— Le roi est un beau coq, un cœur d'or, — un bon vivant, un rejeton de la gloire, — de bonne famille et de fort vaillant poignet. — Je baise sa sale semelle, et du plus profond de mon cœur — j'aime cet aimable bretteur. Quel est ton nom?

LE ROI.

Henry *le Roy*.

PISTOLET.

— *Le Roy!* c'est un nom de Cornouailles. Es-tu de la bande de Cornouailles? —

LE ROI.

Non, je suis Gallois.

PISTOLET.

Connais-tu Fluellen?

LE ROI.

Oui.

PISTOLET.

— Dis-lui que je lui broierai son poireau sur son chef, — le jour de la Saint-David.

LE ROI.

Ne portez pas votre dague à votre chapeau ce jour-là, de peur qu'il ne la broie sur votre tête.

PISTOLET.

Serais-tu son ami?

LE ROI.

Et de plus son cousin.

PISTOLET.

La peste soit de toi alors!

LE ROI.

Merci. Dieu vous assiste!

PISTOLET.

Mon nom est Pistolet.

LE ROI.

Il convient fort à votre brusquerie.

Pistolet sort.

Entrent de différents côtés FLUELLEN et GOWER.

GOWER, élevant la voix.

Le capitaine Fluellen!

FLUELLEN.

Oui! Au nom de Chesus-Christ, parlez plus bas. La plus grande merveille de tout l'nivers, c'est de ne plus voir observer les vraies et anciennes prérogatifes et lois de la guerre. Si vous voulez prendre seulement la peine d'examiner les campagnes du grand Pompée, vous trouverez, je vous le garantis, qu'il n'y avait ni fariboles ni folles paroles dans le camp de Pompée; je vous garantis que vous trouverez que les cérémonies de la guerre, et ses précautions, et ses règles, et sa sobriété, et sa rigidité, étaient tout autres.

GOWER.

Eh! l'ennemi est très-bruyant; vous l'avez entendu toute la nuit.

FLUELLEN.

Si l'ennemi est un âne, un fou, et un sot bavard, est-il bon, croyez-vous, que nous aussi, voyez-vous, nous nous comportions comme un âne, un fou et un sot bavard; là, en conscience?

GOWER.

Je parlerai plus bas.

FLUELLEN.

Je vous en prie, je vous en supplie!

Sortent Fluellen et Gower.

LE ROI.

— Bien que ses façons soient un peu hors de mode, — il y a beaucoup de circonspection et de valeur chez ce Gallois.

Lueur d'aurore. Entrent BATES, COURT et WILLIAMS, trois soldats.

COURT.

Frère John Bates, n'est-ce pas l'aube que je vois poindre là-bas?

BATES.

Je le crois, mais nous n'avons pas grand sujet de désirer la venue du jour.

WILLIAMS.

Nous voyons là-bas le commencement du jour, mais je crois que nous n'en verrons jamais la fin... Qui va là?

LE ROI.

Ami.

WILLIAMS.

Sous quel capitaine servez-vous?

LE ROI.

Sous sir Thomas Erpingham.

WILLIAMS.

Un bon vieil officier, et un fort aimable gentilhomme. Que pense-t-il, je vous prie, de notre situation?

LE ROI.

Il nous regarde comme des hommes naufragés sur un banc de sable qui doivent s'attendre à être emportés par la marée prochaine.

BATES.

Il n'a pas dit sa pensée au roi?

LE ROI.

Non; et il n'est pas bon qu'il le fasse. Car, je vous le déclare, je crois que le roi n'est qu'un homme comme moi. La violette a pour lui la même odeur que pour moi; les éléments se manifestent à lui comme à moi; tous ses sens sont sujets aux conditions de l'humanité. Dépouillez-le de ses pompes, ce n'est plus qu'un homme dans sa nudité; et quoique ses émotions aient une portée plus haute que les nôtres, quand elles descendent, elles descendent aussi bas. Conséquemment, quand il voit, comme nous, un motif d'inquiétude, ses inquiétudes, n'en doutez pas, ont la même amertume que les nôtres. Aussi est-il raisonnable que personne n'éveille ses inquiétudes, de peur qu'en les laissant voir il ne décourage l'armée.

BATES.

Il peut montrer extérieurement tout le courage qu'il voudra. Mais moi je crois, si froide que soit la nuit, qu'il souhaiterait fort d'être lui-même dans la Tamise jusqu'au cou, et je voudrais être avec lui, à tout hasard, pourvu que nous fussions hors de céans.

LE ROI.

Sur ma parole, je vous dirai mon opinion consciencieuse du roi; je crois qu'il ne voudrait pas être ailleurs que là où il est.

BATES.

Eh bien, je voudrais qu'il y fût seul; alors il serait sûr d'être admis à rançon, et bien des pauvres gens auraient la vie sauve.

LE ROI.

J'ose dire que vous ne lui êtes pas malveillant au point de le souhaiter seul ici. Vous ne parlez ainsi que pour sonder les dispositions des autres. Pour moi, il me semble que je ne pourrais mourir nulle part aussi heureusement que dans la compagnie du roi, sa cause étant juste et sa querelle honorable.

WILLIAMS.

C'est ce que nous ne savons pas.

COURT.

Ou plutôt c'est ce que nous n'avons pas à rechercher; car nous en savons assez, si nous savons que nous sommes les sujets du roi; si sa cause est mauvaise, notre obéissance au roi nous lave de tout crime.

WILLIAMS.

Mais, si la cause n'est pas bonne, le roi lui-même aura un terrible compte à rendre, quand ces jambes, ces bras, ces têtes, coupés dans la bataille, se rejoindront au jour suprême, et que tous s'écrieront : nous sommes morts en tel lieu, les uns jurant, d'autres appelant un chirurgien, d'autres pleurant sur leurs femmes restées dans la misère derrière eux; d'autres, sur des dettes non payées; d'autres, sur leurs enfants laissés nus! De ceux qui meurent dans une bataille, il en est bien peu, je le crains, qui meurent bien; car comment prépareraient-ils pieusement leur salut, quand le carnage est leur but? Eh bien, si ces gens-là ne meurent pas en état de grâce, ce sera une triste affaire pour le roi qui les a entraînés, la désobéissance envers lui étant contraire à toutes les règles de la sujétion.

LE ROI.

Si donc un fils, que son père envoie trafiquer, périt sur mer en état de péché, l'imputation de sa perversité devra,

d'après votre principe, peser sur son père qui l'a envoyé; ou si un valet, transportant par ordre de son maître une somme d'argent, est assailli par des brigands et meurt chargé d'iniquités inexpiées, vous regarderez la commission du maître comme la cause de la damnation du valet. Mais il n'en est pas ainsi. Le roi n'a pas à répondre de la fin particulière de ses soldats, pas plus que le père de son fils, pas plus que le maître de son valet; car on ne veut pas la mort d'un homme pour vouloir ses services. En outre, il n'est pas de roi, quelque pure que soit sa cause, qui, s'il faut en venir à l'arbitrage du glaive, puisse la soutenir avec des soldats irréprochables. Les uns peut-être sont coupables d'avoir prémédité et perpétué quelque meurtre; d'autres, d'avoir séduit des vierges avec les sceaux brisés du parjure; d'autres cherchent un refuge dans la guerre après avoir déchiré par le pillage et le vol le doux sein de la paix. Or, si ces hommes ont su éluder la loi et se soustraire à la pénalité de leur pays, ils ont eu beau échapper aux hommes, ils n'ont point d'ailes pour se dérober à Dieu. La guerre est son recors, la guerre est sa vengeance. Ainsi les hommes qui ont violé les lois du roi en sont punis dans la querelle du roi: où ils craignaient la mort, ils ont eu la vie sauve; où ils ont cherché leur salut, ils périssent! Alors, s'ils meurent impénitents, le roi n'est pas plus coupable de leur damnation qu'il n'était coupable naguère des impiétés pour lesquelles ils sont désormais frappés. Les services de chaque sujet appartiennent au roi; mais l'âme de chaque sujet n'appartient qu'à lui-même. Aussi tout soldat devrait faire à la guerre ce que fait tout malade dans son lit, laver sa conscience de toute souillure. S'il meurt ainsi, la mort est pour lui un bienfait; s'il ne meurt pas, il doit bénir le temps perdu à gagner un tel viatique; et celui qui échappe ainsi, a droit de croire que, s'étant offert à Dieu sans réserve, il lui a été donné de survivre afin de rendre hommage à la grandeur

divine et d'enseigner aux autres à préparer leur salut!

COURT.

Il est certain que, si un homme meurt dans le péché, le péché retombe sur sa tête, et que le roi n'a point à en répondre.

BATES.

Je ne demande pas qu'il réponde pour moi, et pourtant je suis déterminé à me battre vigoureusement pour lui.

LE ROI HENRY.

J'ai moi-même ouï dire au roi qu'il ne voudrait pas payer rançon.

WILLIAMS.

Ouais, il a dit ça pour nous faire combattre avec plus de confiance; mais, une fois nos gorges coupées, il peut payer rançon, et nous n'en serons pas plus avancés.

LE ROI HENRY.

Si je vis assez pour voir ça, je ne me fierai plus jamais à sa parole.

WILLIAMS, ironiquement.

Par la messe! vous lui en demanderiez compte!.. Figurez-vous la terrible décharge d'un vieux fusil: voilà la chétive colère d'un particulier éclatant contre un monarque. Vous pourriez aussi bien essayer de faire du soleil un glaçon, en l'éventant avec une plume de paon. « Vous ne vous fierez plus jamais à sa parole! » Allons! c'est une bêtise que vous dites là!

LE ROI HENRY.

Votre rebuffade est un peu trop brusque; je me fâcherais contre vous, si le moment était convenable.

WILLIAMS.

Eh bien! ayons une querelle ensemble, si vous survivez

LE ROI HENRY.

Volontiers.

WILLIAMS.

Comment te reconnaîtrai-je?

LE ROI HENRY.

Donne-moi un gage, et je le porterai à mon chapeau. Alors, si tu oses le réclamer, j'en ferai ma querelle.

WILLIAMS.

Voici mon gant : donne-moi le tien en échange.

LE ROI HENRY.

Voilà.

WILLIAMS.

Moi aussi, j'entends porter le tien à mon chapeau ; si jamais, demain une fois passé, tu viens à moi et me dis : *ce gant est à moi*, par cette main levée ! je t'applique un soufflet.

LE ROI HENRY.

Si jamais je vis pour voir ça, je t'en demanderai raison.

WILLIAMS.

Autant vaudrait avoir le courage de t'aller pendre.

LE ROI HENRY.

Oui, je le ferai, quand je te trouverais dans la compagnie du roi.

WILLIAMS.

Tiens ta parole. Adieu.

BATES.

Restez amis, Anglais stupides, restez amis ; nous avons assez de querelles avec les Français, si vous saviez calculer.

LE ROI HENRY.

Effectivement, les Français peuvent parier vingt écus contre un qu'ils nous battront ; car ils peuvent nous opposer vingt écus pour un ; mais il n'y a pas de félonie pour nous autres Anglais à ébrécher les écus français, et le roi lui-même compte en rogner demain.

Les soldats sortent.

LE ROI HENRY, seul, continuant.

... A la charge du roi! mettons nos vies, nos âmes, — nos dettes, nos femmes et leurs soucis, nos enfants et — nos péchés à la charge du roi!... Il faut que nous répondions de tout!... — O dure condition, jumelle de la grandeur! — Être en butte au murmure du premier sot venu — qui n'a de sentiment que pour ses propres souffrances! — Que de bonheurs infinis auxquels doivent renoncer les rois — et dont jouissent les particuliers! — Et que possèdent les rois que les particuliers ne possèdent pas également, — hormis la pompe, la pompe publique? — Et qu'es-tu, ô majesté idole! — quelle sorte de divinité es-tu, toi qui souffres — plus de douleurs mortelles que tes adorateurs? — Quels sont tes revenus? quels sont tes profits? — O majesté, montre-moi ta valeur. — Quelle est l'âme de tout ce culte? — Es-tu autre chose qu'une position, un rang, une forme — imposant aux hommes le respect et la crainte? — Et tu es moins heureuse en inspirant la crainte, — qu'eux en l'éprouvant! — Au lieu de cordial hommage, c'est de flatterie empoisonnée — que tu es d'ordinaire abreuvée! Oh! sois malade, grandeur grande, — et dis à ton étiquette de te guérir! — Crois-tu que la fièvre ardente disparaîtra — avec des titres enflés d'adulation? — Cédera-t-elle aux génuflexions et aux basses courbettes? — Peux-tu, toi qui disposes du genou du mendiant, — disposer de sa santé? Non, songe superbe, — qui joues si subtilement avec le repos d'un roi! — Je suis roi, moi qui te juge; et, je le sais bien, — ni le baume, ni le sceptre, ni le globe, — ni l'épée, ni la masse, ni la couronne impériale, — ni le manteau tissu d'or et de perles, — ni le titre ampoulé qui vole devant le roi, — ni le trône où il s'assied, ni le flot de splendeurs — qui bat la plage suprême de ce monde, — non, rien de tout cela, pompe trois fois magnifique, — rien de tout cet attirail étendu sur un lit majestueux — ne pourrait nous donner le sommeil

profond du misérable esclave, — qui, l'esprit vide et le corps — bourré du pain de la détresse, s'abandonne au repos, — sans jamais connaître l'horrible nuit, fille de l'enfer! — Lui, ce manant, depuis le lever jusqu'au coucher du jour, — sue sous le regard de Phébus, et, toute la nuit, — dort en plein Élysée! Le lendemain, dès l'aube, — il se lève et met Hypérion en char; — et c'est ainsi que, lié à un labeur profitable, — il suit l'année toujours courante jusqu'à son tombeau! — Aux cérémonies près, un tel misérable, — dont les jours sont voués au travail et les nuits au sommeil, — a l'avantage sur le roi. — L'esclave, membre d'une société paisible, — en a la jouissance; mais il ne sait guère, dans sa grossière cervelle, — que de veilles il en coûte au roi pour maintenir cette paix — dont le paysan met à profit les heures!

Entre ERPINGHAM.

ERPINGHAM.

— Milord, vos nobles, inquiets de votre absence, — vous cherchent par tout le camp.

LE ROI HENRY.

Bon vieux chevalier, — réunis-les tous dans ma tente; — j'y serai avant toi.

ERPINGHAM.

J'obéis, milord.

Il sort.

LE ROI HENRY.

— O Dieu des batailles! — retrempe les cœurs de mes soldats! — Défends-les de la crainte; ôte-leur — la faculté de compter, si le nombre de nos adversaires — doit leur enlever le courage!... Pas aujourd'hui, mon Dieu! — Oh! ne songe pas aujourd'hui à la faute — que mon père a commise en saisissant la couronne! — J'ai fait inhumer de nouveau le corps de Richard, — et j'ai versé sur lui plus de

larmes contrites — que la violence ne lui a tiré de gouttes de sang. — J'entretiens annuellement cinq cents pauvres — qui deux fois par jour élèvent leurs mains flétries — vers le ciel pour le pardon du sang; et j'ai bâti — deux monastères où des prêtres graves et solennels — chantent incessamment pour l'âme de Richard (29). Je veux faire davantage; — mais tout ce que je puis faire est bien peu de chose, — puisque ma pénitence doit venir après tout — implorer ce pardon!

Entre GLOCESTER.

GLOCESTER.

— Mon suzerain!

LE ROI HENRY.

La voix de mon frère Glocester!... Oui. — Je sais ce qui t'amène; je vais avec toi. — Le jour, mes amis, et toutes choses m'attendent.

Ils sortent.

SCÈNE XIII.

[Le camp français.]

Entrent le DAUPHIN, ORLÉANS, RAMBURES et d'autres (30).

ORLÉANS.

— Le soleil dore notre armure; debout, messeigneurs!

LE DAUPHIN.

— *Montez à cheval!* Mon cheval! *valet! laquay!* Holà!

ORLÉANS.

O vaillante ardeur!

LE DAUPHIN.

En avant! *Les eaux et la terre....*

ORLÉANS.

Rien de plus? L'air et le feu....

LE DAUPHIN.

Ciel! Cousin Orléans!..

Entre le CONNÉTABLE.

Eh bien, seigneur connétable?

LE CONNÉTABLE.

— Entendez-vous nos destriers hennir d'impatience?

LE DAUPHIN.

— Montez-les, et faites de telles incisions dans leur peau — que leur sang ardent jaillisse aux yeux des Anglais — et éteigne leur courage superflu. Allons!

RAMBURES.

— Quoi! vous voulez qu'ils pleurent le sang de nos chevaux? — Comment distinguerons-nous alors leurs larmes naturelles?

Entre un MESSAGER.

LE MESSAGER.

— Pairs de France, les Anglais sont en bataille.

LE CONNÉTABLE.

— A cheval, vaillants princes! vite à cheval! — Regardez seulement cette pauvre bande d'affamés, — et votre martiale apparition va dévorer leurs âmes, — ne leur laissant que l'enveloppe et la cosse humaine. — Il n'y a pas assez d'ouvrage pour tous nos bras; — à peine y a-t-il dans leurs veines maladives assez de sang — pour faire tache à chacun des coutelas nus — que nos vaillants Français vont tirer aujourd'hui — pour les rengaîner faute de besogne. Soufflons seulement sur eux, — et la vapeur de notre vaillance va les renverser. — Il est positif et incontestable, milords, — que le superflu de notre valetaille, ce tas de manants, — qui pullulent dans une inutile motion — autour de nos carrés de bataille, suffiraient — à purger cette plaine d'un si misérable ennemi, — tandis que nous, spectateurs oisifs, nous resterions — postés à la base de cette montagne. — Mais notre honneur s'oppose à cela. Que vous dirai-je? — Nous

n'avons que bien peu de chose à faire, — et tout est fait. Que les trompettes sonnent — la fanfare de chasse comme boute-selle ! — Car notre approche va jeter une telle alarme dans la plaine — que les Anglais vont ramper de peur et se rendre.

Entre GRANDPRÉ.

GRANDPRÉ.

— Pourquoi tardez-vous si longtemps, messeigneurs de France? — Ces charognes insulaires, désespérément inquiètes de leurs os, — déparent la plaine matinale. — Leurs drapeaux en loque sont pauvrement déployés, — et l'air que nous respirons les secoue en passant dédaigneusement. — Le fier Mars semble en banqueroute dans leur misérable armée — et hasarde à peine un faible regard à travers un casque rouillé. — Leurs cavaliers sont comme des candélabres fixes — dont les bras portent des torches ; et leurs pauvres rosses — attendent, la tête basse, la peau et les flancs avachis ; — la chassie suinte de leurs yeux ternes ; — et à leur bouche pâle et inerte le mors, — souillé d'herbe mâchée, pend immobile. — Leurs exécuteurs, les corbeaux malins, — planent au-dessus d'eux tous, impatients de leur heure. — Aucune description verbale ne saurait — peindre, telle qu'elle apparaît, — la vie étrange, l'animation inanimée de cette armée.

LE CONNÉTABLE.

— Ils ont dit leurs prières, et ils attendent la mort.

LE DAUPHIN.

— Si nous leur envoyions des dîners et des équipements neufs? — Si nous donnions de l'avoine à leurs chevaux affamés, — avant de les combattre ?

LE CONNÉTABLE.

— Je n'attends plus que mon guidon... En avant ! — Je vais prendre la bannière d'un trompette, — et l'emprunter

pour ma hâte. Allons, partons ! — Le soleil est déjà haut, et nous perdons la journée (31).

Ils sortent.

SCÈNE XIV.

[Le camp anglais.]

Entrent l'armée anglaise, GLOCESTER, BEDFORD, EXETER, SALISBURY et WESTMORELAND.

GLOCESTER.

Où est le roi ?

BEDFORD.

— Le roi est lui-même monté à cheval pour reconnaître leurs positions.

WESTMORELAND.

— Ils ont au moins soixante mille combattants.

EXETER.

— C'est cinq contre un ; en outre, toutes leurs troupes sont fraîches.

SALISBURY.

— Que le bras de Dieu combatte avec nous ! c'est une terrible disproportion. — Dieu soit avec vous tous, princes ! Je vais à mon poste. — Si nous ne devons plus nous retrouver qu'au ciel, — eh bien, séparons-nous pleins de joie !.. Mon noble lord de Bedford, — mon cher lord Glocester, mon bon lord Exeter....

A Westmoreland.

— Et vous, mon aimable parent, vous tous guerriers, adieu !

BEDFORD.

— Adieu, bon Salisbury, que la bonne chance soit avec toi !

EXETER.

— Adieu, généreux lord, combats vaillamment aujourd'hui ; — mais je te fais injure, en t'exhortant de la sorte,

car tu es pétri de la plus solide et de la plus réelle valeur.

Sort Salisbury.

BEDFORD.

— Il a à la fois la valeur et la générosité — d'un prince.

WESTMORELAND.

Oh ! que n'avons-nous ici pour le moment — dix mille de ces hommes d'Angleterre — qui ne font rien aujourd'hui (32) !

Entre le ROI HENRY.

LE ROI HENRY.

Qui donc émet ce vœu? — Mon cousin Westmoreland! Non, mon beau cousin : — si nous sommes marqués pour mourir, nous sommes assez — pour le désastre de notre patrie; et si nous survivons, — moins nous serons, plus grande sera la part d'honneur. — Vive Dieu ! je t'en prie, ne souhaite pas un homme de plus. — Par Jupiter ! je n'ai pas la cupidité de l'or, — et peu m'importe qu'on vive à mes frais; — je ne suis pas désolé que d'autres usent mes habits; — ces choses extérieures ne comptent guère dans mes désirs; — mais, si c'est un péché de convoiter l'honneur, — je suis le plus coupable des vivants. — Non, ma foi, mon petit cousin, ne souhaite pas un Anglais de plus. — Jour de Dieu ! je ne voudrais pas perdre d'un si grand honneur — ce qu'il en faudrait partager avec un homme de plus; — non, pour les plus belles promesses de l'avenir ! Oh ! n'en souhaite pas un de plus, — Westmoreland. Fais plutôt proclamer dans nos rangs — que celui qui n'est pas en appétit de combattre — peut partir : il lui sera délivré un passeport, — et remis de l'argent pour le voyage. — Nous ne voudrions pas mourir en compagnie d'un homme — qui a peur d'être notre camarade de mort. — Ce jour est appelé la fête de saint Crépin : — celui qui aura survécu à cette journée et sera rentré chez lui sain et sauf, — se redressera sur ses talons chaque fois qu'on parlera de ce jour, — et se

grandira au seul nom de saint Crépin. — Celui qui aura vu cette journée et atteint un grand âge, — chaque année, à la veille de cette fête, traitera ses amis — et dira : *c'est demain la saint Crépin!* — Alors, il retroussera sa manche et montrera ses cicatrices — Le vieillard oublie; mais il aura tout oublié — qu'il se rappellera encore avec emphase — ses exploits dans cette journée. Alors nos noms, — familiers à toutes les bouches comme des mots de ménage, — le roi Harry, Bedford, Exeter, — Warwick, Talbot, Salisbury et Glocester, — retentiront fraîchement au choc des coupes écumantes. — Le bonhomme apprendra cette histoire à son fils. — Et la saint Crépin ne reviendra jamais, — d'aujourd'hui à la fin du monde, — sans qu'on se souvienne de nous, — de notre petite bande, de notre heureuse petite bande de frères! — Car celui qui aujourd'hui versera son sang avec moi, — sera mon frère; si vile que soit — sa condition, ce jour l'anoblira. — Et les gentilshommes aujourd'hui dans leur lit en Angleterre — regarderont comme une malédiction de ne pas s'être trouvés ici, — et feront bon marché de leur noblesse, quand ils entendront parler l'un de ceux — qui auront combattu avec nous au jour de la saint Crépin!

Entre SALISBURY.

SALISBURY.

— Mon souverain seigneur, préparez-vous vite. — Les Français sont superbement rangés en bataille — et vont nous charger avec emportement.

LE ROI HENRY.

— Tout est prêt, si nos cœurs le sont.

WESTMORELAND.

— Périsse l'homme dont le cœur est aujourd'hui défaillant!

LE ROI HENRY.

— Tu ne souhaites plus de renfort d'Angleterre, cou

WESTMORELAND.

— Vive Dieu ! Mon prince, je voudrais que vous et i — sans autre secours, nous fussions seuls à souteni royal combat.

LE ROI HENRY.

— Allons, voilà que tu nous souhaites cinq mille hon de moins ; — et j'aime mieux ça que t'entendre en soi ter un de plus... — Vous connaissez vos postes : Dieu avec vous tous !

Fanfare. Entre MONTJOIE.

MONTJOIE.

— Encore une fois je viens savoir de toi, roi Harry, tu veux enfin traiter pour ta rançon, — avant ta ruine i certaine ; — car assurément tu es si près de l'abîme — tu dois forcément t'y engloutir. En outre, par miséricc — le connétable te demande d'inviter — tes compagnon repentir, afin que leurs âmes — puissent se retirer paisi et pures — de ces plaines où (infortunés !) leurs pau corps — doivent tomber et pourrir.

LE ROI HENRY.

Qui t'a envoyé cette fois ?

MONTJOIE.

Le connétable de France.

LE ROI HENRY.

— Remporte, je te prie, ma première réponse. — I leur de m'achever d'abord, et puis de vendre mes os. Dieu bon ! Pourquoi narguer ainsi de pauvres hères ? L'homme qui une fois vendit la peau du lion — quand bête vivait encore, fut tué en le chassant. — Beauc d'entre nous, sans nul doute, trouveront — dans leur p des tombes sur lesquelles — vivront, inscrits dans le bror

leurs exploits de ce jour ; — et, pour ceux qui laisseront en France leurs os vaillants, — fussent-ils enterrés dans vos fumiers, morts comme des hommes, — ils seront à jamais fameux ; car le soleil même les saluera, — et aspirera au haut des cieux leur gloire fumante, — laissant leurs restes terrestres infecter vos climats, — et empester la France de leurs émanations. — Vous verrez alors comme rebondit notre valeur anglaise : — morte, elle touche terre comme le boulet, — rejaillit en un nouvel élan de destruction — et tue par le ricochet du trépas ! — Parlons donc avec fierté. Dis au connétable — que nous sommes des guerriers en tenue de journaliers ; — notre élégance et nos dorures ont été salies — par des marches pluvieuses à travers la plaine ardue. — Il ne reste pas une plume dans toute notre armée, — bonne preuve, j'espère, que nous ne nous envolerons pas. — Le temps nous a déguenillés ; — mais, par la messe ! nos cœurs sont pimpants ; — et mes pauvres soldats me disent qu'avant la nuit — ils auront des habits plus frais, dussent-ils arracher — des épaules des Français leurs belles cottes neuves — et les mettre hors de service. S'ils font cela — (et ils le feront, s'il plaît à Dieu), — ma rançon sera — bientôt trouvée. Héraut, épargne-toi tant de peines. — Ne viens plus parler de rançon, gentil héraut ; — je le jure, ils n'en auront pas d'autre que ces membres ; — et, s'ils les ont en l'état où je les laisserai, — ils en retireront bien peu de chose : va le dire au connétable.

MONTJOIE.

— J'y vais, roi Harry. Et sur ce, adieu ; — tu n'entendras plus le héraut.

LE ROI HENRY.

— J'ai peur que tu ne viennes encore une fois parler de rançon.

Sort Montjoie.

Entre le DUC D'YORK (33).

YORK.

— Milord, je vous demande très-humblement à genoux — le commandement de l'avant-garde.

LE ROI HENRY.

— Prends-le, brave York.... Maintenant, soldats, en marche. — Et toi, ô Dieu, dispose de cette journée comme il te plaira !...

Ils sortent.

SCÈNE XV.

[Azincourt. Les abords du champ de bataille.]

Alarme. Mouvements de troupes. Entrent un SOLDAT FRANÇAIS, PISTOLET et le PAGE.

PISTOLET, au soldat.

Rends-toi, chien.

LE SOLDAT.

Je pense que vous estes le gentilhomme de bonne qualité.

PISTOLET.

Qualité ! dis-tu ?.. Entends-moi, es-tu gentilhomme ? Quel est ton nom ? Explique-toi.

LE SOLDAT.

O Seigneur Dieu !

PISTOLET.

— Oh ! signor Diou ! ce doit être un gentilhomme. — Pèse mes paroles, ô signor Diou, et écoute. — O signor Dieu, tu meurs à la pointe de ma colichemarde, — si tu ne me donnes, ô signor, — une magnifique rançon.

LE SOLDAT.

O prennez miséricorde ! ayez pitié de moy !

PISTOLET.

— Il s'agit bien de *moy !* J'aurai quarante moidores, —

ou je t'extrairai ta rançon par la gorge — en gouttes de sang cramoisi.

LE SOLDAT.

Est-il impossible d'eschapper la force de ton bras?

PISTOLET.

Ton bras, chien! — maudit et impudent bouc de montagne, — que m'offres-tu là?

LE SOLDAT.

O pardonnez-moy!

PISTOLET.

— Tu parles encore de *moi?* Est-ce une tonne de moidores que tu m'offres? — Viens ici, page. Demande en français à ce maraud — quel est son nom.

LE PAGE, au soldat.

Escoutez: comment estes-vous appellé?

LE SOLDAT.

Monsieur le Fer.

LE PAGE, à Pistolet.

Il dit qu'il se nomme Maître Fer.

PISTOLET.

Maître Fer! Eh bien, je vais le ferrer, le laminer, le marteler! Rends-lui ça en français.

LE PAGE.

Je ne sais pas les mots français pour *ferrer*, *laminer*, *marteler*.

PISTOLET.

Dis-lui de se préparer, car je vais lui couper la gorge.

LE SOLDAT.

Que dit-il, monsieur?

LE PAGE.

Il me commande de vous dire que vous faites vous prest; car ce soldat icy est disposé tout à cette heure de couper vostre gorge.

PISTOLET.

— *Ouy, couper gorge, par ma foy,* manant ; — à moins que tu ne me donnes des écus, de beaux écus ; — sinon, tu seras mutilé par cette épée. —

LE SOLDAT.

O, je vous supplie pour l'amour de Dieu, me pardonner! Je suis gentilhomme de bonne maison; gardez ma vie, et je vous donneray deux cents escus.

PISTOLET.

Que dit-il ?

LE PAGE.

Il vous prie d'épargner sa vie : il est gentilhomme de bonne maison ; et, pour sa rançon, il vous donnera deux cents écus.

PISTOLET.

— Dis-lui que ma furie s'apaisera et que — je veux bien prendre ses écus.

LE SOLDAT.

Petit monsieur, que dit-il?

LE PAGE.

Encore qu'il est contre son jurement de pardonner aucun prisonnier; néantmoins, pour les escus que vous l'avez promis, il est content de vous donner la liberté, le franchisement.

LE SOLDAT.

Sur mes genoux, je vous donne mille remerciements: et je m'estime heureux que je suis tombé entre les mains d'un chevalier; je pense, le plus brave, valiant, et très-distingué seigneur d'Angleterre.

PISTOLET.

Explique-moi ça, page.

LE PAGE.

Il vous donne, sur ses genoux, mille remerciements : et il s'estime heureux d'être tombé entre les mains, pense-t-il,

du plus brave, du plus vaillant et du plus digne seigneur d'Angleterre.

PISTOLET.

— Suçons le sang, mais montrons quelque clémence.

Au soldat.

— Suis-moi.

Il sort.

LE PAGE.

Suivez, vous, le grand capitaine.

Le soldat sort.

LE PAGE, seul, continuant.

Je n'ai jamais entendu voix si pleine sortir de cœur si vide; mais le dicton est vrai : vase vide est sonore. Bardolphe et Nym avaient dix fois plus de valeur que ce diable hurleur de la vieille comédie à qui chacun pouvait rogner les ongles avec une dague de bois (34) ; et tous deux sont pendus ; et celui-ci le serait également, s'il osait commettre quelque vol aventureux. Il faut que je reste, moi, en compagnie des laquais, avec les bagages du camp. Le Français ferait une belle prise sur nous, s'il savait ça ; car il n'y a pour les garder que des marmousets !

Il sort.

SCÈNE XVI.

[Le champ de bataille.]

Fanfares d'alarme. Entrent LE DAUPHIN, ORLÉANS, BOURBON, LE CONNÉTABLE, RAMBURES et autres.

LE CONNÉTABLE.

O diable!

ORLÉANS.

O seigneur! le jour est perdu, tout est perdu!

LE DAUPHIN.

Mort de ma vie! Tout est bouleversé, tout! — Le déshon-

neur et l'éternel opprobre — pèsent moqueurs sur nos panaches. *O meschante fortune!...* — Ne fuyez pas.

Courte fanfare d'alarme.

LE CONNÉTABLE.

Ah! tous nos rangs sont rompus.

LE DAUPHIN.

— Oh ineffaçable opprobre! Poignardons-nous nous-mêmes! — Voilà donc les misérables que nous avons joués aux dés.

ORLÉANS.

— Est-ce là le roi de qui nous exigions rançon?

BOURBON.

— Opprobre! éternel opprobre! opprobre partout! — Mourons avec honneur en retournant une fois encore à la charge! — Pour celui qui ne veut pas suivre Bourbon en ce moment, — qu'il s'en aille d'ici; et, le bonnet à la main, — comme un ignoble entremetteur, qu'il garde la porte — tandis qu'un rustre, aussi vil que mon chien, — souillera la plus belle de ses filles!

LE CONNÉTABLE.

— Que le désordre, qui nous a ruinés, nous sauve à présent! — Allons, en masse, offrir nos vies.

ORLÉANS.

— Nous sommes encore assez de vivants dans cette plaine — pour écraser les Anglais sous notre nombre, — si l'on peut rétablir un peu d'ordre.

BOURBON.

— Au diable l'ordre à présent! Je cours à la mêlée. — Abrégeons notre vie pour ne pas prolonger notre déshonneur.

Ils sortent (35).

SCÈNE XVII.

[Une autre partie du champ de bataille.]

Fanfare d'alarme. Entrent le ROI HENRY et ses troupes ; puis EXETER et d'autres.

LE ROI HENRY.

— Nous nous sommes bien comportés, mes trois fois vaillants compatriotes ; — mais tout n'est pas fini ; les Français tiennent encore la plaine.

EXETER.

— Le duc d'York se recommande à Votre Majesté.

LE ROI HENRY.

— Vit-il encore, bon oncle? trois fois, depuis une heure, je l'ai vu tomber, — trois fois se redresser et combattre. — Du cimier à l'éperon, il était tout en sang.

EXETER.

— C'est dans cet appareil qu'il est couché, le brave soldat, — engraissant la plaine ; et à son côté sanglant, — son compagnon d'honneur et de blessures, — le noble comte de Suffolk est aussi couché. — Suffolk est mort le premier ; York, tout haché, — s'approche de son ami, enfoui sous les caillots, — le prend par la barbe, baise les plaies — qui saignaient béantes sur sa face, — et s'écrie : *Attends, cher cousin Suffolk ! — mon âme accompagnera la tienne au ciel. — Chère âme, attends-moi ; envolons-nous côte à côte, — comme dans cette bataille glorieuse et acharnée — la chevalerie nous tenait unis !* — A ces mots, j'arrive et lui adresse quelques mots d'espoir ; — il me sourit, me tend la main, — et, avec une faible étreinte, me dit : *Cher lord, — recommandez mes services à mon souverain.* — Sur ce, il s'est retourné, a jeté autour du cou de Suffolk — son bras blessé, et l'a baisé aux lèvres ; — et ainsi, marié par la mort,

il a scellé de son sang — le testament de cette noble affection. — Ce beau et doux spectacle m'a arraché — ces pleurs que j'aurais voulu retenir; — mais, ma fermeté d'homme étant à bout, — ma mère tout entière a surgi à mes yeux — et m'a fait fondre en larmes !

LE ROI HENRY.

Je ne vous blâme pas; — car, rien qu'en vous entendant, il me faut faire effort pour retenir — le nuage qui obscurcit mes yeux; sinon, ils se mouilleraient aussi.

Fanfare d'alarme.

— Mais, écoutez ! quelle est cette nouvelle alarme? — Les Français ont rallié leurs troupes dispersées ! — Eh bien, que chaque soldat tue ses prisonniers. — Communiquez cet ordre (36).

Ils sortent.

SCÈNE XVIII.

[Une autre partie du champ de bataille.]

Fanfares d'alarme. Entrent FLUELLEN et GOWER.

FLUELLEN.

Tuer les pages et le pagage ! C'est expressément contraire aux lois de la guerre ! C'est l'acte de scélératesse le plus fieffé, entendez-vous bien, qui puisse être commis : en conscience, là, n'est-ce pas?

GOWER.

Il est certain que pas un de ces enfants n'est resté vivant ! Et ce massacre est l'œuvre des misérables lâches qui s'enfuyaient de la bataille. En outre, ils ont brûlé ou emporté tout ce qui était dans la tente du roi; aussi le roi, fort justement, a-t-il commandé à chaque soldat d'égorger son prisonnier. Oh ! c'est un galant roi !

FLUELLEN.

Oui; il est né à Monmouth, capitaine Gower. Comment

appelez-vous le nom de la ville où Alexandre le Kros est né ?

GOWER.

Alexandre le Grand !

FLUELLEN.

Eh ! je vous le demande, le kros n'est-il pas krand ? Le kros, le krand, le puissant, l'énorme, le magnanime, c'est tout un, sauf que la phrase varie un tantinet...

GOWER.

Je crois qu'Alexandre le Grand est né en Macédoine ; son père s'appelait Philippe de Macédoine, je crois.

FLUELLEN.

Je crois que c'est à Macédoine qu'Alexandre est né. Je vous dirai, capitaine, si vous regardez sur les cartes de l'nivers, je vous garantis que vous trouverez, dans vos comparaisons entre Macédoine et Monmouth, que leur situation à toutes deux, voyez-vous, est exactement pareille. Il y a une rivière à Macédoine ; et il y a également une rivière à Monmouth : elle s'appelle la Wye à Monmouth ; mais, pour le nom de l'autre, il m'est sorti de la cervelle. Mais n'importe, elles se ressemblent comme mes doigts ressemblent à mes doigts, et il y a du saumon dans toutes deux. Si vous examinez bien la vie d'Alexandre, la vie de Henry de Monmouth se modèle passablement sur elle ; car il y a des analogies en toutes choses. Dieu sait, et vous savez qu'Alexandre, dans ses rages, et ses furies, et ses emportements, et ses humeurs, et ses boutades, et ses déplaisirs, et ses indignations, et aussi étant légèrement enivré du cerveau, Alexandre, dis-je, étant dans ses cervoises et dans ses colères, occit son meilleur ami, Clytus.

GOWER.

Notre roi ne lui ressemble pas en ça ; il n'a jamais occis aucun de ses amis.

FLUELLEN.

Ce n'est pas bien, voyez-vous, de m'ôter la parol pouche, avant que j'aie conclu et fini. Je ne parle q rapprochement et par comparaison. De même qu'Ale occit son ami Clytus, étant dans ses cervoises et d libations, de même Harry de Monmouth, étant, dans s sens et dans sa pleine raison, a chassé le kros ch au krand pourpoint, celui qui apondait en plaisan en drôleries, en coquineries et en moqueries; j'ai son nom.

GOWER.

Sir John Falstaff.

FLUELLEN.

Lui-même. Je puis fous le dire, il y a de praves g à Monmouth.

GOWER.

Voici venir Sa Majesté.

Fanfares d'

Entrent le ROI HENRY, avec une partie des forces anglaises WARWICK, GLOCESTER, EXETER, WILLIAMS et autres.

LE ROI HENRY.

— Depuis mon arrivée en France, voici le premier m — où je me sens irrité.... Prends une trompette, héra galope jusqu'à ces cavaliers, là, sur cette colline. - veulent se battre avec nous, dis-leur de descendre ; — s de vider la plaine; ils blessent notre vue. — S'ils refu nous irons à eux, — et nous leur ferons prendre leur aussi vite que les pierres — lancées des vieilles frondes riennes. — En outre, nous égorgerons nos captifs ; — un de ceux que nous prendrons — n'obtiendra notre Va leur dire cela.

Entre MONTJOIE (37).

EXETER.

— Voici venir le héraut des Français, mon suzerain.

GLOCESTER.

— Son regard est plus humble que d'habitude.

LE ROI HENRY.

— Eh bien! que signifie ceci, héraut? Ne sais-tu pas — que je ne veux offrir d'autre rançon que mes os? — Viens-tu encore me parler de rançon?

MONTJOIE.

Non, grand roi. — Je viens solliciter pour nous la charitable autorisation — de parcourir cette plaine sanglante, — d'enregistrer nos morts, puis de les enterrer, — après avoir séparé nos nobles de nos simples soldats. — Car beaucoup de nos princes, hélas! — sont plongés et noyés dans un sang mercenaire, — tandis que nos manants baignent leurs membres roturiers — dans le sang des princes. Les chevaux blessés — piétinent jusqu'au fanon dans le sang, et, dans leur rage folle, — lancent leurs ruades de fer à leurs maîtres morts, — ainsi tués deux fois. Oh! permets-nous, grand roi, — de parcourir en sûreté le champ de bataille, et de recueillir — nos morts.

LE ROI HENRY.

Je te le dis franchement, héraut, — je ne sais si la journée est à nous ou non. — Car, maintenant encore, un grand nombre de vos cavaliers débouchent — et galopent dans la plaine.

MONTJOIE.

La journée est à vous.

LE ROI HENRY.

— Grâces en soient rendues à Dieu, et non à notre force! — Comment s'appelle ce château qui est près d'ici?

MONTJOIE.

On l'appelle Azincourt.

LE ROI HENRY.

— Eh bien nous appelons ce combat la bataille d'Azincourt, — livrée le jour de saint Crépin et saint Crépinien.—

FLUELLEN.

N'en déplaise à Votre Majesté, votre krand-père de fameuse mémoire et votre krand-oncle Édouard le Noir prince de Galles, à ce que j'ai lu dans les chroniques, ont gagné une bien pelle bataille ici en France.

LE ROI HENRY.

En effet, Fluellen.

FLUELLEN.

Votre Majesté dit vrai. Si Votre Majesté s'en souvient, les Gallois rendirent de peaux services dans un jardin où poussaient des poireaux; tous mirent des poireaux à leurs chapeaux de Monmouth; et Votre Majesté sait que cet insigne se porte encore à cette heure en l'honneur de leurs services. Et je crois que Votre Majesté ne dédaigne point de porter le poireau le jour de la saint Tavid.

LE ROI HENRY.

— Je le porte comme un glorieux souvenir. — Car je suis Gallois, vous savez, cher compatriote. —

FLUELLEN.

Toute l'eau de la Wye ne saurait laver de son sang gallois le corps de Votre Majesté, je puis vous dire ça. Tieu le pénisse et le préserve tant qu'il plaira à Sa Grâce et à Sa Majesté aussi !

LE ROI HENRY.

Merci, mon cher compatriote.

FLUELLEN.

Par Cheshus, je suis le compatriote de Votre Majesté, peu m'importe qu'on le sache; je le confesserai à tout l'nivers. Je n'ai pas à rougir de Votre Majesté, Tieu soit loué, tant que Votre Majesté est un honnête homme.

LE ROI HENRY.

— Dieu veuille me conserver tel !

Montrant Montjoie.

Que nos hérauts aillent avec lui ; — apporte-moi le relevé exact des morts — de nos deux armées.

Sortent Montjoie et les hérauts d'armes anglais.

Montrant Williams à Exeter.

Appelez-moi ce camarade là-bas.

EXETER.

Soldat, venez devant le roi.

William s'avance, un gant à son chapeau.

LE ROI HENRY.

Soldat, pourquoi portes-tu ce gant à ton chapeau?

WILLIAMS.

Sous le bon plaisir de Votre Majesté, c'est le gage de quelqu'un avec qui je dois me battre, s'il est vivant.

LE ROI HENRY.

Un Anglais?

WILLIAMS.

Sous le bon plaisir de Votre Majesté, c'est un drôle qui s'est chamaillé avec moi la nuit dernière ; s'il est vivant, et qu'il ose réclamer ce gant, j'ai juré de lui appliquer un soufflet ; ou encore, si je vois mon gant à son chapeau (et il a juré, foi de soldat, de le porter, s'il vit), je le lui ferai sauter vigoureusement.

LE ROI HENRY.

Qu'en pensez-vous, capitaine Fluellen? Est-il bon que ce soldat tienne son serment?

FLUELLEN.

En mon âme et conscience, n'en déplaise à Votre Majesté, c'est un lâche et un gueux, s'il ne le fait pas.

LE ROI HENRY.

Il se peut que son ennemi soit un gentilhomme de trop

haut rang pour pouvoir rendre raison à un homme de sa sorte.

FLUELLEN.

Fût-il aussi pon gentilhomme que le tiable, que Lucifer et que Belzébuth lui-même, il est nécessaire, je le dis à Votre Grâce, qu'il tienne sa parole et son serment. S'il est parjure, voyez-vous, il sera réputé le gueux le plus fieffé, le plus effronté Jacquot qui ait jamais posé sa semelle noire sur le sol, sur la terre de Tieu, en mon âme et conscience, là !

LE ROI HENRY.

Ainsi, l'ami, tiens ta parole, quand tu rencontreras ce gaillard-là.

WILLIAMS.

Je le ferai, si je vis, mon suzerain.

LE ROI HENRY.

Sous qui sers-tu ?

WILLIAMS.

Sous le capitaine Gower, mon suzerain.

FLUELLEN.

Gower est un pon capitaine, et pien versé dans la science et la littérature de la guerre.

LE ROI HENRY, à Williams.

Appelle-le-moi, soldat.

WILLIAMS.

J'obéis, mon suzerain.

Il sort.

LE ROI HENRY.

Tiens, Fluellen.

Il remet à Fluellen le gant de Williams.

Porte cet insigne à ma place, et attache-le à ton chapeau. Quand Alençon et moi étions ensemble à terre, j'ai arraché ce gant de son heaume. Quiconque le réclamera est un ami d'Alençon et un ennemi de notre personne. Si tu ren-

contres un tel homme, tu l'appréhenderas, pour peu que tu m'aimes.

FLUELLEN.

Votre Grâce me fait le plus grand honneur que puisse souhaiter le cœur d'un de ses sujets. Je voudrais bien voir l'homme, n'ayant que deux pattes, qui se troufera offusqué de ce gant. Mais je voudrais bien le voir une fois. Fasse le Tieu de sa grâce que je puisse le voir !

LE ROI HENRY.

Connais-tu Gower?

FLUELLEN.

C'est mon ami cher, ne vous déplaise.

LE ROI HENRY.

Va le chercher, je te prie, et amène-le à ma tente.

FLUELLEN.

J'y vais.

Il sort.

LE ROI HENRY.

— Milord de Warwick, et vous, mon frère Glocester, — suivez de près Fluellen. — Le gant que je lui ai donné comme un insigne — pourrait bien lui valoir un soufflet. — C'est le gant du soldat que, d'après la convention, je devais — moi-même porter. Suivez-le, bon cousin Warwick; — si ce soldat le frappe (et je juge — à ses brusques allures qu'il tiendra sa parole), — quelque mésaventure subite pourrait en résulter. — Car je connais Fluellen pour un vaillant; — mu par la colère, il prend feu comme la poudre à canon, — et il rendra vite injure pour injure. — Suivez-le, et veillez à ce qu'ils ne se fassent pas de mal. — Venez avec moi, oncle d'Exeter.

Ils sortent.

SCÈNE XIX.

[Devant la tente du roi Henry.]

Entrent Gower et Williams.

WILLIAMS.

Je gage que c'est pour vous faire chevalier, capitaine.

Entre Fluellen.

FLUELLEN, à Gower.

Au nom de Tieu et de son pon plaisir, je vous adjure de vous rendre au plus vite auprès du roi; il s'agit de votre pien plus peut-être que votre intellect ne se l'imagine.

WILLIAMS, montrant le gant que Fluellen porte à son chapeau.

Monsieur, connaissez-vous ce gant-là?

FLUELLEN.

Ce gant? Je sais que ce gant est un gant.

WILLIAMS.

Je le connais, moi, et voici comment je le réclame.

Il le frappe.

FLUELLEN.

Sang Tieu! Voilà le plus fieffé traître qui soit dans tout l'univers, en France ou en Angleterre.

GOWER, s'interposant, à Williams.

Qu'est-ce à dire, monsieur? coquin que vous êtes!

WILLIAMS.

Croyez-vous que je veuille me parjurer?

FLUELLEN.

Rangez-vous, capitaine Gower: je vais lui payer sa trahison en horions, je vous le karantis.

WILLIAMS.

Je ne suis pas un traître.

FLUELLEN.

Tu en as menti par la gorge.

A Gower.

Au nom de Sa Majesté, je vous somme de l'appréhender : c'est un ami du duc d'Alençon.

Entrent WARWICK et GLOCESTER.

WARWICK.

Eh bien, eh bien! qu'y a-t-il?

FLUELLEN.

Milord de Warwick, Tieu soit loué! voici une trahison des plus pernicieuses qui vient d'être mise en lumière; une lumière, voyez-vous, comme vous en désireriez un jour d'été.... Voici Sa Majesté.

Entrent le ROI HENRY et EXETER.

LE ROI HENRY.

Eh bien! qu'y a-t-il?

FLUELLEN.

Mon suzerain, voici un coquin, un traître, qui, j'en préviens Votre Grâce, a frappé le gant que Votre Majesté a enlevé du heaume d'Alençon.

WILLIAMS.

Mon suzerain, ce gant est à moi; voici le pareil. Or, celui à qui je l'ai donné en échange a promis de le porter à son chapeau; j'ai promis de le frapper, s'il le faisait; j'ai rencontré cet homme avec mon gant à son chapeau, et j'ai fait honneur à ma parole.

FLUELLEN.

Votre Majesté reconnaît maintenant, sauf la vaillance de Votre Majesté, quel fieffé coquin, quel gueux, quel pouilleux chenapan c'est là. Votre Majesté, j'espère, va attester, prouver et certifier que ce gant est le gant d'Alençon que Votre Majesté m'a remis; en conscience, là.

LE ROI HENRY, à Williams.

— Donne-moi ton gant, soldat; tiens, voilà le pareil:— c'est moi effectivement que tu as promis de frapper; — et tu m'as adressé les invectives les plus amères. —

FLUELLEN.

N'en déplaise à Votre Majesté, que son cou en réponde, s'il y a encore une loi martiale dans l'nivers.

LE ROI HENRY, à Williams.

— Comment peux-tu me faire réparation? —

WILLIAMS.

Toutes les offenses, mon suzerain, viennent du cœur; et jamais il n'est rien venu du mien qui puisse offenser Votre Majesté.

LE ROI HENRY.

— C'est bien nous-même que tu as outragé. —

WILLIAMS.

Votre Majesté n'était plus elle-même; vous m'aviez tout l'air d'un simple soldat; j'en atteste la nuit, vos vêtements, votre humble apparence. Tout ce que Votre Altesse a souffert sous cette forme, est, veuillez le croire, de sa faute et non de la mienne. Car si vous aviez été ce que je vous supposais, il n'y aurait pas d'offense. Conséquemment je supplie Votre Altesse de me pardonner.

LE ROI HENRY.

— Tenez, oncle Exeter, remplissez ce gant d'écus, — et donnez-le à ce compagnon.

A Williams.

Garde-le, compagnon; — et porte-le à ton chapeau, comme une marque d'honneur, — jusqu'à ce que je le réclame.

A Exeter.

Donnez-lui les écus.

A Fluellen.

— Et vous, capitaine, il faut vous raccommoder avec lui. —

FLUELLEN.

Par la lumière du jour, le kaillard a assez de cœur au ventre.

A Williams.

Tenez, voici douze pennys pour vous, et je vous invite à servir Tieu, et à éviter le pruit, la prouille, les querelles et les discussions, et je vous assure que vous vous en trouverez pien mieux.

WILLIAMS.

Je ne veux pas de votre argent.

FLUELLEN.

C'est de pon cœur. Je puis vous le dire, ça vous servira à faire raccommoder vos souliers. Allons, pourquoi tant de fergogne? Vos souliers ne sont déjà pas si pons. Le silling est pon; je le garantis, ou je vous le changerai.

Entre un HÉRAUT anglais.

LE ROI HENRY.

Eh bien, héraut, les morts sont-ils comptés?

LE HÉRAUT.

— Voici le chiffre des Français tués.

Il remet un papier au roi.

LE ROI HENRY, à Exeter.

— Quels prisonniers de marque a-t-on faits, mon oncle?

EXETER.

— Charles, duc d'Orléans, neveu du roi; — Jean, duc de Bourbon, et le sire de Boucicault; — quinze cents autres lords, barons, chevaliers et écuyers, — sans compter les simples soldats.

LE ROI HENRY.

— Cette note me parle de dix mille Français — restés morts sur le champ de bataille. Dans ce chiffre les princes — et les nobles portant bannière comptent — pour cent vingt-six;

ajoutez — des chevaliers, des écuyers, des gentilshommes de distinction — au nombre de huit mille quatre cents; parmi lesquels — cinq cents n'ont été faits chevaliers que d'hier ; — en sorte que, sur les dix mille hommes qu'ils ont perdus, — il n'y a que seize cents mercenaires ; — les autres sont des princes, des barons, des seigneurs, des chevaliers, des écuyers, — et des gentilshommes de naissance et de qualité. — Parmi les nobles qui sont restés morts, on nomme — Charles d'Albret, grand connétable de France ; — Jacques de Châtillon, amiral de France ; — le maître des arbalétriers, le seigneur de Rambures ; — le grand-maître de France, le brave sire Guischard Dauphin ; — Jean, duc d'Alençon ; Antoine, duc de Brabant, — frère du duc de Bourgogne, et Édouard, duc de Bar ; parmi les puissants comtes, — Grandpré et Roussi, Fauconberg et Foix, — Beaumont et Marle, Vaudemont et Lestrelle. — Voilà une royale compagnie de morts ! — Où est la liste des Anglais qui ont péri ?

Le héraut lui présente un autre papier.

— Édouard, duc d'York, le comte de Suffolk, — sir Richard Ketly, Davy Gam, écuyer ; — nul autre de renom ; et, parmi les soldats, — vingt-cinq seulement !.... O Dieu, ton bras était là, — et ce n'est pas à nous, c'est à ton bras seul, — que nous attribuons tout. Sans stratagème, — dans un simple choc et dans un loyal jeu de guerre, — a-t-on jamais vu perte si grande d'un côté, — si petite de l'autre ! Prends-en l'honneur, ô Dieu, — car il est tout à toi.

EXETER.

C'est merveilleux.

LE ROI HENRY.

— Allons, rendons-nous en procession au village ; — et que la peine de mort soit proclamée dans notre armée — contre quiconque se vantera de cette victoire et retirera à Dieu — une gloire qui est à lui seul.

FLUELLEN.

N'est-il pas permis, sous le pon plaisir de Votre Majesté, de dire le nombre des tués ?

LE ROI HENRY.

— Oui, capitaine, mais à condition de reconnaître — que Dieu a combattu pour nous.

FLUELLEN.

— Oui, en conscience, il nous a fait grand pien.

LE ROI HENRY.

— Observons tous les rites sacrés; — qu'il soit chanté un *Non nobis* et un *Te Deum*. — Les morts une fois déposés pieusement dans la terre, — nous partirons pour Calais et puis pour l'Angleterre, — où jamais plus heureux hommes ne sont arrivés de France !

Ils sortent.

Entre le CHOEUR.

LE CHOEUR.

— Que ceux qui n'ont pas lu l'histoire me permettent — de la leur souffler ; quant à ceux qui l'ont lue, — je les prie humblement d'excuser cet abrégé — des temps, des nombres et du cours naturel des choses — qui ne sauraient être présentés ici — dans leur vaste plénitude. Maintenant nous transportons le roi — vers Calais ; admettez-le là ; puis — enlevez-le sur l'aile de vos pensées — à travers l'Océan. Voyez, la plage anglaise — borde le flot d'une masse d'hommes, de femmes et d'enfants — dont les acclamations et les applaudissements dominent la grande voix de l'Océan — qui, comme le formidable huissier du roi, — semble lui préparer le chemin. Sur ce, faites débarquer Henry, — et voyez-le marcher solennellement sur Londres. — La pensée a l'allure si rapide que déjà — vous pouvez vous le figurer à Blackheath. — Là, ses lords lui demandent de porter — son

heaume brisé et son épée tordue, — devant lui, à travers la cité : il s'y oppose, — étant exempt de vanité et de gloriole; — il se refuse tout trophée, toute distinction, tout apparat, — pour tout consacrer à Dieu seul. Mais voyez maintenant, — dans la rapide forge, dans l'atelier de la pensée, — comme Londres verse à flot ses citoyens ! — Le maire et tous ses confrères, dans leur plus bel attirail, — tels que les sénateurs de l'antique Rome, — ayant à leurs talons un essaim de plébéiens, — vont chercher leur triomphant César. — Ainsi, rapprochement plus humble, mais bien sympathique, — si le général de notre gracieuse impératrice — revenait d'Irlande, comme il le pourrait quelque heureux jour, — ramenant la rébellion passée au fil de son épée, — quelle foule quitterait la paisible cité — pour l'acclamer au retour! La cause étant plus grande encore, plus grande est la foule — qui acclame ce Henry. Maintenant installez-le à Londres, — tandis que le deuil des Français — invite le roi d'Angleterre à y prolonger son séjour, — tandis que l'empereur intercède en faveur de la France — et tente de rétablir la paix. Puis omettons — tous les événements, quels qu'ils soient, — jusqu'au retour de Henry en France. — C'est là que nous devons le ramener; et moi-même j'ai représenté — l'intérim en vous rappelant... ce qui est passé. — Permettez-nous cette abréviation; et que vos regards, — suivant vos pensées, reviennent droit en France.

Le chœur sort.

SCÈNE XX.

[En France. Un corps de garde.]

Entrent GOWER et FLUELLEN, empanaché d'un poireau.

GOWER.

Oui, c'est juste; mais pourquoi portez-vous votre poireau aujourd'hui? La Saint-David est passée.

FLUELLEN.

Il y a des occasions et des causes, des pourquoi et des parce que pour toutes choses. Je vais vous le dire en ami, capitaine Gower : ce chenapan, ce galeux, ce gueux, ce pouilleux, ce pravache, ce drôle, Pistolet, que vous-même savez, comme tout l'nivers, n'être qu'un gaillard, voyez-vous, sans aucun mérite, eh bien, il est venu hier m'apporter du pain et du sel, voyez-vous, et il m'a dit de manger mon poireau; c'était dans un endroit où je ne pouvais pas lui chercher noise; mais je prendrai la liperté de porter ce poireau à mon ponnet jusqu'à ce que je le revoie, et alors je lui signifierai une menue partie de mes désirs.

Entre PISTOLET.

GOWER.

Justement, le voici qui vient, se rengorgeant comme un dindon.

FLUELLEN.

Peu m'importent ses rengorgements et ses dindons.... Tieu vous pénisse, enseigne Pistolet! Galeux, pouilleux, coquin, Tieu vous pénisse!

PISTOLET.

— Hein! sors-tu de Bedlam? te tarde-t-il, vil Troyen, — que je rompe pour toi le fil fatal de la Parque? — Arrière! l'odeur du poireau me donne des nausées. —

FLUELLEN, offrant le poireau à Pistolet.

Je vous supplie en krâce, galeux et pouilleux coquin, de vouloir bien, à ma demande, à ma requête et à ma sollicitation, manger ce poireau, voyez-vous; justement, voyez-vous, parce que vous ne l'aimez pas, et parce qu'il n'agrée point avec vos goûts, votre appétit et votre digestion, je vous invite à le manger.

PISTOLET.

— Pas pour Cadwallader et tous ses boucs! —

FLUELLEN.

Je vous en donnerai des poucs !

Il le frappe et lui présente le poireau.

Voulez-vous être assez pon, galeux coquin, pour manger ceci ?

PISTOLET.

Vil Troyen, tu mourras !

FLUELLEN.

Oui, vous dites vrai, galeux coquin, quand il plaira à Tieu. Mais en attendant je désire que vous viviez et mangiez vos victuailles ; allons, en voici l'assaisonnement.

Il le frappe de nouveau.

Vous m'avez appelé hier écuyer de montagne ; eh bien, je vais faire de vous aujourd'hui un écuyer de bas étage. Je vous en prie, mangez; si vous pouvez rire d'un poireau, vous pouvez bien en avaler un.

Il le frappe encore.

GOWER.

Assez, capitaine ; vous l'avez étourdi.

FLUELLEN.

Je veux qu'il mange de mon poireau, ou je lui pâtonnerai la capoche quatre jours durant. Mordez, je vous prie ; voilà qui est pon pour vos blessures fraîches et pour votre prava-che en sang.

PISTOLET, prenant le poireau.

Faut-il que je morde ?

FLUELLEN.

Oui, certainement, sans aucune espèce de doute, de discussion, ni d'ambiguité.

PISTOLET, mangeant.

Par ce poireau, je me vengerai horriblement. Je mange, mais aussi je jure....

FLUELLEN, levant son bâton.

Mangez, je vous prie. Voulez-vous encore de l'assai-

sonnement pour votre poireau? Il n'y a pas de quoi jurer par ce reste de poireau.

PISTOLET.

Calme ton gourdin; tu vois, je mange.

FLUELLEN.

Grand pien vous fasse, galeux coquin! je le souhaite de tout cœur. Çà, je vous prie, n'en jetez rien; la peau est ponne pour les contusions d'un pravache. Quand vous aurez dorénavant la chance de voir des poireaux, je vous prie de vous en moquer; voilà tout.

PISTOLET.

Bon.

FLUELLEN.

Oui, les poireaux, c'est pon. Tenez, voici un denier pour guérir votre caboche.

PISTOLET.

A moi un denier!

FLUELLEN.

Oui, vraiment, et vous le prendrez sur ma parole; sinon, j'ai un autre poireau dans ma poche, que vous allez manger.

PISTOLET.

Je prends ton denier comme arrhes de vengeance.

FLUELLEN.

Si je vous dois quelque chose, je vous paierai avec du bâton; vous ferez le commerce du bois vert, et vous n'aurez de moi que du bâton. Tieu soit avec vous, et vous garde, et guérisse votre caboche!

Il sort.

PISTOLET.

Tout l'enfer en retentira.

GOWER.

Allez, allez, vous êtes un lâche et vil grimacier. Vous vous moquez d'une ancienne tradition, fondée sur un ho-

norable souvenir et perpétuée comme un mémorable trophée d'une valeur ensevelie, et vous n'osez pas soutenir par vos actes une seule de vos paroles! Je vous ai vu narguer et piquer ce gentleman deux ou trois fois. Vous pensiez, parce qu'il ne sait pas parler anglais avec la prononciation du pays, qu'il ne saurait pas manier un bâton anglais; vous reconnaissez votre erreur : et puisse pour l'avenir cette correction welche vous enseigner la bonne tenue anglaise! Adieu.

Il sort.

PISTOLET.

— La fortune me jouerait-elle des tours à présent? — Je reçois la nouvelle que mon Hélène est morte à l'hôpital — du mal français; — et voilà mon refuge à jamais fermé. — Je me fais vieux, et de ma personne lasse — l'honneur fut bâtonné. Eh bien, je vais me faire ruffian, — et m'adonner quelque peu à l'escamotage des bourses. — Je vais voler vers l'Angleterre, et là je volerai. — Je mettrai des emplâtres sur ces contusions, — et je jurerai les avoir reçues dans les guerres des Gaules.

Il sort.

SCÈNE XXI.

[Troyes en Champagne.]

Entrent par une porte le ROI HENRY, BEDFORD, GLOCESTER, EXETER, WARWICK, WESTMORELAND et autres lords; par une autre porte, le ROI DE FRANCE, la REINE ISABEAU, la PRINCESSE CATHERINE, des Seigneurs, des Dames; puis le DUC DE BOURGOGNE et sa suite.

LE ROI HENRY.

— Paix à cette assemblée réunie pour la paix! — A notre frère de France, ainsi qu'à notre sœur, — salut et bonjour gracieux! joie et prospérité — à notre belle et princière cousine Catherine! — Et vous aussi, rameau et membre de

cette royauté, — par qui a été ménagée cette grande entrevue, — duc de Bourgogne, nous vous saluons. — Princes et pairs de France, la santé à vous tous !

LE ROI DE FRANCE.

— Nous sommes bien joyeux de vous contempler en face, — très-digne frère d'Angleterre. Soyez le bienvenu ; — ainsi que chacun de vous, princes anglais (38).

LA REINE ISABEAU.

— Frère d'Angleterre, puisse l'issue — de cette belle journée et de cette gracieuse entrevue être aussi heureuse — que nous sommes aises de contempler vos yeux, — ces yeux qui jusqu'ici ont lancé — contre les Français, placés à leur portée, — le fatal éclair du meurtrier basilic ! — Nous espérons bien que le venin de ce regard — a perdu sa force, et que cette journée — changera tant de douleurs et de discordes en amour.

LE ROI HENRY.

— C'est pour crier *amen* à ce vœu que nous paraissons ici.

LA REINE ISABEAU.

— Princes anglais, je vous salue tous.

BOURGOGNE.

— Je vous offre à tous deux l'hommage d'une égale affection, — grands rois de France et d'Angleterre. J'ai usé — de toutes les forces de mon intelligence, de mon zèle et de mon activité — pour amener vos impériales majestés — à la barre de cette royale conférence : — vous pouvez tous deux de votre auguste bouche me rendre ce témoignage. — Donc, puisque mes bons offices ont réussi — à vous mettre face à face — dans ce royal tête-à-tête, excusez-moi — si je demande, en votre royale présence, — quel obstacle, quel empêchement s'oppose — à ce que la paix, aujourd'hui nue, misérable et mutilée, — la paix, — cette chère nourrice des

arts, de l'abondance et des joyeuses générations, — revienne, dans le plus beau jardin de l'univers, — dans notre fertile France, montrer son aimable visage. — Hélas! elle est depuis trop longtemps chassée de France; — et toutes les végétations amoncelées, — s'y corrompent par leur fécondité même. — La vigne, ce gai cordial du cœur, — y meurt non émondée; les haies, naguère régulièrement taillées, — telles maintenant que des prisonniers follement échevelés, — y projettent partout des tiges désordonnées; dans les prairies en jachère — l'ivraie, la ciguë et la fumeterre grossière — prennent racine, tandis que se rouille le soc — qui devrait déraciner cette sauvagerie. — Le champ même qu'embaumaient — la primevère tachetée, le trèfle verdoyant et la pimprenelle, devenu paresseux, ne produit plus rien — que d'irrégulier et de nauséabond; il n'engendre — que l'odieuse patience, le chardon épineux, la zizanie, le glouteron, — et perd à la fois beauté et utilité. — Et de même que nos vignobles, nos prairies, nos champs et nos haies — s'altèrent, envahis par la jachère, — de même nos familles, nos enfants et nous-mêmes, — nous avons perdu, faute de temps pour les apprendre, — les sciences qui devaient être l'ornement de notre contrée; — nous croissons en sauvages, comme des soldats — qui n'ont d'autre pensée que le sang, — blasphémant, la mine farouche, le costume extravagant, — habitués à tout ce qui semble monstrueux. — C'est pour nous rendre nos grâces d'autrefois — que vous êtes assemblés; et je vous adjure — de me faire savoir pourquoi la douce paix — ne dissiperait pas tous ces maux — en nous restituant ses divines faveurs.

LE ROI HENRY.

— Duc de Bourgogne, si vous désirez la paix, — dont l'absence donne naissance aux imperfections — que vous avez signalées, il vous faut acheter cette paix — par un plein acquiescement à toutes nos justes demandes — dont la te-

neur et le détail — sont brièvement exposés dans la cédule remise entre vos mains.

BOURGOGNE.

— Le roi en a entendu la lecture, mais jusqu'ici — aucune réponse n'a été donnée.

LE ROI HENRY.

Eh bien, la paix, — que vous venez de réclamer si vivement, dépend de sa réponse.

LE ROI DE FRANCE.

— Je n'ai fait que parcourir les articles — d'un coup d'œil rapide. Que Votre Grâce daigne — désigner présentement quelques-uns de ses conseillers — pour conférer avec nous et les examiner de nouveau — avec une plus grande attention, et aussitôt, nous — signifierons notre agrément et notre réponse définitive.

LE ROI HENRY.

— Volontiers, frère. Allez, oncle Exeter, — frère Clarence, et vous, frère Glocester, — Warwick, Huntingdon, allez avec le roi ; — vous avez plein pouvoir pour ratifier, — étendre ou modifier nos demandes, selon que vos sagesses — le jugeront conforme à notre dignité ; — ajoutez ou retranchez, — nous y souscrivons d'avance. Voulez-vous, aimable sœur, — aller avec les princes ou rester céans avec nous?

LA REINE ISABEAU.

— Mon gracieux frère, j'irai avec eux. — La voix d'une femme pourra être bonne à quelque chose, — si l'on insiste sur certains articles trop rigoureux.

LE ROI HENRY.

— Au moins laissez-nous ici notre cousine Catherine. — Elle est pour nous l'article capital et figure — en tête de nos demandes.

LA REINE ISABEAU.

Elle est libre.

Tous sortent, excepté Henry, Catherine et sa dame d'honneur.

LE ROI HENRY.

Charmante, très-charmante Catherine, — daignerez-vous enseigner à un soldat de ces mots — qui pénètrent l'oreille d'une femme — et plaident la cause de l'amour près de son tendre cœur? —

CATHERINE.

Votre Majesté se moquera de moi; je ne sais pas parler votre Angleterre.

LE ROI HENRY.

O charmante Catherine, si vous voulez m'aimer de tout votre cœur français, je serai bien aise de vous l'entendre confesser dans votre anglais estropié. Que vous semble de moi, Kate?

CATHERINE.

Pardonnez-moi, je ne sais ce que vous entendez par ces mots : *Que vous semble?*

LE ROI HENRY.

Un ange semble comme vous, Kate; et vous semblez comme un ange.

CATHERINE, à Alice.

Que dit-il? que je suis semblable à les anges?

ALICE.

Ouy, vrayment (sauf vostre grace), ainsi dit-il.

LE ROI HENRY.

Je l'ai dit, chère Catherine; et je ne dois pas rougir de l'affirmer.

CATHERINE.

O bon Dieu! les langues des hommes sont pleines de tromperies.

LE ROI HENRY, à Alice.

Que dit-elle, belle dame? Que les langues des hommes sont pleines de tromperies?

ALICE.

Ouy; que les langues des hommes être pleines de tromperies ; ainsi dire la princesse.

LE ROI HENRY.

La princesse est encore la plus correcte ! Ma foi, Kate, mon babil amoureux est juste à la hauteur de ton savoir. Je suis bien aise que tu ne saches pas mieux notre langue ; car, si tu la savais mieux, tu trouverais en moi un roi tellement simple que tu me soupçonnerais d'avoir vendu ma ferme pour acheter ma couronne. Je ne sais pas faire la petite bouche en amour ; je dis tout net : *je vous aime.* Et si vous exigez que j'ajoute autre chose que : *et vous?* je suis au bout de mon rouleau. Donnez-moi votre réponse ; là, franchement ; puis tapons-nous dans la main, et marché conclu ! qu'en dites-vous, ma dame ?

CATHERINE.

Sauf vostre honneur, moi comprendre bien.

LE ROI HENRY.

Morbleu, si vous voulez que je fasse des vers, ou que je danse pour vous plaire, Kate, je suis un homme perdu. Pour les vers, je n'ai ni les paroles, ni la mesure ; et, pour la danse, je ne suis pas assez fort sur la mesure, quoique j'aie une raisonnable mesure de force. Si je pouvais conquérir une belle au cheval fondu, en sautant en selle avec mon armure sur le dos, soit dit sans me vanter, je me serais bien vite colloqué en femme. Si j'avais à faire le coup de poing pour ma bien-aimée ou à faire caracoler mon cheval pour avoir ses faveurs, je pourrais boxer comme un boucher, ou me tenir en croupe comme un singe, sans jamais tomber ; mais, vive Dieu ! Kate, je ne puis faire le vert galant, ni user mon éloquence en soupirs, et je n'entends pas malice aux protestations. Rien qu'une bonne parole que je ne donne jamais que quand elle est exigée, et que je n'enfreins jamais,

pour aucune exigence. Si tu peux, Kate, aimer un gaillard de cette trempe, dont la figure ne vaut plus la peine d'être brûlée du soleil, qui jamais ne jette les yeux dans son miroir pour le plaisir d'y voir quoi que ce soit, eh bien, fais de ton regard ton officier de bouche. Je te parle en franc soldat. Si tu peux m'aimer comme ça, prends-moi; sinon, te dire que je mourrai, ce serait dire vrai; mais, par amour pour toi, vrai Dieu! non pas! Pourtant je t'aime. Va, chère Kate, tant que tu vivras, prends un compagnon d'une constance simple et sans alliage; car il sera forcé de se bien conduire à ton égard, n'ayant pas le don de conter fleurette ailleurs. Quant à ces gaillards à la langue intarissable qui s'insinuent par la rime dans les faveurs des dames, toujours ils s'en font chasser par la raison. Bah! un parleur n'est qu'un babillard; la poésie n'est qu'une ballade. Une belle jambe doit s'affaisser; un dos droit doit se courber; une barbe noire doit devenir blanche; une tête bouclée doit devenir chauve; un joli visage doit se flétrir; un œil plein de vie doit devenir creux; mais un bon cœur, Kate, c'est le soleil et la lune, ou plutôt c'est le soleil et non la lune; car il brille sans jamais changer, et suit un cours immuable. Si tu veux un homme comme ça, prends-moi. Prends-moi, et tu prends un soldat; tu prends un soldat, et tu prends un roi. Et maintenant que dis-tu de mon amour? Parle, ma toute belle; et en toute franchise, je te prie.

CATHERINE.

Est-il possible que z'aime l'ennemi de la France?

LE ROI DE FRANCE.

Non; il n'est pas possible que vous aimiez l'ennemi de la France, Kate; mais, en m'aimant, vous aimeriez l'ami de la France; car j'aime la France si fort que je n'en voudrais pas perdre un village; je la veux tout entière; et, Kate, dès que la France est à moi et moi à vous, la France est à vous, et vous êtes à moi.

CATHERINE.

Ze ne sais ce que vous voulez dire.

LE ROI HENRY.

Non, Kate? Je vais te dire ça en une phrase française qui, j'en suis sûr, restera suspendue à mes lèvres, comme une nouvelle mariée au cou de son époux, impossible à détacher : *Quand j'ay la possession de France, et quand vous avez la possession de moy* (voyons, après? saint Denis me soit en aide!...), *donc vostre est France, et vous estes mienne*. Il me serait aussi aisé, Kate, de conquérir le royaume que d'en dire encore autant en français. Jamais je ne pourrai t'émouvoir en français, si ce n'est pour te faire rire de moi.

CATHERINE.

Sauf vostre honneur, le françois que vous parlez est meilleur que l'anglois lequel je parle.

LE ROI HENRY.

Non, ma foi, Kate, non pas; mais il faut avouer que nous parlons, toi ma langue, et moi la tienne, avec une imperfection également parfaite, et que nos deux cas se valent. Mais, Kate, es-tu capable de comprendre ceci : Peux-tu m'aimer?

CATHERINE.

Je ne saurais dire.

LE ROI HENRY.

Quelqu'une de vos voisines pourrait-elle me dire ça, Kate? Je le leur demanderai.... Allons, je sais que tu m'aimes. Et ce soir, quand vous serez rentrée dans votre cabinet, vous questionnerez cette damoiselle sur mon compte; et je sais, Kate, que devant elle vous dénigrerez en moi tout ce qu'au fond du cœur vous aimez le mieux; mais, bonne Kate, raille-moi miséricordieusement; d'autant plus, gente princesse, que je t'aime cruellement. Si jamais tu es mienne, Kate (et j'ai en moi cette foi tutélaire que tu le

seras), je t'aurai conquise de haute lutte, et il faudra nécessairement que tu deviennes mère de fameux soldats. Est-ce que nous ne pourrons pas, toi et moi, entre saint Denis et saint Georges, faire un garçon, demi-français, demi-anglais, qui ira jusqu'à Constantinople tirer le grand Turc par la barbe? Pas vrai? Qu'en dis-tu, ma belle fleur de lys?

CATHERINE.

Ze ne sais pas ça.

LE ROI HENRY.

Non; c'est plus tard que vous le saurez, mais vous pouvez le promettre dès à présent. Promettez-moi dès à présent, Kate, que vous ferez de votre mieux pour la partie française de cet enfant-là; et, pour la moitié anglaise, acceptez ma parole de roi et de bachelier. Que répondez-vous à cela, *la plus belle Katharine du monde*, *mon très-chère et divine déesse?*

CATHERINE.

Votre *Majesté* posséder *fausse* français suffisamment pour décevoir *la plus sage damoiselle* qui soit *en France.*

LE ROI HENRY.

Ah! fi de mon faux français! Sur mon honneur, je t'aime en véritable Anglais, Kate. Je n'oserais jurer sur mon honneur que tu m'aimes; mais mon cœur commence à s'en flatter, nonobstant le mince et impuissant attrait de mon visage. Maudite ambition de mon père! Il songeait à la guerre civile quand il m'engendra; voilà pourquoi j'ai été mis au monde avec un rude extérieur, avec une physionomie de fer, si bien que, quand je viens faire ma cour aux dames, je leur fais peur. Mais, en vérité, Kate, plus je vieillirai, mieux je paraîtrai; ma consolation est que l'âge, ce démolisseur de la beauté, ne peut plus faire de ravages sur ma figure; tu me prends, si tu me prends, dans mon pire état; mais à l'user, si tu uses de moi, tu me trouveras constamment meilleur. Ainsi, dites-moi, très-charmante Catherine,

voulez-vous de moi? Mettez de côté ces virginales rougeurs; révélez les pensées de votre cœur avec le regard d'une impératrice; prenez-moi par la main, et dites: Harry d'Angleterre, je suis à toi. Tu n'auras pas plus tôt ravi mon oreille de ce mot que je te répondrai bien haut: L'Angleterre est à toi, l'Irlande est à toi, la France est à toi, et Henry Plantagenet est à toi! Et ce Henry, j'ose le dire en sa présence, s'il n'est pas le compagnon des meilleurs rois, est par excellence, tu le reconnaîtras pour tel, le roi des bons compagnons. Allons, réponds-moi avec ta mélodie estropiée; car ta voix est une mélodie, et ton anglais est estropié. Ainsi, reine des reines, Catherine, ouvre-moi ton cœur, dusses-tu estropier ma langue: veux-tu de moi?

CATHERINE.

Ze fais comme il plaira *au roy mon père.*

LE ROI HENRY.

Va, ça lui plaira, Kate; ça lui plaira, Kate.

CATHERINE.

Eh bien, z'en serai contente aussi.

LE ROI HENRY.

Cela étant, je vous baise la main, et vous appelle ma reine.

CATHERINE.

Laissez, monseigneur, laissez, laissez, laissez: ma foy, je ne veux point que vous abbaissez vostre grandeur en baisant la main d'une vostre indigne serviteure; excusez-moy, je vous supplie, mon très-puissant seigneur.

LE ROI HENRY.

Eh bien, je vous baiserai aux lèvres, Kate.

CATHERINE.

Les dames et damoiselles, pour estre baisées devant leurs nopces, il n'est pas le coustume de France.

LE ROI HENRY, à la suivante.

Madame mon interprète, que dit-elle?

ALICE.

Ça n'être point la fashion *pour les* ladies de France... Ze ne sais comment se dit *baiser* en english.

LE ROI HENRY.

To kiss.

ALICE.

Votre Majesté *entendre* plus bien *que moy*.

LE ROI HENRY.

Ce n'est point la coutume des damoiselles de France de se laisser baiser avant d'être mariées; est-ce ça qu'elle veut dire?

ALICE.

Ouy, vrayment.

LE ROI HENRY.

Oh! Kate, les plus méticuleux usages fléchissent devant les grands rois. Chère Kate, vous et moi, nous ne saurions être enfermés dans la lice chétive de la coutume d'un pays; nous sommes les faiseurs de modes, Kate, et la liberté qui s'attache à notre rang ferme la bouche aux censeurs, comme je vais fermer la vôtre pour avoir soutenu, en me refusant un baiser, le prude usage de votre pays : ainsi patience et soumission!

Il l'embrasse.

Vous avez la sorcellerie à vos lèvres, Kate; il y a plus d'éloquence dans leur suave contact que dans toutes les bouches du conseil de France; et elles persuaderaient plus tôt Henry d'Angleterre qu'une pétition unanime de tous les monarques. Voici venir votre père.

Entrent le ROI et la REINE DE FRANCE, le DUC DE BOURGOGNE, BEDFORD, GLOCESTER, EXETER, WESTMORELAND, et autres seigneurs français et anglais.

BOURGOGNE.

Dieu garde Votre Majesté! mon royal cousin, enseigniez-vous l'anglais à notre princesse?

LE ROI HENRY.

Je voulais, beau cousin, lui apprendre combien je l'aime, et c'est là le bon anglais.

BOURGOGNE.

Est-ce qu'elle n'a pas de dispositions?

LE ROI HENRY.

Notre langue est rude, petit cousin, et ma nature n'a rien de doucereux; en sorte que, ne possédant ni l'accent ni l'instinct de la flatterie, je ne puis évoquer en elle l'esprit de l'amour et le faire apparaître sous ses traits véritables.

BOURGOGNE.

Pardonnez à la franchise de ma gaîté, si je vous réponds pour ça. Si vous voulez faire en elle une évocation, il faut que vous traciez un cercle; si vous voulez évoquer l'amour en elle sous ses traits véritables, il faut qu'il paraisse nu et aveugle. Pouvez-vous donc la blâmer, elle, une vierge encore toute rose de la pourpre virginale de la pudeur, si elle se refuse à se voir elle-même mise à nu pour laisser paraître un enfant nu et aveugle? C'est imposer, milord, une condition bien dure à une vierge.

LE ROI HENRY.

Bah! toutes ferment les yeux et se rendent, l'amour étant aveugle et impérieux.

BOURGOGNE.

Elles sont alors tout excusées, milord, ne voyant pas ce qu'elles font.

LE ROI HENRY.

Alors, mon cher seigneur, engagez votre cousine à vouloir bien fermer les yeux.

BOURGOGNE.

Je veux bien l'y engager, si vous vous engagez à lui expliquer ma pensée; car les vierges, que le plein été a dûment

échauffées, sont, comme les mouches vers la saint Barthélemy, aveugles, quoiqu'ayant des yeux; et alors elles endurent l'attouchement, elles qui naguère ne pouvaient supporter un regard.

LE ROI HENRY.

Cet apologue m'oblige à attendre un chaud été, à la fin duquel j'attraperai la mouche, votre cousine, devenue elle-même fatalement aveugle.

BOURGOGNE.

Comme l'amour, milord, avant l'amour.

LE ROI HENRY.

C'est vrai; et plus d'un parmi vous doit remercier l'amour de l'aveuglement qui m'empêche de voir nombre de belles villes françaises, parce qu'une belle vierge française s'interpose entre elles et moi.

LE ROI DE FRANCE.

Effectivement, milord, vue en perspective, chacune de ces villes vous fait l'effet d'une vierge ; car toutes sont ceintes de murailles vierges que la guerre n'a jamais forcées.

LE ROI HENRY.

Catherine sera-t-elle ma femme?

LE ROI DE FRANCE.

Comme il vous plaira.

LE ROI HENRY.

Je serai bien aise qu'elle le soit, pourvu que les villes vierges dont vous parlez soient destinées à l'accompagner. Ainsi la vierge, qui interceptait le passage à mon désir, l'aura frayé à ma volonté.

LE ROI DE FRANCE.

Nous avons consenti à toutes les conditions raisonnables.

LE ROI HENRY.

Est-il vrai, milords d'Angleterre?

WESTMORELAND.

Le roi a tout accordé; — sa fille d'abord, puis successivement — tous les articles proposés, dans leur stricte teneur. —

EXETER.

Le seul auquel il n'ait pas encore souscrit est celui où Votre Majesté demande : que le roi de France, en toute occasion qu'il aura d'écrire pour octroi d'office, désigne Votre Altesse sous cette forme et avec ce titre, en français : *Notre très-cher fils Henry, roy d'Angleterre, héritier de France;* et ainsi en latin : *præclarissimus filius noster Henricus, rex Angliæ, et hæres Franciæ.*

LE ROI DE FRANCE.

— Je ne l'ai pas refusé, frère, si formellement — que vos instances ne puissent le faire passer.

LE ROI HENRY.

— Eh bien, je vous en prie, au nom d'une affection et d'une alliance chère, — laissez figurer cet article avec les autres; — et, sur ce, donnez-moi votre fille.

LE ROI DE FRANCE.

— Prenez-la, cher fils; et de son sang donnez-moi — une postérité qui fasse que les royaumes rivaux — de France et d'Angleterre, dont les rivages même semblent pâles — d'envie à la vue de leur bonheur respectif, — mettent fin à leur haine. Et puisse cette chère union — établir la fraternité et la concorde chrétienne — dans leur cœur adouci, si bien que jamais la guerre n'étende — son glaive sanglant entre l'Angleterre et la belle France!

TOUS.

Amen!

LE ROI HENRY.

— Maintenant, Kate, soyez la bienvenue!... Et soyez-moi tous témoins — que je l'embrasse ici comme ma reine et souveraine.

Il embrasse Catherine. Fanfares.

LA REINE ISABEAU.

— Que Dieu, le suprême faiseur de mariages, — confonde vos cœurs en un seul, vos royaumes en un seul! — Comme le mari et la femme à eux deux ne font qu'un en amour, — ainsi puissent vos royaumes s'épouser si bien — que jamais un mauvais procédé, jamais la cruelle jalousie, — qui si souvent bouleverse le bienheureux lit conjugal, — ne se glisse dans le pacte de ces empires — pour rompre par le divorce leur indissoluble union! — Que réciproquement l'Anglais soit accueilli comme un Français, — et le Français comme un Anglais!... Puisse Dieu dire *amen* à ce vœu!

TOUS.

Amen!

LE ROI HENRY.

— Préparons tout pour notre mariage!... Ce jour-là, — monseigneur de Bourgogne, nous recevrons votre serment — et celui de tous les pairs, en garantie de notre alliance.

Se tournant vers Catherine.

— Puis je jurerai ma foi à Kate, et vous me jurerez la vôtre; — et puissent tous nos serments être, pour notre bonheur, fidèlement gardés!

Ils sortent (39).

LE CHOEUR.

— C'est jusqu'ici que d'une plume humble et inhabile — notre auteur incliné a poursuivi son histoire, — entassant de grands hommes en un petit espace, — et morcelant par des raccourcis l'ample champ de leur gloire. — Brève, mais immense dans sa brièveté, fut la vie — de Henry, cet astre d'Angleterre! La fortune avait forgé son épée, — cette épée avec laquelle il conquit le plus beau jardin de l'univers, — pour en laisser à son fils le souverain empire! —

Henry sixième, couronné dans ses langes roi — de France et d'Angleterre, succéda à ce roi ; — mais tant de gouvernants eurent la direction de ses États — qu'ils perdirent la France et ensanglantèrent son Angleterre. — Ces tableaux, notre scène les a souvent montrés ; puisse, en leur faveur, — celui-ci être agréé de vos indulgents esprits !

FIN DE HENRY V.

LA PREMIÈRE PARTIE

DE

HENRY VI

PERSONNAGES :

LE ROI HENRY VI.

LE DUC DE GLOCESTER, oncle du roi et protecteur.

LE DUC DE BEDFORD, oncle du roi et régent de France.

LE DUC D'EXETER, grand-oncle du roi.

L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER, Henry Beaufort, plus tard cardinal, grand-oncle du roi.

LE DUC DE SOMERSET, John Beaufort.

RICHARD PLANTAGENET, fils aîné de Richard, le feu comte de Cambridge; plus tard duc d'Yorck.

LE COMTE DE WARWICK.

LE COMTE DE SALISBURY.

LE COMTE DE SUFFOLK.

LORD TALBOT.

JOHN TALBOT, son fils.

EDMOND MORTIMER, comte de March.

SIR JOHN FALSTAFF.

SIR WILLIAM LUCY.

SIR WILLIAM GLANSDALE.

SIR THOMAS GARGRAVE.

LE MAIRE DE LONDRES.

WOODVILLE, lieutenant de la Tour.

VERNON, de la Rose Blanche, ou faction d'York.

BASSET, de la Rose Rouge, ou faction de Lancastre.

LE DUC DE BOURGOGNE.

CHARLES, dauphin, plus tard roi de France.

RENÉ, duc d'Anjou et roi titulaire de Naples.

LE DUC D'ALENÇON.

LE BATARD D'ORLÉANS.

LE GOUVERNEUR DE PARIS.

LE MAITRE CANONNIER d'Orléans et son fils.

LE GÉNÉRAL des troupes françaises à Bordeaux.

UN VIEUX BERGER, père de Jeanne d'Arc.

JEANNE D'ARC, surnommée LA PUCELLE.

MARGUERITE, fille de René, plus tard femme de Henry VI.

LA COMTESSE D'AUVERGNE.

DÉMONS QUI APPARAISSENT A LA PUCELLE.

LORDS, SEIGNEURS, GARDIENS DE LA TOUR, HÉRAUTS D'ARMES, OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS, GENS DE SUITE, UN SERGENT, UN PORTIER, ETC.

La scène est tantôt en Angleterre, tantôt en France.

SCÈNE I.

[L'abbaye de Westminster.]

Marche funèbre. Le corps du roi Henry V est exposé dans un cercueil d'apparat, qu'entourent les ducs de BEDFORD, de GLOCESTER et d'EXETER, le comte de WARWICK, l'évêque de WINCHESTER, des hérauts, etc.

BEDFORD.

— Que les cieux soient tendus de noir! Que le jour fasse place à la nuit! — Comètes, qui amenez le changement des temps et des empires, — secouez dans le firmament vos tresses cristallines, — et fouettez-en les mauvaises étoiles rebelles — qui se sont liguées pour la mort de Henry! — Henry cinq, roi trop illustre pour vivre longtemps! L'Angleterre n'a jamais eu un si grand roi!

GLOCESTER.

— Avant lui l'Angleterre n'avait jamais eu de roi! — Il avait la vertu digne du commandement; — l'épée qu'il brandissait aveuglait les hommes de ses rayons; — ses bras s'étendaient plus loin que les ailes du dragon. — Ses yeux étincelants, pleins du feu de la colère, — faisaient reculer ses ennemis éblouis, — mieux que le brûlant soleil de midi tombant sur leurs visages. — Que dirais-je? ses actes défient toute parole; — il n'a jamais levé le bras que pour vaincre.

EXETER.

— C'est en noir que nous portons le deuil : que ne le portons-nous en sang? — Henry est mort, et ne revivra jamais. — C'est un cercueil de bois que nous entourons; — et nous glorifions de notre majestueuse présence — la victoire humiliante de la mort, — ainsi que des captifs enchaînés à un char de triomphe. — Eh quoi! maudirons-nous les planètes funestes — qui ont ainsi comploté la ruine de notre gloire? — ou croirons-nous que les Français subtils — sont des enchanteurs et des sorciers qui, effrayés de lui, — ont par des vers magiques amené sa fin?

WINCHESTER.

— C'était un roi béni par le roi des rois. — Pour les Français le terrible jour du jugement — sera moins terrible que ne l'était sa vue. — Il a gagné les batailles du Dieu des armées. — Ce sont les prières de l'église qui l'ont fait si prospère!

GLOCESTER.

— L'église! où est-elle? Si les gens d'église n'avaient pas tant prié, — le fil de son existence ne se serait pas si tôt usé. — Vous n'avez de goût que pour un prince efféminé, — que vous puissiez dominer comme un écolier.

WINCHESTER.

— Quel que soit notre goût, Glocester, tu es Protecteur; — et tu aspires à gouverner le prince et le royaume. — Tu as une femme altière qui a sur toi plus d'empire — que Dieu et les saints ministres de la religion.

GLOCESTER.

— Ne parle pas de religion, car tu aimes la chair; — et, l'année durant, tu ne vas jamais à l'église, — si ce n'est pour prier contre tes ennemis.

BEDFORD.

— Terminez, terminez ces querelles, et tenez vos esprits en paix. — Rendons-nous à l'autel.... Hérauts, suivez-nous.

— Au lieu d'or, nous offrirons à Dieu nos armes, — devenues inutiles depuis que Henry est mort! — Postérité, attends-toi à des années malheureuses, — où les enfants téteront les yeux humides de leurs mères, — où notre île ne sera plus qu'une nourrice de larmes amères, — et où pour pleurer les morts il ne restera que des femmes. — Henry Cinq! j'invoque ton ombre; — protége ce royaume, garde-le des discordes civiles! — Combats les planètes hostiles dans les cieux! — Ton âme doit faire un astre plus glorieux — que Jules César ou le splendide....

Entre un MESSAGER.

LE MESSAGER.

— Mes honorables lords, salut à vous tous! — Je vous apporte de France de tristes nouvelles — de désastres, de massacres, de revers : — la Guyenne, la Champagne, Reims, Orléans, — Paris, Gisors, Poitiers, sont complétement perdus.

BEDFORD.

— Que dis-tu donc, l'homme, devant le cadavre de Henry? — Parle bas; ou à la nouvelle de ces grandes villes perdues — il va crever le plomb et s'arracher de la mort.

GLOCESTER.

— Paris est-il perdu? Rouen s'est-il rendu? — Si Henry était rappelé à la vie, — ces nouvelles lui feraient une fois de plus rendre l'âme.

EXETER.

— Comment ont eu lieu ces pertes? Quelle trahison les a causées?

LE MESSAGER.

— Ce n'est pas la trahison, mais le manque d'hommes et d'argent. — Il se murmure parmi les soldats — que vous fomentez ici diverses factions, — et que, quand il faudrait expédier et soutenir une campagne, — vous vous disputez sur

le choix des généraux. — L'un voudrait prolonger la guerre à peu de frais; — un autre voudrait voler au plus vite, mais manque d'ailes; — un troisième pense que, sans aucune dépense, — la paix pourrait être obtenue par de belles et spécieuses paroles. — Réveillez-vous, réveillez-vous, noblesse d'Angleterre! — Ne laissez pas l'oisiveté ternir votre gloire récente; — les fleurs de lys sont fauchées dans vos armes; — et une moitié du blason d'Angleterre est coupée.

EXETER.

— Si nos larmes manquaient à ces funérailles, — ces nouvelles en feraient déborder le flot.

BEDFORD.

— C'est moi qu'elles intéressent: je suis régent de France. — Donnez-moi ma cotte d'acier, je vais combattre pour reprendre la France. — Arrière ces vêtements déshonorants du désespoir! — Je veux que les Français pleurent, non avec leurs yeux, mais par leurs blessures, — sur leurs misères un instant interrompues.

Entre UN AUTRE MESSAGER.

DEUXIÈME MESSAGER.

— Milords, lisez ces lettres, pleines de désastreux événements. — La France s'est tout entière révoltée contre l'Anglais, — excepté quelques petites villes sans importance. — Le Dauphin Charles est couronné roi à Reims; — le bâtard d'Orléans s'est joint à lui; — René, duc d'Anjou, prend parti pour lui; — le duc d'Alençon vole à ses côtés.

EXETER.

— Le Dauphin couronné roi! tous volent à lui! — Oh! où voler nous-mêmes pour échapper à tant de honte?

GLOCESTER.

— Nous ne volerons qu'à la gorge de nos ennemis. — Bedford, si tu es indécis, je ferai, moi, cette guerre.

BEDFORD.

— Glocester, pourquoi doutes-tu de mon ardeur? — J'ai lans ma pensée rassemblé une armée — dont la France est éjà inondée.

Entre UN TROISIÈME MESSAGER.

TROISIÈME MESSAGER.

— Mes gracieux lords, dussé-je ajouter aux larmes — jue vous versez en ce moment sur le cercueil du roi Henry, — je dois vous instruire d'un terrible combat — entre le grand lord Talbot et les Français.

WINCHESTER.

— Un combat où Talbot a triomphé, n'est-ce pas?

TROISIÈME MESSAGER.

— Oh! non! où lord Talbot a eu le dessous. — Je vais vous n conter plus au long les détails. — Le dix août dernier, ce edoutable lord, — venant de lever le siége d'Orléans, — et yant à peine six mille hommes de troupes, — a été enveoppé et attaqué — par vingt-trois mille Français; — il n'a as eu le temps de ranger ses hommes; — il n'avait pas de iques à placer devant ses archers; — on les a remplacées ar des pieux pointus, arrachés aux haies, — qu'on a plantés n terre confusément — pour empêcher la cavalerie de riser nos lignes. — Le combat a duré plus de trois heures; — Talbot, d'une vaillance inimaginable, — faisait des proliges avec son épée et sa lance; — il envoyait aux enfers des entaines d'ennemis, et nul n'osait lui tenir tête; — ici, là, artout, il tuait avec rage; — les Français s'écriaient que le liable était dans la mêlée; — toute leur armée demeurait bahie de lui; — ses soldats, remarquant sa valeur indompée, — criaient en masse : *Talbot! Talbot!* — et se jetaient lans les entrailles du combat. — Cet élan eût mis le sceau à a victoire, — si sir John Falstaff n'avait agi comme un lâche. — Étant à l'arrière-garde, placé en réserve — afin d'appuyer

et de suivre les autres, — il s'enfuit lâchement, sans avoir frappé un coup. — De là la déroute et le massacre général. — Nous étions cernés par l'ennemi. — Un infâme Wallon, pour gagner les bonnes grâces du Dauphin, — a frappé Talbot par derrière d'un coup de lance, — Talbot que la France entière, avec toutes ses forces vives réunies, — n'eût jamais osé regarder en face.

BEDFORD.

— Talbot est tué! Eh bien, je vais me tuer moi-même, — pour avoir vécu ici oisif dans la pompe et dans l'aisance, — tandis qu'un si vaillant chef, par défaut de secours, — était traîtreusement livré à ses lâches ennemis!

TROISIÈME MESSAGER.

— Oh! non, il vit; mais il a été fait prisonnier, — ainsi que lord Scales et lord Hungerford; — les autres ont pour la plupart été massacrés ou pris.

BEDFORD.

— Ce sera moi seul qui paierai sa rançon. — Je précipiterai le Dauphin de son trône, — et sa couronne sera la rançon de mon ami; — j'échangerai quatre de leurs seigneurs contre un des nôtres. — Adieu, mes maîtres, je vais à mon devoir. — Il faut que j'allume sur-le-champ des feux de joie en France, — pour célébrer la fête de notre grand saint Georges. — Je vais prendre avec moi dix mille soldats, — dont les sanglants exploits feront trembler l'Europe entière.

TROISIÈME MESSAGER.

— Vous en aurez besoin; car Orléans est assiégée; — l'armée anglaise est affaiblie et abattue; — le comte de Salisbury implore du secours, — et c'est à grand'peine qu'il empêche ses hommes de se mutiner, — quand ils se voient si peu nombreux pour surveiller une telle multitude.

EXETER.

— Lords, rappelez-vous le serment que vous avez fait à

Henry, — ou d'anéantir complétement le Dauphin, — ou de le ramener à l'obéissance sous notre joug.

BEDFORD.

— Je me le rappelle; et je prends ici congé — pour aller faire mes préparatifs.

Il sort.

GLOCESTER.

— Je vais au plus vite à la Tour — pour inspecter l'artillerie et les munitions; — et ensuite je proclamerai roi le jeune Henry.

Il sort.[1]

EXETER.

— Étant nommé gouverneur particulier du jeune roi, — je me rends auprès de lui à Eltham; — et je prendrai là les meilleures mesures pour sa sûreté.

Il sort.

WINCHESTER.

— Chacun a son poste et ses fonctions, — je suis laissé de côté; il ne reste rien pour moi. — Mais je ne serai pas longtemps un Jeannot sans place; — je compte tirer le roi d'Eltham, — et m'installer au gouvernail des affaires publiques.

Il sort.

SCÈNE II.

[En France. Devant Orléans.]

Entrent CHARLES, avec ses troupes; ALENÇON, RENÉ et autres.

CHARLES.

— La marche véritable de Mars, dans les cieux, — comme sur la terre, est restée jusqu'ici inconnue. — Naguère il brillait pour les Anglais; — maintenant que nous sommes vainqueurs, il nous sourit. — Quelles sont les villes de quelque importance que nous ne possédions pas? — Nous

sommes ici en récréation sous Orléans; — et les faméliques Anglais, tels que de pâles spectres, — nous assiégent mollement une heure par mois.

ALENÇON.

— Ils ont besoin de leur potage et de leur bœuf gras; — il faut qu'ils soient nourris comme des mulets — et qu'ils aient leur sac de provende à la bouche, — ou ils ont l'air piteux de souris qui se noient.

RENÉ.

— Faisons-leur lever le siége. Pourquoi restons-nous ici inactifs? — Talbot est pris, lui que nous étions habitués à redouter; — il ne reste plus que l'écervelé Salisbury; — et il peut bien épuiser sa bile en vaine colère; — il n'a ni hommes ni argent pour faire la guerre.

CHARLES.

— Sonnez, sonnez l'alarme; nous allons fondre sur eux!... — Combattons pour l'honneur des Français humiliés! — Je pardonne ma mort à celui qui me tue, — s'il me voit reculer d'un pas ou fuir..

Ils sortent.

Fanfare d'alarme. Les Français sont repoussés par les Anglais avec de grandes pertes.

Rentrent CHARLES, ALENÇON, RENÉ et d'autres.

CHARLES.

— Qui vit jamais chose pareille? Quels hommes ai-je donc là? — Chiens! couards! poltrons!... Je n'aurais jamais fui, — s'ils ne m'avaient laissé au milieu de mes ennemis.

RENÉ.

— Salisbury est un homicide désespéré. — Il combat comme un homme las de vivre. — Les autres lords, tels que des lions ayant faim, — fondent sur nous comme sur leur proie.

ALENÇON.

— Froissard, un de nos compatriotes, rapporte — que l'Angleterre n'enfantait que des Oliviers et des Rolands, — du temps où régnait Édouard III. — Aujourd'hui, cela est plus vrai que jamais : — ce ne sont que Samsons et Goliaths — qu'elle envoie en cette escarmouche ! Un contre dix ! — De maigres drôles n'ayant que la peau sur les os ! Qui aurait jamais supposé — qu'ils eussent tant de courage et d'audace !

CHARLES.

— Laissons cette ville ; car ces coquins-là sont des cerveaux fêlés, — et la faim va les rendre plus acharnés encore. — Je les connais depuis longtemps ; ils déchireraient les murs — avec leurs dents plutôt que d'abandonner le siége.

RENÉ.

— Je crois que leurs bras sont mus par un ressort ou un mécanisme étrange — pour frapper régulièrement comme des battants d'horloge ; — autrement ils ne pourraient pas tenir, comme ils le font. — Si l'on m'en croit, nous les laisserons seuls.

ALENÇON.

— Soit !

Entre le BATARD D'ORLÉANS.

LE BATARD.

Où est le Dauphin ? J'ai des nouvelles pour lui.

CHARLES.

— Bâtard d'Orléans, vous êtes trois fois le bienvenu. —

LE BATARD.

— Il me semble que vous avez l'air triste, la mine alarmée. — Est-ce le dernier revers qui produit ce fâcheux effet ? — Cessez de vous effrayer, car le secours est proche ; — j'amène avec moi une vierge sainte — qui, par une vision que lui a envoyée le ciel, — a reçu mission de faire lever ce siége fastidieux, — et de chasser l'Anglais par delà

les frontières de France. — Elle possède un esprit de prophétie plus puissant — que les neuf sybilles de la vieille Rome. — Le passé et l'avenir, elle peut tout révéler. — Dites, la ferai-je venir? Croyez-en mes paroles; — car elles sont certaines et infaillibles.

CHARLES.

— Allez, faites-la venir.

Le Bâtard sort.

Mais d'abord, pour mettre son savoir à l'épreuve, — René, prends ma place et représente le Dauphin. — Interroge-la fièrement, que tes regards soient sévères. — Par ce moyen nous sonderons sa science.

Il se met à l'écart.

Entrent la PUCELLE, le BATARD D'ORLÉANS, et autres.

RENÉ.

— Belle fille, est-ce toi qui prétends accomplir ces merveilleux hauts faits?

LA PUCELLE.

— René, est-ce toi qui crois me mystifier? — Où est le Dauphin?...

Allant à Charles.

Allons, sors de ta retraite.

Charles s'avance.

— Je te connais sans t'avoir jamais vu. — Ne sois pas ébahi; rien ne m'est caché. — Je veux te parler en particulier. — Écartez-vous, seigneurs, et laissez-nous seuls un moment.

RENÉ.

— Pour son premier début, elle se comporte hardiment.

Les seigneurs se mettent à l'écart.

LA PUCELLE.

— Dauphin, je suis, par ma naissance, la fille d'un berger,

— et mon esprit n'a été initié à aucune espèce d'art. — Il a plu au ciel et à Notre-Dame-de-Grâce — d'illuminer ma misérable condition. — Un jour que je gardais mes tendres agneaux, — exposant mes joues à la brûlante chaleur du soleil, — la mère de Dieu daigna m'apparaître, — et, dans une vision pleine de majesté, — m'enjoignit de quitter ma basse condition — et d'affranchir mon pays de ses calamités. — Elle me promit son aide et m'assura le succès : — elle se révéla dans toute sa gloire ; — jusque-là j'étais noire et basanée ; — les rayons splendides qu'elle a répandus sur moi — m'ont paré de cette beauté que vous me voyez. — Adresse-moi toutes les questions possibles, — et j'y répondrai à l'improviste. — Éprouve mon courage, si tu l'oses, par le combat, — et tu reconnaîtras que je suis au-dessus de mon sexe ! — Sois-en convaincu, tu seras fortuné, — si tu me reçois pour ta martiale compagne.

CHARLES.

— Tu m'as étonné par ton fier langage. — Je ne mettrai ta valeur qu'à cette seule épreuve : — tu joûteras avec moi en combat singulier ; — et, si tu es victorieuse, tes paroles sont vraies ; — autrement, je renonce à toute confiance.

LA PUCELLE.

— Je suis prête ; voici mon épée à la lame affilée, — qu'ornent de chaque côté cinq fleurs de lys. — C'est en Touraine, dans le cimetière de l'église Sainte-Catherine, — que je l'ai choisie parmi un tas de vieille ferraille.

CHARLES.

— Viens donc au nom de Dieu, je ne crains pas une femme.

LA PUCELLE.

— Et moi, tant que je vivrai, je ne fuirai jamais devant un homme.

Ils se battent.

CHARLES.

— Arrête, arrête ton bras, tu es une Amazone, — et tu combats avec l'épée de Déborah.

LA PUCELLE.

— La mère du Christ m'assiste; sans elle, je serais trop faible.

CHARLES.

— Quel que soit l'être qui t'assiste, c'est toi qui dois m'assister. — Je brûle pour toi d'un impatient désir. — Tu as triomphé à la fois et de mon cœur et de mon bras. — Excellente pucelle, si tel est ton nom, — permets que je sois ton serviteur, et non ton souverain; — c'est le Dauphin de France qui te sollicite ainsi.

LA PUCELLE.

— Je ne dois pas sacrifier aux rites de l'amour; — car je tiens d'en haut une mission sacrée. — Quand j'aurai chassé d'ici tous tes ennemis, — alors je songerai à une récompense.

CHARLES.

— En attendant, accorde un gracieux regard à ton esclave prosterné.

RENÉ, à part, à Alençon.

— Monseigneur, il me semble, cause bien longuement.

ALENÇON, à part, à René.

— Sans doute il confesse cette femme jusqu'à sa chemise : — autrement il ne prolongerait pas si longuement cet entretien.

RENÉ.

— L'interromprons-nous, puisqu'il n'en finit pas?

ALENÇON.

— Il pourrait bien avoir d'autres fins que celles que nous croyons, nous autres pauvres humains; — ces femmes sont de rusées tentatrices avec leur langue!

René et Alençon s'avancent.

RENÉ.

— Monseigneur, où en êtes-vous? Que décidez-vous? — Abandonnerons-nous Orléans, oui ou non?

LA PUCELLE.

— Eh bien, non, vous dis-je, pusillanimes sans foi! — Combattez jusqu'au dernier soupir, je serai votre égide.

CHARLES.

— Ce qu'elle dit, je le confirme : nous combattrons à outrance.

LA PUCELLE.

— Je suis prédestinée à être le fléau des Anglais. — Cette nuit je ferai sûrement lever le siége; — comptez sur un été de la saint Martin, sur des jours alcyoniens, — du moment que je suis engagée dans cette guerre. — La gloire est comme un cercle dans l'eau, — qui va toujours s'élargissant, — jusqu'à ce qu'à force de s'étendre il s'évanouit dans le néant. — A la mort de Henry finit le cercle de la grandeur anglaise, — et toutes les gloires qu'il renfermait se sont évanouies. — Maintenant je suis comme la barque fière et insolente — qui jadis porta César et sa fortune.

CHARLES.

— Mahomet était-il inspiré par une colombe? — Toi, alors, tu es inspirée par un aigle. — Ni Hélène, la mère du grand Constantin, — ni les filles de saint Philippe ne te valaient. — Brillante étoile de Vénus, tombée sur la terre, — comment puis-je te révérer assez dévotement?

ALENÇON.

— Abrégeons les délais, et faisons lever le siége.

RENÉ.

— Femme, fais ce que tu pourras pour sauver notre honneur; — chasse les Anglais d'Orléans, et immortalise-toi.

CHARLES.

— Essayons immédiatement... Allons, en marche et à l'œuvre ! — Je ne me fie plus à aucun prophète, si elle trompe mon attente.

Ils sortent (40).

SCÈNE III.

[Londres. Les hauteurs devant la Tour.]

Le duc de Glocester se présente aux portes de la Tour, suivi de ses gens en livrée bleue.

GLOCESTER.

— Je suis venu inspecter la Tour aujourd'hui ; — depuis la mort de Henry, je crains quelque enlèvement. — Où sont donc les gardiens ? Pourquoi ne sont-ils pas ici à leur poste ?

Haussant la voix.

— Ouvrez les portes ; c'est Glocester qui appelle.

Les domestiques frappent à la porte.

PREMIER GARDIEN, de l'intérieur.

— Qui est-ce qui frappe si impérieusement ?

PREMIER DOMESTIQUE.

— C'est le noble duc de Glocester.

DEUXIÈME GARDIEN, de l'intérieur.

— Qui que vous soyez, vous ne pouvez être admis céans.

PREMIER DOMESTIQUE.

— Est-ce ainsi que vous répondez au lord protecteur, marauds !

PREMIER GARDIEN, de l'intérieur.

— Que le Seigneur le protége ! voilà notre réponse. — Nous ne faisons que ce qui nous est commandé.

GLOCESTER.

— Et qui vous a commandé ? Qui donc doit commander,

si ce n'est moi? — Il n'y a d'autre Protecteur du royaume que moi.... — Enfoncez les portes, je serai votre garant. — Serai-je ainsi bafoué par une immonde valetaille?

Les gens de Glocester se précipitent sur les portes. Le lieutenant de la Tour, WOODVILLE, s'en approche de l'intérieur.

WOODVILLE, de l'intérieur.

— Que signifie ce bruit? Quels traîtres avons-nous là?

GLOCESTER.

— Lieutenant, est-ce vous dont j'entends la voix? — Ouvrez les portes; voici Glocester qui veut entrer.

WOODVILLE, de l'intérieur.

— Prends patience, noble duc; je ne puis ouvrir; — le cardinal de Winchester le défend; — j'ai de lui commandement exprès — de ne laisser entrer ni toi ni aucun des tiens.

GLOCESTER.

— Pusillanime Woodville, le mets-tu donc au-dessus de moi, — lui, l'arrogant Winchester, ce prélat hautain, — que Henry, notre feu souverain, n'a jamais pu souffrir? — Tu n'es l'ami ni de Dieu ni du roi. — Ouvre les portes, ou je vais te jeter dehors tout à l'heure.

PREMIER DOMESTIQUE.

— Ouvrez les portes au lord Protecteur; — ou je vais les enfoncer, si vous ne sortez pas sur-le-champ.

Entre le CARDINAL DE WINCHESTER, escorté par une suite de domestiques en livrée jaune.

WINCHESTER.

— Eh bien, ambitieux Humphroy, que signifie ceci?

GLOCESTER.

— Prêtre tondu, est-ce toi qui commandes qu'on me ferme les portes?

WINCHESTER.

— C'est moi, ô perfide oppresseur — et non Protecteur du roi et du royaume.

GLOCESTER.

— Cardinal, je ne veux pas enfreindre la loi ; — mais nous nous retrouverons, et nous nous expliquerons complétement.

WINCHESTER.

— Glocester, nous nous retrouverons ; il t'en coûtera cher, sois-en sûr ; — je veux avoir le sang de ton cœur pour la besogne d'aujourd'hui.

LE MAIRE.

— Je vais appeler les pertuisanes, si vous ne vous retirez pas. — Ce cardinal est plus hautain que le diable.

GLOCESTER.

— Maire, adieu ; tu n'as fait que ton devoir.

WINCHESTER.

— Abominable Glocester ! garde bien ta tête ; — car je prétends l'avoir avant longtemps.

Ils sortent.

LE MAIRE.

— Faites évacuer les remparts, et puis nous partirons. — Dieu bon ! que ces nobles ont de rancune ! — Moi, je ne me bats pas une fois en quarante ans.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

[En France. Devant Orléans.]

Arrivent sur les remparts le MAITRE CANONNIER et son FILS.

LE MAITRE CANONNIER.

— Tu sais, mon gars, comment Orléans est assiégé ; — et comment les Anglais ont pris les faubourgs.

LE FILS.

— Je le sais, père, et j'ai souvent tiré sur eux ; — mais, malheureusement, j'ai manqué mon coup.

LE MAITRE CANONNIER.

— Mais maintenant tu ne le manqueras pas. Écoute mes instructions. — Je suis le premier maître canonnier de cette ville. — Il faut que je fasse un acte d'éclat pour me distinguer. — Les espions du prince m'ont informé — que les Anglais, solidement retranchés dans les faubourgs, — pénètrent par une grille secrète — dans la tour là-bas, pour dominer la ville, — et découvrir les points d'où ils peuvent, avec le plus d'avantage, — nous harasser de leur artillerie ou de leurs assauts. — Pour couper court à cet inconvénient, — j'ai braqué contre cette tour une pièce de canon, — et je veille incessamment depuis trois jours — pour tâcher de les voir. Maintenant, mon garçon, veille à ton tour, — car je ne puis rester plus longtemps. — Si tu aperçois quelqu'un, cours m'avertir; — tu me trouveras chez le gouverneur.

LE FILS.

— Père, reposez-vous sur moi, soyez sans inquiétude, — je ne vous dérangerai pas, si je puis les apercevoir.

Le maître canonnier sort.

Entrent, par la plate-forme supérieure d'une tourelle, les lords SALISBURY et TALBOT, sir William GLANSDALE, sir Thomas GARGRAVE et autres.

SALISBURY.

— Talbot, ma vie, ma joie, te voilà revenu ! — Et comment as-tu été traité pendant ta captivité ? — Et par quels moyens as-tu été rendu à la liberté ? — Causons, je te prie, au haut de cette tourelle.

TALBOT.

— Le duc de Bedford avait un prisonnier, — appelé le brave sire Ponton de Xaintrailles ; — j'ai été échangé contre lui. — Tout d'abord c'est contre un homme d'armes subalterne — que, par mépris, ils voulaient me troquer; — mais je m'y suis dédaigneusement refusé; et j'ai réclamé la mort —

plutôt que d'être ainsi ravalé. — Enfin, j'ai été racheté comme je le désirais. — Mais, oh ! la trahison de Falstaff me déchire le cœur ! — Et je l'exécuterais de mes propres mains, — si je le tenais maintenant en mon pouvoir.

SALISBURY.

— Mais tu ne nous dis pas comment tu as été accueilli.

TALBOT.

— Avec des outrages, des insultes, d'humiliants sarcasmes. — Ils m'ont mené en pleine place publique, — et m'ont offert en spectacle à toute la population ! — « Voilà, disaient-ils, la terreur des Français, — l'épouvantail qui effraie tant nos enfants ! » — Alors je me suis violemment dégagé des officiers qui me conduisaient, — et avec mes ongles j'ai arraché des pierres du chemin — pour les lancer aux spectateurs de ma honte. — Ma contenance terrible a fait fuir tout le monde ; — personne n'osait m'approcher dans la crainte d'une mort soudaine. — Ils ne me croyaient pas suffisamment gardé entre des murs de fer ; — si grande était parmi eux la terreur répandue par mon nom — qu'ils me supposaient capable de briser des barreaux d'acier — et de mettre en pièces des poteaux de diamant. — Aussi avais-je une garde de tireurs choisis — qui sans cesse marchaient autour de moi ; — et, si seulement je bougeais de mon lit, — ils étaient prêts à me tirer au cœur.

SALISBURY.

— Je souffre d'entendre quels tourments vous avez endurés ; — mais nous serons suffisamment vengés. — C'est maintenant l'heure du souper à Orléans : — d'ici, à travers cette grille, je puis compter tous leurs hommes, — et voir où les Français se fortifient ; — regardons, ce spectacle te fera grand plaisir. — Sir Thomas Gargrave, sir William Glansdale, — faites-moi connaître vos opinions expresses : — sur quel point notre prochain feu peut-il être le plus efficacement dirigé ?

GARGRAVE.

— Je pense que c'est à la porte nord; car il y a là des seigneurs.

GLANSDALE.

— Et moi, ici, au boulevard du pont.

TALBOT.

— D'après tout ce que je vois, il faut affamer cette ville, — ou l'affaiblir par une succession de légères escarmouches.

Un coup de canon part des remparts. Salisbury et sir Thomas Gargrave tombent.

SALISBURY.

— O Seigneur, ayez pitié de nous, misérables pécheurs !

GARGRAVE.

— O Seigneur, ayez pitié de moi, malheureux homme !

TALBOT.

— Quelle catastrophe traverse soudainement nos projets ! — Parle, Salisbury, si du moins tu peux parler encore. — Comment es-tu, miroir de tous les hommes de guerre ? — Un de tes yeux et un côté de ta joue emportés ! — Maudite tour ! Maudite main fatale — qui a perpétré cette lamentable tragédie ! — Dans treize batailles Salisbury triompha ; — le premier il forma Henri V à la guerre ! — Tant que sonnait une trompette ou que battait un tambour, — son épée ne cessait de frapper sur le champ de bataille... — Vis-tu encore, Salisbury ? Si la parole te manque, — tu peux encore lever un œil vers le ciel pour implorer sa merci : — le soleil avec un œil unique embrasse tout l'univers. — Ciel, n'aie de clémence pour aucun vivant, — si Salisbury n'obtient pas grâce devant toi ! — Qu'on emporte d'ici son corps, j'aiderai à l'ensevelir... — Sir Thomas Gargrave, es-tu vivant encore ? — Parle à Talbot ; du moins, lève les yeux vers lui... — Salisbury, console ton âme avec cette pensée : — tu ne mourras pas, tant que... — Il me fait signe de la main, et me sourit, — comme pour me dire : *Quand je serai*

mort et parti, — souviens-toi de me venger des Français. — Plantagenet, je m'y engage; comme Néron, — je jouerai du luth en regardant brûler les villes : — je veux que ma renommée fasse le malheur de la France.

Coup de tonnerre. Ensuite une fanfare d'alarme.

— Quel est ce fracas? Quel est ce tumulte dans les cieux? — D'où viennent cette alarme et ce bruit?

Entre un MESSAGER.

LE MESSAGER.

— Milord, milord, les Français ont concentré leurs forces. — Le Dauphin, secondé d'une certaine Jeanne la Pucelle, — une sainte prophétesse, nouvellement apparue, — arrive avec une grande armée pour faire lever le siége.

Salisbury pousse un gémissement. (41)

TALBOT.

— Écoutez, écoutez, comme Salisbury gémit! — Il a le cœur navré de ne pouvoir se venger. — Français, je serai pour vous un Salisbury; — pucelle ou putain, dauphin ou requin, — j'imprimerai dans vos cœurs les sabots de mon cheval, — et je ferai une bourbe de toutes vos cervelles broyées. — Qu'on porte Salisbury dans sa tente. — Et puis nous verrons ce qu'oseront ces lâches Français.

Ils sortent emportant les corps.

SCÈNE V.

[Devant une des portes d'Orléans.]

Le combat commence. Fanfare d'alarme. Escarmouches. TALBOT passe sur la scène poursuivant le Dauphin, et le chassant devant lui; puis la PUCELLE passe, chassant les Anglais devant elle. Alors rentre TALBOT.

TALBOT.

— Où est mon énergie, ma valeur, ma force? — Nos troupes anglaises se retirent; je ne puis les arrêter; — une

femme, revêtue d'une armure, leur donne la chasse!

Rentre LA PUCELLE.

— La voici! La voici qui vient... Je veux me battre avec toi; — diable ou diablesse, je veux t'exorciser; — je veux te tirer du sang, sorcière que tu es, — et envoyer vite ton âme à celui que tu sers.

LA PUCELLE.

— Viens, viens. C'est à moi qu'il est réservé de t'humilier.

Ils se battent.

TALBOT.

— Cieux, pouvez-vous laisser l'enfer prévaloir ainsi? — Dût sous l'effort de mon courage ma poitrine éclater, — dussent mes bras se disloquer de mes épaules, — je châtierai cette arrogante gourgandine.

LA PUCELLE.

— Talbot, adieu. Ton heure n'est pas encore venue. — Il faut que j'aille sur-le-champ ravitailler Orléans. — Atteins-moi, si tu peux; je me moque de ta force. — Va, va ranimer tes soldats exténués par la faim; — aide Salisbury à faire son testament; — cette victoire est à nous, comme bien d'autres à venir.

La Pucelle entre dans la ville avec ses soldats.

TALBOT.

— Ma tête tourne comme la roue d'un potier; — je ne sais où je suis ni ce que je fais; — une sorcière, par la terreur et non par la force, ainsi qu'Annibal, — met en déroute nos troupes et triomphe comme il lui plaît! — Ainsi les abeilles, par la fumée, les colombes, par une émanation infecte, — sont chassées de leurs ruches, de leurs logis. — On nous appelle, pour notre acharnement, les

dogues anglais; — maintenant, comme dès petits chiens, nous nous sauvons en criant.

Courte fanfare d'alarme.

— Ecoutez, compatriotes! ou renouvelez le combat, — ou arrachez les lions du blason d'Angleterre ; — renoncez à votre sol natal, remplacez les lions par des moutons ; — les moutons fuient moins timidement devant le loup, — le cheval ou le bœuf devant le léopard, — que vous devant ces marauds tant de fois soumis par vous. — Cela ne sera pas.

Fanfare. Nouvelle escarmouche.

Retirez-vous dans vos retranchements : — vous êtes tous complices de la mort de Salisbury; — car nul de vous ne veut frapper un coup pour le venger. — La Pucelle est entrée dans Orléans, — en dépit de nous et de tous nos efforts. — Oh ! que je voudrais mourir avec Salisbury ! — Une telle honte me forcera à cacher ma tête.

Fanfare d'alarme. Retraite. Sortent Talbot et ses troupes, poursuivis par les Français.

Paraissent sur les remparts LA PUCELLE, CHARLES, RENÉ, ALENÇON et des soldats.

LA PUCELLE.

— Arborez sur les murs nos flottantes couleurs; — Orléans est délivré des loups anglais : — ainsi Jeanne La Pucelle a tenu sa parole.

CHARLES.

— Divine créature, brillante fille d'Astrée, — quels honneurs te rendrai-je pour ce succès ? — Tes promesses sont comme les jardins d'Adonis, — hier donnant des fleurs, aujourd'hui des fruits. — France, triomphe dans ta glorieuse prophétesse ! — La ville d'Orléans est sauvée ; — jamais notre empire n'a vu un événement plus heureux.

RENÉ.

— Pourquoi ne pas faire sonner toutes les cloches de la ville ? — Dauphin, commandez aux citoyens d'allumer

des feux de joie, — et de festoyer et de banqueter en pleines rues, — pour célébrer le triomphe que Dieu nous a donné.

ALENÇON.

— Toute la France sera pleine d'allégresse et de joie, — quand elle apprendra quels hommes nous nous sommes montrés.

CHARLES.

— C'est par Jeanne, et non par nous, que la journée est gagnée. — En reconnaissance, je veux partager ma couronne avec elle : — tous les prêtres et tous les moines de mon royaume — chanteront en procession ses louanges infinies. — Je lui élèverai une pyramide plus majestueuse — que celle de Rhodope ou de Memphis. — En mémoire d'elle, quand elle sera morte, — ses cendres, renfermées dans une urne plus précieuse — que le coffret richement incrusté de Darius, — seront portées aux grandes fêtes — devant les rois et les reines de France. — Nous ne crierons plus par Saint-Denis ; — mais Jeanne la Pucelle sera la patronne de la France. — Rentrons, et banquetons royalement, — après cette splendide journée de victoire.

Fanfares. Ils sortent.

SCÈNE VI.

[Même lieu.]

La nuit est venue ; paraissent à la porte de la ville un SERGENT FRANÇAIS et deux sentinelles.

LE SERGENT.

— Camarades, prenez vos postes et soyez vigilants. — Si vous remarquez quelque bruit, quelque soldat — s'approchant des murailles, faites-nous-le savoir — au corps de garde par quelque signal éclatant.

PREMIÈRE SENTINELLE.

— C'est dit, sergent.

Le sergent se retire.

Ainsi les pauvres subalternes, — pendant que les autres dorment tranquillement dans leurs lits, — sont contraints de veiller dans les ténèbres, sous la pluie, par le froid.

Arrivent TALBOT, BEDFORD, BOURGOGNE et des soldats portant des échelles : leurs tambours font entendre un sourd roulement.

TALBOT.

— Lord régent, et vous, Bourgogne redouté, — dont l'alliance nous rend amis — la contrée d'Artois, le pays wallon et la Picardie, — pendant cette nuit propice les Français reposent en toute sécurité, — ayant bu et banqueté tout le jour. — Saisissons donc cette occasion — pour châtier leur imposture, — qui n'a réussi que grâce à un art et à une sorcellerie sinistres.

BEDFORD.

— Ce couard de Français! quel tort il fait à son nom, — en désespérant ainsi de la force de son bras, — pour s'aider des sorcières et des secours de l'enfer.

BOURGOGNE.

— Les traîtres n'ont pas d'autres associés. — Mais qu'est-ce donc que cette Pucelle, qu'on dit si pure?

TALBOT.

— Une vierge, dit-on.

BEDFORD.

Une vierge ! et si martiale !

BOURGOGNE.

— Dieu veuille qu'avant longtemps nous ne la trouvions pas bien masculine, — pour peu qu'elle continue de porter les armes, comme elle a commencé, — sous l'étendard de la France !

TALBOT.

— Eh bien, laissons-les conspirer et converser avec les esprits infernaux ; — Dieu est notre forteresse ; en son nom triomphant, — décidons-nous à escalader leurs boulevards de pierre.

BEDFORD.

— Monte, brave Talbot, nous te suivrons.

TALBOT.

— Pas tous ensemble. Il vaut bien mieux, je crois, — que nous fassions notre entrée par différents points ; — afin que, si par hasard l'un de nous échoue, — les autres puissent s'élancer sur les forces ennemies.

BEDFORD.

— C'est convenu ; je vais à cet angle-là.

BOURGOGNE.

Et moi à celui-ci.

TALBOT.

— Et c'est ici que Talbot va monter ou faire sa tombe. — Maintenant, Salisbury, c'est pour toi et pour les droits — de Henry d'Angleterre que je combats. Cette nuit montrera — combien je vous suis attaché à tous deux.

Les Anglais escaladent les murailles, en criant : *Saint Georges ! Talbot !* et tous pénètrent dans la ville.

UNE SENTINELLE, de l'intérieur.

— Aux armes ! aux armes ! l'ennemi donne l'assaut !

Les Français sautent sur les murs en chemise. Arrivent par différents côtés LE BATARD, ALENÇON, RENÉ, à demi déshabillés.

ALENÇON.

— Eh bien ! messeigneurs ! ! ... quoi, tous ainsi déshabillés !

LE BATARD.

— Déshabillés ? Oui, et bien aises de l'avoir ainsi échappé belle !

RENÉ.

— Il était temps, ma foi, de nous éveiller et de quitter nos lits, — entendant l'alarme à la porte de nos chambres.

ALENÇON.

— En fait d'exploits, depuis que je suis la carrière des armes, — je n'ai jamais ouï parler d'une entreprise — plus aventureuse et plus désespérée que celle-ci.

LE BATARD.

— Je crois que Talbot est un démon de l'enfer.

RENÉ.

— Si ce n'est pas l'enfer, c'est sûrement le ciel qui le favorise.

ALENÇON.

— Voici Charles qui vient : je suis émerveillé de sa diligence.

Entrent CHARLES et LA PUCELLE.

LE BATARD.

— Bah ! la sainte Jeanne a été sa gardienne tutélaire.

CHARLES, à Jeanne.

— Est-ce là ton savoir, perfide donzelle ? — Ne nous as-tu leurrés tout d'abord — en nous procurant un léger gain, — que pour nous infliger en ce moment une perte décuple ?

LA PUCELLE.

— Pourquoi Charles s'impatiente-t-il contre son amie ? — Voulez-vous qu'à tout moment mon pouvoir soit égal ? — Endormie ou éveillée, faut-il que je triomphe toujours, — sous peine d'être blâmée et accusée par vous ? — Imprévoyants soldats, si vous aviez fait bonne garde, — ce revers soudain ne serait pas arrivé.

CHARLES.

— Duc d'Alençon, c'est votre faute : — étant capitaine du guet cette nuit, — vous auriez dû mieux veiller à votre importante fonction.

ALENÇON.

— Si tous vos quartiers avaient été aussi sûrement gardés — que celui dont j'avais le commandement, — nous n'aurions pas été aussi honteusement surpris.

LE BATARD.

— Le mien était sûrement gardé.

RENÉ.

Et le mien aussi, monseigneur.

CHARLES.

— Quant à moi, la plus grande partie de cette nuit, — je l'ai employée à parcourir en tous sens — le quartier de la Pucelle et ma propre division, — relevant partout les sentinelles. — Comment donc et par où ont-ils pu pénétrer?

LA PUCELLE.

— Ne demandez plus, messeigneurs, — comment et par où. Il est sûr qu'ils ont trouvé un point — faiblement gardé, où s'est effectuée l'escalade. — Et maintenant il ne reste plus d'autre ressource — que de rallier nos soldats épars et déroutés, — et de former de nouveaux plans pour entamer l'ennemi.

Alarme. Entre un SOLDAT ANGLAIS, criant : Talbot! Talbot! Les Français fuient, laissant derrière eux leurs vêtements que le soldat ramasse.

LE SOLDAT.

— Je me permettrai de prendre ce qu'ils ont laissé. — Le cri de *Talbot* me sert de glaive. — Car me voici chargé de dépouilles, — sans avoir employé d'autre arme que son nom.

Il sort.

SCÈNE VII.

[Orléans. La place du Marché.]

Entrent TALBOT, BEDFORD, BOURGOGNE, un CAPITAINE et d'autres.

BEDFORD.

Le jour commence à poindre, et met en fuite la nuit,

— dont le noir manteau voilait la terre. — Sonnons ici la retraite, et arrêtons notre ardente poursuite.

On sonne la retraite.

TALBOT

— Apportez le corps du vieux Salisbury ; — et déposez-le ici, sur la place du marché, — au centre même de cette ville maudite. — Maintenant j'ai accompli le vœu fait à son âme : — pour chaque goutte de sang tirée de lui, — il est mort cette nuit cinq Français au moins. — Et, afin que les âges futurs voient — par quels ravages il a été vengé, — je veux ériger dans leur principal temple — une tombe où sera enseveli son corps, — et sur laquelle une inscription, lisible pour tous, — racontera le sac d'Orléans, — le guet-apens qui a causé sa mort déplorable, — et quelle terreur il a été pour la France. — Mais, milords, dans notre sanglante tuerie, — je m'étonne que nous n'ayons rencontré ni Sa Grâce le Dauphin, — ni son nouveau champion, la vertueuse Jeanne d'Arc, — ni aucun de ses perfides confédérés.

BEDFORD.

— On croit, lord Talbot, qu'au commencement de la bataille, — chassés soudain de leurs lits somnolents, — ils ont, en perçant les rangs des hommes d'armes, — sauté par-dessus les remparts pour se réfugier dans la campagne.

BOURGOGNE.

— Moi-même, autant que j'ai pu distinguer — à travers la fumée et les vapeurs crépusculaires de la nuit, — je suis sûr d'avoir mis en fuite le Dauphin et sa ribaude, — comme ils accouraient bras dessus bras dessous, — ainsi qu'un couple de tendres tourtereaux, — qui ne peuvent se séparer ni jour ni nuit. — Quand tout sera mis en ordre ici, — nous les poursuivrons avec toutes nos forces.

Entre un MESSAGER.

LE MESSAGER.

— Salut, milords ! Quel est dans ce cortége princier —

celui qu'on nomme le martial Talbot pour tant de hauts faits — vantés par tout le royaume de France?

TALBOT.

— Voici Talbot : qui veut lui parler?

LE MESSAGER.

— Une vertueuse dame, la comtesse d'Auvergne, — modeste admiratrice de ta renommée, — te supplie par ma voix, bon lord, de daigner — la visiter dans son pauvre château, — afin qu'elle puisse se vanter d'avoir vu l'homme — dont la gloire remplit le monde de son bruyant éclat.

BOURGOGNE.

— Serait-il vrai? Allons, je vois que nos guerres — vont devenir un jeu comiquement pacifique, — si les dames implorent ainsi des rencontres. — Vous ne pouvez, milord, faire fi de cette aimable requête.

TALBOT.

— Ne vous fiez plus à moi, si j'en fais fi. Ce qu'une masse d'hommes — ne pourrait obtenir de moi avec toute leur éloquence, — la courtoisie d'une femme me l'impose.

Au Messager.

— Dites-lui donc que je lui rends grâces, — et que je me présenterai respectueusement chez elle.

Au duc de Bourgogne et à Bedford.

— Est-ce que vos seigneuries ne veulent pas m'accompagner?

BEDFORD.

— Non, vraiment; ce serait plus que n'exige la bienséance, — et j'ai souvent ouï dire que les hôtes inattendus — ne sont guères les bienvenus que quand ils sont partis.

TALBOT.

— Eh bien donc, puisque la chose est sans remède, — j'irai seul mettre à l'épreuve la courtoisie de cette dame. — — Venez ici, capitaine.

Il parle bas au capitaine.

Vous comprenez mon intention?

LE CAPITAINE.

– Oui, milord, et j'agirai en conséquence.

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

[En Auvergne. La cour d'un château.]

Entrent LA COMTESSE et LE PORTIER.

LA COMTESSE.

– Portier, rappelez-vous mes instructions; – et, quand vous les aurez exécutées, rapportez-moi les clefs.

LE PORTIER.

– Oui, madame.

Il sort.

LA COMTESSE.

– Le plan est dressé; si tout réussit, – je serai aussi fameuse par cet exploit – que Thomyris de Scythie par la mort de Cyrus. – Grande est la renommée de ce redoutable chevalier, – et ses hauts faits ne sont pas moins grands. – Je voudrais joindre au témoignage de mes oreilles celui de mes yeux – pour juger la valeur de ces étonnants récits.

Entrent le MESSAGER et TALBOT.

LE MESSAGER.

Madame, – conformément au désir de votre excellence, – appelé par votre message, lord Talbot est venu.

LA COMTESSE.

– Et il est le bienvenu. Quoi! est-ce là l'homme?

Elle montre Talbot.

LE MESSAGER.

– Oui, madame.

LA COMTESSE.

Est-ce là le fléau de la France? — Est-ce là ce Talbot, partout si redouté — qu'avec son nom seul les mères font taire leurs enfants? — Je le vois, les rapports sont fabuleux et faux : — je croyais voir un Hercule, — un second Hector, à l'aspect farouche, — aux vastes proportions, aux membres robustes. — Eh! mais c'est un enfant, un grotesque nain : — il n'est pas possible que ce nabot faible et noué — frappe ses ennemis d'une telle terreur.

TALBOT.

— Madame, j'ai pris la liberté de vous importuner; — mais, puisque votre excellence n'est pas de loisir, — je trouverai quelque autre moment pour vous faire visite.

Il va pour se retirer.

LA COMTESSE.

— Que prétend-il donc?

Au messager.

Allez lui demander où il va.

LE MESSAGER.

— Arrêtez, milord; car madame désire — savoir la cause de votre brusque départ.

TALBOT.

— Morbleu, pour ça, elle est dans l'erreur; — je vais lui prouver que Talbot est ici.

LE PORTIER rentre avec des clefs.

LA COMTESSE.

— Si tu es Talbot, eh bien, tu es prisonnier.

TALBOT.

— Prisonnier! De qui?

LA COMTESSE.

De moi, lord altéré de sang. — Et c'est dans ce but que je t'ai attiré chez-moi. — Il y a longtemps que ton ombre est en mon pouvoir, — car ton portrait est pendu dans ma galerie.

— Mais aujourd'hui ta personne même subira le même sort; — et je vais enchaîner tes jambes et tes bras, — tyran qui depuis tant d'années — dévastes notre pays, tues nos citoyens, — et envoies en captivité nos fils et nos maris.

TALBOT, éclatant de rire.

— Ha! ha! ha!

LA COMTESSE.

— Tu ris, misérable? Ton hilarité se dissipera en gémissements.

TALBOT.

— Je ris de vous voir si simple, madame; — vous vous figurez que vous possédez autre chose que l'ombre de Talbot — pour objet de vos rigueurs!

LA COMTESSE.

— Quoi! tu n'es pas l'homme!

TALBOT.

Je le suis en effet.

LA COMTESSE.

— J'ai donc la substance, comme l'ombre?

TALBOT.

— Non, non, je ne suis que l'ombre de moi-même. — Vous vous trompez, ma substance n'est pas ici; — car ce que vous voyez n'est que la plus mince fraction, — la plus petite portion de l'homme. — Je vous le déclare, madame, s'il était ici tout entier, — son envergure est si vaste et si grandiose — que votre toit ne suffirait pas à le contenir.

LA COMTESSE.

— Ce manant parle par énigmes: — il est ici, et n'y est pas. — Comment ces contradictions peuvent-elles se concilier?

TALBOT.

— Je vais vous le montrer sur-le-champ.

Il sonne du cor. Roulement de tambour; puis décharge d'artillerie. Les portes du château sont enfoncées et des soldats entrent.

TALBOT, continuant.

— Qu'en dites-vous, madame? Êtes-vous convaincue maintenant — que vous ne voyiez que l'ombre de Talbot? — Voici sa substance; voici les muscles, les bras, les forces, — avec lesquels il met sous le joug vos cous rebelles, — rase vos cités, renverse vos villes — et les rend en un moment désolées.

LA COMTESSE.

— Victorieux Talbot! pardonne mon outrage; — je le vois, tu n'es pas au-dessous de ce que raconte la renommée, — et tu es au-dessus de ce qu'annonce ta taille. — Que ma présomption ne provoque pas ta colère; — car je suis fâchée de ne t'avoir pas traité — avec le respect qui t'est dû.

TALBOT.

— Ne vous alarmez pas, belle dame; ne méconnaissez pas — l'âme de Talbot, comme vous vous êtes méprise — sur l'extérieur de sa personne. — Ce que vous avez fait ne m'a point offensé; — la seule satisfaction que je vous demande, — c'est de souffrir que nous — goûtions de votre vin et que nous voyions quelles friandises vous avez; — car l'appétit des soldats est toujours excellent.

LA COMTESSE.

— De tout mon cœur; et je me tiens pour honorée — de festoyer chez moi un si grand guerrier.

Ils sortent.

SCÈNE IX.

[Londres. Les jardins du Temple.]

Entrent les comtes de SOMERSET, de SUFFOLK et de WARWICK, Richard PLANTAGENET, VERNON, et un autre homme de loi.

PLANTAGENET.

— Milords et messieurs, que signifie ce silence? — Personne n'ose-t-il rendre témoignage à la vérité?

SUFFOLK.

— Dans la salle du Temple, nous faisions trop de bruit; — ce jardin est un lieu plus convenable.

PLANTAGENET.

— Déclarez donc sur-le-champ si j'ai soutenu la vérité, — ou si ce querelleur de Somerset n'est pas dans l'erreur.

SUFFOLK.

— Ma foi, je suis un méchant étudiant en droit; — je n'ai jamais pu plier ma volonté à la loi; — et aussi ai-je toujours plié la loi à ma volonté.

SOMERSET.

— Jugez donc entre nous, vous, milord de Warwick.

WARWICK.

— De deux faucons, lequel vole le plus haut? — De deux chiens, lequel a le plus fort aboiement? — De deux lames, laquelle a la meilleure trempe? — De deux chevaux, lequel se manie le mieux? — De deux filles, laquelle a la plus sémillante œillade? — J'ai peut-être assez de jugement pour décider tout cela; — mais dans ces subtiles et fines arguties de la loi, — ma foi, je n'en sais pas plus long qu'une buse.

PLANTAGENET.

— Bah! bah! c'est une échappatoire polie. — La vérité est si visiblement nue de mon côté — qu'un myope la reconnaîtrait.

SOMERSET.

— Et de mon côté elle est si bien démontrée, — si claire, si éclatante, si évidente, — qu'elle resplendirait même aux yeux d'un aveugle.

PLANTAGENET.

— Puisque vous restez bouche close et répugnez tant à parler, — proclamez votre pensée par un muet témoignage. — Que celui qui, né vrai gentilhomme, — tient à l'honneur de sa naissance, — et croit que j'ai défendu la vérité, — cueille avec moi sur ce buisson une rose blanche.

SOMERSET.

— Que celui qui n'est ni un couard ni un flatteur, — et ose soutenir le parti de la vérité, — cueille avec moi sur cette épine une rose rouge.

WARWICK.

— Je n'aime pas les couleurs; et, sans couleur aucune — d'insinuante et basse flatterie, — je cueille cette rose blanche avec Plantagenet.

SUFFOLK.

— Je cueille cette rose rouge avec le jeune Somerset, — en ajoutant qu'il a soutenu le droit.

VERNON.

— Arrêtez, milords et messieurs; avant de continuer, — convenons que celui des deux qui de son côté — aura le moins de roses cueillies, — reconnaîtra que l'autre a raison.

SOMERSET.

— Cher maître Vernon, c'est une bonne motion; — si j'en ai le moins, je souscris en silence.

PLANTAGENET.

Moi aussi.

VERNON.

— Eh bien, au nom de la vérité et de la justice, — je cueille aussi cette fleur pâle et virginale, — donnant mon verdict en faveur de la rose blanche.

SOMERSET.

— Ne vous piquez pas le doigt en la cueillant; — de peur de la teindre en rouge avec votre sang, — et de vous ranger de mon côté malgré vous.

VERNON.

— Milord, si je verse mon sang pour mon opinion, — mon opinion pansera ma blessure, — et me maintiendra du côté où je suis.

SOMERSET.

— Bien, bien, allons : qui cueille encore?

L'HOMME DE LOI, à Somerset.

— Si mes études et mes livres ne me trompent, — le système que vous avez soutenu est faux; — en foi de quoi je cueille aussi une rose blanche.

PLANTAGENET.

— Maintenant, Somerset, où est ton argument?

SOMERSET.

— Ici, dans mon fourreau; je n'ai qu'à y recourir — pour colorer votre rose blanche en rouge sanglant.

PLANTAGENET.

— En attendant, vos joues plagient nos roses; — car elles pâlissent de frayeur en reconnaissant — la vérité de notre côté.

SOMERSET.

Non, Plantagenet, — ce n'est pas de frayeur, mais de colère, en voyant tes joues — rougir de honte et plagier nos roses, — tandis que ta bouche se refuse à confesser ton erreur.

PLANTAGENET.

— Est-ce qu'il n'y a pas un ver dans ta rose, Somerset?

SOMERSET.

— Est-ce qu'il n'y a pas une épine à ta rose, Plantagenet?

PLANTAGENET.

— Oui, une épine acérée et perçante pour défendre la vérité, — tandis que ton ver rongeur se repaît d'imposture.

SOMERSET.

— Eh bien, je trouverai des amis pour porter mes roses sanglantes — et soutenir que j'ai dit vrai, — alors que le fourbe Plantagenet n'osera pas se montrer.

PLANTAGENET.

— Eh bien, par la fleur virginale que je tiens à la main, — je te méprise toi et ton insigne, revêche enfant.

SUFFOLK.

— Ne tourne pas ton mépris de ce côté, Plantagenet.

PLANTAGENET.

— Si fait, orgueilleux Poole, je vous méprise tous deux, lui et toi.

SUFFOLK.

— Ce mépris, je te le rejetterai à la gorge.

SOMERSET.

— Assez, assez, cher William de la Poole! — nous faisons trop d'honneur à ce manant, en conversant avec lui.

WARWICK.

— Ah! pardieu, tu lui fais injure, Somerset. — Son grand-père était Lionel, duc de Clarence, — troisième fils du troisième Édouard, roi d'Angleterre. — Sort-il des manants sans blason d'une aussi noble souche?

PLANTAGENET.

— Il se prévaut du privilége de ce lieu; — autrement, dans la lâcheté de son cœur, il n'eût pas osé parler ainsi.

SOMERSET.

— Par celui qui m'a créé, je soutiendrai mes paroles — sur n'importe quel terrain de la chrétienté. — Ton père, Richard, comte de Cambridge, — n'a-t-il pas été exécuté pour trahison du temps de notre feu roi? — Et, par sa trahison, ne demeures-tu pas flétri, — dégradé et déchu de ton ancienne noblesse? — Son crime vit toujours infâme dans ton sang; — et, jusqu'à ce que tu sois réhabilité, tu n'es qu'un manant.

PLANTAGENET.

— Mon père fut accusé, mais non flétri; — condamné à mort pour trahison, mais non traître; — et cela, je le prouverai contre de plus illustres que Somerset, — quand le moment sera mûr pour mes desseins. — Quant à Poole, votre affidé, et à vous-même, — je vous note sur le re-

gistre de ma mémoire, — pour vous punir de cette insulte. — Prenez-y bien garde, et tenez-vous pour bien avertis.

SOMERSET.

— Oui-dà, tu nous trouveras toujours prêts; — et tu nous reconnaîtras pour tes ennemis à ces couleurs, — que mes amis porteront en dépit de toi.

PLANTAGENET.

— Sur mon âme, cette rose pâle de colère, — insigne de ma haine altérée de sang, — je la porterai, moi, ainsi que mes partisans, — jusqu'à ce qu'elle se flétrisse avec moi dans la tombe, — ou s'épanouisse à la hauteur de mon rang!

SUFFOLK.

— Poursuis, et que ton ambition t'étouffe! — Et sur ce, adieu jusqu'à notre prochaine rencontre.

Il sort.

SOMERSET.

— Je te suis, Poole... Adieu, ambitieux Richard.

Il sort.

PLANTAGENET.

— Comme je suis bravé! Et il faut que je l'endure!

WARWICK.

— Cette tache, qu'ils reprochent à votre maison, — sera effacée dans le prochain parlement, — convoqué pour prononcer la trève entre Winchester et Glocester. — Si alors tu n'es pas créé duc d'York, — je ne veux plus être qualifié Warwick. — En attendant, comme gage de mon affection pour toi — et de mon inimitié contre le fier Somerset et William Poole, — je veux porter cette rose, rangé dans ton parti.... — Et voici ce que je prédis : l'altercation — qui a produit dans le jardin du Temple cette division — entre la rose rouge et la rose blanche — enverra des milliers d'hommes à la mort et dans la nuit funèbre.

PLANTAGENET.

— Cher maître Vernon, je vous suis obligé — d'avoir bien voulu cueillir une fleur en ma faveur.

VERNON.

— Et en votre faveur je veux la porter toujours.

L'HOMME DE LOI.

— Et moi aussi.

PLANTAGENET.

Merci, cher monsieur. — Allons dîner tous les quatre : j'ose dire — que cette querelle s'abreuvera de sang un jour à venir.

Ils sortent.

SCÈNE X.

[Dans la tour de Londres.]

Entre MORTIMER, porté dans un fauteuil par deux GARDIENS.

MORTIMER.

— Bons gardiens de ma vieillesse défaillante, — laissez Mortimer mourant se reposer ici. — Un long emprisonnement m'a rendu boiteux, — comme un homme qu'on vient de retirer du chevalet. — Vieilli, comme Nestor, dans un âge de soucis, — ces cheveux blancs, hérauts de la mort, — annoncent la fin d'Edmond Mortimer. — Ces yeux, tels que des lampes dont l'huile est consumée, — s'obscurcissent, comme s'ils allaient s'éteindre ; — mes faibles épaules sont accablées par le poids du chagrin ; — j'ai les bras énervés, comme une vigne flétrie, — qui laisse tomber à terre ses branches desséchées. — Et cependant ces pieds, sans force, engourdis, — incapables de supporter cette masse d'argile, — ont des ailes pour atteindre la tombe, — comme s'ils savaient que je n'ai pas d'autre refuge. — Mais, dis-moi, gardien, mon neveu viendra-t-il?

PREMIER GARDIEN.

— Richard Plantagenet va venir, milord. — Nous avons

envoyé au Temple, à son appartement; — et il a été répondu qu'il allait venir.

MORTIMER.

— Cela suffit; mon âme sera donc satisfaite! — Pauvre gentilhomme! Son injure égale la mienne. — Depuis le commencement du règne de Henry de Monmouth, — dont ma grandeur militaire a précédé la gloire, — j'ai subi cette odieuse séquestration; — et, depuis la même époque, Richard a été réduit à l'obscurité, — privé d'honneurs et d'héritage. — Mais, maintenant, l'arbitre des désespoirs, — la bienfaisante réparatrice des misères humaines, — la Mort impartiale va m'élargir d'ici par une douce libération. — Je voudrais également que ses tribulations eussent expiré, — et qu'il pût recouvrer ce qu'il a perdu.

Entre RICHARD PLANTAGENET.

PREMIER GARDIEN, à Mortimer.

— Milord, votre bien-aimé neveu vient d'arriver.

MORTIMER.

— Richard Plantagenet, mon parent! Il est arrivé!

PLANTAGENET.

— Oui, mon noble oncle qu'on traite si ignoblement, — votre neveu Richard arrive sous le coup d'un récent outrage.

MORTIMER.

— Dirigez mes bras, que je puisse étreindre son cou, — et exhaler dans son sein mon dernier soupir. — Oh! dites-moi quand mes lèvres toucheront ses joues, — que je puisse dans ma tendresse lui donner un baiser défaillant! — Et maintenant explique-toi, doux rejeton de la grande souche d'York, — tu disais que tu étais sous le coup d'un récent outrage.

PLANTAGENET.

— Commence par appuyer sur mon bras ton corps vieillissant, — et, dans cette position plus aisée, je te di-

rai mon malaise. — Aujourd'hui, dans un débat sur une question de droit, — quelques mots ont été échangés entre Somerset et moi ; — et, tout en prodiguant les invectives, — il m'a reproché la mort de mon père. — Cette accusation m'a fermé la bouche ; — sans quoi je lui eusse dûment répliqué. — Ainsi, mon bon oncle, au nom de mon père, — pour l'honneur d'un vrai Plantagenet, — enfin au nom de notre parenté, apprends-moi pour quelle cause — mon père, le comte de Cambridge, a été décapité.

MORTIMER.

— La même cause, beau neveu, qui m'a emprisonné ici — et qui m'a, dès la fleur de ma jeunesse, relégué, — pour y languir, dans un hideux cachot, — a été le motif maudit de sa mort.

PLANTAGENET.

— Expliquez-moi cette cause plus en détail ; — car je l'ignore et ne puis la deviner.

MORTIMER.

— Je le veux bien, si mon souffle débile me le permet, — et si la mort ne survient pas avant la fin de mon récit. — Henry IV, grand-père du présent roi, — déposa son neveu Richard, fils d'Édouard, — le premier-né et le légitime héritier — du roi Édouard, troisième du nom. — Durant son règne, les Percys du Nord, — trouvant son usurpation souverainement injuste, — tentèrent de m'élever au trône. — Le motif qui déterminait à cela ces lords belliqueux, — était que, le jeune roi Richard ainsi écarté — et ne laissant pas d'héritier engendré de son corps, — j'étais le plus proche du trône par la naissance et la parenté ; — car par ma mère je descends — de Lionel, duc de Clarence, troisième fils — du roi Édouard III, tandis que lui — tire sa lignée de Jean de Gand, — qui n'était que le quatrième de cette génération héroïque. — Mais suis-moi. Dans cette haute et grande entreprise — où ils travaillaient à restaurer l'héritier légitime, — ils per-

dirent la vie, et moi la liberté. — Longtemps après, quand Henry V, — qui succéda à son père Bolingbroke, régnait, — ton père le comte de Cambridge, descendant — du fameux Edmond Langley, duc d'York, — ayant épousé ma sœur, qui fut ta mère, — fut ému de ma cruelle détresse — et leva une nouvelle armée, dans le but de me délivrer — et de m'investir du diadème. — Mais ce noble comte échoua, comme les autres, — et fut décapité. Ainsi les Mortimers, — en qui reposait le droit, ont été anéantis.

PLANTAGENET.

— Et Votre Honneur, milord, est le dernier d'entre eux.

MORTIMER.

— C'est vrai, et tu vois que je n'ai pas d'enfants ; — et ma parole défaillante annonce ma mort imminente : — tu es mon héritier; je te prie de conclure le reste; — mais sois circonspect dans ta laborieuse tâche.

PLANTAGENET.

— Tes graves conseils prévaudront sur moi; — mais il me semble que l'exécution de mon père — n'a été qu'un acte sanglant de tyrannie.

MORTIMER.

— Garde, mon neveu, un silence politique. — La maison de Lancastre est fortement établie — et, telle qu'une montagne, ne peut être déplacée. — Mais maintenant ton oncle transfère son existence ailleurs, — comme un prince sa cour, alors qu'il est fatigué — d'un trop long séjour dans la même demeure.

PLANTAGENET.

— O mon oncle! que ne puis-je d'une partie de mes jeunes années — prolonger la période de ta vieillesse!

MORTIMER.

— Tu veux donc, pour mon malheur, faire comme le boucher — qui assène plusieurs coups, quand un seul suffirait. — Ne te lamente que si mon bonheur t'afflige. —

Donne seulement des ordres pour mes funérailles. — Et sur ce, adieu. Puissent toutes tes espérances être réalisées, — et ta vie être prospère dans la paix et dans la guerre!

Il expire.

PLANTAGENET.

— Que la paix, et non la guerre, accompagne ton âme qui s'en va! — Tu as fait ton pélerinage en prison, — et tu y as fini tes jours, ainsi qu'un ermite... — Oui, j'enfermerai ses conseils dans mon cœur; — et j'y laisserai reposer ce que je rêve. — Gardiens, emportez-le d'ici; et moi-même — je lui ferai des funérailles plus belles que sa vie.

Les gardiens sortent, emportant Mortimer.

— Ici s'éteint la sombre torche de Mortimer, — qu'une ambition subalterne a étouffée. — Quant à ces outrages, quant à ces injures amères — que Sommerset a lancées contre ma maison, — je compte bien, pour mon honneur, en faire justice. — Et dans ce but, je me rends vite au parlement; — ou je serai rétabli dans tous les droits de mon sang, — ou je ferai du mal même l'instrument de mon bien.

Il sort.

SCÈNE XI.

[Londres. La salle du Parlement.]

Fanfares. Entrent le ROI HENRY, EXETER, GLOCESTER, WARWICK, SOMERSET et SUFFOLK; L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER, RICHARD PLANTAGENET et autres.

Glocester va présenter un bill d'accusation; Winchester le lui arrache et le déchire.

WINCHESTER.

— Tu viens avec un écrit profondément prémédité, — avec un pamphlet minutieusement élaboré, — Homfroy de Glocester! Si tu as à m'accuser, — si tu as quelque chose

à dire à ma charge, — fais-le immédiatement, sans préparation, — comme je compte moi-même répondre à toutes tes objections — par une réfutation immédiate et improvisée.

GLOCESTER.

— Prêtre présomptueux! Ce lieu m'impose la patience, — sans quoi tu sentirais combien tu m'as insulté. — Ne crois pas, si j'ai mis par écrit — l'exposé de tes crimes outrageusement infâmes, — que j'aie rien inventé, ou que je sois incapable — de répéter *verbatim* l'œuvre de ma plume. — Non, prélat! telle est ton audacieuse perversité, — ton impudence délétère, ton extravagance anarchique, — que les enfants même parlent de ton orgueil. — Tu es le plus pernicieux usurier, — méchant par nature, ennemi de la paix, — lascif et libertin, plus qu'il ne sied certes — à un homme de ta profession et de ton rang. — Et quant à ta trahison, quoi de plus manifeste? — N'as-tu pas tenté de m'ôter la vie par un guet-apens, — aussi bien au pont de Londres qu'à la Tour? — En outre, si l'on sondait tes pensées, je craindrais fort — que le roi, ton souverain, ne fût pas lui-même tout à fait à l'abri — de l'envieuse perfidie de ton cœur arrogant.

WINCHESTER.

— Glocester, je te défie... Milords, daignez — prêter l'oreille à ma réplique. — Si je suis rapace, ambitieux ou pervers, — comme il le prétend, comment suis-je si pauvre? — Comment se fait-il que je ne cherche ni mon avancement, — ni mon élévation, mais que je me renferme dans l'exercice de mon ministère? — Et quant à l'anarchie, qui donc est attaché à la paix — plus que moi, à moins que je ne sois provoqué? — Non, mes bons lords, ce n'est pas là ce qui offense le duc, — ce n'est pas là ce qui l'a irrité; — le fait est qu'il voudrait gouverner seul, — qu'il voudrait être seul auprès du roi; — et voilà ce qui provoque tant de

tonnerres dans son cœur, — et ce qui lui fait rugir ces accusations. — Mais il saura qu'étant son égal...

GLOCESTER.

Mon égal ! — toi, bâtard de mon grand-père !

WINCHESTER.

— Oui, hautain seigneur : car qu'êtes-vous, je vous prie, — sinon l'impérieux occupant du trône d'un autre ?

GLOCESTER.

— Ne suis-je pas le protecteur, prêtre insolent ?

WINCHESTER.

— Et ne suis-je pas un prélat de l'église ?

GLOCESTER.

— Oui, comme un bandit qui, retranché dans un château, — en fait le boulevard de son brigandage.

WINCHESTER.

— Irrévérent Glocester !

GLOCESTER.

Ce qu'on doit revérer en toi, — c'est ta fonction spirituelle, ce n'est pas ta vie.

WINCHESTER.

— Rome remédiera à cela.

WARWICK.

Allez-y donc, rare homme !

SOMERSET, à Warwick.

— Milord, il serait de votre devoir de vous abstenir.

WARWICK, à Somerset.

— Veillez donc à ce que l'évêque ne dépasse pas les bornes.

SOMERSET.

— Il me semble, en effet, que milord devrait être religieux — et connaître les devoirs imposés par cette qualité.

WARWICK.

— Il me semble, à moi, que Sa Seigneurie devrait être plus humble ; — il ne sied pas à un prélat de discuter de la sorte.

SOMERSET.

— Si fait, quand on touche de si près à son caractère sacré.

WARWICK.

— Sacré ou profane, qu'importe!

Montrant Glocester.

— Sa Grâce n'est-elle pas le protecteur du roi?

PLANTAGENET, à part.

— Plantagenet, je le vois, doit retenir sa langue, — de peur qu'on ne lui dise : *Parlez, l'ami, quand vous le devez; — votre impertinent verdict doit-il trouver place dans le débat des lords?* — Autrement j'aurais frondé Winchester.

LE ROI HENRY.

— Oncles de Glocester et de Winchester, — gardiens spéciaux de la chose publique, — je voudrais, si les prières ont quelque pouvoir sur vous, pouvoir — vous réconcilier dans une affectueuse amitié. — Oh! quel scandale pour notre couronne — que deux nobles pairs tels que vous soient en désaccord! — Croyez-moi, milords, mes tendres années peuvent le dire, — la discorde civile est une vipère — qui ronge les entrailles de la république.

Cris au dehors : A bas les habits jaunes!

— Quel est ce tumulte?

WARWICK.

C'est une émeute, j'ose le dire, — soulevée par la malveillance des gens de l'évêque.

Nouveaux cris : Des pierres! des pierres!

Entre LE MAIRE DE LONDRES, avec son escorte.

LE MAIRE.

— O mes bons lords, et vous, vertueux Henry, — ayez pitié de la cité de Londres, ayez pitié de nous! — Les gens de l'évêque et du duc de Glocester, — à qui il a été défendu récemment de porter des armes, — ont rempli leurs poches

de pierres, — et, partagés en deux bandes contraires, — ils se les jettent à la tête si violemment — que déjà beaucoup de ces cerveaux exaltés ont été broyés. — Nos fenêtres sont brisées dans toutes les rues, — et nous sommes forcés, par prudence, de fermer nos boutiques.

Entrent, en se battant et la tête ensanglantée, LES GENS de Glocester et ceux de Winchester.

LE ROI HENRY.

— Nous vous sommons, par l'allégeance qui nous est due, — de retenir vos mains meurtrières et de respecter la paix. — Je vous en prie, mon oncle Glocester, — calmez cette émeute.

PREMIER SERVITEUR.

Ah! si l'on nous — interdit les pierres, nous lutterons avec nos dents.

DEUXIÈME SERVITEUR.

— Osez ce que voudrez, nous sommes aussi résolus.

La lutte recommence.

GLOCESTER.

— Vous, gens de ma maison, cessez cette fâcheuse querelle, — et laissez là cette lutte indécente.

TROISIÈME SERVITEUR.

— Milord, nous savons que Votre Grâce est un homme — juste et droit, et que, par la royauté de votre naissance, — vous n'êtes inférieur qu'à Sa Majesté. — Aussi, plutôt que de souffrir qu'un prince tel que vous, — un si bon père de la république, — soit outragé par un cuistre, — nous, nos femmes et nos enfants, nous combattrons tous, — et nous nous ferons massacrer par vos ennemis.

PREMIER SERVITEUR.

— Oui, et nos ongles même — fouilleront le champ de bataille, quand nous serons morts.

Nouvelle rixe.

GLOCESTER.

Arrêtez, arrêtez, vous dis-je ! — Si vous m'aimez comme vous le dites, — veuillez, à ma persuasion, vous contenir un peu.

LE ROI HENRY.

— Oh ! que cette discorde afflige mon âme ! — Pouvez-vous, milord de Winchester, voir — mes soupirs et mes larmes, sans vous laisser toucher ! — Qui donc sera miséricordieux, si vous ne l'êtes pas ? — Oh ! qui s'occupera de préserver la paix, — si les saints hommes d'église se plaisent aux querelles ?

WARWICK.

— Milord protecteur, cédez ; cédez, Winchester, — si vous ne voulez, par un refus obstiné, — tuer votre souverain et ruiner le royaume. — Vous voyez que de malheurs, que de meurtres même — ont été causés par votre inimitié. — Faites donc la paix, si vous n'avez pas soif de sang.

WINCHESTER, montrant Glocester.

— Il se soumettra, ou je ne céderai jamais.

GLOCESTER.

— Ma compassion pour le roi me commande de fléchir ; — autrement, je verrais arracher le cœur de ce prêtre, — avant qu'il obtînt de moi cette concession.

WARWICK.

— Voyez, milord de Glocester, le duc — a banni la sombre furie du mécontentement ; — son front rasséréné l'annonce. — Pourquoi gardez-vous cet air farouche et tragique ?

GLOCESTER.

— Tiens, Winchester, je t'offre la main.

LE ROI HENRY.

— Fi, mon oncle Beaufort ; Je vous ai ouï prêcher — que la haine était un grand et grave péché : — voulez-vous donc ne pas pratiquer la leçon que vous enseignez, — et être au contraire le premier à l'enfreindre ?

WARWICK.

— Bon roi ! comme il gronde doucement l'évêque !... — Quelle honte, milord de Winchester ! rendez-vous. — Quoi ! faut-il qu'un enfant vous apprenne votre devoir !

WINCHESTER.

— Eh bien, duc de Glocester, je te cède ; — je te rends amour pour amour, serrement de main pour serrement de main.

GLOCESTER.

— Oui, mais je crains fort que ce ne soit à contre-cœur. — Voyez, mes amis, mes bien-aimés compatriotes ; — ce gage est un signal de trêve — entre nous deux et tous nos serviteurs. — Que Dieu m'assiste, comme il est vrai que je ne dissimule pas !

WINCHESTER, à part.

— Que Dieu m'assiste, comme il est vrai que mon intention n'est pas sérieuse !

LE ROI HENRY.

— O mon oncle bien-aimé, bon duc de Glocester, — combien me rend joyeux cet accommodement !

Aux gens du duc et de l'évêque.

— Partez, mes maîtres ! ne nous troublez plus ; — mais réconciliez-vous, comme vos seigneurs.

PREMIER SERVITEUR.

— Soit ! je vais chez le chirurgien.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Et moi aussi.

TROISIÈME SERVITEUR.

— Et moi, je vais voir quelle médecine offre la taverne.

Le maire, les gens du duc et de l'évêque sortent.

WARWICK.

— Très-gracieux souverain, accueillez cette requête, —

qu'au nom de Richard Plantagenet, — nous présentons à Votre Majesté.

Il présente un placet au roi.

GLOCESTER.

— Excellente motion, milord de Warwick.

Au roi.

En effet, cher prince, — si Votre Grâce pèse toutes les circonstances, — vous aurez hautement raison de faire droit à Richard, — spécialement pour les motifs — que j'ai dits à Votre Majesté à Eltham-Place.

LE ROI HENRY.

— Et ces motifs, mon oncle, étaient puissants. — Ainsi donc, mes bien-aimés lords, notre bon plaisir est — que Richard soit restauré dans tous les droits de sa naissance.

WARWICK.

— Que Richard soit restauré dans tous les droits de sa naissance ; — ainsi seront réparées les injures de son père.

WINCHESTER.

— Ce que veulent tous les autres, Winchester le veut.

LE ROI HENRY.

— Si Richard est fidèle, je ne m'arrêterai pas là, — mais je lui rendrai tout l'héritage — qui appartient à la maison d'York, — dont il descend en ligne directe.

PLANTAGENET, au roi.

— Ton humble serviteur fait vœu de t'obéir — et de te servir humblement jusqu'à la mort.

LE ROI HENRY.

— Incline-toi donc, et mets ton genou contre mon pied; — et, en retour de cet hommage, — je te ceins de la vaillante épée d'York. — Relève-toi, Richard, en vrai Plantagenet; — relève-toi prince et duc d'York.

PLANTAGENET.

— Puisse Richard prospérer comme tes ennemis succomber ! — Puisse, comme ma fidélité grandira, périr tous

ceux — qui nourrissent une seule pensée contre Votre Majesté.

TOUS.

— Salut, grand prince, puissant duc d'York !

SOMERSET, *à part.*

— Périsse ce prince vil, l'ignoble duc d'York !

GLOCESTER, *au roi.*

— Maintenant il est urgent que Votre Majesté — passe les mers et se fasse couronner en France. — La présence d'un roi engendre l'amour — chez ses sujets et ses loyaux amis, — comme elle décourage ses ennemis.

LE ROI HENRY.

— Quand Glocester parle, le roi Henry marche ; — car un conseil ami détruit bien des adversaires.

GLOCESTER.

— Vos vaisseaux sont déjà prêts.

Tous sortent, excepté Exeter.

EXETER.

— Oui, que nous marchions en Angleterre ou en France, — nous ne voyons pas l'avenir probable. — Cette dernière dissension, allumée entre les pairs, — brûle sous les cendres trompeuses d'une amitié forgée, — et finira par éclater en un incendie. — Comme des membres gangrenés pourrissent par degrés, — jusqu'à ce que les os, la chair et les nerfs se dissolvent, — ainsi se propagera cette basse et jalouse discorde. — Et c'est maintenant que je redoute cette fatale prophétie, — qui, au temps de Henry, dit le cinquième, — était dans la bouche de tous les enfants à la mamelle :

Henry, né à Monmouth, gagnera tout.
Henry, né à Windsor, perdra tout.

— Cela est si évident qu'Exeter souhaite — de finir ses jours avant cette désastreuse époque.

Il sort.

SCÈNE XII.

[En France. Devant les remparts de Rouen.]

Entrent LA PUCELLE, déguisée, et des SOLDATS vêtus en paysans, portant des sacs sur le dos.

LA PUCELLE.

— Voici les portes de la cité, les portes de Rouen, — par lesquelles notre adresse doit faire une brèche. — Faites attention; prenez garde à la manière dont vous placerez vos paroles; — parlez comme le commun des gens du marché — qui viennent faire argent de leur blé. — Si nous obtenons accès, comme je l'espère, — et que nous trouvions le poste négligent et faible, — j'en avertirai nos amis par un signal, — pour que le Dauphin Charles puisse les attaquer.

PREMIER SOLDAT.

— Nos sacs vont servir au sac de la ville, — et nous serons bientôt seigneurs et maîtres de Rouen; — en conséquence frappons.

Ils frappent aux portes.

LA SENTINELLE, de l'intérieur.

— *Qui est là?*

LA PUCELLE.

Paysans, pauvres gens de France : — de pauvres gens du marché qui viennent vendre leur blé.

LA SENTINELLE.

— Entrez, venez; la cloche du marché a sonné.

Il ouvre les portes.

LA PUCELLE.

— Maintenant, Rouen, je vais ébranler tes boulevards jusqu'au fondement.

La Pucelle et ses soldats entrent dans la cité.

Entrent, en avant des remparts, CHARLES, le BATARD D'ORLÉANS, ALENÇON, et les forces françaises.

CHARLES.

— Saint Denis bénisse cet heureux stratagème ! — Et encore une fois nous dormirons tranquilles dans Rouen.

LE BATARD.

— Voici par où la Pucelle et ses affidés sont entrés ; — maintenant qu'elle est là, comment nous indiquera-t-elle — où est le meilleur et le plus sûr passage ?

CHARLES.

— En brandissant une torche du haut de cette tour ; — ce signal voudra dire — que le point le plus faible est celui par où elle est entrée.

La Pucelle apparaît au haut d'une tour, tenant une torche allumée.

LA PUCELLE.

— Regardez, voici l'heureuse torche nuptiale — qui unit Rouen à ses compatriotes, — flambeau fatal aux talbotistes !

LE BATARD.

— Voyez, noble Charles, le fanal de notre amie ; — la torche allumée est sur cette tourelle.

CHARLES.

— Qu'elle brille donc comme une comète vengeresse, — prophétisant la chute de tous nos ennemis !

ALENÇON.

— Ne perdons pas de temps. Les délais ont de dangereux résultats. — Entrons sur-le-champ en criant : *Le Dauphin !* — Et puis exterminons le poste.

Ils entrent dans la ville.

Fanfares d'alarme. Entrent TALBOT et des Anglais.

TALBOT.

— France, tu expieras cette trahison avec tes larmes, —

pour peu que Talbot survive à ta perfidie. — La Pucelle, cette sorcière, cette enchanteresse damnée, — nous a surpris si inopinément par cet infernal guet-apens — que nous avons à grand'peine échappé à la gloriole de la France.

Ils entrent dans la ville.

Fanfares d'alarme. Mouvements de troupes. Sortent de la ville BEDFORD, malade, porté dans une chaise, suivi de TALBOT, de BOURGOGNE et des troupes anglaises. Alors paraissent sur les remparts la PUCELLE, CHARLES, le BATARD, ALENÇON et autres.

LA PUCELLE, aux Anglais.

— Bonjour, mes galants! Avez-vous besoin de blé pour faire du pain? — Je crois que le duc de Bourgogne jeûnera quelque temps, — avant d'en acheter encore à pareil prix. — Il était plein d'ivraie; quel goût lui trouvez-vous?

BOURGOGNE.

— Raille à ta guise, infâme démon, courtisane éhontée! — j'espère avant peu t'étouffer avec ton blé, — et te faire maudire cette récolte-là.

CHARLES.

— Votre Grâce pourrait bien mourir de faim avant ce temps-là.

BEDFORD.

— Oh! vengeons-nous de cette trahison par des actes, et non par des mots!

LA PUCELLE.

— Qu'entendez-vous faire, bonne barbe grise? rompre une lance, — et soutenir une joûte à outrance au fond d'une chaise!

TALBOT.

— Hideuse diablesse de France, stryge de tous les opprobres, — entourée de tes impudiques amants, — il te sied bien de narguer sa vaillante vieillesse, — et de taxer de couardise un homme à demi-mort! — Donzelle, si je ne fais pas

encore une fois assaut avec toi, — que Talbot meure de honte!

LA PUCELLE.

— Êtes-vous aussi ardent, messire?... Mais silence, Pucelle! — Pour peu que Talbot tonne, la pluie va tomber.

Talbot et ses amis délibèrent ensemble.

— Dieu bénisse le parlement! Qui sera l'orateur?

TALBOT.

— Osez donc sortir et nous affronter dans la plaine!

LA PUCELLE.

— Votre seigneurie, apparemment, nous croit donc assez fous — pour remettre en question ce qui est à nous.

TALBOT.

— Je ne parle pas à cette moqueuse Hécate, — mais à toi, Alençon, et aux autres; — voulez-vous, comme des soldats, sortir et combattre?

ALENÇON.

Non, signor.

TALBOT.

— A la potence, signor!... Ces vils muletiers de France! — Ils restent derrière les murs comme d'ignobles marauds, — et n'osent prendre les armes comme des gentilshommes.

LA PUCELLE.

— Capitaine, retirons-nous : quittons les remparts; — car les regards de Talbot ne nous annoncent rien de bon.

A Talbot.

— Dieu soit avec vous, milord! Nous sommes venus uniquement pour vous dire — que nous sommes ici.

La Pucelle et les Français quittent les remparts.

TALBOT.

— Et nous y serons aussi avant peu, — ou je veux que l'opprobre soit la plus grande gloire de Talbot. — Duc de Bourgogne, par l'honneur de ta maison, — offensée des outrages publiquement soutenus par la France, — jure de re-

prendre la ville ou de mourir. — Et moi, aussi vrai que Henry d'Angleterre est vivant, — et que son père a passé ici en conquérant, — aussi vrai que dans cette cité où vient d'entrer la trahison — le cœur du grand Cœur de Lion est inhumé, — je jure de reprendre la ville ou de mourir.

BOURGOGNE.

— Mes vœux s'associent à tes vœux.

TALBOT.

— Mais, avant de partir, prenons soin de ce prince mourant, — le vaillant duc de Bedford.

A Bedford.

Venez, milord, — nous allons vous placer dans un lieu plus sûr, — et plus approprié à la maladie et au grand âge.

BEDFORD.

— Lord Talbot, ne me déshonorez pas ainsi. — Je veux demeurer ici devant les murs de Rouen, — et m'associer à votre heur ou à votre malheur.

BOURGOGNE.

— Courageux Bedford, laissez-nous vous persuader.

BEDFORD.

— De partir d'ici? non! J'ai lu dans le temps — que le grand Pendragon, étant malade, se présenta — dans sa litière sur le champ de bataille et vainquit ses ennemis. — Il me semble que je pourrais de même ranimer l'ardeur de nos soldats; — car je les ai toujours trouvés d'accord avec moi.

TALBOT.

— Esprit indompté dans un corps mourant! — Eh bien, soit; que le ciel protége le vieux Bedford! — Et, maintenant, assez de discussion, brave Bourgogne, — réunissons nos forces éparses, — et fondons sur notre insolent ennemi.

Sortent Bourgogne, Talbot et leurs troupes, laissant Bedford et sa garde. Fanfares d'alarme. Mouvements de troupes.

Entrent SIR JOHN FALSTAFF, et un capitaine.

LE CAPITAINE.

— Où allez-vous si vite, sir John Falstaff?

FALSTAFF.

— Où je vais? me sauver par la fuite; — il est probable que nous aurons encore le dessous.

LE CAPITAINE.

Quoi! vous allez fuir et laisser lord Talbot!

FALSTAFF.

— Oui, tous les Talbots du monde, pour sauver ma vie.

Il sort.

LE CAPITAINE.

— Chevalier couard! que la mauvaise fortune te suive!

Fanfare de retraite. Mouvements de troupes. La Pucelle, Alençon, Charles et les Français sortent de la ville en déroute.

BEDFORD.

— Maintenant, mon âme, pars en paix quand il plaira au ciel! — Car j'ai vu la déroute de nos ennemis. — Qu'est-ce donc que la confiance ou la force de l'homme insensé! — Ceux qui naguère nous bravaient de leurs sarcasmes — sont trop heureux de se sauver par la fuite.

Il expire. On l'emporte dans sa chaise.

Fanfare d'alarme. Entrent TALBOT, BOURGOGNE et d'autres.

TALBOT.

— Perdue et reprise en un jour! — C'est une double gloire, Bourgogne. — Mais que le ciel ait tout l'honneur de cette victoire!

BOURGOGNE.

— Belliqueux et martial Talbot, Bourgogne — t'enchâsse dans son cœur et y exalte — tes nobles exploits, monuments d'héroïsme.

TALBOT.

— Merci, gentil duc. Mais où est la Pucelle à présent? Je pense que son démon familier est endormi. — Où sont maintenant les bravades du Bâtard et les brocarts de Charles? — Quoi! tous mortifiés! Rouen baisse la tête, en déplorant — la fuite d'une si vaillante compagnie. — Maintenant nous allons prendre nos dispositions dans la ville, — et y placer des officiers expérimentés. — Puis nous partirons pour Paris, pour rejoindre le roi; — car c'est là qu'est le jeune Henry avec sa noblesse.

BOURGOGNE.

— Ce que veut lord Talbot, plaît à Bourgogne.

TALBOT.

— Toutefois, avant de partir, n'oublions pas — le noble duc de Bedford qui vient de mourir. — Faisons-lui dans Rouen de dignes obsèques. — Jamais plus brave soldat ne tendit la lance; — jamais cœur plus noble ne régna sur une cour. — Mais les rois et les plus puissants potentats doivent mourir; — car tel est le terme de l'humaine misère.

Ils sortent.

SCÈNE XIII.

[Une plaine près de Rouen.]

Entrent CHARLES, le BATARD, ALENÇON, la PUCELLE et leurs troupes.

LA PUCELLE.

— Ne vous alarmez pas, princes, de cet accident, — et ne vous attristez pas de voir Rouen ainsi repris. — L'affliction n'est pas un remède, mais plutôt un corrosif, — pour tout ce qui est incurable. — Laissez le frénétique Talbot triompher un moment, — et étaler sa queue comme un paon; — nous lui arracherons ses plumes et nous détruirons sa

pompe, — pour peu que le Dauphin et les autres veuillent se laisser diriger.

CHARLES.

— Nous avons été guidés par toi jusqu'ici, — et nous ne doutons pas de ton habileté. — Un revers imprévu ne saurait produire la méfiance.

LE BATARD.

— Cherche dans ton esprit de secrets expédients, — et nous te rendrons fameuse dans le monde.

ALENÇON.

— Nous mettrons ta statue dans quelque saint lieu, — et nous te révérerons comme une bienheureuse sainte. — Emploie-toi donc, douce vierge, pour notre bien.

LA PUCELLE.

— Eh bien, voici ce qu'il faut faire; voici l'idée de Jeanne: — par de beaux arguments mêlés à de mielleuses paroles, — nous déciderons le duc de Bourgogne — à quitter Talbot, et à nous suivre.

CHARLES.

— Ah! pardieu, ma mie, si nous réussissions à faire cela, — les guerriers de Henry ne pourraient plus tenir en France. — Cette nation-là cesserait d'être aussi insolente avec nous — et serait extirpée de nos provinces.

ALENÇON.

— Elle serait pour toujours expulsée de France, — et n'y posséderait même plus un titre de comté.

LA PUCELLE.

— Vos seigneuries vont voir ce que je vais faire — pour amener la chose à la conclusion désirée.

Le tambour bat.

— Écoutez! vous pouvez reconnaître, au son de ce tambour, — que leurs troupes marchent sur Paris.

Marche anglaise. TALBOT et ses troupes traversent la scène à distance.

LE BATARD.

— Et inspire un nouveau courage à nos cœurs.

ALENÇON.

— La Pucelle a magnifiquement joué son rôle, — et mérite une couronne d'or.

CHARLES.

— Maintenant, marchons, messeigneurs, et joignons nos forces; — et cherchons comment nous pourrions nuire à l'ennemi.

Ils sortent.

SCÈNE XIV.

[Paris. Un palais.]

Entrent Le Roi Henry, Glocester, et d'autres seigneurs; Vernon, Basset, etc. A leur rencontre viennent Talbot et quelques-uns de ses officiers.

TALBOT.

— Mon gracieux prince, et vous, honorables pairs, — ayant appris votre arrivée dans ce royaume, — j'ai un moment fait trêve à mes labeurs guerriers — pour venir rendre hommage à mon souverain. — En foi de quoi, ce bras qui a remis — sous votre obéissance cinquante forteresses, — douze cités et sept villes ceintes de puissantes murailles, — outre cinq cents prisonniers de marque, — laisse tomber son épée aux pieds de Votre Altesse, — et, avec la loyauté d'un cœur soumis, — rapporte la gloire de ces conquêtes — à mon Dieu d'abord, puis à Votre Grâce.

LE ROI HENRY.

— Oncle Glocester, est-ce là ce lord Talbot, — qui a si longtemps résidé en France?

GLOCESTER.

— Oui, mon suzerain, sous le bon plaisir de Votre Majesté.

LE ROI HENRY.

— Soyez le bienvenu, brave capitaine, victorieux lord! —

Quand j'étais jeune (et je ne suis pas vieux encore), — je me rappelle avoir ouï dire à mon père — que jamais plus fier champion ne mania l'épée. — Depuis longtemps nous apprécions votre loyauté, — vos fidèles services et votre labeur guerrier; — pourtant vous n'avez jamais reçu de nous une récompense, — ni même un remerciement, — parce que jusqu'aujourd'hui nous ne vous avons jamais vu face à face. — Donc, relevez-vous; et, pour ces bons services, — nous vous créons ici comte de Shrewsbury; — vous prendrez ce rang à notre couronnement.

Sortent le roi Henry, Glocester, Talbot et les nobles.

VERNON, à Basset.

— Maintenant, monsieur, vous qui étiez si exalté sur mer, — et narguiez les couleurs que je porte — en l'honneur de mon noble lord d'York, — oserez-vous maintenir les paroles que vous avez dites?

BASSET.

— Oui, monsieur, si vous osez justifier — les invectives que votre langue insolente aboyait — contre mon noble lord le duc de Somerset.

VERNON.

— Maraud, j'honore ton lord pour ce qu'il est.

BASSET.

— Eh! qu'est-il donc? ? Il vaut bien York.

VERNON.

— Non certes; tu m'entends! Comme preuve, reçois ceci.

Il frappe Basset.

BASSET.

— Misérable, tu sais que, d'après la loi des armes, — c'est la mort pour qui tire ici l'épée; — autrement, ce coup ferait jaillir le plus pur de ton sang. — Mais je vais trouver Sa Majesté, et lui demander — la liberté de venger cet affront. — Tu verras alors : je te rejoindrai, et tu me le paieras cher.

VERNON.

— C'est bon, mécréant, je serai près du roi aussitôt que toi, — et ensuite, je te rejoindrai plus tôt que tu ne voudras.

Ils sortent.

SCÈNE XV.

[Paris. La salle du couronnement.]

Entrent le roi HENRY, GLOCESTER, EXETER, YORK, SUFFOLK, SOMERSET, WINCHESTER, WARWICK, TALBOT, le GOUVERNEUR DE PARIS et autres.

GLOCESTER.

— Lord évêque, mettez la couronne sur sa tête.

WINCHESTER.

— Dieu sauve le roi Henry, sixième du nom !

GLOCESTER.

— Maintenant, gouverneur de Paris, prononcez votre serment.

Le gouverneur s'agenouille.

— Jurez de ne reconnaître d'autre roi que lui, — de n'estimer comme amis que ses amis, — et comme ennemis que ceux qui méditeraient — de malicieux attentats contre son pouvoir. — Vous tiendrez parole, et que le Dieu juste vous assiste !

Sortent le gouverneur et sa suite.

Entre sir JOHN FALSTAFF.

FALSTAFF.

— Mon gracieux souverain, comme je venais de Calais à franc étrier, — pour arriver vite à votre couronnement, — on m'a remis dans les mains une lettre, — écrite à Votre Grâce par le duc de Bourgogne.

TALBOT.

— Honte au duc de Bourgogne et à toi ! — Infâme che-

valier, j'ai juré, la première fois que je te rencontrerais, — d'arracher la Jarretière de ta jambe poltronne...

Il lui arrache sa Jarretière.

— Et je le fais, parce que tu es indigne — d'être promu à cette haute qualité. — Pardonnez-moi, royal Henry, ainsi que vous tous. — Ce lâche, à la bataille de Patay, — quand je n'avais en tout que six mille hommes, — et que les Français étaient près de dix contre un, — avant le premier choc, avant qu'un coup eût été donné, — s'est enfui comme un peureux écuyer ; — dans ce combat nous avons perdu douze cents hommes ; — moi-même et plusieurs autres gentilshommes, — nous avons été surpris et faits prisonniers. — Jugez donc, nobles lords, si j'ai mal agi, — ou si de tels couards doivent porter, — oui ou non, cet insigne de chevalerie.

GLOCESTER.

— A dire vrai ; cet acte était infâme, — il eût déshonoré un homme du commun, — à plus forte raison un chevalier, un capitaine, un chef.

TALBOT.

— Quand cet ordre fut institué tout d'abord, milords, — les chevaliers de la Jarretière étaient de noble naissance, — vaillants et vertueux, pleins d'un haut courage, — de ces hommes ayant gagné leur crédit à la guerre, — ne craignant pas la mort, inflexibles à la détresse, — mais toujours résolus dans les plus graves extrémités. — Celui-là donc qui n'est pas doué de la sorte — usurpe le nom sacré de chevalier, — profanant cet ordre très-honorable, — et devrait (si je suis apte à en juger) — être à jamais dégradé, comme un rustre né sous la haie — qui prétendrait être d'un noble sang.

LE ROI HENRY, à Falstaff.

— Opprobre de tes compatriotes ! tu entends ton arrêt ; — plie donc vite bagage, toi qui fus chevalier ; — désormais nous te bannissons sous peine de mort.

Falstaff sort (42).

— Et maintenant, milord protecteur, voyez la lettre — qui nous vient de notre oncle le duc de Bourgogne.

GLOCESTER, lisant la suscription.

— Que veut dire Sa Grâce, qu'elle a changé sa formule? — Rien que cette adresse familière et leste : *Au Roi!* — A-t-il oublié que ce roi est son souverain ? — Cette suscription insolente — indique-t-elle un changement dans ses sympathies? — Qu'y a-t-il là ?

Il lit.

Pour des causes spéciales, — ému de compassion par le désastre de mon pays, — ainsi que par les plaintes touchantes — de ceux que dévore votre oppression, — j'ai abandonné votre faction funeste, — et me suis allié à Charles, le roi légitime de France.

— O monstrueuse trahison ! se peut-il — que l'alliance, l'amitié, les serments — aient pu recéler une aussi perfide intrigue !

LE ROI HENRY.

— Quoi ! mon oncle de Bourgogne déserte !

GLOCESTER.

— Oui, milord, et il est devenu votre ennemi.

LE ROI HENRY.

— Est-ce là tout ce que cette lettre contient de plus mauvais?

GLOCESTER.

— Oui, milord, c'est tout ce qu'il écrit.

LE ROI HENRY.

— Eh bien, lord Talbot ira lui parler, — et le punira de cette vilenie.

A Talbot.

— Qu'en dites-vous, milord ? Cela vous convient-il ?

TALBOT.

— A moi, mon suzerain ? Oui, certes ; si vous ne m'aviez prévenu, — j'aurais imploré de vous cette mission.

LE ROI HENRY.

— Rassemblez donc vos forces, et marchez vite contre lui ; — qu'il sache comme nous prenons mal sa trahison — et quel crime il y a à se jouer de ses amis.

TALBOT.

— Je pars, milord, désirant de tout cœur — que vous puissiez voir la confusion de vos ennemis.

Il sort.

Entrent VERNON et BASSET.

VERNON.

— Accordez-moi le combat, gracieux souverain !

BASSET.

— Et à moi aussi, milord, accordez-moi le combat !

YORK, montrant Vernon.

— C'est un de mes gens ; écoutez-le, noble prince !

SOMERSET, montrant Basset.

— Et c'est un des miens. Bien-aimé Henry, soyez-lui favorable.

LE ROI HENRY.

— Patience, milords ; et laissez-les parler.

A Vernon et à Basset.

— Dites, messieurs, quel est le motif de ces clameurs. — Pourquoi demandez-vous le combat ? Et avec qui ?

VERNON, montrant Basset.

— Avec lui, milord ; car il m'a outragé.

LE ROI HENRY.

— Quel est cet outrage dont vous vous plaignez tous deux ? — Commencez par me le faire connaître ; et puis je vous répondrai.

BASSET.

— En traversant la mer d'Angleterre en France, — cet homme, dans un langage acerbe et moqueur, — m'a reproché la rose que je porte, — disant que la couleur sanguine de ses feuilles — représentait le rouge qui monta aux joues de

mon maître, — un jour qu'il s'obstinait à contester la vérité, — dans une certaine question de droit, — débattue entre le duc d'York et lui ; — il a ajouté bien d'autres paroles indignes et offensantes ; — et c'est pour faire justice de ces grossières insultes, — et pour défendre l'honneur de mon seigneur, — que je réclame le bénéfice de la loi des armes.

VERNON.

— Et je fais la même demande, noble lord. — Car il a beau, par une explication menteuse et spécieuse, — mettre un vernis sur son insolence ; — sachez, milord, que j'ai été provoqué par lui ; — et il s'est le premier récrié contre cet emblème...

Il montre la rose blanche qu'il porte.

— En déclarant que la pâleur de cette fleur — trahissait la pusillanimité de mon maître.

YORK.

— Cette malveillance ne cessera donc jamais, Somerset?

SOMERSET.

— Votre rancune personnelle percera toujours, milord d'York, — si hypocritement que vous la refouliez.

LE ROI HENRY.

— Dieu bon ! quelle frénésie domine le cerveau malade des hommes, — quand, pour une cause si légère et si frivole, — surgissent de si factieuses rivalités ! — Mes bons cousins d'York et de Somerset, — calmez-vous, je vous prie, et vivez en paix.

YORK.

— Que ce différend soit d'abord vidé par les armes, — et ensuite Votre Altesse imposera la paix.

SOMERSET.

— La querelle ne touche que nous seuls ; — permettez donc que nous la décidions entre nous.

YORK, jetant son gant.

— Voici mon gage ; accepte-le, Somerset.

VERNON.

— Non, que la querelle reste où elle a commencé.

BASSET.

— Veuillez y consentir, mon honorable lord.

GLOCESTER.

— Y consentir! Maudite soit votre dispute! — Et puissiez-vous périr, avec votre effronté bavardage! — Présomptueux vassaux! n'avez-vous pas honte de venir, — avec ces indécentes et outrageuses clameurs, — troubler et importuner le roi et nous?

A York et à Somerset.

— Et vous, milords, il me semble que vous avez grand tort — d'encourager leurs coupables récriminations, — et bien plus grand tort de prendre occasion de leurs invectives — pour susciter une altercation entre vous; — écoutez-moi, suivez un plus sage parti.

EXETER.

— Cela afflige Son Altesse. Mes bons lords, soyez amis.

LE ROI HENRY, à Basset et à Vernon.

— Approchez, vous qui voudriez combattre, — je vous enjoins désormais, si vous tenez à notre faveur, — d'oublier entièrement cette querelle et sa cause.

A York et à Somerset.

— Et vous, milords, rappelez-vous où nous sommes, — en France, au milieu d'un peuple capricieux et chancelant. — S'ils reconnaissent la discorde dans nos regards, — et que nous sommes divisés entre nous, — comme leurs cœurs mécontents seront provoqués — à une désobéissance opiniâtre et à la révolte! — En outre, quel opprobre pour vous, — quand les princes étrangers sauront — que, pour une vétille, une chose sans importance, — les pairs et les principaux nobles du roi Henry — se sont entre-détruits, et ont perdu le royaume de France! — Oh! songez aux conquêtes de mon père, — à mes tendres années; et ne

perdons pas — pour une bagatelle ce qui a coûté tant de sang. — Laissez-moi être l'arbitre de ce douteux litige.

Il prend une rose rouge.

— Si je porte cette rose, je ne vois pas là de raison — pour qu'on me soupçonne — d'incliner pour Somerset plutôt que pour York. — Tous deux sont mes parents, et je les aime tous deux. — Aussi bien pourrait-on me reprocher de porter une couronne — parce que, ma foi, le roi d'Écosse est couronné ! — Mais votre discernement vous convaincra mieux — que mes instructions ou mes arguments. — Ainsi donc, comme nous sommes venus en paix, — continuons à vivre en paix et en harmonie. — Cousin d'York, nous choisissons Votre Grâce, — pour régent de nos États de France. — Vous, mon bon lord de Somerset, unissez — vos escadrons de cavalerie à ses bandes d'infanterie. — Et, en loyaux sujets, dignes fils de vos aïeux, — marchez bravement d'accord, et déchargez — votre brûlante colère sur vos ennemis. — Nous-même, milord protecteur, et le reste, — après un court répit, nous retournerons à Calais, — de là en Angleterre, où j'espère qu'avant peu — vos victoires me livreront — Charles, Alençon et cette clique de traîtres.

Fanfare. Sortent le roi Henry, Glocester, Somerset, Winchester, Suffolk et Basset.

WARWICK.

— Milord d'York, sur ma parole, le roi — a, ce me semble, joliment joué l'orateur !

YORK.

— En effet ; mais ce qui me déplaît, — c'est qu'il porte l'insigne de Somerset.

WARWICK.

— Bah ! c'est une simple fantaisie, ne l'en blâmez pas ; — j'ose affirmer, cher prince, qu'il n'a pas songé à mal.

YORK.

— Si je le croyais... Mais laissons cela. — Nous avons à nous occuper d'autres affaires.

Sortent York, Warwick et Vernon.

EXETER.

— Tu as bien fait, Richard, de t'arrêter court ; — car, si les passions de ton cœur avaient éclaté, — on y eût, je le crains, découvert — plus d'animosité rancuneuse, plus d'hostilité furieuse et frénétique — qu'on ne peut l'imaginer ou le supposer. — Quoi qu'il en soit, l'homme le plus simple ne saurait voir — ces discordes choquantes de la noblesse, — ces alliances d'hommes de cour s'épaulant les uns les autres, — cette division des favoris en bandes factieuses, — sans augurer quelque fatal événement. — C'est un malheur quand le sceptre est aux mains d'un enfant; — mais c'en est un plus grand quand la jalousie engendre de si monstrueuses dissensions. — Alors vient la ruine, alors commence la confusion.

Il sort.

SCÈNE XVI.

[En France. Devant Bordeaux.]

Entre TALBOT avec ses troupes.

TALBOT.

— Trompette, va aux portes de Bordeaux, — et somme le général de paraître sur les remparts.

La trompette sonne une chamade.

— Capitaines, celui qui vous appelle est l'anglais John Talbot, — homme d'armes au service de Henry, roi d'Angleterre; — et voici ce qu'il dit : Ouvrez les portes de votre cité ; — humiliez-vous devant nous ; acclamez mon souverain comme le vôtre, — rendez-lui hommage en sujets obéissants, — et je m'éloignerai, moi et mes forces

sanguinaires. — Mais, si vous faites fi de la paix que je vous offre, — vous provoquerez la furie de mes trois satellites, — la famine étique, l'acier tranchant et le feu dévorant, — qui, dans un moment, raseront au niveau du sol — vos tours majestueuses et bravant le ciel, — pour peu que vous repoussiez cette offre d'amitié.

LE GÉNÉRAL.

— Sinistre et affreux hibou de la mort, — terreur et sanglant fléau de notre nation, — le terme de ta tyrannie approche. — Tu ne peux entrer chez nous que par la mort. — Car, je te le déclare, nous sommes bien fortifiés, — et en état de faire des sorties et de combattre. — Si tu te retires, le Dauphin, bien escorté, — est prêt à t'envelopper dans les lacs de la guerre. — Partout autour de toi des escadrons sont postés — pour opposer une muraille à tes velléités de fuite. — Tu ne peux te tourner d'aucun côté pour te sauver, — que la mort ne te fasse front avec ses imminents ravages, — et que tu ne te trouves face à face avec la pâle destruction. — Dix mille Français ont fait serment — de ne décharger leur formidable artillerie — que sur une seule tête chrétienne, l'Anglais Talbot ! — Donc te voilà debout, plein de vie, dans toute la vaillance — d'un esprit invincible et indompté ! — Eh bien, c'est le dernier hommage — que, moi, ton ennemi, je rends à ta gloire. — Car, avant que l'horloge de verre qui maintenant commence à s'emplir — ait achevé le cours de son heure sablonneuse, — les yeux qui maintenant te voyent si brillant de santé — te verront flétri, sanglant, pâle et mort.

Roulement lointain de tambour.

— Écoute ! écoute ! le tambour du Dauphin ! c'est la cloche d'alarme — qui sonne le glas funèbre pour ton âme effarée ! — Et mon tambour va donner le signal de ton terrible trépas.

Le général et ses soldats se retirent du rempart.

TALBOT.

— Ce n'est point une fable ! j'entends l'ennemi. — Vite quelques cavaliers alertes pour aller reconnaître leurs ailes ! — Oh ! négligente et imprudente manœuvre ! — Comme nous voilà parqués et cernés de toutes parts ! — Petit troupeau de timides daims anglais, — traqué par la meute glapissante des molosses français ! — Anglais, si nous sommes des daims, soyons de la bonne race, — et non de ces maigres bêtes qu'une morsure fait tomber ; — soyons plutôt de ces cerfs furieux et exaspérés — qui se retournent avec un cimier d'acier sur les limiers sanguinaires — et mettent les lâches aux abois ! — Que chacun vende sa vie aussi chèrement que la mienne, — et ils paieront cher notre chair, mes amis. — Dieu et saint Georges ! Talbot et le droit de l'Angleterre ! — Que nos couleurs prospèrent dans ce périlleux combat !

Ils sortent.

SCÈNE XVII.

[Une plaine en Gascogne.]

Entre YORK avec ses troupes ; un MESSAGER vient à lui.

YORK.

— Sont-ils de retour, les éclaireurs agiles — lancés sur la piste de la puissante armée du Dauphin ?

LE MESSAGER.

— Ils sont de retour, milord, et ils annoncent — que le Dauphin s'est porté sur Bordeaux avec ses forces — pour combattre Talbot. Comme il était en marche, — vos espions ont aperçu — deux armées, plus considérables que celle du Dauphin, — qui se sont jointes à lui et se dirigent sur Bordeaux.

YORK.

— Peste soit de ce misérable Somerset — qui retarde

ainsi le renfort tant promis — de cavalerie qui a été levé pour ce siége ! — L'illustre Talbot attend mes secours ; — et je suis joué par un méchant traître, — et ne puis venir en aide au noble chevalier. — Que Dieu le soutienne en cette extrémité ! — S'il échoue, adieu les guerres de France !

Entre sir WILLIAM LUCY.

LUCY, à York.

— Chef princier des forces anglaises, — jamais vous n'avez été plus nécessaire sur la terre de France ! — Courez à la rescousse du noble Talbot, — qui en ce moment est entouré d'une ceinture de fer — et cerné par la sinistre destruction. — A Bordeaux, duc belliqueux ! à Bordeaux, York ! — Sinon, adieu Talbot, la France et l'honneur de l'Angleterre !

YORK.

— O Dieu ! ce Somerset qui, dominé par son orgueil, — retient mes cornettes, que n'est-il à la place de Talbot ! — Nous sauverions ainsi un vaillant gentilhomme, — en perdant un traître et un couard. — Je pleure de rage et de fureur, — en voyant que nous périssons ainsi, tandis que des traîtres s'endorment dans l'indolence.

LUCY.

— Oh ! envoyez du secours à ce seigneur en détresse !

YORK.

— Il meurt, nous perdons tout ; je manque à ma parole de guerrier : — nous pleurons, la France sourit ; nous succombons, ils triomphent, ils triomphent toujours ; — et tout cela par la faute de l'infâme traître Somerset !

LUCY.

— Que Dieu donc étende sa merci sur l'âme du brave Talbot, — et sur son jeune fils John qu'il y a deux heures — j'ai rencontré allant rejoindre son martial père !

— Depuis sept ans Talbot n'a pas vu son fils, — et ils ne se rencontrent aujourd'hui que pour mourir tous deux.

YORK.

— Hélas ! quelle joie aura le brave Talbot — à souhaiter à son fils la bienvenue dans la tombe? — Assez!... je suis presque suffoqué de douleur, — en songeant à ces amis si longtemps séparés qui se saluent à l'heure de la mort! — Lucy, adieu. Tout ce que la fortune me permet, — c'est de maudire la cause qui m'empêche d'aider cet homme. — Le Maine, Blois, Poitiers et Tours sont perdus pour nous — par la faute de Somerset et de son retard.

Il sort.

LUCY.

— Ainsi, tandis que le vautour de la discorde — ronge le cœur de nos premiers généraux, — une inerte négligence livre à l'ennemi — les conquêtes de ce conquérant à peine refroidi, — de cet homme d'impérissable mémoire, — Henri Cinq ! Tandis qu'ils se traversent l'un l'autre, — existences, honneurs, territoires, tout se précipite à l'abîme.

Il sort.

SCÈNE XVIII.

[Une autre plaine en Gascogne.]

Entre SOMERSET avec ses forces ; UN DES OFFICIERS de Talbot l'accompagne

SOMERSET.

— Il est trop tard ; je ne puis les envoyer maintenant; — cette expédition a été trop témérairement conçue — par York et par Talbot; toutes nos forces réunies — pourraient être enveloppées par une simple sortie — de la ville assiégée. Le téméraire Talbot — a terni tout l'éclat de son ancienne gloire — par cette aventure imprudente, désespé-

rée, folle. — C'est York qui l'a envoyé combattre et mourir ignominieusement, — afin que, Talbot mort, le grand York fût le premier en renom.

L'OFFICIER.

— Voici sir William Lucy qui a été avec moi — député par notre trop faible armée pour chercher du secours.

Entre sir WILLIAM LUCY.

SOMERSET.

— Eh bien, sir William, qui vous envoie?

LUCY.

— Qui, milord? lord Talbot, sacrifié par la trahison! — Traqué par une adversité acharnée, — il appelle à grands cris le noble York et Somerset, — pour repousser de ses légions affaiblies l'assaut de la mort. — Et tandis que le noble capitaine, — suant le sang de ses membres harassés, — prolonge la résistance en attendant du secours, — vous, son faux espoir, vous, le dépositaire de l'honneur de l'Angleterre, — vous vous tenez à l'écart par une indigne jalousie. — Qe vos rancunes personnelles ne le privent pas — des renforts qui lui doivent leur aide, — au moment même où lui, cet illustre et noble gentilhomme, — joue sa vie contre des forces écrasantes. — Le bâtard d'Orléans, Charles, Bourgogne, — Alençon, René l'enveloppent, — et Talbot périt par votre faute.

SOMERSET.

— C'est York qui l'a engagé; c'est à York de lui porter secours.

LUCY.

— York, de son côté, se récrie contre Votre Grâce, — et jure que vous retenez les levées — réunies pour cette expédition.

SOMERSET.

— York ment; il n'avait qu'à faire demander la cavalerie, et il l'aurait eue. — Je lui dois peu de respect, encore

moins d'affection, — et je considérerais comme une indigne bassesse de devancer son caprice par un envoi.

LUCY.

— C'est la perfidie de l'Angleterre, et non la force de la France, — qui aujourd'hui prend au piége le magnanime Talbot. — Jamais il ne retournera vivant en Angleterre; — il meurt, sacrifié à la fatalité par vos discordes.

SOMERSET.

— Allons, partez; je vais expédier la cavalerie sur-le-champ; — dans six heures elle lui apportera son aide.

LUCY.

— Ce secours arrive trop tard; il est déjà pris ou tué; — car il ne pouvait fuir, quand il l'aurait voulu; — et Talbot n'eût jamais voulu fuir, lors même qu'il l'eût pu.

SOMERSET.

— S'il est mort, adieu donc le brave Talbot!

LUCY.

— Sa gloire vit dans l'univers, son déshonneur en vous!

Ils sortent.

SCÈNE XIX.

[Le camp anglais devant Bordeaux.]

Entrent TALBOT et JOHN, son fils.

TALBOT.

— O jeune Talbot, je t'avais envoyé chercher — pour t'initier aux stratagèmes de la guerre, — afin que le nom de Talbot pût revivre en toi, — quand l'âge, ayant épuisé la séve dans mes membres infirmes et débiles, — aurait relégué ton père sur sa chaise de langueur. — Mais, ô malignité des funestes étoiles! — voici que tu arrives pour le festin de la mort, — dans un terrible et inévitable danger. — Aussi, cher enfant, monte mon cheval le plus vif, — et je te

dirai le moyen d'échapper — par une fuite soudaine ; allons, ne flâne pas, pars.

JOHN.

— Mon nom est-il Talbot? Et suis-je votre fils? — Et je fuirais ! Oh ! si vous aimez ma mère, — ne déshonorez pas son nom honorable — en faisant de moi un bâtard et un misérable. — Le monde dira : « Il n'est pas du sang de Talbot — celui qui a fui lâchement, quand le noble Talbot restait ! »

TALBOT.

— Fuis, pour venger ma mort, si je suis tué.

JOHN.

— Celui qui fuit ainsi, ne reviendra jamais sur ses pas.

TALBOT.

— Si nous restons tous deux, nous sommes tous deux sûrs de mourir.

JOHN.

— Eh bien, laissez-moi rester; et vous, père, fuyez. — Grande serait votre perte, grande doit être votre prudence; — mon mérite est inconnu, ma perte serait inaperçue. — Les Français seraient peu fiers de ma mort ; — ils le seraient de la vôtre ! En vous toutes nos espérances sont perdues. — La fuite ne saurait ternir l'honneur que vous avez acquis; — elle ternirait mon honneur, à moi qui n'ai pas fait d'exploit. — Chacun jurera que vous avez fui pour mieux faire ; — mais, si je plie, on dira : c'était par peur ! — Plus d'espoir que jamais je tiendrai ferme, — si, à la première heure, je recule et me sauve. — Ici j'implore à genoux la mort — plutôt qu'une vie préservée par l'infamie.

TALBOT.

— Tu veux donc ensevelir toutes les espérances de ta mère dans une seule tombe !

JOHN.

— Oui, plutôt que de déshonorer le sein de ma mère !

TALBOT.

— Par ma bénédiction je te somme de partir.

JOHN.

— Oui, pour combattre, mais non pour fuir l'ennemi.

TALBOT.

— Une portion de ton père peut être sauvée en toi.

JOHN.

— Tout ce que j'en sauverais serait déshonoré.

TALBOT.

— Tu n'as jamais eu de gloire, et tu n'en peux pas perdre.

JOHN.

— Eh! j'ai la gloire de votre nom; dois-je l'outrager par ma fuite?

TALBOT.

— L'ordre de ton père te lavera de cette tache.

JOHN.

— Vous ne pourrez, tué, me rendre témoignage. — Si la mort est si sûre, alors fuyons tous deux.

TALBOT.

— Que je laisse ici mes compagnons combattre et mourir! — Jamais ma vieillesse ne fut souillée d'une telle honte.

JOHN.

— Et ma jeunesse serait coupable d'une telle vilenie! — Je ne puis pas plus me détacher de votre côté — que vous ne pouvez vous-même vous partager en deux. — Restez, partez, faites ce que vous voudrez, je ferai de même. — Je ne veux pas vivre, si mon père meurt.

TALBOT.

— Eh bien, je prends congé de toi, cher fils, — radieux être né pour t'éclipser dans cette journée. — Viens, combattons ensemble et mourons côte à côte; — et, l'âme avec l'âme, nous fuirons de France vers le ciel!

Ils sortent.

SCÈNE XX.

[Le champ de bataille.]

Fanfares d'alarme. Escarmouches. Le fils de Talbot est enveloppé, et Talbot le délivre.

TALBOT.

— Saint Georges et victoire! combattez, soldats, combattez! — Le régent a manqué de parole à Talbot, — et nous a livrés à la furie de l'épée de la France. — Où est John Talbot?... Arrête-toi, et reprends haleine, — je t'ai donné la vie, et je viens de t'arracher à la mort.

JOHN.

— O toi, deux fois mon père, je suis deux fois ton fils! — Ç'en était fait de la vie que tu m'avais donnée, — lorsque avec ta martiale épée, en dépit du destin, — tu as assigné un nouveau terme à mon existence condamnée.

TALBOT.

— Quand ton épée a fait jaillir l'étincelle du cimier du Dauphin, — le cœur de ton père s'est enflammé du fier désir — d'obtenir la victoire au front hardi. Alors ma vieillesse de plomb, — vivifiée par une ardeur juvénile et une rage belliqueuse, — a fait reculer Alençon, Orléans, Bourgogne, — et t'a soustrait à l'orgueil de la France. — Le fougueux bâtard d'Orléans avait fait couler — ton sang, mon enfant, et avait eu la virginité — de ta première lutte; je l'ai attaqué soudain, — et, dans l'échange des coups, j'ai vite fait jaillir — son sang bâtard; puis dédaigneusement, — je lui ai dit : *Ton sang impur, vil — et infâme, je le fais couler, — chétif et misérable, en retour de mon sang pur — que tu as tiré de Talbot, mon brave enfant.* — A ce moment je comptais anéantir le Bâtard, — quand un puissant renfort est venu à sa rescousse. Parle, suprême souci de ton père, — n'es-tu pas

fatigué, John? Comment te trouves-tu? — Veux-tu quitter le champ de bataille et fuir, mon enfant, — maintenant que tu es sacré fils de la chevalerie? — Fuis pour venger ma mort, quand je serai mort; — l'aide d'un seul bras ne m'est guère utile. — Oh! c'est trop de folie, je le sais bien, — de hasarder nos deux existences sur une si frêle barque. — Si je ne succombe pas aujourd'hui à la rage des Français, — je succomberai demain à l'excès de l'âge. — Ils ne gagnent rien à ma mort; rester ici, — ce n'est qu'abréger ma vie d'un jour. — En toi meurent ta mère et le nom de notre famille, — et la vengeance de ma mort, et ta jeunesse, et la gloire de l'Angleterre! — Nous hasardons tout cela et plus encore, si tu restes; — tout cela est sauvé, si tu veux fuir.

JOHN.

— L'épée d'Orléans ne m'a pas fait de mal; — vos paroles me font saigner le cœur. — Avant qu'un tel avantage soit acheté par une pareille infamie, — avant qu'une gloire éclatante soit sacrifiée pour sauver une vie chétive, — avant que le jeune Talbot fuie le vieux Talbot, — puisse le cheval couard qui m'emporte tomber et mourir! — Puissé-je devenir l'égal du plus vil paysan de France, — pour être le rebut de l'opprobre et l'esclave de la détresse! — Non, par toute la gloire que vous avez acquise, — si je fuis, je ne suis plus le fils de Talbot; — ne me parlez donc plus de fuite; c'est inutile. — Le fils de Talbot doit mourir aux pieds de Talbot.

TALBOT.

— Suis, toi, ton père en cette Crète désespérée, — ô mon Icare! Ta vie m'est douce! — Si tu veux combattre, combats à côté de ton père; — et, après avoir fait nos preuves, mourons fièrement.

Ils sortent.

SCÈNE XXI.

[Une autre partie du champ de bataille.]

Fanfare d'alarme. Escarmouches. Entre TALBOT, blessé, soutenu par un SERVITEUR.

TALBOT.

— Où est ma seconde vie? C'en est fait de la mienne. — Oh! où est le jeune Talbot! Où est le vaillant John? — Mort triomphante, sous la souillure de la captivité, — la valeur du jeune Talbot me fait te sourire! — Quand il m'a vu défaillant et à genoux, — il a brandi au-dessus de moi son épée sanglante, — et, tel qu'un lion affamé, il a multiplié — les actes d'âpre fureur et de farouche emportement. — Mais dès que mon défenseur en courroux s'est vu seul, — veillant mon agonie sans qu'aucun l'attaquât, — un vertige de furie, un accès de rage — l'ont fait soudain bondir de mon côté — au plus épais des rangs français; — et c'est dans cette mer de sang que mon enfant a noyé — sa transcendante ardeur; c'est là qu'est mort — mon Icare dans sa fleur et dans sa fierté.

Entrent des soldats portant le corps de JOHN TALBOT.

LE SERVITEUR, à Talbot.

— O mon cher lord! Las! voilà votre fils qu'on apporte.

TALBOT.

— O mort bouffonne qui nous nargues de ton ricanement, — bientôt nous serons affranchis de ton insolente tyrannie. — Accouplés dans les liens de l'éternité, — et fendant à tire d'ailes l'ondoyant azur, les deux Talbots, — en dépit de toi, échapperont à la mortalité... — O toi, dont les blessures

siéent à l'horreur de ta mort, — parle à ton père, avant d'expirer... — Brave le trépas en parlant, qu'il le veuille ou non. — Suppose que c'est un Français et ton ennemi... — Pauvre enfant! on dirait qu'il sourit, comme pour dire : — « Si la mort avait été française, la mort serait morte aujourd'hui. » — Approchez, approchez, et déposez-le dans les bras de son père; — mes esprits ne peuvent plus supporter tant de maux. — Soldats, adieu! j'ai ce que je voulais avoir, — maintenant que mes vieux bras sont le tombeau du jeune Talbot.

Il meurt (43).

Fanfares. Sortent les soldats et les serviteurs, laissant les deux cadavres. Entrent CHARLES, ALENÇON, BOURGOGNE, LE BATARD, LA PUCELLE et ses forces.

CHARLES.

— Si York et Somerset avaient amené du renfort, — nous aurions eu une journée bien sanglante.

LE BATARD.

— Avec quelle rage frénétique ce louveteau de Talbot — gorgeait son épée novice de sang français!

LA PUCELLE.

— Je l'ai rencontré une fois, et lui ai dit : — *O jeunesse vierge, sois vaincue par une vierge!* — Mais lui, avec un superbe et majestueux dédain, — il m'a répondu : *Le jeune Talbot n'est pas né — pour être le butin d'une gourgandine!* — Sur ce, s'élançant aux entrailles de l'armée française, — il m'a laissée fièrement, comme une indigne adversaire.

BOURGOGNE.

— Certes, il aurait fait un noble chevalier. — Voyez-le enseveli dans les bras — du sanglant nourricier de ses malheurs.

LE BATARD.

— Taillons-les en pièces, hachons leurs os : — leur

vie fut la gloire de l'Angleterre, la stupeur de la France!

CHARLES.

— Oh! non! n'en faites rien : ceux que nous avons fuis — vivants, ne les outrageons pas morts.

Entre SIR WILLIAM LUCY accompagné d'une escorte. Un HÉRAUT FRANÇAIS le précède.

LUCY.

— Héraut, conduis-moi à la tente du Dauphin, — que je sache à qui revient la gloire de cette journée.

CHARLES.

— Pour quel message de soumission es-tu envoyé?

LUCY.

— Soumission, Dauphin! c'est un mot purement français; — et nous autres, guerriers anglais, nous ne savons ce qu'il signifie. — Je viens pour savoir quels prisonniers tu as faits, — et pour reconnaître nos morts.

CHARLES.

— Tu parles de prisonniers! Notre prison, c'est l'enfer. — Mais, dis-moi qui tu cherches.

LUCY.

— Où est le grand Alcide du champ de bataille, — le vaillant lord Talbot, comte de Shrewsbury, — créé, pour ses rares succès dans la guerre, — grand comte de Washford, Waterford et Valence, — lord Talbot de Goodrig et d'Urchinfield, — lord Strange de Blackmere, lord Verdun d'Alton, — lord Cromwell de Wingfield, lord Furnival de Sheffield, — le trois fois victorieux lord de Falconbrigde, — chevalier du très-noble ordre de Saint-Georges, — du digne Saint-Michel et de la Toison d'Or, — grand maréchal des armées de Henry VI — dans le royaume de France?

LA PUCELLE.

— Voilà un style bien sottement emphatique! — Le Turc, qui a cinquante-deux royaumes, — n'écrit pas en style aussi

fastidieux. — Celui que tu décores de tous ces titres — est ici à nos pieds, infect et déjà mangé des mouches.

LUCY.

— Il est tué, ce Talbot, fléau unique des Français, — terrible et sombre Némésis de votre royaume! — Oh! si mes prunelles étaient des boulets, — avec quelle rage je vous les lancerais à la face! — Oh! que ne puis-je rappeler ces morts à la vie! — C'en serait assez pour épouvanter la terre de France. — Si seulement son image était restée parmi vous, — le plus fier d'entre vous en serait terrifié. — Donnez-moi leurs corps; que je puisse les emporter d'ici, — et leur donner la sépulture qui convient à leur mérite.

LA PUCELLE.

— On croirait que cet insolent est le fantôme du vieux Talbot, — si fièrement impérieux est le ton dont il parle. — Au nom du ciel, qu'il emporte ces cadavres; si nous les gardions ici, — ils ne feraient qu'infecter et putréfier l'air.

CHARLES, à Lucy.

— Va, enlève ces corps d'ici.

LUCY.

Je vais les emporter, — mais de leurs cendres surgira — un phénix qui fera frémir toute la France.

CHARLES.

— Pourvu que nous en soyons débarrassés, fais-en ce que tu voudras. — Et maintenant que nous sommes en veine de conquête, à Paris! — Tout est à nous, maintenant qu'est tué le sanguinaire Talbot.

Ils sortent.

SCÈNE XXII.

[Un palais royal à Londres.]

Entrent le ROI HENRY, GLOCESTER et EXETER.

LE ROI HENRY.

— Avez-vous lu les lettres du pape, — de l'empereur et du comte d'Armagnac?

GLOCESTER.

— Oui, milord, et en voici la teneur : — elles supplient humblement Votre Excellence — de faire qu'une sainte paix soit conclue — entre les royaumes de France et d'Angleterre.

LE ROI HENRY.

— Que pense Votre Grâce de cette motion?

GLOCESTER.

— Je l'approuve, milord, comme le seul moyen — d'arrêter l'effusion de notre sang chrétien, — et de rétablir la tranquillité des deux côtés.

LE ROI HENRY.

— Oui, ma foi, mon oncle; car je l'ai toujours pensé, — c'est une chose impie et contre nature, — qu'un conflit si barbare et si sanguinaire — règne entre les adeptes de la même foi.

GLOCESTER.

— De plus, milord, pour former plus vite — et resserrer plus solidement le nœud de cette alliance, — le comte d'Armagnac, qui touche de près à Charles, — un homme de grande autorité en France, — offre à Votre Grâce sa fille unique — en mariage avec une dot large et somptueuse.

LE ROI HENRY.

— En mariage, mon oncle! hélas! je suis bien jeune; — et mes études et mes livres me conviennent bien mieux —

que de tendres ébats avec une amante. — Pourtant, faites entrer les ambassadeurs; — et que chacun d'eux reçoive la réponse qui vous plaira; — je serai satisfait de tout choix — tendant à la gloire de Dieu et au bien de mon pays.

Entrent un LÉGAT et deux AMBASSADEURS, accompagnés de WINCHESTER, en habit de cardinal.

EXETER.

— Quoi! milord de Winchester est installé, — et élevé au rang de cardinal! — Je m'attends alors à l'accomplissement — de la prédiction faite un jour par Henry V : — *Si jamais cet homme devient cardinal, — son chapeau sera égal à la couronne.*

LE ROI HENRY.

— Seigneurs ambassadeurs, vos requêtes respectives — ont été examinées et débattues. — Votre proposition est bonne autant que raisonnable; — en conséquence, nous sommes fermement résolus — à arrêter les conditions d'une paix amicale; — et c'est par milord de Winchester que nous les ferons — immédiatement transmettre en France.

GLOCESTER, à un ambassadeur.

— Et quant à l'offre de mon seigneur votre maître, — j'en ai instruit son altesse en détail, — si bien que, satisfait des vertus de la dame, — de sa beauté et de sa dot, — le roi entend la faire reine d'Angleterre.

LE ROI HENRY, à l'ambassadeur.

— Pour preuve de cet agrément, — portez-lui ce joyau, gage de mon affection.

A Glocester.

— Et sur ce, milord protecteur, faites-les escorter — et conduire en toute sûreté jusqu'à Douvres; là, qu'on les embarque — et qu'on les confie à la fortune de la mer.

Sortent le roi Henry et sa suite; puis Glocester, Exeter et les ambassadeurs.

WINCHESTER.

— Arrêtez, monseigneur le légat; vous recevrez, avant de partir, — la somme d'argent que j'ai promis — de présenter à Sa Sainteté — en échange des graves insignes dont elle m'a revêtu.

LE LÉGAT.

— J'attendrai le bon plaisir de votre seigneurie.

WINCHESTER.

— Maintenant j'espère bien que Winchester ne se soumettra pas, — et ne le cédera pas au pair le plus fier. — Homphroy de Glocester, tu le verras bien, — malgré ta naissance et ton autorité, — l'évêque ne se laissera pas dominer par toi; — je te ferai fléchir et plier le genou, — ou je bouleverserai ce pays par la discorde.

Ils sortent.

SCÈNE XXIII.

[La France. Une plaine en Anjou.]

Entrent CHARLES, BOURGOGNE, ALENÇON, la PUCELLE et des troupes en marche.

CHARLES.

— Ces nouvelles, messeigneurs, doivent relever nos esprits abattus. — On dit que les puissants Parisiens se révoltent — et reviennent au martial parti des Français.

ALENÇON.

— Marchez donc sur Paris, royal Charles de France, — et ne retenez pas votre troupe dans l'inaction.

LA PUCELLE.

— Que la paix soit avec eux, s'ils reviennent à nous! — Sinon, que la ruine s'attaque à leurs palais!

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

— Succès à notre vaillant général, — et prospérité à ses partisans!

CHARLES.

— Quel avis envoient nos éclaireurs? Parle, je te prie.

LE MESSAGER.

— L'armée anglaise, qui était divisée — en deux corps, est maintenant réunie en un seul, — et veut vous livrer bataille sur-le-champ.

CHARLES.

— L'avertissement est quelque peu soudain, mes maîtres; — mais nous allons sur-le-champ nous préparer à les recevoir.

BOURGOGNE.

— Je compte que l'ombre de Talbot n'est pas là; — maintenant qu'il a disparu, monseigneur, vous n'avez rien à craindre.

LA PUCELLE.

— De toutes les passions basses la peur est la plus réprouvée. — Commande à la victoire, Charles, elle est à toi, — dût Henry en écumer et l'univers s'en désoler.

CHARLES.

— En avant donc, messeigneurs, et que la France soit triomphante!

Ils sortent.

SCÈNE XXIV.

[Devant Angers.]

Fanfare d'alarme. Mouvements de troupes. Entre LA PUCELLE.

LA PUCELLE.

— Le régent triomphe, et les Français fuient. — A l'aide donc, charmes magiques, périaptes, — et vous, esprits d'é-

lite qui m'avertissez, — et me signifiez les accidents à venir!

Tonnerre.

— Agiles serviteurs, ministres — de l'altier monarque du Nord, — apparaissez, et aidez-moi dans cette entreprise.

Entrent des démons.

— A cette prompte et leste apparition je reconnais — votre empressement accoutumé. — Maintenant, esprits familiers, évoqués entre tous — des puissantes régions souterraines, — aidez-moi cette fois encore à assurer la victoire à la France.

Les démons se promènent en silence.

— Oh! ne me tenez pas en suspens par un trop long silence! — Habituée à vous nourrir de mon sang, — je suis prête à me couper un membre et à vous le donner, — en retour de nouveaux services, — pourvu que vous condescendiez à m'assister encore.

Ils baissent la tête.

— Nul espoir de secours! mon corps — sera votre récompense, si vous accédez à ma demande.

Ils secouent la tête.

— Quoi! le sacrifice de mon corps, de mon sang — ne peut obtenir de vous le concours habituel! — Alors prenez mon âme, oui, mon corps, mon âme, tout, — plutôt que de laisser vaincre la France par l'Angleterre!

Ils disparaissent.

— Voyez! ils m'abandonnent! Le moment est donc venu — où la France doit abaisser son sublime panache — et laisser tomber sa tête dans le giron de l'Angleterre. — Mes anciennes incantations sont trop faibles — et l'enfer est trop fort pour que je lutte contre lui. — Maintenant, France, ta gloire s'abîme dans la poussière.

Elle sort.

Fanfare d'alarme. Entrent en se battant, les Français et les Anglais. La Pucelle et York se battent corps à corps. La Pucelle est prise. Les Français fuient.

YORK.

— Damoiselle de France, je crois que je vous tiens. — Maintenant déchaînez vos esprits par des charmes magiques, — et éprouvez s'ils peuvent vous rendre la liberté. — Magnifique prise, bien digne des grâces du diable ! — Voyez ! comme l'affreuse sorcière fronce le sourcil ; — on dirait qu'autre Circé elle veut me transformer.

LA PUCELLE.

— Tu ne saurais être changé en une forme pire.

YORK.

— Oh ! Charles, le Dauphin, est un bel homme, lui ; — nulle autre forme que la sienne ne saurait plaire à votre œil délicat.

LA PUCELLE.

— Peste soit de Charles et de toi ! — Puissiez-vous tous deux être surpris brusquement — par des mains sanguinaires, endormis dans vos lits !

YORK.

— Farouche sorcière, enchanteresse blasphématrice, retiens ta langue !

LA PUCELLE.

— Laisse-moi, je te prie, exhaler mes malédictions.

YORK.

— Exhale-les, mécréante, quand tu seras sur le bûcher.

Ils sortent.

Fanfare d'alarme. Entre Suffolk, tenant par la main madame Marguerite.

SUFFOLK.

— Qui que tu sois, tu es ma prisonnière.

Il la considère.

— O beauté suprême, ne crains rien, ne fuis pas ; — je ne te toucherai que d'une main déférente ; — je baise ces doigts en signe de paix éternelle, — et les pose doucement sur ta hanche délicate.

Il lui envoie un baiser du bout des doigts et la prend par la taille.

— Qui es-tu ? dis, que je puisse te révérer.

MARGUERITE.

— Marguerite est mon nom ; et, qui que tu sois, — je suis fille d'un roi, le roi de Naples.

SUFFOLK.

— Moi, je suis comte, et je m'appelle Suffolk. — Ne t'en offense pas, merveille de la nature, — tu étais destinée à être prise par moi. — Ainsi le cygne abrite sa couvée duvetée — en la retenant prisonnière sous son aile. — Pourtant, si cette servitude te blesse, — va, et redeviens libre, comme amie de Suffolk.

Elle se détourne comme pour s'en aller.

— Oh ! reste ! je n'ai pas la force de la laisser partir ; — ma main voudrait la délivrer, mais mon cœur dit non. — Le soleil, en se jouant sur le cristal d'une source, — y fait étinceler un reflet de ses rayons ; — ainsi apparaît à mes yeux cette beauté splendide. — Volontiers je lui ferais ma cour, mais je n'ose parler... — Je vais demander une plume et de l'encre, et écrire ma pensée... — Fi, de la Poole ! ne te diminue pas. — N'as-tu pas une langue ? n'est-elle pas ta prisonnière ? — Te laisseras-tu intimider par la vue d'une femme ? — Oui, telle est la majesté princière de la beauté — qu'elle enchaîne la langue et trouble les sens.

MARGUERITE.

— Dis-moi, comte de Suffolk, si tel est ton nom, — quelle rançon dois-je payer pour pouvoir m'en aller ? — Car je vois bien que je suis ta prisonnière.

SUFFOLK, à part.

— Comment peux-tu affirmer qu'elle repoussera tes ins-

tances, — avant d'avoir mis son amour à l'épreuve?

MARGUERITE.

— Pourquoi ne parles-tu pas? Quelle rançon dois-je payer?

SUFFOLK, à part.

— Elle est belle, et partant faite pour être courtisée ; — elle est femme, et partant faite pour être obtenue.

MARGUERITE.

— Veux-tu accepter une rançon, oui ou non?

SUFFOLK, à part.

— Fou que tu es, souviens-toi que tu as une femme; — alors comment Marguerite peut-elle être ton amante ?

MARGUERITE.

— Je ferais mieux de le laisser, car il ne veut rien entendre.

SUFFOLK.

— Voilà qui gâte tout : je joue de malheur !

MARGUERITE.

— Il parle au hasard : sûrement, l'homme est fou !

SUFFOLK.

— Et pourtant une dispense peut s'obtenir.

MARGUERITE.

— Et pourtant je souhaite que vous me répondiez.

SUFFOLK, à part.

— J'obtiendrai cette madame Marguerite. Pour qui? — Eh! pour mon roi?...

Haut.

Bah! mauvais échafaudage!

MARGUERITE.

— Il parle d'échafaudage. C'est quelque charpentier.

SUFFOLK, à part.

— Pourtant mon amour pourrait être satisfait ainsi, — et la paix rétablie entre les deux royaumes. — Mais à cela il y

a encore un obstacle : — car, son père a beau être roi de Naples, — duc d'Anjou et du Maine; il est pauvre, — et notre noblesse fera fi de l'alliance.

MARGUERITE.

— Écoutez, capitaine. Vous est-il loisible de m'entendre?

SUFFOLK, à part.

— En dépit de leurs dédains, cela sera : — Henry est jeune, et cédera vite.

Haut.

— Madame, j'ai un secret à révéler.

MARGUERITE, à part.

— Qu'importe que je sois captive ! Il a l'air d'un chevalier, — et il ne me manquera de respect en aucune façon.

SUFFOLK.

— Madame, daignez écouter ce que je dis.

MARGUERITE, à part.

— Peut-être serai-je délivrée par les Français ; — alors je n'ai pas besoin d'implorer sa courtoisie.

SUFFOLK.

— Chère madame, prêtez-moi votre attention dans une cause...

MARGUERITE, à part.

— Bah ! d'autres ont été captives avant moi.

SUFFOLK.

— Madame, pourquoi babillez-vous ainsi?

MARGUERITE.

— Je vous demande pardon ; c'est un *quid pro quo*.

SUFFOLK.

— Dites-moi, gente princesse, ne trouveriez-vous pas — votre captivité bien heureuse, si vous deveniez reine?

MARGUERITE.

— Une reine en captivité est plus misérable — qu'un esclave dans la plus basse servitude. — Car les princes doivent être libres.

SUFFOLK.

Et vous le serez — si le roi souverain de l'heureuse Angleterre est libre.

MARGUERITE.

— Eh! que me fait sa liberté?

SUFFOLK.

— Je m'engage à faire de toi la femme de Henry, — à mettre un sceptre d'or dans ta main, — et à poser une précieuse couronne sur ta tête, — si tu daignes être mon...

MARGUERITE.

Quoi?

SUFFOLK.

Son amante.

MARGUERITE.

— Je suis indigne d'être la femme de Henry.

SUFFOLK.

— Non, gente madame : c'est moi qui suis indigne — de courtiser une dame si charmante pour en faire sa femme, — sans avoir moi-même aucune part à ce choix. — Qu'en dites-vous, madame? consentez-vous?

MARGUERITE.

— Si cela plaît à mon père, je consens.

SUFFOLK.

— Alors nous allons faire avancer nos capitaines et nos étendards. — Puis, madame, sous les murs même du château de votre père, — nous demanderons, par un parlementaire, à conférer avec lui.

Les troupes anglaises s'avancent.

Fanfare de parlementaire. RENÉ paraît sur les remparts.

SUFFOLK.

— Vois, René, vois, ta fille est prisonnière.

RENÉ.

— De qui?

SUFFOLK.

De moi?

RENÉ.

Suffolk, quel remède? — Je suis un soldat, incapable de pleurer — et de récriminer contre le caprice de la fortune.

SUFFOLK.

— Il y a un remède, monseigneur. — Consens, consens, pour ta grandeur même, — au mariage de ta fille avec mon roi, — mariage auquel je l'ai moi-même engagée et décidée, non sans peine; — et cette captivité bien douce — aura valu à ta fille une liberté princière.

RENÉ.

— Suffolk parle-t-il comme il pense?

SUFFOLK.

La belle Marguerite sait — que Suffolk ne flatte pas, ne dissimule pas, ne ment pas.

RENÉ.

— Sur ta foi de grand seigneur, je descends — pour signifier ma réponse à ta noble demande.

SUFFOLK.

— Et moi j'attends ici ta venue.

René quitte le rempart.

Fanfare. RENÉ paraît au bas de la muraille.

RENÉ.

— Brave comte, soyez le bienvenu sur nos territoires. — Commandez en Anjou selon le bon plaisir de Votre Honneur.

SUFFOLK.

— Merci, René, heureux père de cette charmante enfant, — faite pour être la compagne d'un roi. — Que répond Votre Grâce à ma requête?

RENÉ.

— Puisque tu daignes courtiser son faible mérite — pour faire d'elle la princière épouse d'un tel seigneur, — qu'on me laisse posséder en toute quiétude — mes comtés du Maine et d'Anjou, — à l'abri de toute oppression et des coups de la guerre; — et, à cette condition, ma fille sera à Henry, s'il le désire.

SUFFOLK.

— Voilà sa rançon, je lui rends la liberté; — quant à ces deux comtés, je m'y engage, — Votre Grâce les possédera en pleine quiétude.

RENÉ.

— Eh bien, au nom du roi Henry, — comme représentant de ce gracieux prince, — reçois la main de ma fille, en gage de sa foi.

SUFFOLK.

— René de France, je te rends de royales actions de grâces, — car je sers ici les intérêts d'un roi.

A part.

— Et pourtant je serais bien aise, il me semble, — d'être ici mon propre procureur.

Haut.

— Je vais donc partir pour l'Angleterre avec cette nouvelle, — et presser cette solennité nuptiale. — Sur ce, adieu, René! Mets ce diamant en sûreté — dans le palais d'or qui lui convient.

RENÉ.

— Je t'embrasse, comme j'embrasserais — ce prince chrétien, le roi Henry, s'il était ici.

MARGUERITE.

— Adieu, milord. Les souhaits, les louanges et les prières — de Marguerite sont pour toujours assurés à Suffolk.

Elle va pour s'éloigner.

SUFFOLK.

— Adieu, ma chère dame! Mais écoutez, Marguerite... — Aucun compliment princier pour mon roi?

MARGUERITE.

— Portez-lui tous les compliments qui siéent — à une jeune fille, à une vierge, à sa servante.

SUFFOLK.

— Paroles bien placées et mesurées par la modestie! — Mais, madame, il faut que je vous importune encore... — Aucun gage d'amour pour Sa Majesté?

MARGUERITE.

— Si fait, mon cher lord; un cœur pur et sans tache, — que n'a jamais altéré l'amour, voilà ce que j'envoie au roi.

SUFFOLK.

— Et ceci avec.

Il l'embrasse.

MARGUERITE.

Ceci est pour toi-même! Je n'aurais pas la présomption — d'envoyer à un roi des gages si futiles.

Sortent René et Suffolk.

SUFFOLK.

— Oh! que n'es-tu pour moi!... Mais arrête, Suffolk; — tu ne dois pas t'égarer dans ce labyrinthe; — il s'y cache des Minotaures et d'affreuses trahisons. — Charme Henry en lui vantant tant de merveilles; — rappelle-toi les vertus suprêmes de Marguerite, — ses grâces expansives et naturelles qui éclipsent l'art; — évoque souvent leur image sur la mer, — en sorte qu'une fois agenouillé aux pieds de Henry, — tu puisses, en l'émerveillant, lui faire perdre la tête.

Il sort.

SCÈNE XXV.

[Le camp du duc d'York en Anjou.]

Entrent YORK, WARWICK, et d'autres.

YORK.

— Qu'on amène cette sorcière, condamnée au feu.

Entrent la PUCELLE, entourée de gardes, et un BERGER.

LE BERGER.

— Ah! Jeanne, ceci est le coup de mort pour le cœur de ton père! — Je t'ai cherchée par tous les pays, — et, quand j'ai la chance de te retrouver, — c'est pour assister à ta mort cruelle et prématurée! — Ah! Jeanne, chère fille Jeanne, je mourrai avec toi!

LA PUCELLE.

— Misérable décrépit! vil et ignoble gueux! — Je suis issue d'un plus noble sang. — Tu n'es ni mon père ni mon parent.

LE BERGER.

— Assez! assez! ne vous déplaise, milords, cela n'est pas. — Toute la paroisse sait que je l'ai engendrée : — sa mère, qui vit encore, peut attester — qu'elle est le premier fruit de mon célibat.

WARWICK, à la Pucelle.

— Impie! tu veux renier ta famille!

YORK.

— Ceci démontre quel a été son genre de vie : — criminelle et vile! sa mort en est la digne conclusion.

LE BERGER.

— Fi, Jeanne! t'obstiner ainsi! — Dieu sait que tu es une tranche de ma chair; — et tu m'as fait verser bien des larmes; — ne me renie pas, je te prie, gentille Jeanne.

LA PUCELLE.

— Arrière, paysan!... Vous avez suborné cet homme — dans le but de ravaler ma noble naissance.

LE BERGER.

— Il est vrai que j'ai donné un noble au prêtre, — le matin où j'ai épousé sa mère. — Mets-toi à genoux et reçois ma bénédiction, ma bonne fille. — Tu ne veux pas t'incliner! Eh bien! maudite soit l'heure — de ta naissance! Je voudrais que le lait — que t'a donné ta mère, quand tu tétais son sein, — eût été pour toi de la mort aux rats! — Ou bien, quand tu gardais mes brebis aux champs, — je souhaite que quelque loup affamé t'eût dévorée! — Tu renies ton père, maudite souillon! — Oh! brûlez-la, brûlez-la. La hart est trop bonne pour elle.

Il sort.

YORK.

— Emmenez-la; car elle a trop longtemps vécu — pour remplir le monde de ses vices.

LA PUCELLE.

— Laissez-moi vous dire d'abord qui vous condamnez. — Je ne suis pas la fille d'un pâtre grossier, — je suis issue d'une race de rois, — vertueuse et sainte, élue d'en haut, — par une inspiration de la grâce céleste, — pour accomplir sur terre des miracles transcendants. Jamais je n'ai eu affaire aux mauvais esprits; — mais vous qui êtes pollués par la débauche, — souillés du sang irréprochable des innocents, — corrompus et tarés par mille vices, — parce que vous n'avez pas la grâce que d'autres ont, — vous croyez chose parfaitement impossible — d'opérer des miracles autrement que par le secours des démons. — Non! vous vous méprenez! Jeanne d'Arc est restée — vierge depuis sa tendre enfance, — chaste et immaculée même en pensée; — et son sang virginal, si rigoureusement répandu, — criera vengeance aux portes du ciel.

YORK.

— Oui, oui!... qu'on l'emmène à l'exécution.

WARWICK, aux exécuteurs.

— Et écoutez, mes maîtres; sous prétexte qu'elle est vierge, — n'épargnez pas les fagots; qu'il y en ait raisonnablement; — placez des barils de poix contre le fatal poteau, — afin d'abréger ses tortures.

LA PUCELLE.

— Rien ne touchera donc vos cœurs inexorables! — Eh bien, Jeanne, révèle ta faiblesse, — qui t'assure le privilége de la loi. — Je suis grosse, sanguinaires homicides; — si vous me traînez à une mort violente, — ne tuez pas du moins mon enfant dans mon ventre.

YORK.

— A Dieu ne plaise!... la sainte vierge grosse!

WARWICK.

— Le plus grand miracle qui se soit jamais accompli! — Voilà donc où en est venue votre stricte pruderie?

YORK.

— Elle et le Dauphin ont jonglé ensemble. — Je supposais bien que ce serait là son refuge.

WARWICK.

— N'importe, marchez; nous ne voulons pas laisser vivre de bâtard, — spécialement quand Charles en est le père.

LA PUCELLE.

— Vous vous trompez; mon enfant n'est pas de lui. — C'est Alençon qui a obtenu mon amour.

YORK.

— Alençon! ce Machiavel notoire! — L'enfant mourra, eût-il mille vies.

LA PUCELLE.

— Oh! permettez; je vous ai trompé; — ce n'est ni Charles, ni même le duc que je viens de nommer, — c'est René, le roi de Naples, qui a triomphé de moi.

WARWICK.

— Un homme marié! Pour le coup, c'est intolérable!

YORK.

— Ah! voilà une donzelle! Je crois qu'elle ne sait pas au juste — qui accuser. Il y en a tant!

WARWICK.

— C'est signe qu'elle a été libérale et généreuse.

YORK.

— Et pourtant, morbleu, c'est une pure vierge!... — Gourgandine, tes paroles te condamnent, toi et ton marmot. — Abstiens-toi de supplier; car ce serait en vain.

LA PUCELLE.

— Eh bien! qu'on m'emmène d'ici! Je vous laisse ma malédiction. — Puisse le glorieux soleil ne jamais réfléchir ses rayons — sur le pays que vous habitez! — Mais que la nuit et l'ombre sinistre de la mort — vous environnent, jusqu'à ce que le malheur et le désespoir — vous forcent à vous rompre le cou ou à vous aller pendre.

Elle sort, conduite par des gardes.

YORK.

— Tombe en lambeaux et consume-toi jusqu'à la cendre, — horrible et maudit ministre de l'enfer!

Entrent le CARDINAL BEAUFORT et son escorte.

LE CARDINAL.

— Lord régent, je salue votre Excellence — en vous remettant des lettres du roi. — Car sachez, milords, que les états de la chrétienté, — émus de compassion à l'aspect de ces lamentables conflits, — ont imploré avec ferveur une paix générale — entre notre nation et l'ambitieux Français. — Et voici le Dauphin et sa suite — qui s'avancent pour conférer avec vous sur quelques articles.

YORK.

— Tous nos efforts ont-ils abouti à ce résultat? — Après

l'égorgement de tant de pairs, — de tant de capitaines, de gentilshommes et de soldats, — qui ont été abattus dans cette querelle — et qui ont sacrifié leurs corps pour le bien de leur patrie, — finirons-nous par conclure une paix efféminée? — N'avons-nous pas, par la trahison, par la fraude, par la perfidie, — perdu la plupart des villes — que nos grands ancêtres avaient conquises? — O Warwick, Warwick! je prévois avec douleur — la perte entière de tout le royaume de France.

WARWICK.

— Patience, York! si nous concluons une paix, — ce sera à de si sévères et si strictes conditions — que les Français y gagneront peu.

Entrent CHARLES et sa suite, ALENÇON, LE BATARD, RENÉ et autres.

CHARLES.

— Lords d'Angleterre, puisqu'il est convenu — qu'une trêve pacifique sera proclamée en France, — nous venons savoir de vous-mêmes — quelles seront les conditions de ce pacte.

YORK.

— Parlez, Winchester; car la bouillante colère qui me suffoque — à la vue de nos funestes ennemis — ferme le passage à ma voix empoisonnée.

WINCHESTER.

— Charles, et vous tous, voici ce qui a été décidé: — Considérant que le roi Henry consent — par pure compassion et par pure indulgence — à délivrer votre pays d'une guerre désastreuse — et à vous laisser respirer au sein d'une paix fructueuse, — vous deviendrez les loyaux vassaux de sa couronne. — Et toi, Charles, à cette condition que tu jureras — de lui payer tribut et de te soumettre, — tu seras placé comme vice-roi sous ses ordres, — tout en jouissant de la dignité royale.

WARWICK.

— Que dis-tu, Charles ? Nos conditions tiennent-elles ?

CHARLES.

Elles tiendront : — sous cette seule réserve que vous renoncerez à toute prétention — sur nos villes de garnisons.

YORK.

— Jure donc allégeance à Sa Majesté ; — sur ta foi de chevalier, jure de ne jamais désobéir — et de ne jamais être rebelle à la couronne d'Angleterre, — ni toi, ni ta noblesse.

Charles et les siens font acte de féauté.

— Maintenant licenciez votre armée quand il vous plaira ; — suspendez vos enseignes et faites taire vos tambours, — car nous inaugurons ici une paix solennelle.

Ils sortent.

SCÈNE XXVI.

[Londres. Le palais du roi.]

Entrent le ROI HENRY, s'entretenant avec SUFFOLK, puis GLOCESTER et EXETER.

LE ROI HENRY.

— Noble comte, votre merveilleuse description — de la belle Marguerite m'a tout étonné. — Ses vertus, rehaussées par ses charmes extérieurs, — ont fait naître dans mon cœur la passion profonde de l'amour. — Et de même que la violence d'un orageux coup de vent — pousse contre la marée le plus puissant bâtiment, — de même je suis entraîné par le souffle de sa renommée, — soit pour faire naufrage, soit pour arriver au port — où je dois jouir de son amour.

SUFFOLK.

— Bah ! mon bon seigneur ! ce récit superficiel — n'est

que son alliance affermira notre paix — et maintiendra les Français dans l'allégeance.

GLOCESTER.

— Et il en est de même du comte d'Armagnac, — puisqu'il est le proche parent de Charles.

EXETER.

— En outre, son opulence garantit une riche dot, — tandis que René est plus prêt à recevoir qu'à donner.

SUFFOLK.

— Une dot, milords! n'avilissez pas à ce point votre roi, — ne le faites pas si abject, si bas et si pauvre — qu'il doive choisir par intérêt et non par pur amour. — Henry est en état d'enrichir sa reine, — et n'a point à chercher une reine qui le fasse riche. — Que de misérables paysans marchandent leurs femmes, — comme on marchande un bœuf, un mouton ou un cheval! — Le mariage est une affaire trop haute — pour être traitée par un courtier. — Ce n'est pas celle que nous souhaitons, mais celle que Sa Majesté aime, — qui doit être sa compagne au lit nuptial; — et, milords, puisqu'il aime mieux Marguerite, — c'est une raison souveraine — pour que dans notre opinion elle doive être préférée. — Car qu'est-ce que le mariage forcé, sinon un enfer, — une vie de discordes et de continuelles querelles? — Tandis que le mariage contraire produit le bonheur, — et est l'image de la paix céleste. — Pour Henry, pour un roi, quel parti plus assorti — que Marguerite qui est la fille d'un roi? — Sa beauté incomparable, jointe à sa naissance, — fait qu'un roi seul est digne d'elle. — Son vaillant courage et l'intrépide énergie — qui la distingue entre toutes les femmes — répondront à notre espoir d'une lignée vraiment royale. — Car Henry, fils d'un conquérant, — est appelé à engendrer de nouveaux conquérants, — s'il est uni par l'amour à une dame — d'aussi haute résolution que la belle Marguerite. — Cédez donc, mi-

lords, et concluez ici avec moi — que Marguerite sera reine, et Marguerite seule.

LE ROI HENRY.

— Est-ce par l'effet de votre récit, — mon noble lord de Suffolk, ou bien parce que — ma tendre jeunesse n'a pas encore été atteinte — de la passion brûlante de l'amour, — je ne puis le dire; mais ce dont je suis sûr, — c'est que je sens dans mon cœur une si violente agitation, — de si vives alarmes d'espérance et de crainte, — que je souffre du travail de ma pensée. — Vite donc, embarquez-vous; courez en France, milord, — accédez à toute convention, et faites — que madame Marguerite consente — à traverser les mers et à venir en Angleterre pour être couronnée — la reine fidèle et sacrée du roi Henry! — Pour suffire à vos dépenses et à tous les frais, — levez un dixième sur le peuple. — Partez, vous dis-je; car, jusqu'à votre retour, — je reste tourmenté de mille inquiétudes.

A Glocester.

— Et vous, bon oncle, bannissez tout mécontentement: — si vous me jugez sur ce que vous fûtes, — et non sur ce que vous êtes, je sais que vous excuserez — cette exécution brusque de mon désir. — Et sur ce, menez-moi dans une retraite où, loin de toute compagnie, — je puisse raisonner et ruminer mes peines.

Il sort.

GLOCESTER.

— Oui, ses peines! elles commencent, je le crains, pour durer toujours.

Sortent Glocester et Exeter.

SUFFOLK.

— Ainsi Suffolk a prévalu! Ainsi il part, — comme autrefois pour la Grèce le jeune Pâris; — espérant obtenir le même succès en amour, — mais prospérer plus sûrement

que le Troyen. — Désormais Marguerite sera reine et gouvernera le roi : — mais moi je gouvernerai Marguerite, le roi, et le royaume (44).

Il sort.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DE HENRY VI.



NOTES

SUR

HENRY V ET LA PREMIÈRE PARTIE DE HENRY VI.



(1) Ce chœur, et tous ceux qui le suivent, manquent à l'édition primitive publiée en 1600.

(2) Toute cette scène entre l'archevêque de Cantorbéry et l'évêque d'Ely est également une addition au texte original.

(3) Thomas Beaufort, comte de Dorset, puis duc d'Exeter, était un des fils que Jean de Gand avait eus de Catherine Swinford. Il était conséquemment frère de Henry IV et oncle de Henry V.

(4) C'est par ce vers : *Ferons-nous entrer l'ambassadeur, mon suzerain ?* que commence le drame original.

(5) Dans le drame primitivement conçu par Shakespeare et imprimé en 1600, voici comment était présentée cette réplique du roi :

HENRY.

—Certes nous vous remercions. Aussi, mon bon lord, expliquez-nous — en quoi cette loi salique, qu'ils ont en France, — est un empêchement

ou non à notre réclamation. — Et à Dieu ne plaise, mon sage et savant lord, — que vous forciez, torturiez ou faussiez votre sentiment. — Car Dieu sait combien d'hommes, aujourd'hui pleins de santé, — verseront leur sang pour soutenir le parti — auquel Votre Révérence va nous décider. — Réfléchissez donc bien, avant d'engager notre personne, — avant de réveiller l'épée endormie de la guerre. — Nous vous sommons au nom de Dieu, réfléchissez. — Après cette adjuration, parlez, milord ; — et nous apprécierons et noterons ce que vous direz, convaincu — que votre parole est purifiée — comme la faute par le baptême.

(6) Cette curieuse dissertation est extraite presque littéralement d'Holinshed. Le parallélisme que voici donnera au lecteur une idée du minutieux scrupule avec lequel Shakespeare a transporté dans sa poésie la prose du chroniqueur :

HOLINSHED.	SHAKESPEARE.
In terram salicam mulieres ne succedant. C'est-à-dire qu'aucune femme ne succède en terre salique. Les glossateurs français expliquent que cette terre est le royaume de France, et que cette loi a été faite par le roi Pharamond. Pourtant leurs propres auteurs affirment que la terre salique est en Allemagne entre l'Elbe et la Sahl, et que, quand Charlemagne eut vaincu les Saxons, il établit là des Français qui, ayant en dédain les mœurs honteuses des femmes allemandes, firent cette loi que les femmes ne succéderaient à aucun héritage en cette terre. Etc.	*In terram salicam mulieres ne succedant*. — Nulle femme ne succédera en terre salique. — Les Français prétendent injustement que cette terre salique — est le royaume de France, et que Pharamond — est le fondateur de cette loi qui exclut les femmes. — Pourtant leurs propres auteurs affirment en toute bonne foi — que la terre salique est en Allemagne entre la Sahl et l'Elbe. — Là Charlemagne, ayant soumis les Saxons, — laissa derrière lui une colonie de Français — qui, ayant pris en dédain les femmes allemandes — pour certains traits honteux de leurs mœurs, — établirent cette loi que nulle femme — ne serait héritière en terre salique. Etc.

Shakespeare s'étant astreint à copier Holinshed qui, au temps d'Élisabeth, était cité comme la plus grande autorité historique, c'est à Holinshed même qu'il faut laisser la responsabilité des erreurs qui ont été relevées ici à la charge du poëte. Ainsi, l'empereur Louis le Débonnaire n'a jamais eu de fils appelé Carloman ; il n'est nulle part question dans nos annales de cette

dame Lingare, arrière-petite-fille de Charlemagne, dont Hugues-Capet se serait prétendu l'héritier ; ce n'est pas Louis X, mais Louis IX qui avait pour grand'mère *la belle reine Isabelle*. En reproduisant toutes ces erreurs, Shakespeare n'a péché que par excès de scrupule : il a religieusement répété ce qu'il croyait être la vérité historique, bien éloigné de penser que ce n'était pas la vérité vraie.

(7) Les quatre répliques qui précèdent ont été intercalées par la révision dans le texte primitif.

(8) J'ai déjà mentionné, à propos de la création de Falstaff, une ancienne pièce historique qui fut représentée vers 1580 sous ce titre : *Les fameuses victoires de Henry V*. Cette pièce mettait en scène la vie du vainqueur d'Azincourt depuis son aventureuse adolescence jusqu'à son mariage avec la princesse Catherine de Valois,— condensant ainsi en un seul ouvrage toute l'action que Shakespeare a depuis développée en trois drames-chroniques. Il est curieux de comparer l'œuvre du maître avec l'opuscule de son devancier anonyme. Voici quelle est, dans *Les fameuses victoires*, la scène parallèle à celle que nous venons de lire. — Immédiatement après avoir exilé les compagnons de sa jeunesse, Oldcastle, Ned et Tom, le roi se tourne vers l'archevêque de Cantorbéry :

HENRY V.

—Eh bien, mon bon lord archevêque de Cantorbéry,—que dites-vous de notre ambassade en France ?

L'ARCHEVÊQUE.

—Votre droit à la couronne de France—vous est venu par votre arrière-grand'mère Isabelle,—femme du roi Édouard III et sœur de Charles, roi de France.—Maintenant, si le roi de France le conteste, comme c'est probable,—il vous faudra mettre l'épée à la main—et conquérir votre droit. — Que le Français sache — que, si vos prédécesseurs ont toléré leur usurpation, vous ne la tolérerez pas ; — car vos compatriotes sont prêts à vous fournir—de l'argent et des hommes.—En outre, mon bon seigneur, comme il a été reconnu — que l'Écosse a toujours été liguée avec la France—par une sorte de pension qu'elle reçoit de celle-ci,—je crois qu'il faudrait d'abord conquérir l'Écosse, — et ensuite vous pour-

riez, je pense, envahir plus facilement la France. — Et voilà tout ce que j'ai à dire, mon bon seigneur.

HENRY V.

— Je vous remercie, mon bon lord archevêque de Canterbéry; — que dites-vous, mon bon lord d'Oxford?

OXFORD.

— N'en déplaise à Votre Majesté, — je suis de l'avis de milord archevêque, sauf en ceci :

Qui voudra vaincre l'Écossais,
Doit d'abord vaincre la France.

lon le vieux dicton. — Donc, mon bon seigneur, je crois qu'il vaudrait ieux envahir d'abord la France; — car, en conquérant l'Écosse, vous onquérez qu'un pays; — et, en conquérant la France, vous en con- z deux.

(9) Ces vers rappellent un passage de Cicéron que le commentateur Théobald a le premier cité : « Ut in fidibus, ac tibiis, atque cantu ipso, ac vocibus concentus est quidam tenendus ex distinctis sonis, quem immutatum, ac discrepantem aures eruditæ ferre non possunt, isque concentus ex dissimillimarum vocum moderatione concors tamen efficitur et congruens : sic ex summis, et infimis, et mediis interjectis ordinibus, ut sonis, moderata ratione civitas consensu dissimillimorum concinit, et quæ harmonia a musicis dicitur in cantu, ea est in civitate concordia, arctissimum atque optimum omni in republica vinculum incolumitatis : quæ sine justitia nullo pacto esse potest. »

A ce sujet, un des plus consciencieux éditeurs de Shakespeare, M. Charles Knight, publie la note intéressante que voici :

« Le passage de Cicéron, avec lequel les vers de Shakespeare ont une telle analogie, est extrait de cette portion du traité perdu *De Republica* qui nous a été conservée dans les écrits de saint Augustin. La première question qu'on se pose est donc celle-ci : Skakespeare avait-il lu ce fragment dans saint Augustin? Mais, d'après tout ce que nous savons, le *De Republica* de Cicéron était une imitation de *la République* de Platon; la phrase que nous avons citée se trouve presque littéralement dans Platon; et, ce qui est plus curieux encore, les vers de Shakespeare sont plus profondé-

ment imbus de la philosophie platonicienne que le passage de Cicéron. Ces vers :

> Car tous les membres d'un État, grands, petits et infimes,
> Chacun dans sa partie, doivent agir d'accord
> Et concourir à l'harmonie naturelle,
> Comme en un concert.

et les vers qui suivent :

> C'est pourquoi le ciel partage
> La constitution de l'homme en diverses fonctions.

développent sans aucun doute la grande doctrine platonicienne de la triade formée par trois principes dans l'homme et de l'identité de la constitution de l'homme avec la constitution de l'état.

« Le passage même de *la République* de Platon, auquel nous faisons allusion, est dans le quatrième livre et peut se traduire ainsi : « Ce n'est pas seulement la sagesse et la force qui font un état sage et fort, c'est aussi l'ordre qui, tel que l'harmonie appelée diapason, est répandu dans l'état tout entier, faisant concourir à la même mélodie les plus faibles, les plus forts et les intermédiaires. » Et encore : « Le pouvoir harmonique de la justice politique est identique à l'accord musical qui réunit les trois cordes, l'octave, la basse et la quinte. » Le platonisme était étudié en Angleterre à l'époque où Shakespeare commença à écrire. Coleridge nous dit « que l'auteur accompli de l'*Arcadie*, sir Philipp Sidney, avait avec Spenser de hautes conversations sur l'idée de la beauté supra-sensuelle. » L'édition de Théobald a attiré notre attention sur la ressemblance qui existe entre les vers de Shakespeare et la prose de Cicéron. Un ami nous fait observer la ressemblance plus grande qui existe entre ces vers et le passage de Platon qui, selon lui, a inspiré la pensée de Shakespeare. Voilà une des nombreuses preuves de la familiarité de notre poëte, familiarité directe ou indirecte, avec les écrivains classiques. Au temps de Shakespeare, aucun ouvrage de Platon n'était traduit en anglais, sauf un simple dialogue par Spenser. »

(10) Dans le texte primitif qu'a révélé l'édition in-quarto de 1600, ce discours du roi était condensé en sept vers :

pas que Shakespeare ne pouvait concevoir aucun doute sur son authenticité. La légende lui était attestée par les plus savants et les plus célèbres historiens de l'époque, Hall et Holinshed. Consacrée par la tradition écrite, elle l'était également par la tradition scénique. Le théâtre l'avait adoptée et popularisée, longtemps avant que Shakespeare composât son œuvre. Elle faisait un des principaux incidents de la pièce historique jouée vers 1580, *Les fameuses victoires de Henry V.* Voici la scène même à laquelle elle donnait lieu :

HENRY V.

Faites entrer monseigneur l'archevêque de Bourges.

Entre L'ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

HENRY V.

— Eh bien, seigneur archevêque de Bourges, — nous apprenons par notre ambassadeur — que vous avez un message à remplir auprès de nous — de la part de notre frère le roi de France. — Ici, selon notre coutume, mon bon seigneur, — nous vous donnons pleine liberté et licence de parler.

L'ARCHEVÊQUE.

— Dieu garde le puissant roi d'Angleterre! — Mon seigneur et maître, le Très-Chrétien — Charles septième, le grand et puissant roi de France, — comme un très-noble et très-chrétien roi, — ne voulant pas verser le sang innocent, est prêt — à faire quelques concessions à vos déraisonnables demandes. — Cinquante mille couronnes par an avec sa fille, — la dame Catherine, en mariage, — voilà tout ce qu'il accorde à votre déraisonnable désir.

HENRY V.

— Eh! mais on dirait que votre seigneur et maître — entend me fermer la bouche avec cinquante mille couronnes par an. — Non, dis à ton seigneur et maître — que toutes les couronnes de France ne serviront de rien, — hormis la couronne même du royaume : — et alors peut-être j'aurai sa fille.

L'ARCHEVÊQUE.

— N'en déplaise à Votre Majesté, — monseigneur le Dauphin vous offre — ce présent.

Il présente un tonneau plein de balles de paume.

HENRY V.

Quoi, un tonneau doré! — Voyez, je vous prie, milord d'York, ce qu'il y a dedans.

YORK.

—N'en déplaise à Votre Grâce,—il y a là un tapis et un tonneau plein de balles de paume.

HENRY V.

Un tonneau de balles de paume! —Je vous en prie, seigneur archevêque, — que signifie ceci?

L'ARCHEVÊQUE.

—Ne vous déplaise, monseigneur,—vous savez qu'un messager doit garder sa mission secrète, — et spécialement un ambassadeur.

HENRY V.

— Mais je sais que vous pouvez déclarer votre mission — au roi. Le droit des gens vous y autorise.

L'ARCHEVÊQUE.

— Mon seigneur, ayant ouï parler de votre vie extravagante — avant la mort de votre père, vous envoie ceci, mon bon seigneur, — voulant dire que vous êtes plus fait pour une salle de jeu de paume — que pour un champ de bataille, et plus à votre place sur un tapis que dans un camp.

HENRY V.

— Monseigneur le dauphin est fort plaisant avec moi. — Mais dites-lui qu'au lieu de balles de cuir, — nous lui lancerons des balles de cuivre et de fer — comme jamais il n'en a été lancé en France. — Sa plus superbe salle de paume en pâtira, — et tu en pâtiras aussi, prince de Bourges. — Pars donc et reporte-lui vite ton message — de peur que je ne sois là avant toi. Allons, prêtre, va-t'en.

L'ARCHEVÊQUE.

— Je supplie Votre Grâce de me délivrer un sauf-conduit — sous son grand sceau.

HENRY V.

— Prêtre de Bourges, sache — que la signature et le sceau du roi ne font qu'un avec sa parole.—Au lieu de ma signature et de mon sceau, —c'est ma main et mon épée que j'apporterai à ton maître.—Apprends-lui que Harry d'Angleterre t'a dit cela — et que Harry d'Angleterre le fera. — Milord d'York, délivrez-lui un sauf-conduit revêtu de notre grand sceau.

Sortent l'archevêque de Bourges et le duc d'York.

(12) « Richard, comte de Cambridge, était Richard de Coninsbury, fils cadet de Edmond de Langley, duc d'York. Il était père

de Richard, duc d'York, qui fut père d'Édouard IV. » — *Walpole.*

(13) Barbason est le nom d'un diable mentionné dans la *Démonologie*. Il en est question dans les *Joyeuses épouses de Windsor*.

(14) Ces trois beaux vers ont été ajoutés par la retouche au texte primitif.

(15) Toute cette page, depuis ces mots : *La trahison et le meurtre* jusqu'à ceux-ci : *Leurs crimes sont patents*, manque à l'édition in-quarto publiée en 1600. C'est trente-huit vers que la retouche a ajoutés ici à l'esquisse originale.

(16) « D'aucuns écrivent que Richard, comte de Cambridge, complota le meurtre du roi avec le lord Scroop et Thomas Grey, non pour plaire au roi de France, mais seulement avec l'intention de porter au trône son beau-frère Edmond, comte de March, comme héritier de Lionel, duc de Clarence : ledit comte de March étant pour divers empêchements secrets incapable d'avoir une postérité, le comte de Cambridge était convaincu que la couronne lui reviendrait du chef de sa femme, à lui et aux enfants qu'il avait eus d'elle. Et c'est pourquoi il confessa qu'ayant besoin d'argent il s'était laissé corrompre par le roi de France, plutôt que d'avouer sa pensée intime ; car il voyait bien que, si cette pensée avait été connue, le comte de March aurait vidé la coupe où lui-même avait bu, et il craignait qu'en ce cas il n'arrivât malheur à ses propres enfants. » — *Holinshed.*

(17) Voici, selon Holinshed, en quels termes Henri V apostropha les conspirateurs : « Si vous avez conspiré ma mort et ma destruction, à moi qui suis le chef du royaume et le gouverneur du peuple, je suis réduit à croire que vous avez pareillement comploté le renversement de tout ce qui est ici avec moi et la destruction finale de votre pays natal. Puisque vous avez entrepris un si grand attentat, je veux que vos partisans qui sont dans l'armée apprennent par votre châtiment à abhorrer une si détes-

table offense. Hâtez-vous donc de recevoir la peine que vos démérites vous ont value et le châtiment que la loi réserve à vos forfaits. »

(18) Extrait de la pièce anonyme *Les fameuses victoires de Henry Cinq :*

Entrent LE ROI, LE DAUPHIN et LE GRAND CONNÉTABLE de France.

LE ROI.

— Eh bien, seigneur grand connétable, — que dites-vous de notre ambassade en Angleterre ?

LE CONNÉTABLE.

— Sous le bon plaisir de Votre Majesté, je ne puis rien en dire, — avant l'arrivée de messeigneurs les ambassadeurs ; — pourtant il me semble que Votre Grâce a bien fait — de tenir ses troupes si bien préparées — en prévision du pire.

LE ROI.

— Effectivement, monseigneur, nous avons une armée sur pied ; — mais, si le roi d'Angleterre se met contre nous, — il nous en faudra une trois fois plus forte.

LE DAUPHIN.

— Bah ! monseigneur, si jeune et si extravagant — que soit le roi d'Angleterre, ne croyez pas qu'il soit assez — insensé pour faire la guerre au puissant roi de France.

LE ROI.

— Ah ! mon fils, si jeune et si extravagant — que soit le roi d'Angleterre, croyez bien qu'il est dirigé — par de sages conseillers.

Entre L'ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

L'ARCHEVÊQUE.

Dieu garde mon souverain seigneur le roi !

LE ROI.

— Eh bien, seigneur archevêque de Bourges, — quelles nouvelles de notre frère le roi d'Angleterre ?

L'ARCHEVÊQUE.

— Sous le bon plaisir de Votre Majesté, — ses intentions sont si contraires à celles que vous lui prêtiez, — qu'il ne veut autre chose que la couronne — et le royaume même ; en outre, il m'a dit de me dépêcher, — sans quoi il serait ici avant moi ; et, à ce que j'apprends, — il a déjà tenu

promesse; car on dit qu'il a déjà débarqué — à Kidcolks[1] en Normandie, sur la Seine,—et qu'il a mis le siége devant la ville fortifiée d'Harfleur.

LE ROI.

— Cependant vous avez fait grande hâte, — n'est-ce pas?

LE DAUPHIN, à l'archevêque.

—Eh bien, monseigneur, comment le roi d'Angleterre a-t-il accueilli mes présents?

L'ARCHEVÊQUE.

En vérité, monseigneur, fort mal; — car, en retour de ces balles de cuir, — il vous enverra des balles de cuivre et de fer. — Croyez-moi, monseigneur, j'ai eu bien peur de lui,—tant il était hautain et superbe. — Il est farouche comme un lion.

LE CONNÉTABLE.

— Bah! nous le rendrons doux comme un agneau, — je vous le garantis.

(19) Toute cette harangue de Henry à ses soldats est une addition au texte original.

(20) Tout le reste de la scène manque à l'édition de 1600. Macmorris et Jamy, l'un représentant l'Écosse, l'autre l'Irlande, sont des personnages introduits par la révision dans le scénario primitif.

(21) Cette superbe description des horreurs de la guerre (depuis ces mots : *le soldat acharné* jusqu'à ceux-ci : *des bourreaux d'Hérode*) manque à l'édition de 1600.

(22) Ce dialogue entre Catherine et Alice est textuellement reproduit, d'après l'édition de 1623. J'ai tenu à copier religieusement le texte revu et corrigé par Shakespeare. Le lecteur pourra juger ainsi comment l'auteur d'*Hamlet* parlait la langue de Montaigne.

(23) Extrait de la pièce anonyme *Les fameuses victoires de Henry V* :

[1] Évidemment *Clef de Caux*, à une lieue d'Harfleur.

« On *fait la figue* à quelqu'un quand on se moque de lui en faisant quelque sorte de grimace.

Pape-figue se nomme
L'île et province où les gens autrefois
Firent la figue au portrait du Saint-Père.
Punis en sont, rien chez eux ne prospère.

» Le proverbe vient de l'italien *Far la fica*. Il tire son origine, à ce que disent Munster et autres auteurs, de ce que les Milanais, s'étant révoltés contre Frédéric, avaient chassé ignominieusement hors de leur ville l'impératrice sa femme, montée sur une vieille mule nommée *Tacor*, ayant le derrière tourné vers la tête de la mule, et le visage vers la croupière. Frédéric les ayant subjugués fit mettre une figue aux parties honteuses de Tacor, et obligea tous les Milanais captifs d'arracher publiquement cette figue avec les dents et de la remettre au même lieu sans l'aide de leurs mains, à peine d'être étranglés et pendus sur-le-champ ; et ils étaient obligés de dire au bourreau qui était présent : *Ecco la fica*. C'est la plus grande injure qu'on puisse faire aux Milanais que de leur faire la figue : ce qu'on fait en leur montrant le bout du pouce serré entre les deux doigts voisins. De là ce proverbe est passé aux autres nations, et même aux Espagnols qui disent : *Dar las higas*. »

Le mot de Pistolet : *la figue espagnole !* pourrait bien aussi, ainsi que le soupçonne Steevens, être une parole à double sens, faisant allusion aux terribles figues qui, au seizième siècle, servaient aux vengeances espagnoles. Souvent alors, en Espagne et en Italie, on se débarrassait d'un ennemi en lui faisant manger un de ces fruits empoisonnés.

(26) « Sur ce, Montjoie, roi d'armes, fut envoyé au roi d'Angleterre pour le défier comme l'ennemi de la France, et pour lui dire qu'il lui serait bientôt livré bataille. Le roi Henry répondit délibérément : « Mon intention est de faire comme il plaira à Dieu. Je n'irai pas chercher votre maître cette fois, mais, si lui ou les siens me cherchent, je leur tiendrai tête, Dieu voulant. Si quelqu'un de votre nation essaie une fois de m'arrêter dans

ma marche sur Calais, que ce soit à ses risques et périls ; et pourtant je ne désire pas qu'aucun de vous soit assez mal avisé pour me fournir l'occasion de *teindre votre jaune terrain de votre sang rouge.* » Quand il eut ainsi répondu au héraut, il lui donna une récompense princière et de l'argent pour son départ. » — *Holinshed.*

Les fameuses victoires de Henry V présentent ainsi cette scène historique :

HENRY V.

Doucement, voici venir quelque autre messager français.

Entre UN HÉRAUT.

LE HÉRAUT.

— Roi d'Angleterre, monseigneur le grand connétable, — et d'autres seigneurs français, considérant la triste condition où tu te trouves, — ainsi que tes pauvres compatriotes, — m'envoient savoir ce que tu veux donner pour ta rançon. — Peut-être pourras-tu l'obtenir à meilleur compte maintenant — qu'après ta défaite.

HENRY V.

— Eh ! il paraît que votre grand connétable — veut savoir ce que je veux donner pour ma rançon ? — Eh bien, héraut, je ne donnerais pas même un tonneau de balles de paume, — non, pas même une pauvre balle de paume. — Mon corps sera devenu la proie des corbeaux dans la plaine, — avant que l'Angleterre ait payé un denier — pour ma rançon.

LE HÉRAUT.

Voilà une royale résolution.

HENRY V.

Héraut, c'est une royale résolution, — et c'est la résolution d'un roi. — Prends ceci pour ta peine.

Le héraut sort.

— Mais arrêtez, milords, quelle heure est-il ?

TOUS.

L'heure de prime, Sire.

HENRY V.

— Eh bien, c'est un bon moment, sans nul doute, — car toute l'Angleterre prie pour nous. — Milords, vous me regardez d'un air vaillant. — Eh bien donc, d'une voix unanime et en vrais Anglais, — criez avec

moi, en jetant vos bonnets en l'air, au nom de l'Angleterre, — criez : *Saint Georges! Dieu et saint Georges nous assistent!*

Roulement de tambours Tous sortent.

(27) Tout le reste de la scène, y compris cette réplique, est une addition au texte original.

(28) Tout le dialogue qui dans cette scène précède l'entrée de Pistolet a été intercalé par la révision dans le texte primitif.

(29) « Un de ces monastères était occupé par les moines Carthusiens et s'appelait *Bethléem*; l'autre était pour les religieux de l'ordre de Saint-Brigitte et s'appelait *Sion*. Ils étaient situés sur les deux bords opposés de la Tamise, près du manoir royal de Sheen, aujourd'hui Richmond. » — *Malone*.

(30) Encore une addition importante. Toute cette scène du camp français manque à l'édition de 1600.— Les passages imprimés ici en italique sont transcrits du texte original.

(31) « Son guidon tardant à venir, le duc de Brabant fit prendre la bannière d'un trompette et la fit attacher au bout d'une lance qu'il commanda de porter devant lui en guise d'étendard. » — *Holinshed*.

(32) « On dit qu'ayant entendu quelqu'un de son armée émettre ce vœu : « Plût à Dieu que nous eussions maintenant avec nous tous les bons soldats qui sont à cette heure en Angleterre! » le roi répondit : « Je ne voudrais pas avoir avec moi un homme de plus. Nous sommes effectivement peu nombreux en comparaison de nos ennemis; mais si Dieu dans sa clémence nous favorise et soutient notre juste cause (et j'espère qu'il le fera), nous aurons assez de succès. » — *Holinshed*.

(33) « Ce personnage est le même qui paraît dans *Richard II* avec le titre de duc d'Aumerle; son nom de baptême était Édouard. Il était le fils aîné d'Edmond Langley, duc d'York, cinquième fils

d'Édouard III qui figure dans la même pièce. Richard, comte de Cambridge, qui paraît à la quatrième scène de *Henry V*, était le frère cadet de cet Édouard, duc d'York. » — *Malone*.

(34) « Dans les anciens *Mystères*, le Diable était traditionnellement un personnage fort important. Il avait un costume hideux, portait un masque avec de gros yeux, une grande bouche, et un énorme nez, avait la barbe rouge, le chef cornu, le pied fourchu et les ongles crochus. Il était généralement armé d'une épaisse massue, rembourrée de laine, qu'il faisait tomber, durant la représentation, sur tous ceux qui l'approchaient. Pour effrayer les autres, il avait coutume de hurler : ho, ho ho! et quand il était lui-même alarmé, il criait : Fi ! haro ! fi ! Quand ces représentations populaires prirent un caractère plus séculier, on y introduisit un personnage appelé *le Vice*, dont la drôlerie principale consistait à étriller le diable avec une latte de bois, semblable à celle de l'Arlequin moderne, à lui sauter sur le dos et, affront suprême, à faire mine de lui rogner les ongles. » — *Staunton*.

(35) Cette courte scène est ainsi conçue dans l'édition in-quarto de 1600.

BOURBON.

O Diabello!

LE CONNÉTABLE.

Mort de ma vie!

ORLÉANS.

Oh! quelle journée que celle-ci!

BOURBON.

O jour del honte! tout est fini, tout est perdu!

LE CONNÉTABLE.

— Nous sommes encore assez de vivants dans cette plaine — pour écraser les Anglais, — si l'on peut rétablir un peu d'ordre.

BOURBON.

— La peste de l'ordre! Retournons encore une fois dans la plaine. — Pour celui qui ne veut pas suivre Bourbon en ce moment, — qu'il s'en aille d'ici; et, le bonnet à la main, — comme un ignoble entremetteur, qu'il garde la porte, — tandis qu'un rustre, aussi vil que mon chien, souillera la plus belle de ses filles.

LE CONNÉTABLE.

— Que le désordre qui nous a ruinés nous relève à présent. — Arrivons en masse : nous offrirons nos vies — à ces Anglais, ou nous mourrons avec éclat. — Venez, venez. — Mourons avec honneur ; notre humiliation a trop longtemps duré.

Ils sortent.

(36) Le commentateur Capell a émis la conjecture fort plausible que cette phrase : *les Français ont rallié leurs troupes dispersées*, devait être dite par un messager répondant à la question du roi : *Quelle est cette nouvelle alarme?* L'ordre de tuer les prisonniers semblerait moins atroce, en effet, étant donné après un message positif qu'étant provoqué par un simple soupçon du roi. — Ce douloureux incident est ainsi raconté par Holinshed :

« Tandis que la bataille continuait ainsi, une troupe de Français, ayant pour capitaines Robinet de Bornevill, Rifflard de Clamas, Isambert d'Azincourt et autres gens d'armes, et comptant six cents cavaliers qui avaient été les premiers à fuir, — ayant appris que les tentes des Anglais étaient à une bonne distance de l'armée et sans garde suffisante, — pénétra dans le camp du roi, pilla les bagages, dépouilla les tentes, brisa les caisses, emporta les coffres, et tua tous les serviteurs qui firent mine de résistance. Pour cet acte tous furent ensuite jetés en prison et auraient perdu la vie, si le Dauphin avait longtemps vécu. Car, lorsque le roi Henry entendit les cris des laquais et des pages que les pillards français avaient alarmés, il craignit que l'ennemi ne se ralliât et ne recommençât la bataille, et en outre que les captifs ne lui vinssent en aide ; et alors, contrairement à sa douceur accoutumée, il fit commander au son de la trompette que chaque soldat (sous peine de mort) tuât incontinent son prisonnier. »

(37) Extrait des *Fameuses victoires de Henry V :*

HENRY V.

— Allons, milords, allons, à cette heure — nos épées sont presque ivres de sang français. — Mais, milord, qui de vous pourra me dire combien de nos — soldats ont été tués sur le champ de bataille?

OXFORD.

— Sous le bon plaisir de Votre Majesté, — il y a dans l'armée fran-

çaise — plus de dix mille tués dont deux mille six cents — sont princes et nobles portant bannière. — En outre toute la noblesse de France est faite prisonnière.—L'armée de Votre Majesté n'a perdu que le bon — duc d'York et, tout au plus, vingt-cinq ou vingt-six — simples soldats.

HENRY V.

—Pour le bon duc d'York, mon oncle,—je suis profondément affligé et je déplore grandement son malheur; — pourtant l'honorable victoire que le Seigneur nous a donnée — me remplit de joie. Mais arrêtez, — voici venir un nouveau messager français.

Fanfare. Un héraut entre et s'agenouille.

LE HÉRAUT.

— Dieu garde le très-puissant conquérant, — l'honorable roi d'Angleterre!

HENRY V.

— Eh bien, héraut, il me semble que tout est changé — avec vous maintenant. Eh! je suis sûr que c'est une grande humiliation — pour un héraut de s'agenouiller devant un roi d'Angleterre. — Quel est ton message?

LE HÉRAUT.

— Mon seigneur et maître, le roi de France vaincu — te souhaite une longue santé dans un salut cordial.

HENRY V.

— Héraut, son salut est le bien venu, — mais c'est Dieu que je remercie de ma santé. — Eh bien, héraut, poursuis.

LE HÉRAUT.

— Il m'envoie demander à Votre Majesté—de l'autoriser à se rendre sur le champ de bataille pour reconnaître ses — pauvres compatriotes et les faire honorablement ensevelir.

HENRY V.

— Quoi, héraut, ton seigneur et maître — m'envoie demander permission d'enterrer ses morts! — qu'il les enterre, au nom du ciel! — Mais, dis donc, héraut, que sont devenus monseigneur le connétable — et tous ceux qui voulaient me rançonner?

LE HÉRAUT.

— N'en déplaise à Votre Majesté, — le connétable a été tué dans la bataille.

HENRY V.

— Vous voyez qu'avant de chanter victoire — il faut en être bien sûr. Mais, héraut, — quel est ce château qui avoisine de si près notre camp?

LE HÉRAUT.

— N'en déplaise à Votre Majesté, — on l'appelle le château d'Azincourt.

HENRY V.

— Eh bien, milords d'Angleterre, — pour la plus grande gloire de nos Anglais, — je veux que cette bataille soit pour toujours appelée la bataille d'Azincourt.

LE HÉRAUT.

— Sous le bon plaisir de Votre Majesté, — j'ai un autre message pour Votre Majesté.

HENRY V.

— Quel est-il, héraut? dis.

LE HÉRAUT.

— N'en déplaise à Votre Majesté, mon seigneur et maître — implore une entrevue de Votre Majesté.

HENRY V.

—De tout mon cœur, pourvu que quelques-uns de mes nobles— inspectent l'endroit de peur de trahison et de guet-apens.

LE HÉRAUT.

— Votre Grâce n'a pas à s'inquiéter de cela.

HENRY V.

— Eh bien, dis-lui donc que je consens.

Sort le héraut.

(38) Les cinquante-six vers qui suivent cette réplique du roi de France manquent à l'édition de 1600. La peinture que fait le duc de Bourgogne de l'étatdéplorable où se trouvait la France, au moment de la bataille d'Azincourt, est due à une retouche magistrale. Shakespeare a compris que le meilleur moyen de justifier le conquérant était d'invoquer l'intérêt même du peuple conquis, et il l'invoque ici dans de magnifiques vers ajoutés tout exprès à l'esquisse primitive.

(39) Extrait des *Fameuses victoires de Henry V :*

Entrent LE ROI DE FRANCE, LE ROI D'ANGLETERRE et leur suite.

HENRY V.

— Mon bon frère de France, — je ne suis pas venu dans ce pays pour y verser le sang,— mais pour revendiquer les droits de ma patrie.

Si vous cessez de les contester, — je suis prêt à lever le siége paisiblement — et à me retirer de votre terre.

CHARLES.

— Quelle est votre demande, mon bien-aimé frère d'Angleterre?

HENRY V.

— Mon secrétaire l'a mise par écrit : qu'il la lise.

LE SECRÉTAIRE, lisant.

— *Item*, qu'immédiatement Henry d'Angleterre — soit couronné roi de France.

LE ROI DE FRANCE.

— Un article bien dur, mon bon frère d'Angleterre.

HENRY V.

—Ce n'est que juste, mon bon frère de France.

LE ROI DE FRANCE, au secrétaire.

—Bien, poursuivez.

LE SECRÉTAIRE.

Item, qu'après la mort dudit Henry, — la couronne restera pour toujours à lui et à ses héritiers.

LE ROI DE FRANCE.

— Eh! ce n'est pas moi seulement que vous voulez déposséder, c'est mon fils.

HENRY V.

— Allons, mon bon frère de France, — vous avez eu le trône assez longtemps; — quant au Dauphin, — peu importe qu'il perde l'assiette. — J'en ai ainsi décidé, et il en sera ainsi.

LE ROI DE FRANCE.

— Vous êtes fort péremptoire, mon bon frère d'Angleterre.

HENRY V.

— Et vous fort pervers, mon bon frère de France.

LE ROI DE FRANCE.

— Eh quoi! il paraîtrait que tout ce que j'ai ici est à vous!

HENRY V.

— Oui, aussi loin que s'étend le royaume de France.

LE ROI DE FRANCE.

— Avec un commencement aussi vif — nous aurons peine à arriver à une conclusion pacifique.

HENRY V.

— Comme il vous plaira. Telle est ma résolution.

LE ROI DE FRANCE.

— Eh bien, mon frère d'Angleterre, — faites-moi remettre une copie du traité, — et nous nous reverrons demain.

HENRY V.

— De tout mon cœur, mon bon frère de France. — Secrétaire, remettez-lui une copie.

Le roi de France et sa suite sortent.

— Milords d'Angleterre, allez devant, je vous suis.

Les lords sortent.

HENRY V, se parlant à lui-même.

— Ah! Harry, trois fois malheureux Harry! — tu viens de vaincre le roi de France, — et il faut que tu commences un nouveau démêlé avec sa fille! — Mais de quel front pourras-tu chercher à obtenir son amour, — toi qui as cherché à prendre la couronne de son père? — La couronne de son père, ai-je dit! Non, c'est la mienne. — Oui, mais j'aime Catherine, et il faut que je la sollicite; — je l'aime, et je veux l'avoir.

Entrent la PRINCESSE CATHERINE et ses dames.

— Mais la voici qui vient. — Eh bien, belle dame Catherine de France, — quelles nouvelles?

CATHERINE.

— Sous le bon plaisir de Votre Majesté, — mon père m'envoie savoir si vous consentez à rabattre quelques-unes — des prétentions déraisonnables que vous émettez.

HENRY V.

— Ah! ma foi, Kate, — je félicite ton père de son esprit; — car personne au monde ne pourrait mieux que toi me décider à les rabattre, — si la chose était possible. — Mais, dis-moi, douce Kate, sais-tu comment on aime?

CATHERINE.

— Je ne saurais haïr, mon bon seigneur; — par conséquent il ne me siérait point d'aimer.

HENRY V.

— Bah! Kate, réponds-moi en termes nets, — saurais-tu aimer le roi d'Angleterre? — Je ne puis faire ce qu'on fait en ces contrées, — perdre la moitié du temps à faire ma cour. — Non, fillette, je ne suis pas de cette humeur-là. — Mais veux-tu partir pour l'Angleterre?

CATHERINE.

— Plût à Dieu que l'amour me fît maître de Votre Majesté — comme la guerre vous a fait maître de mon père! — Je ne vous accorderais pas

un regard, — que vous n'eussiez rétracté toutes ces demandes déraisonnables.

HENRY V.

— Bah! Kate, tu ne voudrais pas, je le sais, me traiter si durement. — Mais, dis-moi, pourrais-tu aimer le roi d'Angleterre?

CATHERINE.

— Comment aimerais-je l'homme qui a traité si durement mon père?

HENRY V.

— Mais toi, je te traiterai aussi doucement — que ton cœur peut le souhaiter ou ta voix le demander. — Que dis-tu? que décides-tu?

CATHERINE.

—Si je ne dépendais que de moi-même,—je pourrais vous répondre; — mais, étant sous la direction de mon père, — je dois d'abord connaître sa volonté.

HENRY V.

— Mais en attendant obtiendrai-je ta bonne volonté?

CATHERINE.

— Comme il m'est impossible de donner à Votre Grâce aucune assurance, — il me répugnerait de causer à Votre Grâce aucun désespoir.

HENRY V.

— Ah! pardieu, c'est une charmante fille.

CATHERINE, à part.

— Je puis me tenir pour la plus heureuse du monde, — étant aimée du puissant roi d'Angleterre.

HENRY V.

— Eh bien, Kate, êtes-vous en guerre avec moi?—Charmante Kate, dis à ton père de ma part — que, si quelqu'un au monde peut me convaincre, — c'est toi! Dis cela à ton père de ma part.

CATHERINE.

— Dieu garde Votre Majesté en bonne santé!

Elle sort.

HENRY V.

— Au revoir, charmante Kate. En vérité c'est une charmante fille!— Si je savais ne pouvoir obtenir le consentement de son père,—j'ébranlerais si fort les tours au-dessus de sa tête—qu'il s'estimerait bienheureux de venir sur les pieds et sur les mains — m'offrir sa fille.

Il sort.

. . . .
. . . .

Entrent le ROI D'ANGLETERRE, les lords d'OXFORD et d'EXETER, puis le ROI DE FRANCE, le DAUPHIN, le DUC DE BOURGOGNE et leur suite.

HENRY V.

— Eh bien, mon bon frère de France, — j'espère que vous avez eu le temps de délibérer votre réponse.

LE ROI DE FRANCE.

— Oui, mon bien-aimé frère d'Angleterre, — nous en avons conféré avec notre savant conseil, — mais nous ne pouvons admettre que vous soyez couronné — roi de France.

HENRY V.

—Mais, si je ne suis pas roi de France, je ne suis rien.—Il faut que je sois roi. Mon cher frère de France, — je ne puis guère oublier les injures qui m'ont été faites — à la dernière conférence où je suis venu. —Les Français eussent mieux fait d'arracher — les entrailles des cadavres de leurs pères — que de mettre le feu à mes tentes. — Et, si je savais que ton fils, le Dauphin, eût été l'un d'eux, — je le secouerais comme il n'a jamais été secoué.

LE ROI DE FRANCE.

— J'ose jurer que mon fils est innocent en cette affaire. — Mais je veux bien, s'il vous plaît, que vous soyez immédiatement — proclamé et couronné, non pas roi de France, puisque je le suis moi-même, — mais héritier et régent de France.

HENRY V.

— Héritier et régent de France, c'est bien, — mais cela ne me suffit pas.

LE ROI DE FRANCE.

— Mon secrétaire a par écrit le reste.

LE SECRÉTAIRE.

— *Item*, que Henry, roi d'Angleterre, — soit couronné héritier et régent de France, — durant la vie du roi Charles, et après sa mort, — que la couronne avec tous ses droits retourne au roi Henry—d'Angleterre et à ses hoirs pour toujours.

HENRY V.

C'est bien, mon bon frère de France; — il est encore une chose que je dois demander.

LE ROI DE FRANCE.

— Qu'est-ce, mon bon frère d'Angleterre?

HENRY V.

— C'est que tous vos nobles jurent de m'être fidèles.

LE ROI DE FRANCE.

— Puisqu'ils n'ont pas reculé devant de plus graves concessions, — je suis sûr qu'ils ne reculeront pas devant cette vétille. — Commencez, vous, seigneur duc de Bourgogne.

HENRY V.

— Allons, monseigneur de Bourgogne, — prêtez serment sur mon épée!

BOURGOGNE.

— Moi, Philippe, duc de Bourgogne, — je jure devant Henry, roi d'Angleterre, — de lui être fidèle et de devenir son homme-lige. — Je jure en outre que, si moi, Philippe, j'apprends jamais qu'aucun pouvoir étranger — tente d'usurper sur le dit Henry ou sur ses héritiers, — je le lui ferai savoir et l'aiderai de toutes mes forces. — J'en fais le serment.

Il baise l'épée du roi d'Angleterre.

HENRY V.

— Allons, Dauphin, il faut que vous prêtiez serment aussi.

Le Dauphin baise l'épée.

Entre CATHERINE.

HENRY V.

— Eh bien, mon frère de France, — il est encore une chose qu'il faut que je vous demande.

LE ROI DE FRANCE.

— En quoi puis-je satisfaire Votre Majesté?

HENRY V.

— Une vétille, mon bon frère de France. — J'ai l'intention de faire votre fille reine d'Angleterre, — si elle le veut bien et si vous y consentez. — Qu'en dis-tu, Kate, peux-tu aimer le roi d'Angleterre?

CATHERINE.

— Comment t'aimerais-je, toi qui es l'ennemi de mon père?

HENRY V.

— Bah! n'insiste pas sur ce point là. — C'est toi qui dois nous réconcilier. — Je suis sûr, Kate, que tu n'es pas peu fière — d'être aimée, ma donzelle, par le roi d'Angleterre.

LE ROI DE FRANCE.

— Ma fille, je ne veux plus qu'il y ait rien entre le roi d'Angleterre et toi : consens donc.

CATHERINE.

— Je ferai bien de vouloir, tandis qu'il veut bien, — de peur qu'il

ne veuille plus, quand je voudrais. — Je suis aux ordres de Votre Majesté.

HENRY V.

— Sois la bienvenue, chère Kate... Mais mon frère de France, — qu'en dites-vous?

LE ROI DE FRANCE.

— J'approuve la chose de tout cœur. — Mais quand sera votre noce?

HENRY V.

— Le premier dimanche du mois prochain, — s'il plait à Dieu.

Fanfares. Tous sortent.

FINIS.

(40) « Au temps du siége d'Orléans, un Pierre Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs, amena à Chinon devers le Dauphin Charles une jeune fille de dix-huit ans, appelée Jeanne d'Arc, fille d'un malheureux berger appelé Jacques d'Arc, élevée pauvrement dans le métier de garder les bestiaux, née à Domprin (Domrémy) sur la Meuse, en Lorraine, dans le diocèse de Toul. Elle était de figure avenante, de complexion forte et virile, de courage grand, hardi et intrépide, d'une grande chasteté apparente dans sa personne et dans sa conduite, le nom de Jésus toujours à la bouche, humble, obéissante et jeûnant plusieurs jours par semaine. Suscitée par la puissance divine uniquement pour secourir les Français (ainsi que leurs livres le prétendent), afin d'établir cette croyance, elle guida de nuit, sans encombre, la troupe qui l'accompagnait chez le Dauphin, à travers les places les plus dangereuses, occupées par les Anglais; puis, à un messager envoyé expressément par le Dauphin elle indiqua un lieu secret de l'église Sainte-Catherine de Pierbois en Touraine (qu'elle n'avait pas visitée), où se trouvait, au milieu de vieille ferraille, une épée marquée de cinq fleurs de lys sur les deux côtés; elle se fit rapporter cette épée et s'en servit plus tard pour combattre et faire un grand carnage. En bataille, elle chevauchait, équipée et armée de pied en cap comme un homme, précédée d'une bannière blanche sur laquelle était peint Jésus-Christ une fleur de lys à la main.

» La première fois qu'elle fut amenée au Dauphin, celui-ci, pour éprouver sa science, se cacha dans une galerie derrière de

gais seigneurs ; mais elle le désigna entre tous avec un salut ; sur quoi il la mena au bout de la galerie, et elle l'entretint secrètement pendant une heure ; les chambellans, trouvant l'entretien trop long, auraient voulu l'interrompre, mais le Dauphin leur fit signe de la laisser continuer. Ce fut alors qu'elle lui prédit, conformément à une révélation divine, les actes qu'elle accomplirait avec cette épée : à savoir qu'elle ferait lever avec gloire et honneur le siége d'Orléans, qu'elle mettrait le Dauphin en possession de la couronne de France, qu'elle chasserait les Anglais de la contrée et qu'elle le ferait ainsi seul maître du royaume. Celui-ci écouta avidement ces paroles et lui donna une armée suffisante avec pouvoir absolu de la conduire. » — *Holinshed*. Édition de 1586.

(41) « Toutefois ne demeura mie que ledit comte de Salseberry atout ses Anglais ne se logeât assez près de la dite ville d'Orléans, jà soit ce que ceux de dedans de tout leur pouvoir se mirent vigoureusement en défense, en faisant plusieurs saillies, en tirant de canons, de couleuvrines et autres artilleries, occisant et mettant à méchef plusieurs Anglais. Néanmoins les dits Anglais très vaillamment et rudement les boutèrent et approchèrent plusieurs fois, tant qu'iceux défendants avaient merveilles de leurs hardies et courageuses entreprises. Durant lesquelles le dit comte de Salseberry fit assaillir la tour du bout du pont qui passe pardessus l'eau de Loire ; laquelle, en assez bref temps, fut prise des Anglais et conquise avec un petit boulevart qui était assez près nonobstant la défense des Français ; et fit icelui comte dedans la vieille tour loger plusieurs de ses gens, afin que ceux de la ville ne pussent par là saillir sur son ost. Et d'autre part, se logea, lui et ses capitaines et les siens, assez près de la ville en aucunes vieilles masures là étant, ès quelles, comme ont accoutumé iceux Anglais, firent plusieurs logis de terre, taudis et habillements de guerre pour eschever (esquiver) le trait de ceux de la ville dont ils étaient très-largementservis.

» Le dit comte de Salseberry, le troisième jour qu'il était venu devant icelle cité, entra en la dessus dite du pont, où étaient logés ses gens ; et là dedans icelle monta haut au second étage, et

se mit en une fenêtre vers la ville, regardant tout ententivement les marches d'entour d'icelle pour voir et imaginer comment et par quelle manière il pourrait prendre et subjuguer icelle cité. Et lors, lui étant à la dite fenêtre, vint soudainement de la cité avolant la pierre d'un veuglaire, qui férit à la fenêtre où était le dit comte, lequel déjà, pour le bruit du coup, se retirait dedans. Néanmoins il fut aconsuivi très-grièvement et mortellement de la dite fenêtre, et eut grand'partie du visage emportée tout jus. Pour laquelle blessure du dit comte tous ses gens généralement eurent au cœur grand'tristesse, car d'eux il était moult crému et aimé : toutefois, ainsi blessé, il vécut l'espace de huit jours. Et après ce qu'il eût mandé tous ses capitaines et iceux admonestés qu'ils continuassent à mettre en l'obéissance icelle ville d'Orléans, il se fit porter à Meung, et là mourut au bout de huit jours de sa dite blessure. » — *Monstrelet.*

(42) « A la journée de la bataille de Patay, avant que les Anglais sussent la venue de leurs ennemis, messire Jean Fascot, qui était un des principaux capitaines, et qui s'en était fui sans coup férir, s'assembla en conseil avec les autres, et fit plusieurs remontrances, c'est à savoir comment ils savaient la perte de leurs gens que les Français avaient fait devant Orléans et Jargeau, et en aucuns autres lieux, pour lesquels ils avaient du pire ; et étaient leurs gens moult ébahis et effrayés, et leurs ennemis, au contraire, étaient moult enorgueillis et résignés. Pour quoi il conseilla qu'ils se retrahisssent aux châteaux et lieux tenant son parti aux environs, et qu'ils ne combattissent point leurs ennemis si en hâte, jusqu'à ce qu'ils fussent mieux rassurés, et aussi que leurs gens fussent venus d'Angleterre, que le régent devait envoyer brièvement. Lesquelles remontrances ne furent point agréables à aucuns des capitaines, et par spécial à messire Jean de Talbot, et dit que, si ses ennemis venaient, qu'il les combattrait. Et par spécial, comme le dit Fascot s'enfuit de la bataille sans coup férir, pour cette cause grandement lui fut reproché quand il vint devers le duc de Bedfort, son seigneur; et, en conclusion, lui fut ôté l'ordre du blanc jarretier, qu'il portait entour la jambe. » — *Monstrelet.*

(43) « Quand les Anglais furent arrivés près du camp des Français, où se trouvaient trois cents pièces de bronze, outre plusieurs autres menues pièces et engins subtils inconnus des Anglais, tous brusquement s'élancèrent au pas de charge (excepté le comte de Shrewbury[1] qui, à cause de son grand âge, chevauchait sur une petite haquenée), attaquèrent furieusement les Français, assaillirent l'entrée du camp, et par telle force y pénétrèrent. Le conflit était resté douteux durant deux longues heures, lorsque les seigneurs de Montauban et de Humadayre, avec une grande compagnie de Français, arrivèrent sur le champ de bataille et commencèrent un nouveau combat. Les canonniers, voyant que les Anglais s'approchaient, déchargèrent leur artillerie et tuèrent trois cents personnes près du comte. Celui-ci, reconnaissant l'imminent péril et le subtil labyrinthe, dans lequel lui et ses gens étaient enfermés et enveloppés, insouciant de son propre salut et désirant sauver la vie de son bien-aimé fils, lord Lisle[2], le somma, le pressa et lui conseilla de quitter le champ de bataille et de s'enfuir. Le fils répondit que ce serait un acte déshonnête et dénaturé d'abandonner son père dans un si extrême danger et qu'il voulait vider la coupe fatale dont aurait goûté son père. Le noble comte et consolant capitaine lui dit :—O mon fils, mon fils! moi qui durant tant d'années ai été la terreur et le fléau des Français, qui ai détruit tant de villes et déconfit tant d'armées en rase campagne et martial conflit, je ne puis mourir ici, pour l'honneur de mon pays, sans grande gloire et perpétuelle renommée, ni me sauver et fuir sans perpétuelle honte et continuelle infamie. Mais puisque voici ta première campagne et ta première entreprise, la fuite ne saurait être pour toi une honte, ni la mort une gloire. L'homme courageux fuit sagement, comme le téméraire demeure follement. Ma fuite ne serait pas seulement un déshonneur pour moi et pour ma race, elle serait la ruine de toute mon armée : ton départ sauvera ta vie et te permettra une autre fois, si je suis tué, de venger ma mort en combattant pour la gloire de ton prince et pour le bien de son royaume.

[1] *Lord Talbot* dans le drame.
[2] *John Talbot.*

» Mais la nature agit de telle sorte sur ce fils, que ni le désir de la vie ni le soin de sa sécurité ne purent l'enlever ni l'arracher à son père naturel. Celui-ci, voyant la résolution de son enfant et le grand danger où ils se trouvaient, encouragea ses soldats, regaillardit ses capitaines, se rua vaillamment sur ses ennemis, et leur tua plus de monde qu'il n'en avait dans sa troupe. Mais ses ennemis, ayant un plus grand nombre d'hommes et l'artillerie la plus forte qui eût encore été vue en campagne, l'atteignirent à la cuisse d'un coup de mangonneau, égorgèrent son cheval, et tuèrent lâchement, une fois étendu à terre, ce capitaine qu'ils n'avaient jamais osé regarder en face, tant qu'il était debout. Avec lui mourut vaillamment son fils lord Lisle. » — *Hall.*

(44) «Pendant les négociations de cette trève, le comte de Suffolk, faisant extension de ses pouvoirs sans l'assentiment de ses collègues, s'imagina dans sa fantaisie que le meilleur moyen d'arriver à une paix parfaite était de conclure un mariage entre une parente du roi de France, dame Marguerite, fille de René, duc d'Anjou, et son souverain seigneur, le roi Henry. Ce René, duc d'Anjou, s'appelait roi de Sicile, de Naples et de Jérusalem, mais ne possédait de ces royaumes que le titre, n'ayant pas même un denier de revenu ni un pied de terrain. Ce mariage parut d'abord étrange au comte ; et ce qui semblait devoir y faire grand obstacle était que les Anglais occupaient une grande partie du duché d'Anjou et tout le comté du Maine appartenant au roi René. Toutefois le comte de Suffolk, corrompu soit par des présents soit par une prédilection excessive pour ce mariage désavantageux, consentit à ce que le duché d'Anjou et le comté du Maine seraient remis au roi, père de la fiancée, et à ne demander pas même une obole pour sa dot, comme si cette nouvelle alliance dépassait d'elle-même toutes richesses et avait plus de valeur qu'or et que pierres précieuses. Mais, quoique ce mariage plût au roi et à plusieurs de ses conseillers, Homfroy, duc de Glocester, protecteur du royaume, s'y opposait fort, alléguant qu'il serait contraire aux lois de Dieu et déshonorant pour le prince de rompre le contrat de mariage conclu par des ambassadeurs dûment autorisés avec la fille du comte d'Armagnac, à des condi-

tions aussi profitables qu'honorables pour le prince et pour son royaume. Mais les paroles du duc ne pouvaient être écoutées, les actes du comte étant seuls appréciés et approuvés... Le comte de Suffolk fut fait marquis de Suffolk ; et, accompagné de sa femme et de plusieurs autres personnes de distinction, il fit voile pour la France afin de ramener la reine désignée dans le royaume d'Angleterre. Car le roi René, son père, malgré ses titres si longs, avait la bourse trop courte pour envoyer honorablement sa fille au roi son époux. » —*Holinshed.*

FIN DES NOTES.

APPENDICE.

EXTRAIT DES CHRONIQUES

D'ENGUERRAND DE MONSTRELET.

Comment le roy d'Angleterre assembla grand'puissance pour venir en France, et des ambassadeurs qui furent envoyés devers ledit roy, et la réponse qu'ils eurent.

En après, les ambassadeurs du roi d'Angleterre qui avaient été en France, comme dit est dessus, retournés vers lui, quand ils eurent fait la relation de la réponse qu'ils avaient eue du roi de France et de ceux de sa partie, lui ni ses princes n'en furent pas bien contents. Et pour ce assembla son grand conseil, pour sur icelle avoir avis et délibération. En la fin duquel conseil fut conclu qu'il assemblerait de tout son royaume la plus grand'puissance de gens de guerre que finer (trouver) pourrait sur intention d'entrer en France, et conquerre et travailler à son pouvoir le royaume, et tant faire, s'il pouvait, qu'il en débouterait le roi de France et ses successeurs... Lesquelles conclusions furent assez tôt divulguées à Paris et sues en l'hôtel du roi; et pourtant le duc d'Aquitaine, qui avait pris le gouvernement du royaume pour l'occupation du roi son père, fit présentement assembler le grand conseil, et re-

manda à venir à Paris le duc de Berry, son oncle, et aucuns autres sages, et tint plusieurs conseils pour savoir sur cette matière comment il s'aurait à conduire et gouverner. Si fut délibéré qu'on ferait préparer gens d'armes par toutes les parties du pays du royaume de France, pour être prêts pour résister et aller à l'encontre du dit roi d'Angleterre et les siens; et outre, qu'on envoierait devers le dit roi d'Angleterre une solennelle ambassade pour lui faire aucunes offres raisonnables assez, selon les requêtes qu'avaient faites ses derniers ambassadeurs, à laquelle faire furent commis le comte de Vendôme, maître Guillaume Bouratier, archevêque de Bourges, l'évêque de Lisieux, nommé maître Pierre Franel, les seigneurs d'Ivry et de Braquemont, maître Gautier Col, secrétaire du roi, et maître Jean Andrieu, avec autres du grand conseil.

Lesquels, partant de Paris, allèrent à Douvres en Angleterre. Si étaient trois cent cinquante chevaucheurs. En après allèrent à Cantorbie; duquel lieu furent menés par les gens du roi anglais par Rochestre jusqu'à Londres, et en la fin vinrent à Vincestre, auquel lieu, devant le roi, les ducs de Clarence, de Bedford et de Glocester, ses frères, par la bouche de l'archevêque de Bourges, ils exposèrent leur ambassade au dit roi. Lequel archevêque exposa premièrement en latin, et après en français si éloquemment, si distinctement, si brièvement et si sagement que les Anglais et les Français ses compagnons grandement s'en émerveillèrent. En la fin de sa dite proposition offrirent au dit roi terre et très-grand'somme de pécune, avec la fille du roi de France qu'il prendrait à femme; mais pour ce qu'il voulait délaisser et défaire son armée qu'il assemblait au port de Hantonne (Southampton); et par ainsi on accorderait et ordonnerait perdurablement avec lui et son dit royaume vraie, entière et parfaite paix.

Après laquelle proposition finie, tous se partirent les

ambassadeurs français dessus nommés, et furent grandement reçus au dîner avec le roi. Après ce, le dit roi, en un autre certain jour, fit faire réponse aux dits ambassadeurs sur leur dite proposition par l'archevêque de Cantorbie [1]. Lequel archevêque de Cantorbie fut assez aigrement repris par celui de Bourges, où il était besoin, en lui disant : « Je n'ai pas ainsi dit, mais j'ai dit ainsi, et par telle manière. » En la fin de ladite réponse, fut conclu par le roi d'Angleterre et son grand conseil que, si le roi de France ne lui donnait, avec sa fille à mariage, les duchés d'Aquitaine, de Normandie, d'Anjou et de Touraine, les comtés de Poitou, du Mans et de Ponthieu, et toutes les autres choses jadis appartenant héritablement aux rois d'Angleterre ses prédécesseurs, il ne se désisterait pas de son voyage, entreprise et armée, mais détruirait de tout en tout à son pouvoir le royaume et le roi de France son adversaire et détenteur d'iceux pays injustement, et que par épée il recouvrerait toutes ces choses, et lui ôterait la couronne du dit royaume s'il pouvait. Le roi de sa propre bouche avoua le dit archevêque de Cantorbie, et dit qu'ainsi le ferait par la permission de Dieu.

Comment le roi Henri vint à Hantonne; de la conspiration faite contre lui par ses gens; du siége qui fut mis à Harfleur et de la reddition d'icelle ville.

Le dit roi d'Angleterre venu au port de Hantonne, avec tout son exercite, prêt pour passer la mer et venir en France, fut averti qu'aucuns grands seigneurs de son hôtel avaient fait conspiration à l'encontre de lui, veuillant remettre le comte de Marche, vrai successeur et héritier de feu le roi Richard, en possession du royaume d'Angleterre. Ce qui était véritable, car le comte de Cantbrie [2] et autre

[1] L'archevêque de Cantorbéry.
[2] Le comte de Cambridge.

avaient conclu de prendre le dessus dit roi et ses frères, sur intention d'accomplir les besognes dessus dites. Si s'en découvrirent au comte de Marche, lequel le révéla au roi Henry, en lui disant qu'il avisât à son fait, ou il serait trahi; et lui nomma les dits conspirateurs, lesquels le dessus dit roi fit tantôt prendre. Et bref en suivant fit trancher les têtes à trois des principaux, c'est à savoir au comte de Cantbrie, frère au duc d'York, au seigneur de Scruppe [1], lequel couchait toutes les nuits avec le roi, et au seigneur de Grez [2], et depuis en furent aucuns exécutés.

Après lesquelles besognes, peu de jours en suivant, le dit roi d'Angleterre et toute son armée montèrent en mer, et en grand'diligence, et la vigile de l'Assomption Notre-Dame, par nuit, prirent port à un havre étant entre Harfleur et Honfleur, où l'eau de Seine chet en la mer. Et pouvaient être environ seize cents vaisseaux tous chargés de gens et habillements. Et prirent terre sans effusion de sang. Et après que tous furent descendus, le roi se logea à Graville, en un prieuré, et les ducs de Clarence [3] et de Glocestre [4], ses frères; étaient assez près de lui le duc d'York et le comte d'Orset [5], ses oncles; l'évêque de Norwègue (Norwich), le comte d'Oxenford, maréchal, les comtes de Warwick [6] et de Kime, les seigneurs de Chamber, de Beaumont, de Villeby (Willoughby), de Trompantin, de Cornouaille, de Molquilat et plusieurs autres se logèrent où ils purent le mieux, et après assiégèrent très-puissamment la ville de Harfleur, qui était la clé sur la mer de toute la Normandie.

Et étaient en l'ost du roi environ six mille bassinets et

[1] Lord Scroop.

[2] Le chevalier Grey.

[3] Thomas, duc de Clarence.

[4] Homphroy, duc de Glocester.

[5] Thomas Somerset, comte de Dorset, plus tard duc d'Exeter, dernier fils de Jean de Gand et de Catherine Swineford.

[6] Richard Beauchamp, comte de Warwick, qui devint régent de France.

vingt-quatre mille archers, sans les canonniers et autres usant de fonte et engins, dont ils avaient grande abondance. En laquelle ville de Harfleur étaient entrés avec ceux de la ville environ quatre cents hommes d'armes élus pour garder et défendre la dite ville, entre lesquels étaient le seigneur d'Estouteville, capitaine de la ville de par le roi, et plusieurs vaillants chevaliers et écuyers, résistant moult fort aux Anglais descendus à terre. Mais rien n'y valut pour la très-grand'multitude et puissance. Et à peine purent-ils rentrer en la dite ville, et ainçois (avant) que les dits Anglais descendissent à terre, iceux Français ôtèrent la chaussée étant entre Moutiervilliers (Montivilliers) et la dite ville, pour empirer la voie aux dits Anglais, et mirent les pierres en leur ville. Néanmoins les dits Anglais, vaguant par le pays, prirent et amenèrent plusieurs prisonniers et proies, et assirent leurs gros engins ès lieux plus convenables entour de la dite ville, et prestement icelle moult travaillèrent par grosses pierres et dommageant les murs.

D'autres parts, ceux de la dite ville moult fort se défendaient d'engins et d'arbalètes, occisants plusieurs des dits Anglais. Et sont à la dite ville tant seulement deux portes, c'est à savoir la porte Calcinences et la porte Moutiervilliers, par lesquelles ils faisaient souvent grands envahies sur lesdits Anglais, et les Anglais fort se défendaient. Icelle ville était moult forte de murs et tours moult épaisses, fermée de toutes parts et ayant grands et profonds fossés... Néanmoins le dit roi d'Angleterre, en grand'diligence et labeur, persévéra toujours en son siége; et fit faire trois mines par dessous la muraille qui étaient prêtes pour effondrer. Et avec ce fit par ses engins confondre et abattre grand'-partie des portes, tours et murs d'icelle ville; parquoi finablement les assiégés, sachant qu'ils étaient tous les jours en péril d'être pris de force, se rendirent au dit roi anglais, et se mirent à sa volonté, au cas qu'ils n'auraient secours

dedans trois jours ensuivant; et sur ce baillèrent leurs ôtages moyennant qu'ils auraient leurs vies sauves et seraient quittes pour payer finances.

Si envoyèrent tantôt le seigneur de Bacqueville et aucuns autres devers le roi de France et le duc d'Aquitaine qui étaient à Vernon-sur-Seine, à eux noncer leur état et nécessité, en suppliant qu'il leur voulût bailler secours dedans trois jours dessus dits, ou autrement il perdrait sa ville et ceux qui étaient dedans; mais à bref dire il leur fut répondu que la puissance du roi n'était pas assemblée ni prête pour bailler le dit secours hâtivement. Et sur ce s'en retourna le dit seigneur de Bacqueville à Harfleur, laquelle fut mise en la main du roi d'Angleterre le jour de Saint-Maurice, à la grand' et piteuse déplaisance de tous les habitants, et aussi des Français, car, comme dit est dessus, c'était le souverain port de toute la duché de Normandie.

Du voyage que le roi d'Angleterre entreprit à venir à Calais.

Or est vrai qu'après le traité fait et conclu entre le roi d'Angleterre et ceux de la ville de Harfleur, comme dit est, et que les portes furent ouvertes et ses commis entrés dedans, icelui roi à entrer en la porte descendit de dessus son cheval et se fit déchausser; et en tel état s'en alla jusqu'à l'église Saint-Martin, parrochiale d'icelle ville, et là fit son oraison très-dévotement, en regraciant son Créateur de sa bonne fortune.

Après, en la fin de quinze jours, se partit le dit roi de la ville de Harfleur, veuillant aller à Calais accompagné de deux mille hommes d'armes et de treize mille archers ou environ, avec grand nombre d'autres gens, et s'en alla loger à Fauville et ès lieux voisins. Après, en dépassant le pays de Caux, vint vers le comté d'Eu... Et de là icelui roi d'Angleterre, trépassant le Vimeu, avait volonté

de passer la rivière de Somme à la Blanche-Tache où jadis passa son aïeul Édouard, roi d'Angleterre, quand il gagna la bataille de Crécy contre le roi Philippe de Valois; mais, pourtant que les Français à grand'puissance gardaient le dit passage, reprit son chemin tirant vers Araines, embrasant et ardant plusieurs villes, prenant hommes et emmenant grands proies.

Et le dimanche treizième jour d'octobre fut logé à Bailleul en Vimeu. Et de là passant pays, envoya grand nombre de ses gens pour gagner le passage du pont de Remy; mais les seigneurs de Gaucourt et du Pont-de-Remy avec des enfans et grand nombre de gens d'armes défendirent bien et roidement ledit passage contre iceux Anglais; pour quoi le roi d'Agleterre, non pouvant passer, s'en alla loger à Hangest-sur-Somme et ès-villages à l'environ.

Et adonc étaient à Abbeville messire Charles d'Albret, connétable de France, le maréchal Boucicaut, le comte de Vendôme, grand-maître-d'hôtel du roi; le seigneur de Dampierre, soi disant amiral de France, le duc d'Alençon et le comte de Richemont avec autre grand' et notable chevalerie, lesquels oyant les nouvelles du chemin que tenait le roi d'Angleterre, se départirent, et allèrent à Corbie et de là à Péronne, toujours leurs gens sur le pays assez près d'eux, contendant garder tous les passages de l'eau de Somme contre les dits Anglais.

Et le dit roi d'Angleterre de Hangest s'en alla passer au Pont-Audemer, et par devant la ville d'Amiens, s'en alla loger à Boves et après à Harbonnières, Vauviller, Bauviller. Et toujours les dits Français côtoyaient par l'autre lez de la Somme. Finablement le roi d'Agleterre passa l'eau de Somme le lendemain de la Saint-Luc, par le passage de Voyenne et de Béthencourt, lesquels passages n'avaient pas été rompus par ceux de Saint-Quentin, comme il leur avait été enjoint de par le roi de France. Et alla le dit roi d'Angleterre loger

à Mouchy-la-Gâche, et vers la rivière de Miraumont, et les seigneurs de France et tous les Français se tirèrent à Bapaume et au pays de l'environ.

Comment le roi de France et plusieurs de ses princes étant avec lui à Rouen conclurent en conseil que le roi d'Angleterre serait combattu.

Durant le temps dessus dit, le roi de France et le duc d'Aquitaine vinrent à Rouen, auquel lieu, le vingtième jour d'octobre, fut tenu un conseil pour savoir ce qui était à faire contre le roi d'Angleterre. Auquel lieu furent présents le roi Louis, les ducs de Berri et de Bretagne, le comte de Ponthieu, mains-né fils du roi, les chanceliers de France et d'Aquitaine, et plusieurs autres notables conseillers, jusqu'au nombre de trente-cinq; lesquels, après que plusieurs choses en présence du roi eurent été pourparlées et débattues sur cette matière, fut en la fin conclu par trente conseillers du nombre dessus dit que le roi d'Angleterre et sa puissance seraient combattus; et les cinq, pour plusieurs raisons, conseillaient pour le meilleur à leur avis qu'on ne les combattît pas au jour nommé; mais en la fin fut tenue l'opinion de la plus grand'partie. Et incontinent le roi manda détroitement à son connétable, par ses lettres et à ses autres officiers, que tantôt se missent tous ensemble avec toute la puissance qu'ils pourraient avoir, et combattissent le dit roi d'Angleterre et les siens. Et lors après ce fut hâtivement divulgué par toute la France que tous nobles hommes accoutumés de porter armes, veuillants avoir honneur, allassent nuit et jour devers le connétable où qu'il fût. Et mêmement Louis, duc d'Aquitaine, avait grand désir d'y aller, nonobstant que par le roi son père lui eût été défendu; mais par le moyen du roi Louis de Sicile et du duc de Berri, il fut attargé de non y aller.

Or, convient retourner au roi d'Angleterre, lequel de

Mouchy-la-Gâche, où il était logé, comme dit est dessus, se tira par devers Encre, et alla loger en un village nommé Forceville, et ses gens se logèrent à Acheu et ès villes voisines. Et le lendemain, qui était le mercredi, chevaucha par emprès Lucheu, et alla loger à Bouviers-l'Écaillon, et le duc d'York, son oncle, menant l'avant-garde, se logea à Fremont, sur la rivière de Canche.

Et est vrai que pour cette nuit les dits Anglais furent bien logés en sept ou huit villages en l'éparse. Toutefois, ils n'eussent nuls empêchements, car les Français étaient allés pour être au-devant d'iceux Anglais vers Saint-Pol et sur la rivière d'Anjain. Et le jeudi, le dessus dit roi d'Angleterre de Bouviers se délogea ; et puis, chevauchant en moult belle ordonnance, alla jusqu'à Blangy auquel lieu, quand il eut passé l'eau et qu'il fut sur la montagne, ses coureurs commencèrent à voir de toutes parts les Français venant par grands compagnies de gens d'armes pour aller loger à Roussauville et à Azincourt, afin d'être au devant des dits Anglais pour le lendemain les combattre.

Et ce propre jeudi, vers le vêpre, à aucunes courses fut Philippe, comte de Nevers, fait nouveau chevalier par la main de Boucicaut, maréchal de France, et avecque lui plusieurs autres grands seigneurs. Et assez tôt après arriva le dit connétable assez près du dit Azincourt, auquel lieu avec lui se rassemblèrent tous les Français en un seul ost, et là se logèrent tous à pleins champs, chacun au plus près de sa bannière ; sinon aucunes gens de petit état qui se logèrent ès-villages au plus près de là. Et le roi d'Angleterre avec tous ses Anglais se logea en un petit village nommé Maisoncelles, à trois traits d'arc ou environ des Français.

Lesquels Français, avec tous les autres officiers royaux, c'est à savoir le connétable, le maréchal Boucicaut, le seigneur de Dampierre et messire Clignet de Brabant, tous deux eux se nommant amiraux de France, le seigneur de Rambures,

maître des arbalétiers, et plusieurs princes, barons et chevaliers, fichèrent leurs bannières en grand'liesse, avec la bannière royale du dit connétable, au champ par eux avisé et situé en la comté de Saint-Pol, au territoire d'Azincourt, par lequel le lendemain devaient passer les Anglais pour aller à Calais, et firent celle nuit moult grands feux, chacun au plus près de la bannière sous laquelle ils devaient lendemain combattre. Et jà soit ce que les Français fussent bien cent cinquante mille chevaucheurs, et grand nombre de chars et charrettes, canons, ribaudequins et autres habillements de guerre, néanmoins si avaient-ils peu d'instruments de musique pour eux réjouir, et à peine hennissaient nuls de leurs chevaux toute la nuit; dont plusieurs avaient grand'merveille disant que c'était signe de chose à venir.

Et les dits Anglais en toute celle nuit sonnèrent leurs trompettes et plusieurs manières d'instruments de musique, tellement que toute la terre entour d'eux retentissait par leurs sons, nonobstant qu'ils fussent moult lassés et travaillés de faim, de froid et autres mésaises, faisant paix avecque Dieu, confessant leurs péchés en pleurs, et prenant plusieurs d'iceux le corps de Notre Seigneur ; car le lendemain, sans faiblir attendaient la mort, comme depuis il fut relaté par aucuns prisonniers.

Comment les Français et Anglais s'assemblèrent à batailler l'un contre l'autre, auprès d'Azincourt, en la comté de Saint-Pol, et obtinrent les dits Anglais la journée.

En après, le lendemain, qui fut le vendredi vingt-cinquième jour du mois d'octobre mil quatre cent et quinze, les Français, c'est à savoir le connétable et tous les autres officiers du roi, les ducs d'Orléans, de Bourbon, de Bar et d'Alençon; les comtes de Nevers, d'Eu, de Richemont, de Vendôme, de Marle, de Vaudemont, de Blamont, de Salm, de Grand-Pré, de Roussy, de Dammartin, et généralement

tous les autres nobles et gens de guerre s'armèrent et issirent hors de leurs logis. Et adonc, par le conseil du connétable et aucuns sages du conseil du roi de France, fut ordonné à faire trois batailles, c'est à savoir avant-garde, bataille et arrière-garde. En laquelle avant-garde furent mis environ huit mille bassinets, chevaliers et écuyers, quatre mille archers et quinze cents arbalétriers. Laquelle avant-garde conduisait le dit connétable, et avec lui les ducs d'Orléans et de Bourbon, les comtes d'Eu et Richemont, le maréchal Boucicaut, le maître des arbalétriers, le seigneur de Dampierre, amiral de France, messire Guichard Dauphin, et aucuns autres capitaines. Le comte de Vendôme, et aucuns autres officiers du roi, atout seize cents hommes d'armes, fut ordonné faire une aile pour férir les dits Anglais de côté; et l'autre aile conduisaient messire Clignet de Brabant, amiral de France, et messire Louis Bourdon, atout huit cents hommes d'armes de cheval, gens d'élite, avec lesquels étaient, pour rompre le trait d'iceux Anglais, messire Guillaume de Saveuse, Hector et Philippe, ses frères, Ferry de Mailly, Aliaume de Gapaumes, Alain de Vendôme, Lamont de Launoy et plusieurs autres, jusqu'au nombre dessus dit.

Et en l'arrière-garde était tout le surplus des gens d'armes, lesquels conduisaient les comtes de Marle, de Dammartin, de Fauquembergue, et le seigneur de Lauroy, capitaine d'Ardre, qui avait amené ceux des frontières de Boulenois.

Et après que toutes les batailles dessus dites furent mises en ordonnance, comme dit est, c'était grand'noblesse de les voir. Et, comme on pouvait estimer à la vue du monde, étaient bien en nombre six fois autant que les Anglais. Et lorsque ce fut fait, les dits Français séaient par compagnies divisées, chacun au plus près de sa bannière, attendant la venue des dits Anglais, en eux repaissant, et aussi faisant,

l'un avec l'autre, paix et union ensemble des haines, noises et dissensions qu'ils pouvaient avoir eues en temps passé les uns contre les autres. Et furent en ce point jusque entre neuf et dix heures du matin, tenants iceux Français pour certain, vu la grand'multitude qu'ils étaient, que les Anglais ne pourraient échapper de leurs mains. Toutefois y en avait plusieurs des plus sages, qui moult doutaient et craignaient à les combattre en bataille réglée.

Pareillement les dits Anglais, ce vendredi au matin, voyant que les Français ne les approchaient pas pour les envahir, burent et mangèrent; et après appelant la divine aide contre iceux Français qui les dépitaient, se délogèrent de la dite ville de Maisoncelles; et allèrent aucuns de leurs coureurs par derrière la ville d'Azincourt, où ils ne trouvèrent nuls gens d'armes; et pour effrayer les dits Français embrasèrent une grange et maison de la prioré Saint-Georges de Hesdin. Et d'autre part, envoya le dit roi anglais environ deux cents archers par derrière son ost, afin qu'ils ne fussent pas aperçus des dits Français, et entrèrent secrètement à Tramecourt, dedans un pré assez près de l'avant-garde d'iceux Français; et là se tinrent tout coyement jusqu'à tant qu'il fut temps de traire; et tous les autres Anglais demeurèrent avec leur roi. Lequel tantôt fit ordonner sa bataille par un chevalier chenu de vieillesse, nommé Thomas Epinhen [1], mettant les archers au front devant, et puis les gens d'armes; et après fit ainsi comme deux ailes de gens d'armes et archers; et les chevaux et bagages furent mis derrière l'ost. Lesquels archers fichèrent devant eux chacun un pieu aiguisé à deux bouts. Icelui Thomas enhorta à tous généralement, de par le dit roi d'Angleterre, qu'ils combattissent vigoureusement pour garantir leurs vies; et ainsi chevauchant lui troisième par devant la dite bataille, après

[1] Sir Thomas Erpingham.

qu'il eut fait les dites ordonnances, jeta en haut un bâton qu'il tenait en sa main, en disant : *Ne strecke!* et descendit à pied comme était le roi, et tous les autres ; et au jeter le dit bâton, tous les Anglais soudainement firent une très-grand'huée, dont grandement s'émerveillèrent les Français.

Et quand les dits Anglais virent que les Français ne les approchaient, ils allèrent devers eux tout bellement par ordonnance ; et derechef firent un très-grand cri en arrêtant et reprenant leur haleine. Et adonc les dessus dits archers abscons au dit pré tirèrent vigoureusement sur les Français, en élevant, comme les autres, grand'huée ; et incontinent les dits Anglais approchant les Français, premièrement leurs archers, dont il y en avait bien treize mille, commencèrent à tirer à la volée contre iceux Français, d'aussi loin qu'ils pouvaient tirer de toute leur puissance ; desquels archers la plus grand'partie étaient sans armures en leurs pourpoints, leurs chausses avalées, ayant haches pendues à leurs courroies ou épées ; et si en y avait aucuns tout nu-pieds et sans chaperon.

Les princes étant avec le dit roi d'Angleterre étaient son frère le duc de Glocestre, le duc d'York, son oncle, les comtes Dorset, d'Oxinforde et de Suffort, le comte maréchal et le comte de Kent, les seigneurs de Chamber, de Beaumont, de Villeby et de Cornouaille, et de plusieurs autres notables barons et chevaliers d'Angleterre.

En après, les Français voyant iceux Anglais venir devers eux, se mirent en ordonnance chacun dessous sa bannière, ayant le bassinet au chef; toutefois ils furent admonestés par le dit connétable et aucuns autres princes à conefsser leurs péchés en vraie contrition et exhortés à bien et hardiment combattre, comme avaient été les dits Anglais.

Et là les Anglais sonnèrent fort leurs trompettes à l'approcher; et les Français commencèrent à incliner leurs chefs, afin que les traits n'entrassent en leurs visières de

leurs bassinets; et ainsi allèrent un petit à l'encontre d'eux et les firent un peu reculer; mais avant qu'ils pussent aborder ensemble, il y eut moult de Français empêchés et navrés par le trait des dits archers anglais. Et quand ils furent venus, comme dit est, jusqu'à eux, ils étaient si bien et pris serrés l'un de l'autre qu'ils ne pouvaient lever leurs bras pour férir sur leurs ennemis, sinon aucuns qui étaient au front devant, lesquels les boutèrent de leurs lances qu'ils avaient coupées par le milieu, afin qu'elles fussent plus fortes et qu'ils pussent approcher de plus près les dits Anglais. Et ceux qui devaient rompre les dits archers, c'est à savoir messire Clignet de Brabant, et les autres avec lui, qui devaient être huit cents hommes d'armes, ne furent que sept vingts qui s'efforçassent de passer parmi les dits Anglais. Et fut vrai que messire Guillaume de Saveuse, qui était ordonné à cheval comme les autres, se dérangea tout seul devant ses compagnons à cheval, cuidant qu'ils le dussent suivre, et alla frapper dedans les dits archers; et là incontinent fut tiré jus de son cheval et mis à mort. Les autres pour la plus grand'partie, atout leurs chevaux, pour la force et doute du trait, redondèrent parmi l'avant-garde des dits Français, auxquels ils firent de grands empêchements; et les dérompirent en plusieurs lieux, et firent reculer en terres nouvelles parsemées, car leurs chevaux étaient tellement navrés du trait des archers anglais qu'il ne les pouvaient tenir ni gouverner; et ainsi par iceux fut la dite avant-garde désordonnée; et commencèrent à cheoir hommes d'armes sans nombre, et les dessus dits de cheval, pour peur de mort, se mirent à fuir arrière de leurs ennemis; à l'exemple desquels se départirent et mirent en fuite grand'partie des dessus dits Français.

Et tantôt après, voyant les dessus dits Anglais cette division en l'avant-garde, tous ensemble entrèrent en eux et jetèrent jus leurs arcs et sagettes, et prirent leurs épées,

haches, maillets, becs-de-faucons et autres bâtons de guerre, frappants, abattants et occisants iceux Français : tant qu'ils vinrent à la seconde bataille, qui était derrière la dite avant-garde ; et après les dits archers suivait et marchait le dit roi anglais moult fort atout ses gens d'armes.

Et adonc Antoine, duc de Brabant, qui avait été mandé de par le roi de France, accompagné de petit nombre, se bouta entre la dite avant-garde et bataille. Et pour la grand, hâte qu'il avait eue, avait laissé ses gens derrière : mais sans délai il fut mis à mort des dits Anglais. Lesquels conjointement et vigoureusement envahirent de plus en plus les dits Français en dérompant les deux premières batailles dessus dites en plusieurs lieux, et abattant et occisant cruellement et sans merci iceux. Et entre temps aucuns furent relevés par l'aide de leurs varlets et menés hors de la dite bataille ; car les dits Anglais si étaient moult ententieux et occupés à combattre, occire et prendre prisonniers, pour quoi ils ne chassaient ne poursuivaient personne.

Et alors toute l'arrière-garde étant encore à cheval et voyant les deux premières batailles dessus dites avoir le pire, se mirent à fuir, excepté aucuns de chefs et conducteurs d'icelle, c'est à savoir qu'entre-temps que la dite bataille durait, les Anglais, qui jà étaient au-dessus, avaient pris plusieurs prisonniers français. Et adonc vinrent nouvelles au roi anglais que les Français les assaillaient par derrière, et qu'ils avaient déjà pris ses sommiers et autres bagues, laquelle chose était véritable, car Robinet de Bournonville, Rifflart de Clamasse, Ysambert d'Azincourt et aucuns autres hommes d'armes, accompagnés de six cents paysans, allèrent férir au bagage du dit roi d'Angleterre, et prirent les dites bagues et autres choses avecque grand nombre de chevaux des dits Anglais, entre temps que les gardes d'iceux étaient occupés en la bataille. Pour laquelle détrousse le dit roi d'Angleterre fut fort troublé ;

voyant avecque ce devant lui à plein champ les Français, qui s'en étaient fuis, eux recueillir par compagnies; et doutant qu'ils ne voulsissent faire nouvelle bataille fit crier à haute voix, au son de la trompette, que chacun Anglais, sur peine de la hart, occît ses prisonniers, afin qu'ils ne fussent en aide au besoin à leurs gens. Et adonc soudainement fut faite moult grand'occision des dits Français prisonniers. Pour laquelle entreprise les dessus dits Robinet de Bournonville et Ysambert d'Azincourt furent depuis punis et détenus prisonniers longue espace par le commandement du duc Jean de Bourgogne, combien qu'ils eussent donné à Philippe, comte de Charolais, son fils, une moult précieuse épée, ornée de riches pierres et autres joyaux, laquelle était au roi d'Angleterre, et avait été trouvée et prise avecque ses autres bagues par iceux, afin que s'ils avaient aucune occupation pour le cas dessus dit, icelui comte les eût pour recommandés. En outre, le comte de Marle, le comte de Fauquembergue, les seigneurs de Lauroy et de Chin, atout six cents hommes d'armes qu'ils avaient à grand'peine retenus, allèrent frapper très-vaillamment dedans les dits Anglais, mais ce rien n'y valut; car tantôt furent tous morts ou pris. Et en la conclusion, le dit roi d'Angleterre obtint la victoire contre ses adversaires; et furent morts sur la place, de ses Anglais, environ seize cents hommes de tous états, entre lesquels y mourut le duc d'York, oncle du dessus dit roi d'Angleterre. Et pour vrai, en ce propre jour devant qu'ils s'assemblassent à bataille, et la nuit de devant, furent faits, de la partie des Français, bien cinq cents chevaliers ou plus.

Et après, le dit roi d'Angleterre, quand il fut demeuré victorieux sur le champ, comme dit est, et tous les Français, sinon ceux qui furent pris ou morts, se furent départis, fuyants en plusieurs et divers lieux, il environna avecque aucun de ses princes le champ dessus dit où la bataille

avait été. Et entre-temps que ses gens étaient occupés à dénuer et dévêtir ceux qui étaient morts, il appela le héraut du roi de France, roi d'armes, nommé Montjoie, et avec lui plusieurs autres hérauts anglais et français, et leur dit : « Nous n'avons pas fait cette occision; ains a été Dieu tout-» puissant, comme nous croyons, par les péchés des Fran-» çais. » Et après leur demanda auquel la bataille devait être attribuée, à lui ou au roi de France. Et lors icelui Montjoie répondit au dit roi d'Angleterre qu'à lui devait être la victoire attribuée, et non au roi de France. Après icelui roi leur demanda le nom du châtel qu'il véoit assez près de lui, et ils répondirent qu'on le nommait Azincourt. « Et pour tant, ce dit-il, que toutes batailles doivent » porter le nom de la plus prochaine forteresse, village ou » bonne ville où elles sont faites, celle-ci, dès maintenant » et perdurablement, aura en nom la bataille d'Azincourt. »

Et après que les dits Anglais eurent été grand espace sur le champ dessus dit, voyant qu'ils étaient délivrés de tous leurs ennemis et aussi que la nuit approchait, s'en retournèrent tous ensemble en la ville de Maisoncelles, où ils avaient logé la nuit de devant; et là se logèrent portants avecque eux plusieurs de leurs gens navrés.

Et après leur département, par nuit, aucuns Français étant entre les morts, navrés, se traînèrent par nuits, au mieux qu'ils purent, à un bois qui était assez près du dit champ, et là en mourut plusieurs ; les autres se retirèrent à aucuns villages et autres lieux où ils purent le mieux. Et le lendemain le dit roi d'Angleterre et ses Anglais se délogèrent très-matin de la dite ville de Maisoncelles, et atout leurs prisonniers derechef allèrent sur le champ; et ce qu'ils trouvèrent des dits Français encore en vie les firent prisonniers ou ils les occirent. Et puis de là prenants leur chemin, se départirent, et en y avait bien les trois quarts à pied, lesquels étaient moult travaillés, tant de la dite bataille

bants, comme si présentement dût être roi de tout le monde. Et là était, de la partie du roi de France, Philippe, duc de Bourgogne, par le moyen et à l'instance duquel tous les traités et alliances dessus dites se faisaient. Si étaient avecque lui Pierre de Luxembourg, comte de Luxembourg et Conversan; messire Jean de Luxembourg, son frère; le prince d'Orange, le seigneur de Jonvelle, le seigneur de Château-Vilain, le seigneur de Montagu, messire Régnier Pot, le seigneur de Chastellus, le Veau-de-Bar, bailli d'Auxois; messire Jacques de Courtejambe, messire Jean de Cotte-Brune, maréchal de Bourgogne et de Picardie; le seigneur de Croy, le seigneur de Longueval, messire Athis de Brimeu et messire David, son frère; le seigneur de Boubaix, le seigneur de Humbercourt, bailli d'Amiens; messire Hues de Launois et son frère, messire Gilbert, et moult d'autres notables chevaliers des pays du dit duc, aussi aucuns prélats et gens d'église; entre lesquels y étaient des plus avancés maître Jean de Torsy, évêque de Tournai et chancelier de Bourgogne; maître Eustache de Laictre, maître Jean de Mailly, et aucuns autres, qui tous ensemble, ou au moins la plus grand'partie, furent consentants, et promirent avec le dessus dit duc de Bourgogne d'entretenir perdurablement icelui traité, duquel la copie s'en suit :

« Charles, par la grâce de Dieu, roi de France,

» A tous nos baillis, prévôts, sénéchaux ou autres chefs de nos justices ou à leurs lieutenants, salut.

» Comme, par accordance finale et paix perpétuelle, soient huy faites et jurées en cette notre ville de Troyes par nous et notre très-cher et très aimé fils Henry, roi d'Angleterre, héritier et régent de France pour nous, et lui les royautés de France et d'Angleterre, tant par le moyen du mariage de lui, de notre très-chère et aimée fille Catherine, comme de plusieurs points et articles faits, passés et accor-

dés par chacune partie pour le bien et utilité de nous et de nos sujets, et pour la sûreté d'iceux pays ; par le moyen de laquelle paix chacun de nos dits sujets, et ceux de notre dit fils pourront désormais converser, marchander et besogner les uns avec les autres, tant de là la mer comme de çà.

» *Item*, que notre dit fils le roi Henry ne nous troublera ou empêchera, comme devant est dit, que nous ne tenions et possédions tant que nous vivrons, ainsi que nous tenons et possédons de présent, la couronne et dignité royale de France et les revenus, fruits et profits d'iceux à la soutenance de notre état des charges du royaume, et que notre dite compagne ne tienne tant qu'elle vivra état et dignité de reine, selon la coutume du royaume, avec partie des dites rentes et revenus à elle convenables.

» *Item*, est accordé que notre dite fille Catherine aura et prendra au royaume d'Angleterre douaire, ainsi que les reines au temps passé ont accoutumé d'avoir, c'est à savoir pour chacun an la somme de quarante mille écus, desquels les deux valent toujours un noble d'Angleterre.

» *Item*, est accordé que tantôt après notre trépas et dès lors en avant, la couronne et royaume de France, avec tous leurs droits et appartenances, demeureront et seront perpétuellement à notre dit fils le roi Henry et à ses hoirs.

» *Item*, pour ce que nous sommes tenus et empêchés le plus du temps, par telle manière que nous ne pouvons en notre personne entendre ou vaquer à la disposition des besognes de notre royaume, la faculté et l'exercice de gouverner et ordonner la chose publique du dit royaume seront et demeureront, notre vie durant, à notre dit fils le roi Henry, avec le conseil des nobles et sages du dit royaume à nous obéissants, qui auront aimé l'honneur et profit du dit royaume, par ainsi que dès maintenant et dès lors en avant ils puissent icelle régir et gouverner par lui-même et par autres qu'il voudra députer avec le conseil des nobles et

sages dessus dits à nous obéissants, qui auront aimé le profit et honneur du dit royaume, lesquelles faculté et exercice de gouverner ainsi étant par devers notre dit fils le roi Henry, il labourera affectueusement, diligemment et loyaument à ce qu'il puisse être à l'honneur de Dieu, de nous et de notre dite compagne, et aussi au bien du dit royaume, et à défendre et tranquiller, apaiser et gouverner icelui royaume selon l'exigence de justice et équité, avec le conseil et aide des grands seigneurs, barons et nobles du dit royaume.

» *Item*, que toute notre vie durant notre dit fils le roi Henry ne se nommera ou écrira aucunement, ou fera nommer ou écrire roi de France ; mais du dit nom de tous points s'abstiendra tant comme nous vivrons.

» *Item*, est accordé que nous, durant notre dite vie, nommerons, écrirons et appellerons notre dit fils le roi Henry, en langage et langue française, par cette manière : Notre très-cher fils Henry, roi d'Angleterre, héritier de France. Et en langue latine : *Noster præcharissimus filius Henricus, rex Angliæ, hæres Franciæ.*

Afin que ces choses soient fermes et stables perpétuellement à toujours, nous avons fait mettre notre scel à ces présentes lettres, données à Troyes, le vingt-unième jour du mois de mai l'an mil quatre cent vingtième, et de notre règne, le quarante. Scellées à Paris, sous notre scel, ordonné en l'absence du grand.

» Ainsi signées par le roi en son grand conseil.

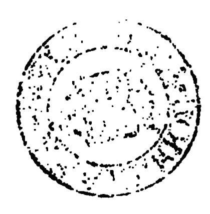
» J. MILLET. »

FIN DE L'APPENDICE.



TABLE

DU TOME DOUZIÈME



ŒUVRES DE SHAKESPEARE.

Volumes parus.

Tome I. LES DEUX HAMLET.

Tome II. LES FÉERIES.
Le Songe d'une Nuit d'Été.
La Tempête.

Tome III. LES TYRANS.
Macbeth.
Le Roi Jean.
Richard III.

Tome IV. LES JALOUX — I.
Troylus et Cressida.
Beaucoup de bruit pour rien.
Conte d'hiver.

Tome V. LES JALOUX — II.
Cymbeline.
Othello.

Tome VI. LES COMÉDIES DE L'AMOUR.
La Sauvage apprivoisée.
Tout est bien qui finit bien.
Peines d'amour perdues.

Tome VII. LES AMANTS TRAGIQUES.
Antoine et Cléopâtre.
Roméo et Juliette.

Tome VIII. LES AMIS.
Les Deux Gentilshommes de Vérone.
Le Marchand de Venise.
Comme il vous plaira.

Tome IX. LA FAMILLE.
Coriolan.
Le roi Lear.

Tome X. LA SOCIÉTÉ.
Mesure pour Mesure.
Timon d'Athènes.
Jules César.

Tome XI. LA PATRIE. I.
Richard II.
Henry IV (1re partie).
Henry IV (2e partie).

Tome XII. LA PATRIE. II.
Henry V.
Henry VI (1re partie).

Sous presse.

Tome XIII. LA PATRIE. III.
Henry VI (2e partie).
Henry VI (3e partie).
Henry VIII.

Saint-Denis. — Typographie de A. MOULIN.





